



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T H E S E

présentée pour l'obtention du

DOCTORAT d'ETAT ès LETTRES et SCIENCES HUMAINES

devant l'Université de Lyon II

par

Roger Manteau

Directeur de Thèse : Monsieur le Professeur G.AVANZINI

- 1985-

à ma fille Isabelle

Je tiens à exprimer ici mes remerciements
les plus vifs à Monsieur le Professeur Avanzini, dont
les conseils éclairés et la bienveillance m'ont guidé
et encouragé tout au long de ce travail .

I N T R O D U C T I O N

I N T R O D U C T I O N

Depuis un siècle et demi, les différents aspects de l'oeuvre de Goethe ont été étudiés et commentés, point par point, ligne à ligne. Aussi peut-il paraître ou-tre-cuidant d'envisager d'écrire, aujourd'hui, un nouvel ouvrage à son propos. Toutefois si l'humanisme de Goethe, sa conception de la formation de l'homme ont fait l'objet de nombreuses exégèses, le nombre d'ouvrages consacrés spécialement à ses idées pédagogiques est assez limité. Il peut, malgré tout, sembler prétentieux d'espérer apporter une nouvelle clarification sur cet aspect, à première vue mineur, du génie de Goethe. Aussi sera-t-il nécessaire, avant d'examiner les différentes oeuvres de Goethe en rapport avec ce sujet, de recenser, dans un premier chapitre, les critiques allemands et français ayant traité des idées pédagogiques de Goethe et d'examiner dans quelle mesure il est possible d'apporter aujourd'hui dans ce domaine un éclairage nouveau, compte tenu du regain d'actualité que donne aux idées de Goethe le mouvement pédagogique des "Waldorfschulen".

Il n'y a pas, ^{en français} à notre connaissance, d'étude spécifique des idées pédagogiques de Goethe. Certes, des commentaires plus ou moins développés sur les pensées de Goethe dans ce domaine accompagnent toute analyse du Wilhelm Meister ou des Affinités Electives, mais il se trouve que l'intérêt de Goethe pour la pédagogie ne se manifeste pas uniquement dans ces deux ouvrages fondamentaux, mais est décelable dans son interrogation permanente sur la formation de l'Homme et sur son destin. D'autre part ses idées sur ce sujet capital ont, en outre, assez sensiblement évolué au cours de sa longue existence.

En revanche, plusieurs critiques de langue allemande, une vingtaine, ont été tentées par le sujet, "Goethe et la Pédagogie", particulièrement à la fin du XIXème siècle et à la fin du XXème. Toutefois, la plupart de ces auteurs se sont

bornés à rassembler et à commenter de façon minutieuse, mais ponctuelle, les passages traitant de pédagogie dans les différentes oeuvres de Goethe. Rares sont ceux qui ont mis l'accent sur la liaison existant entre la conception de l'éducation chez Goethe et ses idées dans le domaine social, idées elles-mêmes reliées à toute une conception quasi religieuse du monde.

Or, à une époque de mutation rapide de la société, sous l'influence de différents facteurs, tels que la Révolution française et les guerres napoléoniennes d'une part, les découvertes scientifiques, la naissance du machinisme et de la grande industrie d'autre part, il était naturel qu'un vaste esprit participât à l'intérêt porté par presque tous les penseurs de l'époque à la nécessité de former un homme nouveau mieux adapté à une société en devenir, et à la recherche des ressorts pédagogiques à employer pour cette formation. Ce renouveau d'intérêt porté aux techniques éducatives est un épiphénomène normal dans une société prenant conscience de la mutation brutale qu'elle est en train de vivre. Telle était la situation à la fin du XVIII^{ème} et au début du XIX^{ème} siècle, telle fut aussi la situation un peu plus d'un siècle plus tard, à la fin de la première guerre mondiale.

Il sera donc intéressant de découvrir si Goethe s'est borné à percevoir seulement la nécessité d'une rénovation pédagogique, participant, par là au mouvement général des esprits de son temps, ou s'il a, dans ce domaine apporté une contribution positive. Ses conceptions ont-elles seulement reflété les idées pédagogiques qui étaient "dans l'air", ou présentaient-elles une réelle originalité? Dans l'affirmative ont-elles exercé une influence sur les éducateurs de l'époque? Goethe a-t-il pressenti les profonds mouvements pédagogiques liés aux exigences philosophiques et économiques de la nouvelle société?

Mais nous serons conduits à constater que, s'il existe bien un aspect social dans les idées de Goethe sur l'éducation, cet aspect n'est pas le fondement même de sa

conception pédagogique Il a plutôt vu, dans la pédagogie le reflet, l'application d'une métaphysique originale, d'une conception "cosmique" de l'Homme, conception étroitement liée à ses travaux scientifiques. Cette idée de la place éminente de l'homme dans l'unité de la création, fut particulièrement féconde, puisque, une centaine d'années plus tard, on la retrouvera, à la base d'une pédagogie originale, appliquée dans des écoles d'un type nouveau, les "Ecoles-Steiner" ou "Waldorfschulen", créées en Allemagne et implantées, depuis, dans le monde entier, leur nombre ne cessant de croître.

Avant d'étudier les oeuvres de Goethe qui peuvent être considérées comme "pédagogiques", il est indispensable de rechercher quelle formation le poète a reçue, au cours de son enfance et de son adolescence, d'examiner sa vie scolaire et universitaire, ainsi que la portée de son "auto-éducation. Ce sera l'objet du chapitre II de ce travail. Il portera sur les contacts de Goethe avec les institutions scolaires et les Universités, de son époque. Nous le suivrons depuis sa toute première éducation, soumise au dilettantisme pédagogique de son père, à son bref passage à l'école publique, à son instruction par des précepteurs plus ou moins compétents, jusqu'à son entrée à l'Université, celle de Leipzig d'abord, de Strasbourg ensuite. L'attitude de Goethe adulte, est en général, plus que sévère, pour l'école publique et la Faculté. Il affirme que ce n'est pas l'enseignement reçu qui l'a formé, mais la variété des relations humaines qu'il eut l'occasion de rencontrer. Il est vrai que, dès son enfance, Goethe avait, inconsciemment, ressenti l'intérêt pédagogiques des contacts humains pour le développement harmonieux de la personnalité.

L'autoéducation de Goethe fera également l'objet de ce chapitre II. Nous suivrons ses efforts pour édifier sa personnalité et son combat incessant pour atteindre le plein épanouissement de son moi, dans le cadre rigide, mais reconnu valable, librement accepté, de la Loi

morale. Il suivra la voie que la nature, une fois pour toutes, lui a tracée. Il sera, nécessairement fidèle à son "daimon" et prendra conscience des limites infranchissables qui lui sont imposées. L'évolution de tout être et par conséquent de l'homme, est conditionnée par des qualités innées, sa réalisation est conforme à une loi interne. Il y aura lieu de revenir à plusieurs reprises sur cette notion fondamentale qui est à la base de toute la "Weltanschauung" de Goethe, notion valable pour le règne végétal, animal et pour l'être humain, partie infime mais capitale de l'Univers cosmique. Il ne semble pas que cet aspect capital et fécond de la pensée goethéenne ait été mis en valeur par les différents critiques, malgré son incidence sur les idées de Goethe concernant l'éducation.

En même temps qu'il se résigne à sa condition de créature finie, l'homme doit d'adapter à son milieu, s'intégrer à la société qui l'entoure pour participer à son évolution et agir, dans la mesure de ses moyens, sur son orientation. Aussi Goethe, arrivé à la cour de Weimar, accepta-t-il des fonctions administratives et politiques. Cadre d'activité limité car le Grand Duché de Saxe-Weimar a l'étendue d'un petit département français (3600 km²) et une population de moins de 300.000 habitants. Il n'était d'ailleurs qu'un Duché à l'arrivée de Goethe et ne devint Grand Duché, en s'agrandissant légèrement, qu'au Congrès de Vienne. Goethe s'occupera en conscience, dans les premières années au moins des affaires de ce modeste Etat, considérant ses nouvelles activités, non comme un violon d'Ingres, mais comme un moyen d'enrichissement certain.

L'éducation débouchera donc sur un souci de solidarité, elle aura pour mission de forger un individu qui restera original par ses qualités propres, mais sera, au milieu de ses semblables, un être d'action. Mais son efficacité pratique devra obligatoirement être tempérée de spiritualité, afin d'éviter le piège du matérialisme, efficace, certes, mais desséchant, et qui ne correspond pas au caractère foncièrement "spirituel" du monde. Comme nous le verrons

Il appartient à la notion de "respect", notion essentielle à l'éducation, d'apporter le correctif au matérialisme qui menace la nouvelle société.

Si, dans cette nouvelle conception de l'éducation, l'homme doit nécessairement renoncer à un épanouissement anarchique, la collectivité dont il sera le serviteur (Diener), le dédommagera de cette sorte de mutilation volontaire, en le faisant participer à la totalité de l'organisme social. C'est la société qui devient, alors, la mesure de la valeur de l'homme, qui lui permet de se réaliser, de se définir, et la profession, si elle est idéalisée, elle aussi, devient naturellement le centre des rapports de l'individu et du groupe.

Mais n'y a-t-il pas, alors, danger pour la créature humaine, de finir par confondre, abusivement, ce qu'elle "fait" dans une société donnée, avec ce qu'elle "est" dans sa nature profonde ? Dans le cas de Goethe, par exemple, l'autoformation aurait pu déboucher, sur un renoncement dévalorisant, sur un "utilitarisme petit-bourgeois", et, par là, sur l'abandon de cet idéal de culture, cher à l'homme du XVIIIème siècle et à tout humaniste. Goethe a vu cet écueil et a su l'éviter.. L'homme nouveau, s'il est un "spécialiste utile", devra être "idéalisé", non seulement par son action sociale, mais par la conscience qu'il maintiendra en lui, d'être un rouage, modeste mais sans prix, de la création qui le dépasse.

Théoriciens apportant des idées nouvelles, les auteurs pédagogiques ont été, pour la plupart, des praticiens de la pédagogie, au XVIIIème siècle. Ils ont, eux mêmes enseigné, soit en qualité de précepteurs d'enfants de nobles ou de riches bourgeois, soit comme fondateurs et directeurs d'établissements d'éducation. Goethe a-t-il, lui-aussi, pratiqué l'art d'instruire ? Nous examinerons cette question dans le chapitre III.

Suffisamment fortuné pour ne pas être contraint de gagner sa vie comme précepteur rémunéré tout en poursuivant

ses études universitaires, Il n'a jamais exercé réellement de fonctions enseignantes. Il est évident, en revanche, qu'il a eu, pendant toute sa vie, un réel penchant pour l'action éducative. Il déclare, dans Poésie et Vérité, avoir hérité de son père une tendance didactique. En fait, il était un éducateur né. S'il n'a pas donné suite à l'intention, manifestée un moment au cours de ses études, d'embrasser une carrière universitaire, il a saisi toutes les occasions qui s'offraient à lui d'enseigner. Jeune homme, il était aimé des enfants qu'il savait, à tout propos intéresser et instruire en les amusant. Il a, plus tard, continué à manifester ce penchant, en recueillant des adolescents à la dérive, qu'il s'agisse d'un jeune harpiste ou d'un pâtre suisse.

Goethe a enseigné d'une manière pour ainsi dire plus directe, en rédigeant, de son propre mouvement, un cours d'histoire, à l'intention de son frère Jacob, alors qu'il était encore très jeune. Devenu étudiant il écrivait à sa soeur Cornélie des lettres remplies de conseils pédagogiques précis, s'efforçant de l'instruire. Lorsque, beaucoup plus tard, il fut devenu un homme mûr, il prit en charge l'éducation de l'un des fils de Mme de Stein, et, de l'opinion générale, réussit d'une manière satisfaisante, dans son entreprise. Il fut, malheureusement moins heureux avec son propre fils, ce dernier étant, peut-être, handicapé par les complexes de fils de génie.

En dehors de ces actions directement pédagogiques, Goethe n'a jamais cessé de s'intéresser activement, aux institutions d'enseignement du Duché. Il supervisera, nous le verrons, à partir de 1800, l'Université d'Iéna, et, après 1803, l'Institut des Sciences Naturelles. Il veillera au fonctionnement des bibliothèques, participera à la création d'un Institut d'Etudes Vétérinaires, d'une Ecole de Dessin, à Weimar, établissement qui deviendra une Ecole Technique, en liaison étroite avec l'industrie. Toutefois, s'il intervint en faveur de la réouverture des Gymnases, fermés pour raisons politiques, il critique la pédagogie des

Universités et l'état d'esprit du corps professoral, trop démagogue, à son goût.

Nous serons donc, en mesure d'affirmer que la pédagogie a été, pour Goethe, d'un intérêt constant, tout au long de sa vie. Depuis l'enfance, en passant par l'adolescence estudiantine, jusqu'à l'âge d'homme, privé et public, Goethe sera constamment sollicité par le message pédagogique à transmettre à autrui, tant dans la forme que dans le contenu ou dans la manière de le faire passer.

Lorsque nous aurons indiqué la position des critiques envers "Goethe Pédagogue", nous retracerons le parcours scolaire, universitaire et l'autoformation de Goethe, vu quelles ont été ses activités d'éducateur, il nous appartiendra d'étudier de très près les oeuvres de Goethe qui peuvent être considérées comme pédagogiques.

Il est, parmi celles-ci deux romans qui présentent, pour l'étude de ses idées pédagogiques un intérêt de tout premier plan: le Wilhelm Meister et les Affinités Electives. Le premier de ces ouvrages sera l'objet de trois chapitres de notre étude; ils seront consacrés aux Années d'Apprentissage, aux Années de Voyage et à la Province Pédagogique. L'étude des Affinités Electives nous renseignera plus particulièrement, sur la conception de Goethe relativement à l'éducation des filles.

L'étude des Années d'Apprentissage formera le Chapitre IV. Nous y suivrons l'évolution de la pensée de Goethe, à partir de la première ébauche du roman, la Mission Théâtrale, où la profession d'acteur était considérée comme un idéal à atteindre, la scène s'apparentant à la chaire du prédicateur et l'acteur ayant une mission spéciale d'éducation envers un public de connaisseurs.

Mais nous verrons que les Années d'Apprentissage, dans leur version définitive, vont refléter un change-

ment optique fondamental. L'auteur va former son héros à travers différentes expériences, au sein de milieux sociaux divers. Il va, avant tout, lui faire découvrir le côté factice du théâtre, son rôle négatif, lui démasquer l'illusion dans laquelle il fait vivre ceux qui s'y adonnent.

Au cours du récit de l'enfance et de la jeunesse de Wilhelm, nous noterons de fines remarques de Goethe, sur la psychologie infantine, éclairant le caractère industriel de l'enfant, sa gourmandise, sa curiosité, sa faculté d'imagination, aussi bien que son manque d'esprit de suite ou son humeur versatile. Goethe, en psychopédagogue avisé, esquisse une pédagogie fondée sur le caractère éventuellement fructueux de l'erreur, il insiste, en particulier, sur la nécessité d'essais successifs, avant le choix définitif d'une carrière.

Wilhelm se croit apte à devenir un grand acteur, à créer un Théâtre Allemand, malgré de nombreuses mises en garde et de fréquents avertissements. Mais en même temps qu'il s'essaie au métier de comédien, il voyage et va être conduit à s'intéresser à la vie économique des régions qu'il traverse. Cependant, trop éloigné du monde des réalités, toujours hostile à ce qui est basement utilitaire, il va continuer, un certain temps encore, malgré de décevants contacts avec le monde de la scène, à rechercher, dans le théâtre, le plein épanouissement de sa personnalité profonde.

Goethe va-t-il laisser son héros continuer à errer ? Si, en pédagogie, l'erreur peut paraître utile, voire bénéfique, elle comporte, toutefois, le risque d'aboutir à un réel laisser-aller. Le personnage de Jarno va, alors apparaître dans le roman, pour souligner la nécessité d'une éducation ferme, conditionnée par l'existence des dons naturels. Goethe soulignera, en passant, l'inaptitude du père à éduquer son enfant, et il conseillera d'avoir recours à un spécialiste en pédagogie, ou mieux, à un établissement idoine. Nous découvrons, alors, que le héros fait partie

d'un ensemble de disciples pris en mains par un groupe de pédagogues, et qu'il est, dans le savoir, à l'intérieur d'un système éducatif télécommandé, à caractère nettement maçonnique.

Les Années d'Apprentissage sont donc, à la fois, un roman d'éducation et un recueil de pensées pédagogiques, de théories plus ou moins élaborées. Dans cette partie de l'ouvrage point, déjà, le souci, qui se confirmera dans la seconde partie du roman, de donner pour but à l'éducation de l'individu, la formation de membres utiles à une communauté ordonnée selon les lois de la nature qui doivent être également celles de l'Humanité. Mais il n'est pas encore fait mention de la nécessité d'une spécialisation utile à la société, tant prédomine encore, à cette phase de déroulement du roman, la conception culturelle du XVIIIème siècle, selon laquelle l'idéal à atteindre, reste toujours, même à travers l'inévitable intégration sociale, le développement le plus harmonieux possible des dons de la personnalité.

Avec les Années de Voyage, dont l'analyse fera l'objet de notre Vème chapitre, l'optique de Goethe va changer du tout au tout : Wilhelm termine son éducation, Félix, son fils, commence la sienne. Le père est maintenant devenu un homme cultivé, disponible aux autres, conscient d'avoir à jouer un rôle social, appelé à enrichir encore sa connaissance du monde, par la fréquentation de nouveaux milieux, à l'occasion des voyages incessants que lui impose la société maçonnique de la Tour. Ce second roman va, lui aussi être riche en remarques pédagogiques, plus ou moins liées, d'ailleurs, aux contacts que Wilhelm établit avec les différentes couches sociales qu'il est amené à rencontrer et qui n'appartiennent plus exclusivement à l'aristocratie, comme cela avait été pratiquement le cas jusqu'ici, à l'exception des comédiens.

Wilhelm fait d'abord la connaissance de l'artisanat, représenté par Joseph, le menuisier. Goethe met ici en relief, la valeur du travail manuel, allié, toutefois à

une certaine spiritualité, elle-même fruit de l'union de l'Utile et du Beau. L'artisan, déjà célébré par Platon et Rousseau, jouit d'un prestige certain, car il a su résister à un éparpillement de sa personnalité, au profit d'un épanouissement en profondeur.

La rencontre de Montan (ce personnage qui, dans les Années d'Apprentissage, portait le nom de Jarno), permet un échange de vue/^{d'ordre} pédagogique sur l'art de parler aux enfants, sur le respect nécessaire des paliers successifs de l'évolution mentale au cours de l'enfance, sur la nécessité confirmée une nouvelle fois, d'une spécialisation en pédagogie, l'éducateur devant être un professionnel, puisque le père ne peut éduquer son propre fils. Pour l'éducation, le milieu a une influence prépondérante, aussi va-t-on découvrir le rôle des choses, rôle qui est plus important que celui des mots en pédagogie. Goethe souligne également la fonction capitale de l'intérêt porté par l'élève à l'objet étudié.

Mais l'intérêt principal du roman réside dans la prépondérance donnée à la spécialisation sur la culture générale désintéressée, la société nouvelle recherchant, avant tout, l'être utile. Le dilettantisme oisif, jusqu'ici de bon ton, devra céder la pas à l'activité productive. C'est à l'aristocratie de donner l'exemple; aussi, chez les grands propriétaires fonciers, la pratique de la culture maraîchère va-t-elle remplacer, désormais, les jardins et les parcs à la française, offrant à la société une participation économique active. Toutefois, ce règne de l'utile ne sera pas celui du matérialisme sans spiritualité, puisque la nouvelle devise sera : de l'"Utile" au "Vrai", pour parvenir au "Beau".

C'est alors que Wilhelm va faire la connaissance de Makarie, la "Belle Ame", dont il avait eu l'occasion de lire les "Confessions". Mais il ne comprendra pas ce que représente réellement ce personnage en apparence hors du monde. Wilhelm est déjà trop orienté vers l'action. Mais

Le rôle de Makarie n'en est pas moins capital, car il reflète, dans une certaine mesure, la pensée profonde de Goethe. Makarie symbolise, en effet, les rapports de l'homme et de l'Univers, et cette conception métaphysique, liée aux idées scientifiques de Goethe, va sous-tendre un système d'éducation, mis en pratique, actuellement dans les écoles Steiner. Nous reviendrons, à la fin de cette étude sur l'influence de Goethe sur les idées pédagogiques de ce philosophe.

Au fil de l'évolution de la pensée de notre auteur, une idée prend de plus en plus d'importance: l'éducation doit nécessairement conduire au choix d'une profession, et d'une profession utile. Pour cela, le fils de Wilhelm, Félix sera confié à un établissement spécialisé d'éducation. Ce sera la Province Pédagogique, dont nous étudierons le fonctionnement dans un chapitre spécial. Quant à Wilhelm, il deviendra chirurgien, profession dont le caractère social est indiscutable. L'utilité devient le critère absolu de la valeur d'une activité. Chez un homme, l'important ne sera donc plus l'étendue des connaissances, mais l'efficacité de celles-ci, la possibilité de leur utilisation dans des applications pratiques et d'un intérêt certain pour la société.

Toute éducation est liée à un certain contexte social et la jeunesse doit être préparée à remplir son rôle dans la société de demain. Mais que sera cette société, ou mieux, quelle devrait-elle être? Goethe est naturellement conduit à présenter un modèle de cette société, telle qu'il l'imagine, telle qu'il souhaite qu'elle soit. Les artisans en constitueront la base, ce sont des spécialistes utiles, formés sans doute dans une Province Pédagogique. L'artisan ne se sentira pas seul, isolé, il prendra conscience d'appartenir à un groupe, où le chant choral servira de lien. Il symbolisera la cohésion du groupe, la bonne entente qui devra y régner. Les principaux personnages du roman se retrouvent également dans cet ensemble social, mais ces nobles

jusqu'ici souvent frivoles, se sont assagis . A côté des ouvriers, des artisans, l'aristocratie est, en effet , non seulement maintenue, mais elle assume la direction de la nouvelle société, dans un esprit nullement démocratique, mais assez voisin du despotisme éclairé. Goethe, comme nous le verrons, va beaucoup plus loin que Rousseau, qui, finalement, formait un honnête homme, plus préoccupé de lui-même que de la société qu'il s'apprêtait à servir , beaucoup plus qu'à transformer.

Les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage composent un tout, une oeuvre didactique traitant de l'éducation de l'homme en vue du respect de sa personnalité , mais, parallèlement de son insertion dans une société qu'il sera amené à servir, ^{et qui est} ~~elle-même~~ ^{une} partie du grand ensemble que constituent le monde et la création.

Notre chapitre VI. s'ordonnera autour de l'analyse détaillée de la Province Pédagogique. La description de cet établissement idéal, voire utopique, d'éducation occupe trois chapitres des Années de Voyage. Il ne s'agit, à proprement parler, ni d'un lycée, ni d'une université de type traditionnel, mais, comme son nom l'indique, d'un vaste domaine, situé à la campagne. Goethe a démarqué la réalisation pédagogique de Fellenberg (élève de Pestalozzi), à Hofwil, dans le canton de Berne. Aussi l'influence de Rousseau et de Pestalozzi apparaît-elle nettement dans la Province: A cette influence s'ajoutent un certain hermétisme, un symbolisme, une sorte d'initiation progressive, sous la conduite de trois directeurs assez mystérieux. Il nous sera possible d'établir que cet aspect ésotérique est le reflet d'un aspect essentiel de la pensée de Goethe. Le côté mystique de l'éducation donnée dans la Province est lié à la conception de l'univers et de l'homme , exposée par la "Belle Ame". L'importance de l'éducation morale et religieuse est soulignée par l'enseignement progressif des trois formes de respects, correspondant à trois stades de la pensée religieuse de l'Humanité.

L'enseignement de ce qu'aujourd'hui nous appellerions les diverses disciplines est donné, du moins pour certaines d'entre elles, dans cette Province Pédagogique, qu'il s'agisse de l'histoire, des langues étrangères, de la musique, du dessin de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de l'élevage des chevaux. On prépare, également, à certains métiers.

Mais, dans ce curieux institut, l'éducation se propose, avant tout, de respecter les qualités innées des élèves, de réduire l'opposition entre l'individu et la Loi, entre l'homme isolé et la société, au service de laquelle il devra oeuvrer. Il ne saurait être question de trouver dans la Province un programme pédagogique précis et applicable pour un éducateur désireux d'ouvrir un établissement. De nombreux points restent obscurs, de graves lacunes peuvent être décelées. Il n'en reste pas moins que Goethe a voulu décrire, à grands traits, les caractères indispensables d'une pédagogie qui veut répondre aux aspirations d'une société nouvelle, pédagogie conforme à l'idée qu'il se faisait de l'avenir de l'homme.

Il peut paraître étrange de voir Goethe sacrifier allégrement la culture générale à la formation professionnelle, même s'il tient à idéaliser celle-ci. Sa Province Pédagogique est incontestablement décevante. Elle semble destinée à dispenser ce qu'aujourd'hui nous appellerions un "enseignement technique court", elle est, de plus, doublée d'une sorte de conservatoire et d'une école des beaux arts. Les responsables de la nouvelle société ne seront certainement pas formés dans un tel établissement. Mais, à côté d'un enseignement assez sommaire, une culture morale et religieuse est donnée sous une forme des plus originales. Nous aurons à revenir sur ce point capital, lorsque nous étudierons les idées métaphysiques de Goethe, leur liaison avec ses travaux scientifiques et leur influence sur la pédagogie de Steiner.

Dans le chapitre VII, nous étudierons l'éducation des filles, telle que Goethe la concevait. Cette éducation est évoquée dans certains passages du Wilhelm Meister et, plus particulièrement, dans les Affinités Electives. Rousseau ne consacrait qu'un seul chapitre à l'éducation de Sylvie, et de plus, cette éducation n'était guère qu'un corollaire de celle d'Emile. Goethe n'a pas, lui non plus apporté le même soin à l'éducation des filles qu'à celle des garçons. Il est à noter, d'ailleurs, que Wilhelm a un fils, non une fille; il en est de même de Götz von Berlichingne et c'est également un fils qui naît de Faust et d'Hélène. Est-ce dû au fait, que seul des enfants de Goethe un fils ait survécu et atteint l'âge adulte ? Pourtant Goethe assurait une place de choix, un rôle redempteur à la femme, à l'"Eternel Féminin". On peut, à ce sujet, rappeler l'influence de Marguerite sur le destin de Faust, d'Iphigénie sur la raison d'Oreste et l'évolution de Thoas, ainsi que le rôle de la Princesse sur le Tasse. Il n'en reste pas moins que cette éducation des filles est esquissée d'une manière plus générale, plus floue que celle des garçons. La "Province" n'est pas gémisée et nulle part il n'est fait mention d'un établissement de cet importance pour la formation des jeunes filles.

Dans le Wilhelm Meister, quelques personnages féminins, de classes sociales différentes, rendent compte, souvent assez brièvement, de leur propre éducation.. Aurélie a reçu une formation que l'on peut qualifier de négative: elle a été obligée de se former seule, s'appuyant sur sa propre vertu pour lutter contre l'influence d'un milieu corrompu. Ce cas personnel, s'il met en valeur l'influence décisive des caractères innés, (Aurélie est vertueuse de naissance) ne saurait être généralisé.

Makarie, en revanche, décrit plus longuement son éducation. Elevée dans une chaude atmosphère familiale, elle a reçu une éducation équilibrée. Elle fut soumise à un enseignement à la fois pratique et scientifique, fondé sur

l'observation. Elle apprend, certes, à faire la cuisine, mais elle lit de nombreux livres. Son sens religieux est très développé et sa formation beaucoup plus culturelle que pratique. L'éducation de la "Beñle Ame" ne conduit pas à la "femme savante" de Molière, et pourrait passer pour un modèle d'éducation féminine, n'était son orientation vers le mysticisme, qui paraît exagéré à son entourage, et lui interdit, en apparence du moins, toute action directe sur le monde. Aussi Makarie n'aura-t-elle, dans la nouvelle société qu'une place de symbole, rappelant l'intime liaison de l'homme et du cosmos.

Une autre héroïne du Wilhelm Meister est à l'opposé de Makarie. Thérèse, pour pallier la carence éducative d'une mère coquette et frivole, a appris à régler les questions domestiques, elle est devenue une parfaite maîtresse de maison, une intendante avisée, la femme idéale, selon Fénelon et Rousseau. Son équilibre intérieur lui permet d'être, elle même éducatrice. Aussi, dirige-t-elle une petite maison d'éducation. A la différence de Rousseau, qui préférerait éduquer les filles à la maison, Goethe est favorable à ce genre de petites institutions, mais il n'en donne pas une description précise. Elles ne présentent pas pour lui, selon toute évidence, l'importance sociale de la "Province Pédagogique".

Si la formation que donne Thérèse, convient surtout aux natures simples, destinées plus à être "dressées" qu'"éduquées", c'est à Nathalie que sont confiées les âmes plus fines. Ici apparaît la conception fondamentalement élitiste de Goethe.

Une autre institution d'éducation pour jeunes filles, dirigée par une nommée Angela, pourrait, à la rigueur, être comparée à la "Province", car elle est située en milieu rural; mais elle se borne à fabriquer de bonnes maîtresses de maison, elle ne s'adresse qu'à des jeunes filles de rang modeste.

Si, en général, la conception de Goethe est

voisine de celle de Basedow, qui se proposait de former des "maîtresses de maison (Herrin im Hause), cette éducation pratique peut aller, dans certains cas, au delà de la fée du logis et Goethe admet très bien qu'une femme, comme Mme Suzanne, puisse devenir chef d'entreprise.

Dans une des Nouvelles insérées dans le Wilhelm Meister, l' l'Homme de cinquante ans , une allusion est faite à la déplorable formation de certaines jeunes filles de l'aristocratie, occupées à des passe-temps frivoles, éducation fruit d'une société décadents d'oisifs..

Si, dans le Wilhelm Meister, les femmes, pour la plupart, semblent être formées pour leur rôle future de mères de familles, elles sont en revanche, dans les Affinités Electives, dotées d'une éducation systématique, dans des pensionnats de bon niveau, que Goethe s'emploie à décrire avec plus de soin. Deux jeunes filles, Lucienne et Odile, opposées de caractère, sont réunies dans un même établissement d'éducation. Dans les lettres du professeur d'Odile, apparaissent, à nouveau, les qualités de psycho-pédagogue de Goethe. Odile est réfractaire à l'enseignement "ex cathedra", elle apprend lentement, mais assimile méthodiquement, comme doit apprendre un futur enseignant. Elle ne sait pas brôller, lorsqu'elle doit répondre aux questions d'un examinateur lors d'un examen public semblable à ceux qu'instituait Basedow dans son Philanthropinum. Mais Odile est apte à devenir une excellente maîtresse de maison, elle saura prendre en main l'intendance du Château et également diriger un cours d'art ménager pour les jeunes villageoises qu'elle réunit .

Les Affinités Electives sont, comme le Wilhelm Meister, riches en remarques pédagogiques judicieuses. Goethe, comme un vrai professionnel de l'éducation, compare les mérites de l'interrogation de contrôle et de l'interrogation d'acquisition. Il prône le dialogue maître-élève, insiste sur le rôle capital de l'intérêt en pédagogie.

Il n'en reste pas moins, que l'éducation des filles, selon Goethe, n'a pas à aller très loin. Elle lais-

serait sur leur faim, les actuelles militantes du féminisme. Goethe accorde, sans hésiter, la première place à l'activité ménagère et à la puériculture, dans un système éducatif où la culture générale occupe un rang des plus modestes et où, selon lui trop de choses inutiles sont enseignées dans les institutions pour jeunes filles. Une remarque importante est cependant à noter: dans son "Journal", Odile note que l'objet de la véritable étude est l'homme, réalisation suprême de la création. Nous retrouvons, ici encore, ce filon sous-jacent, déjà visible chez Makarie, de l'unité de la création et de son aboutissement en l'homme.

D'autre part, le thème du renoncement, essentiel dans les Années de Voyage, est à la base des Affinités Electives, mais cette limitation volontaire n'est plus destinée à éviter l'éparpillement de la personnalité, à augmenter sa rentabilité sur le plan économique, C'est une soumission à la loi morale, comme dans le Tasse ou Iphigénie. Elle rappelle à l'homme ses limites et son peu de poids en face des lois de la société et de l'ordre moral universel.

Après avoir examiné les différentes oeuvres dites "pédagogiques" de Goethe, nous serons amené à poser la question: Goethe peut-il être considéré comme un pédagogue? A-t-il élaboré réellement un système pédagogique cohérent? Ses remarques, conseils et affirmations, tant en psychologie de l'enfant qu'en pédagogie forment-elles, à défaut d'un système, un ensemble d'idées suffisamment cohérent? Ces "idées pédagogiques" présentent-elles une réelle originalité, ou se bornent-elles à refléter plus ou moins le "climat pédagogique" de l'époque et la pensée des nombreux pédagogues de cette fin du XVIIIème siècle?

Si, pour être classé "pédagogue", il faut avoir élaboré un système", Goethe, incontestablement ne répond pas à ce critère. Mais il est indiscutable qu'il n'a jamais cessé d'être intéressé, voire passionné, par les problèmes d'éducation et qu'il a lui-même, dans une certaine mesure

éduqué des jeunes, et, qu'en dehors du Wilhelm Meister et des Affinités Electives qui sont, incontestablement, non seulement des "romans d'éducation" (Bildungsroman), mais des oeuvres pédagogiques, la plupart de ses ouvrages sont émaillés de considérations sur l'enseignement et l'éducation, citons, en particulier, Götz, Werther, Faust, Poésie et Vérité.

Avant de rassembler et de classer les idées et remarques de Goethe sur l'éducation, il est indispensable, pour pouvoir dégager l'éventuelle originalité de ses idées pédagogiques, de rappeler l'importance du "climat pédagogique" qu'a connu l'Europe au cours du XVIIIème siècle et au début du XIXème. Ce sera l'objet du chapitre VII.

Rarement une époque a porté autant d'intérêt aux problèmes d'éducation et les pédagogues, qu'ils soient demeurés sur le plan de la spéculation pure ou qu'ils aient dirigé des établissements d'enseignement, ont été aussi nombreux. Après un bref rappel des doctrines pédagogiques plus anciennes, nous nous pencherons sur les auteurs qui ont précédé directement Goethe ou ont été ses contemporains.

Deux puissants courants sont à distinguer dans l'intense activité pédagogique de cette époque. D'abord l'héritage du XVIIème siècle et du début du XVIIIème, époque où dominait le souci de former un homme complet, réalisant, jusqu'à l'épanouissement, toutes les possibilités de sa personnalité, sans tenir réellement compte des besoins de son environnement social. Puis, graduellement, se fait jour une conception nettement plus utilitaire des fins de l'éducation, le but à atteindre devenant de plus en plus "pratique". On sera conduit à s'orienter vers une spécialisation technique, ce qui conduira obligatoirement à renoncer au développement de certains aspects de la nature de l'enfant, à la seule fin d'obtenir de lui une adaptation plus étroite et plus rentable aux besoins de la société. On recherchera la formation du citoyen utile à l'évolution économique et sociale de son pays.

Parallèlement à cette évolution, on découvre, chez certains pédagogues, le souci nouveau de ne plus éduquer seulement une élite aristocratique, mais également la masse du peuple, ce qui conduit nécessairement, à une refonte du système éducatif, qui épouserait plus étroitement encore, les besoins techniques et économiques d'une société en mouvance.

Après ce rappel, nécessairement limité, du climat pédagogique de l'époque, nous pourrions réunir les idées de Goethe sur l'éducation^{et} examiner si elles permettent, par leur nombre, leur intérêt et leur originalité, de le classer parmi les pédagogues. Tel sera le contenu du IX^{ème} chapitre. Nous verrons que ces idées sans former un système rationnellement construit, présentent, néanmoins un intérêt certain. Mais peut-on les considérer comme originales ? Parmi les pédagogues de son temps, a-t-il eu, par ses conceptions personnelles, la position que son génie lui assurait dans le domaine de la littérature et de l'art ? Il ne semble pas que cela ait été le cas.

Il faut, malheureusement reconnaître que la plupart de ses remarques pédagogiques, ne présentent pas un caractère de réelle originalité, si nous les rapprochons des travaux des écrivains pédagogues de son temps. Goethe n'a pas, apparemment, donné de conseils originaux en pédagogie. Même, en ce qui concerne l'aspect "social" de ses idées sur l'éducation (aspect mis en valeur par plusieurs critiques, entendons la nécessité de préparer l'homme à passer d'une culture personnelle, d'un dilettantisme égoïste, à une spécialisation professionnelle, socialement utile, nous avons vu, en étudiant le climat pédagogique, que cette conception était déjà répandue à l'époque^{où} écrivait Goethe.

En revanche, nous serons amené à découvrir que sa pédagogie est bien originale, mais sa spécificité se situe sur un autre plan. Nous avons remarqué, en effet

cours de l'étude de la Province Pédagogique, que la formation morale et religieuse occupait, ^{à ses yeux} dans l'éducation une place prépondérante. C'est qu'il lui appartient de conduire l'enfant, en particulier par l'enseignement des différentes formes de respect et l'étude de tableaux tirés de la Bible et du Nouveau Testament, à prendre conscience de la place réservée à l'homme dans l'Univers et dans la société, où il ne devra pas vivre sans âme. dans un monde matérialiste.

L'homme et l'Univers sont soumis à une même loi générale d'évolution. Cette loi qui se traduit à travers les métamorphoses, Goethe crut l'avoir découverte et mise en valeur au cours de ses travaux scientifiques. Il nous paraît ^{donc} indispensable de se pencher sur cet aspect de son œuvre. si l'on veut comprendre le fondement même de sa conception de l'éducation.

Certes, plusieurs volumes seraient nécessaires à une étude même non exhaustive, des œuvres scientifiques de Goethe. Nous n'aurons à les examiner que sous un certain angle et nous nous bornerons dans un Xème chapitre, à souligner, dans ses recherches, les idées fondamentales qui relèvent de sa conception générale du monde et ont eu de ce fait une influence certaine sur ses conceptions pédagogiques. Goethe attachait le plus grand prix à ses recherches scientifiques et aux découvertes qu'il avait effectuées ou cru avoir effectuées. On peut affirmer que, pratiquement, aucune science, à l'exception curieusement, des mathématiques, ne lui est restée étrangère. Goethe a étudié avec passion la minéralogie, la botanique, la zoologie, l'ostéologie, l'astronomie, la météorologie, la chimie, la physique et, particulièrement l'optique. Ses travaux de recherche sur les couleurs, accapareront son esprit jusqu'à la fin de sa vie, et il était persuadé que son Traité des Couleurs représentait une révolution scientifique qui assurerait sa gloire plus que ses œuvres littéraires.

Nous nous pencherons sur la métaphysique "unitaire" qu'il a conçue pour expliquer la marche

du monde. Elle rend compte, selon lui, du développement de l'Univers, que ce soit dans le règne minéral, végétal ou animal, et elle place l'homme, partie intégrante de la création, au sommet de celle-ci. Il est donc naturel et indispensable que l'Homme soit éduqué dans cette optique. Nous verrons, en tenant compte de cet éclairage, que les idées pédagogiques de Goethe découlent directement de cette conception du monde et prennent, par là, une indiscutable originalité.

Mais les idées de Goethe ne se bornent pas à être intéressantes par l'originalité de leur support métaphysique, elle présentent, sur un autre plan, une importance encore plus remarquable. En effet, si Goethe, lui-même, n'a pas édifié de système pédagogique à proprement parler, et s'il a, encore moins créé ou dirigé un établissement d'éducation, il est d'autant plus surprenant de constater que ses idées pédagogiques ont, une soixantaine d'années après sa mort, suscité un regain d'intérêt et ont fini par porter des fruits, en étant à la base de réalisations concrètes.

A la fin du XIXème siècle, en effet, un jeune philosophe, Rudolf Steiner, fut amené à étudier, pour la préparation d'une édition, les oeuvres scientifiques de Goethe. Or il découvrit, comme il le déclare lui-même, une "étrange similitude" entre sa conception du monde et celle de Goethe.

Certes, Steiner a toujours refusé d'être considéré comme un "disciple" de Goethe. Mais on ne peut nier l'étroitesse des liens qui existent entre la pensée de celui-ci et la sienne. Or l'"influence" de Goethe sur Steiner est particulièrement nette dans le domaine pédagogique. On peut même affirmer que Goethe est "présent" dans les Ecoles Steiner, où il est présenté comme le modèle de l'"homme chrétien idéal" et on ne peut passer sous silence que le nombre des écoles -Steiner grandit chaque année. Il appartiendra donc

également à ce chapitre de traiter des rapports de Goethe et de Steiner, d'exposer les idées pédagogiques de ce dernier et de commenter le "Plan Scolaire" des Waldorfschulen, qui les met en application.

Pour conclure, il nous sera possible d'affirmer qu'on ne peut refuser le titre de pédagogue à un auteur qui a donné à ses conceptions pédagogiques une base originale et qui voit, aujourd'hui, son nom attaché à un système éducatif en expansion. Les idées pédagogiques de Goethe sont, peut être, de nos jours, un des aspects, et non des moindres, de son actualité.

C H A P I T R E I

LES IDEES PEDAGOGIQUES DE GOETHE

ET

LA CRITIQUE ALLEMANDE ET FRANCAISE

Les Idées pédagogiques de Goethe
 et
 la critique allemande et française

Avant d'entreprendre l'étude des idées pédagogiques de Goethe, il convient de rechercher ce que la critique allemande et française a écrit à ce sujet, et d'examiner si le problème posé par cet aspect de son oeuvre mérite un nouvel examen.

Il ne saurait, évidemment, être question de passer en revue, d'une manière exhaustive, les innombrables critiques de Goethe et de rechercher s'il se sont préoccupés des idées pédagogiques de l'écrivain. Tous ont fait allusion aux idées de Goethe sur l'éducation en traitant de certaines oeuvres comme le Wilhelm Meister ou les Affinités Electives. Il est toutefois possible d'examiner les ouvrages traitant spécifiquement de cette question. Or il s'avère qu'ils sont peu nombreux en Allemagne et presque inexistantes en France. Il semble que cet aspect de la pensée de Goethe, qui, à travers les écoles Steiner donne au grand écrivain une actualité toute particulière, n'ait pas été ^{discerné ou} apprécié à sa juste valeur.

Vingt-six ans après la mort de Goethe, l'aspect pédagogique de son oeuvre était étudié par OLDENBERG, dans son livre Les grandes lignes de la Pédagogie Goethéenne, (Grundlinien der Pädagogik Goethes - Zittau-1858). L'auteur note d'abord l'influence de Platon, de Rousseau, de Basedow, sur lui et relève les indications pédagogiques, contenues dans différents ouvrages : entourer l'enfant de beaux sujets pour développer, en lui, le sens de la beauté, nécessité d'une éducation active, car c'est "l'action qui vivifie" (die Tat belebt, p.24), opposition à l'école publique, incapacité du père à bien éduquer ses enfants, rôle des voyages dans la formation ... Puis il examine l'enseignement de

chaque discipline, tel que Goethe le concevait; il relève la nécessité d'atteindre la perfection, d'où l'interdiction de développer un talent où l'on ne saurait devenir parfait.

Oldenberg souligne particulièrement l'intérêt porté par Goethe, à l'insertion sociale de l'homme, insertion qui rend nécessaire, dans une société en rapide transformation, la maîtrise de soi (Selbstbeherrschung) et le renoncement (Entsagung-p.118). Le rôle de la morale et de la religion est, lui aussi, mis en valeur. Oldenberg remarque que Goethe voulait, par l'éducation, surmonter l'opposition existant entre le monde intérieur et le monde extérieur (durch die Erziehung dne Gegensatz von Innen=und Aussenwelt aufheben, p.11).

intéressant

Il est particulièrement/de souligner, car cela ne serapas le cas de la plupart des critiques, qu'Oldenberg a parfaitement vu la liaison entre les idées scientifiques et les conceptions pédagogiques de Goethe. Dès le début de son ouvrage, il souligne le rôle des Métamorphoses dans le domaine de l'éducation, car le concept même d'éducation est lié chez Goethe, dit-il, à la loi des métamorphoses, (Goethes Erziehungsbegriff schliesst sich mit dem Gesetz der Metamorphose an -p.1è). Il insiste sur les similitudes que Goethe découvrait chez toute créature, similitudes qui permettent de dégager la notion de plantes et d'animaux "originels (Urpflanze, Urtier-p.17), sur le rythme qui donne à toute croissance des phases alternées de systoles et de diastoles . "Le développement intellectuel est le fruit d'une collaboration du monde intérieur à l'être et du monde qui lui est extérieur"(das geistige Wachstum ist ein Zusammenwirken von Innen= und Aussenwelt-p.19). L'éducation devra remplacer le hasard et conduire l'homme au plein épanouissement de ses dispositions innées, conformément à l'image-type qu'il porte en lui (angeborenes Urbild-p.21).

Pendant les vingt-cinq années suivantes, il ne

semble pas que les idées pédagogiques de Goethe aient intéressé les critiques allemands. Il faut attendre 1881, pour que paraisse l'ouvrage de EISELEN, Pédagogie de Goethe (Goethes Pädagogik-Frankfurt). Après avoir, à son tour, indiqué combien celui-ci s'intéressa aux enfants, Eiseler rappelle qu'il a éduqué le fils de Madame de Stein, et insiste sur le caractère social des idées pédagogiques de Goethe, pour qui il faut aller du culte égoïste de la personnalité au souci de l'utilité sociale. Il souligne le rôle des métiers qui tiennent, dans la formation, plus de place que l'art lui-même.

Certes, Eiselen indique bien qu'il appartiendra à l'éducation de développer ce qu'il y a dans la nature humaine de chacun d'entre nous (Entwicklung dessen, was in der menschlichen Natur liegt-p.24), mais il ne fait pas allusion à la place que Goethe assigne à l'homme dans la création universelle, ni aux lois générales qui les régissent. Pour Goethe, selon Eiselen, il faut, avant tout, faire de l'enfant un "citoyen du monde" (ein Weltbürger-p.27), dans une société internationale (internationale Gesellschaft à caractère chrétien.

Dans sa Pédagogie de Goethe (Goethes Pädagogik-Halle 1886), Adolf LANGGUTH n'hésite pas à dire que Goethe est un des grands éducateurs de l'humanité, et qu'il appartient, à ce titre, à l'histoire du monde (p.3). Mais il ajoute qu'il ne compte pas parmi les philosophes, car il n'était pas "de la partie" (vom Fach-p.7), ni parmi les pédagogues, car il n'avait pas construit de "système". Langguth cite la Métamorphose des Plantes, et indique que, pour Goethe, l'Homme est le représentant du monde animal (Repräsentant der Tierwelt), aussi, comme toute créature, est-il soumis à des métamorphoses, à des "paliers" (Stufen-p.19), qui doivent le conduire à un type plus parfait (p.104). Mais le critique ne semble pas avoir vu l'influence de cette conception métaphysique sur la pédagogie; il se borne à souligner l'arrière plan social (der soziale

Hintergrund_p.255) des conceptions de Goethe . Il y voit une perspective bourgeoise et cosmopolite (weltbürgerlich-p.256) et une pédagogie nouvelle devra refléter une société nouvelle.

En 1887, Langguth écrivit un second ouvrage sur Goethe Pédagogue (Goethe als Pädagog), dans lequel il essaie de défendre l'aspect pédagogique des oeuvres , contre ceux qui considèrent que cela est inutile et n'ajoute rien à la gloire du poète. Mais cet ouvrage ^{qui rappelle} le profond sens pédagogique de Goethe, son amour des enfants, son rôle dans l'éducation de sa soeur, (so n préceptorat bénévole de Fritz von Stein est, à notre avis d'un intérêt secondaire.)

Il est de même du troisième ouvrage de Langguth, sur ce même sujet Goethe, écrivain pédagogique, (Goethe, als pädagogischer Schriftsteller _ Halle, 1888). Il rappelle, une fois encore, l'intérêt de Goethe pour la pédagogie et recherche quelle pourrait être la portée de ses idées dans l'avenir, il insiste, en particulier, sur l'originalité du projet de Goethe visant à former des spécialistes qui soient, en même temps, aptes à saisir l'aspect idéal inhérent à toute chose.

En 1896, parut, à Mannheim, l'Importance de la de la Pédagogie de Goethe pour le temps présent (die Bedeutung der Pädagogik Goethes für die Gegenwart) de Carl STEIN. Cet ouvrage est de peu d'intérêt; comme ses prédécesseurs, Stein reprend les conseils donnés par Goethe: respecter le développement naturel de l'enfant, bâtir une pédagogie de la joie, mais également de l'effort, étudier, avant tout, le milieu où vit l'enfant. Toutefois, l'auteur insiste davantage sur l'aspect psycho-pédagogique des idées de Goethe, sur la nécessité d'étudier le comportement de l'enfant, de rechercher ses penchants naturels (Lieblingsbeschäftigungen-p.13). Le but à atteindre sera un équilibre harmonieux entre l'esprit et le corps (eine harmonische Ausbildung zwischen Geist und Körper-p.14).

Comme les autres critiques Stein insiste sur le caractère social de la pédagogie de Goethe, mais il conclut, curieusement, sur un éloge inattendu, de l'Allemagne de son temps, qui, selon lui, aurait rendu Goethe patriote, s'il l'avait connue ! "Une chose est certaine, si Goethe avait vécu cette unité, cette grandeur et cette puissance de l'Allemagne, comme nous l'admirons aujourd'hui, l'élément national aurait tenu, dans sa pédagogie, la première place" (dann stände auch in seiner Pädagogik, das nationale Element an erster Stelle-P.17 et 18).

En suivant la chronologie, il y a lieu de mentionner, compte tenu de son importance, le Goethe de BIELSCHOWSKY (première édition en 1895), bien qu'il ne s'agisse pas d'un ouvrage spécifiquement consacré aux idées pédagogiques de Goethe. Ce critique souligne ^{en effet} le caractère générique de la conception goethéenne de la science. Les "types" sont les éléments stables dans le changement des formes. En l'homme le processus de formation est parvenu à son aboutissement (tome II, p.436). L'auteur met l'accent sur les oeuvres scientifiques de Goethe, et voit, dans la Théorie des Couleurs, l'oeuvre vitale (Lebenswerck) de l'écrivain. Pour ce qui est de l'éducation, il estime que Goethe n'a pas, volontairement, conçu de plan éducatif précis, car il désirait se borner à indiquer dans quelles voies il fallait s'orienter (Anregungen zu geben-p.553, tome II). Le respect, dans la Province Pédagogique, est destiné à faire comprendre à l'Homme "son contenu sublime et divin" (sein erhabener, göttlicher Gehalt -P.557). Toutefois, Bielschowsky ne s'étend pas sur les rapports précis qu'il perçoit entre les conceptions scientifiques de Goethe et ses idées pédagogiques.

Friedrich HEUSSNER, dans son Goethe, éducateur (Goethe, als Erzieher-Cassel 1907), considère que Goethe est réellement un pédagogue, il voit même en lui, le père de réformes scolaires en cours (p.3). Toutes les oeuvres

de Goethe ont, dit-il, un côté pédagogique. Les notions de travail et de renoncement y sont fondamentales. Mais Heussner ne va pas plus loin, et se borne à reprendre les idées de Goethe sur l'enseignement de diverses disciplines dans la Province Pédagogique, en rappelant, également certaines remarques psycho-pédagogiques, comme le conseil de ne cultiver que les dons innés, mais en le faisant soigneusement et à fond.

Dans Les Grandes Idées Pédagogiques dans les Oeuvres de Goethe (die pädagogischen Grundideen in Goethes Werken -Freienwald am Oder, 1910), Felix Steinmetz voit, en lui, un des auteurs les plus pédagogues de son temps (p.2); pour lui, l'homme devra être éduqué selon les lois, mais en partant des dons naturels qui restent la base de toute formation. Steinmetz mentionne bien les notions goethéennes de "vision", de "concept" et d'"idée" (Anschauung, Begriff, Idee-P.11), ainsi que leur rôle dans la formation de l'esprit (Geistesbildung), mais il ne ^{les} rattache pas aux conceptions scientifiques de Goethe. Il souligne, comme tous les autres critiques, le rôle de l'action, la valeur du métier et la nécessité de former l'homme, pour qu'il devienne un être social (Ausbildung des Menschen zum sozialen Wesen-p.55). Steinmetz ne fait donc pas preuve de beaucoup d'originalité.

Ernst WEINECK étudie, plus spécialement Les Idées pédagogiques de Goethe, dans Poésie et Vérité (Goethes pädagogische Gedanken in Dichtung und Wahrheit-Leipzig, 1911). Il distingue l'éducation proprement dite (et, dans ce domaine, Goethe est disciple de Rousseau, de Basedow, de Herder et de Lavater), de l'éducation par la vie, les deux étant nécessaires. Il faut parvenir, avant tout, à la domination de soi (Selbstbeherrschung) et à l'harmonie, celle-ci provenant d'une formation conforme aux lois naturelles (Unterricht nach dem Grundsatz des naturgemässen-p.15)

Curieusement, Weineck ne mentionne pas les études scientifiques de Goethe, qui lui paraissaient vraisemblablement, ne pas avoir de lien direct, logique, avec ses conceptions pédagogiques.

Nettement plus intéressant est l'ouvrage publié l'année suivante, par WOLFF, Walther, sous le titre Que pense Goethe de l'Education ? (Was denkt Goethe über Erziehung-Bonn/Leipzig, 1912). Certes, comme les autres critiques, Wolff commence par souligner la nature pédagogique de Goethe, il rappelle son rôle dans l'éducation de quelques jeunes gens, et indique, également, les grandes lignes de la pédagogie de Goethe: rôle de la joie (Audmunterung-p.6), influence du milieu, rôle du temps, du concret, par opposition au verbalisme, orientations des élèves selon leurs dispositions innées, importance de l'activité manuelle. Mais il insiste, tout particulièrement sur les étapes, qu'il faut parcourir et sur les seuils qu'il faut respecter et franchir, l'organisme humain se développant selon une loi de la nature (natürliche, gesetzmässige Entwicklung des Organismus-p.4).

Pour Wolff, "les principes pédagogiques de Goethe découlent directement de sa théorie des métamorphoses" (Goethes pädagogische Grundsätze lassen sich direkt ableiten aus seiner Lehre der Metamorphose-p.42). Selon Goethe, l'homme est en haut de la pyramide de la création, il est au sommet de la nature, le "dernier épanouissement d'une longue série d'évolutions" (letzte Blüte einer langen Entwicklungsreihe-p.43). Wolff est un des rares critiques à avoir nettement vu ce parallélisme entre le développement de l'homme et l'évolution générale du monde dont il est un élément, mais un élément privilégié.

Dans le Manuel encyclopédique de pédagogie, (Encyklopädisches Handbuch der Pädagogik-1912), REIN traite de Goethe Pédagogue (Goethe, als Pädagog), en insistant, tout particulièrement, sur le caractère social de cette pé-

dagogie qui se propose de créer une personnalité harmonieuse, bien insérée dans une société morale et cosmopolite (Gründung einer allgemeinen, sittlichen Weltbundes-p.630). La pédagogie doit s'efforcer de développer "le processus qui permet le passage du plan individuel au plan social et moral" (Umwandlungsprozess vom individualistischen Standpunkt zum sozial-esthetischen Standpunkt-p.632) Pour Rein, le rôle de Goethe aura été de proposer la création d'une société idéale, à partir du renoncement individuel.

Nous retrouvons sensiblement le même point de vue dans le Goethe de GUNDOLF (Berlin 1916). Cet ouvrage, comme celui de Bielschowsky, ne traite pas spécialement des écrits pédagogiques de Goethe, mais de la totalité de son oeuvre. Toutefois, il indique que le but social de cette pédagogie semble capital, voire exclusif: l'éducation de l'individu, ou mieux, des individus, se propose de faire d'eux des membres utilisables d'une communauté, ordonnée d'après les lois reconnues de la nature, et, en même temps, de l'humanité. Le service de la communauté exigera une spécialisation de l'individu, et Gundolf voit, en Goethe, le prophète de l'Allemagne future, d'une époque technique, laborieuse et sociale, mais qui semble prendre, malheureusement, et Gundolf le constate à regret, le contrepied des recommandations que Goethe lui adressait, "à titre d'hygiène", pour la préserver des rêveries du romantisme (p.308). L'auteur conclut, curieusement, en prétendant voir, dans le renoncement conseillé par Goethe, l'image de la tragique expérience du poète, l'aveu qu'il n'est point parvenu à ses fins, "qu'il n'a pas vécu selon son rêve historique" (p.303). Or nous ne saurions être d'accord avec cette vue pessimiste et désenchantée.

Elisabeth CASPERS publie, en 1920, Les idées fondamentales de Goethe en pédagogie, leurs rapports avec Rousseau (Goethes pädagogische Grundanschauungen im Ver-

hällnis zu Rousseau- Langensalza). Elle rapproche la Province Pédagogique de l'oeuvre de Fellenberg et en recherche les sources dans la Nouvelle Héloïse, l'Emile et le Contrat Social. Elle constate que, malgré cette influence, Goethe reste moins systématique que Rousseau et ne devient jamais dogmatique. Les rapports des idées scientifiques et métaphysiques de Goethe avec sa pédagogie ne sont pas abordés par Elisabeth Caspers.

En 1922, Otto KORNMEYER publie La Province Pédagogique (die Pädagogische Provinz-Langensalza) Berlin, Leipzig). Il étudie avant tout, l'influence de Fellenberg, son échange de correspondance avec Goethe, cite la visite du duc de Weimar à l'Institut d'Horwyl, l'accueil, par Goethe, des fils de Fellenberg, en 1820, date à laquelle le Province Pédagogique fait, pour la première fois son apparition, dans le Tagebuch. Kornmeyer passe en revue les différentes disciplines enseignées dans la Province. Pour lui, Goethe s'efforce de résoudre l'opposition existant entre l'individualité de chacun d'entre nous et la loi générale. Dans cette optique, la limitation volontaire et le renoncement approuvé en toute conscience, deviennent la base de toute pédagogie.

Dans son ouvrage général sur L'Esprit de l'Époque Goethéenne (Geist der Goethezeit-Leipzig, 1923); KORFF n'étudie pas spécialement, certes, les idées pédagogiques de Goethe. Il se borne à dire que les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister ont pour thème l'éducation de l'individu, afin de faire de lui, un membre utile à la société, et que les Années de Voyage traitent le même problème, mais vu, non plus du côté de l'individu, mais du côté de la communauté. Quant au renoncement, c'est "une des grandes lois naturelles de la vie" (Entsagung gehört zu den grossen Naturgesetzen des Lebens"-p.641). En conclusion, Korff pense que Goethe, et c'est, pour lui, la grandeur des Années de Voyage, a compris que son époque arrivait à sa fin, et qu'un nouveau temps allait naître (Goethe begreift, dass

die Goethezeit zuende und eine Zeit im Werden ist-p.644). Une telle constatation rend indispensable, d'abord, un changement radical dans la conception de la culture, et, par là, l'élaboration d'une nouvelle pédagogie.

Dans la première partie de son ouvrage Goethe et le métier (Goethe und das Handwerk-Leipzig, 1927), MUTHESIUS note l'intérêt de Goethe pour les sciences de la nature et les problèmes économiques. Goethe donne, au métier, une place prépondérante dans une société qu'il structure en grande partie par les corporations, regroupant les hommes en apprentis, compagnons et maîtres, d'une façon assez peu novatrice. Rousseau disait déjà que le métier était plus sûr que la propriété. La maîtrise d'un métier rend l'homme complet, si modeste qu'il soit (der geringste Mensch kann komplett sein, wenn er sich, innerhalb der Grenzen seiner Fertigkeiten und Fähigkeiten bewegt-p.74). L'artisan devra même se rapprocher de l'artiste, mais il appartient à l'éducation de le former (Erziehung zum Werk-p.97).

Muthésius se penche, ensuite, sur les idées pédagogiques de Goethe: l'idéal de formation, longtemps individualiste, devra disparaître pour faire place à un idéal social, d'où le tournant qui sépare les Années d'Apprentissage des Années de Voyage (Zeitwende-p.107). On passera d'une "communauté de culture" à une "communauté de travail" (Bildungsgenossenschaft-Arbeitsgenossenschaft-p.110). Il s'agira donc, d'une "pédagogie sociale" (Sozialpädagogik-p.111), conduisant à une organisation "professionnelle" de la société. Il semble que Muthésius n'ait pas vu l'effort de Goethe pour maintenir, même dans l'apprentissage d'un métier manuel, un côté culturel, qui donnera à tout être humain, la même valeur et la même dignité. Il s'agit pourtant, là, d'une notion essentielle.

Dans Autorité et liberté chez Goethe, (Autorität und Freiheit bei Goethe, Tübingen-1932), Agnès HER-

KOMMEN étudie le combat que Goethe n'a cessé de mener , lui-même, pour parvenir à un équilibre. Il partait, en effet, à l'époque de sa jeunesse, d'un "sens exalté du moi et de la liberté" (Selbst- und Freiheitsgefühl-p.18), pour aboutir à la formation harmonieuse de sa personnalité (harmonische Selbstgestaltung des Ichs-p.57).

Prenant de plus en plus conscience d'un ordre fondamental dans la nature, Goethe a compris la nécessité d'intégrer la personnalité de l'homme, au monde qui l'entoure. L'éducation, tout en maintenant la liberté et non l'arbitraire, conduira à une synthèse de l'autorité et de la liberté, en imposant le respect et le renoncement. La pédagogie de Goethe reflète sa propre vie, qui fut un "processus d'autoformation"(Selbstgestaltungsprozess-p.90).
 Mais Agnès Herkommen ne fait pas mention du rôle des travaux scientifiques de Goethe, dans l'élaboration de ses idées pédagogiques.

Ottfried NITZSCHE publie, en 1937 à Würzburg, La Province Pédagogique de Goethe (Goethes Pädagogische Provinz). Dans ce livre, il commente, pas à pas, l'enseignement des différentes disciplines, tel qu'il est donné dans la Province, et il insiste ,principalement, sur deux aspects de la pédagogie. D'abord, la notion de respect, qui le "moteur fondamental de la formation" Grungmacht der Menschenbildung-p.7), et qui prépare la naissance d'un ordre mondial à base religieuse, ensuite vient la réalisation d'une "vie active et communautaire"(ein gemeinsames tätiges Leben).L'auteur ne s'élève pas à une vue plus complète et plus approfondie de la pédagogie de Goethe . Cet ouvrage est donc d'un intérêt relatif.

En 1940, Théa STRACKE publie Goethe et le Problème de l'Autoéducation (Goethe und das Problem der Selbst-erziehung-Marburg an der Lahn). Comme le précédent critique, elle examine d'abord le cas de Goethe lui-même, dont la vie entière fut un combat pour parvenir à un "accomplisse-

ment interne" (innere Selbstvällendung-p.9). L'autoéducation sera l'"autoréalisation" (Selbstverwirklichung-p.16). Mais cette réalisation ou, mieux, cet "épanouissement", (Entfaltung)s'effectuera^{par} étapes (stufenweise-p.18), il devra respecter les seuils naturels, et se dérouler selon des métamorphoses. Cela entraînera une nécessaire, mais volontaire limitation du moi, pour permettre l'insertion dans la société. Il semble que Théa Stracke ait aperçu, mieux que beaucoup d'autres critiques, l'influence d'une conception scientifique originale, sur les idées pédagogiques de Goethe. Ce point mérite d'être souligné et donne sa valeur à cet ouvrage.

Cette liste de critiques n'a pas la prétention d'être exhaustive; elle ne tient pas compte, en particulier des nombreux articles publiés dans les revues et les dictionnaires pédagogiques, où quelques lignes sont parfois consacrées aux idées pédagogiques de Goethe. On peut, à titre d'exemple, citer l'Encyclopédie de l'Education et de l'Enseignement (Encyklopädie des Erziehungs- und Unterrichtswesens) du Dr. D.K.SCHMIDT (Gotha-1880), ou le Manuel pour l'Enseignement de l'histoire de la Pédagogie (Hilfsbuch zum Unterricht in der Geschichte der Pädagogik-) du Dr. NIEDEN (Leipzig-1936).

Il n'en reste pas moins vrai que les écrits pédagogiques de Goethe, aspect dit, souvent, mineur de son oeuvre, ont fait l'objet de plus de vingt études sérieuses, de 1858 à 1940, soit une "moyenne", si le mot peut avoir, dans ce domaine, un sens, d'un ouvrage tous les quatre ans. Il est donc évident que "Goethe Pédagogue" n'a pas été entièrement négligé par les critiques allemands.

Toutefois, il est visible que la quasi-totalité de ces critiques s'est bornée à relever, fort soigneusement d'ailleurs, dans les écrits de Goethe, tous les passages à caractère pédagogiques et à analyser minutieusement, en particulier, la "Province Pédagogique". Quelque

uns se sont penchés sur la notion de métamorphose

et ont vu l'importance qu'elle représentait pour la formation de l'homme. Mais il est à noter qu'Oldenberg et Thér Stracke sont, pratiquement, les seuls à avoir souligné l'étroite relation qui existe entre les œuvres scientifiques de Goethe et ses idées pédagogiques.

Il est également étrange que les critiques postérieures à la première guerre mondiale, n'aient jamais mentionné la naissance et le développement des Ecoles-Steiner. Ils ont traité de Goethe pédagogue, en négligeant, volontairement ou non, de se demander si ces écoles originales, qui commençaient à s'implanter et à se développer en Europe, puis dans le monde, n'étaient pas en liaison étroite avec les idées pédagogiques de Goethe. Nous verrons, ultérieurement, quelles ont été, selon toute vraisemblance, les raisons de ce silence.

Si nous voulons aussi nous borner à mentionner les ouvrages français traitant, exclusivement, des idées pédagogiques de Goethe, nous sommes obligés de constater qu'il n'y en a pas. Certes, dans tous les livres qui lui sont ^{consacrés} des passages importants portent, généralement sur Wilhelm Meister, et les Affinités Electives, mais aucun critique ne semble avoir considéré que Goethe, comme "pédagogue, méritait une place particulière, exception faite de TAZEROUT, dans son ouvrage Les Educateurs sociaux de l'Allemagne moderne, l'Education idéaliste (Paris 1943), et de l'Inspecteur Général AURIAC, dans une conférence, faite en 1936, sur Goethe et l'Education publiée dans l'Enseignement public N°12-1936 et reprise dans le Bulletin de la Société Alfred Binet, Bulletin 330/331 de décembre 1936 et Janvier 1937.

A défaut de recherches spécialisées, nous sommes ^{donc} amenés à mentionner ^{seulement} ce qui est dit des Idées Pédagogiques de Goethe dans certaines ^{des} études générales dont il est l'objet

Dans le Dictionnaire Pédagogique de Ferdinand BUISSON, (p.1100 et suivantes) l'article de GUILLAUME, consacré à Goethe, reconnaît qu'il a "semé, dans de nombreux ouvrages, beaucoup de pensées remarquables sur l'éducation", et qu'il a même construit "une sorte d'utopie pédagogique" dans le Wilhelm Meister. Plus nettement que la plupart des critiques allemands, Guillaume a vu le lien entre ses conceptions scientifiques et ses idées pédagogiques: "Chez Goethe, on le sait, le poète était doublé d'un naturaliste. Il avait pressenti cette grande loi de l'évolution dont la constatation a renouvelé les sciences naturelles et toutes les connaissances humaines... Aussi l'éducation, à ses yeux, ne peut elle être qu'un développement, elle n'ajoute rien au fond primitif qui existe dans l'individu, elle aide, seulement, celui-ci à tirer de ce fond, le meilleur parti possible; le terme de l'évolution individuelle est, pour chaque homme, la réalisation, aussi complète que possible, du Type général de l'espèce" (p.1190).

Mais l'auteur de l'article ne va pas plus loin et ne développe pas cette notion fondamentale. Or Goethe distinguait l'homme de l'animal, en lui donnant une place spécifique, en haut de la pyramide de la création. Cet aspect métaphysique n'est pas signalé. En revanche

il est souligné que l'action est, pour Goethe, le grand moyen de développement et que la discipline négative, la simple interdiction, est impuissante; seule, celle qui fait appel aux sentiments élevés sera efficace. La part faite aux Humanités sera réduite au profit des études "positives et pratiques" (p.1190). L'article du Dictionnaire résume, ensuite, le Wilhelm Meister, en mettant en valeur certaines indications pédagogiques, comme l'incapacité du père à élever son enfant, la différence à portée symbolique entre les vêtements des enfants dans la "Province", le rôle du chant, en tant que premier degré de la culture morale; l'importance de la musique, de la danse, mais, avant tout,

de l'enseignement du respect. Ce dernier enseignement est d'une incidence capitale pour Goethe.

Il semble que Guillaume se soit limité à l'étude de la Province Pédagogique. De toutes façons, la conclusion de son article est difficilement admissible. Il écrit, en effet, "On a disserté longuement, en Allemagne sur les quelques pages des Années de Voyage de Wilhelm Meister, que nous venons de résumer, on a cherché à en préciser le sens et à pénétrer les intentions du poète. Nous avouons, quant à nous, que ce morceau ne nous paraît pas mériter tant d'honneur, et que ce qui nous y a frappés surtout, c'est la décadence d'un grand esprit, atteint déjà de faiblesse sénile et brûlant ses anciens dieux" (1192). Conclusion, encore plus pessimiste que celle de Gundolf, qui, nous l'avons dit, se bornait à voir, dans le Wilhelm Meister, le désenchantement d'un Goethe vieillissant.

Dans l'Éducation Morale de Goethe, (Paris 1911) LOISEAU remarque que celui-ci a eu, à un haut degré, le "souci pédagogique", car l'instinct pédagogique lui était naturel. L'auteur voit, dans le Province Pédagogique, l'influence d'Aristote, de Rousseau, et de Fichte; mais surtout de Platon: "La Province Pédagogique, avec son éducation en commun qui s'adresse à la fois, au corps et à l'esprit, qui fait des exercices physiques, de la musique, les grandes bases de cette éducation, qui met, au sommet, comme lien suprême entre les apprentissages techniques, le principe religieux, tout cela apparaît bien farci de souvenirs platoniciens, librement interprétés et adaptés" (p.118).

Bien que n'étudiant que de l'évolution morale de Goethe, Loiseau voit la nécessité de s'appuyer sur ses études scientifiques, sur sa notion de "type", de "loi" dans la nature, et voit des échos de cette pensée scientifique dans toutes ses œuvres. Pour Loiseau, la science est le personnage principal des Affinités Electives (p.307). Quant à la Province Pédagogique, étudiée dans le détail, elle si-

gnifie que toute réforme sociale doit être, avant tout, une réforme morale, et c'est le but que cherchent à atteindre les éducateurs de la Province. Nous verrons s'il est possible de dégager une interprétation plus profonde, sans nier, d'ailleurs, l'aspect "moral" de cette pédagogie.

Goethe et l'éducation, tel est le titre d'une conférence, faite par AURIAC, en 1936. Celui-ci commence par constater que les critiques allemands, eux-mêmes, ont jugé stérile toute recherche sur Goethe éducateur, affirmation, pour nous inexacte, et que, s'il est arrivé, à un critique français, de lui consacrer une brève étude, c'est pour se scandaliser de ses conceptions pédagogiques, et y trouver "la marque de la sénilité" (p.46), allusion évidente à l'article du Dictionnaire Pédagogique. Auriac constate que la vocation pédagogique de Goethe se révèle dans sa vie et dans ses oeuvres, que Faust et Wilhelm Meister sont deux livres d'éducation (Bildungsbücher-p.47), et que beaucoup de ses écrits abondent en remarques pédagogiques; Il indique, également, que, pour lui, l'éducation est moins une création qu'un développement (p.49) et il n'y voit que "la transformation en talents effectifs des dispositions innées" (p.49). Mais il fait pas allusion à la théorie des métamorphoses, ni aux oeuvres scientifiques

Il souligne le rôle capital de l'action "qui ne doit pas être séparée de la pensée". Il insiste, également, sur la réhabilitation du métier, mais voit curieusement, dans l'"Arbeitsdienst" (nous sommes en 1936), une réalisation de conception voisine, les travaux agricoles y tenant une place prépondérante, comme dans la Province Pédagogique (p.56), rapprochement pour le moins inattendu.

Dans son Goethe, paru à Paris, en 1939, Henri LICHTENBERGER note, dès le début de l'ouvrage (p.24), que Goethe ne percevait aucune discontinuité entre son activité scientifique et sa production littéraire, car il s'efforçait, comme artiste et comme homme de science, de discerner

le "typique". Pour Goethe, l'Humanité n'est qu'un élément de la vie terrestre (p.50). Lichtenberger consacre 135 pages de son livre à Goethe, le Savant, et insiste, particulièrement, sur l'influence, ^{exercée} sur le jeune Goethe, ^{par} les penseurs théosophes de la Renaissance et de leur pandynamisme (Paracelse). Il souligne l'intérêt qu'il portait, dès ses années d'étudiant, à la chimie, à l'anatomie, à l'ostéologie, à la physiognomonie. A ce propos, il cite l'ouvrage de Steiner Lignes fondamentales d'une théorie de la connaissance, dans la conception goethéenne de l'Univers (Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goethischen Weltanschauung-Berlin und Stuttgart, 1986), ainsi que son livre la Conception de l'Univers chez Goethe (Goethes Weltanschauung-Weimar, 1897). Lichtenberger insiste sur le sérieux apporté par Goethe, surtout après qu'il eût reçu, à Weimar, des charges administratives à l'étude du monde organique, ce qui lui permit de s'élever à une conception personnelle de l'évolution de la création. Il constate que, quelle que soit la valeur que l'on reconnaisse du point de vue de l'histoire des sciences, aux idées de Goethe sur la genèse des formes organiques, sur l'origine des couleurs ou la formation du globe terrestre, ces idées sont un élément essentiel de la conception générale de l'Univers, telle qu'elle s'est dessinée peu à peu, dans l'imagination de Goethe (p.84).

Après les idées scientifiques de celui-ci Lichtenberger étudie ses conceptions sociales. Il souligne le rôle de la société dans ses oeuvres, en particulier dans le Wilhelm Meister. Il insiste ^{de son} sur la nécessité, pour l'individu, de s'intégrer, ^{En vue} de son utilité sociale, au monde qui l'entoure, et cela spécialement, grâce au métier, dans lequel il sera devenu un expert par sa spécialisation et le sens de ses limites. La question sociale n'a pas échappé à Goethe, qui accepte l'évolution du monde et la naissance d'une nouvelle société. Il était évident qu'une conception scientifique, qui faisait de l'homme le centre et l'abou-

tissement de toute la création, une conception sociale, qui obligeait l'individu à s'intégrer dans une nouvelle société, ne pouvaient pas rester sans incidence sur les idées de Goethe à propos de l'éducation. Malgré cela, Lichtenberger ne s'est pas intéressé à l'aspect pédagogique des œuvres de Goethe. La Province Pédagogique est peu citée dans son livre et elle l'est, uniquement, pour son aspect social. Le lien entre science, métaphysique et formation de l'homme n'apparaît pas et, si Steiner est cité, son œuvre pédagogique n'est pas mentionnée et ses deux livres sont considérés uniquement comme des ouvrages critiques sur Goethe.

Le livre de TAZERAUT, Les Educateurs sociaux de l'Allemagne moderne, est le seul ouvrage français, à notre connaissance à traiter spécialement des idées pédagogiques de Goethe. L'auteur constate, d'abord, que toutes les œuvres de celui-ci expriment une "volonté pédagogique", et qu'il est "difficile de rencontrer un de ses personnages, qui ne doive professer une pédagogie quelconque" (p.38). Pour lui, Goethe, depuis l'Université, n'a pas cessé de rechercher les moyens de réaliser sa vocation principalement éducative. Il affirme, curieusement, qu'il s'agit d'une éducation indépendante de toute politique, et qu'elle prend, chez Goethe, "le contrepied d'une révolution sociale quelconque" (p.40). Or, s'il est vrai, de toute évidence, que Goethe ne songe pas à un bouleversement comparable à la Révolution française, il est, cependant, parfaitement conscient de la nécessité de s'adapter à une profonde et imminente transformation de la société.

Mais d'autre part, Tazeraut limite étrangement l'action pédagogique et sociale envisagée par Goethe, la réduisant à l'initiative du bourgeois allemand, pour acquérir dans la vie sociale, la liberté intérieure départie aux nobles de naissance" (p.48). Il est étrange de voir cet auteur restreindre aussi étroitement la portée des idées péda-

gogiques de Goethe et la portée de ses vues sociales.

Dans une conférence du deux juin 1949, publiée par la Faculté des Lettres de Strasbourg, sous le titre Goethe et notre temps, Albert FUCHS note que, pour Goethe, l'être humain est en concordance avec la nature (p.23). Toutes ses oeuvres traitent du heurt entre la liberté postulée et réclamée par notre personnalité d'une part, et le déterminisme de la marche du monde d'autre part. "Le problème posé est celui de notre insertion dans le monde, celui de notre éducation" (p.33). Cette éducation devra agir sur "les forces immanentes de l'homme considéré en lui-même sur les forces de l'homme en face des hommes, sur les forces de l'homme dans sa confrontation avec l'Univers" (p.33). Albert Fuchs voit, chez Goethe, une notion dominante, celle du dévouement ("dévouement du chef, Götz von Berlichingen,, dévouement de Prométhée envers les hommes, dévouement de Pylade à Oreste, dévouement de l'éducateur chez les membres de la Société de la Tour, dévouement de Wilhelm à Mignon et au harpiste, dévouement de Faust à la province qu'il crée" p.37). Quel but proposera Goethe dans les Années de Voyage ? Produire, non pas des fonctionnaires d'Etat, ou des guerriers, mais des citoyens pacifiques, conscients et responsables de leurs activités, mais également nourris du plus pur héritage spirituel occidental. Goethe est un "conservateur évolutionniste comme la nature" (p.43). L'individu devra apprendre à s'insérer dans l'ordre du monde en le reconnaissant comme juste, bien que lui-même y tînt une place infiniment petite.

Albert Fuchs conclut : "que Goethe reste l'homme du dynamisme et de l'effort, qui doit être, en même temps amour, mais, ajoute-t-il, "plus sage que sa nation, il a reconnu le grand danger allemand, ce laisser-aller au culte aveugle de l'élan vital et il l'a maté" -p.58).

Selon ANGELOZ (Goethe, Mercure de France-1949), Goethe s'est réalisé par une série de métamorphoses (p.12).

Parmi les prédispositions innées de Goethe, Angeloz, comme Gundolf, place l'instinct pédagogique, qui apparaît dans son comportement avec son frère et sa soeur, et il cite Gide, pour qui l'oeuvre de Goethe était, de part en part, un enseignement. Du "Stürmer" de Francfort et Strasbourg, au "sage" de Weimar, Goethe a connu une longue évolution, et, si, dans le Wilhelm Meister, il conte l'évolution d'un être humain, il peut le faire, car il a lui-même accepté de se transformer. Il a appris à reconnaître la nécessité de la loi et de la soumission à la société. Il y était encouragé, pense Angeloz, par une tendance fondamentale à la franc-maçonnerie, le recueil des oeuvres classiques de Goethe pourrait avoir pour titre Erziehung zur Humanität (p.209).

A propos de la "Belle Ame", Angeloz voit, en Makarie, comme en l'"Oncle", les représentants d'une ancienne génération, celle du XVIIIème siècle, qui bâtit la vie humaine sur un mysticisme prêtiste, ou un "esthétisme éducatif", aspirant à l'absolu. Il pense que Goethe aurait rejeté cette position et voulu, au contraire, mettre Wilhelm Meister en présence de la jeune génération tournée vers la vie active. Il ne nous semble pas que cette interprétation soit entièrement satisfaisante, ^{car} il n'y a pas, pensons-nous, opposition mais plutôt synthèse possible et souhaitable, des deux points de vue.

Angeloz voit, dans Poésie et Vérité, après Wilhelm Meister et les Affinités Electives, un troisième roman d'éducation. C'est, pour lui, l'histoire d'un être d'exception, qui doit se réaliser selon sa propre loi, et se chercher à travers les hasards de l'existence. Par la Province Pédagogique, en accordant une grande importance à la formation, Goethe représente une époque "férue" de pédagogie. L'influence de Pestalozzi, de Fellenberg et même de Fichte est apparente, selon Angeloz, dans la Province pédagogique, et celle-ci dispense, avant tout, une formation éthique.

Dans sa conclusion, Angeloz évoque, mais pour la première fois,, et sans développer cet aspect de la pensée de Goethe, les oeuvres scientifiques du poète. Il écrit, en effet, que, dans le Wilhelm Meister, Goethe a représenté la vocation humaine et, pensant à l'extraordinaire Métamorphose des Plantes, on pourrait dire l'"épanouissement d'une forme humaine" (p.357).

Est-il possible de dégager quelques conclusions de cette analyse des ouvrages critiques allemands et français, traitant spécifiquement, ou, à l'occasion, de certaines oeuvres (mais d'une manière suffisamment approfondie), des idées de Goethe en pédagogie?

Rappelons, tout d'abord, qu'il ne nous paraît pas admissible d'adopter le point de vue d'Auriac. S'il est exact que les critiques français se sont, dans l'ensemble, fort peu souciés des idées pédagogiques de Goethe, il faut bien reconnaître que les auteurs allemands ont consacré d'assez nombreux ouvrages à cet aspect, pour eux par conséquent non négligeable des oeuvres de Goethe.

Tous ces critiques ont généralement recensé, d'une manière fort scrupuleuse, les plus petites remarques pédagogiques ou psycho-pédagogiques dans les différents écrits de Goethe. Les Années d'Apprentissage, les Années de Voyage, les Affinités Electives (dans une moindre mesure d'ailleurs), le Faust et Poésie et Vérité, ont été particulièrement "disséqués". Peu d'auteurs, en revanche, ont rapproché ces idées de la théorie de l'unité du monde et de son développement par métamorphoses. Ceux qui ont dépassé le stade de l'inventaire des passages pédagogiques (en indiquant sous quelles influences Goethe les a vraisemblablement écrits) se sont bornés à souligner l'aspect "social" de la pédagogie goethéenne.

Fort rares demeurent les critiques, qui ont nettement relié les oeuvres scientifiques et les conceptions métaphysiques de Goethe d'une part, et ses pensées sur l'éducation, d'autre part.

Fait particulièrement curieux, aucun spécialiste de Goethe, parmi ceux, évidemment, qui ont écrit après 1920, ne fait mention de l'oeuvre pédagogique de Rudolf Steiner, bien que les "Waldorfschulen" soient une réalisation placée directement et officiellement sous le patronage de Goethe, et que, à travers elles, se concrétise l'"actualité" de certaines idées de Goethe.

Sans doute, comme on l'a prétendu, l'ésotérisme du créateur de l'Anthroposophie a-t-il rebuté certains critiques. Il n'en reste pas moins étonnant que le "phénomène pédagogique" que constituent l'épanouissement, la multiplication des Ecoles-Steiner dans le monde d'aujourd'hui (leur nombre est actuellement voisin de trois cents), n'ait conduit aucun auteur, en dehors, bien entendu, du cercle des Anthroposophes, à voir là un aspect, peut être l'aspect le plus important, de l'actualité des idées de Goethe dans le domaine de l'éducation, or là se situe le point sur lequel, pour notre part, nous voudrions insister.

C H A P I T R E I I

LA FORMATION PERSONNELLE DE GOETHE

- A) Goethe enfant et adolescent.
- B) Goethe étudiant.
- C) L'Autoéducation de Goethe.

A. GOETHE ENFANT ET ADOLESCENT

Tout homme restant marqué par l'éducation qu'il a reçue dans son enfance et son adolescence, il y a lieu d'examiner quelle a été l'éducation donnée au jeune Goethe et de rechercher si celle-ci reflétait les courants pédagogiques de l'époque. Or, Poésie et Vérité (Dichtung und Wahrheit) fournit, sur cette période, d'utiles renseignements.

Remarquons d'abord que Goethe n'a pas été le produit du système éducatif existant; jusqu'à son entrée à l'Université, il a échappé aux institutions scolaires en place. Aucun plan de formation systématique ne lui a été appliqué. Au contraire, il fut soumis à un véritable dilettantisme pédagogique éloigné de toute éducation méthodique. Sauf pendant une brève période, il ne fréquenta aucune école. Peut-on parler d'une éducation familiale organisée? Nullement. Le père de Goethe avait une nature "didactique" (lehrhafte Natur), il était soucieux de transmettre aux autres, ses connaissances et son goût artistique, et il donnait libre cours à sa passion pédagogique. Ayant acquis une charge honorifique suffisamment élevée pour lui interdire d'accepter, sans déroger, une fonction dans les affaires publiques, le "Conseiller impérial" consacrait son temps à ses collections d'art, et à l'éducation de son entourage familial. Il s'était efforcé d'instruire sa femme, la mère de Goethe, en lui donnant, lui-même, des cours d'écriture, d'italien, de chant et de piano. Aussi, n'envisageait-il pas de laisser ses enfants fréquenter les écoles publiques, et ce fut contraint par les travaux de réfection, exécutés à la demeure familiale, qu'il envoya le jeune Goethe et sa sœur, à l'"öffentliche Schule", pour fort peu de temps d'ailleurs.

Une telle éducation aurait été, en effet, contraire à l'esprit de caste d'une famille qui se voulait patri-

cienne et ne pouvait se résoudre à abandonner ses enfants, jusque là protégés par l'isolement, à une "masse de jeunes êtres grossiers. Le père de Goethe appliquait, avec quelques décennies d'avance, le principe de Rousseau, isoler l'enfant, sinon de la société pourrie, du moins de certains de ses membres. Goethe a toujours conservé une sorte de hantise, de son bref passage à l'école publique. Pour lui, c'était livrer, à des créatures grossières, des enfants jusqu'alors isolés à la maison, élevés avec pureté et noblesse, bien que sévèrement; on les obligeait à supporter, sans préparation, des contacts vulgaires, communs, mauvais et bas, car ils manquaient d'armes et de moyens pour se défendre (P.etV. Livre I, p.17).

Aussi Goethe et sa sœur revinrent-ils, rapidement à la maison, pour y poursuivre leur instruction. Malgré son peu de durée, son passage à l'école publique a fortement impressionné le jeune Goethe, et c'est à plusieurs reprises que, dans Poésie et Vérité, Goethe insiste sur les inconvénients de l'enseignement officiel. Pour lui, l'enfant bien élevé, mis au contact d'enfants rustres, s'y trouvait dans une situation pénible. Il était écrasé, entre l'état de nature (Naturzustand) et la civilisation, ce qui ne pouvait conduire qu'à un comportement d'hypocrite ou de révolté, (entweder tückisch oder gewaltsam aufbrausend-1,2).

Certes, Goethe enfant retrouvait, chez lui, une toute autre atmosphère qu'à l'école. Dans la maison de famille, rien de vulgaire ne frappait ses yeux. Son père, amateur éclairé, s'était constitué un intérieur orné d'objets d'art, de gravures italiennes, qu'il collectionnait avec amour et commentait avec compétence. C'est cet environnement favorable qui développa, de bonne heure, chez Goethe, un vif penchant pour tout ce qui venait de l'Antiquité, voire simplement pour tout ce qui était ancien (eine gewisse Neigung zum Altertümlichen). Milieu cultivé, peut être un peu replié sur lui-même, pour ce qui concerne le

conseiller Goethe, plus ouvert au monde pour son fils, qui, espiègle comme tout enfant de son âge, fut un jour capable de jeter par la fenêtre, toute une série d'assiettes, à la seule fin de susciter l'admiration des petits voyous du quartier.

Il est donc possible d'affirmer que Goethe, enfant, n'a pratiqué en pas comme le système scolaire de l'époque et a ignoré le courant pédagogique, qui, alors commençait à s'intéresser à l'instruction du peuple.

Cultivé dans le domaine de la littérature, en particulier italiénisant distingué, le père de Goethe voulait s'intéresser également aux sciences. A sa galerie d'objets d'art, il avait ajouté une collection de sciences naturelles conformément, d'ailleurs, à la mode de l'époque, où tout château se devait d'avoir un cabinet de sciences physiques et naturelles.

Goethe trouvait donc, chez lui, toute la "documentation" nécessaire, pour employer un terme moderne, toute l'"infrastructure" utile à une éducation soignée, aussi littéraire que scientifique, mais qui aurait pu le couper de la vie réelle, en le maintenant dans un cercle assez fermé. Heureusement, le jeune Goethe, intéressé profondément par tous les aspects de la société de son temps, a toujours participé activement à la vie de la cité. il aimait tout particulièrement les foires, ^{qui} fort importantes à Francfort, et qui pour lui, représentaient à la fois tout ce que les habitants des différentes parties du monde produisaient et ce dont ils avaient besoin. Goethe, adulte, se penchant sur ses impressions de jeunesse, remarquera le caractère éducatif de la foire et introduira cette manifestation de l'activité humaine, dans la Province Pédagogique.

Méprisant les écoles officielles, le père de Goethe se chargea, personnellement, de l'éducation de son fils, comme l'avait fait le père de Montaigne. Malheureu-

sement, il ne réussit guère à rendre son enseignement agréable, et Goethe en garde un médiocre souvenir. Conscient de son insuffisance dans certaines disciplines, le Conseiller fit donner des leçons particulières à ses enfants par quelques professeurs. Mais, même dans les domaines, où ses connaissances étaient largement suffisantes, le père de Goethe manquait de méthode, n'était pas, de toute évidence un professionnel de l'enseignement. Aussi Goethe affirmera-t-il plus tard, avoir été soumis à un véritable "dilettantisme pédagogique" (ein pädagogischer Dilettantismus), source de nombreux inconvénients. A la suite de cette expérience personnelle, Goethe demeurera persuadé qu'on ne s'impose pas éducateur, même si l'on croit avoir l'amour de la pédagogie. A plusieurs reprises, dans le Wilhelm Meister, il reviendra sur ce point, et le héros du roman placera son fils dans un établissement spécialisé, géré par des pédagogues de profession.

C'est en se rappelant son enfance, que Goethe fera dire à Jarno, que les pères, contrairement à ce qu'ils pensent souvent, sont inaptes à instruire leurs enfants. Ils doivent s'effacer devant les gens de métier, les techniciens de la pédagogie pratique.. Il ne suffit pas, en effet, de posséder des connaissances, pour être apte à les transmettre. La solution, consistant à avoir recours à des professeurs extérieurs s'étant avérée par trop onéreuse, quelques familles patriciennes s'unirent pour faire face à la dépense, et organisèrent une sorte d'école privée, sous la direction d'un enseignant. Malheureusement, les résultats ne furent guère encourageants. L'indiscipline des élèves vint rapidement à bout de l'incompétence du jeune précepteur recruté. Anarchie et improvisation caractérisent l'enseignement que reçut le jeune Goethe, comme ses camarades.

Une dernière tentative fut faite pour conduire les élèves à un niveau convenable, au moins en français, par la pratique de la langue. Le Conseiller fit mettre, à la tête de cette "Fession", son propre secrétaire, qui parlait

notre langue avec aisance. A l'enseignement du français, le père de Goethe envisagea d'adjoindre un cours de latin, puis un cours de grec. Inventant déjà notre système d'échanges linguistiques, il fit venir de jeunes Anglais et de jeunes Français qui pouvaient se perfectionner en allemand en enseignant leur propre langue. Le "secrétaire-professeur de français", entraîné par cet enthousiasme pédagogique, se mit consciencieusement à apprendre le piano, pour pouvoir, à son tour, l'enseigner à ses élèves, donnant ainsi "l'exemple aux jeunes générations". Par là, il faisait sienne la maxime du père de Goethe, selon laquelle, "on ne pouvait encourager et stimuler la jeunesse, que lorsque, à un certain âge, on se déclarait, à nouveau, élève, et que, compensant l'affaiblissement des possibilités d'acquisition dû à l'âge, par le zèle et l'application on parvenait à dépasser les jeunes plus favorisés par la nature" (P.etV. I,4,p.120).

Il semble, qu'en l'absence d'un système cohérent d'éducation, et parce qu'il ressentait, inconsciemment, les lacunes de la solution bâtarde adoptée, le père de Goethe ait été à l'affût de toute innovation dans le domaine pédagogique, et ait été toujours disposé à l'adopter, qu'elle fût sérieuse ou relevât du pur charlatanisme. Un professeur original se fait-il fort d'enseigner la langue anglaise en quatre semaines, à un élève "non absolument dénué de don pour les langues" et de le conduire à un niveau lui permettant de poursuivre seul, et voici, aussitôt, Goethe et sa soeur, inscrits à ce cours. Ils furent, d'ailleurs, chose curieuse, satisfaits des résultats obtenus par cette étrange méthode.

Plongé dans ce bain pédagogique, le jeune Goethe invente lui-même une méthode d'enseignement des langues vivantes. Il lui vint à l'idée de régler le problème de l'apprentissage simultané de différentes langues, par la rédaction d'un roman dans lequel six ou sept frères et soeurs,

éloignés les uns des autres, et répartis à la surface du globe s'écriraient, pour se donner leurs impressions, l'un en allemand, un autre en latin avec quelques phrases de grec, un en anglais, un en français.. et selon leurs études ou leurs professions. Ils se donneraient, en même temps, des renseignements sur leur pays de résidence, instituant, par là, un cours indirect, de géographie. Un des frères devant écrire en yiddisch, Goethe se trouve conduit à entreprendre l'étude de l'hébreu, en prenant des leçons chez le recteur Albrecht. Ce recteur est le seul personnage de l'enseignement, disons secondaire, cité par Goethe, et dont il fasse l'éloge, soulignant sa bonne réputation, et sa compétence, malgré son grand âge.

Le secrétaire-professeur de langues et de piano ne pouvant, malgré son zèle pédagogique, tout enseigner Goethe nous présente les professeurs qui venaient compléter l'enseignement de cet étrange institution. Goethe se le rappelle sous un jour défavorable, soit qu'ils ne sachent pas imposer un minimum de discipline, soit qu'ils soient franchement paresseux. "Les leçons particulières étaient de plus en plus nombreuses et je les partageais avec des enfants voisins. Cet enseignement commun ne me profitait pas: des maîtres suivaient leur paresseuse routine et les grossièretés, voire parfois la méchanceté de mes camarades, créaient le désordre, la contrariété dans ces heures misérables" (P. et V. I, 1, p. 33 et 34). Notons que, même à l'intérieur de ce cercle d'élèves choisis, Goethe, comme à l'école publique, a une réelle répulsion devant des camarades grossiers ou brutaux.

Une place à part est à faire aux langues vivantes, dans l'éducation du jeune Goethe. Celui-ci a toujours porté un vif intérêt aux langues mortes ou vivantes. Il fit, en français, de remarquables progrès, non par l'étude de la grammaire, mais par la pratique de la langue, les enseignements du professeur étant doublés par les

rapports de Goethe avec l'occupation militaire française à Francfort. Certes, cette pratique du français n'aurait pas suffi, si Goethe n'avait été doué, de naissance, pour les langues. "Là me servit mon don inné des langues, qui me faisait saisir avec facilité le rythme et la sonorité d'une langue, son mouvement, son accent, sa tonalité et toutes ses particularités." (F. et V. I, 3, p. 90). Mettant à profit ses possibilités, Goethe apprend à la fois la langue vulgaire (avec les valets et sentinelles du comte de Tournenc) et la langue classique au théâtre français. Il en résultera une connaissance un peu "habit d'Arlequin" qui lui causera quelques déboires, lorsqu'il découvrira, à Strasbourg, les insuffisances de sa maîtrise du français.

L'étude des langues mortes paraît, à Goethe, être d'un intérêt capital. L'importance des langues anciennes a toujours été, pour lui, dit-il, une certitude toujours renouvelée. S'il n'est pas allé très loin dans l'étude de l'hébreu et du grec, la connaissance du latin lui paraît, par contre, capitale, et il lisait cette langue couramment: le latin permet, en effet, d'apprécier les œuvres originales, composées dans cette langue, au cours de l'Antiquité, mais également, de connaître les acquisitions de tous les temps et l'œuvre des plus grands savants. Il n'y a pas, pour Goethe, de réelle culture, de savoir encyclopédique, sans une connaissance poussée du latin.

En dehors de l'enseignement paternel et des leçons particulières, Goethe se cultive lui-même, en lisant les ouvrages de la riche bibliothèque paternelle. Il en tire ses premières notions de science et de poésie? Lorsque, beaucoup plus tard, en 1793, à la mort de son père, il rendit visite à sa mère, il décida, sans regret semble-t-il, et en accord avec celle-ci, de vendre les vingt mille livres de la bibliothèque aux enchères. Etrange comportement. Il reprochera, par contre, à sa mère, de s'être débarrassée des tableaux que son père avait rassemblés, en particulier, des œuvres de contemporains, sans lui avoir demandé son avis.

Goethe, enfant, lisait des ouvrages pour adultes, car il n'existait, pour ainsi dire, pas de livres écrits spécifiquement pour les enfants, à cette époque. Deux ouvrages, toutefois, lui ont laissé un souvenir agréable, le Télémaque de Fénelon et le Robinson Crusoé, dont Rousseau recommandait, lui-aussi, la lecture. Goethe déclare que le Télémaque, eut, sur lui, une action douce et bienfaisante.

Il aurait semblé normal que l'étude de l'Allemand, langue maternelle, passât avant celle du Français. Or, chose curieuse, nous ne trouvons pas trace d'une étude systématique de la langue allemande. Goethe se borne à indiquer le dégoût que lui inspirait la grammaire; elle lui déplaisait foncièrement, car il ne voyait en elle, qu'un code arbitraire; les règles lui semblaient ridicules, puisque contredites par tant d'exceptions, qu'il fallait apprendre, en plus. Sans doute estimait-il que l'acquisition de la langue maternelle se fait automatiquement par le fait que l'enfant baigne dans le milieu linguistique et que "le pays natal est le meilleur enseignant" (die Heimat ist die beste Lehrerin). Goethe montrait le même dédain de la grammaire pour l'étude de l'Allemand, de l'Anglais, du Français et du Latin, rejetant règles et concepts, pour s'en tenir à l'usage (so hatte ich denn das Lateinische gelernt, wie da Deutsche, das Französische, nur aus dem Gebrauch, ohne Regelung, ohne Begriff-P.etV.I,6,239). Il ajoute que quiconque connaît l'état de l'enseignement à l'époque, ne trouvera pas étrange qu'il passe par-dessus la grammaire.

Tout en poursuivant sa formation littéraire et artistique (il prenait des leçons de dessin, de musique, de piano en particulier), le jeune Goethe s'est toujours intéressé tout spécialement aux sciences de la nature. Il note, que depuis sa plus tendre enfance, il ressentait un élan de curiosité en face des choses de la nature. Si parfois les enfants, après avoir, un certain temps, joué

avec des objets, les avoir manipulés, finissent par les mettre en pièces, les disloquent, les mettent en lambeaux, il ne s'agit pas d'une disposition innée à la cruauté, comme certains le pensent. En réalité, c'est par là que se développent, la curiosité, le désir d'apprendre ce qui compose les objets, de mettre à jour ce qu'ils renferment. Aussi Goethe, comme beaucoup de jeunes garçons arrache les pétales des fleurs et les plumes des oiseaux. Mais un intérêt scientifique se fait jour rapidement chez lui: il s'intéresse à la pierre d'aimant, observe une machine électrique primitive, participe, sans enthousiasme d'ailleurs, à l'élevage des vers à soie, nouvelle lubie de son père.

Si la formation intellectuelle et artistique de Goethe fut conduite sans plan réel d'études, sans respect d'un programme ni d'une progression systématique, avec la seule consolation, pour l'élève, qu'il était, malgré tout mieux chez lui qu'à l'école, la formation morale et religieuse de l'enfant fut, par contre, conduite plus systématiquement et de manière plus orthodoxe, sinon plus profitable. Mais l'enseignement religieux, dispensé alors, était l'enseignement officiel du catéchisme, débouchant sur une morale aride que n'enrichissait pas l'esprit. Il ne satisfaisait ni l'âme, ni le cœur. Aussi, apparaissent, à cette époque, de nombreuses déviations du protestantisme officiel. Le "piétisme" en est un exemple des plus frappants et d'une importance capitale pour la formation de Goethe, car, il entra, enfant, en contact avec cette formation religieuse. On sait qu'il reviendra sur cette influence du "piétisme", en consacrant à Mlle de Klettenberg, le personnage de la "Belle Ame", dans le Wilhelm Meister.

Troublé par des formes divergeantes du protestantisme, le jeune Goethe en arrive à concevoir Dieu, comme un Dieu de la Nature; et à se rapprocher de lui, résumant le dogme au premier article de foi; Le vrai Dieu est

pour lui, celui qui est en liaison immédiate avec la Nature (in unmittelbarer Verbindung mit der Natur), qui reconnaît, en elle, son oeuvre et l'aime. Les productions de la Nature ne sont que la représentation du monde en symboles (Naturprodukte sollten die Welt im Gleichnis vorstellen_F.etV. I,1,44).

Si les cours d'instruction religieuse n'ont pas apporté d'enrichissement à Goethe, la lecture et l'étude de la Bible ont eu, par contre, une importance de premier plan pour sa formation. Il y trouvait un refuge, un point fixe dans son éducation décousue et sa vie agitée. Lorsque son esprit et son imagination risquaient de sombrer dans le confus des contes, des fables, de l'histoire, de la mythologie, de la religion, Goethe trouvait, dit-il, un refuge calme dans ces régions du Proche-Orient. Il se plongeait dans les premiers livres de Moïse, et trouvait, au milieu de ces peuples dispersés de pasteurs, et la plus grande solitude et la plus grande société. Il va jusqu'à composer un poème épique sur la Bible (ein bibli-sches, prosaisch-episches Gedicht). Le rôle formateur de l'Ancien Testament sera considéré comme capital, dans l'éducation donnée par la Province Pédagogique.

A côté de l'éducation intellectuelle, morale et religieuse, l'éducation physique n'est pas négligée. Goethe pratique le sport. Il apprend l'escrime (il y avait, alors, deux écoles rivales à Francfort) sans résultats remarquables, l'équitation qui ne lui plut pas particulièrement, car il se voyait toujours attribué le plus mauvais cheval du manège. C'est à propos de l'apprentissage de l'équitation, que Goethe formule, dans Poésie et Vérité, une remarque pédagogique sur l'enseignement sans peine: "Il arrive souvent que le début d'un art nous soit enseigné d'une manière pénible et décourageante." Goethe rejette cet enseignement rébarbatif et édicte en principe pédagogique, que tout doit être présenté à la jeunesse d'une ma-

ière légère, agréable, confortable, même si, de là, découlent, à nouveau, difficultés et désavantages.

On peut se demander si cette éducation, au sein de la maison, même compensée, en partie, par de fréquents contacts avec la vie active (fréquentation d'artisans, visites des foires, assiduité au théâtre), a été favorable à Goethe; on ne peut l'affirmer. Le zèle déployé par le Conseiller, qui allait jusqu'à doubler le nombre des leçons particulières, pour faire rattraper à son fils, qui avait été malade, le temps perdu, ne pouvait compenser l'absence d'un enseignement régulier donné par des professionnels. Nous avons vu que Goethe avait souligné, par la bouche de Jarno l'erreur commise par les pères persuadés de leurs aptitudes pédagogiques.

Goethe a donc connu deux systèmes pédagogiques opposés; l'école publique, pendant un temps relativement court, et un enseignement privé, donné à domicile, sans plan d'ensemble et un peu "au petit bonheur". Sans doute est-ce ce manque de formation planifiée qui a conduit Goethe adulte à réclamer une éducation systématique de la jeunesse, dont il donnera une esquisse dans sa Province Pédagogique. S'il rejetait les écoles publiques, telles qu'il les avait connues, c'est parce qu'elles mêlaient des enfants de milieux sociaux très différents, mais, également, parce qu'elle rejetaient ce qui, pour Goethe, est un des principes de base de toute saine pédagogie: l'enseignement dans la joie, la joie étant la mère de toutes les vertus (Fröhlichkeit ist die Mutter aller Tugenden). Pour lui, l'éducation doit être sereine (heitere Bildung). Goethe a, toutefois, eu tort de généraliser le modèle d'école publique qu'il avait fréquenté, et d'ignorer les efforts de rénovation qui se développaient, en Allemagne et en Suisse, à son époque.

On ne peut, nous l'avons vu, affirmer que l'éducation donnée à Goethe enfant, lui ait été réellement fa-

vorable. Gottmilf Löschin écrit dans son Histoire de la formation de Goethe et de Schiller (Mitteilungen aus der Bildungsgeschichte Goethes und Schillers-Danzig, 1859) qu'il n'aurait peut être pas été sans profit, pour le jeune garçon d'être, pendant un certain temps, soumis au processus éducatif rigide d'une école publique (es wäre vielleicht nicht unheilsam für den Knaben gewesen, wenn er eine Zeit lang an den strengen und festen Bildungsgang einer öffentlichen Schule gebunden worden wäre - p.12). Goethe n'a pas connu, à la différence de Schiller, l'habitude d'un long travail méthodique et suivi. Il conservera toujours un mépris d'aristocrate, pour les écoles officielles.

Si, malgré ses intentions pédagogiques et ses louables efforts, le père de Goethe n'eut guère d'influence sur son fils, le rôle de sa mère fut nettement plus important, et, de ce fait, il est vraisemblable que Goethe a manqué d'une réelle influence virile, qui aurait pu contrebalancer celle de sa mère, de sa soeur, de Mlle de Klettenberg. Si, plus tard, il deviendra un défenseur de l'ordre, de la domination de soi-même, un partisan de l'autorité dans l'éducation, s'il soulignera, dans la Province Pédagogique, la nécessité d'une méthode pédagogique éprouvée, peut-être faut-il voir, dans cette attitude, une réaction naturelle contre le laisser-aller, qu'il avait connu, dans sa propre éducation, étant enfant et adolescent.

Si l'on examine de plus près, l'attitude de Goethe, en face des systèmes scolaires de son temps, on constate qu'il ne se borne pas à reprocher aux écoles publiques leur clientèle d'élèves grossiers, leurs maîtres trop brutaux, il trouve l'enseignement qui y est donné, non seulement dépourvu de joie, mais trop verbal, trop porté à négliger la chose au profit du mot. Aussi Götz von Berlichingen est-il le porte parole de Goethe, lorsqu'il reprend cette même critique, après avoir entendu son fils Karl, réciter, par coeur, sa leçon de géographie "Ce n'est

pas là, ce que je te demande, moi, je connaissais déjà tous les chemins, les sentiers, les gués de la rivière, que je ne savais pas seulement le nom du château ni du village (Götz von Berlichingen-Acte I).

Cette opposition au verbalisme de l'enseignement de l'époque, n'est pas propre à Goethe Elle se retrouve chez de nombreux pédagogues réformateurs, chez Salzmann en particulier, désireux de mener de front l'étude des choses et des mots, chez Pestalozzi, pour qui toute connaissance vient des sens et, bien entendu, chez Rousseau, exigeant de ne jamais substituer le signe à la chose signifiée. Les paroles de Götz à son fils, ^{soutient} d'ailleurs, directement de l'Emile: "En quelque étude que ce puisse être sans l'idée des choses représentées, les signes représentant ne sont rien. On borne toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent, ou, pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connaître des cartes.. On lui apprend des noms de villes, de pays, de rivières qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où on les lui montre.... Je pose en fait, qu'après deux ans de sphère et de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans qui, sur les règles qu'on lui a données, eût se conduire de Paris à Saint Denis. Je pose en fait qu'il n'y en a pas un seul qui, sur un plan du jardin de son père, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer." (Emile II, p.106). Rousseau revient sur cette notion, au Livre III, en parlant d'Emile: "ses deux points de géographie seront la ville où il demeure, la maison de campagne de son père, ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la manière de s'orienter" (p.190).

Ce contact avec le réel, que réclamait Rousseau, Goethe n'en a, certes, pas été privé. Non soumis aux horaires stricts d'une école, il savait s'échapper hors de la maison paternelle. A dix ans, il errait dans les coulisses

du théâtre français, organisé par les troupes d'occupations pendant la guerre de Sept Ans. Ces visites développaient, en lui, ce goût du théâtre qu'il nourrissait depuis qu'il avait reçu de sa grand'mère, en cadeau de Noël, un théâtre de marionnettes. Ce jouet a fortement marqué son enfance et il consacra, aux marionnettes, de longs passages des Années d'Apprentissage. A la Noël de 1880, il offrit, à son tour, un tel théâtre, à son fils Auguste.

En parcourant la ville de Francfort, Goethe développe son goût pour la diversité et le naturel de tout ce qui est humain. Il se sent, dit-il, renvoyé d'un spectacle à l'autre, allant d'un objet d'intérêt, à une source d'émerveillement (P.etV. I,4;p.150/151). Il assiste à des incendies, est au courant d'affaires de meurtres d'exécutions capitales, de destruction, par voie de justice de livres condamnés au feu (ce qui, remarque Goethe, fait de la réclame à leurs auteurs). Il visite le quartier juif de Francfort, fréquente l'école juive, assiste à des circoncisions, à des mariages, partout il est bien accueilli, car il est, il ne faut pas l'oublier, le petit-fils du maire de la ville. Il visite des ateliers, s'entretient avec les artisans, apprend des recettes de métiers, connaît les conditions d'existence du peuple, ses joies, ses peines, ce qui lui arrive de pénible ou d'agréable (P.etV.I,4,p.151). Il fréquente les orfèvres, visite une usine de toile ciée, s'intéresse aux soins à donner à la vigne.

A la suite de toutes ces expériences sur le terrain, se développe, peu à peu, en Goethe, un sens social au contact de cette classe intermédiaire, entre le bas peuple et l'aristocratie. Il prend conscience d'une certaine égalité de valeur, sinon des hommes, du moins des conditions humaines. Il n'en demeure pas moins, cependant le petit-fils du maire, et, si cette situation lui dévoile

les dessous de l'administration municipale et lui sert de sauf-conduit pour pénétrer où il veut, elle le confirme aussi dans le sentiment d'appartenir à une caste. il est curieux du mode de vie des autres classes de la société, mais il ne les fréquente que pour les observer, en naturaliste pour ainsi dire, sans se mêler réellement à elles : sa propre nature, son éducation élitiste, son milieu assez fermé, ses habitudes patriciennes, le tiennent éloigné de toute vulgarité, et, s'il entre, assez fréquemment et volontiers en contact avec les classes populaires inférieures à la sienne, en particulier avec les artisans, il ne se laisse jamais aller à une réelle intimité.

Il n'en demeure pas moins que de telles relations furent enrichissantes pour le jeune adolescent, elles ont élargi le cercle de ses connaissances au-delà du milieu assez étroit dans lequel se confinait volontairement son père. Parmi ces expériences sociologiques, Goethe fut conduit à faire la connaissance de personnalités enseignantes ; les entretiens qu'il eut avec elles ne furent pas sans importance, et chacune d'elles eut une influence sur lui, pendant ses années universitaires à Leipzig et à Strasbourg.

Par ses contacts variés avec la vie, Goethe finit par acquérir le sens profond de l'unité du monde. S'il y a une hiérarchie sociale, et il apprécie de faire partie de l'élite et de la classe dirigeante, il prend conscience du fait que les hommes participent, chacun à sa place, à une même oeuvre collective. Sans doute n'avait-il pas conscience, enfant, de cette conception unitaire de la société, mais il la soulignera dans "Poésie et Vérité" il en tirera une application, au plan de l'organisation politique, ce sera la société des Migrants, dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister, type de communauté idéale selon Goethe.

De ces diverses expériences, le jeune Goethe ressentait un certain dégoût de la chose publique. "Comme petit-fils du maire, les défauts secrets de cette République ne m'étaient pas demeurés inconnus, et d'autant moins que les enfants ressentent un étonnement tout spécial et sont initiés à faire des enquêtes soigneuses, aussitôt qu'ils commencent à juger suspect, ce qu'ils ont, jusque là honoré sans réserve". Il suivait, déjà, spontanément les principes énoncés à la même époque par Rousseau, dans l'Emile (paru en 1752, quand Goethe avait treize ans) "Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre élève, toutes les notions de relations sociales qui ne sont pas à sa portée, mais quand l'enchaînement des circonstances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de les lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts mécaniques qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'ateliers en ateliers, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail, sans mettre lui-même la main à l'oeuvre (Emile III, p.212).

Goethe ne va pas si loin et garde ses distances il fut un temps, à l'Université, où, repoussant l'idée d'une carrière juridique et administrative, il avait songé à se tourner vers l'étude des langues et la culture classique, l'étude de l'Antiquité et de l'histoire (P. et V. II, 6, p.240). Mais, à travers ses études, Goethe montre déjà un goût marqué pour la pédagogie, penchant qui ne le quittera jamais. Il envisage même, alors, de faire carrière dans l'enseignement, et de devenir Professeur de Faculté, profession qui lui permettrait à la fois de se cultiver lui-même, et de contribuer à la culture des autres. Le besoin de former autrui, de lui transmettre son acquis propre, de le diriger dans la vie, de participer à son épanouissement, cette aspiration pédagogique fondamentale, héritée, peut être, de son père,

mais nettement plus élevée et élargie, Goethe en fera le fond même de sa pensée et lui consacra son Wilhelm Meister et, en partie, les Affinités Electives. Qu'allait devenir cette intention pédagogique, au contact de l'Université ?

Avant d'examiner comment Goethe a ressenti l'enseignement supérieur donné dans les Universités, lorsqu'il était étudiant, efforçons nous de dégager les grands traits de son attitude, en face de l'enseignement, que par commodité nous appellerons primaire et secondaire, enseignement qu'il n'a pratiquement pas connu personnellement, comme nous venons de le voir.

En dehors de quelques lignes sur le Recteur Albrecht, qui lui enseignait, en leçons particulières, l'hébreu, et d'une allusion à une distribution de prix à laquelle il eut l'occasion d'assister (Translokation nach öffentlichem Examen), Goethe ne dit rien de l'enseignement secondaire à l'époque de sa jeunesse. Quant au primaire, il n'en parle que pour en faire la caricature, présentant l'école publique comme un bain pour les enfants de la bourgeoisie, et sa pédagogie comme sans valeur, par suite de la tristesse qu'elle impose, de son verbalisme et de son manque de sens concret.

Or, de grandes transformations de l'enseignement étaient en cours à cette époque, et depuis 1763, date de son Règlement Scolaire, la Prusse donnait le ton, par une solide organisation de l'instruction publique. Il en était de même, dans les pays catholiques comme l'Autriche, et l'on peut dire qu'alors, presque tous les Etats faisaient un effort remarquable, pour doter leur enseignement de maîtres valables, ce qui se traduisait par l'ouverture de nombreux cours normaux d'instituteurs. A partir du milieu du XVIIIème siècle, on assistait, dans tous les pays, et particulièrement dans les pays réformés, à un développement

général de l'enseignement. L'"Aufklärung" avait reconnu la nécessité d'une école qui donnât une instruction supérieure à celle de l'ancienne "Volksschule", tout en se séparant de l'école latine. On ressentait l'utilité d'une école qui satisfait aux besoins de la bourgeoisie, d'où la création, en 1747, de la première "Realschule" à Berlin. Rappelons qu'aux "écoles latines" correspondaient, dans les pays catholiques, les "Collèges" des Jésuites.

Goethe, lorsqu'il entreprit le récit de ses souvenirs d'enfance, ne semble pas avoir tenu compte des établissements existants, ni des réformes en cours à cette époque, et dont il ne pouvait pas, ne pas avoir eu connaissance, même s'il avait été éduqué dans sa famille. Certes, l'enseignement donné alors n'était point parfait, et Kant pouvait écrire: "Il ne manque pas d'Établissements d'Education, mais la plupart sont mauvais, parce qu'on y travaille contre la nature... et qu'on suit, servilement, la routine des siècles grossiers et ignorants...il faut que les écoles soient entièrement reconstituées." (Königsberger Gelehrte une Politische Zeitung-n° 25-1777).

Aucune allusion n'est faite par Goethe à cette fermentation pédagogique de l'époque, en dehors d'une critique superficielle de la spécialisation, donnée trop tôt dans les collèges. Pour Goethe on a eu tort de pousser trop loin l'étude de certaines matières et de privilégier, dans les horaires, aux dépens des exercices de langues et des "vraies études", des spécialités qui distraient plus qu'elles ne forment, lorsqu'elles ne sont pas exposées d'une manière complète et méthodique. Il est donc possible d'affirmer que Goethe est resté étranger au grand mouvement pédagogique, qui, à son époque, renouvelait le système d'enseignement appliqué dans les différentes principautés allemandes.

B. GOETHE ETUDIANT - L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Il convient, maintenant d'examiner l'attitude de Goethe en face des Universités, et son opinion sur les études supérieures au temps de sa jeunesse. C'est un monde qu'il a infiniment mieux connu que celui des autres niveaux d'enseignement.

Ce n'est pas sans un certain déchirement, que Goethe se sépare de Francfort pour se rendre à Leipzig. Certes, il est heureux de quitter sa ville natale qu'il croit avoir prise en dégoût, depuis sa mésaventure avec Gretchen. Il aspire à vivre une vie d'étudiant, dans une ville universitaire. Mais il se sent, malgré tout, le cœur gros, même s'il se rend compte de la nécessité naturelle d'une telle séparation. Plus tard, il note, dans "Poésie et Vérité", qu'à une certaine époque les enfants éprouvent le besoin de se séparer de leurs parents, comme d'ailleurs les serviteurs de leurs maîtres, et les favoris de leurs bienfaiteurs. Ce désir est conforme à une loi de la nature. Nous veulent se tenir sur leurs jambes, désirent se rendre indépendants, vivre pour eux-mêmes sans tutelle, même en prenant le risque d'un échec possible (1. et V. II, 6, 242)

La première étape : Leipzig.

Tout en regrettant de ne pouvoir suivre, à Göttingen, les cours des célèbres professeurs Heyne, le grand philologue classique de son temps, et Michaelis, théologien et orientaliste, Goethe va rencontrer, à Leipzig, des professeurs de grand renom. Dans le sixième livre de Poésie et Vérité, il énumère les maîtres qu'il a connus, en particulier, le professeur Gellert (1715-1769) qui, depuis 1752, enseignait la poésie à l'Université, et donnait également un enseignement de la morale. Lorsque, à l'automne 1765, Goethe fit sa connaissance, il avait une cinquantaine d'années et était célèbre dans tout l'Allemagne. Le respect et l'amour que la jeunesse portait à Gellert était, écrit Goethe, extraordinaires.

Goethe s'empressa de demander audience à Cellert, et celui-ci le reçut aimablement. Mais il n'était pas facile d'aborder la maître flanqué de deux assistants que Goethe compare à des prêtres ayant la garde d'un sanctuaire dont l'accès n'est pas autorisé à tous. De nombreuses années plus tard, Goethe, devenu adulte, se souvenait encore du visage de Cellert, dont il avait conservé en mémoire chaque trait. Profondément impressionné par ce professeur célèbre, il reproduisait ses cours dans les lettres qu'il adressait à sa soeur, pour la tenir au courant de sa vie d'étudiant.

A côté de Cellert, l'Université de Leipzig s'honorait de la présence du professeur Morus, qui y enseignait le grec, le latin et, plus tard, la théologie. Le corps enseignant comptait, également, parmi ses membres, Ernesk, professeur de rhétorique et de théologie, et Wicdler, philosophe et spécialiste des langues anciennes.

Si Goethe fait l'éloge de ces professeurs, tous ne font pas sur lui, malheureusement, la même impression favorable. Il ne tire profit, ni des cours de philosophie, ni des cours de théologie, malgré, dit-il, un louable effort d'assiduité...du moins au début du semestre ! Il en fut de même de la logique, qui lui donnait l'impression étrange de devoir disjoindre, isoler et détruire les opérations de l'esprit que, depuis sa jeunesse, il dirigeait avec la plus grande aisance, et cela, afin d'en saisir le bon usage (F.etV. II,6,p.248).

Pour revenir à la théologie, Goethe avait l'impression d'en savoir sensiblement autant que le professeur, lui-même, quant à la nature du monde et à celle de Dieu (von dem Dinge, von der Welt und von Gott, glaubte ich ungefähr so viel zu wissen, als der Lehrer selbst"-II,6,248). Goethe fait preuve de la même absence de modestie, en ce qui concerne ses connaissances juridiques, pourtant limitées: "quant aux cours de droit, cela alla rapidement aussi mal, car j'en savais autant que le professeur jugeait bon de nous

en enseigner" Il est à noter que, dès cette époque, Goethe critique le verbalisme, la phraseséologie. il souhaite rencontrer, sans hélas le trouver, dit-il, un enseignement concret, apportant une connaissance solide de la réalité. Aussi juge-t-il inutile d'aller prendre en notes des notions déjà acquises chez son père, et parfaitement connues. Nous retrouverons ce même décevant constat en face de la philosophie, de la théologie et du droit, chez le professeur Faust premier monologue).

Après avoir critiqué sévèrement leur enseignement, Goethe s'en prend à l'âge des professeurs, et à l'influence de cet âge sur la qualité de leur pédagogie. Il distingue deux groupes dans le corps enseignant, aussi peu valables, l'un que l'autre, mais pour des raisons opposées: les jeunes professeurs n'enseignent que pour é instruire eux-mêmes, et, par là, sont en avance sur leur temps, s'ils sont des cerveaux de valeur. Mais, selon Goethe, ils n'acquièrent leur culture qu'au détriment de leurs auditeurs, car ils ne leur enseignent pas ce qui leur serait utile, mais ce qu'ils jugent nécessaire d'approfondir eux-mêmes. Quant aux professeurs âgés, beaucoup d'entre eux sont "depuis longtemps stationnaires" (schon lange Zeit stationär-F.etV.II,6,248), ils ne transmettent plus que des idées générales, et, pour les connaissances particulières, que des notions "que l'époque a condamnées, comme inutiles et fausses" (was die Zeit schon als unnütz und falsch verurteilt hat-II,6,p.249).

Le bilan dressé par Goethe de l'enseignement supérieur, tel qu'il prétend l'avoir connu, est donc presque entièrement négatif, en dehors de l'hommage rendu à quelques célébrités. Faut-il prendre, à la lettre, ces affirmations critiques ? Goethe était-il réellement de bonne foi, lorsqu'il évoquait ses souvenirs d'étudiant ? Il n'est pas impossible qu'il ait voulu, après coup, et de nombreuses années plus tard, justifier le peu de résultats obtenus, par le manque d'intérêt des cours. Quoi qu'il

en soit, on peut affirmer que Goethe n'a pas été un produit, et, à plus forte raison, un produit satisfait, de l'enseignement donné dans les Universités allemandes lors de ses études supérieures.

De même que Goethe, enfant, s'était formé hors des écoles officielles, ce n'est pas dans le "campus universitaire" que l'éducation de Goethe adolescent, s'est poursuivie, mais grâce aux relations qu'il a nouées, au dehors, avec des personnalités du monde littéraire, scientifiques, artistique, résidant ou de passage à Leipzig, ville universitaire, mais également une des capitales de l'édition à cette époque. Le septième livre de Poésie et Vérité décrit l'influence des grandes créations artistiques d'alors, sur Goethe en tant qu'artiste, et esprit religieux. Son admiration pour la Bible ne fait que croître, et les critiques malveillantes portées sur elle, l'indignent: "quant à moi, j'aimais et j'appréciais la Bible, car c'est, presque exclusivement à elle, que j'étais redevable de ma formation morale" (Ich, für meine Person halte sie lieb und wert, denn fast ihr allein, war ich meine sittliche Bildung schuldig-P.etV.II,7,p.274.)

Comme il s'était, plus jeune, employé à connaître tous les aspects humains de Francfort, Goethe s'efforce, maintenant, de rencontrer quiconque a un nom, dans le domaine des lettres ou des arts. On connaît sa célèbre entrevue avec Gottsched, à qui il voulait présenter Schlosser; Goethe se plaît à rappeler, qu'à la suite d'une fausse manœuvre, les deux étudiants furent introduits, avant que le maître n'ait eu le temps de mettre sa perruque.(P.etV. II,8,p.268).

Goethe ne se limite pas à ne fréquenter que des gens de lettres, ils l'intéresse, également, à tout ce qui peut élargir ses connaissances, en particulier dans le domaine scientifique. A la pension, où il prend ses repas, il se pour commensal le Conseiller Luwig, un méde-

cia, épris de botanique, et la société des convives est composée, entre autres, d'étudiants en médecine. Les heures durant, Goethe n'entendait parler que de sciences naturelles, et son imagination se trouvait dirigée vers de tout autres domaines que les arts.

Mais si Goethe s'intéresse, ainsi, à toutes les branches du savoir humain, l'art tient, malgré tout, la première place dans ses préoccupations. Il prend des leçons particulières chez Desern, directeur de l'Académie de dessin (Zeichnenschule), et il note que son professeur manque de dons pédagogiques. Plus exactement, Desern ne se proposait pas de rendre ses élèves (qui n'avaient pas l'intention de devenir des artistes), aptes à produire des chefs d'œuvres, il avait seulement le désir de développer leur goût, et leur sensibilité, pour qu'ils puissent apprécier une œuvre d'art et en saisir les lois. Grâce à Desern, Goethe découvre Winckelmann, dont il lire les œuvres avec application, et il se rendra même, à Dresde, pour visiter la célèbre Galerie des Antiques.. Goethe compare ce musée à un sanctuaire, et son admiration, dit-il, dépasse tout ce qu'il avait pu imaginer. Il se sentit, là, chez lui, première étape qui le conduira, en passant par l'Italie, au classicisme de sa maturité.

A cette époque, Goethe s'intéresse, également, aux estampes, et développe, par là, ses dons poétiques, en composant des poésies sur les sujets qu'elles traitent. Il rend visite aux graveurs et se fait même initier à leur art.

Le séjour de Goethe à Leipzig a donc été fructueux, pour sa formation, moins par les cours qu'il a suivis à la Faculté, et dont il n'a tiré, semble-t-il que peu de profit, que par les contacts qu'il a eus avec le monde des écrivains et des artistes. Aussi Goethe semble

est-il être assez injuste, envers ses sources d'enrichissement, lorsqu'il écrit: "dans mon état limité, devant l'indifférence de mes compagnons, la réserve de mes maîtres, l'isolement volontaire des habitants cultivés, ... je me trouvais contraint de tout puiser en moi-même (l. etV. II,7,p.262). Déclaration dictée par l'orgueil et le culte du moi, mais qui ne reflète que partiellement la réalité. Cette attitude le conduit à repousser toute autorité, à douter des grands hommes, et à rechercher des expériences personnelles (Lebenserfahrungen).

Goethe s'était assez peu sur la vie, elle-même des étudiants à Leipzig. Contrairement aux étudiants présentés dans le début du premier Faust, ceux de Leipzig sont bien élevés et pleins d'égards envers la population; mais il n'en est pas de même dans les autres Universités, il s'agit même plutôt d'une exception: "A Léna et Halle, la grossièreté était parvenue à son point extrême, la force physique, l'habileté à l'escrime, la débrouillardise la plus sauvage étaient à l'ordre du jour, un tel état d'esprit ne pouvant se maintenir et se développer, qu'à travers le vocarisme et l'ivrognerie la plus vulgaire (l. etV. II, 6, p.252).

Aussi les étudiants de ces villes n'ont-ils que mépris pour les "bourgeois"; Par contre, à Leipzig, un étudiant ne pouvait que se montrer mondain, s'il voulait entrer en relation suivie avec les habitants riches et de bonne tenue. Goethe se serait senti profondément à son aise, si la coupe de ses vêtements, et son accent "oberdeutsch" ne lui avait ^{en} donné un complexe d'infériorité. Il put remédier rapidement au problème de la mode vestimentaire, mais non à celui de la prononciation.

Rentré malade à Francfort, en septembre 1768, Goethe s'aperçoit, avec étonnement, que les cours qu'il a suivis à Leipzig, l'ont, malgré tout, marqué, assez profondément. L'image qu'il donne, dans Poésie et Vérité,

du corps professoral et de l'enseignant universitaire, est donc tendancieuse, et relève nettement d'un parti pris certain. Il constate, en effet, en relisant les lettres écrites à sa soeur, qu'il lui redonnait, en professeur, l'enseignement qu'il avait lui-même recueilli, comme étudiant.

La convalescence de Goethe ne fut pas un temps mort pour le développement de sa culture, mais l'occasion de faire la connaissance d'un courant religieux, alors particulièrement à la mode. Sous l'influence de Mlle de Klettenberg, il s'initia au piétisme, et approfondit ses connaissances de la psychologie féminine mystique. Il idéalisa, plus tard, cette amie de sa mère, dans le personnage de Makarie, et son autobiographie, les Confessions de la Belle Ame. C'est également sous l'influence de Mlle de Klettenber, qu'il s'intéressera à l'alchimie, et à la chimie, observant avec intérêt les phénomènes de cristallisation qu'il obtenait dans son laboratoire de fortune. Goethe n'adhérera pas au piétisme et, dans les Années de Voyage, il refusera de laisser confier l'éducation d'enfants à Makarie. Néanmoins, l'influence de cette conception mystique de l'Univers renforcera, chez lui, l'idée de l'unité fondamentale de la création.

La seconde étape : Strasbourg .

Après Leipzig, Strasbourg., nouvelle étape dans la formation de Goethe, nouveau contact avec l'enseignement universitaire. Goethe est venu en Alsace, pour terminer, enfin, ses études juridiques, après le naufrage de Leipzig. Mais il ne peut absolument pas se résoudre à faire, du droit, le centre de ses préoccupations. Il reconnaît franchement que, s'il était venu à Strasbourg pour préparer sa thèse, ce fut un des aspects du caractère paradoxal de sa vie, qu'il considérait cette tâche capitale, comme annexe, mettant allégrement de côté tout souci concernant l'examen".

Malgré tout, il lui fallait soutenir une thèse, car, à son départ, il avait promis à son père, irrité par l'échec de Leipzig, de revenir "docteur" à Francfort. Le Conseiller, juriste et pédagogue, exigeait un travail sérieux, une thèse réellement valable. Malheureusement son fils recule devant une telle tâche, n'éprouvant, malgré une certaine bonne volonté, aucun intérêt pour le droit. Aussi rédige-t-il, en latin, un premier "mémoire", sur la nécessité pour le législateur, de fixer un certain culte, dont ni les clercs, ni les laïcs ne seront autorisés à s'écarter. On comprend que Goethe n'ait pas approfondi, avec passion, un tel thème. Aussi, le doyen de la Faculté loue-t-il, certes, cette dissertation, mais la refuse comme thèse de doctorat. Goethe bâcle alors une autre thèse, ou plus exactement, il rédigea cinquante six "propositions" qu'il "défendit" avec succès et il fut nommé licencié le 6 Août 1771 (Promotion zum Licenciaten der Rechte) ce titre délivré par la Faculté de Strasbourg, avait, en Allemagne, l'équivalence du grade de docteur. Goethe ne poursuivra plus d'études juridiques, mais il deviendra, plus tard, Docteur Honoris causa de l'Université de Iéna, en 1825.

Pas plus qu'à Leipzig, Goethe n'a trouvé à Strasbourg, à l'Université, de réels éléments de formation. Cependant, il reconnaît, qu'en dehors des cours, la vie universitaire est hautement enrichissants, par les contacts intellectuels qu'elle permet avec les penseurs de l'époque. Même si Goethe n'a pas été un étudiant modèle, il le reconnaît volontiers, il fut plongé, à Leipzig, dans une ambiance culturelle stimulante, et ce ne fut pas, pour sa formation des années perdues.

On peut affirmer que, de l'école à l'Université, ce ne fut pas réellement l'enseignement donné qui forma Goethe, mais le milieu ambiant, la vie de la cité. La fréquentation des hommes lui fournit les éléments de sa formation. Goethe a toujours recherché les contacts enri-

chissants qui s'offraient à lui.

Comme à Leipzig, Goethe, à Strasbourg, continue à s'intéresser à tout (sauf au droit). Il retrouve des étudiants en médecine, comme compagnons de table, et il note que ce sont les seuls étudiants à discuter de leur science et de leur futur métier, en dehors des heures de cours. Au second semestre, il suit des cours de chimie, avec le professeur Spielmann, d'anatomie avec Lobstein. Son goût pour les sciences naturelles apparaît lors d'un voyage dans les Vosges et en Lorraine, où il s'intéresse également aux techniques industrielles et aux problèmes sociaux. Il fait la connaissance de Salzmann, archiviste et pédagogue, mais surtout de Herder, avec qui il nouera une fructueuse et durable amitié; Goethe voit dans cette rencontre un événement capital, dont l'influence se fera sentir de longues années durant.

Si Goethe avait déjà souffert, à son arrivée à Leipzig, de la coupe provinciale de ses vêtements et des sourires que provoquait son accent du terroir, son amour propre fut encore plus piqué au vif à Strasbourg. C'est là qu'il se rendit compte de l'imperfection de ses connaissances en français. Il s'aperçut que sa maîtrise de notre langue était imparfaite, que son français était recherché, non naturel, et cette constatation lui fut douloureuse, car il aimait la langue française. Il s'en était pénétré depuis son enfance, lorsqu'il assistait aux représentations données à Francfort, pour les troupes françaises d'occupation, et il n'avait, depuis, jamais cessé de s'intéresser à notre littérature.

Malheureusement, il croyait avoir fait du français sa seconde langue maternelle, acquise par la pratique et la lecture des oeuvres littéraires classiques. Mais il n'avait reçu aucun enseignement systématique appuyé sur la grammaire. Son apprentissage de notre langue

avait été puisé à trop de langues disparates, par la fréquentation de domestiques, de soldats, d'acteurs de théâtre et les sources littéraires étaient, elles aussi des plus diverses. Goethe constate que son français est un habit d'Arlequin, un idiome babylonien, (ein babylonisches Idiom). Or, s'il avait choisi Strasbourg pour poursuivre ses études, c'était dans l'intention de parfaire ses connaissances en français.

Il constate, avec amertume, dans Poésie et Vérité, que son séjour strasbourgeois, en lui faisant constater ses carences linguistiques, et en lui faisant prendre conscience, par contre, d'un art qu'il crut purement allemand, l'éloigna à la fois de la langue et de la culture française (en apparence, du moins).

Goethe prend donc conscience du fait qu'il ne parlera jamais français comme un Français, et cette humiliation le rejette vers la culture purement allemande (sich mit Gewalt und Ernst der Muttersprache zu widmen (III, 11, p.281). Il cherche un héros allemand à admirer. Son choix le porte naturellement sur Frédéric II en qui il voit l'étoile polaire, autour de laquelle l'Allemagne, l'Europe et même le monde semblent tourner. Il ne semble pas voir que Frédéric II était un passionné de culture française.

En réalité, Goethe ne parvient pas à se détourner de notre culture. S'il ne peut tolérer qu'on accuse les Allemands de manquer de goût, il poursuit, malgré tout, l'étude de la langue française, ou, plus exactement, l'étude de la littérature française, lisant Voltaire qu'il critique, Les Encyclopédistes, qu'il trouve trop "techniques", Diderot, pour lui plus proche des Allemands (war nahe genug mit uns verwandt (III, 11, 487) car il est un vrai Allemand dans ce que les Français lui trouvent comme défauts ("wie er denn in alle dem, weshalb ihn die Franzosen tadeln, ein Wahrer Deutscher ist (III,

12,p.487). Il connaît bien Rousseau, dont il approuve la critique de la société, mais il ne mentionne pas son rôle pédagogique, qui, curieusement, ne semble pas l'avoir intéressé à cette époque. De même il fait mention de l'expulsion des Jésuites, sans parler de leur oeuvre éducative.

Goethe, qui se croit débarrassé de la tutelle française, incompatible, selon lui, avec les exigences d'une pensée réellement allemande, se cherche, en littérature, un nouveau guide. Curieusement, celui-ci ne sera pas un Allemand, mais Shakespeare. Goethe croit découvrir en lui, l'opposé de ce que lui offrent les écrivains français, dont la poésie lui semble fade, la critique uniquement destructive, la philosophie abstraite et insuffisante. Shakespeare le conduit à des conceptions poétiques et à des joies spirituelles plus élevées(III,11,p.492.).

Ce n'est pas le lieu de traiter ici, de l'influence de Shakespeare sur le jeune Goethe. Notons, toutefois que le dramaturge anglais tiendra une grande place dans la première partie des Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister. Il y incarne le théâtre, et, à travers lui, une certaine conception de la formation de l'homme. Mais Goethe ne s'attardera pas, sur cette époque de sa vie, et, dans la suite de son roman, il rejettera délibérément, le théâtre, en tant qu'instrument pédagogique et moyen d'éducation.

Comme il l'avait fait à Leipzig, Goethe continue, à Strasbourg, à s'intéresser avec passion, non seulement à la littérature, mais aux arts plastiques. Mais on s'aperçoit qu'il hésite encore entre le style classique et le style gothique. Il n'a pas fait de choix définitif. Si la vue de la cathédrale de Strasbourg lui cause un choc^{et} si, à travers elle, il comprend et défend l'art gothique, il se rend, néanmoins à Mannheim, pour

visiter la Salle des Antiques, et reconnaît que la contemplation d'un chapiteau de la Rotonde le remplit d'admiration et ébranle sa foi, toute neuve, dans l'architecture gothique (mein Glaube an die nordische Baukunst etwas zu wanken anfing-P. et V. III, 12, p. 502).

Le passage à Strasbourg a donc enrichi Goethe dans le domaine de l'art, en ajoutant à la culture classique, qui l'avait formé depuis son enfance, la connaissance de l'art gothique.

A côté de son éducation esthétique, Goethe poursuit systématiquement le développement de ses qualités de caractère; il porte un soin tout particulier à affirmer sa maîtrise de soi, et cette éducation de la volonté est une constante de sa formation. Il s'efforce de supporter la vue du laid, de l'horrible, ce dont il était incapable, étant enfant. Il lutte contre sa tendance au vertige, en grimpant le plus haut possible, dans le clocher ajouré de la cathédrale de Strasbourg. Il poursuit des études d'anatomie, non seulement par désir d'augmenter ses connaissances, mais pour vaincre sa répulsion instinctive devant les cadavres. C'est dans une intention semblable, qu'il visite la clinique du Dr. Ehrmann, et assiste aux cours d'obstétrique du fils de ce praticien. Il parvient à ce point de maîtrise de lui-même que rien, affirme-t-il, ne peut plus le troubler (aus der Fassung setzen-LL, 9, p. 375).

Affirmer sa volonté paraît à Goethe d'autant plus nécessaire, qu'il découvre, en lui, une autre source de danger, pour l'équilibre de sa personnalité. Son imagination lui fait redouter l'obscurité, les cimetières, les lieux déserts, les églises, les chapelles la nuit. Il parvient, ici encore, à s'endurcir au point de ne plus pouvoir, dit-il, ressentir en lui, le frisson de la peur

Goethe s'éduque lui-même^{et} pour l'essentiel

de sa formation, par le contact des oeuvres littéraires, des artistes, des personnalités scientifiques, par une action volontaire sur lui-même, pour vaincre ce qui lui paraît être un danger pour le plein épanouissement de son être. Il est assez allergique aux cours des professeurs qui ne lui apportent, pense-t-il, que peu de choses. Il s'aperçoit, en effet, rapidement que la lecture des livres, et la conversation avec des interlocuteurs de valeur, lui rapportent infiniment plus que l'audition de cours ex cathedra. Il reconnaît au livre l'avantage de permettre la relecture, le retour en arrière, l'interrogation pour méditer, avantages que ne saurait présenter l'enseignement magistral.

Quant à l'enrichissement par la fréquentation de personnes cultivées, il faut reconnaître, que les circonstances, le hasard, ont permis à Goethe de rencontrer un nombre important de personnages, écrivains, philosophes en particulier, déjà célèbres, ou appelés à le devenir. Se souvenant de cette période, Goethe a pu faire du quatorzième livre de Poésie et Vérité, une véritable galerie de portraits réunissant les écrivains qu'il avait connus, au cours de ses "études" universitaires: Lenz, Klinger, Lavater, Basedow, les frères Jacobi; et principalement Herder. Basedow, mérite lui aussi une mention spéciale, compte tenu de l'importance de ses idées pédagogiques.

Certes, Goethe ne fut pas un "disciple" de Basedow, il était rebuté par le comportement excentrique et marginal du personnage qui manquait de tact et de courtoisie, même à l'égard de personnes dont il sollicitait l'aide financière. Mais Goethe approuvait certaines idées de Basedow, en particulier, le désir de rendre tout enseignement vivant et naturel. Cependant, sur le plan pédagogique, il n'appréciait pas les dessins illustrant l'ouvrage de Basedow, l'"Elementarbuch" trouvant qu'ils manquaient de netteté.

On peut considérer que les études supérieures de Goethe sont terminées lorsqu'il quitte Strasbourg. Le séjour à Weizlar n'entre pas dans le cadre des rapports de Goethe étudiants avec les Universités qu'il a fréquentées.

Comme nous venons de le voir, le critique que Goethe a faite de l'enseignement donné par les Facultés à l'époque de sa jeunesse, est plus détaillée que celle qu'il avait faite, des établissements et des méthodes d'enseignement de l'enseignement "primaire" et "secondaire", selon notre terminologie. Cette différence s'explique par le fait que Goethe parle d'après sa propre expérience, lorsqu'il critique l'enseignement supérieur, alors qu'il n'avait pratiquement pas connu les écoles publiques, et n'avait jamais fréquenté un établissement secondaire.

Goethe, tout en rendant hommage à la personnalité de certains professeurs et à la valeur de leur enseignement, critique la lenteur, la monotonie, le manque de vie des cours, qui eurent vite raison de son enthousiasme du début, et de son intention première de devenir professeur de faculté. Il regrette le particularisme forcené des Universités allemandes, qui tiennent à avoir, chacune, sa personnalité propre. Pour lui, aucune généralité de culture ne peut s'établir en Allemagne, chaque localité persistant dans son caractère et poussant à bout ses singularités.

Goethe n'a jamais partagé l'optimisme de l'ère des lumières! La science, telle que les Universités l'enseigne, lui paraît une lamentable parodie de la vraie recherche. Dans le premier Faust, Wagner est le type même, du "savant" de l'ère des lumières, pédant, stérile, naïvement orgueilleux, ayant le culte du détail. Goethe semble, curieusement passer sous silence les découvertes scientifiques de son temps.

Dans sa critique de la pédagogie de l'enseignement supérieur, Goethe est voisin, sinon disciple de Rousseau, qui reprochait à l'enseignement de son temps de mépriser la vie; de ne pas préparer la jeunesse à jouer un rôle utile dans la société: "Quand je vois, écrit Rousseau au Livre IV de l'"Émile", que dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout à coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit, nous apprend-on tant de choses inutiles tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour le société et on nous instruit comme si chacun de nous devait passer sa vie, seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air, avec des indifférents".

Nous trouvons dans Poesie et Vérité, la critique de l'Université, dans le premier Faust, sa caricature. Le Professeur Faust est conscient du peu de valeur de son enseignement, il sait "qu'on ne peut rien savoir", et que ses cours n'amélioreront, ni ne convertiront les hommes. Sans contact avec la vie, coupé de la nature vivifiante, il n'est entouré que d'"ossements desséchés et de pourriture". Sa science n'est que livresque, et le parchemin ne saurait représenter la vie. Le peu que l'on sait est inutile, et ce qu'il faudrait savoir, on l'ignore. On retrouve la même critique désabusée, de l'enseignement universitaire, dans la pièce humoristique de Goethe Dieux, Héros et Wieland.

Quant aux étudiants, Goethe les présente, dans Faust, sous deux aspects, soit paillards et ivrognes, dans la cave d'Auerbach, soit naïfs, confiants, comme le jeune homme qui arrive à l'Université, plein d'illusions, et qui rencontre Méphistophélès à la place du professeur

Faust. Il se voit proposer un programme d'études dans lequel Goethe reprend, sous une forme ironique, ce qu'il avait exposé dans "Poésie et Vérité" à propos des cours de logique, de théologie et de droit, cours qu'il avait, lui-même, suivis à l'Université.

Plus tard, Goethe, devenu ministre, sera amené, par l'exercice de ses fonctions à s'intéresser à l'Université d'Iéna et aux recherches scientifiques. Il entreprendra des travaux personnels en géologie, en botanique, en zoologie, en ostéologie, en optique, en météorologie; Sa célèbre "Théorie des Couleurs" est un travail de spécialiste, même si elle est des plus contestable sur la plan scientifique.

Au cours de ses recherches sur les sciences de la nature, Goethe inventera une nouvelle manière d'appréhender le fait scientifique qui est, pour lui, lié à l'homme, et aux "Idées" que celui ci porte en lui.

L'examen de l'attitude de Goethe, en face des systèmes d'éducation appliqués à l'époque de son enfance et de sa jeunesse, nous force de reconnaître qu'il a porté assez peu d'intérêt à la pédagogie qui se pratiquait dans les établissements officiels et dans les institutions privées. Sa critique de l'école primaire est partielle et il n'a pas vu, ou l'a négligé, l'effort, pourtant intéressant, accompli, alors, pour scolariser la masse du peuple et former des maîtres compétents. Des écoles secondaires, protestantes ou catholiques, il ne dit rien, et, de l'Université, il ne garde que le souvenir de cours généralement insipides; ~~et~~ il se borne à reconnaître l'influence heureuse des contacts humains qu'il y a noués avec certains grands esprits de l'époque, qu'ils appartiennent, d'ailleurs, ou n'appartiennent pas à l'Université.

La critique de Goethe est superficielle, Il ne propose aucune solution, ne fait pas mention des réformes capitales de l'époque en pédagogie. Aucune allusion n'est faite au formidable essort des Universités allemandes, au cours de cette période. Il semble ignorer l'oeuvre de Humboldt en Prusse en 1804; Or Goethe avait connu personnellement de nombreux pédagogues. Il avait eu, avec Basedow, des échanges de vues et avait reconnu "qu'il mettait sur le tapis, la seule chose qu'il fût nécessaire, à savoir une meilleure éducation de la jeunesse". Il avait été l'ami de Herder, avait fait la connaissance de Pestalozzi, mais sans avoir, semble-t-il réfléchi sérieusement à leur doctrines pédagogiques sans leur avoir opposé des vues personnelles sur les problèmes d'éducation.

Si l'on peut conclure de l'attitude ^{de} Goethe, qu'il ne s'est pas directement intéressé aux courants réformateurs de son époque, qu'il ne les a pas étudiés dans le détail, il faut reconnaître, par contre, que le thème de la formation de l'homme, du nécessaire développement de sa personnalité, dans son indépendance d'abord, dans son insertion ensuite dans la vie sociale, revient comme un leitmotiv, dans la plupart de ses grandes oeuvres. Or, n'est-ce pas là, une préoccupation éminemment éducative, le signe d'un penchant pédagogique certain ? Cette notion de formation n'a cessé de le préoccuper. Il déclare dans Poésie et Vérité que travailler à sa propre formation morale, c'est ce que l'homme peut entreprendre de plus simple et de plus opportun, une impulsion innée l'y porte, l'intelligence et l'amour des hommes l'y conduisent, l'y contraignent même dans le vie sociale.

C. L'AUTOEDUCATION DE GOETHE.

Si l'on est forcé d'admettre que ni l'école, ni les cours privés, ni la fréquentation de l'Université

ne rendent compte de la formation réelle de Goethe, du moins pour sa plus grande partie, on est conduit à examiner le rôle principal, joué chez lui, par l'auto-éducation. Goethe a été, en effet et dans une large mesure, son propre formateur.

Nous avons vu quelle éducation scolaire et universitaire Goethe avait reçue au cours de son enfance et de son adolescence. , mais que cet apport , sans être, certes, négligeable, était, dans la formation de Goethe, d'un moindre poids que l'enrichissement de ses expériences personnelles et à l'effort constant d'autoformation que Goethe avait dû soutenir sa vie durant. L'école, les leçons des précepteurs, l'université n'ont que contribué à l'édification d'une personnalité enrichie avant tout par la vie, et par une volonté consciente de son action.

Les oeuvres de Goethe reflètent cette aspiration permanente vers la réalisation de son être propre. "Entre l'oeuvre de Goethe et sa vie, il existe une harmonie unique, car il n'a jamais cessé de travailler à l'élaboration de sa personnalité, à sa propre "Bildung"; et il convient d'assigner à ce terme, que traduit très imparfaitement le français "formation", un sens presque religieux; c'est sa vocation d'élever toujours davantage, la pyramide de son existence" (Angeloz-"Goethe"p.12).

Le mot "autoéducation" est assez imprécis et sonne mal en français. Dans son livre Goethe et le problème de l'Autoéducation (Goethe und das Problem der Selbsterziehung-Marburg, 1940), Théa Stracke distingue "Selbsterziehung" et "Selbstbildung". L'autoéducation (Selbsterziehung) serait la formation de soi par soi-même, c'est-à-dire le combat en vue de la perfection morale, l'autoformation visant plutôt l'acquisition de biens culturels. (Selbsterziehung ist die Erziehung

seiner selbst durch sich selbst, das heisst also, das Ringen um die ethische Vollendung mit Selbstbildung, mehr die seelische Aufnahme von Kulturgütern gemeint ist"p7). L'autoformation est alors une forme de l'autoéducation (Selbstbildung ist eine Art der Selbsterziehung). Cette définition met en valeur l'idée d'un combat (ein Ringen) d'une lutte incessante et Théo Stracke ajoute que toute la vie de Goethe fut un combat pour atteindre la pleine réalisation de son être, une aspiration à la beauté de la pure humanité, dont il voyait le modèle réalisé dans l'art antique.

On retrouve la même conception chez A. Fuchs qui, parlant de la Vème Symphonie (3ème et 4ème mouvement de Beethoven, écrit : "On le rencontre qui a pris forme dans ces sons, le choc de l'individu et de la vie, cette donnée la plus substantielle et la plus intime de l'oeuvre de Beethoven est aussi le grand sujet de Goethe qui a pu s'appeler véritablement un "combattant" et il ajoute "j'ai parlé de la victoire qui est inscrite sur le visage de Goethe. Ce fut une victoire durement remportée sur un adversaire qui était pour une bonne part, la personnalité même de Goethe... Il faut faire la première place au tempérament, qui est celui d'un instable, d'un violent et d'un extrémiste", (Goethe et son Temps, Conférence du 2 Juin 1949, publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg).

Le Combat aux multiples phases, qui laisse Goethe transformé, faisait de lui, progressivement, un homme nouveau, malgré tout fidèle à son "daimon", ce génie propre qui impose des limites infranchissables (unübersteigbare Schranken). Dans le premier livre de Poésie et Vérité, Goethe souligne, lui-même, l'importance des caractères immuables, imposés par la nature, à chacun de nous : "L'homme peut bien se tourner dans toutes les directions, il peut entreprendre ce qu'il veut, il sera tou-

jours ramené à la voie, que la nature lui a, une fois pour toutes, tracés (der Mensch mag sich wenden, wohin er wäll, er mag unternehmen, wa es auch sei, stets würd er auf den Weg wiederkehren, den ihm die Natur einmal vorgezeichnet hat).

Mais, dans le cadres de la loi imposée par son "génie", Goethe a vécu une série de métamorphoses "mourant à ce qu'il était pour devenir ce qu'il devait être", sans que jamais l'être nouveau ne rejetât l'être ancien, considéré pourtant par lui, comme une erreur. Cette "pyramide de son existence est faite de strates également valables, même si compte seule à ses yeux, la pierre de faite" (Angellaz, Goethe, p.10).

Ce même critique distingue trois sortes de métamorphoses, la première étant le développement de ce qui était déjà en Goethe, notamment par l'éducation qu'il reçut de sa famille, et de ses années d'études à Leipzig. La seconde constitue l'évolution, provoquée par l'acquisition de ce qui n'était pas en lui, par la rencontre et l'apport de Herder par exemple. La troisième serait la véritable métamorphose dont les leçons de Weimar nous fournissent le type, une révolution contre lui-même, qui l'amène à ne plus suivre sa ligne antérieure, soit dans sa vie, soit dans sa création poétique. Cette division nous paraît un peu schématique, voire même, un peu arbitraire, car nous retrouvons, facilement dans chacune de ses trois phases, des caractères propres aux deux autres.

Il semble, en effet, qu'il y ait toujours eu en réalité, chez Goethe, lutte, mais aussi, interaction de son génie propre et du monde qui l'entourait. Le développement de sa personnalité fut le produit de cette interaction ("das geistige Wachstum ist ein Zusammenwirken von Innen- und Aussenwelt"-Oldenberg, Grundlinien der Pädagogik Goethes, p.19). Le thème reste constant,

c'est l'opposition entre la conduite arbitraire de l'individu et la soumission de ce dernier, volontairement à la loi générale.

Il ne nous est pas possible de suivre, ici, pas à pas, les différentes étapes de la formation de Goethe, ce qui nous conduirait à reproduire³² biographie dans le détail et ce n'est pas l'objet de ce travail. Il nous faut, toutefois, en marquer les points principaux, permettant de retracer une évolution qui, par un effort constant de soi, a conduit le jeune révolté de Leipzig et de Strasbourg, au "Sage" de Weimar. Goethe étant, à la fois, "un grand poète, un sage, un exemplaire magnifique de belle et haute Humanité" (Lichtenberger, "Goethe" p.1), il est nécessaire de voir comment il est parvenu à se former, à s'éduquer lui-même, comment il a été son propre éducateur.

Toute une bibliographie traite du jeune Goethe; il donne lui-même une peinture, à peu près fidèle de sa jeunesse, dans Poésie et Vérité. Jeunesse ardente d'un révolutionnaire fougueux, entrant en lutte contre ce qu'il considère comme les faux dieux de l'époque: le rationalisme utilitaire, le pédantisme universitaire, l'hypocrisie de la morale: bourgeoise, célébrant, par contre, la nature féconde, l'aspiration vers le génie créateur, s'enthousiasmant pour Shakespeare, Erwin von Steinbach, Homère, Ossian, Hans Sachs, Dürer.

C'est l'époque, où Goethe crée des titans, proclamant, bien avant Nietzsche, la suprématie du Surhomme: Götze, héros de l'action, Faust, héros de la pensée, Werther, héros du coeur, Prométhée, héros de l'opposition aux dieux. Goethe réclame la liberté contre la Loi, prêche la révolte contre Dieu avec Prométhée, contre l'autorité avec Götze, contre les conventions sociales avec Faust et Werther, contre le mariage avec Clavigo.

La route allait être longue de cette période

de fougue, au calme, tout au moins apparent, de l'époque weimarienne. Longue évolution, mais évolution sans heurt naturelle, comme les métamorphoses observées dans les Sciences naturelles. Le titan s'élève progressivement par paliers à la maîtrise de soi. "Cet épanouissement se produit par étapes. L'autoéducation doit tenir compte des seuils naturels, elle est autodéveloppement par métamorphoses" (Diese Entfaltung geht stufenweise. Die Selbsterziehung hat die natürlichen Stufen zu berücksichtigen, sie ist Selbsterziehung durch Metamorphose. - Goethe und das Problem der Selbst erziehung - théa Stracke p.18).

Cette évolution est conditionnée par les qualités innées de l'homme, elle est la réalisation progressive des forces propres à l'individu, réalisation conforme à sa loi interne, aucune formation à contre-courant ne saurait réussir. Il s'agit donc d'un épanouissement comparable à la poussée d'une plante en partant de la graine. Ce parallélisme entre la réalisation d'un homme et celle d'un végétal, est une notion capitale, sur laquelle il y aura lieu de revenir, car elle rattache l'être humain à l'ensemble de la Création.

Tout en s'élevant à la maîtrise de soi, Goethe apprend à s'adapter à son milieu, à s'intégrer à la société, en se résignant à sa condition de créature finie, sous l'influence, sans doute, de Mme de Stein, mais aussi par le contact direct avec les problèmes concrets posés par ses fonctions politiques et administratives. Le début de cette période de maturité classique, que l'on peut, assez arbitrairement fixer de 1775 à 1805, avant le voyage en Italie, correspond à l'installation à Weimar. Goethe, après une phase encore tumultueuse, de vie assez déréglée avec le jeune duc de Weimar ressent un besoin grandissant d'équilibre, d'une recherche en toutes choses de la juste mesure.

Le soin des affaires de l'Etat n'a pas été, pour Goethe un violon d'Ingres, un passe temps. Il s'y est consacré avec beaucoup de conscience professionnelle, sentant que le

Stürmer qu'il avait été, et qui sommeillait encore en lui, avait besoin d'une activité pratique, devait jouer un rôle utile dans le monde de l'Ordre et de la Loi. L'amour des hommes le pousse au besoin d'être utile et, par là, en même temps, de purifier et d'élargir sa personnalité.

Soucieux également de charité sociale, Goethe, administrateur, est ému par la misère des tisserands, la détresse des mineurs d'Ilmenay, le sort lamentable des paysans écrasés de charges et d'impôts. Il s'aperçoit que l'idée doit soutenir un appel à l'action. "La jouissance est vulgaire, l'action est Tout" (geniessen ist gemein, die Tat ist alles-Méphistophélès à Faust). L'action n'est pas bassement matérielle, elle apparaît lourde d'un sens spirituel. "Rapport établi entre moi et le monde, elle préserve l'individu de l'isolement, de l'introversioⁿ qui risque de le fausser, lui et ses jugements. Comme l'action est, chez Goethe, largement désintéressée, elle représente aussi une victoire sur l'égoïsme, victoire morale... elle est le triomphe de l'esprit sur la matière" A.Fuchs op. cit.p.24).

C'est aussi par l'action qu'on apprend à se connaître soi-même et non par la contemplation. La connaissance n'est vraie que quand elle est féconde et se prolonge par l'activité pratique. Faust, vieillissant, s'adonne à une activité limitée en vue d'une fin utile à la collectivité. Il en sera de même de Wilhelm Meister qui renoncera au développement complet de son moi, pour s'intégrer comme citoyen efficace, dans une société ordonnée. C'est donc sur l'action sociale, sur l'insertion dans la société, que doit déboucher toute formation valable.

Goethe ne s'est pas borné à faire accomplir une tâche sociale à ses héros, il s'est efforcé lui-même

de faire oeuvre utile comme ministre, directeur de théâtre, administrateur, se passionnant pour les questions sociales de son époque, ayant une vue quasi prophétique des grands problèmes qui allaient agiter le XIXème siècle. Il a ressenti la nécessité d'insérer l'homme dans la société, un homme obligatoirement nouveau dans une société devenue nouvelle; l'éducation de l'individu devait devenir celle de l'homme social. (Erziehung des Individuums zum Gemeinschaftsmenchen-Korff Geist der Goethezeit p.641).

Cet homme social se réalisera par sa soumission à la Loi, mais par une soumission active, qui deviendra la véritable réalisation de son moi: "l'essentiel de l'insertion de l'individu dans la société ne réside pas dans sa passivité... mais dans ses réalisations positives" (das Wesentliche der Einordnung in die Gemeinschaft, besteht nicht in der Passivität, sondern in der Aktivität-THéa Stracke op.cit.p.32). Si le renoncement peut être douloureux, la collectivité qui nous l'impose nous en dédommage en nous faisant participer à sa totalité. C'est elle qui devient la mesure de l'homme, donne à chacun sa place, son sens.

Cette soumission aux lois de la société, ce sens du service social à accomplir pour se réaliser soi-même donne à la notion de profession un relief particulier; la profession devient le centre des rapports de l'individu et de la société. C'est dans le cadre de sa profession que l'homme se cultivera, se réalisera lui-même, dans une limitation volontaire, mais une limitation source d'approfondissement. Se cultivant dans un domaine précis, l'homme n'aura-t-il pas l'impression de s'enfermer dans une spécialisation, d'y étouffer? "Toute culture est une prison dot les grilles irritent ceux qui les longent, contre les murs de laquelle ils peuvent se heurter, mais celui qui, à l'intérieur de cette enceinte, se cultive, celui-là se crée lui-même ses limites, mais

le résultat est l'acquisition d'une vraie liberté: (jede Bildung ist ein Gefängnis, an dessen Eisengitter Vorübergehende Aergernis nehmen, an dessen Mauer sie sich stößen können; der sich Bildende, darin Eingesperrte, tötet sich selbst, aber das Resultat ist eine wirklich gewonnene Freiheit-Gespräch und Unterhaltung -II).

Cette position de Goethe est elle contraire à la culture générale ? Il serait étrange qu'un homme comme lui, curieux de toute activité humaine, soucieux de connaître toutes les réalisations scientifiques ou artistiques de son temps, ait été hostile à la culture générale. Ne déclarait-il pas lui-même à Riemer (1807), qu'une culture spécialisée n'était pas une culture (einsige Bildung ist keine Bildung). Les connaissances scientifiques de Goethe n'étaient elles pas celles d'un dilettante éclairé plutôt qu d'un spécialiste ? et sa culture n'était elle solide que dans le domaine artistique ? Goethe est un dilettante en science, en histoire ou en philosophie, remarque Lichtenberger (Goethe, p.25), en ce sens qu'il est resté en dehors de la caste des spécialistes, mais sa puissance de pensée était exceptionnelle. "Dans le domaine scientifique, Goethe a choisi des questions bien délimitées qu'il a œuvrées à l'exclusion de tout le reste et qu'il a pu, dès lors, étudier à fond, non point en simple amateur, mais véritablement à la façon d'un spécialiste" (Lichtenberger p.36).

Peut-être cette opinion sur Goethe "scientifique", est-elle un peu trop favorable au poète; même sur des questions précises, il ne peut être considéré comme un véritable homme de sciences, à plus forte raison pour un savant. Il n'a su voir, en particulier le rôle déterminant qu'allaient prendre les mathématiques dans la science moderne, mais, si ses travaux en optique sont plus que discutables, ses recherches en scien-

ces naturelles sont, dans l'ensemble, fort estimables, et certaines furent célébrées par l'Académie des Sciences de Paris.

Ce sens de la limitation, du renoncement, de l'oeuvre utile à la société pouvait conduire Goethe, loin des aspirations idéalistes et révolutionnaires du Sturm und Drang, vers un utilitarisme petit bourgeois. Est-il parvenu à sauver cet idéal de l'homme complet, épanoui selon ses propres normes ? Il semble que ce soit en célébrant, à la fois la spécialisation dans le domaine des connaissances et l'action socialement utile, que Goethe réalise l'homme complet, au delà de son égoïsme mesquin, de son égocentrisme naturel, par une victoire morale qui est celle de l'esprit sur la matière.

Cette harmonie entre l'homme et l'Univers est le but que doit s'efforcer d'atteindre toute éducation. Albert Fuchs note ("Goethe et notre temps, p.32) que toutes les oeuvres de Goethe "cherchent le point de rencontre évoqué déjà dans le Shakespeare-Rede de 1771, "Le jeune homme de vingt deux ans y parle du heurt entre la liberté postulée et réclamée par notre personnalité, et le déterminisme de la marche du monde, autrement dit du heurt de notre moi qui se veut autonome et d'une loi qu'il ressent comme hétéronome. Or, pour la conduite de la vie, il s'agit de savoir jusqu'à quel point, cette hétéronomie devra et pourra être acceptée comme valable aussi pour l'individu, et être changée en autonomie.. le problème posé est celui de notre insertion dans le monde, celui de notre éducation."

Cette insertion dans le monde, tel qu'il est, conduit-il à un renoncement débouchant sur un nivellement social, conservateur et égalitaire. La forte personnalité, chère au jeune Goethe, devra-t-elle se plier

au joug des nécessités de la vie pratique., "rentrer dans le rang" d'une société qu'elle ne saurait ni briser, ni modifier ? L'ordre social doit-il, bon gré mal gré, triompher ? La question peut se poser, n'est-on pas, en effet, allé jusqu'à prétendre que Goethe préférerait une injustice au désordre, mot célèbre, qui, pris en dehors de son contexte, a fait parfois passer Goethe pour un réactionnaire farouche, bien confortablement à l'aise dans le système politique de la "Sainte Alliance." La pensée profonde de Goethe semble être bien différente, en réalité, de cette demie caricature. L'élan vital, propre à une forte personnalité, loin d'être étouffé, sera récupéré, utilisé, dirigé dans un sens social, en vue du bien du prochain. Une telle personnalité sera appelée à occuper une place de premier plan, on lui confiera un rôle de chef dans la nouvelle société. C'est par l'action de chefs que les autres hommes seront appelés à s'élever, mais cette action s'exercera dans un sens désintéressé, elle tendra vers un but altruiste, faire que les hommes n'aient justement plus besoin de chefs. Du moins tel est l'idéal à rechercher, mais il n'est évidemment pas près d'être atteint.

L'éducation, telle que la conçoit Goethe, débouchera donc sur la politique, mais sur une politique d'éducation générale.

C'est donc par un processus d'autoéducation consciente, par une vision claire des possibilités et des défauts de sa personnalité, que Goethe est parvenu à développer celle-ci, à la fois conformément à ses lois propres et en harmonie avec les lois qui régissent la société et le monde. Homme de génie, il a été son propre éducateur, par une remarquable maîtrise de soi, par un véritable dressage de sa volonté. Sa vie entière

il n'a cessé de construire, ce que les critiques ont appelé la "pyramide" de son existence. Poésie et Vérité donne le reflet, dans l'ensemble assez objectif, de cette formation, les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm Meister sont la transposition sous la forme de romans pédagogiques, de cette formation une conception de l'éducation, telle que Goethe la concevait au soir de sa vie.

Avant d'étudier ces différentes oeuvres, il convient d'examiner dans quelle mesure Goethe a pratiqué, lui-même, l'art d'instruire et d'éduquer. Tel est l'objet du IIIème Chapitre.

++++

CHAPITRE III

GOETHE ET LA PRATIQUE DE LA PEDAGOGIE

GOETHE ET LA PRATIQUE DE LA PÉDAGOGIE

La plupart des pédagogues ont uni la théorie et la pratique et puisaient dans leurs expériences personnelles d'enseignants les théories qu'ils élaboraient. A la différence de Fénelon, de Diderot, de Rousseau, de Basedow, de Pestalozzi, de Fichte, Herder ou Richter, Goethe, lui, n'a jamais eu à exercer des fonctions enseignantes, il n'a jamais été précepteur, ni professeur. Il n'a pas connu l'action pédagogique directe, systématique. N'étant pas, par ses origines, dans la pénible situation de devoir gagner sa vie, à la différence de la plupart des étudiants, il n'a pas eu à consacrer quelques années au préceptorat d'enfants nobles ou de riche bourgeoisie. La manière dont il présente dans Poésie et Vérité les précepteurs, marchands de leçons particulières, trahit d'ailleurs un certain mépris pour les pauvres diables réduits à gagner leur vie en se faisant 'chahuter."

Si Goethe n'a pas enseigné comme professeur, s'il n'a pas été précepteur, il a par contre toute sa vie aimé instruire, et le besoin d'enseigner a été un des traits fondamentaux de son caractère. Il s'est toujours efforcé de transmettre sa pensée, ses conceptions à ceux qui l'entouraient afin d'agir sur leur évolution, de les former. Ses relations avec les hommes, comme le remarque Gundolf, sont dictées par le désir variable au gré des circonstances, d'enseigner, d'éclairer, d'éduquer. On peut affirmer qu'il était foncièrement éducateur, ce qui est plus qu'enseignant et par là il dépassait le besoin d'activité pédagogique assez étroite et brouillonne de son père, tout en ayant en partie hérité de cette tendance didactique. Dans Poésie et Vérité il écrit que la nature de son père était surtout didactique et que dans son éloignement des affaires, il aimait à transmettre à d'autres ce qu'il savait et ce qu'il pouvait (Mein Vater war überhaupt lehrhafter Natur und bei seiner Entfernung von Geschäften wollte er gern dasjenige,

was er wusste und vermochte, auf andere übertragen (P.V. 1; 1). Goethe lui aussi était "une nature foncièrement pédagogique et possédait les meilleures dispositions pour être éducateur" (In der Tat war Goethe eine durch und durch pädagogische Natur, er besass die besten Anlagen zum Erzieher". "Wie denkt Goethe über Erziehung" Wolff p. 2)

Goethe a-t-il un moment envisagé d'embrasser une profession enseignante ? Nous avons déjà dit qu'il avait quelque temps été tenté par la carrière universitaire, avant de partir à Leipzig. Il désirait devenir capable d'occuper une chaire d'université, ce qui lui semblait le sort le plus *enviable* du monde pour un jeune homme qui veut à la fois se cultiver lui-même et contribuer à la culture d'autrui (P. et V. II; 6).

Bien que le double souci d'apprendre et d'enseigner ait été conforme à sa nature profonde, il ne donna pas suite à ce projet, car il fut rapidement dégoûté de l'enseignement universitaire donné ex cathedra par des professeurs qui sauf certaines exceptions ne surent pas retenir son attention ou éveiller son intérêt pour les matières qu'ils enseignaient

Goethe aimait donc éduquer, mais possédait-il les qualités indispensables à un bon éducateur ?

Si le premier devoir du pédagogue est d'aimer les enfants, Goethe les a toujours aimés, et ceux-ci, à leur tour, l'aimaient car il savait les instruire en les amusant. "Son amour des enfants est caractéristique, les miens tiennent à lui avec passion, écrit Frédéric Brun en juillet 1795. Il connaissait l'art de jouer avec eux, de participer à leurs joies, à leurs peines, savait les défendre lorsqu'on venait inutilement troubler leur joie. A chaque naissance, dans la famille princière, chez ses amis, dans sa propre famille, Goethe écrivait une poésie.

Il aimait les comédies pour enfants, qu'il faisait jouer pour son propre plaisir. E von Matthison écrit en avril 1783 : "je fis la connaissance de Goethe personnellement un jour où son humanité se manifestait d'une manière pure et sainte : il donnait une fête enfantine

dans un jardin non loin de Weimar. Il s'agissait de découvrir des oeufs de Pâques : un homme qui prend plaisir à l'enfance et à la musique est un homme noble et Goethe écrivait le 22 septembre 1781 à Stern. "Le Christ a raison de nous donner les enfants pour modèle, ils peuvent nous apprendre la prière et la sainteté." (Christus hat recht, uns auf die Kinder zu weisen, von ihnen kann man beten lernen und selig werden.) Heussner dans son livre sur Goethe "Goethe Educateur" indique que Goethe à Darmstadt dans la famille Merck, à Weimar chez les Stein, et chez Herder se montra comme un "ami convaincu des enfants" (der ausgesprochene Kinderfreund). Langguth souligne ("Goethe et la pratique de la Pédagogie") que l'amour de Goethe pour les enfants est un des traits les plus marquants de son caractère (Die Liebe zu den Kindern est einer der ausgeprägten Züge in Goethes Wesen und Charakter p. 5)

D'où Goethe tenait-il cet amour des enfants ? Peut-être, comme le pense Langguth, de son sens inné de la famille. (Goethe hat von Natur einen ausgeprägten Familiensinn Seine Liebe zu den Kindern erwuchs auf diesem Boden p.13/14) C'est cet amour des enfants que nous retrouvons chez Werther: "j'eus soudain devant les yeux le plus charmant spectacle que j'aie vu de ma vie. Dans l'antichambre, six enfants, de onze à deux ans, s'agitaient autour d'une jeune fille bien faite... les petits, à quelque distance, me regardaient comme cela, de côté, : j'allai direc^tement au plus jeune, un enfant de la plus heureuse physionomie... je ne pus, malgré son petit nez morveux, me retenir de l'embrasser de bon coeur. (Lettre du 16 juin). Et Werther revient sur son penchant pour les enfants, "Oui, cher Wilhelm, rien sur terre n'est plus près de mon coeur que les enfants. Lorsque je regarde et que, dans un tel petit être, je vois les germes de toutes les vertus, de toutes les énergies dont l'usage leur sera, un jour, si nécessaire : quand j'aperçois, dans leur entêtement une future constance, et fermeté de caractère, dans leur espièglerie, la bonne humeur et la légèreté qui les feront glisser par dessus les dangers de ce monde, et tout cela, si pur, si intact ! - toujours, toujours je redis alors les paroles de notre maître à tous : "Si vous ne devenez comme

l'un de ces petits...Et bien, mon cher ami, eux qui sont nos égaux, eux que nous devrions considérer comme nos modèles nous les traitons en sujets (lettre du 29 Juin). Goethe aimait bavarder avec les enfants, jouer avec eux, leur donner des friandises. Dans Werther, il revient, à plusieurs reprises, sur les relations amicales et confiantes que le héros entretient avec les frères et sœurs de Charlotte. Il dessine leurs attitudes, leur donne du sucre en prenant son café, leur distribue des kreutzers, le dimanche, à l'heure de la prière, et c'est le saisissant tableau de Charlotte au milieu de "ses" enfants. C'est ainsi que Goethe, au retour d'un bal, avait lui-même vu Lotte chez elle, et l'émotion de Werther est rendue avec trop de sincérité pour qu'elle n'ait pas été ressentie effectivement par Goethe. La lettre du 15 août est une véritable page de pédagogie sur l'art de conter, art que Goethe possédait lui-même: "Je leur contai, ensuite leur histoire favorite, celle de la princesse servie par des mains enchantées. J'apprends beaucoup à cela et je suis étonné de l'impression que ces récits produisent sur les enfants. S'il m'arrive d'inventer un incident ou de l'oublier quand je répète le conte, ils s'écrient aussitôt: "c'était autrement la première fois", si bien que je m'exerce, maintenant, à leur réciter chaque histoire comme un chapelet, avec les mêmes inflexions de voix, les mêmes cadences et sans y rien changer".

Cet amour des enfants, des jeunes en général, posséda Goethe toute sa vie à recueillir des adolescents plus ou moins à la dérive. Il ramena chez lui, étant étudiant, un jeune harpiste et il reconnaît, dans Poésie et Vérité, les inconvénients de ce penchant: "En cette occasion, se manifesta encore une fois la singularité qui m'a beaucoup coûté durant toute ma vie et qui consiste à rassembler autour de moi de jeunes êtres, et à me les attacher si bien qu'à la fin je suis chargé de leur sort"

C'est ce qui arriva à Wilhelm, lorsqu'il devint le père adoptif de Mignon. Lors des premières années de son séjour à Weimar, Goethe a recueilli, chez lui, un jeune pâtre suisse, qui avait été adopté par reconnaissance par un ami de Goethe, disparu en Amérique. Goethe se fit nommer tuteur de cet enfant,

s'ingéniant pendant plusieurs années à éduquer une nature plutôt rebelle. Il le confiait à Mme de Stein pendant ses absences. Cet amour des enfants et des adolescents était intimement lié chez Goethe à une véritable passion pédagogique. Dans l'Evolution morale du jeune Goethe, Loiseau remarque : "Cet instinct pédagogique de son père, dont il voudrait faire croire qu'il eût tant à souffrir apparaît chez lui de très bonne heure. Il se montre naïf et pédantesque dans les lettres du jeune étudiant de Leipzig à sa soeur Cornélie, nous le retrouvons dans plus d'une des lettres voire même des billets d'amour du Ministre d'Etat à Mme de Stein et le Conseiller aurait pu signer la plupart des lettres que Goethe adresse à son fils August, étudiant à Heidelberg.

Ce besoin d'enseigner s'était manifesté très tôt. En effet, encore enfant, Goethe avait rédigé des "Cours d'histoire" pour son jeune frère Jacob, très tôt disparu. Plus tard, étudiant, il ne saura s'empêcher d'écrire en pédagogue à sa soeur, lui prodiguant des conseils pour diriger ses lectures, pour former son intelligence et sa volonté, et, à peine échappé à la discipline paternelle, il rêve d'en appliquer une semblable à sa soeur, l'accablant de directives assez pédantes, pour former son intelligence et sa volonté. Sa lettre du 6 décembre 1765 à Cornélie est une "correction de devoir", il y reprend les termes employés par sa soeur dans une précédente lettre et lui conseille des tournures ou plus allemandes ou plus élégantes. De même dans la lettre du 23 décembre. Le 28 mai 1766, il lui conseille la lecture de Boileau (surtout le Lutrin) qui forme, pense-t-il, le goût. En octobre 1765, c'est Télémaque qui a ses faveurs.

Ce souci pédagogique se retrouve dans presque toutes les lettres de 1766 à 1767 (il disparaît après 1768). Heussner (Goethe als Erzieher p. 9) note : Cela paraît presque comique et Goethe a dû en rire lui-même plus tard, lorsque l'on voit la solennelle dignité avec laquelle ce frère, d'une seule année plus âgé, s'adresse à sa soeur et lui prêche comme une sagesse personnelle, l'après-midi, ce qu'il a entendu au cours de Gallert le matin même.

Ces tentatives pédagogiques n'allèrent pas plus loin, mais la préoccupation enseignante ne quitte jamais Goethe. On peut considérer qu'à l'égard du fils de Madame de Stein, Félix von Stein, Goethe agit en véritable précepteur, dans l'esprit de Rousseau. Certes, il ne dispensa pas à Fritz un enseignement scolaire, systématique, mais il assura son éducation par des conversations, par le commentaire des contacts avec la réalité. Fritz von Stein (1772-1844) vécut plus de deux années chez Goethe de 1783 à l'hiver de 1786. En 1809, Humboldt écrivait que le jeune homme portait encore, voire dans ses imperfections même, les traces de l'influence de Goethe. Fritz était-il réellement devenu, comme on l'a dit, un "modèle de réussite pédagogique" ein pädagogisches Kunstwerk"-Körner, 6/11/95 on ne peut l'affirmer, mais Eisele note que d'après la correspondance de Schiller et de Körner, Goethe avait voulu élever Fritz de manière purement objective, ou, comme le traduit Körner, de manière purement humaine. A l'âge de vingt cinq ans Fritz apparaissait sans aucune trace, certes, de génie, sans enthousiasme propre, mais pourvu d'une nature sans complexe, gaie et intelligente, sensible, avec une certaine chaleur à tout ce qui était bon, un être bienveillant. Goethe n'en demandera pas plus à son héros, Wilhelm Meister.

Les lettres de Goethe à Madame de Stein montrent l'intérêt constant, manifesté par Goethe à l'enfant dont il assurait l'éducation. Fritz est très heureux, dit-il et se développe visiblement; il cause à Goethe beaucoup de joie. Il est aimable et bon ("Fritz ist gar lieb und gut und macht mir grosse Freude"-lettre du 20 septembre 83) Goethe emmène Fritz au cours de ses voyages à Gotha, à Eisenach et il écrit à Madame de Stein que Fritz est joyeux, qu'il l'a envoyé seul en différents endroits, pour qu'il apprenne à se comporter, et que d'après ce qu'on lui a dit et ce qu'il a lui-même remarqué, il s'entend très bien aussi est il heureux de le ramener toujours meilleur (Fritz ist sehr munter, ich habe ihn an alle Orte allein hingeschickt

damit er sich betragen lerne und wie ich höre und mercke macht er es recht gut, es freut mich dir ihn immer besser wieder zu bringen. 5.6. 1784). Goethe l'initie aux sciences et le conduit dans son laboratoire où il lui expose les symboles chimiques.

Il faut toutefois noter que, dans ces lettres de Goethe à Mme de Stein, les allusions à Fritz, si elles sont assez fréquentes, demeurent toujours brèves. (quelques lignes au maximum). Nous ne trouvons nulle part une étude véritable de la psychologie de Fritz. *Jamais* Goethe n'expose ses idées sur la pédagogie à employer pour éduquer son élève. Il ne propose à la mère de l'enfant aucun plan d'étude. Il s'agit beaucoup plus de remarques banales que de réflexions sérieuses sur son rôle d'éducateur. Si Goethe a pris son rôle de précepteur aussi *sérieusement* que le voulait Rousseau, il n'en a pas laissé de traces écrites. Quant au disciple lui-même, il a été conscient des talents pédagogiques déployés à son égard et n'a cessé de manifester à Goethe une profonde reconnaissance : Fritz écrit à ce sujet : je tenais de tout mon cœur à ma mère mais presque plus encore à Goethe qui venait presque chaque jour chez mes parents et me traitait avec amour, sérieux et avec plaisanterie, selon la nécessité, si bien que je considérais son attitude envers les enfants comme un modèle du genre... j'avais près de 9 ans lorsque Goethe me prit chez lui dans sa maison, et ce fut la période que je pus considérer comme la plus heureuse de ma vie. Ce bonheur n'a duré que deux ans jusqu'à ce que Goethe partît en voyage à Carlsbad pour gagner, de là, l'Italie. Je restai encore, car on escomptait toujours son retour, presque une demie année chez lui.

au jeune Fritz

L'intérêt pédagogique porté par Goethe/survécut à son amour pour Mme de Stein et Goethe continua à s'occuper de la carrière de Fritz après que celui-ci fut devenu un homme (lettre de Goethe à Fritz du 16-2-1778).

Si Goethe est parvenu à faire d'un enfant qui lui était malgré tout étranger un modèle de réussite *éducative* (ein pädagogisches Musterwerk) on pouvait attendre un résultat semblable lorsqu'il s'est occupé de l'éducation de son propre

fils August (1789-1830). Malheureusement il n'en fut rien.

Fritz von Stein n'était pas un génie, il semble avoir été doué d'une intelligence moyenne et fit une carrière normale, conforme à son rang. Auguste, par contre, écrasé sans doute par le complexe de "fils de génie" n'a guère donné de satisfaction à son père. Goethe pourtant ne manqua pas de s'intéresser aux progrès de son enfant, comme ses lettres en font foi. Il se réjouit de sa naissance. Dans une lettre à Herder du 12-3-1790, il signale qu'il joint un message à son fils. On peut se demander pourquoi car August n'avait alors que 4 mois ! Mais Goethe regrette de n'avoir pu le prendre avec lui. Il déclare s'ennuyer (Lettre à Herder ^{du 3-4-90} du petit être dans ses langes (das Kleine Geschöpf in den Windeln). De Breslau, le 11-9-1790, Goethe se déclare heureux : sa femme lui est fidèle, son enfant vit, le poêle chauffe bien" que pourrait-il espérer de plus (..mein Mädchen treu ist, mein Kind lebt, mein grosser Ofen gut heizt, so habe ich vorest nichts weiter zu wünschen"). Dans ses lettres à Christiane (9 août 1772 et 12 août 1772) il lui recommande d'embrasser le petit (Küsse den Kleinen). mais ne pose aucune question à son sujet. Une simple allusion à son fils dans sa lettre du 1-2-93 à Jacobi (mon garçon est gai et grandit (mein Knabe ist munter und wächst"). De son fils âgé alors de 4 ans, Goethe écrit le 7 juillet 1793 du camp près de Marienborn "Mon garçon est un être heureux, je souhaite qu'il puisse voir, de ses beaux yeux, beaucoup de belles et bonnes choses dans le monde. (Mein Knabe ist ein glückliches Wesen, ich wünsche dass er mit seinen schönen Augen viel schönes und gutes in der Welt sehen möge). L'enfant se développe normalement et le 28-6-1794 Goethe le déclare "froh und klar".

Lorsque l'enfant atteint l'âge de 6 ans, Goethe croit le temps venu de mettre en pratique les préceptes de Rousseau. Il s'efforce de faire voir à son fils le plus de choses possible. Il écrit à Christiane le 29-8-1795 : "je garde le petit avec moi, il est aussi gentil que je puisse le souhaiter. Il a déjà vu beaucoup de choses : la mine, la fabrique de porcelaines, la verrerie, le tour, où sont fabriquées les billes de marbre pour les jeux d'enfants,

il a partout acquis quelque chose et parle fort bien de tout cela?

En agissant ainsi, Goethe ne s'inspirait pas seulement de Rousseau mais mettait également en pratique les idées exposées par Basedow dans son *Methodenbuch* de 1770.

La formation d'Auguste est confiée à un jeune précepteur nommé Eisert sous la surveillance d'un professeur du nom de Kästerns. (Lettre de Mme de Stein du 28-3-1797). Goethe conserve les lettres que lui adresse son fils pendant son voyage en Suisse et note les progrès en écriture d'Auguste qui a alors près de 8 ans. Il demande à Christiane Vulpius de dire à Auguste que son père s'intéresse à son travail et garde ses lettres (Lettre du 9-8-97). Huit jours plus tard, Goethe dans une lettre à Christiane également (15-8-97) regrette de n'être pas assez fortuné pour amener avec lui dans son voyage sa femme et son fils. A sa lettre du 24-8-97 à Christiane, il joint une lettre personnelle à Auguste; s'inquiète de sa santé, l'enfant ayant été malade (Lettre du 12-9-97). Il conseille de consulter un médecin, Auguste ayant des maux de tête (lettre à Christiane du 27 nov. 98). Toutefois, si Goethe fait souvent mention de son fils c'est toujours brièvement, la plupart du temps, il se contente de demander à Christiane de l'embrasser pour lui. Il faut attendre la lettre du 17-9-99 à Karl von Knebel, pour que Goethe parle enfin de l'éducation de son fils (âgé de 10 ans alors) et précise sa doctrine à cet égard : "Mon fils Auguste grandit et fait preuve de beaucoup de talent dans certains domaines : l'écriture, les langues, pour tout ce qui est observation, il a également une excellente mémoire. Mon unique souci est de ne cultiver que ce qui est réellement en lui et de lui faire apprendre à fond tout ce qu'il apprend. Notre système habituel d'éducation pousse sans nécessité les enfants dans tant de directions qu'il est responsable de toutes les mauvaises orientations que nous remarquons chez les adultes.

Le programme d'étude témoigne déjà des deux soucis pédagogiques de Goethe : respecter la nature en ne faisant apprendre que ce qui est conforme au talent propre de l'élève lui enseigner à fond ce qu'il doit connaître, ne pas se borner à quelques aperçus superficiels. Goethe développera dans le

Wilhelm Meister ces deux points de vue fondamentaux.

Goethe décide enfin de ne plus se séparer de son fils et de l'emmener avec lui dans ses voyages. Les lettres des années suivantes qui auraient dû être riches d'observations sur le développement de l'enfant et ses projets sont à nouveau assez banales. Nous apprenons (26-6-1801 à Ch. Vulpius) qu'August, qui est près de son père est heureux. Il dort longtemps, se promène, boit de l'eau, mange des cerises et des fraises, se baigne. Aucune allusion à ses études, bien qu'il ait atteint 12 ans, l'âge auquel un enfant de notre époque a terminé le cycle primaire et aborde l'enseignement secondaire. Une allusion à la formation religieuse d'August dans la lettre du 26-4-1802 à Herder : Tu as l'amabilité, noble et vieil ami, d'introduire mon fils dans la société chrétienne, d'une manière plus libérale que la tradition le prescrit. Je t'en remercie de tout coeur et je me réjouis que dans tes mains il franchisse ce pas toujours redouté des enfants, d'une manière conforme à sa formation actuelle : (Cit.) Le 25 janvier 1804 Goethe mentionne la présence d'un précepteur nouveau auprès de son fils, Riemer (1774-1845) qui sera jusqu'en 1802 précepteur d'August pour devenir ensuite Professeur au Lycée de Weimar puis bibliothécaire.

Après une visite d'August à la mère de Goethe, celui-ci écrit à Elisabeth Goethe le 6 mai 1805. "le premier essai d'August de jeter un regard sur le monde a si bien réussi que je suis plein d'espoir pour son avenir. Son enfance a été heureuse et je souhaite qu'il conserve sa sérénité et sa joie dans un âge plus sérieux. En mars 1806, Goethe ^{veut} envoyer son fils à Berlin et le recommande à son ami Zelter, lui demandant de chercher une chambre pour Auguste qui séjournera de 15 jours à 3 semaines à Berlin. Goethe présente son fils comme un garçon solide et résolu (ein gesetzter und gefaster Knabe). Le voyage n'aura pas lieu.

Lorsque Auguste a 18 ans, il réclame un sabre et des pistolets à son père ^{qui} alors à Karlsbad ne parvient pas à trouver le modèle de sabre que désire son fils (Lettre du 1-7-1807). L'année d'après, Goethe, qui ne s'est pas réellement préoccupé de donner à son fils une solide formation, continue

à se faire des illusions sur l'avenir de son enfant : je me réjouis à la pensée que l'entrée d'Auguste dans le monde s'est si heureusement si favorablement déroulée qu'on doit réellement espérer, que cela continuera de même" (Mich freut an August zu denken sein erster Eintritt in die Welt ist so glücklich und so günstig, dass man wohl hoffen kann, es werde so auch vorwärts gehen" à Christiane 26-4-1808). Il est difficile d'être plus naïf et de se contenter d'aussi peu. Malgré tout Auguste commencera ses études universitaires à Heidelberg, et les débuts semblent encourageants. Goethe écrit à Bettina Brentano le 22 juin 1808 que tout va bien, il n'ajoute pourtant aucun détail sur la vie d'Auguste étudiant (Meinem August geht es bis jetzt in Heidelberg ganz wohl). Auguste même semble-t-il une vie assez retirée mais Goethe écrit à Christiane (2-7-1808) on ne saurait l'en blâmer (Er macht seine Sachen ganz artig und selbst dass er nicht viel unter Leute mag, in einem kleinen Zirkel lebt, kann man nicht tadeln). Il adresse à son fils une longue lettre mais il y parle avant tout de lui-même, se bornant, dans les deux premiers paragraphes à conseiller à son fils de visiter la région d'Heidelberg, "région particulièrement riche en curiosités naturelles et artistiques" (die an Natur und Kunstmerkwürdigkeiten reicht ist. Lettre du 17-8-1808). Qu'Auguste observe la population des différentes provinces, l'aspect, les coutumes de ces peuples pour élargir son expérience. Une seule phrase est consacrée aux études universitaires, Goethe, qui dans ce domaine peut difficilement se citer en exemple, lui demande ce qu'il envisage de faire au prochain semestre. Un an plus tard (le 10-7-1809) il renouvelle à son fils qui se propose de faire un voyage sur le Rhin, ses conseils d'observation minutieuse des populations. Qu'il prenne des notes, rédige un journal de voyage car de telles notes sont pour nous et les autres riches d'enseignement, et d'une inestimable valeur lorsqu'on revient plus tard sur les lieux (Dergleichen Aufsätze sind für uns und andre sehr belehrend, und in der Folge, wenn wir wieder an solchen Ort kommen, unschätzbar.) Mettant à profit les conseils paternels, le jeune Auguste excursionne, il va même jusqu'à rentrer à pied de Heidelberg à Weimar, ce que son père approuve. (Das ist denn für diese Jugend ganz artig. Lettre du 26-9-1809). Goethe s'interroge sur les avantages et les inconvé-

nients pour un fils de ne pas embrasser la carrière du père : cela pose certes un problème, mais cela a du bon, car si d'un côté il semble y avoir séparation, il y a d'autre part une réunion car finalement tout ce qui est intelligent et raisonnable se réjoïnt. (wenn einerseitz eine Trennung zu entstehen scheint, so entsteht von der anderr eine Vereinigung, weil denn doch zuletzt alles Vernünfftige und Verständige zusammentreffen muss. an Voigt le 26-9-1909).

Suivant la coutume propre aux étudiants allemands de fréquenter successivement plusieurs Universités, et comme l'avait fait son père, Auguste, après Heidelberg, va étudier à Iéna. Son père se déclare peu satisfait de ce séjour et envisage de l'abréger pour envoyer Auguste à Göttingen, (Lettre à Christiane du 30 mars 1810) sans donner exactement les raisons de son mécontentement, il se borne à déclarer "es kommt schon etwas Kummeltürkisches in ihn. Mais le 8-10-1810 dans une longue lettre au duc Charles Auguste, il explique les difficultés rencontrées par son fils à Iéna. Goethe sollicite pour lui un poste de "Kammerassessor " et rédige pour cela sommairement le curriculum studiorum d'Auguste depuis son enfance; Il a acquis de nombreuses connaissances, il a étudié un an et demi le droit (Jurisprudenz) à Heidelberg, puis un an à Iéna se spécialisant dans les questions économiques et de chancellerie (Cameral und ökonomische Wissenschaften). Si Goethe ne laisse pas son fils terminer ses études et suivre une carrière normale pour s'initier aux affaires, c'est que Auguste est à Iéna dans une situation pénible (eine peinliche Lage) Alors qu'à Heidelberg il avait adhéré aux organisations d'étudiants, à Iéna, il demeure replié sur lui-même, isolé, suspect à ces associations et attaqué par elles, il serait même en danger ? (in Jena enthält er sich, rücksichtlich auf seine Verhältnisse, von allem und steht dadurch freilich ganz isoliert und muss gegen alle Parteien face machen, welches denn, so Klug er sich auch benimmt, ein unbequemer und gefährlicher Stand bleibt). On ne peut qu'être attendri en entendant Goethe énumérer un peu naïvement les qualités de son fils : c'est une nature pratique, qui voit la vie avec plus de pénétration et se montre plus habile qu'on ne l'est normalement à son âge (Er ist eigentlich praktischer Natur auch über seine Jahre im Leben einsichtig und gewendt.) Il sait conduire

l'affaire qu'on lui confie avec calme et sûreté (weiss, wie ich schon in häuslichen Dingen sehe, ein ihm aufgetragenes Geschäft mit Ruhe und Sicherheit durchzuführen). Puis Goethe en courtisan flatteur assure que Auguste éprouve ~~un~~ sentiment inné de fidélité à l'égard du duc (eine treue angeborne Anhänglichkeit an Euer Durchlaucht höchste Person). Il semble que cette démarche paternelle soit restée sans suite.

Il n'est plus fait mention d'Auguste dans la correspondance de Goethe jusqu'à une lettre du 15 juillet 1813 où Goethe donne à Christiane des conseils pour la convalescence de son fils qui vient d'être malade. Quelques lignes seulement qui reflètent assez peu il faut l'avouer, une inquiétude paternelle normale, mais rien de plus. (Ich habe diese Tage viel an ihn gedacht und ihn zu mir gewünscht).

Nous apprenons par une lettre de Goethe au Duc Charles August que le jeune Goethe s'est porté volontaire pour la guerre de l'Indépendance considérant que c'était son devoir et une obligation d'honneur (der Pflicht und Ehre es gemäss gehalten hätte sich gleichfalls zu melden). Goethe sollicite du duc qu'Auguste soit autorisé à reprendre une carrière normale à Weimar, où il pouvait également aider son père (30-12-1813). Il ne semble pas que Goethe ait fait grand cas des exigences du patriotisme. Quelques jours plus tard (le 14-1-1814) Goethe donne à son fils quelques conseils de "franchise diplomatique" : Qu'il observe bien quels buts poursuivent les hommes, et comment, pour y parvenir, ils dissimulent leurs projets. (Wo die Menschen hinaus wollen und zweitens wie sie sich deshalb maskieren!) Ne nous montrons pas trop heureux pour éviter la jalousie des autres (Zeige dich nicht allzu behäglich, damit sie dir dein Glück nicht übel nehmen).

Puis Auguste se marie et devient père. Goethe ne fait que d'assez brèves allusions à ses petits enfants. En juillet 1802 de Marienborn, il écrit à plusieurs reprises à Auguste, l'entretient de ses conceptions neptunistes. En 1830, Auguste se rend par la Suisse en Italie. Il tient un journal de route, conformément aux conseils paternels (lettre du

25-6-1830) lui demandant d'observer minutieusement tout autour de lui. Conformément aux théories de Rousseau, Goethe centre son éducation autour de l'observation personnelle (eigene Anschauung). Après un voyage circulaire à travers l'Italie, Auguste revient à Rome pour y mourir brusquement de la variole le 27 octobre 1830. Dans aucune des lettres de Goethe à son fils il n'était fait mention de l'état physique et moral d'Auguste avant son départ, à peine allusion, après sa mort, dans la lettre à Kestner du 27-12-1830) où Goethe écrit : "Mon fils voyageait pour recouvrer la santé, ses premières lettres d'Italie apportaient pleine consolation et joie" (Mein Sohn reiste um zu genesen, seine ersten Briefe von jenseits waren höchst tröstlich und erfreulich). Rien n'indique les gros soucis qu'Auguste avait causés à son père, le "ratage" de son éducation.

Si les lettres de Goethe à son fils sont relativement assez nombreuses, fort peu d'entre elles, nous venons de le voir, ne traitent de son éducation, ne contiennent des conseils pédagogiques, pas même à l'époque où Auguste fréquentait l'Université. Etrangement, le comportement pédagogique de Goethe à l'égard de son fils est différent de son attitude envers le fils de Mme de Stein. On ne peut cependant rendre Goethe responsable de l'échec de son fils. Platon avait déjà noté cette inquiétante discontinuité dans l'hérédité des qualités : "Comment se fait-il donc que les pères qui sont gens de valeur aient maintes fois des fils qui se révèlent de pauvres sires ? (Protagoras). Certes Goethe a attentivement suivi les progrès d'Auguste enfant : Dans les Conversations et Témoignages, Frédérique Brun déclare le 12 juillet 1795 : Goethe a éduqué un jeune homme de 5 à 20 ans, maintenant c'est son fils âgé de 6 ans qu'il forme selon les mêmes principes. Qu'on laisse l'enfant se tenir sur ses jambes, regarder de ses propres yeux, voilà pour lui l'essentiel.

. Plus tard, il discute avec Voss de l'enseignement à donner à son fils alors âgé de 13 ans, enseignement qui paraîtrait bien sommaire de nos jours puisqu'il ne prévoit qu'une heure de cours par jour. Auguste d'ailleurs s'endort parfois pendant cette leçon (Gesp. u. Zeug- Ernestine Voss 1802-3). De toutes façons Auguste n'était pas doué pour devenir poète. "Mon fils, reconnaît Goethe, a l'avantage de

n'avoir aucune disposition pour la poésie" (Mein Sohn hat das gute, auch nicht die geringste Aulage zur Poésie zu haben (Gesp. u. Zug. Reinhard. 30-5-1807)). On peut se demander s'il était réellement doué pour quelque chose.

En dehors de ces deux essais de pédagogie pratique portant l'un sur Fritz, avec succès, l'autre sur August, son fils (mais peut-on réellement parler d'une vraie entreprise pédagogique dans ce dernier cas ?) Goethe n'a pas manqué de porter un vif intérêt à l'enseignement supérieur, dans l'Etat de Saxe Weimar, remplissant à l'Université d'Iéna des fonctions certes plus administratives que pédagogiques mais dans un but d'éducation certain, ^{concernant} la formation de la jeunesse étudiante de l'époque. A partir de 1809, en effet, Goethe fut chargé de superviser l'Université d'Iéna. Il avait en particulier l'administration des collections d'arts, des collections de sciences naturelles, de la bibliothèque, de l'observatoire et du jardin botanique. En un mot le domaine artistique et scientifique. Depuis 1803, il contrôlait déjà l'Institut de Sciences Naturelles. En 1817, il devenait responsable de toutes les bibliothèques de la ville. Nous savons par sa correspondance et par divers témoignages que Goethe ne prenait pas ses fonctions à la légère. Il apportait un soin particulier au choix des nouveaux professeurs, s'intéressant à leurs travaux, en particulier aux recherches du Professeur Döbereiner (1780-1849) qui enseignait la chimie à Iéna depuis 1816. (V. lettre de Goethe à Riemer du 25-5-1816). Il hésite, après mûres réflexions à recommander la candidature de Schelling à une chaire à Iéna, fait part de ses scrupules à Von Voigt (lettre du 27-2-1816). Il appuie par contre chaudement la demande de Schiller qui, pense-t-il, sera particulièrement avantageuse pour l'Académie (um durch ihn, der Akademie neue Vorteile zu verschaffen. Lettre in das geheime Consilium). Rappelons que c'est lors d'une cérémonie organisée par le Directeur de l'Institut de Botanique à Iéna, à l'occasion du premier anniversaire de cet Institut en 1794 que Goethe rencontra Schiller et s'entretint avec lui. C'est également sous la recommandation de Goethe que Fichte vint enseigner à Iéna.

Goethe portait un intérêt tout particulier aux bibliothèques dont il avait la charge. Il expliquait lui-même avec humour comment il avait dû être amené à s'introduire par effraction (en faisant percer un mur) dans la bibliothèque de l'Université pour procéder, contre le corps professoral, à sa remise en ordre. Soutenu par le Directeur, Goethe s'occupe de tout, réforme tout : Soret dans ses entretiens avec Goethe (Gespräch 10-5-1884) écrit : ...

"Goethe m'a raconté ce soir tout ce qu'il a fait à Iéna en faveur des établissements succursaux de l'Université, en particulier le Musée d'Histoire Naturelle et la bibliothèque. Intérêt durable de Goethe pour cette Université puisque le même Soret rapporte le 15-3-1830 : "Ensuite nous avons parlé de la bibliothèque d'Iéna qui est sous sa direction... Il m'a raconté de nouveau avec de grands détails comme quoi il est parvenu à mettre de l'ordre dans la bibliothèque de l'Université.

Cela nous a conduit à parler des attributions de Goethe comme chef de différentes institutions relatives à l'instruction publique. Il dirige de nombreux établissements dont la plupart sont de sa création. Il s'en occupe avec suite et ^{en}détail, il y consacre beaucoup de temps. Goethe travailla avec Renner (1779-1850) à la création d'un institut vétérinaire, fait établir un catalogue de plantes rares du jardin botanique (lettre à Schlosser du 30-8-1799). Toutefois, il semble que Goethe, par suite de ses préoccupations personnelles à l'époque ait surtout oeuvré en vue du développement des études scientifiques, tout particulièrement des sciences naturelles. Le 18-4-1792, il écrivait à Karl August, se félicitant de l'intention du duc de financer le développement de l'Institut botanique, conformément aux vœux presque unanimes des Universitaires. Il se penche sur des détails d'administration, donne son avis sur l'achat d'un appareil d'optique (chromatischer Apparat Lettre à Zelter du 14-4-1816). Mais Goethe ne négligeait pas, cependant, les beaux arts : il crée une école de chant, rattachée au théâtre, école qui se développa heureusement et dont Goethe se déclare satisfait dans une lettre du 11-1-1811 à Bettina Brentano (überhaupt, geht unsere kleine

musikalische Anstalt diesen Winter recht ruhig und ordentlich fort). Il manifestait le même intérêt pour le dessin. Il avait trouvé à Weimar une école de dessin (Zeichnen schule), à partir de 1807, il s'occupa de son développement avec Heinrich Meyer son directeur. Il est particulièrement intéressant de noter que Goethe voyait dans cet établissement un moyen de servir l'art, sans doute mais également l'industrie, et il en tenait compte dans sa rédaction des programmes créant ainsi indirectement un établissement d'enseignement technique "Nach dem von Goethe aufgestellten Programm sollte sie (die Zeichenschule) nicht nur der allgemeinen Geschmacksbildung dienen sondern auch der Forderung der Industrie. Damit wurde in Weimar der Anfang der gewerblichen Bildung gemacht"). L'enseignement s'adressait avant tout aux artisans du bâtiment. Mais il s'étendit rapidement à de nombreux corps de métiers (fabricants d'orgues, d'horloges, tourneurs, voire jardiniers). En octobre 1829, cet établissement, à l'origine l'école de dessin devenait une véritable Ecole Technique (grossherzogliche freie (Gewerksschule) Car Goethe portait à l'enseignement professionnel un intérêt égal à celui qu'il portait à l'Enseignement Supérieur. Il oeuvra pour la création d'écoles du dimanche que nous rattacherions aujourd'hui à la promotion sociale "Sonntage = Nachhelfs = Vorbereitungsschule für Handwerkslehrlinge" Etablissement en étroite liaison avec le marché du travail (Muthesius op. Cit. p. 157 à 162). Conformément à l'idéal grec d'un esprit sain dans un corps sain, Goethe est partisan de l'éducation physique, du sport pour les étudiants. Aussi proteste-t-il lorsque pour des raisons politiques, certains gymnases sont fermés. Lorsque des "Tyrans" trop inquiets décidèrent la fermeture des gymnases, Goethe intervint avec vigueur en faveur de leur réouverture pour assurer à la jeunesse étudiante un équilibre entre les exigences corporelles et le poids écrasant accordé aux activités (Cit.) Mais cette protestation était causée uniquement par un souci d'éducation complète et non par une sympathie quelconque à l'égard des aspirations politiques de la jeunesse étudiante. Au contraire, dans ce domaine, Goethe est nettement réactionnaire. S'il a manifesté au début une certaine indulgence, voire un réel intérêt pour les associations d'étudiants et

la Burschenschaft, les excès de celle-ci le rejettent rapidement du côté des représentants de l'ordre. Dès 1792, il réclamait déjà enquête et sanctions contre un petit "chahut" pourtant assez classique. Il qualifiait de "nids de rustres" (Brutnester der Rohheit) les associations d'étudiants et prônait l'anéantissement de ces sociétés plus ou moins secrètes. Certes, l'Université à Iéna était importante et le nombre des étudiants (916 en 1792) élevé pour l'époque. En 92, Goethe va observer une "marche" des étudiants et fait un rapport sur ceux-ci que la population soutient. Ce qui mécontente Charles Auguste qui craint que les étudiants n'aillent à Erfurt. En 1797, à la suite d'une manifestation d'étudiants au théâtre, Goethe écrit au Hofmarschallamt (le 9-6-1797) exigeant des mesures de police (deux hussards, suppression de la première rangée de sièges pour faciliter l'accès des forces de l'ordre en cas d'évacuation forcée du public !). Cette attitude de base est renforcée par les troubles causés par la Burschenschaft. C'est à Iéna en effet que cette association d'étudiants avait été fondée en 1815. Elle s'était particulièrement illustrée lors de la Fête de la Wartbourg en 1817, et fut interdite en 1819 à la suite du meurtre de Rotzebuc. Parlant de la manifestation antimilitariste de la Wartbourg Goethe la qualifie der "garstiger Wartburger Feuerstank"). Goethe ne semble pas avoir essayé de comprendre les problèmes propres aux étudiants. En 1795 il conseillait de donner au Commandant de la Place le soin d'assurer l'ordre et la sécurité. Goethe a même la naïveté de croire que l'ordre qu'il a maintenu lui survivra (lettre à Fr. Müller 20-9-1823)

Malheureusement, constate Goethe, ce ne sont pas les étudiants seuls qui sont à surveiller, le corps professoral ne vaut pas mieux, sa pédagogie et son état d'esprit laissant à désirer. Si Goethe admet que la fréquentation du monde de l'Université l'a maintenu alerte et en progrès (Gräfin von Egloffstein 6-3-1818 : das ihn ewig frisch und in steter Fortbildung erhalte), il lui reproche son esprit de caste (der Kastengeist der Akademiker Fr. Miller 13-10-1817), son émiettement en sectes rivales "j'ignore si vous connaissez le milieu universitaire allemand. Il n'est pas des plus agréables et à Heidelberg en

particulier il semble régner une rage entre différents partisans et la science sépare au lieu d'unifier (ich weiss nicht, ob sie mit dem deutschen Universitätswesen bekannt sind ? Es ist nicht eben das angenehmst und in Heidelberg besonders scheint viel Parteiwurt zu herrschen und die Wissenschaft trennen Statt zu vereinigen G von Reinbeck 9-5-1807).

Mais c'est avant tout à la pédagogie de l'Enseignement Supérieur que Goethe s'en prend. Il la trouve inadaptée au monde actuel, incapable de donner un enseignement réellement utile. "On peut à peine parler d'un savoir autonome. On rassemble les jeunes gens, tel un troupeau dans des salles de classe et des amphithéâtres et on les nourrit, en l'absence de toute nourriture réelle, avec des citations et des mots. Il n'est pas difficile de comprendre que c'est là une erreur de chemin". Il arrive que le professeur possède bien sa spécialité, mais ce n'est alors pas mieux car il devient suffisant et plein de morgue (Des Dunkels ist nun gar kein Ende). Goethe est particulièrement dur pour la science enseignée officiellement qui est soit une philosophie populaire sans saveur (eine seichte Popularphilosophie) ou un incompréhensible gallimatias transzendentaler Redensarten). Les cours magistraux ne sont que sottise (Blödsichtigkeit). En effet, les différentes disciplines sont bon gré, mal gré, découpées en cours semestriels. Le nombre des véritables découvertes est restreint, surtout si on embrasse du regard les derniers siècles écoulés. La plupart des choses enseignées ne sont que répétition de ce que tel ou tel illustre prédécesseur a dit. Goethe réclame un enseignement moderne, qui tienne compte des dernières inventions, qui soit lié au milieu, qui s'exprime dans des publications savantes. Un professeur valable doit enseigner ce qui s'impose dans le jour, dans l'heure même..., et ne pas se borner à transmettre les connaissances qu'il a lui-même reçues. Il doit rendre compte des nouveautés, des toutes dernières nouveautés, produire un travail académique, se montrer adroit et actif dans de nombreuses publications.

Critique donc de la pédagogie mais aussi de la mentalité car malheureusement l'état d'esprit du corps professoral évolue mal et Goethe se plaint de son esprit démagogique. Autrefois, les professeurs étaient âgés, respectés, imposaient une discipline à la fois paternelle et ferme ("tyranmisch - väterlich") et dans les universités qu'elles soient catholiques ou protestantes, cette organisation paternelle reposait sur le respect (das väterliche Regiment war auf Ehrfurcht gegründet) Goethe prétend qu'il en était encore ainsi au temps de sa jeunesse "mais depuis 50 ans je vois arriver de jeunes professeurs qui s'instruisent en enseignant (die lehrend lernen) et qui, ces derniers temps se mettent sur le même plan que leurs étudiants (sich gar der Jugend gleichstellen). Ils nivellent tout dans un esprit révolutionnaire (mit revolutionärem Geist alles nivellieren). Goethe se demande où va aller la discipline. La situation s'aggrave par suite de l'action des mouvements d'étudiants et les états se doivent d'intervenir (Lettre de Juillet 1819 à Welden).

Mais la discipline n'est pas seule menacée. C'est la notion même de culture qui est ébranlée. Une civilisation nouvelle est en train de naître. "La jeunesse est entraînée beaucoup trop tôt et jetée dans le tourbillon de l'époque ; richesse et vitesse voilà ce qu'admire le monde, voilà le but poursuivi par chacun ; les chemins de fer, les postes rapides, les bateaux à vapeur et toutes les facilités imaginables de communication, voilà sur quoi débouche le monde cultivé, pour se dépasser, se "surciviliser", et par là se fixer dans la médiocrité, car c'est le résultat de cette universalité, de généraliser une culture médiocre.

Ce n'est plus une époque où dominant des génies, c'est le temps des médiocres plus "débrouillards" : c'est le siècle des Têtes capables, des hommes pratiques, qui saisissent rapidement les problèmes, et qui, pourvus d'une certaine habileté, sentent leur supériorité sur la foule, même si personnellement ils ne sont pas extrêmement doués. (Eigentlich ist es das Jahrhundert für die fähigen Köpfe, für leichtfassende praktisch Menschen, die, mit einer

gewissen Gewandheit ausgestattet ihre Superiorität über die Menge fühlen, wenn sie gleich selbst nicht zum Höchsten begabt sind". An K. F. Zelten 6-6-1825). Il semble que la position de Goethe soit claire à l'égard de l'Université. ^{mên} Les reproches qu'il formule sont parfois contradictoires. Il n'accepte pas le cours magistral, coupé de la vie, mais reproche aux jeunes professeurs d'être trop intéressés par l'utile, le pratique. Au fond Goethe sent la nécessité d'un changement mais craint le désordre et tout compte fait adopte une attitude de réactionnaire mécontent de l'être.

x

x x

A la fin de ce chapitre, nous est-il permis de conclure en affirmant que Goethe a réellement pratiqué la pédagogie. Certes, il n'a cessé de s'intéresser aux problèmes de l'éducation, il aimait les enfants, les observait avec soin, notait leurs réactions, savait les intéresser et se faire aimer d'eux. Il s'est comporté, dans une certaine mesure comme un précepteur vis à vis de Fritz von Stein, mais n'a pas directement entrepris l'éducation de son fils Auguste. Il est donc difficile de parler d'une importante activité éducative directe.

Cependant, Goethe s'est vivement intéressé aux problèmes de la formation de la jeunesse, faisant preuve d'un sens aigü de la nécessité de l'évolution des systèmes scolaires alors en application. Il a pris conscience des problèmes posés par l'enseignement supérieur sans les dominer. Il fut un administrateur actif des établissements d'enseignement. Nous avons vu qu'il n'hésitait pas à sacrifier beaucoup de son temps au développement de la Faculté d'Iéna - se penchant sur les questions de recrutement du corps professoral, de discipline des étudiants, d'équipement des laboratoires. Il a demandé qu'on tienne compte dans l'enseignement des progrès de la science, qu'on ne se borne pas à rappeler les théories des anciens maîtres, que l'on cesse d'être inactuel et inutilisable. Mais il n'a pas réellement élaboré de projets de réforme se limitant à donner quelques

avis isolés. On sait que Goethe n'était pas l'homme d'un système, qu'il fût philosophique ou pédagogique. Ses lettres et ses conversations ne contiennent aucune vue détaillée sur une réforme de l'éducation.

Mais Goethe n'est cependant pas resté totalement étranger aux réformes et aux innovations qui transformaient l'enseignement à son époque. Bien que non théoricien, il a élaboré une "utopie pédagogique, sous le nom de Province pédagogique, dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister.

Il nous appartient maintenant d'étudier les œuvres de Goethe qui peuvent être qualifiées de pédagogiques ou d'éducation. Trois de celles-ci sont particulièrement fondamentales pour l'étude de ses idées pédagogiques : Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister, ses Années de Voyage et les Affinités Electives.

C H A P I T R E I V

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE DE WILHELM MEISTER

DE L'ENRICHISSEMENT ESTHETIQUE DE LA PERSONNALITE

A LA FORMATION DE L'HOMME SOCIALEMENT UTILE.

LA MISSION THEATRALE DE WILHELM MEISTER

Il n'est pas possible de comprendre les Années d'Apprentissage sans se pencher au préalable sur leur première rédaction : La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister. Le manuscrit de la Theatralische Sendung, copié en Suisse par l'amie de Goethe et de Lavater Barbara Schultess ne fut retrouvé qu'en 1910, il correspond à la première version des cinq premiers livres, environ, des Années d'Apprentissage,^{er} fut écrit par Goethe entre 1777 et 1785, la version définitive entre 1793 et 1796 soit quelques années (cinq ans) après le voyage en Italie. Ce ne serait donc pas, comme on serait tenté de le croire, pendant la période du Sturm und Drang que cette oeuvre fut rédigée, mais en début de la période classique puisqu'elle est contemporaine de la rédaction en prose d'Iphigénie en Tauride.

La vocation théâtrale étant restée inachevée, les critiques pourront éternellement s'interroger sur la solution qu'aurait adoptée Goethe : Wilhelm devait-il rester fidèle au théâtre ou aurait-il fini par découvrir que là n'était pas sa vraie vocation ?

Certains ont pensé que le titre de vocation, "Sendung", était déjà ironique et que cette vocation de Wilhelm était, dès cette époque, conçue par Goethe comme une erreur de son héros (Creiznach Tome XVII de la Jubiläumssansgahe). D'autres, par contre, estiment que Wilhelm était destiné à demeurer fidèle au théâtre. Au fond rien n'interdit de penser que Goethe lui-même n'avait pas encore décidé du destin de Wilhelm, comme pour le sort de Faust lors de la rédaction du Urfaust.

S'il faut renoncer à deviner quel était le projet de Goethe lorsqu'il composait la Vocation Théâtrale de Wilhelm Meister, il n'en demeure pas moins intéressant d'examiner comment il pouvait à cette époque voir dans le théâtre un élément de formation de l'homme.

Vraisemblablement, le développement pris par le théâtre allemand entre 1750 et 1780 a joué un rôle sur la pensée de Goethe. Il faut souligner d'abord l'influence de Gottsched, faisant régner l'imitation des français, puis celle de Lessing qui prend en 1767 la direction du théâtre de Hambourg, rendant compte dans la Dramaturgie de Hambourg des pièces jouées. Lessing combattait l'imitation des Français et recommandait celle des Anglais et de Shakespeare, sans oser monter lui-même une pièce de Shakespeare. Un des principaux acteurs de ce théâtre, Eckhof (mort en 1778) avait l'année de sa mort raconté à Goethe sa vie et il est possible que ce récit ait contribué à la "Vocation" de Wilhelm. Un autre acteur Schröder qui introduisit Shakespeare à Hambourg en 1777 est le modèle du comédien Serlo dans la Sendung. On joua Shakespeare à Vienne au Burgtheater puis au théâtre de Mannheim. E. Staiger (Goethe Tome I) a souligné le parallélisme existant entre les débuts de l'adolescence de Wilhelm et la crise de croissance du théâtre allemand. On est allé même jusqu'à comparer le rôle de Jarno orientant Wilhelm vers Shakespeare à celui de Lessing guidant les jeunes dramaturges allemands vers 1770.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici les idées de Wilhelm sur le théâtre dans la Vocation théâtrale. Disons toutefois qu'elles sont plus proches de Lessing que du Sturm und Drang : Wilhelm est favorable à la règle de l'unité d'action, comme Lessing il défend l'unité de lieu dans Hamlet, comme Lessing appliquait ses principes à Shakespeare. Il admire par contre les grands classiques français : Corneille, Racine, ce qui s'explique puisque Goethe, à la même époque, se rapprochait du théâtre classique français en écrivant Iphigénie. Déjà dans la vocation théâtrale apparaît ce sens de la mesure dans la beauté, qui sera la dominante des idées de Goethe sur la formation.

Pourquoi le théâtre apparaît-il comme un moyen d'éducation, une réalisation de soi-même ? C'est qu'il est proche de la chaire du prédicateur, il enseigne la voix de la nature comme le prédicateur celle de Dieu, il agit immédiatement sur les sentiments, il communique directement le sens de l'Idéal et y fait communier les âmes. La passion de Wilhelm pour le Théâtre se confond avec son amour de l'Humanité. Mais pour agir, le théâtre a besoin d'un public formé, éduqué, un public de connaisseurs, il faut qu'une nation soutienne son théâtre car celui-ci est, dans une certaine mesure une oeuvre sociale.

Le rôle du théâtre se justifie en partie par l'état décadent de la société bourgeoise, Wilhelm y voit le moyen de fuir cette société, mais également une possibilité d'agir sur elle et de maintenir en elle le sens de l'idéal.

Mais le théâtre n'est-il pas plutôt et plus simplement une fuite devant la réalité, un dérivatif pour Wilhelm qui étouffe dans le cadre familial et bourgeois où il vit ? Est-ce le vrai remède aux aspirations insatisfaites, n'est-il pas, en réalité d'essence purement artificielle ? La mission de Wilhelm serait dans ce cas égoïste, or, il veut, au contraire, améliorer, convertir le public et à travers lui, la société entière. Ce but social qui apparaît dès le premier manuscrit ne cessera d'être évoqué dans les heures d'apprentissage pour devenir finalement le motif principal des Années de Voyage.

Il est étrange que Goethe ne fasse pas allusion à la théorie du théâtre "purificateur des passions". La Vocation est le dernier essai de Goethe pour assigner à la poésie son rôle dans la société. Ses oeuvres postérieures envisageront une forme de société idéale mais le poète et l'acteur en seront bannis comme le théâtre était banni de la République de Platon, et de la Province Pédagogique des Années de Voyage.

x
x x

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE

Il semble que les Années d'Apprentissage reprennent au début la conception du "théâtre formateur" telle que nous l'avons trouvée dans la "Mission Théâtrale" de Wilhelm Meister. Mais, comme nous le verrons, l'optique devient vite entièrement différente car le théâtre ne joue plus dans cette nouvelle version qu'un rôle négatif, l'intérêt s'est déplacé; Wilhelm constate qu'il se leurre lui-même en croyant trouver dans le théâtre la réalisation de sa personnalité profonde.

.../...

Le titre même du roman Années d'Apprentissage souligne qu'il s'agit d'un roman d'éducation d'un "Bildungsroman". La personnalité du héros se formera à travers diverses expériences, par de nombreuses aventures et au contact des milieux sociaux les plus différents. Le héros acquerra lentement une certaine maîtrise de lui-même, une sagesse, assez curieusement sanctionnée par une "Lettre d'apprentissage", sorte de diplôme de maturité.

Le théâtre sera d'abord une grande illusion pédagogique. Le point de départ est l'erreur dans laquelle vit le héros qui voit dans le théâtre sa vraie vocation. Il croit y découvrir une possibilité exaltante de formation. Depuis sa jeunesse, on pourrait même dire son enfance, Wilhelm a nourri pour le théâtre une passion sans cesse grandissante. Si une belle vie est un rêve de l'enfance réalisé dans l'âge mûr, Wilhelm ne saurait être autre chose que comédien. Son père lui reprochait déjà de se rendre chaque jour au théâtre, et Wilhelm répondait à sa mère, messagère des reproches paternels : "si longue que soit l'attente devant le rideau, on sait qu'il va se lever et nous laissera voir cette diversité infinie qui nous recrée, nous instruit et nous élève". Le jeune Wilhelm s'était déjà initié, enfant, au théâtre par les marionnettes, occupation que son père ne désapprouvait pas, bien qu'il affectât de faire des réserves; "pour des raisons pédagogiques fidèle à ses principes qu'il s'agissait de ne point laisser voir aux enfants, combien on les aimait sans quoi ils devenaient par trop envahissants, il fallait de même garder son sérieux à la vue de leur joie et même la leur gêner parfois si l'on voulait que leur plaisir n'outrepassât point la mesure et la modestie". Tout en narrant l'enfance et la jeunesse de Wilhelm, Goethe ne cesse de faire allusion aux idées pédagogiques de l'époque, et s'il est ému par le souvenir de sa propre enfance en décrivant les joies éprouvées par Wilhelm, il agrmente le récit de fines remarques sur la psychologie infantine, sur la gourmandise et la curiosité des enfants, ce qui confirme l'intérêt que Goethe, comme nous l'avons vu, leur a toujours porté.

Goethe note que dans les maisons bourgeoises, dont les cuisines sont bien garnies, les enfants, comme les rats et les souris sont doués d'un flair naturel qui leur fait découvrir les friandises à dérober, ils s'en emparent donc et les savourent avec un délicieux mélange d'inquiétude, pour le larcin commis, de satis-

faction gourmande. De telles remarques sont nombreuses chez Goethe (et non seulement dans les Années d'Apprentissage) au point qu'on pourrait les réunir en un ouvrage sur Goethe et la psychologie enfantine).

Goethe ne se limite pas à découvrir les petits défauts des enfants, il note également le caractère foncièrement industriel l'art remarquable avec lequel ceux-ci parviennent avec peu de choses à se confectionner des jouets grossiers qu'embellit leur imagination. Il insiste tout particulièrement sur cette faculté d'imagination qui leur permet de voir un fusil dans un bâton, une épée dans une baguette, une poupée dans un chiffon. Mais ils manquent d'esprit de suite, leur humeur est versatile et les empêche de mener à bien la tâche entreprise, aussi se détournent-ils rapidement vers d'autres sources d'intérêt. Wilhelm reconnaît qu'enfant il concevait de vastes plans, des projets ambitieux, et allait même jusqu'à leur donner un début d'exécution, puis brusquement, et sans raison valable, mais parce que son intérêt se portait ailleurs, il abandonnait tout brusquement.

Suivant toujours sa passion pour le théâtre, Wilhelm monte lui-même une pièce avec des garçons de son âge et court à l'échec faute d'une suffisante préparation. Il veut porter à la scène ce qu'il a appris en histoire, mais particulièrement les scènes tragiques, conformément au goût qu'ont les enfants pour la violence.

Des leçons d'histoire, il retient surtout les assassinats, les empoisonnements et si son imagination, trahie par ses moyens limités, ne lui permet pas de construire une tragédie dans son entier, au moins s'efforce-t-il de bâtir le Cinquième Acte, l'acte "tragique" par excellence.

Au moment où commencent les Années d'Apprentissage, Wilhelm, bien qu'encore jeune, n'est déjà plus un adolescent mais un adulte. Goethe tient cependant à nous faire connaître son enfance, qu'il introduit par un artifice heureux, sans doute pour souligner combien profondément sa passion du théâtre plongeait ses racines mais également parce qu'il tenait à reprendre certains aspects de sa propre enfance avec l'émotion de l'homme d'âge mûr qui se penche sur son passé.

La "Vocation théâtrale" de Wilhelm s'affermit en même temps qu'il grandit. Toutes ses facultés s'orientent vers l'art dramatique et il ne connaissait pas, déclare-t-il, de plaisir plus vif que de lire, de composer, de jouer des pièces de théâtre. Mais Wilhelm entre en lutte avec son entourage qui, plus réaliste, l'oblige à acquérir des notions de commerce alors qu'il veut faire carrière sur les planches. C'est à la scène qu'il voulait se consacrer, d'elle qu'il voulait tenir son bonheur et son contentement. Pour Wilhelm une vocation théâtrale conduit à être à la fois et auteur dramatique et comédien. Cette double fonction le séduit.

Poussé par sa passion pour Marianne, il se croit apte d'une part à devenir un très grand acteur, et, d'autre part, à créer ce Théâtre Allemand dont tout le monde attendait la venue, ainsi que nous l'avons rappelé à propos de la Mission théâtrale. Aussi, Wilhelm devait être, en même temps qu'acteur, auteur dramatique. Il entreprend hardiment la composition de nombreuses oeuvres littéraires sans en conduire malheureusement aucune à son terme.

Mais Wilhelm se croit à tort maître de son destin. Au cours de sa formation, il ne cessera de recevoir des "mises en garde", des avertissements dont il ne tiendra pas compte au début mais qui infléchiront progressivement le cours de ses idées et le conduiront au port, un port situé à l'opposé de sa route première. Il accumule des projets de pièces théâtrales les abandonnant les uns après les autres. A son ami et futur beau frère Werner, esprit positif, pratique, commerçant né, mais assez prosaïque, qui lui reproche le manque de suite de ses idées, il répond que "terminer n'est pas l'affaire de l'écolier, il suffit qu'il s'exerce" (zu vollenden ist nicht die Sache des Schülers, es ist genug, wenn er sich übt).

Ces tentatives successives et vaines n'ont rien d'anormal, une formation ne saurait progresser d'une manière rectiligne, elle doit comporter des tâtonnements, des erreurs. Nous rencontrons déjà ici cette conception pédagogique de l'erreur fructueuse, cette méthode "des essais" chère à Goethe et sur laquelle il ne cessera de revenir au cours du roman, estimant tantôt qu'il nous faut essayer toutes nos possibilités, tantôt pensant qu'il est sage d'éviter à l'homme trop d'expériences malheureuses, source d'une perte de temps précieux, et qu'il y a lieu de le guider,

de l'avertir dès qu'il se fourvoie ; nous retrouvons ici la théorie de Rousseau, célébrant les mérites de l'expérience enrichissante, mais dans une certaine mesure "préconditionnée" pour éviter dangers et temps perdu.

Cette curieuse conception d'une sorte de téléguidage pédagogique destiné à limiter la portée et par là les dangers des erreurs commises par le disciple, apparaît à plusieurs reprises dans le roman aussi bien dans les Années d'Apprentissage que dans les Années de Voyage. Elle constitue un des fondements même de la pensée pédagogique de Goethe qui soumet la formation de l'homme aux directives plus ou moins secrètes d'une élite responsable de la société et détentrice de la vérité.

Mais il devient rapidement évident que la vocation de Wilhelm ne peut être qu'une fausse vocation, et que le théâtre, monde limité aux apparences, ne peut lui apporter la solution qu'il cherche. Aussi, en face du théâtre, Goethe présente-t-il à Wilhelm, le monde de la réalité, d'une réalité peut-être étroite, bourgeoisement mesquine, mais concrète et solide. Werner expose au héros la grandeur du commerce, les avantages qu'il procure à ceux qui s'y adonnent, l'intérêt non seulement pécuniaire mais même intellectuel que l'on éprouve à suivre la circulation des marchandises, à vivre l'activité d'une grande cité, d'un port important. Wilhelm qui n'est encore qu'en début de son "apprentissage" respecte les idées de Werner, mais ne parvient pas à les partager. Il est encore trop éloigné de toute recherche de l'utile, et ne saurait poser comme critère de choix d'une profession, qu'elle soit socialement valable. Bien loin de penser qu'il finira par adopter cette conception (sans tomber jamais dans le matérialisme dépourvu de réel idéal de son futur beau-frère), il souhaite uniquement le plein épanouissement de sa propre personnalité, célébrant un idéal, voisin de celui du Sturm und Drang, et croit encore découvrir la clef de son avenir dans le théâtre. Il n'est pas mûr pour répondre à cette invitation à sortir du monde du Théâtre pour entrer dans la vie active. Il ne se sent pas encore membre d'une société, élément d'un tout au profit duquel il doit oeuvrer.

Wilhelm se fait une image idéalisée du théâtre, chargé de former le goût du public (mais non plus, comme c'était le cas dans la Sendung de lui communiquer le sens de la vie idéale). Le théâtre devra participer à l'éducation de la nation, comme toute éducation esthétique, sans place réellement privilégiée, conception qui représente déjà un changement, car dans la première rédaction la scène était comparée à la chaire où s'enseigne la parole divine. Or, il n'y a pas de théâtre sans comédiens, et il est nécessaire que Wilhelm fasse la connaissance de ce milieu, parfois fort éloigné d'aspirer à l'idéal qui pour Wilhelm doit animer tout acteur.

Chargé par son père de s'initier au commerce par un voyage d'affaires, Wilhelm rencontre un comédien professionnel du nom de Melina, qui lui dépeint la réalité du métier d'acteur, profession misérable qu'il n'aspire qu'à quitter. Mais là encore Wilhelm n'est pas mûr pour tirer de cette rencontre les conclusions voulues. De telles révélations ne le troublent pas, il en conclut seulement que leur auteur n'a pas la foi voulue pour exercer son art et en comprendre la valeur mais le bon acteur n'échappe pas lui non plus au danger de vivre constamment hors de la réalité dans le monde de l'apparence, de l'illusion.

Après Melina, comédien sans réelle vocation, Wilhelm va connaître un personnage valable : Scherlo, directeur de troupe, autodidacte, comédien qui s'est formé en grande partie lui-même, car il a fui très jeune le milieu familial où son père appliquait les principes rigides d'une pédagogie plus que rude. Goethe ne laisse pas échapper cette occasion de mentionner un aspect de la pédagogie de l'époque, tout au moins de montrer une conception de l'éducation paternelle encore plus rigoriste que celle du père de Wilhelm qui déjà croyait devoir gâcher le plaisir de ses enfants pour mieux les éduquer. Le père de Scherlo était convaincu qu'on ne pouvait éveiller et fixer l'attention de son fils qu'à coups de trique. Aussi, le battait-il régulièrement, lors de l'étude de tout nouveau rôle afin que l'enfant se montrât plus sûr et plus habile dans sa manière de jouer. Méthode pédagogique bien éloignée du libéralisme conseillé par Basedow mais qui avait parfois cours dans l'enseignement officiel de l'époque. Que l'on se souvienne des gravures représentant, en Allemagne comme en France, les salles de classes à la campagne : le maître à presque

toujours les verges à la main. Scherlo, comme Werther, à qui le fouet n'était pas épargné par ses parents, mais qui ne leur en garda pas rancune, ("Sie meinten es doch herlich gut") fuit la maison paternelle et acquit, en parcourant le monde, les principes de son art, en développant ses dons innés d'acteur.

A la différence de Melina, Scherlo possède ces dons innés indispensables. En est-il de même de Wilhelm, a-t-il des dons réels, est-ce une vocation profonde, justifiée, qui le pousse vers le théâtre ? Wilhelm continue, à tort, à en être intimement persuadé. Pourtant, il va une nouvelle fois être invité à réfléchir sur les carrières non artistiques mais "solides", et socialement utiles.

Contraint d'adresser un rapport sur les possibilités commerciales du pays qu'il traverse, il étudie la situation et les possibilités économiques de la région. Certes, il "triche", remplaçant l'observation personnelle par le pillage d'articles de revues. Malgré cela, il sent naître en lui un certain intérêt pour ces questions. Pour la première fois, il comprend qu' "il doit être agréable et utile de faire de sa personne le centre de tant d'industries et de besoin, de contribuer à reprendre la vie et l'activité jusque dans les montagnes et les forêts les plus reculées du continent... c'était la première fois que son esprit se récréait véritablement au spectacle d'une activité de cet ordre^(p. 64) Mais Wilhelm est-il réellement mûr pour changer radicalement de cap, pour brûler ce qu'il a jusqu'ici adoré, pour renoncé définitivement à ce qu'il a cru être la raison de sa vie.

A la suite de ce second appel du destin, Wilhelm est certes ébranlé, il hésite un moment entre deux voies, celle de l'art, sous la forme du théâtre, celle de l'activité utile, par le commerce. Il ressent un appel intérieur vers ces deux directions opposées, et, indécis de nature, il souhaiterait qu'un événement extérieur, indépendant de lui, lui dictât son choix, lui permettant d'échapper à la responsabilité d'une décision personnelle. Cette indécision est le défaut capital de Wilhelm, il doit être dirigé, ne saurait se conduire lui-même, Toujours prêt à s'en remettre au destin, au hasard, il aura la chance d'être pris en main par une société philanthropique qui le conduira au but. Goethe pense-t-il qu'il en est ainsi de la majorité des individus ?

Malgré la naissance de cet intérêt pour l'activité commerciale, Wilhelm retombe une nouvelle fois dans son erreur et demeure persuadé que, malgré tout, ce nouveau penchant pour l'action ne peut être que superficiel et contraire à son désir profond de cultiver en lui le beau et le bon. Il a pleinement conscience de l'impossibilité où il se trouve de prendre un parti. Il souhaite lâchement qu'une action extérieure détermine son choix. Mais il rejette, malgré tout, la tentation qu'il ressent de s'intéresser à l'industrie, à la propriété, au gain, il continue à penser qu'il se doit à lui-même de développer ses dispositions propres et que celles-ci le poussent vers le beau et le bon. Il lui faut une motivation à la fois esthétique et morale et il ne conçoit pas encore qu'on puisse la trouver dans l'action, particulièrement dans une action sociale qui ferait de nous un rouage du mécanisme de la société, voire du monde et même d'un ensemble cosmique. Il reste à Wilhelm ^{encore} beaucoup de chemin à parcourir, sa conversion est encore lointaine. Aussi, lorsque plus tard Werner lui propose de s'intéresser à une vaste exploitation agricole, Wilhelm lui répond que se développer lui-même, tel qu'il est de par sa nature, est obscurément, et depuis sa jeunesse, son désir et son intention.

Cette idée de développement harmonieux est liée chez Wilhelm à une idée de promotion sociale, d'ascension sur l'échelle de la société, mais d'une Société de castes. "En fin de compte, dit-il, j'éprouve un entraînement irrésistible vers ce développement harmonique de ma nature, que ma naissance me refuse". Curieuse déclaration, expression d'un complexe certain d'infériorité du bourgeois devant le noble. Pour Wilhelm, en effet, seul le noble peut acquérir une culture, une formation à la fois générale et personnelle. Le bourgeois se forgera du mérite et tout au plus cultivera son esprit, - du moins en Allemagne, et l'erreur de Wilhelm est de croire que seul le théâtre soit à même de le conduire à cette culture, à ce rayonnement social : il est persuadé que sur les planches l'homme cultivé peut faire valoir son rayonnement d'une façon tout aussi personnelle que dans les hautes classes.

Ce Jugement ne peut que nous paraître étrange, valable peut-être en Allemagne à la fin du XVIII^e bien que l'on comprenne mal en quoi le théâtre peut être qualifié pour promouvoir un bourgeois au niveau du noble. Il est difficile de ne pas se demander si ce point de vue ne traduit pas chez Goethe, non encore anobli, un complexe personnel d'infériorité à l'égard de la noblesse. Wilhelm ne fréquente au cours de ses années d'apprentissage que deux milieux sociaux : le milieu du théâtre et la noblesse. Le cercle s'élargira au cours des Années de Voyage mais là encore les situations de chefs seront réservées à des nobles, et les mariages entre les deux ordres sociaux resteront, malgré la valeur des bourgeois éduqués, des mésalliances.

Jusqu'ici, Wilhelm n'a rencontré que des gens de théâtre, plus ou moins artistes, plus ou moins intéressés et, à travers Werner, un représentant de la bourgeoisie commerçante. Il est temps qu'il entre en contact avec un monde où règne une pensée plus élevée, religieuse, mystique. Cette nouvelle expérience, hautement formatrice aura lieu, indirectement, par le truchement d'une confession qui lui est confiée pour lecture. Ces mémoires portent le titre de "Confession d'une Belle Ame". Ce n'est que beaucoup plus tard que Wilhelm aura l'occasion de rencontrer personnellement l'auteur de cette confession biographique. Si Goethe soumet Wilhelm à cette expérience c'est qu'il l'avait connu lui-même à son retour de Leipzig, et il reproduit dans ces Confessions le journal de Mme de Klettenberg qui lui avait alors ouvert le monde du mysticisme piétiste. La "Belle Ame" suit son coeur et n'a d'autre règle car elle est au-dessus des lois, au-dessus de la Morale. Sa religion, elle-même, est au-dessus des dogmes et se résume à l'Amour. Mais un amour qui est le sentiment d'une appartenance au Cosmos. La lecture des expériences religieuses de la Belle Ame découvre à Wilhelm un monde qui lui était totalement étranger. Il semble que ce monde ne le tente pas et ne marque pas directement son évolution. Nous verrons que ce premier réflexe de rejet n'est qu'apparence. De même que le jeune Goethe s'était enrichi au contact de la pensée piétiste des Frères moraves au point que sa philosophie restera, malgré ses différentes positions, marquée par le sentiment d'une unité divine de la Création. Wilhelm, sans en prendre nettement conscience, sera orienté vers une conception idéaliste du monde qui ne sera pas en contradiction avec le besoin

d'utilité sociale mais relèvera ce dernier en lui donnant une autre dimension. Wilhelm déclarera d'ailleurs plus tard que la lecture des "Confessions de la Belle Ame" avait eu une influence profonde sur le cours de sa vie. On pourrait à ce moment de l'évolution du héros en douter. Car la Belle Ame est prédécrite comme un exemplaire admirable d'humanité, mais représentant une conception du monde "inutilisable" socialement parlant, aussi ne lui confie-t-on pas l'éducation de ses neveux et nièces.

Nous verrons qu'on^{n'} a décelé aucune influence piétiste dans la Province Pédagogique, par contre la conception "cosmique" de la vie qui se dégage de la Confession de la Belle Ame en rattachant l'être humain au Tout de l'Univers est conforme à la "Weltanschauung" à la conception du monde de Goethe. Nous aurons à revenir sur ce concept d'unité fondamentale, sur cette conception d'une création obéissant dans tous les domaines à une même loi de développement, qu'il s'agisse des minéraux, des végétaux, des animaux et au sommet de la pyramide, de l'Homme lui-même. Cette conception métaphysique qui donne à l'Homme sa place dans l'Univers et idéalise son action sera reprise sur le plan pédagogique, soixante quinze ans plus tard par Steiner, le disciple (a) de Goethe, philosophe, pédagogue et métaphysicien.

Le Hasard-Educateur

Jusqu'ici la formation de Wilhelm ne semble suivre aucun fil conducteur. Il s'enrichit au hasard des rencontres et il est permis de se demander, si, comme Wilhelm semble un moment le souhaiter, il y a lieu de s'en remettre au hasard, pour se déterminer et choisir sa route. Son caractère assez mou, on peut même dire son absence de volonté, prédispose certes Wilhelm à s'en remettre au destin, solution de facilité qui a l'avantage de vous décharger de toute responsabilité. C'est alors qu'apparaît pour la première fois un personnage : Jarno, qui va mettre en garde le héros contre ce laisser aller. Nous n'apprendrons que plus tard qui est réellement Jarno, et que son intervention n'est pas, elle, le fait du hasard, mais le résultat d'une véritable machination, destinée à conduire Wilhelm au port.

(a) nous verrons ultérieurement que le terme de "disciple" peut être contesté.

A Wilhelm qui célèbre les mérites du hasard formateur, Jarno réplique qu'avec de tels principes, il n'y aurait pas une jeune fille qui garderait sa vertu, pas un homme qui conserverait son argent en poche car il y a assez d'occasions de perdre l'un et l'autre. Jarno veut lutter contre un individualisme égoïste. Est seul valable l'homme qui sait ce qui est profitable aux autres et à lui-même et qui travaille à borner ses caprices. Nous sommes tous responsables de nous-mêmes et de nos rapports avec autrui. A nous d'agir car chacun a son propre bonheur entre les mains, comme l'artiste la matière brute à laquelle il veut donner une forme. Mais il en est de cet art comme de tous les autres, nous n'en avons par nature que l'aptitude et il nous appartient de faire l'apprentissage de cet art et de l'exercer avec soin. (Années d'Apprentissage - Tome I - chapitre 17).

Les aptitudes innées

Goethe fait une part égale à l'inné et à l'acquis. L'inné seul ne donnerait rien sans un travail personnel de mise en valeur; quant à l'acquis, il n'est possible qu'appuyé sur les qualités innées. Il ne saurait se développer ex nihilo.

Il ressort des paroles de Jarno, que l'action d'une éducation ferme et orientée est nécessaire mais limitée car elle est conditionnée par l'existence d' "aptitudes naturelles". Un don inné est indispensable, l'éducation ne saurait le créer, mais elle le développera. "Ce qui n'est pas dans l'homme, on ne peut l'en tirer" (Was im Menschen nicht ist, kommt auch nicht aus ihm. Hermann und Dorothea Thalia"). Mais inversement les dons innés abandonnés à eux-mêmes, livrés à l'anarchie, ne produisent rien de bon. L'homme est un représentant du monde animal, qui, comme le monde végétal dont il est voisin, s'efforce d'atteindre son épanouissement par les phases successives de sa croissance jusqu'à la pleine réalisation des possibilités qui existent en lui.

Comme son prédécesseur Rousseau, Goethe se faisait une représentation élevée de l'homme, croyait à son développement infini, et, s'il déconseillait à l'être humain de prétendre s'égaliser à Dieu, il le poussait à s'efforcer de se réaliser pleinement en tant qu'homme. Goethe, nous le verrons, ne cesse de comparer l'homme à une plante, et si celle-ci a besoin de soins, l'homme a besoin d'éducation pour franchir les étapes de sa métamorphose, de son développement dans le cadre du plan général de développement de la création.

x

x x

A chaque page du roman, Goethe formule des remarques pédagogiques ; aussi se dégage-t-il de cette oeuvre sinon un système cohérent d'éducation, du moins un ensemble de traits suffisamment précis pour donner un aperçu de la conception goethéenne d'une éducation idéale.

Avant tout, une éducation présuppose des dispositions innées et ne saurait obtenir de bons résultats si elle contrarie ces dispositions naturelles. Les hommes ne naissent pas égaux. On ne pourra donc obtenir de tous les mêmes possibilités d'action. Mais les aptitudes naturelles ne peuvent se développer sans méthode, au gré du hasard. Les "hasards" que rencontre Wilhelm sont "arrangés" discrètement, "truqués" comme Rousseau demandait à son précepteur de le faire pour éviter à Emile et dangers et pertes de temps. L'activité des membres directeurs de la Société de la Tour s'efforce de guider Wilhelm à son insu, et pour son bien.

Certes cette Association ne limite pas son action à la formation de Wilhelm. Son œuvre d'éducation s'efforce de guider les hommes, de dégager des personnalités aptes à diriger la société de demain, société qui sera fort différente de l'actuelle par suite de l'évolution économique et sociale. Nous reviendrons sur cet objectif pédagogique à long terme, dont la poursuite sous-tend la totalité du roman.

L'Education de base

S'appuyant sur les qualités innées, toute formation suppose de solides connaissances de base. L'Abbé, autre membre de la Société de la Tour, fera remarquer à Wilhelm que ces connaissances sont indispensables à la formation du comédien, de l'artiste, et d'ailleurs de tout homme. Il manquerait bien des choses à l'artiste, dit-il, si une initiation précoce ne faisait d'abord de lui ce qu'il doit devenir par la suite. Nous sommes bien éloignés du jeune Stürmer und Dränger confiant en son génie, ou de l'éducation par la vie errante qui avait formé le comédien Scherlo. S'il y a nécessité d'une formation méthodique, une telle éducation exige un milieu adéquat pour réussir.

Le Rôle du Milieu

Goethe insiste donc sur le rôle du milieu. Précurseur en cela des théoriciens pédagogiques modernes, il était persuadé du rôle primordial de l'ambiance, nous dirions aujourd'hui du milieu socio-éducatif, qui entoure un enfant, sur son développement futur.

Les impressions reçues dès la première enfance laissent des traces indélébiles qu'aucune éducation ne saurait effacer complètement. Aussi, est-il nécessaire que l'homme ait grandi, dès sa naissance, dans une atmosphère de liberté bien comprise, qu'il vive dans un cadre choisi, entouré de beaux objets, de productions artistiques (ce qui fut, rappelons-le, le cas du jeune

Goethe). A cet entourage physique, s'ajoute nécessairement le milieu humain = l'enfant sera entouré d'honnêtes gens et ses précepteurs veilleront à ne lui enseigner que ce qui lui permettra ultérieurement d'acquiescer d'autres connaissances sans avoir à oublier ces premières notions, celles-ci devront être simples mais exactes. Un tel enseignement débouchera, pour Goethe, naturellement sur un comportement moral, l'enfant devenu adulte accomplira le bien avec plus de facilité et d'agrément, puisqu'il n'aura acquis aucune mauvaise habitude. L'Homme ainsi formé connaîtra une existence plus pure, plus complète et plus heureuse (ein reineres, vollkommeneres und glücklicheres Leben) que celui qui aura connu enfant et adolescent heurts et aberrations. (Widerstand und Irrtum).

Aussi, la formation d'un enfant ne saurait-elle être anarchique. A Wilhelm, qui reproche au précepteur de vouloir généralement former son élève à sa propre image et qui conseille de s'en remettre au destin (ce qu'il a personnellement fait, ou plutôt cru faire car il ignore l'action occulte de la Société de la Tour à son égard), l'Abbé réplique que le destin est un précepteur fort distingué mais bien coûteux et qu'il s'en tiendra toujours de préférence à la raison d'un maître en chair et en os. "Das Schicksal ist ein vornehmer, aber teurer Hofmeister. Ich würde mich immer lieber an die Vernunft eines menschlichen Meisters halten." (II ; 9

Goethe s'éloigne de Rousseau dans sa conception du rôle du milieu. Il veut éviter le contact de son élève avec la laideur. Celle-ci ne saurait que déformer le goût de l'enfant. Un individu que le destin a marqué pour faire un grand acteur risque de s'attacher à un genre de mauvais goût; si le hasard le conduit dans un théâtre de marionnettes, il recevra par là "une de ces impressions d'enfance que rien ne peut effacer (jugentliche Eindrücke, welche nie verlöschen. p. 122). Un autre devait-il devenir un grand peintre ? Si le hasard le fait vivre, enfant, dans des lieux sordides, des étables ou des granges, il ne pourra s'élever plus tard à la noblesse et à la pureté, car la matière impure qu'il se sera efforcé de surmonter, s'est intégrée entièrement à lui" (mit ihm aufs innigste verbunden p. 122) Rousseau au contraire, moins aristocrate,

voulant développer le courage chez son élève, n'hésite pas à confronter celui-ci à des spectacles pénibles à supporter. Nous lisons dans l'Emile (I. p. 43) "Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commencerait-elle pas avant qu'il parle et qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui prescrit est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants, bizarres, mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il soit habitué et qu'à force de les voir ou de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même." Certes, ce développement de la maîtrise de soi, Goethe en reconnaissait la nécessité puisque jeune homme il s'efforçait de vaincre sa peur du vertige par exemple. Mais sur le plan des réflexes physiques, dans le domaine esthétique, il conseille de fuir le laid et déjà enfant il ne pouvait supporter le voisinage de camarades disgracieux.

Le Milieu moral

Quant à l'environnement moral, la position de Goethe est la même. Il insiste sur le rôle néfaste et durable que des fréquentations malsaines peuvent exercer sur la formation d'un homme. Jeune homme, il n'avait pas été particulièrement délicat dans le choix de ses amis dont certains eurent à faire avec la police de Francfort, expérience dont il avait gardé un souvenir désagréable, regrettant plus d'avoir été considéré par ces jeunes voyous comme un niais que de les avoir fréquentés.

A nouveau, il insiste sur le caractère durable, indélébile, des premières impressions de la vie. Pour lui, l'enfant qui a connu une société sans intérêt, voire malsaine, en restera marqué même si le destin lui permet de fréquenter plus tard un autre milieu tout différent. Car, et là est le danger, il conservera une certaine nostalgie (*sich zurücksehnen*) de cette époque troublée, mais mêlée aux joies de l'enfance.

Si Goethe et Rousseau étaient en désaccord sur l'intérêt ou le danger présenté par un environnement d'objets, d'animaux, voire de personnes inesthétiques ou vulgaires dans leur aspect physique, ils sont en harmonie dans le domaine moral pensant l'un comme l'autre que des influences douteuses, malsaines, sont radicalement à écarter. On se souvient des précautions prises pour isoler Emile, l'enfermer dans un milieu artificiel pour le préserver des mauvais contacts de la civilisation corrompue et ne l'introduire dans le monde qui est le nôtre désormais, que solidement armé pour défendre son intégrité morale. "Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous : les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales, dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature et ne mettraient rien à la place (Emile I) Et Rousseau donne à la mère le conseil de "former de bonne heure une enceinte autour de l'âme de son enfant."

Goethe n'ira pas aussi loin, il ne considère pas la société comme radicalement mauvaise, corrompue et se borne à demander qu'on préserve l'enfant de fréquentations dangereuses, ce qui est un peu une évidence. Toutefois, dans la Province Pédagogique, il va plus loin et conseille d'élever les enfants entre eux, de les isoler dans une certaine mesure de la société adulte, tout en ménageant assez de contacts malgré tout, et à la différence de Rousseau, (par les foires) pour que cette éducation ne soit pas coupée du monde réel, dans lequel l'adolescent devenu adulte devra vivre.

Goethe insiste sur les facteurs qui agissent dès la plus tendre enfance sur l'être humain : la nourrice, la nurse, le père ou le tuteur, l'instituteur ou le surveillant, le milieu où se déroulent ses jeux, la vie à la campagne ou à la ville, tout conditionne le caractère de l'enfant, accélérant ou ralentissant son premier développement. Il est difficile de ne pas noter au passage le caractère aristocratique de l'éducation envisagée par Goethe. Il ne s'agit nullement de former les enfants du peuple mais ceux d'une aristocratie de caste (noblesse) ou simplement sociale (bourgeoisie).

A côté de cette phase rousseauiste et négative de l'éducation qui consiste à préserver l'enfant pour ne déformer ni son goût, ni son sens moral, l'action pédagogique positive existe. Elle s'appuiera sur les aptitudes et s'efforcera de les développer en allant dans leur propre sens. En effet, vouloir aller à contrecourant serait vain. Goethe est nettement déterministe, on pourrait même dire fataliste. En réalité, dès cette époque, il conçoit que l'homme, comme l'animal ou la plante suit inexorablement les lois de son développement propre. L'homme peut se tourner vers toutes les directions qu'il désire, il peut entreprendre ce qu'il voudra, il reviendra toujours à la route que la nature lui a une fois pour toutes désignée (der Mensch mag sich werden, wohin er will, er mag unternehmen, was es auch sei, stets wird er auf jenen Weg wieder zurückkehren, den ihm die Natur einmal vorgezeichnet hat).

Mais développer des aptitudes implique que celles-ci soient connues, si on ne peut les prévoir, il faut les constater. Pour cela il est nécessaire de laisser d'abord l'enfant les développer, les essayer en un temps de l'éducation que les psycho-pédagogues modernes appelleraient la phase d'observation précédant la phase d'orientation. Ce problème fondamental n'a pas échappé à Goethe et la Belle Ame écrit, à propos des méthodes pédagogiques d'un ecclésiastique français présenté sous le nom de l'Abbé : "je ne pouvais d'abord discerner aucune place dans cette éducation jusqu'au jour où mon médecin m'éclaira : mon oncle s'était laissé convaincre par l'Abbé que si l'on veut arriver à quelque chose dans l'éducation de l'homme, il s'agit de voir où le portent ses penchants et ses désirs. Il faut ensuite le mettre en mesure de satisfaire les uns et de combler les autres aussitôt que possible, afin que, s'il s'est trompé, il puisse découvrir à temps son erreur, et, s'il a trouvé ce qui lui convient, qu'il puisse s'y consacrer avec d'autant plus d'ardeur et se développer avec d'autant plus d'assiduité. (tr. p. 776)

Les dispositions naturelles ne sauraient donc être connues a priori et l'observation seule de l'enfant ne suffirait pas si un champ d'activité ne lui était accordé ; il faut lui laisser dans une certaine mesure la bride sur le cou ; lui laisser commettre des erreurs en veillant toutefois à ce qu'elles ne soient ni trop fâcheuses par leurs conséquences,

ni trop longues, entraînant par là une irré récupérable perte de temps.

A plusieurs reprises, Goethe reviendra sur ce rôle formateur de l'erreur, rôle qu'il souligne dès le début de Faust, dans le Prologue au ciel : "L'homme commet des erreurs, tant qu'il s'efforce de progresser" (Es irrt der Mensch, so lang er strebt"), et l'épopée de Faust n'est-elle pas l'accumulation d'une longue suite d'erreurs enrichissantes qui le conduiront par élimination de multiples options, vers la solution qui est son salut? La passion de Wilhelm pour le théâtre, la haute idée qu'il se fait de la carrière de comédien et du rôle de l'acteur dans la société, sont une erreur, puisque là n'est pas sa vraie voie, mais c'est une erreur rentable, une expérience salutaire et nécessaire, qui lui permettra d'avancer dans la découverte de son véritable épanouissement; alors, seulement après, il prendra conscience de cette erreur et définitivement renoncera au théâtre.

Wilhelm étant "téléguidé" par la Société de la Tour, celle-ci ne saurait lui laisser perdre trop de temps sur une fausse route, et elle s'applique à lui donner des avertissements sous forme mystérieuse et un peu infantile pour qu'il demeure dans l'illusion d'une libre détermination. C'est ainsi qu'après une représentation particulièrement réussie au château du Comte où les comédiens se produisent, après un succès qui pourrait assurer à Wilhelm la réalité de sa vocation théâtrale, Jarno s'empresse de le mettre en garde sous une forme un peu sybilline qui tracasse Wilhelm pendant plusieurs jours : "C'est dommage, lui dit-il, que vous jouiez avec des noix creuses pour des noix creuses".

Après avoir reçu cet avertissement, Wilhelm devient plus objectif dans ses jugements. Jusque là passionné par le théâtre, il commence à remarquer que la brillante et aristocratique société qui l'a accueilli, se désintéresse progressivement de son théâtre, alors qu'il avait cru possible à un bourgeois de se hausser, par la scène, au niveau de la noblesse au moins sur le plan culturel et par le truchement du théâtre.

Il est forcé de constater que les comédiens qu'il plaçait si haut sont rabaissés au rang des valets lorsqu'il s'agit de présenter, après le repas, la troupe à la noblesse locale qui la paie.

Mais Hamlet a été un triomphe et l'avertissement de Jarno risque de ne pas suffire. Wilhelm peut continuer à croire^{en} sa fausse vocation. Aussi la société secrète, toujours vigilante, intervient-elle à nouveau discrètement, lui laissant un message qui lui conseille de fuir.

A l'époque de la Vocation théâtrale, poète et acteur dramatique ne faisaient qu'un dans l'esprit de Wilhelm. Depuis, il a pris conscience qu'il ne serait ni l'un ni l'autre. Il sent, d'une part, qu'il ne deviendra jamais un véritable acteur et il a renoncé à son avenir d'auteur, comprenant qu'il n'est pas assez doué. Ayant enfin pris conscience qu'il s'est fourvoyé, il se plaindra à l'Abbé d'avoir perdu du temps en s'attardant en compagnie de la troupe de comédiens. L'expérience était nécessaire, pour purger une illusion mais elle a trop duré. Wilhelm ressent un vide démesuré et pense n'avoir rien tiré de positif de cette erreur. Mais l'Abbé, conseiller en éducation, ne croit pas à une réelle perte de temps. Pour lui, la formation d'un homme est nécessairement la résultante de multiples expériences toutes enrichissantes même si elles se soldent par un échec. Certes il est normal que l'individu en cours d'éducation n'ait pas conscience de cet enrichissement progressif. Mais tout ce qui nous advient laisse des traces, tout concourt, sans que l'on s'en doute, à la formation. Peut-être même est-il dangereux de vouloir s'en rendre compte.

Un autre personnage de la Société de la Tour, reviendra sur cette idée avant d'initier Wilhelm aux secrets de la confrérie pédagogique, s'efforçant de lui faire comprendre qu'il ne cesse d'être sur la bonne voie, même lorsqu'il s'égare. Toutes ses entreprises ont porté ou porteront des fruits même si ceux-ci ne sont pas immédiatement sensibles, car ces différentes expériences mettent le disciple en contact avec d'autres hommes, lui permettent d'agir et par là de s'éduquer. Au fond, c'est la société qui forme, et il n'est possible que dans un

147

premier stade de tout tirer de soi. L'homme en entrant dans le monde, commence normalement par compter beaucoup sur lui-même, il songe à acquérir pour lui de nombreux avantages, il exerce de manière désordonnée toutes ses facultés. Mais lorsque son éducation a atteint un certain degré de développement il parvient à un second stade où il a intérêt à se plonger dans la Société, à apprendre à vivre pour les autres et par là s'oublier lui-même dans une activité utile accomplie par devoir envers cette société. Alors seulement l'homme apprendra à se connaître réellement lui-même car c'est l'action seule qui nous confronte avec les autres et nous fait prendre la mesure réelle de notre valeur sociale.

La pédagogie telle que la conçoit Goethe s'appuiera donc sur l'erreur ^{contrôlée}. Nous apprendrons peu à peu par qui cette formation est dirigée, par une société de genre maçonnique, aristocratique à but philanthropique et pédagogique. La valeur éducative de l'erreur est grande, aussi le devoir de celui qui veut éduquer les hommes ne sera-t-il pas de les préserver de l'erreur. L'éducateur guidera l'homme qui lui est confié à travers ses ^{tâtonne-} ^{ments,} Mais il ira plus loin, il lui permettra, même s'il en résulte apparemment une perte de temps, d'aller jusqu'au bout de son erreur, il lui laissera ^{en} épuiser la pleine coupe (aus vollen Bechern ausschöpfen). Tel sera le cas de Faust goûtant à toutes les formes de la jouissance et du pouvoir. Le danger n'est pas d'épuiser l'erreur mais de la courtiser pour ainsi dire, de "flirter" avec elle, et par là de s'y habituer et d'y prendre goût. Cette attitude radicale n'est pas sans rappeler le "Pecca fortiter" de Luther, conseillant s'il faut pécher de le faire hardiment.

Or la plus grande des erreurs est celle qui nous conduit à nous tromper nous-même sur nos propres aptitudes, Wilhelm finit par en être conscient : la grande erreur qu'il reconnaît avoir commise et qu'il a jusqu'ici poursuivie, a consisté pour lui à chercher les conditions de son développement là où elles ne pouvaient se trouver, et de s'être imaginé pouvoir acquérir un talent pour lequel il n'avait au fond pas la moindre aptitude réelle.

Wilhelm sait maintenant que le théâtre n'est pas sa vocation, il ignore encore quelle sera sa voie mais il prend brusquement conscience qu'une tâche lui incombe avant toutes choses : s'occuper de l'éducation de son fils Félix. A partir de ce moment, nous nous trouverons en présence d'un double roman à tendance pédagogique, ou simultanément seront conduites et l'éducation du père et celle du fils. Nous verrons qu'elles seront entièrement différentes et que Wilhelm n'éduquera pas son fils comme lui-même a été éduqué. Toutefois dans les deux cas l'éducation est confiée à des spécialistes plus ou moins mystérieux (les dignitaires de la Société de la Tour pour Wilhelm, les trois directeurs de la Province Pédagogique pour Félix) détenteurs d'une mission de formation.

La prise de conscience de ses devoirs paternels marque une étape décisive dans l'évolution de Wilhelm : il semble qu'une phase de son éducation soit terminée, il ne peut plus ne s'occuper que de sa propre personne, il a un centre d'intérêt hors de lui-même, son fils. L'éducation de son fils fera de lui un homme dans la plénitude du terme, le citoyen d'une société. Certes c'est un événement d'une importance bien mineure qui fait prendre à Wilhelm conscience de ses devoirs paternels : la vue d'un cerisier chargé de fruits lui rappelle son enfance, le temps de sa jeunesse et par là les multiples devoirs d'un père de famille appelé à maintenir et à développer un patrimoine. Il a désormais un but dans la vie, travailler au bien de l'enfant sur le plan intellectuel et moral certes mais aussi dans le domaine matériel. Par là Wilhelm du personnage privé, égoцентриque qu'il était, devient un citoyen.

C'est donc par le sens de la famille que commencera l'insertion de Wilhelm dans le monde social, les sentiments paternels conduisent le célibataire aux devoirs civiques. Wilhelm éprouve comme le premier de ses devoirs, celui d'éduquer son fils, ce dont il s'était jusqu'ici fort peu soucié. Aussi, se reproche-t-il sa négligence. Mais cette intention

louable va risquer de lui faire commettre une erreur : celle de se croire capable d'être éducateur, et, chose plus difficile voire impossible, éducateur de son propre enfant. Toutefois l'intention de Wilhelm est digne d'intérêt et même conforme aux conseils de Rousseau. "Un père qui engendre et nourrit des enfants ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette et ne le fait pas est coupable... Celui qui ne peut remplir ses devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispenserait de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Notons toutefois un aspect contradictoire = l'Emile n'est pas écrit pour le père de famille pédagogue mais traite de l'éducation par un précepteur !

Peut-être est-ce l'idéal qu'un père élève lui-même ses enfants, mais encore faut-il qu'il en soit capable, qu'il ait lui-même et les connaissances et la formation pédagogique voulues. Or, Wilhelm, s'il se sent brusquement une vocation pédagogique, s'aperçoit rapidement de l'insuffisance de ses propres connaissances et se demande même si son fils ne l'instruit pas plus que lui ne l'instruit. Toutefois, il observe soigneusement le comportement de son enfant et, à cette occasion, Goethe accumule d'intéressantes remarques tant sur le plan de la psychologie enfantine que de la pédagogie.

Goethe pense qu'avant tout la pédagogie doit avoir pour ressort l'intérêt; il faut que le pédagogue sache intéresser. Un maître qui sait éveiller le sentiment de ses élèves pour une seule bonne action, pour un seul beau poème, fait plus que celui qui transmet toute une liste d'objets avec leurs noms. Il sera facile de s'appuyer sur la curiosité naturelle de l'enfant, son désir d'apprendre, de connaître, de comprendre (comme le souhaitait déjà Fénelon). Mais il faudra, bien entendu, que l'éducateur soit à même de satisfaire aux demandes de son élève. Ses débuts en pédagogie active transforment Wilhelm. Il voit la nature avec un oeil nouveau car il découvre

devant la curiosité et les questions posées par l'enfant qu'il ne s'est que médiocrement intéressé jusque là au monde extérieur et que ses connaissances sont limitées voire bornées. Wilhelm s'aperçoit qu'il doit s'instruire, que sa propre éducation est à parfaire, voire à reprendre complètement s'il veut devenir apte à enseigner réellement.

Poussé par sa curiosité, l'enfant observe le monde extérieur. Mais il ne se contente pas d'observer, il désire connaître les choses par leur nom et par là les diversifier. Nous croyons entendre Rousseau au III^e Livre de l'Emile : "Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, c'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides... Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux (p. 187).

La pédagogie utilisera cette soif de connaître, ce désir de progresser pour orienter l'enfant vers une activité conforme à ses dispositions propres. Goethe qui n'écrit pas un traité ordonné de pédagogie théorique et pratique peut se permettre de revenir à plusieurs reprises sur des notions qui lui paraissent essentielles et qu'il fait reprendre sous diverses formes par différents personnages de son roman. Il insiste volontiers sur cette idée, pour lui fondamentale, que l'éducation se bornera à déceler et à développer des prédispositions congénitales sans pouvoir les modifier. Ainsi, pense l'Abbé, interprète de Goethe et Nathalie, porte parole indirect de l'Abbé, qui déclare : "il était convaincu ... que l'éducation ne doit s'en référer qu'aux penchants ... il prétendait que chez l'homme le principe premier et dernier c'est l'activité et que l'on ne peut rien faire si l'on n'a pas les dispositions, l'instinct qui nous y pousse. On accorde, disait-il souvent, que l'on naît poète ou on accorde autant à tous les arts parce qu'il le faut et que ces productions de la nature humaine ne semblent guère pouvoir être contrefaites, mais à y regarder

de près, même nos moindres facultés, naissent avec nous, il n'existe pas de faculté indéterminée. Si l'homme est indécis toute la faute en est à notre éducation équivoque, dispersée, elle éveille les désirs au lieu d'animer des instincts et, au lieu de contribuer à l'épanouissement des véritables dispositions, elle dirige les élans vers des objets qui, souvent, ne concordent pas avec la nature qui y tend. J'aime mieux l'enfant ou le jeune homme qui s'égaré sur sa propre route que d'autres qui marchent droit dans une vie qui n'est point la leur. Si les premiers, soit d'eux-mêmes, soit par les soins d'un guide, retrouvent le bon chemin, c'est-à-dire celui qui est conforme à leur nature, ils ne le quitteront plus, tandis que les seconds sont à chaque instant tentés de secouer le joug étranger et de s'abandonner à une liberté que rien ne conditionne (Lehrj. VIII ; 3). Une telle conception peut nous paraître étrangement déterministe, voire fataliste, puisqu'on ne peut rien obtenir de valable en éducation si on ne s'appuie pour les développer sur des qualités innées voire des instincts. Ce respect fondamental des dispositions propres à chaque enfant limite étroitement le champ laissé à l'éducateur qui ne serait guère autre chose qu'un tuteur, apportant son aide à un sujet prédéterminé.

Cette éducation qui suit les données du caractère propre de chaque enfant n'a pour objet que de l'aider à découvrir sa vraie voie, la voie où il épanouira ses dispositions. Conception pédagogique séduisante, mais qui n'est pas sans dangers et Goethe en a parfaitement conscience : Une trop grande liberté accordée aux penchants pourrait conduire à une éducation anarchique, le sujet livré à ses penchants instinctifs renoncerait à dominer sa propre nature, sa volonté s'affaiblirait et il ne saurait plus être question d'une réelle maîtrise de soi. Or, celle-ci demeure indispensable.

En face de cette conception un peu trop libérale, Goethe par la bouche de Nathalie, expose un point de vue plus adapté aux élèves, si le premier pouvait à la rigueur convenir à des adultes. A Wilhelm qui lui demande si elle conseille de

laisser l'enfant chercher et s'égarer, commettre des bévues, atteindre heureusement le but ou se perdre misérablement dans l'erreur, elle répond qu'on ne saurait agir avec cette désinvolture vis à vis d'une créature humaine et que tels ne sont pas ses principes pédagogiques. Il n'est pas question de laisser la bride sur le coup à l'enfant en lui permettant, sous prétexte de favoriser la recherche de sa vraie voie, d'essayer n'importe quoi et de courir des risques. Il faut se porter au secours au moment du danger et intervenir en donnant les conseils voulus, au moment où on pourra en tirer profit. La vie a ses exigences et certaines lois s'imposent, il faudra que l'élève en prenne conscience. Nathalie n'hésite pas à aller beaucoup plus loin dans cette voie et finit par déclarer qu'il vaut mieux se tromper selon les règles (nach Regeln zu irren Lehr. VIII, 3) que de se laisser errer et s'égarer selon le bon plaisir de notre nature. L'homme a besoin de règles : "Il me semble qu'il reste toujours dans le caractère des hommes un vide qui ne peut être comblé que par une loi bien définie (ein entschieden ausgesprochenes Gesetz (VIII, 3).

De telles affirmations nous éloignent radicalement de toute soumission à la nature propre de l'élève. On n'ira certes pas contre celle-ci - ce serait d'ailleurs vainement - mais on la canalisera, on la conduira à respecter certaines règles, à les assimiler pour en faire presque une seconde nature qui aidera la première à s'épanouir, selon ses dons innés mais dans un ordre général, de valeur universelle.

Nous voici bien éloignés de la conception que le Sturm und Drang se faisait de la formation d'un homme. Goethe a évolué, il rejette désormais toute éducation anarchique et met au premier plan l'utilité des règles et des lois en pédagogie. Toutefois, nous n'obtenons de Nathalie aucune précision sur l'application pratique de ses conceptions et sur les méthodes à employer, Goethe remettant "à une autre occasion" le récit détaillé de cette méthode.

En réalité, Goethe ne prend nettement parti ni pour Nathalie, ni pour l'Abbé dont les systèmes pédagogiques sont difficilement conciliables, voire aussi contradictoires que dirigismes et libéralismes en économie. En effet l'Abbé allait presque jusqu'à conseiller l'erreur comme méthode de progression, il laissait son disciple aller jusqu'au bout de la fausse route, dans laquelle il s'était engagé, persuadé que toute erreur apporte un profit, un résultat positif et favorable à l'individu. Nathalie, elle, se déclare en faveur de la solution nettement plus prudente de l'intervention immédiate.

La formation personnelle de Wilhelm au cours de ses Années d'Apprentissage semble avoir été plutôt conduite selon les principes de l'Abbé, selon des règles contraires aux idées pédagogiques exprimées par Nathalie. Cette formation, en effet, est le résultat de plusieurs erreurs et avant tout d'une erreur fondamentale : la fausse appréciation de ses propres possibilités. Or, Wilhelm a persévéré assez longtemps dans ces erreurs, bien que guidé à son insu certes, mais de très près et orienté directement par la Société de la Tour.

Il ne semble pas y avoir unité de vue dans cette société pédagogique occulte . La position de l'Abbé représente un extrême et Jarno ne s'y rallie pas, bien qu'il soit lui aussi membre directeur de cette association. Jarno est plus proche de Nathalie que de l'Abbé. Il déclare loyalement d'ailleurs qu'il aurait été un fort mauvais pédagogue ne pouvant tolérer de voir des gens faire des essais maladroits, ne pouvant s'empêcher de prévenir aussitôt celui qui s'égare, serait-il somnambule en danger de se rompre l'échine. Il reconnaît que c'est là son éternel sujet de dispute avec l'Abbé qui prétend qu'il faut laisser l'erreur se guérir par l'erreur. Ces conceptions opposées, longuement exposées, ne montrent-elles pas que la position de Goethe n'était pas encore clairement établie, et qu'il hésitait entre deux routes, s'arrêtant à la croisée des chemins pour essayer de faire le point, séduit également par les avantages présentés par les deux systèmes.

La formation de Wilhelm et celle de Félix ne se situent pas au même niveau. Il s'agit pour le père, d'une formation

entreprise à l'âge adulte. Nous savons fort peu de choses sur l'éducation qu'il a reçue enfant et jeune homme. Nous apprenons seulement qu'il vivait dans un milieu aisé et ouvert. Félix, lui, est encore très jeune lorsque son père le recueille, sans savoir d'ailleurs au début qu'il est son fils. Seule donc l'éducation de Félix relève de la pédagogie au sens propre, etymologique.

Le but que Wilhelm se proposait d'atteindre au début des Années d'Apprentissage est bien différent de ce que l'on est en droit d'attendre de la formation d'un enfant. Wilhelm est déjà un homme formé. Il se propose avant tout de développer la totalité des facultés qu'à tort ou à raison il s'imagine posséder, et cela sans rechercher directement une action pratique, sans vouloir jouer un rôle social, se bornant à rechercher l'épanouissement de sa personnalité. Ce point de vue évolue peu à peu tant au contact des réalités de la vie, que sous l'influence bénéfique de certains membres de la Société de la Tour. Aussi lorsqu'il est conduit par Nathalie au tombeau de l'Oncle, peut-il lire sur un rouleau qu'une statue tient en sa main "Souviens-toi de vivre" "Gedenke zu leben" VII; 5. On ne vit pas réellement dans l'isolement de l'égoïsme. Progressivement Wilhelm sera amené à prendre en considération, l'utilité, l'action, comme le lui conseille sa lettre d'apprentissage : "L'enseignement de l'Artiste authentique ouvre l'esprit car là où les mots refusent, l'action parle" (Années d'Ap. VII; 9 ; 496). Ce rôle primordial de l'Action, Faust le tirait déjà de la Bible en traduisant "das Wort" par "die Tat", le "Verbe" par "l'Action" et dans la seconde partie, Faust sera sauvé par son action sociale, son rôle bienfaiteur envers les Hommes.

Rousseau déjà soulignait le primat de la Vie sur la connaissance. "Vivre est le métier que je veux lui apprendre". Mais il se proposait d'abord de donner à Emile avant tout une formation polyvalente, le mettant dans un état de disponibilité, lui faisant acquérir une ouverture sur toutes les professions. "En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre, il sera premièrement homme" (Emile livre I, p. 12).

Cette éducation utilitaire vers laquelle Goethe conduit peu à peu Wilhelm et qu'il fera donner à Félix directement sans lui accorder une réelle formation générale préalable (dont Wilhelm a profité), représente t-elle réellement l'idéal à atteindre ?... Goethe reconnaît qu'elle ne serait que partielle si elle se limitait à l'utile et qu'il serait regrettable de ne développer en l'homme que ce qui peut présenter une valeur sur le plan de la société. Une formation réussie est une synthèse sinon elle est parcellaire. Si l'un ne cultive que le beau et l'autre que l'utile, ils ne font un homme complet qu'à eux deux (Lehrj. VIII; 5; 552). "Wenn einer nur das Schöne, der andere nur das Nützliche befördert, so machen beide zusammen erst einen Menschen aus." Il y aura donc lieu de veiller à ce que l'éducation esthétique ne soit pas négligée car l'utile se développe de lui-même, la foule le dégage, et on ne peut s'en passer, le beau par contre doit être encouragé car peu d'hommes le créent et tous en ont besoin (Lehrj. VIII; 5; 552). Il y aura lieu de revenir sur cet aspect esthétique du travail, l'Homme doit produire, être utile aux autres, mais, et par là il répond à sa mission d'être humain, différent de l'animal, il aura conscience de sa valeur, de son insertion dans le monde et même dans le cosmos, son oeuvre aura un aspect symbolique, le reliant au Tout de l'Univers.

L'importance des Années d'Apprentissage, sur le plan pédagogique est double : Nous trouvons d'un côté un "roman d'éducation", un Bildungsroman, et parallèlement un véritable recueil de pensées pédagogiques, de discussions, de théories plus ou moins élaborées, parfois contradictoires sur l'art d'éduquer. La mode était certes à ce genre littéraire. Mais parmi les "Romans d'éducation", Wilhelm Meister a droit à une place particulière. Dans l'Agathon de Wieland, Henri le Vert de Gottfried Keller, ou Henri d'Oftendingen de Novalis le héros se formait au contact de la nature et de la société, en face de laquelle il était seul, développant son génie naturel, au cours de multiples expériences qui le révélaient progressivement à lui-même. C'est à la formation d'un auto-didacte que ces auteurs nous faisaient assister. Au contraire, Wilhelm Meister fait

partie sans le savoir d'un ensemble de disciples pris en mains par un groupe de pédagogues, de sociologues et de politiques. Il est à l'intérieur d'un système pédagogique solide qui "télécommande", si l'on peut dire, son éducation. La part laissée au hasard, et au libre arbitre du héros est limitée, presque supprimée lorsqu'il s'agit d'une nature faible, influençable comme celle de Wilhelm, même si certains membres de l'Association célèbrent les vertus du libéralisme en pédagogie.

On a pu rechercher avec soin la part d'autobiographie contenue dans les Années d'Apprentissage. Le héros du roman s'éduque, se forme lentement en parcourant le pays, en côtoyant des représentants des différentes couches de la société principalement d'ailleurs des comédiens et des aristocrates, le cercle de ses relations s'élargit sensiblement au cours des Années de Voyage. Goethe, en grande partie auto-didacte comme nous l'avons vu, avait, lui aussi, enrichi sa personnalité par la fréquentation des hommes les plus éminents de son époque. Mais cette formation personnelle n'est pas le modèle qu'il propose pour son héros car les conditions ne sont pas les mêmes : Goethe était guidé par son génie propre, alors que Wilhelm Meister n'a pas de génie, et fort peu de volonté. Aussi lui faut-il des précepteurs, des anges gardiens. Il sera observé, suivi, conseillé par cette association pédagogique à but humanitaire, la Société de la Tour, société secrète qui mérite une attention toute particulière, puisque, dans la pensée de Goethe elle a la charge d'éduquer, de former des adultes sélectionnés, une élite qui à son tour recevra des responsabilités sociales. C'est parmi ^{ses} ~~les~~ ^{membres} que se recruteront les chefs, les guides du peuple. Ce n'est que tardivement que Wilhelm est initié aux secrets de cette confrérie, et il ne semble pas destiné à atteindre dans son sein un grade élevé.

C'est à cette association que Jarno faisait allusion lorsqu'il indiquait à Wilhelm que l'homme parcourait plusieurs étapes : commençant normalement par compter sur lui-même, il s'efforçait d'acquérir des avantages, mais son éducation, après un certain degré de développement, devait lui apprendre à vivre

pour d'autres, à s'oublier lui-même, à agir par devoir pour autrui et cette action d'ailleurs, le révélera à lui-même. Wilhelm semble avoir atteint ce niveau de formation puisque Jarno reconnaît que les membres de la Société de la Tour peuvent maintenant le considérer comme l'un des leurs et qu'il serait injuste désormais de ne pas l'initier davantage à leurs secrets. (Lehrj. VII; 9; 493). Wilhelm Meister va donc apprendre enfin qu'il a été en une certaine mesure le jouet d'une association occulte heureusement bénéfique. S'il avait eu un caractère mieux trempé et plus viril, cette révélation du rôle assez pâle de marionnette qu'on lui a fait jouer à son insu, aurait pu le vexer profondément. Mais ce n'est pas le cas, Wilhelm est une nature soumise et il apprend sans émotion qu'un petit monde qu'il ignorait n'avait cessé d'agir derrière lui, connaissant particulièrement bien son caractère, ses relations, au fond le connaissait mieux que lui-même ne se connaissait.

Le lecteur ne manque pas d'être surpris par l'aspect mystérieux de cette étrange révélation. Wilhelm va être "initié" dans un décor propre à frapper son imagination et dont nous aurons bientôt l'explication : Il est invité à se tenir prêt pour le lendemain avant le lever du soleil. Goethe nous décrit avec beaucoup de soin les phases de cette initiation où les effets sont gradués avec soin pour augmenter la tension nerveuse du futur initié. Jarno fait traverser à Wilhelm des pièces inconnues, le conduit devant une grande porte chargée de ferrures. Cette porte ne fait que s'entrouvrir pour ne laisser passer qu'un seul homme. Wilhelm entre donc seul, dans un local exigu et sombre. Dès qu'il veut avancer d'un pas, il est obligé de reculer, une voix se fait entendre et lui ordonne d'entrer, il pénètre alors dans une pièce dont les parois sont en tapisserie; puis il arrive dans une ancienne chapelle où à la place de l'autel se trouve une grande table posée sur quelques degrés et tendue d'un tapis vert ; au-dessus de cette table-autel, un rideau tiré semble dissimuler un tableau ; sur les côtés sont disposées des armoires d'un beau travail, fermées par de fins treillis de fil de fer, comme on en voit dans les bibliothèques, seulement au lieu de livres elles contenaient des rouleaux (VII; 9;). Nous apprendrons plus tard que ces rouleaux relatent

les confessions d'autres initiés qui ont décrit leurs expériences personnelles. La voix se fait entendre à nouveau, ordonnant à Wilhelm de s'asseoir, il constate alors qu'il n'y a qu'un seul fauteuil et qu'il est fixé au sol et disposé de telle manière que le soleil du matin aveugle celui qui l'occupe. Un personnage apparaît enfin et demande curieusement à Wilhelm s'il serait désireux de savoir où se trouve la collection de tableaux de son grand-père. Un nouveau personnage vient parler du rôle bienfaisant de l'erreur, chaque personnage apparaissant après un lever de rideau et disparaissant lorsque le rideau retombe. Puis un officier vient conseiller à Wilhelm d'apprendre à connaître les hommes en qui l'on peut avoir confiance. Wilhelm se demande alors pourquoi, ces hommes qui s'intéressaient à lui, et connaissaient sa vie et savaient ce qu'il devait en faire, ne se sont pas montrés des guides plus sévères, pourquoi ont-ils favorisé ses jeux au lieu de l'en détourner. La voix lui ordonne de ne pas discuter, d'admettre qu'il est sauvé et que nul sort plus heureux que celui qui l'attend ne peut être accordé à un homme. Nouvelle chute de rideau et le roi de Danemark apparaît armé de pied en cap et déclare être le spectre du père de Wilhelm, lui aussi est satisfait car les vœux qu'il formait pour son fils sont comblés au-delà même de ce qu'il désirait... Wilhelm est bouleversé, ce qui ne saurait surprendre le lecteur. Enfin, apparaît l'Abbé, ami rassurant après cette étrange et terrifiante apparition, il remet à Wilhelm sa "Lettre d'Apprentissage" et lui montre les différents rouleaux supportés par des étagères et qui sont les "Années d'Apprentissage" des différents personnages de la Société de la Tour, société dont il fait maintenant partie. Autorisé à poser une question à son sage Mentor, Wilhelm demande si Félix est réellement son fils et obtient une réponse affirmative.

On peut se demander pourquoi Goethe a imaginé une telle mise en scène pour remettre à Wilhelm, un recueil de préceptes assez généraux écrits dans une langue symbolique. L'aspect théâtral et mystérieux de cette initiation, qui introduit Wilhelm dans la Société de la Tour ne peut s'expliquer que par l'influence de la franc-maçonnerie sur la pensée de Goethe à cette époque. Nous retrouvons ce même décor à la fois symbolique et maçonnique dans la description des funérailles de Mignon.

J.B. Neveux dans son article sur Wilhelm Meister et la Franc Maçonnerie Pédagogique (Revue de la Méditerranée n° 5 - Tome 7 - Septembre - Octobre 1949) écrit : "Le XVIII^e siècle finissant et les premières années du XIX^e siècle eurent deux marottes, les sociétés secrètes et la pédagogie. Il semble bien que Wilhelm Meister fasse l'union de ces deux penchants". Au milieu du XVIII^e siècle, la franc maçonnerie avait connu un nouvel épanouissement, et les différentes sectes avaient en commun le désir de recruter des adeptes et de les éduquer pour réaliser leur bonheur.

L'époque était donc riche en sociétés secrètes. Les loges maçonniques étaient alors puissantes tant sur le plan matériel que philosophique. Il était très à la mode d'être maçon, bien que les loges aient été extrêmement aristocratiques dans leur recrutement. Frédéric le Grand, Frédéric Guillaume II sont des maçons, Louis XVI en France, ainsi que ses deux frères le Comte de Provence et le Comte d'Artois (initiés en 1775). En 1787, la Prusse compte 304 loges et le reste de l'Allemagne 719. En dehors des aristocrates de haut rang, les Loges comptent également de nombreux écrivains : Herder, initié en 1768, Lessing en 1771, (auteur de "Nathan Le Sage"), Wieland (initié à 76 ans en 1809 !), Klopstock, Fichte et Klinger. Rappelons pour mémoire que Mozart était franc maçon (initié en 1784 à la loge "Bienfaisance" "Zur Wohltätigkeit") et que sa Flûte Enchantée met en scène des traditions maçonniques, ce qui d'ailleurs rend certains passages incompréhensibles aux non initiés. Goethe écrivait à ce propos (faisant jouer cet opéra à Weimar en 1794 sur un livret remanié par son beau-frère Vulpus) qu'il suffirait que la foule prenne plaisir à la vision du spectacle et qu'aux initiés n'échapperait pas dans le même temps sa haute signification (La Flûte enchantée. Opéra Maçonnique de Jacques Chailley - Edition d'Aujourd'hui p. 13). "Et l'enthousiasme de Goethe pour la Flûte Enchantée tenait, sans doute plus encore qu'à son amour de la musique, à la valeur initiatique qu'il reconnaissait au livret (p. 53).

Mais , à l'intérieur de la Franc-maçonnerie de multiples chapelles se combattent et s'excommunient.

En 1771, un professeur de droit de l'Université d'Ingolstadt, Adam Weishaupt fondait l'Ordre des "Illuminés de Bavière". Certes au départ et dans son principe cet ordre était assez éloigné du vrai courant maçonnique. Il se présentait avant tout sous le double aspect d'une ligne anticléricale (contre les Jésuites) et d'un institut d'enseignement et d'éducation civique (cf. Roland Guy - Goethe Franc Maçon 1973). Les statuts de cette loge en faisaient une sorte d'Université avec facultés, bibliothèques et laboratoire. Elle groupait entre autres membres éminents le pédagogue Camps, l'éditeur Nicolaï, Dalberg Chancelier de la Confédération du Rhin.

Les "Illuminés" se proposaient de dégager et de guider une élite, but nettement pédagogique que nous retrouvons dans la Société de la Tour. Les loges de Weimar étaient rattachées aux Illuminés. Goethe avait plus de 30 ans lorsqu'il sollicita son admission à la loge "Anna Amalia aux Trois Roses" de Weimar (sa demande Aufnahmegesuch est du 13 février 1780), dans l'intention, déclare-t-il, de pouvoir entrer en relation plus étroite avec des personnes qu'il avait appris à estimer.

En réalité, Goethe avait cotoyé l'Ordre Maçonnique beaucoup plus tôt. A Leipzig, il fréquentait Lavater, vénérable de la loge zurichoïse. Il avait même à Francfort sollicité en 1764 son admission à la loge Arkadische Gesellschaft Philandria (fondée en 1739) et avait essuyé un refus. A Wetzlar en 1772 il fréquentait la "Société des Chevaliers" (ou "Ordre de Passage" appelée à devenir une loge.

La loge Amalia fondée en 1764 pour le 25^e anniversaire de la duchesse avait alors pour Vénérable le Conseiller secret Von Fritsch, devenu depuis 1772 Président du Conseil Secret de Weimar. Le 25 juin 1780, Goethe fut admis à "frapper à la porte du Temple " et devint compagnon l'année suivante. En 1782, le Duc, ami de Goethe, est initié à son tour et cette même année Goethe devient "Maître". A cette occasion, von Fritsch déclarait dans son discours que la loge avait pour hut "l'intérêt général".

et bienfaisant" et pour objet^{que} "notre propre perfectionnement moral nous rende plus utiles et plus bienfaisants pour nous-mêmes et pour le bien général". Nous retrouvons presque mot pour mot ces expressions, ce vocabulaire dans la bouche des membres de la "Société de La Tour".

Goethe n'avait cessé, et il le proclame dans *Wilhelm Meister* et dans Poésie et Vérité d'admirer, de jalouser même la noblesse. Il fut anobli lui-même en 1782, année où la loge Amalia ralliait l'Ordre de la "Stricte Obédiance" qui se voulait aristocratique, conservateur et loyaliste. Fait baron, Goethe se constitua un blason où il fit figurer l'étoile du matin.

Nous découvrons dans la Société de La Tour des règles de conduite fort voisines de celles^{qui sont} en vigueur chez les Illuminés : obligation pour les chefs de garder leur état-civil secret, de demeurer dans l'ombre, embrigadement des individus, caractère perfectibiliste de l'Association, ambition de créer un gouvernement universel de la morale, aspect humanitariste, sentimental et cosmopolitisme.

Certains aspects de la loge devaient plaire modérément à Goethe : combat contre l'absolutisme, contre les privilèges de la naissance, attitude anticléricale. De là vient peut-être la relative brièveté de son passage à la loge.

A partir de 1785, en effet, l'attitude du poète envers la franc-maçonnerie se modifie et passe par des alternances d'attirance et de méfiance. Il aime certes dans les mystères maçonniques le symbolisme secret dont la Vérité s'entoure pour mieux inspirer le respect (nous en trouvons de nombreux exemples dans le *Wilhelm Meister* et le *Conte du Serpent*) mais il redoute l'ésotérisme trop facile et l'occultisme artificiel. Après 1786, il s'oriente davantage vers une conception plus philanthropique, plus centrée sur les contacts sociaux de la Franc-Maçonnerie.

Si l'on note que Goethe abandonna la Mission Théâtrale de Wilhelm Meister à l'époque où il devint "Illuminé" il est possible de voir dans les Années d'Apprentissage l'oeuvre d'un franc maçon pédagogue. Cette recherche de l'élite qui est le but de la Société de La Tour est conforme aux plans de Weishaupt. Il n'est pas question chez lui, ni chez Goethe d'une éducation de masse. Si plus tard, dans les Années de Voyage, le peuple finit par apparaître, il n'est pas soumis à une réelle éducation comme les membres de cette nouvelle aristocratie destinée à l'encadrer. Pédagogie donc pour société oligarchique, pédagogie centrée sur la formation des cadres. Goethe, par cette conception, n'était pas original, mais dans le droit fil de la pensée pédagogique générale de son temps. La plupart des systèmes d'éducation d'alors, même celui de Pestalozzi ne s'adressaient qu'à une minorité d'élus. Il n'était pas question de créer une éducation populaire généralisée et le baron de Knigge, membre de la loge de Weishaupt écrivait : "Ne pas donner une culture et des lumières exagérées aux gens qui sont destinés à vivre dans une classe inférieure, ne pas leur inspirer par là le dégoût de leur état, cela leur rendrait amer le travail faire plutôt en sorte qu'ils soient satisfaits de leur situation et se rendent utiles à notre milieu." (Neveux, W. Meister et la Franc Maçonnerie)

Bien que les Universités allemandes aient été nombreuses et florissantes en Allemagne au 18^e siècle, Goethe n'en fait pas mention, dans le Wilhelm Meister et les critique ouvertement dans son Faust. Weishaupt faisait de son ordre une sorte d'Université parallèle, de même que Goethe, dans les Années de Voyage créera une sorte de collège installé dans une Province Pédagogique, mais d'un niveau bien inférieur.

De même que les adeptes des "Illuminés" n'étaient initiés que progressivement en s'élevant dans les degrés maçonniques, Wilhelm n'acquiert que par paliers le droit de connaître la Société de la Tour et d'en faire partie. Après ces Années d'Apprentissage (et déjà au cours de celles-ci) Wilhelm va voyager pour accumuler les "expériences" comme les "Compagnons" avant de devenir "Maîtres". Les différents membres de la Société de La Tour ont eux aussi voyagé et rédigé leurs Mémoires comme devait le faire tout candidat "Illuminé". Goethe s'est donc

inspiré directement, dans son roman, des rites franc-maçons, parfois même jusque dans les détails (l'initiation de Wilhelm en particulier). Jarno explique à Wilhelm les origines de la Société de la Tour et ses intentions éducatives dans le cadre d'une organisation mystique à caractère maçonnique.

Goethe prenait-il très au sérieux cet aspect mystérieux de la Société de La Tour? On peut en douter car Jarno, souvent son porte parole, déclare à Wilhelm que tout ce qu'il a vu dans la Tour n'est au fond que les restes d'une entreprise de jeunes gens, et que si au début la plupart d'entr'eux la prenaient très au sérieux, ils en rient maintenant. Il explique à Goethe comment est née la Société de la Tour. Mais ses explications demeurent ambiguës. Elle aurait été une invention de l'Abbé désireux de former la jeunesse en s'appuyant sur le goût des adolescents pour le mystère, les cérémonies et les grands mots. Le goût n'est pas à réfreiner car il est le signe d'une certaine profondeur de caractère. Le jeune homme croit découvrir un monde à travers les mystères. Mais Jarno ajoute que l'Abbé aimait agir ainsi car il avait appartenu jadis à une société qui avait exercé en secret une grande influence. C'est donc à la fois pour répondre à un besoin de la jeunesse et parce qu'il était vraisemblablement un Illuminé que l'Abbé aurait créé cette Société de la Tour. Peut-on en conclure que Goethe souhaitait une formation appuyée sur des principes maçonniques? Nous aurons à revenir sur ce point.

Les Années d'Apprentissage sont donc un roman d'éducation, un "Erziehungsroman" fortement teinté de franc-maçonnerie, ^{mais} qui contient, nous l'avons vu, de nombreux aperçus psychopédagogiques témoignant de l'intérêt porté par Goethe aux problèmes de l'éducation des enfants en même temps qu'à ceux de la formation des adultes. Disciple de Rousseau, il insiste sur la recherche des dispositions innées de l'enfant,

seule base sur laquelle une solide éducation puisse être construite, il utilise judicieusement la psychologie enfantine pour éveiller l'intérêt, note les défauts et les qualités propres au jeune âge, curiosité, gourmandise, goût du merveilleux, du déguisement, ingéniosité, mais aussi manque d'esprit de suite.

Il se penche également sur le problème de l'éducation des filles en tenant compte du rôle qui revient à la femme dans la société moderne. Cette question mérite une étude particulière car Goethe l'a traitée de plus près dans les Affinités Electives. C'est à l'occasion de l'étude de ce roman que nous examinerons son point de vue.

Toutes ces considérations pédagogiques semblent présenter un intérêt évident mais le vrai problème, la question fondamentale est de décider si l'individu sera seul maître de sa formation ou si, membre d'une société localisée dans l'espace ou dans le temps, il ne doit pas être guidé pour s'intégrer le mieux possible à son milieu. Une Auto éducation certes mais libre de toute directive, ou dirigée par une autorité supérieure et compétente ? Goethe tranche sans appel en faveur de cette dernière solution. Il peut paraître ne pas prendre parti nettement entre la position de l'Abbé partisan de laisser le disciple aller jusqu'au bout de son erreur et celle de Nathalie et de Jarno, conseillant d'intervenir aussi rapidement que possible pour remettre le sujet sur le droit chemin. Mais dans les deux cas, la conduite de l'individu à former est suivie, supervisée et toujours orientée, sans qu'il en ait conscience. Goethe, certes, ne va pas jusqu'à conseiller le "truquage" des expériences que Rousseau conseille au précepteur d'utiliser. Wilhelm n'en reste pas moins entouré d'éducateurs invisibles et guidé par des fils cachés, qui font de lui une sorte de marionnette. Si la ligne pédagogique exposée dans le Roman demeure parfois assez floue, cela provient du fait que, entre la version originale de la Mission théâtrale et la version définitive des Années de Voyage, le centre de gravité de

l'oeuvre s'est déplacé, passant d'une formation, prétendue idéale par le théâtre, à une notion de culture générale équilibrée et soucieuse, déjà, d'une certaine utilité sociale. Goethe s'est progressivement éloigné de la conception du Sturm und Drang. A la fin des Années d'Apprentissage, nous remarquons nettement combien Goethe unit à une reconnaissance des droits de l'individualité, le devoir de s'intégrer à la Société. Dans les Années de Voyage, ce point de vue sera développé. (A. Herkommen cit. p. 65).

Le héros Wilhelm doit se former au contact des différentes couches sociales. Il renonce au théâtre incapable de le conduire vers cet Humanisme harmonieux prôné par Schiller, car la scène vit d'apparences. Wilhelm rencontre, après le monde de la bohème une bourgeoisie nullement étreinte par le sens du profit. Cette classe sociale rejoindra l'aristocrate pour former la nouvelle élite. Ces fructueux contacts ont amené Wilhelm à dégager sa propre personnalité, à mieux prendre conscience de ses qualités réelles, de ses possibilités à dépasser le leurre d'une fausse vocation. Tous les aspects de la Société du dix huitième siècle contribuent à l'éduquer. Or, à cette époque, la Franc Maçonnerie représentait un mouvement dont les idées ralliaient dans une proportion à peine concevable tout ce que l'Europe comptait d'intelligences et de générosité. (La Flûte Enchantée (P.V. cit. p. 62). Il était donc normal que Goethe, franc-maçon lui-même, fasse éduquer son héros par les représentants d'une loge.

Dans les Années d'Apprentissage apparaît déjà l'intention (confirmée au cours des "Années de Voyage") de donner pour but à l'éducation de l'individu la formation de membres utilisables d'une communauté ordonnée d'après les lois de la nature et de l'Humanité. Au-dessus de l'éducation par l'erreur règne l'éducation par la loi. La Société de La Tour et son rôle pédagogique démontrent le peu de confiance accordée par Goethe à la formation d'autodidacte, bien qu'elle ait été en grande partie la sienne. Par là il rejoint Platon qui voulait confier la Direction de l'Etat aux philosophes, à des intelligences souveraines, dominant les problèmes et désintéressées. Ces directeurs de conscience ou plutôt ces "maîtres ès éducation", de la Société

de La Tour, utilisent la société pour façonner le disciple, en développant chez lui la réflexion, la clairvoyance, la volonté. Il est malgré tout regrettable que cette action, au début tout au moins, ne réclame pas l'adhésion de l'intéressée mais oeuvre à son insu. Il s'agit encore certes d'une culture générale, bien que les membres de la Société ne soient pas de ces généralistes polyvalents dont rêvait le jeune Wilhelm, épanouissant leur personnalité dans toutes les directions. Un seul homme ne pouvant avoir toutes les capacités de l'Humanité, chacun devra réaliser sa propre forme mais en tenant compte de ses limites, de ses capacités particulières et dans le sens de l'utilité générale. Dans les Années d'Apprentissage, il n'est pas encore fait mention de la nécessité d'une spécialisation, la conception "XVIII^e siècle" de la culture domine toujours et par l'éducation le développement de la personnalité reste le but à atteindre bien que la notion d'intérêt commun conduise nécessairement à la spécialisation de chacun.

Avec les Années de Voyage, l'optique va changer radicalement. L'éducation ne sera plus un moyen de culture pour l'individu, elle devient le but même de l'ouvrage, et le sujet à éduquer ne sera plus qu'un moyen de présenter des principes pédagogiques. La profession à exercer après une préparation spécialisée deviendra la préoccupation centrale. Dans ce nouvel idéal pédagogique, l'intégration de l'individu dans l'ensemble harmonieux de la société se fera par la connaissance d'une spécialité et l'exercice d'une activité sociale devient l'objectif unique. La pédagogie doit conduire l'homme à un rôle actif, productif, utile. Schiller voyait dans les Années de Voyage une "apologie de l'action". (Eine Apologie des Handelns).

CHAPITRE V

LES "ANNEES DE VOYAGE"

De la formation du citoyen utile,
socialement valable, grâce à la limitation
de ses aspirations individuelles au profit
d'une spécialisation professionnelle.

Gundolf voyait dans les Années de Voyage un ouvrage essentiellement pédagogique. "Partout, écrivait-il, Goethe s'efforce de dépasser l'action pour atteindre l'enseignement, de dépasser la vision pour atteindre l'interprétation, et, là même où l'enseignement ne s'est pas encore tout à fait dégagé en commentaires et en aphorismes, il se fait jour à travers les situations en dialogues sententieux, à travers les caractères en motivations exprimées, et à travers l'intrigue en application morale à l'usage du lecteur, toutes les parties tendent à un enseignement susceptible d'être formulé en concepts purs". (p.284-285).

Cette interprétation du roman est certainement pertinente mais il y a lieu d'ajouter qu'il n'y a pas en réalité de réelle rupture entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage. Nous continuons à assister, dans ce second ouvrage, consacré à la formation de Wilhelm mais également et de façon beaucoup plus systématique à l'éducation de Félix, puisque celui-ci entre dans un établissement d'éducation imaginé par Goethe et conforme à l'enseignement idéal tel qu'il le concevait. Le nouveau roman présente donc un double intérêt. Nous examinerons d'abord la suite donnée à l'Education de Wilhelm, éducation moins anarchique que dans les Années d'Apprentissage, orientée vers la recherche d'une spécialisation au contact des différents milieux sociaux. Nous verrons ensuite celle de Félix, éducation systématique, donnée par des spécialistes, dans un vaste domaine affecté à la pédagogie pratique.

Toutefois, le caractère mystérieux, esotérique de la formation dans les Années d'Apprentissage se poursuit à travers les Années de Voyage. Goethe n'écrivait-il pas à Fr.von Müller le 8-6-1821 à propos des Années de Voyage "Tout doit y être abordé de manière symbolique et partout il y a quelque chose derrière le sens premier." Le titre de l'ouvrage est déjà en lui-même significatif par l'emploi du terme "Apprentissage". Il en est de même du nom du héros Guillaume "Maître".

A la fin des Années d'Apprentissage la première partie de l'éducation de Wilhelm peut être considérée comme achevée. Elle a été à la fois positive et négative : négative, elle lui a permis de prendre conscience de la vanité de ce qu'il prenait pour une vocation solide, positive elle lui a fourni, au cours de multiples expériences, des règles à penser, des principes résumés sous une forme allégorique dans sa "Lettre d'Apprentissage". Wilhelm est désormais un homme cultivé et surtout disponible, conscient de la nécessité de jouer un rôle dans la société. Il ne lui reste plus qu'à connaître les différents milieux de la société contemporaine.

Or, cette société contemporaine est en rapide évolution, voire en révolution économique et sociale. Des changements radicaux interviennent que les plus hardis parmi les Philosophes des Lumières, n'avaient su prévoir. Les découvertes scientifiques conduisent à des transformations technologiques qui, à leur tour, débouchent sur un développement colossal du machinisme. La grande industrie, utilisant la force de la vapeur, commence à naître et bouleverse la société. Le travail du tisserand, du fondeur est radicalement transformé. La situation que connaissent les fils n'est plus le prolongement normal, la répétition de celle de leurs pères, comme cela avait été le cas pendant des siècles. Une rupture se produit, elle ne cessera de s'aggraver.

En quelques décennies les principales sciences progressent à pas de géant. Les Mathématiques d'abord, publication de la "Mécanique analytique" de Lagrange en 1788, découverte de la théorie des probabilités par Laplace en 1812, début d'une géométrie non euclidienne avec les travaux de Gauss en 1805, (recherches similaires en Russie et en Hongrie). L'amélioration des appareils d'optique en physique permet la découverte par Herschel (britannique d'origine allemande né à Hanovre) de la planète Uranus (première planète découverte depuis l'Antiquité), Publication par Lalande en 1812 d'une bibliographie astronomique.

L'électricité et le magnétisme deviennent à cette époque partie intégrante de la physique. Colomb formula en 1780 sa loi sur les attractions et répulsions électriques.

Volta invente la pile en 1800. C'est l'époque des découvertes de Galvani, d'Ampère, de Faraday, d'Ohm, Professeur à Cologne, de Gauss, Professeur à Göttingen. A partir de 1780, en chimie, les découvertes de Lavoisier sont discutées dans toute l'Europe. En géologie, deux écoles s'opposent, neptunistes avec Gottlob Werner, Professeur à l'Académie minière de Freiberg et Hutton, écossais, "plutoniste". La biologie de son côté fait de rapides progrès sous l'impulsion de savants tels que Jussieu (1748-1836), Lamarck (1744-1829), Cuvier (1769-1832). Geoffroy St Hilaire croit à un seul type fondamental pour le règne animal tout entier, théorie qui séduisit Goethe.

En Allemagne, en effet, au début du 19^e siècle, la "Naturphilosophie" domine la biologie : pour Kant lui-même les sciences naturelles se rapportent à la réalité telle que nous pouvons l'observer, mais la réalité intrinsèque (Ding an sich) ne peut être ni observée ni connue. Nous ne pouvons comprendre un organisme que si nous considérons qu'il tend vers un but. Goethe partage cette conception et recherche, dans ses travaux scientifiques, la preuve d'une évolution des êtres (végétaux, animaux) à travers leurs métamorphoses. Nous aurons à revenir sur cet aspect de la pensée Goethéenne qui n'est pas sans influence sur ses conceptions pédagogiques et que Rudolf Steiner reprendra plus tard.

Evolution scientifique donc, industrielle, bancaire, économique et par là sociale : naissance de la grande industrie du capitalisme, du prolétariat, intensification de l'émigration vers la Sibérie, vers l'Amérique. C'est ce monde en évolution profonde que Wilhelm va devoir parcourir pour s'y intégrer et devenir un citoyen utile aux autres hommes.

Conformément aux prescriptions reçues de ses maîtres de la Société de la Tour, Wilhelm entreprend de voyager, il ne cesse même de se déplacer car, pour un certain temps, il n'est pas autorisé à séjourner plus de trois jours dans un même lieu ("Nicht über drei Tage soll ich unter einem Dache bleiben").

Soignant le mal par le mal, on veut par là lui faire regretter puis apprécier la stabilité, on veut créer en lui le désir de se fixer, de s'établir. Mais ces voyages, d'autre part, lui permettent de terminer sa formation, le conduisent à observer sur place les différentes occupations humaines. Toute qualification ne pouvant s'acquérir que dans le milieu où elle se développe normalement, les disciples de l'Abbé sont amenés à voir successivement différentes activités pour leur permettre de les étudier, voire de les acquérir, indépendamment les unes des autres.

Wilhelm voyage à pied, accompagné de son fils Félix, mais celui-ci ne pourra profiter comme son père, de ces nouvelles expériences car il n'a pas reçu, étant enfant encore, la formation systématique et la culture générale de base indispensable. Ce goût des voyages à pied vient de Rousseau qui écrivait (Emile V ; 523) "je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval, c'est d'aller à pied ; on part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays... je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe partout où un homme peut passer, je vois tout ce qu'un homme peut voir... Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore, j'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la nature prodigue à sa vue". Rousseau faisait voyager Emile après qu'il eût pris conscience de son amour pour Sophie, comme Goethe fait voyager Wilhelm après sa décision d'épouser Nathalie. Emile voyage deux années à travers l'Europe, apprenant les langues étrangères, voyant ce qu'il y a de mieux en histoire naturelle, en art, en hommes (Emile p. 605).

Wilhelm, lui, ne quitte pas l'Allemagne; il fait son tour d'Allemagne, comme les compagnons faisaient leur tour de France avant de passer Maîtres, Les voyages sont formateurs, ils sont indispensables et Goethe pense qu'un homme noble ne

peut recevoir sa formation d'un cercle étroit, sa patrie et le monde doivent agir sur lui. (Ein edler Mensch kann einem engen Kreise - nicht seine Bildung danken. Vaterland und Welt muss auf ihm wirken). Si un talent se forme dans le calme, c'est dans le torrent du monde que se trempe un caractère.

Au cours de son pèlerinage à travers les différents milieux sociaux, Wilhelm Meister fait d'abord la connaissance du milieu artisanal, d'une société non encore touchée par la révolution industrielle et qui reste un milieu de traditions solides et d'équilibre. Notre héros rencontre la famille de St Joseph, famille biblique, où tout est symbole. C'est le premier contact de Goethe avec un milieu "adapté" à sa fonction sociale, et Joseph est déjà un "renonçant" qui épanouit sa personnalité dans sa profession même, il trouve le bonheur dans une activité limitée, dans la solidité du cadre familial, base de toute société. Sans le savoir St Joseph applique le conseil de Rousseau (Emile II ; 65). "L'homme est très fort quand il se contente d'être ce qu'il est : il est très faible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. Mesurons le rayon de notre sphère et restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile".

Mais cet artisan n'a pas choisi au hasard son métier, il a suivi son penchant naturel, sa vocation propre qui le poussait à devenir charpentier. Ce penchant s'opposait même au désir paternel, de voir son fils lui succéder comme tonnelier, solution qui aurait eu l'avantage de la facilité. Toutefois Goethe estime que l'homme a plus de chance d'être heureux s'il adopte la même profession que son père, y développant alors ses dispositions innées dans un milieu particulièrement favorable où l'initiation est naturelle. Remarquons cependant que Goethe s'était bien gardé de suivre la carrière juridique à laquelle son père, juriste, le destinait.

Nous suivons les différentes étapes de la formation de St Joseph, son apprentissage auprès du charpentier de son village qui travaillait pour tout le pays, ce qui l'amenait à employer plusieurs compagnons et apprentis. Goethe décrit avec

sympathie ce milieu simple de travailleurs manuels utiles à la société, mais non dépourvus d'une certaine spiritualité. Ce menuisier sait allier la beauté à l'utilité, il est artisan et artiste à la fois, menuisier mais également sculpteur, il orne avec art les façades des maisons dont il monte la charpente. Cette union du matériel et du spirituel, de l'activité utile et de l'art est essentielle. Se consacrer à l'Utile en négligeant le Beau conduirait l'Homme à un matérialisme qui ferait de lui un rouage de la Société mais non un Homme digne de ce nom, un être qui domine, maîtrise la matière mais a conscience d'un monde supérieur.

Cet artisan qui limite le champ de son action est dans son domaine un homme complet car il a su développer jusqu'à la perfection le talent réel qui était inné en lui. Goethe distingue les vraies qualités (Eigenschaften und Eigenheiten) des fausses dispositions qui proviennent d'influences (Influenzen) pernicieuses et nous font nous tromper sur nous-mêmes. Le renoncement de St Joseph est un renoncement positif qui lui permet de s'épanouir non en surface mais en profondeur.

Notons que Goethe insiste sur la peinture de ce milieu artisanal qu'il considère comme de première importance : l'artisan et sa famille formeⁿ la cellule de base de la société. Aussi retrouvons-nous ces mêmes artisans lorsque se constituera le groupe des émigrants et des pionniers.

Pourquoi Goethe a-t-il, parmi les artisans, choisi le menuisier? Sous l'influence du Nouveau Testament certes, mais aussi sans doute par une réminiscence de Rousseau qui écrivait dans le livre III de l'Emile (p. 234) "Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison, il tient suffisamment le corps en haleine, il exige ~~de~~ dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie, et dans la forme des ouvrages qu'il détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus". Ce prestige de l'artisan, Platon l'avait déjà souligné : "Je finis donc par aller trouver les gens de métier; si en mon fort intérieur, j'avais conscience pour ainsi dire, de ne rien connaître, je savais bien en revanche, devoir trouver chez ceux-ci des gens connaissant quantité

de belles choses" (Apologie de Socrate 22, 23 Trad. 155).

Goethe a toujours fait preuve d'une admiration certaine, d'un respect profond devant l'artisan. Le "métier" avec sa hiérarchie d' "apprentis", de "compagnons", et de "maîtres", hiérarchie reprise par la franc maçonnerie, est pour lui un symbole de la vie humaine (das Handwerk als solches war ihm in seiner Gliederung vom Lehrling, Geselle, und Meister ein Gleichnis des Menschenlebens im Allgemeinen". K. Muthesius : "Goethe und das Handwerk" p. 58). De là, le rôle important attribué à l'artisanat dans la société idéale telle que la conçoit Goethe dans le Wilhelm Meister, rôle qu'il avait déjà souligné dans la société humaine primitive de Pandora. Goethe voit dans les artisans des hommes parvenus-dans le cercle volontairement limité de leur existence - à une maîtrise parfaite de leurs possibilités, et, par là, à assurer leur existence dans une dignité qui a valeur morale et dans une réelle sérénité. Il rappelle par là Rousseau pour qui, désormais la propriété n'offrait pas de réelle garantie alors que dans un bouleversement social, l'artisan peut compter sur son métier pour survivre. Le métier n'a pas qu'un caractère strict et utilitaire, il s'en dégage un humanisme. Pour Goethe, comme le souligne K. Muthesius (Op. cit. p. 73), le métier permet la réalisation de valeurs intérieures, proprement humaines. Il répond donc au but visé par toute éducation qui se doit de transformer les possibilités de chacun en réalisations et cela à travers l'action, en unissant précisément pensée et action, savoir et oeuvre réalisée. Le "métier" bien conçu permet tout cela. Il laisse à l'artisan sa dignité d'homme à travers son rôle social. Goethe donnera donc, dans l'organisation de la société future (qui sera celle des migrants comme des "colons de l'intérieur"), le pas à la corporation sur la classe sociale. La société sera construite sur les professions (beruflich gegliedert) et c'est dans cette optique que sera conçue la Province Pédagogique.

X

X X

Après avoir séjourné dans la famille de St Joseph, groupe social heureux et épanoui, Wilhelm et son fils reprennent la route et rencontrent à nouveau Jarno, un des Maîtres de la Société de la Tour, devenu curieusement minéralogiste sous le nom de Montan. Ces changements de noms, qui voilent la véritable identité des personnages conformément aux prescriptions maçonniques des "Illuminés", soulignent également le peu d'importance qu'attribue Goethe à ses personnages en tant qu'individus; ils sont avant tout des symboles. Néanmoins, Montan comme Joseph, exerce désormais un métier. Il s'est lui aussi "limité" pour devenir utile, il est dans la ligne du "renoncement".

Félix, qui s'intéresse aux collections de minéraux, pose des questions à Jarno et son père s'étonne des réponses données, qui lui paraissent différentes de celles que l'on donnerait normalement à un adulte. C'est l'occasion d'une parenthèse pédagogique. Jarno donne les raisons des simplifications qu'il apporte à ses réponses : le maître doit savoir se placer au niveau de ses élèves, adapter son enseignement à leurs possibilités intellectuelles : "c'est un devoir de ne dire aux autres que ce qu'ils peuvent comprendre. L'homme entend seulement ce qui est à sa mesure. Fixer l'attention des enfants sur le présent, leur fournir un nom, une désignation, c'est ce qu'on peut faire de mieux. Ils en viennent assez tôt à vouloir connaître les causes. On ne pourrait donner à des enfants de l'âge de Félix que des réponses superficielles et par là inexactes sur la genèse et le but des choses. Or, il vaut mieux ne rien dire que d'enseigner une inexactitude sous prétexte qu'elle serait plus au niveau de l'enfant. L'éducateur n'oubliera pas que l'enfant est enfant et non homme, il tiendra compte des différents paliers de son évolution mentale et l'éducation, en s'adaptant à chaque âge, comme le voulait Rousseau, sera conforme à une pédagogie fonctionnelle. La connaissance grandit par degrés, degrés que le maître ne doit ni négliger ni sauter. Le précepteur sera comme le bon jardinier qui connaît et applique le traitement voulu à chaque phase de l'évolution d'une plante. Goethe revient d'ailleurs souvent sur cette comparaison du pédagogue et du jardinier, de l'élève et de la plante.

Pour lui, tout être vivant se développe selon une même voie, il y a parallélisme des évolutions dans l'unité de la création. L'adulte, quant à lui, prendra conscience de cette loi universelle, car il sera progressivement guidé vers la lumière par le groupe d'initiés responsables qui connaissent, eux, la loi du monde; pour Wilhelm ces initiés sont les membres de la Société de la Tour.

Revenons à la pédagogie : si le maître doit se mettre au niveau de son élève, ce serait une grave erreur de croire que l'on puisse enseigner sans connaître à fond la matière que l'on enseigne. Aussi Jarno décourage-t-il Wilhelm qui aurait volontiers désiré acquérir des rudiments de géologie pour instruire son fils. "Acquérir quelques notions" n'est pas possible, toute connaissance doit être acquise totalement et demande une grande énergie intellectuelle : "Dès que l'on s'attaque à un nouvel ordre d'idée, quel qu'il soit, il faut redevenir un enfant, apporter un intérêt passionné, prendre plaisir d'abord à l'écorce jusqu'à ce qu'on ait le bonheur d'arriver au noyau (Années de Voyage I; 3). Il faut donc, dans chaque discipline, repartir à zéro, se reformer méthodiquement acquérir progressivement les différentes étapes du savoir, avant de devenir apte à enseigner si peu que cela soit de cette discipline. Mais la connaissance ne suffit pas, l'art d'enseigner est indispensable. Dès maintenant apparaît l'idée que, pour Goethe, la pédagogie est un art de spécialiste, qui nécessite d'abord des connaissances solides certes mais parallèlement une technique d'adaptation au niveau des enfants. On ne saurait être pédagogue amateur.

Si l'on ne peut enseigner sans dominer la matière enseignée, sans être devenu un professionnel de l'éducation, Wilhelm le dilettante ne saurait prétendre instruire son fils. "Renonce à ton idée lui conseille Jarno. Il n'y a rien de pire qu'un maître qui sait tout juste ce que ses élèves doivent apprendre. Celui qui veut enseigner peut bien taire la meilleure part de son savoir, mais il ne doit pas se contenter d'une demi-science" (Années de Voyage I; 4)

Rappelons-nous que Goethe accusait certains professeurs de Faculté d'une insuffisante maîtrise de leur domaine. Il découle de cette conception qu'un père ne peut éduquer son fils, Goethe reviendra plus tard sur cette idée. Non seulement un père n'a pas en général les connaissances nécessaires dans les différentes disciplines qu'il lui faudrait enseigner mais d'autre part les relations maîtres/élèves ne sauraient être de même nature que les relations père/fils.

Cette conception de Goethe est diamétralement opposée à celle de Rousseau, qui voyait dans le père, l'éducateur idéal : "Comme la véritable nourrice est la mère, le véritable précepteur est le père... que des mains de l'une l'enfant passe dans celles de l'autre; il sera mieux élevé par un père judicieux et borné que par le plus habile maître du monde, car le zèle suppléera mieux au talent que le talent au zèle (Emile I; p. 22). Rousseau va encore plus loin et récuse tout pédagogue stipendié "Crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ?" (Emile p. 23).

Ces réflexions pédagogiques ont été amenées par l'éveil, chez Félix, d'un vif intérêt pour la géologie. Le modèle de Félix s'intéressant à cette science, Goethe l'a trouvé chez son propre fils Auguste, par contre le "désir de connaître et la soif de savoir (Fragelust, Wissbegierde) faisaient partie des qualités de Fritz von Stein. Goethe lui-même s'intéressera profondément tant aux sciences de la terre qu'aux industries minières. Dans la seconde moitié du XVIIIème, l'Allemagne occupait une place éminente dans la recherche géologique en Europe. L'Académie minière de Freiberg, fondée en 1756, connaissait une renommée mondiale. Ses professeurs jouissaient de facilités pour aller chercher sur place dans l'Erzgebirge les minerais à étudier. Au cours de ses voyages, Goethe avait visité les carrières de granit des montagnes de Bohême, les mines de cuivre du Harz. Mais déjà en 1770, lors de son voyage en Lorraine, Goethe avait étudié les problèmes miniers, et cet intérêt ne fit que croître avec sa passion pour les sciences naturelles.

Où et comment acquérir la maîtrise d'une science ? Jarno, alias Montan, s'est fait mineur pour devenir géologue. Pour lui, en effet, il est nécessaire de se rendre sur place, là où est l'objet que l'on désire étudier. Le rôle du milieu sera donc primordial. De même qu'une langue étrangère ne s'apprend bien que dans le milieu où elle est parlée (Goethe insistera sur ce point de pédagogie des langues vivantes dans la Province Pédagogique), de même la géographie, la géologie, s'acquerront au contact même de la nature, en face de ses paysages, de ses formations rocheuses. En conseillant de s'instruire par les "choses" et non par le mot, l'écrit, Goethe rejoint Rousseau et s'en inspire. "Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides, point d'autres livres que le monde, point d'autres instruments que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire, il ne s'instruit pas, il apprend des mots. Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux. (Emile III, p. 186)

Pour enseigner la géographie, Rousseau rejetait globes, cartes, sphères, mais conseillait de faire admirer la nature, le ciel étoilé. Gotz von Belichingen regrettait déjà que son fils ne fût pas initié à la géographie et aux sciences de la nature de cette manière et qu'il ne reçût qu'un savoir livresque, où le mot remplace l'objet. C'est en voyageant, en parcourant la nature que Wilhelm et Félix vont se cultiver ainsi que le faisait Emile. "Qui est ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse et la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles". (Emile, V p.523).

Mais si on ne veut pas se livrer à un travail d'amateur, de dillettante, il est évident qu'une solide culture générale, scientifique, dans le cas qui nous occupe, est préalablement

nécessaire. Or, ce n'est pas le cas de Wilhelm, encore moins celui de Félix. Wilhelm reconnaîtra assez rapidement son erreur et sera conduit à mettre son fils dans un établissement spécialisé où des pédagogues de profession prendront en mains son éducation.

X
X X

Toute connaissance étant difficile à acquérir, si l'on désire qu'elle soit complète, il sera nécessaire d'étudier pour l'amour de la connaissance et non directement en vue d'une application pratique. Or une étude aussi exclusive ne peut conduire qu'à la connaissance d'une seule branche, elle débouchera sur la formation d'un spécialiste. On peut se demander si tel est bien le but visé par l'enseignement. L'éducation doit-elle développer une seule aptitude, en négligeant la culture générale qui, jusqu'ici, était l'idéal de toute formation ? Faut-il former un homme cultivé ou un spécialiste ? Y a-t-il opposition entre ces deux intentions ? L'enfant, trouvant les débuts faciles, dans chaque discipline serait désireux de se lancer dans toute espèce d'activité (jede Art von Tätigkeit möchte das Kind ergreifen (Années de Voyage I, 4). Mais, si le début de toute science est relativement aisé, les difficultés grandissent progressivement et les derniers échelons sont les plus ardues à gravir et on les atteint rarement ("aller Anfang ist leicht, und die letzten Stufen werden am schwersten und seltensten erstiegen" (Années de Voyage I; 4). Wilhelm prend conscience du choix apparemment nécessaire entre spécialisation et culture générale. Il se demande quel sera le sort de cette culture qui jusque là était considérée comme la meilleure. "On a pourtant considéré comme avantageuse et indispensable une culture étendue à de nombreux domaines. "(Man hat aber doch eine vielseitige Bildung für vorteilhaft und notwendig gehalten". I. 4). Wilhelm peut difficilement renoncer à cet idéal de formation éclectique, qui lui a toujours été cher et qu'il a poursuivi au cours de ses années d'apprentissage. Certes il faut acquérir "des clartés de tout" mais pour former le

terrain, la base sur laquelle s'édifiera la spécialisation. Comme on ne peut se spécialiser dans tous les domaines, il faudra "choisir" "se limiter" obligatoirement pour devenir efficace. "La culture générale, objecte Montan, prépare seulement le domaine dans lequel agira la spécialisation... Notre époque est celle des spécialisations, heureux qui sait le comprendre et oeuvrer dans ce sens tant pour lui que pour les autres" *Vielseitigkeit bereitet eigentlich nur das Element vor, worin der Einseitige wirken kann, dem eben jetzt genug Raum gegeben ist. Ja, es ist jetzt die Zeit der Einseitigkeit wohl dem, der es begreift, für sich und andere in diesem Sinne wirkt.*" 'I; 4) Montan prend un exemple parmi les professions artistiques. Si l'on a travaillé à devenir un excellent violoniste, on trouvera sans difficulté une place dans un orchestre, or la société est comparable à un orchestre où chacun de nous à une place à tenir. "Fais de toi un bon instrument et attends de voir la situation que la société t'assignera de bon gré en son sein."

Une telle conception pourrait conduire à renoncer à toute formation (même spécialisée) mais dont la Société n'aurait pas directement besoin. Goethe ne va pas jusque là. Il ne planifie pas l'éducation en fonction du marché du travail (cette notion ne pouvait prévaloir au début du XIX^e siècle) mais il conseille déjà de choisir une profession utile, recherchée par la société, qui permette l'intégration de l'individu au groupe social auquel il appartient. Montan n'hésite pas à déclarer sans nuance, de son côté, que l'âge de la culture désintéressée, de la formation de l'individu pour sa satisfaction personnelle est révolu. L'homme n'a qu'une route à suivre celle qui fera de lui un citoyen utile, pour cela il lui faudra franchir diverses étapes, et se limiter en choisissant un métier et non une polyvalence superficielle, séduisante peut-être mais inutile. Il faut savoir se borner à une profession, voilà la meilleure solution" (*Sich auf ein Handwerk zu beschränken, ist das Beste*) Le spécialiste trouvera-t-il nécessairement à exercer ses capacités ? La société est-elle prête à l'accueillir ? Pour Goethe, la question ne se pose pas. De toutes façons, l'émigration, soit dans de nouvelles terres allemandes, soit vers l'Amérique, offrira des

possibilités si l'insertion locale vient à poser des problèmes.... L'idée d'un chômage des spécialistes ne saurait être envisagée en ce tournant économique des premières années du 19^e siècle.

La Société va-t-elle devenir un agglomérat de métiers juxtaposés. L'Homme va-t-il se limiter à exercer une technique sans pouvoir s'élever au-dessus d'elle ? Goethe ne pouvait évidemment envisager un tel univers . Il avait trop le sens de l'élite pour ne pas rétablir une hiérarchie. Pour la tête la moins capable, il y aura toujours un métier, pour les meilleurs un art, et le meilleur, lorsqu'il accomplit une activité, les accomplit toutes ou, (pour s'exprimer d'une manière moins paradoxale) dans l'oeuvre qu'il accomplit correctement, il voit le symbole de tout ce qui s'accomplit correctement. "Für den geringsten Kopf wird es immer ein Handwerk, für den bessern eine Kunst, und der beste, wenn er eins tut, tut er alles, oder, um weniger paradox zu sein, in dem einen, was er recht tut, sieht er das Gleichnis von allem was recht getan wird". I; 4). On ne saurait trop insister sur ce tournant décisif de la pensée goethéenne. Par là l'art est réintroduit dans l'activité utile et ainsi se recrée un Humanisme par la perfection du travail accompli. Avant tout, il revalorise le travail en lui donnant une valeur symbolique en l'insérant dans la marche de l'Humanité.

Cette discussion pédagogique entre Wilhelm et Jarno marque donc une étape importante dans l'évolution des idées de Wilhelm sur l'éducation. Notre héros commence à prendre conscience des exigences de la société en matière de formation; il s'oriente vers un tournant décisif pour son avenir qui le fera déboucher sur le primat de l'utilité sociale, mais d'une utilité qui doit être conçue au-delà de la notion de "pratique".

X

X X

Après cette halte pédagogique, Goethe fait assister le lecteur à une nouvelle itinérante, qui conduit Wilhelm à de nouveaux contacts sociaux. Le père et le fils rencontrent un autre milieu artisanal, celui des charbonniers, auprès de qui ils passent la nuit en compagnie de quelques contrebandiers et braconniers dont il est difficile de dire, il faut le reconnaître, qu'ils exercent, eux, une profession à but social. Peut-être Goethe a-t-il voulu simplement donner une description plus complète de la société de l'époque, sans en éliminer a priori les zones d'ombres; de toute façon, il s'agit de pauvres diables, qui cherchent misérablement leur vie. Ils ne sont pas "recrutables" par la Société ne connaissant aucun métier.

X

X X

Cette nouvelle orientation de la culture renonçant à la généralité pour la spécialisation est l'idée maîtresse des Années de Voyage. Il est normal que le héros, formé selon l'ancienne conception, propre au XVIIIème, ne passe pas sans heurt à une vue nouvelle qui sera nécessairement celle du XIXème siècle. Aussi Wilhelm n'admet-il pas sans réserve cette conception contrainte à tout ce qu'il a adoré et il continue à souhaiter, pour Félix, ce qu'il s'était efforcé d'acquérir lui-même, une culture des plus élargies. Il voudrait, déclare-t-il, offrir à son fils une vue plus large sur le monde, que celle que peut offrir un métier borné. (I; 4). Pour lui, l'homme a beau être contraint à une limitation, il ne peut se dispenser de regarder tout autour de lui, et comment pourrait-il comprendre son époque, sans connaître l'origine des choses, s'il ignore, par exemple

les pays d'où proviennent les épices qu'ils voient aux étalages? Jarno n'en voit pas la nécessité mais, compte tenu du besoin de culture générale dont Wilhelm ne peut se débarrasser, il lui recommande pour Félix un établissement spécialisé d'éducation sur lequel nous aurons à revenir, et où l'enfant acquerra conjointement les connaissances de base indispensables et la spécialisation nécessaire.

Wilhelm est enclin à penser que des déplacements constants, de multiples rapports avec les différentes couches sociales peuvent suffire à former un homme puisque c'est ainsi qu'il s'est éduqué lui-même au cours de ses Années d'Apprentissage et qu'il continue à le faire. Jarno le détrompe aussitôt. On ne peut porter des fruits que si l'on jette des racines profondément dans le sol : et il considère Wilhelm comme un bâton de voyageur, doué de la merveilleuse propriété de verdier n'importe où on le place, mais qui ne prend nulle part racine". Or, l'homme doit s'insérer dans un terroir géographique ou professionnel. Aucun corps de métier ni le forestier, ni le jardinier, ni le charbonnier ou le menuisier ne sauraient utiliser ce voyageur qu'est Wilhelm. Cependant, les rapports multiples entretenus par Wilhelm avec des hommes de toutes catégories sociales, de niveaux les plus divers, n'ont pas été inutiles. Dans les Années d'Apprentissage, ils lui ont permis de prendre conscience de la vanité de la vocation qu'il croyait ressentir pour le théâtre en temps que moyen de réalisation de sa personnalité. Dans les Années de Voyage, ces rapports sociaux auront un double rôle : ils lui montreront la nécessité d'une spécialisation dans la société nouvelle, et par là ils enrichiront son expérience, mais aussi, le laissant aller jusqu'au bout de son instabilité innée, ils le conduisent à éprouver de lui-même le besoin d'une situation enfin fixe, stable et c'est spontanément qu'il demande à ses précepteurs l'autorisation de cesser ces perpétuels voyages en même temps qu'il prend l'engagement d'embrasser une Profession utile. Il a atteint le stade de la cristallisation de ses désirs, ce qui est d'ailleurs aussi une forme féconde de renoncement.

En attendant de recevoir l'autorisation de cesser son itinérance, Wilhelm poursuit sa route et va entrer en contact avec un monde nouveau pour lui, celui de la grande propriété foncière. Comme avec Joseph le Menuisier et Montan le géologue, nous demeurons encore dans le monde du XVIII^e siècle. Mais un monde qui déjà commence à évoluer. En effet, l'exploitation que Wilhelm et Félix rencontrent sur leur chemin est des plus importantes. Elle s'étend à l'infini, contient des étangs et des rivières, appartient à un seul propriétaire, mais, à l'opposé des parcs des demeures nobles visitées par Wilhelm dans ses Années d'Apprentissage, cette propriété est destinée non à l'agrément du promeneur oisif, mais à la production maraîchère et fruitière. Le dilettantisme oisif, a cédé la place à l'activité productrice : "un grand jardin, uniquement destiné à la production" (ein grosser Garten nur der Furchtbarkeit gewidmet) planté de nombreux arbres fruitiers (mit Obstbäumen reichlich ausgestattet) partout le paysage s'étend, cultivé et planté (eine unabhsehbare Landschaft reichlich bebaut und bepflanst" I; 4)

Pour donner sans doute un peu de vie au roman, Goethe introduit un épisode curieux. Wilhelm et son fils, en essayant de pénétrer dans la propriété, se trouvent enfermés dans un piège destiné aux maraudeurs. Mais, même dans cette situation peu confortable, Wilhelm ne peut s'empêcher de faire une leçon de morale à propos d'une inscription portée sur le mur "A l'innocent, liberté et réparation, à l'égaré, pitié, au coupable, justice et amendement" (Dem Unschuldigen Befreiung und Ersatz, dem Verführten Mitleiden, dem Schuldigen ahndende Gerechtigkeit" (I; 4). Inscription hermétique et leçon pédante qui soulignent bien le caractère pédagogique de l'ouvrage mais également son esprit symbolique. Heureusement, Félix, endormi, n'écoute pas cet exposé sans rapport avec son âge. Le propriétaire des lieux vient délivrer Wilhelm et son fils. Avec lui, il est fait connaissance avec un nouveau type d'homme appartenant encore à la noblesse mais à une noblesse productive par l'exploitation de ses propriétés foncières.

Ce gentilhomme est un homme bienfaisant, au sens étymologique du mot. Son oeuvre est peut-être teintée de paternalisme, elle n'en est pas moins socialement utile : il suscite, encourage, développe autour de lui, l'activité et le travail productif. Il distribue, soit gratuitement, soit à bas prix les jeunes arbres de ses pépinières. Il ne se borne pas à faire fructifier son bien, il est le moteur d'une activité agricole étendue à la population du voisinage.

Aussi le spectacle qu'offrent les terres entourant le château témoigne-t-il de ce souci de productivité; les jardins d'agrément ont disparu, partout des terres de rapport les ont remplacés. Sur le chemin conduisant au château, Wilhelm, à sa vive surprise, ne rencontre plus, comme il en avait jusqu'ici l'habitude, des jardins à la française, harmonieux, de bon goût, répondant à un souci artistique, mais des rangées d'arbres fruitiers, des champs de légumes, de grandes étendues de plantes médicinales, en un mot tout ce dont on peut avoir besoin dans cet ordre, s'offrait aux regards disposées sur un terrain en pente douce. (I; 5) Ce n'est plus la noblesse oisive ou militaire des Années d'Apprentissage, donnant fête sur fête dans ses différents châteaux de plaisance, se distrayant par des représentations théâtrales mais ne voyant dans le théâtre qu'un divertissement de société. Cette nouvelle noblesse, adaptée aux temps nouveaux, sort de son isolement. Elle est consciente de son rôle social et, si le droit de propriété n'est pas remis en cause, c'est que la propriété profite à la collectivité. La question du sens de la propriété, de sa légitimité était à l'ordre du jour (Saint Simon 1760-1825, dont Goethe avait lu les oeuvres, Balboeuf 1760-1797).

Mais Goethe veut que toute action ait un aspect culturel. Joseph le menuisier ne se contentait pas de l'aspect utilitaire de sa profession, il élevait celle-ci au niveau d'un art, atteignant, par là pour lui-même, une certaine forme de culture. Il en est de même des personnages de l'oncle propriétaire-fermier et de ceux qui l'entourent. Faire fructifier un domaine, aider les habitants de la région à mieux cultiver leur bien, augmenter par là la production est positif. Mais ce genre

d'activité pourrait faire courir à ceux qui l'exercent le risque de se couper de toute vie intellectuelle, de toute réelle culture. Elle pourrait les conduire à sombrer dans un matérialisme, utile certes, mais sans élévation intellectuelle. Pour éviter ce danger, l'oncle et son entourage se passionnent pour la littérature mais chacun a sa spécialité : littératures italienne, anglaise, française, anciens auteurs allemands, littérature allemande contemporaine. Les belles lettres entretiennent la conversation à table. Goethe prend donc grand soin d'unir culture et activité pratique. Si cette dernière seule existait, nous n'aurions plus à faire à un homme complet : tel est le cas du beau frère de Wilhelm, commerçant accompli mais uniquement intéressé par les problèmes du négoce. L'oncle dans son domaine représente un capitalisme bienveillant, humain, et intelligent. Son système économique est philanthropique. Mais propriété et décision appartiennent toujours à un seul. Il paraît difficile de parler ici de renoncement et pourtant nous verrons que la légitimation de la propriété passe par le renoncement à l'égoïsme et par l'exploitation des biens au profit de tous.

X

X X

Le déroulement du récit dans les Années de Voyage est à plusieurs reprises interrompu par des nouvelles tout à fait indépendantes de l'action du roman et qu'il est difficile de rattacher à celui-ci. C'est ainsi que, lors de son séjour au château de l'Oncle, Wilhelm est convié à lire un manuscrit, traduction d'une nouvelle française nous dit-on. C'est l'histoire de "La folle Pélerine", récit qui tend à souligner, assez étrangement d'ailleurs la nécessité du renoncement et par là, se rattache, si l'on veut, à l'idée générale des Années de Voyage. Il est toutefois difficile de considérer cette Nouvelle comme un écrit éducatif, bien qu'elle enseigne,

dans une certaine mesure qu'il faut savoir dominer ses passions. Elle se rattache indirectement à Tasso et à Iphigénie.

X

X X

En visitant le château, Wilhelm découvre encore une fois une maxime que le propriétaire des lieux a fait graver au-dessus d'une porte (Wilhelm avait déjà remarqué en effet une devise semblable sur un des murs de la prison-piège où il s'était trouvé enfermé avec Félix). Cette maxime est assez sybilline dans sa rédaction : "De l'Utile, en passant par le Vrai pour arriver au Beau" ("Vom Nützlichen, durchs Wahre, zum Schönen" (I; 6). Cette formule précise un nouvel idéal de vie, et indique une nouvelle formation de l'homme. La noblesse que rencontre ici Wilhelm est bien différente de celle qu'il avait fréquentée lors de son séjour au château du Comte au cours de ses Années d'Apprentissage. Les nobles devant lesquels les comédiens devaient se produire étaient, nous l'avons vu, de beaux esprits mais futiles, soucieux de plaire aux dames, menant une existence de loisirs sans but, sans utilité, ils constituaient une classe de parasites or cette classe n'a plus sa justification dans la société moderne (cf Lehrjahre III; ch. V et VI).

En se rendant à cheval à un déjeuner champêtre, Wilhelm prend conscience du rôle économique et social de l'exploitation agricole qu'il parcourt. Tout ici repose, certes, sur le seigneur de ces terres, l'Oncle, mais celui-ci a été formé par l'influence des physiocrates et en particulier, nous dit-on, de Filangieri, et du Comte de Beccaria (1738-1794). C'était l'époque où les maximes humanitaires se répandaient partout. (die Maximen einer allgemeinen Menschlichkeit wirkten damals nach allen Seiten". (I;6) Dans un esprit de plus grande utilité.

pratique, l'oncle a transformé la devise "Au plus grand nombre le meilleur" (Den Meisten, das Beste) en "A beaucoup ce qu'ils désirent" ("Vielen das Erwünschte"). L'Oncle est, au-delà de son action sur son propre domaine, l'animateur de la région, il n'hésite pas à faire preuve d'un certain dirigisme, voire un dirigisme certain, car, s'il écoute les désirs de la population, il décide également ce qu'elle devrait désirer. Son oeuvre a pour but de développer l'économie de la région, en particulier de relever le niveau de vie des régions montagneuses avoisinantes. Il fait preuve d'un réel sens social et agit en promoteur d'une véritable économie régionale, faisant vendre par des colporteurs les produits agricoles de ses domaines jusque dans les vallées les plus reculées. Des appréciations paternalistes ne manquent pas : aucun enfant de la montagne ne doit manquer de cerises ou de pommes dont il a, bien normalement, envie, de même la ménagère devra pouvoir ajouter aux pommes de terre, choux et betteraves. L'Oncle a lui-même organisé le service des transports en instituant, depuis déjà de nombreuses années, un corps de transporteurs, composé d'hommes et de femmes faisant la navette entre le domaine du producteur et les consommateurs montagnards. Il n'y a pas autarcie, car l'importation de produits étrangers n'est pas négligée, du moins celle des produits utiles, en particulier le sel et les épices, qui sont stockés dans des bâtiments appropriés. Par contre, l'Oncle laisse à d'autres l'importation et le commerce du tabac, de l'eau de vie et des articles de fantaisie, dont l'acquisition n'est pas une nécessité et pour lesquels on trouvera toujours assez de trafiquants.

La lecture d'une nouvelle maxime amène Wilhelm à aborder le problème de la justification de la propriété, problème qui avait déjà été évoqué et que Goethe considère comme capital. S'inspirant de l'habitude des Orientaux d'inscrire sur les murs des versets du Coran, l'Oncle a fait écrire deux mots qui paraissent à Wilhelm inconciliables dans leur rapprochement : "Propriété et Communauté" (Besitz und Gemeingut p. 68) les deux concepts semblent en effet s'exclure (heben sich diese

beiden Begriffe nicht aus ?") L'explication est fournie à Wilhelm : la propriété est légitime mais ne se justifie que dans la mesure où elle est au service de la collectivité : chacun s'efforce d'améliorer, de conserver, de développer le bien dont la nature ou le hasard l'a fait propriétaire, il tâche de s'étendre aussi loin que possible et y emploie toutes ses ressources. Mais il se demandera sans cesse comment en faire profiter les autres, car ce n'est que dans la mesure où les autres profitent de leurs biens que les propriétaires sont estimés, et que leur droit de propriété se justifie. Par contre, tout propriétaire social ne saurait voir ses droits remis en question. Goethe est bien loin de considérer la propriété comme un vol, et il est plus conservateur que révolutionnaire.

Ce principe n'est pas seulement applicable aux propriétaires fonciers. Les Chefs d'Etat doivent aussi l'observer. Nous ne sommes pas éloignés d'une apologie du "despote éclairé" Il appartient au Prince de favoriser et de stimuler l'activité de chacun et on ne l'honorera que dans la mesure où il partagera pour ainsi dire sa puissance absolue en favorisant son peuple. On comprend quels mobiles ont pu pousser Goethe à s'intéresser à son rôle de Ministre et à faire preuve dans ce domaine (normalement étranger à un poète) d'une grande activité. Mais il est vrai que pour Goethe, l'artiste est dans le même cas : lui aussi possède et fait partager, qu'il soit poète, musicien ou peintre. Tous sont des promoteurs sociaux, tous œuvrent pour la société globalement considérée.

Le "possédant" devient donc en quelque sorte le "gestionnaire" de son propre bien au service d'autrui, mais il en demeure le seul propriétaire ; la base de l'action sociale reste la notion de propriété et Goethe, sur ce point, est affirmatif, il fonde tout son système social sur le respect de ce droit. "L'homme a le devoir de tenir fermement toute propriété qui est la sienne, le droit d'en faire le centre d'où pourra dériver le bien commun ; il faut qu'il soit égoïste pour ne pas donner dans l'égoïsme, qu'il conserve afin de pouvoir dépenser. A quoi bon donner ses biens et ses richesses aux pauvres ? N'est-il pas plus louable de se considérer comme leur intendant ?

Voilà le sens de ces mots "Propriété et Communauté". Personne ne doit toucher au capital ; les intérêts jetés dans la circulation appartiendront tôt ou tard à chacun" ("Jede Art von Besitz soll der Mensch festhalten, er soll sich zum Mittelpunkt machen, von dem das Gemeingut ausgehen kann ; er muss Egoist sein, um nicht Egoist zu werden, zusammenhalten, damit er spenden könne. Was soll es heissen, Besitz und Gut an die Armer zu geben ? Löblicher ist, sich für sie als Verwalter betragen. Dies ist der Sinn der Worte "Besitz und Gemeingut". das Kapital soll niemand angreifen, die Interessen werden ohnehin im Weltlaufe schon jedermann angehören. (I; 6).

Il ne relève pas de cette étude de justifier ou de critiquer cette conception. On peut admettre qu'elle représente un progrès considérable par rapport au despotisme éclairé, sans toutefois s'orienter vers une solution de type socialiste.

Indirectement, Goethe opte par sa conception du droit de propriété, pour la stabilité sociale, l'ordre établi, il s'efforce seulement de le justifier en le rendant plus équitable mais sans toucher au fondement même du droit de propriété qui reste sacré. Il est dans ce domaine nettement plus conservateur que Rousseau. Si ce dernier admettait que, "dans l'ordre social, où toutes les places sont marquées, chacun doit être élevé pour la sienne", ce qui représente un fâcheux déterminisme dans l'orientation des élèves, il mettait nettement en garde ceux qui croyaient à la pérennité du système social établi. "Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder votre enfant. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions (Emile III). Les prévisions de Rousseau s'étaient en partie confirmées sans que, toutefois, la Révolution française ait réellement mis en cause le droit de propriété (sauf en ce qui concernait la noblesse et le clergé). Goethe, bien qu'ayant connu lors de la rédaction des "Années de Voyage" la Révolution Française, ne pouvait prévoir l'évolution de ce droit au XIX^e siècle ni pressentir la doctrine de Karl Marx bien qu'il n'ait

été séparé que par quelques décades de la parution du "Manifeste du Parti Communiste (1848) et de celle du Capital (1867).

Cependant, Goethe, lorsqu'il souligne le rôle social que doit avoir la propriété foncière, rejoint Rousseau, qui écrivait "L'homme et le citoyen quel qu'il soit n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse ou le public en jouit avec lui. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il se prive. Dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste toute entière, tant qu'il ne paie que de son bien..." Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole... Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon (III).

Le personnage de l'Oncle nous est présenté comme un pionnier qui, à l'inverse du courant général, est revenu d'Amérique pour oeuvrer en Allemagne, patrie de son grand-père. Il a, pour ainsi dire, fondé sur place, en Europe même, une colonie, une société originale et fermée de style patriarcal, à base religieuse, économique et sociale. A Langguth dans "Goethe écrivain pédagogue (G. als pädagogischer Schriftsteller p. 29) écrit, à ce propos, que dans Wilhelm Meister qui offre tant de points de comparaison avec Faust, le même but est atteint, par un tout autre chemin : la régénération de l'Allemagne vient de l'Amérique du Nord. Le passage de Wilhelm sur les terres de l'Oncle l'a enrichi d'une nouvelle expérience. Après son contact avec l'artisanat il a pris conscience, maintenant du rôle social de la grande propriété. La notion d'ensemble de la société, avec ses règles, ses lois, les devoirs et les droits qu'elle implique, commence à lui apparaître de plus en plus clairement. Wilhelm sent désormais qu'il appartient à chacun de jouer un rôle actif dans la société qui l'entoure, non pour le plaisir égoïste et finalement vain de développer sa propre personnalité pour elle-même, mais pour occuper utilement la place que la société vous assigne, en tant que simple rouage d'un grand ensemble. L'éducation

formera donc l'individu à jouer sa partition dans l'orchestre social sans qu'il soit question de mettre en cause l'organisation même de cet orchestre.

X

X X

Cette conception du rôle social de chaque individu, rôle qui valorise et justifie son existence, avait déjà été souligné par Platon. Mais Platon était plus "dirigiste", pour employer une terminologie moderne, que Goethe, car il faisait passer l'intérêt de l'Etat avant celui de l'individu même pour le choix de la profession. "Au cordonnier nous interdisons d'entreprendre de se faire simultanément cultivateur, ou tisserand ou maçon, rien d'autre que cordonnier afin que nous ayons du beau travail de cordonnerie. A chacun des autres professionnels nous attribuons de même une tâche distincte, celle à laquelle l'avait prédestiné sa nature individuelle sur laquelle sans se donner loisir d'aucune autre, il est destiné à travailler sa vie durant, de bonne manière, évitant de laisser passer le bon moment (République II). Pour Goethe la société n'a pas à imposer le choix de la carrière à l'individu. Si celui-ci a acquis la spécialisation qui le qualifie, il trouvera toujours à s'employer. La société industrielle et technique n'étant, à cette époque, qu'à ses débuts, il ne saurait être question de planifier la formation ni d'imposer une orientation à un enfant. Il suffit d'en faire un être utile car le temps du dilettantisme est révolu et le touche-à-tout n'a plus sa place.

Après ce bain dans le domaine du matériel et du pratique, Wilhelm va rencontrer dans un autre château un personnage diamétralement opposé à l'Oncle, une femme extraordinaire, dont il avait déjà eu l'occasion de lire les Mémoires sous le titre de "Confessions d'une belle Ame", au cours de ses Années d'Apprentissage. Makarie "la Belle Ame" est parvenue à un tel degré de pureté, qu'elle n'appartient presque plus à l'Humanité. Elle peut être comparée à un astre, en rapport direct avec le système solaire, avec lequel elle est appelée à se confondre. Nous avons eu l'occasion de voir que la lecture des Confessions de cette belle Ame n'avait pas apparemment eu sur Wilhelm d'influence notoire. De même la rencontre de la personne physique de Makarie ne suscite chez lui aucun changement de comportement. Peut être est-il trop loin de la pensée mystique, et déjà trop orienté vers l'action pour tirer profit de ce contact intellectuel. Il sent toutefois que Makarie approche l'ordre universel, qu'elle y a sa place et que par là elle s'est réalisée, comme dans une certaine mesure le vicaire savoyard auquel Rousseau prête ces paroles : "Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de ses volontés aux miennes et par le bon usage de ma liberté; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir un jour moi-même de cet ordre et d'y trouver ma félicité, car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien". Makarie ne fait pas partie du directoire qui est à la tête de la Société de la Tour mais elle incarne indirectement leur idéal; elle est le symbole de l'Unité du monde. Elle est le "divin" au coeur de la création terrestre, sorte de soleil spirituel autour duquel tout gravite. Wilhelm ne se situe pas à un niveau suffisamment élevé pour apprécier le rôle de Makarie qui relève d'une sorte d'astrologie morale, représentant la Weltfrömmigkeit, la piété universelle. Goethe a toujours été intéressé par l'aspect mystérieux des choses. Il suivait avec intérêt les manifestations du magnétisme, les expériences de télépathie, de double vue, de divination. Le 7 octobre 1827 il écrivait à Eckermann : Nous marchons tous à tâtons parmi des mystères et des miracles. Les personnages de Mignon, du Harpiste, de Makarie, relèvent en partie de ce goût pour l'irrationnel.

En même temps qu'il fait la connaissance de Makarie, Wilhelm rencontre un astronome qu'il peut mieux comprendre que Makarie et qui lui révèle les beautés du ciel. Il admire du haut d'une tour qui sert d'observatoire la voûte céleste et cette contemplation le conduit à quelques réflexions philosophiques : l'homme fait partie de l'Univers, il est un élément de cet ensemble, il y a en lui quelque chose de cet ordre universel, une partie du divin, un centre, un foyer de pureté. "Et même s'il t'est difficile de découvrir ce foyer dans ton coeur, tu le reconnaîtras à l'influence heureuse et bienfaisante qui en rayonne, et témoigne de sa présence". ("Und selbst wenn es dir schwer würde, diesen Mittelpunkt in deinem Busen aufzufinden, so würdest du ihr daran erkennen, dass eine wohl wollende, wohltätige Wirkung von ihm ausgeht und von ihm Zeugnis gibt" (I; 10).

Assez curieusement, Wilhelm se déclare hostile aux instruments d'optique permettant de mieux observer les astres. "J'ai constaté au cours de ma vie et en général que ces instruments qui viennent en aide à nos sens n'exercent aucune influence morale heureuse sur les hommes. Celui qui regarde à travers des verres, se croit plus intelligent qu'il n'est, car il n'y a plus équilibre entre les possibilités de ses sens et ses possibilités de jugement... Chaque fois que je regarde à travers une lunette, je suis un autre homme et ne me plaît pas à moi-même. Je vois plus que je ne devrais voir et le monde perçu avec plus d'acuité n'est plus en harmonie avec mon être. (I. 10) Curieuse position à une époque où les progrès de l'optique permettaient d'importantes découvertes astronomiques. Sans doute la position de Goethe se justifie-t-elle par le désir de laisser l'homme en contact direct avec la Nature, le même contact pour tous, homme de la rue ou savant.

De même n'est-il fait aucune allusion au rôle des mathématiques en astronomie. Goethe n'a jamais soupçonné la place qu'allaient occuper les mathématiques dans le monde moderne, pour lui la physique et les sciences de la nature restaient étrangères au raisonnement mathématique et n'obéissaient pas à ses lois. Les progrès des mathématiques, de l'algèbre et de

la géométrie à cette époque, ne semblent pas l'avoir intéressé alors que le nombre de mémoires et de périodiques traitant des mathématiques se multipliaient en Europe. Nous aurons même l'occasion de souligner l'absence d'enseignement de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie dans la Province Pédagogique. Position à contre courant des réformes alors apportées dans certains établissements scolaires en faveur de cette discipline. Dans ce domaine, il faut remarquer que Basedow lui non plus, n'avait pas saisi la portée des mathématiques puisqu'il leur attribuait une importance curieusement expliquée par le fait qu'elles donnent du mouvement à l'enfant, le faisant beaucoup parler et favorisant l'étude du Français et du Latin !

Dans ce même château où Wilhelm a rencontré Makarie et l'astronome, fonctionne une institution pour jeunes filles. Nous examinerons ultérieurement à l'occasion des Affinités Electives les idées de Goethe sur l'éducation des Filles.

X
X X

Wilhelm a ensuite une mission à remplir dans une ferme de moyenne importance. Il visite cet établissement agricole sous la conduite du fermier : celui-ci est propriétaire de sa terre et la cultive lui-même avec intelligence, semant et plantant à l'endroit voulu, entreprenant toute chose avec mesure. Ce fermier domine son métier, il est en effet capable non seulement de fournir un bon travail, de valeur, mais aussi d'expliquer clairement les raisons des différents travaux qu'il accomplit donnant cette illusion, que l'on éprouve devant un Maître, de croire que tout est facile entre ses mains, car par l'importance limitée de son

exploitation, ce fermier se rattache au monde des artisans plus qu'à celui des grands propriétaires. De même que St Josep savait s'élever au-dessus de son métier et atteindre une certaine forme d'art, ce cultivateur ne se borne pas à bien cultiver sa terre, il est capable de prendre en face de son travail un certain recul, qui lui laisse l'esprit libre et lui permet de jouer avec son métier : "Heureux celui qui sait se faire un jouet de sa profession qui finit par jouer avec elle, et prendre plaisir à ce que son état lui impose comme devoir". (Glücklich ist der, dem sein Geschäft auch zur Puppe wird, der mit demselbigen zuletzt noch spielt und sich an dem ergötzt, was ihm sein Zustand zur Pflicht macht" (I; 11). Wilhelm est donc une nouvelle fois - après sa rencontre avec le Charpentier Joseph-en face d'un artisan artiste, d'un homme qui a su dans une certaine mesure idéaliser son travail manuel

X

X X

Si Wilhelm continue sa formation au contact de ces différents milieux, il s'inquiète de l'éducation de son fils Félix, mais ne sait, c'est un peu son habitude, quelle résolution prendre à son sujet. Il désirerait ne pas se séparer de son enfant malgré les inconvénients de sa vie errante, persuadé que le père est le meilleur précepteur qu'on puisse souhaiter et qu'un fils ne se développe nulle part mieux qu'en présence de son père (I; II). Mais son ami et mentor, Leonardo, s'empresse de le détromper. Déjà, Jarno l'avait mis en garde contre l'insuffisance de ses connaissances, insuffisance qui le rendait incapable d'instruire valablement son fils. Leonardo insistera davantage sur les rapports maître/élève qui ne peuvent et ne doivent pas être - contrairement à l'avis de Rousseau pour qui le père est le meilleur des

précepteurs - ceux de père à fils. Léonardo déclare à Wilhelm que c'est une douce erreur des parents de se croire capable d'éduquer leurs enfants car un père garde toujours une sorte de despotisme dans ses relations avec son fils; il ne voit pas ses qualités et se félicite de ses défauts ; c'est pourquoi les Anciens avaient coutume de dire que les fils de héros deviennent des vauriens (Années de Voyage I; II). Goethe sera lui aussi personnellement au clair sur ce point, ses efforts pour éduquer son fils n'ayant pas, nous l'avons vu, été couronnés de succès et c'est avec une certaine amertume que Goethe doit écrire ses lignes autobiographiques et à l'avance désabusées. L'éducateur ne sera donc pas le père. D'autre part, ce ne saurait être une sorte d'ami, encore moins un camarade, il doit avant tout susciter l'admiration, le respect, il doit être révéré sans restriction (dass man ihn unbedingt verehren kann). En repoussant la notion de rapports amicaux, Goethe demeure traditionnaliste et assez peu moderne.

Leonardo conseille à Wilhelm de s'adresser à un de ses amis qui l'orientera vers un établissement spécialisé dans l'éducation des jeunes gens. Cet ami est un collectionneur, intéressé par la pédagogie, qui débite à Wilhelm une série de maximes. Il ressort des conceptions pédagogiques de ce personnage que le but de toute éducation valable ne saurait être désormais de former un dilettante superficiellement polyvalent par sa culture générale. Il faut avant tout former un homme utile à ses semblables; la formation d'un tel homme passe nécessairement par certaines étapes, la première sera le métier, le métier est la base de toute formation. Toute existence, toute activité, tout art, doit être précédé par le métier. Or, on n'acquiert celui-ci qu'à la condition de se limiter. Car "Bien savoir et bien faire une chose, mène plus loin que d'en faire cent à moitié". "Eines recht wissen und ausüben gibt höhere Bildung als Halbheit im Hundertfältigen". (I; 12). A. Langguth dans sa "Pédagogie de Goethe" p. 193 souligne qu'une bonne pédagogie est exactement le contraire d'un bon savoir vivre. Dans la société, en effet, on ne doit s'attarder sur rien, dans l'enseignement, par contre, le premier commandement serait de lutter contre toute dispar-

sion". ("die gute Pädagogik ist gerade das Umgekehrte von der guten Lebensart. In der Gesellschaft soll man auf nichts verweilen, und bei dem Unterricht, wäre das höchste Gebot, gegen alle Zerstreung zu arbeiten).

Là où on conseille à Wilhelm de placer son fils, on prendra soin de séparer les différentes options, et de rechercher l'orientation profonde de l'enfant et non ses désirs superficiels et divergents, on lui épargnera par là des essais malheureux qui ne lui feraient que perdre du temps en l'éloignant de sa vraie voie. "Là où je vous adresse, toutes les activités sont séparées, les élèves sont étudiés pas à pas, on reconnaît ainsi où les porte leur nature profonde même si des désirs désordonnés le poussent tantôt ici tantôt là. Des hommes expérimentés amènent discrètement l'enfant à découvrir ce qui lui convient, ils abrègent les détours qui éloignent, souvent avec son assentiment, l'homme de son vrai chemin. "Da, wo ich Sie hinweise, hat man alle Tätigkeiten gesondert; geprüft werden die Zöglinge auf jedem Schritt; dabei erkennt man, wo seine Natur eigentlich hinstrebt; ob er sich gleich mit zerstreuten Wünschen bald da, bald dorthin wendet. Weise Männer lassen den Knaben unter der Hand dasjenige finden, was ihm gemäss ist, sie verkürzen die Umwege, durch welche der Mensch von seiner Bestimmung, nur allzu gefällig, abirren mag." (I; 12). Ces pédagogues avisés, ces spécialistes de leur art guideront Félix, ils seront semblables au précepteur d'Emile et comme lui accéléreront sa formation en lui évitant des erreurs de route. Mais ce seront des spécialistes de la Pédagogie, ce que le précepteur d'Emile n'était pas. Avant tout, ils rechercheront le développement de la nature profonde de l'élève. Principe capital. Nous retrouvons ici encore la loi universelle qui régit le développement de chaque être en conformité avec son destin originel. Celui-ci en aucun cas ne saurait être modifié, car l'Homme, comme l'animal ou la plante suit dans sa croissance des règles immuables qu'il porte en lui.

X

X X

Il est certainement urgent en effet de placer Félix en de bonnes mains. Son père parle fréquemment de pédagogie et disserte volontiers sur les mérites des différents systèmes d'éducation, mais il agit fort peu pour l'éducation de son fils, on pourrait presque dire que père et fils font l'école buissonnière et Félix semble même ne pas savoir lire. Félix qui est apparu à l'âge de trois ans dans le roman est certes entretenu par son père mais non éduqué. C'est un heureux petit sauvage. Dans les Années d'Apprentissage, il apparaît comme parfaitement mal élevé, et les "sottises" qu'il commet ne se comptent pas : il boit à la bouteille, jette ses jouets, prend avec sa main les aliments dans les plats. Pratiquement, il s'élève tout seul. Malgré tout, un certain besoin de savoir, un intérêt pour la lecture par exemple commence à s'éveiller en lui. Félix et Mignon essaient de s'instruire l'un l'autre dans le désœuvrement où ils sont laissés. Félix s'isole parfois dans un coin avec un livre qu'il prétend étudier, bien qu'il ne sache pas encore ses lettres. (Années d'Apprentissage VIII, I;). Depuis, Félix a grandi mais il ne semble pas qu'il ait beaucoup appris n'ayant jamais reçu de vraies leçons d'un éducateur ou d'une quelconque école. Dans les Années d'Apprentissage, Wilhelm ne manquait pas de remarquer combien inculte était l'esprit de son fils mais il n'en tirait aucune conclusion positive, aucune résolution ferme, exprimant seulement quelques regrets d'avoir autant négligé l'instruction de son fils, comme il avait négligé également celle de Mignon. Wilhelm, conduit par son égocentrisme a été avant tout préoccupé de sa formation. Encore peut-on se demander ce que serait celle-ci sans l'action dirigiste de la Société de La Tour.

Aux yeux d'un éducateur d'aujourd'hui, Félix a perdu certes beaucoup de temps. Mais Rousseau conseillait d'attendre que l'enfant ait le désir d'apprendre à lire, pour lui enseigner la lecture et prétendait qu'il suffisait de susciter ce désir, cet intérêt. "On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes ^{pour} apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes, on fait de là chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie. Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ?

Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tout cela, et celui qu'on oublie toujours, est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez-là vos bureaux et vos dés, toute méthode lui sera bonne". (Emile p. 116). Platon déjà exprimait un avis semblable "Quand les parents envoient leur enfant chez un maître, ce que, par dessus tout et de beaucoup, ils recommandent à celui-ci, c'est de veiller à la bonne conduite de l'enfant, plutôt qu'à ses progrès pour lire et écrire ou pour jouer de la cithare" (Protagoras 325 026 Traduction p. 93). Mais, hélas, Wilhelm ne s'est pas plus soucie d'enseigner à son fils les bonnes manières que les rudiments de la lecture ou du calcul.

Nous avons vu qu'il a fait quelques efforts sans suite réelle pour éduquer lui-même Félix mais il a été découragé et a abandonné l'intention d'être le précepteur de son enfant. C'est donc "en pension" mais dans une pension fort originale que Félix va être instruit et éduqué.

Les deux premiers chapitres du Livre II des Années de Voyage sont consacrées à la visite commentée de cet établissement d'éducation idéale, appelé par Goethe le "Province Pédagogique". Félix y recevra une éducation moderne, dirigée, orientée vers la vie pratique et sociale. Cette "Province Pédagogique", donnée par Goethe lui-même comme utopique n'en renferme pas moins le "testament pédagogique" de Goethe pour ainsi dire. Nous l'étudierons en détail au chapitre suivant. Retrouvons pour le moment Wilhelm, à la sortie de la Province Pédagogique où il a quitté son fils le confiant enfin aux soins des pédagogues expérimentés.

X

X X

Goethe interrompt une nouvelle fois le déroulement déjà fort sinueux du roman pour insérer une nouvelle "L'Homme de 50 ans" (der Mann von fünfzig Jahren)". Goethe prie le

lecteur d'excuser cette assez longue parenthèse, annonçant qu'à la fin il constatera que les personnages de la nouvelle sont en étroite liaison avec ceux qu'il connaît déjà. Précaution nécessaire car incontestablement ces nouvelles rompent l'unité du roman. Dans l'"Homme de cinquante ans", le renoncement est présenté comme l'une des principales lois de la vie morale. C'est là le seul fil qui relie cette nouvelle à l'ensemble du roman.

X

X X

A maintes reprises, dorénavant, les héros des Années de Voyage se déclareront membres de l'Ordre des Renonçants". Mais renoncer n'est pas, pour eux, opter pour l'immobilité, abandonner tout espoir de progrès, toute recherche d'un idéal. Renoncer conduit à l'opposé d'une méditation oisive et découragée, c'est savoir se limiter pour mieux agir, sacrifier l'étendue à la profondeur. Leonardo, dans une lettre à Wilhelm, souligne le primat de l'action. "Agir sans paroles", tel doit être désormais le mot d'ordre. On ne doit plus avoir d'autre pensée que celle de progresser... "La méditation nostalgique doit disparaître devant l'action et le travail ... Là où il y a suffisamment à faire, il n'y a plus de place pour la contemplation." Die Sehnsucht verschwindet im Tun und Wirken ... wo genug zu schaffen ist, bleibt kein Raum für Betrachtung". II; 7). Leonardo se lance dans l'action, il va créer, comme Faust, à la fin de sa vie, une nouvelle terre, une nouvelle cité. Pourquoi Goethe imagine-t-il cette nouvelle société ? Après l'effondrement de la domination napoléonienne, il était inévitable que les grands

esprits se penchent sur les problèmes posés par la reconstruction de l'Allemagne et de l'Europe. Goethe semble souhaiter une société fermée, assez moyennageuse d'aspect, avec ses artisans groupés en corporations toujours dirigées par la noblesse mais une noblesse de nouveau style = une élite qui a su comprendre les nécessités d'un monde nouveau.

L'abbé trace à Wilhelm les grandes lignes de cette oeuvre qui consiste en la mise en valeur d'une partie des terres que l'oncle ^à concède et qui deviendront fertiles par l'irrigation, grâce au creusement d'un canal. Ces terres seront colonisées par l'arrivée de tisserands, de maçons, de fileuses, de charpentiers, de forgerons qui y établiront leurs ateliers. On retrouve ici l'intérêt porté par Goethe à l'artisanat. Cette vaste entreprise répond à une nécessité sociale, géographique et historique car les populations de la montagne n'ont plus de travail et se plaignent d'un manque de nourriture dû à la fois au chômage causé par l'introduction de la mécanisation et à la surpopulation.

Toutefois, ici encore, on ne se bornera pas à l'aspect matériel de la vie dans cette nouvelle province, le travail sera embelli par l'art, car l'art ne saurait être éliminé : il a une place, une place nécessaire dans cette civilisation naissante : "Les arts sont le sel de la terre; de même que le sel est nécessaire dans les aliments, les arts sont nécessaires dans le travail technique. (die Künste sind das Salz der Erde; wie dieses zu den Speisen, so verhalten sich jene zu der Technik." II; 7). Toutefois, cette comparaison avec le rôle du sel dans les aliments souligne l'aspect parallèle de l'art dans l'action. Il ne saurait devenir envahissant ni être considéré comme le but même de l'activité. "Nous ne prendrons à l'art, ajoute l'Abbé, que juste ce qu'il faut pour que le goût ne se perde pas dans les métiers. ("Wir nehmen von der Kunst nicht mehr auf als nur, dass das Handwerk nicht abgeschmachtet werde". p. 242). Assez curieusement

il appartiendra à la Province Pédagogique de fournir ces artistes ; en fort petit nombre mais de réel talent. ("tüchtige Künstler, nur sehr wenige" p. 242) Nous retrouvons ici cet apport indispensable de l'art à l'artisanat, que nous avons trouvé chez St Joseph le Menuisier.

Dans cette société nouvelle quelle sera la place de l'enseignement ? Il aura à fournir les hommes instruits mais ne sera pas directement intégré dans ce nouveau milieu, ^{qui} tout entier tourné vers l'action, ne peut s'occuper lui-même d'éduquer la génération suivante. Aussi laissera-t-il ce soin à d'autres, tout en restant en liaison étroite avec ces spécialistes de la formation. "En somme, une entente durable avec cet établissement, la Province Pédagogique, nous sera éminemment utile et nécessaire. Nous sommes voués à l'action, nous ne pouvons nous consacrer à l'éducation, mais notre devoir suprême est d'attirer à nous tous ceux qui ont de l'instruction". (Im ganzen wird zu jener pädagogischen Anstalt uns eine dauernde Verbindung höchst nützlich und nötig werden. Wir müssen tun und dürfen ans Bilden nicht denken; aber Gebildete heranzuziehen ist unsre höchste Pflicht. II; 7.) Cette société n'envisage donc pas d'emmener avec elle des pédagogues ni à plus forte raison d'en former. Nous aurons à revenir sur cette discrétion de Goethe à l'égard de la formation des éducateurs. Il se borne à réclamer des éducateurs spécialisés, des "professionnels" mais ne s'intéresse pas à la manière de les former.

X

X X

Il s'écoule quelques années, bien que le nombre n'en soit pas précisé, avant le retour de Wilhelm à la Province Pédagogique où il vient retrouver son fils, assez curieusement devenu éleveur de chevaux. On aurait pu espérer

une situation socialement plus élevée pour le fils du héros du roman. Peut-être Goethe a-t-il voulu par là souligner qu'il n'y a point de sot métier et que l'utilité sociale entre seule en considération. Les Autorités de la Province invitent Wilhelm à assister à une fête des mineurs où il retrouve Jarno-Montan et participe à une discussion entre neptunistes et volcanistes. On sait combien Goethe s'était passionné pour cette controverse scientifique alors à la mode. Montan, en tant que spécialiste, anime le débat, mais en tant que sage, ne prend pas parti, il fournit même alternativement des arguments aux deux partis opposés qui finissent presque par en venir aux mains. (p. 262). Wilhelm ne comprend pas l'attitude - pour lui ambiguë - de Jarno et celui-ci lui explique qu'une seule chose compte penser et agir, agir et penser. L'homme devra toujours s'efforcer de passer de la pensée à l'action et de soumettre ensuite celle-ci à la pensée. Penser et agir, agir et penser, est la source de toute sagesse, cela a été reconnu de tout temps et pratiqué mais tout le monde ne sait pas voir. L'un et l'autre doivent éternellement alterner leur effort dans la vie. Goethe compare ce mouvement alterné à l'aspiration et l'inspiration, car l'un ne devrait jamais aller sans l'autre, de même que la question appelle la réponse. "Celui qui se fait une loi de ce que le génie de la raison humaine murmure à l'oreille du nouveau-né, soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action celui-là ne se trompera jamais, et, s'il se trompe, il se retrouvera bien vite sur la bonne voie". (Wer sich zum Gesetz macht, was einem jeden Neugeborenen der Genius des Menschenverstandes heimlich ins Ohr flüstert, das Tun am Denken, das Denken am Tun zu prüfen, der kann nicht irren, und irrt er, so wird er sich bald auf den rechten Weg zurückfinden". II; 9). Cette conception curieuse enlève normalement tout intérêt à la recherche désintéressée et explique peut-être le manque d'attention de Goethe pour les mathématiques, dont il ne voyait pas la liaison avec les autres sciences et l'impact sur l'action.

A la lumière de ce principe, Wilhelm examine sa propre vie. Il est naïvement persuadé d'avoir toujours agi en conformité avec cette maxime d'action et d'être parvenu à traverser une suite d'erreurs sur le chemin de la découverte de sa véritable destinée, par le choix d'une profession où il s'épanouit. Il est permis au lecteur de douter de la valeur de cette affirmation car, jusqu'ici, la part de l'action dans la vie de Wilhelm est demeurée des plus réduites et le héros a nettement plus pensé qu'agi. Il semble même que très souvent, même s'il l'ignore, la Société de La Tour a agi, voire pensé, pour lui.

X

X X

Si l'homme doit penser et agir, agir et penser, encore faut-il qu'il choisisse un domaine particulier pour sa pensée et son action. Ce problème de choix est celui que, à notre époque, nous appelons l'orientation, d'abord scolaire puis professionnelle. Nous verrons que, dans la Province Pédagogique, les élèves sont observés d'abord, avant qu'on les oriente vers la profession la mieux adaptée à leurs qualités innées. Dans une lettre à Nathalie, Wilhelm s'interroge sur cette nécessité d'un choix pour la carrière et par conséquent, pour la vie de tout individu. Il sera difficile de discerner la vraie vocation, c'est-à-dire celle qui correspond à la fois à la nature profonde de l'individu et à un besoin de la société contemporaine. Wilhelm en est un exemple; le plus souvent guidé par son sens inné de l'imitation et les facilités que cette solution offre, l'enfant sera souvent tenté d'embrasser la profession de son père : le don d'imitation paraît inné chez l'homme. Dès la plus tendre enfance, le jeune enfant cherche à imiter, à reproduire les gestes de ceux qui l'entourent. Il sera donc

naturellement amené à vouloir faire ce qu'il voit fait par ses proches. Aussi semble-t-il naturel que le fils soit amené à souhaiter exercer la profession paternelle. Le tout semble réuni, une faculté peut être innée (ce qui malgré tout n'est pas prouvé) mais surtout une connaissance progressive et raisonnée du métier. On peut penser que l'homme qui a trouvé le moyen d'exercer sa profession sans quitter le niveau familial sera des plus heureux. Tel est l'avis de Goethe, qui s'appuie avant tout sur le postulat, fort discutable, que le fils dispose héréditairement des dispositions de son père et que ces caractères innés lui facilitent le choix du même métier. Cette sorte de préorientation, à base plus ou moins héréditaire, tout au moins familiale, peut à la rigueur être admissible dans une société statique mais elle bloquerait l'évolution d'une société dynamique.

Il est à noter que Goethe, quant à lui, n'a guère suivi, dans sa jeunesse, la voie qu'il recommande adulte. Né d'un père juriste, il n'a pas apporté beaucoup de passion à l'étude du droit et s'est empressé de ne pas s'insérer ensuite dans le milieu familial ou pourtant une carrière toute tracée et des plus honorables s'ouvrait devant lui. Wilhelm lui-même, comme Goethe, n'embrassera pas la profession commerciale exercée par son père, n'éprouvant aucune "vocation héréditaire" pour le "comptoir". Où sera donc sa véritable vocation ? Se penchant sur son passé dans une lettre à Nathalie, il raconte une tragique noyade d'enfants qui coûta la vie à un de ses camarades. Il avait alors - tout jeune encore - senti l'utilité des connaissances médicales indispensables qui auraient pu sauver les noyés. Sans qu'il en ait eu nettement conscience, sa vocation est née de cet événement. Dans son ardeur juvénile, il prit secrètement, nous dit-il, la résolution de ne laisser passer aucune occasion d'apprendre ce qui est nécessaire en pareil cas, la saignée en particulier et les autres soins de cet ordre. On peut être surpris que Wilhelm n'ait jusqu'ici jamais fait allusion à cette décision précoce de s'engager.

vers une carrière de chirurgien. La nature profonde de Wilhelm l'aurait donc conduit, éveillée par cet évènement tragique, vers une activité limitée, utile, de caractère social.

Hélas, la réalisation de cette vocation réelle s'est heurtée à la poursuite d'une fausse vocation théâtrale. Wilhelm reconnaît finalement son erreur et mesure le temps perdu. Il admet qu'entre temps, ses sens, son imagination, son esprit furent tout entiers absorbés par le théâtre. Mais, même pendant la période où il poursuivra l'illusion de pouvoir faire carrière sur les planches, Wilhelm avait été, à plusieurs reprises, rappelé à son intention première, par différents incidents, rencontre avec un chirurgien, découverte d'une trousse chirurgicale, dans des conditions qui ont frappé sa sensibilité. Ces divers "rappels" ne sont pas parvenus encore à lui faire prendre enfin une résolution définitive. Aussi Jarno, à qui il se confie, le pousse-t-il avec rudesse à se décider une fois pour toutes pour l'exercice de cette profession utile entre toutes, celle de chirurgien. C'est précisément son caractère utile qui fait la valeur de cette profession, car désormais l'intérêt social d'une activité est le premier critère de sa vraie valeur. Or, aucune étude, aucune activité n'est plus digne de nos efforts que celle qui nous permet de secourir l'homme, bien portant, frappé par un accident imprévu. Par des soins éclairés le chirurgien rétablit facilement la nature. Les malades seront laissés aux médecins, mais nul n'a plus besoin d'un chirurgien que l'homme en bonne santé. Etrange distinction entre la médecine et la chirurgie dans l'esprit de Goethe qui semble donner la préférence au chirurgien, car celui-ci, "dans le calme de la vie des champs, dans le cercle étroit de la famille, est tout aussi bienvenu que pendant et après le tumulte des batailles."

X

X X

Nous voici parvenus à l'opposé d'une éducation orientée vers la culture générale, éducation que Wilhelm s'était efforcé de poursuivre pendant ses Années de formation et même encore dans une certaine mesure au cours de ses Années de Voyage. Ce changement nécessaire et radical de cap, ce renversement des valeurs, Wilhelm ne serait pas capable, étant irrésolu de nature, de l'effectuer de son propre mouvement. Seul, il ne peut rien, aidé, il peut réussir. Ici encore apparaît la conception maçonnique qui forme sans discontinuer la toile de fond du roman. Wilhelm a besoin de l'aide de la Société de la Tour, il lui faut un mentor, qu'il trouve en la personne de l'énergique et réaliste Jarno, celui-ci ne le ménage pas, et bouleverse ses conceptions, lui déclarant sans ambages que la culture générale et toutes les institutions destinées à la procurer ne sont que de sottes farces. Une seule chose importe, "c'est qu'un homme possède à fond une science quelconque, qu'il l'applique à la perfection. On peut se demander si les mentors de la Société de la Tour sont réellement qualifiés, eux hommes de vaste culture, pour parler ainsi. L'important n'est pas l'étendue des connaissances mais leur profondeur et leur utilité dans les applications pratiques. Rousseau avait déjà insisté sur cette nécessité de connaître, peu de choses, peut-être, mais de les connaître à fond "Emile a peu de connaissances, mais celles qu'il a, sont véritablement siennes ; il ne sait rien à demi (III).

X

X X

Cette spécialisation n'exclut pas théoriquement un haut degré de culture, au contraire "Bien connaître et bien réaliser une seule chose, donne une culture plus élevée qu'une demi-science en cent domaines" (Eins recht wissen und ausüben gibt höhere Bildung als Halb im Hunderttätigen"). Après l'exhortation vigoureuse de Jarno, Wilhelm prend enfin

une décision capitale : il sera un membre utile de la société nouvelle et exercera la profession pour laquelle (il l'affirme, sans doute pour s'en convaincre) il s'est toujours secrètement senti attiré. Il sera donc chirurgien. Ce choix assez curieux n'est pas toutefois purement arbitraire, il correspond à l'intérêt porté par Goethe au corps humain, pour lui la dernière manifestation de l'évolution générale de la création.

Il est difficile de dire que l'éducation de Wilhelm l'a conduit par une démarche logique à la profession de chirurgien, disons plutôt/amené ^{qu'elle l'a} progressivement à prendre conscience de ses erreurs successives. Il a pour ainsi dire été orienté par une suite d'éliminations qui lui ont permis de discerner une vocation à caractère humanitaire. Cette notion d'utilité sociale qui sera le critère d'une bonne formation et de la valeur d'un individu, est réaffirmée à nouveau et présentée sous différents aspects dans "Betrachtungen im Sinne der Wanderer". Dans ces "considérations", Goethe réaffirme que la connaissance de soi, indispensable à toute formation, ne saurait s'acquérir par la méditation ou l'introspection, mais par l'accomplissement d'une oeuvre. "Comment se connaître soi-même ? Jamais par la contemplation, mais bien par l'action. Essaie de faire ton devoir et tu sauras aussitôt, ce que tu vauds" (Wie kann man sich selbst kennen lernen ? Durch Betrachten niemals, wohl aber durch Handeln. Versuche deine Pflicht zu tun, und du weisst gleich was an dir". p. 283). Il est inutile de souligner le parallélisme entre cette conception et celle que Goethe développe dans le second Faust.

X

X X

On ne forme pas un homme pour qu'il vive en sauvage sur une île déserte. Toute éducation n'est pensable que dans un certain contexte social. Elle doit en effet préparer la jeunesse à remplir son rôle dans la société d'aujourd'hui,

mais, plus encore, dans celle de demain. C'est donc en fonction de cette société à naître, que l'éducation agira. Après avoir exposé dans la Province Pédagogique ses idées sur un système idéal d'éducation, Goethe présente un "modèle de société", la société future, telle qu'il conçoit qu'elle s'instaurera au début du XIX^e siècle. Goethe souhaitait la naissance d'une société rigoureusement hiérarchisée et structurée, dirigée par une oligarchie dont les membres - liés entre eux par une sorte de franc-maçonnerie universelle - auraient tout pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. La justification morale d'un tel système repose sur une conception assez mystique, développant chez tous un "respect" qui valorise leur position sociale. Société religieuse, fraternelle, plus près de la ruche que d'un état démocratique. A nouveau, il apparaît que les liens qui unissent ces "meneurs d'hommes" sont confidentiels, secrets, et relèvent d'une conception maçonnique inspirée à Goethe par les Rose-Croix. Herder, déjà, dans ses "Idées pour la philosophie de l'Histoire de l'Humanité" (1784-1791) déclarait que l'esprit de Dieu était agissant dans toutes les civilisations et dans toutes les religions, Dieu sur Terre ne manifestant son action que par le truchement d'élus supérieurs (IX; I).

Wilhelm s'installe dans une ancienne auberge louée par une association dont nous ne tardons pas à voir arriver les membres. Ce sont tous des artisans, ils répondent aux normes de la nouvelle société, ce sont des "spécialistes utiles" et non des intellectuels. Déjà Basedow s'en prenait à l'encombrement des carrières libérales, causé par l'abus du latin. Combien de professeurs, docteurs ou licenciés, seraient plus utiles, d'après lui, en travaillant de leurs mains ! Les parents ont tort, pense t-il, de pousser inconsidérément leurs enfants aux études savantes. Ils feraient mieux de les diriger vers le commerce, la librairie, la chirurgie et les beaux arts et surtout l'agriculture.

Le chant tient la première place dans cette association, les artisans arrivent en chantant généralement, les duos succèdent au chant choral. Ces chants soulignent la bonne entente qui règne parmi les membres de la société. Ils encouragent à agir dans une harmonie parfaite "Que tes efforts aient lieu dans l'amour. Que ta vie soit action... Dans la vie ne diffère rien. Agis pour agir "(Und dein Streben, seis in Liebe. Und dein Leben sei die Tat." ... "Du im Leb en nichts verschibe. Sei dein Leben Tat um Tat". p. III; 1). Wilhelm est amené à comparer cette société à celle des comédiens qu'il a connus jadis, et le rapprochement n'est pas en faveur des gens du théâtre qui évoluaient dans un monde vain, factice et inutile, donc dangereux pour la personnalité. Les artisans donnent, au contraire, l'impression d'une solide réalité sociale. "Wilhelm se souvint de scènes semblables, du temps où il vivait avec les comédiens, mais la société qu'il avait en ce moment sous les yeux lui parut autrement sérieuse et vive, et orientée non vers le badinage sur des illusions, mais vers des problèmes vitaux. ("Wilhelm erinnerte sich ähnlicher Szenen da er noch unter den Schauspielern hauste, doch schien ihm die gegenwärtige Gesellschaft viel ernster, nicht zum Scherz auf Schein, sondern auf bedeutende Lebenszwecke gerichtet. III; I)

Une des premières vertus de cette association est la tolérance religieuse : Wilhelm rencontre des artisans à la sortie de l'église catholique comme du Temple protestant, on ne sait si les autres suivent un culte mais une chose est certaine, c'est "qu'il règne dans cette société une absolue liberté religieuse". (dass in dieser Gesellschaft eine entschiedene Religions freiheit obwalte). Cette association procurera, par l'union, la force à chacun de ses membres qui, isolés, ne pourraient rien faire. Cette idée maçonnique apparaît ici à nouveau, ainsi que dans la conception d'une union universelle "Weltbund".

Les chants deviennent parfois nostalgiques car cette petite société va se disperser dans le vaste monde.

Leonardo invite les participants à être joyeux et non abattus. Si certains prennent pour devise "Pense à mourir" ("Gedanke zu sterben"), il faut leur opposer : "Pense à émigrer" (gedenke zu wandern) et un nouveau chant, optimiste s'élève : "Ne restons pas attachés à une terre, soyons hardis et partons gaiement, une tête solide et un bras vigoureux, sont partout chez eux" ("Bleibe nicht am Boden heften, Frisch gewagt und frisch hinaus ! Kopf und Arm mit heitern Kräften, Überall sind sie zu Haus.) En attendant d'émigrer les artisans se rendent utiles. Hébergés dans une demeure qui nécessitait de grosses réparations, ils ont fourni leur travail contre des légumes et autres denrées. Il y a là l'embryon d'une économie circulaire à base de services rendus : "la vie donne la vie, et celui qui est utile aux autres les met dans la nécessité de lui être utile à leur tour". ("Leben schaffe Leben, und, wer andern nützlich sei, auch sie ihm zu nutzen in die Notwendigkeit versetze. (III; 2).

A l'intérieur de ce groupe, Wilhelm saura rendre de nombreux services grâce à ses connaissances en chirurgie, il soignera les accidentés. Il a déjà acquis une réelle maîtrise de son art : quelques accidents, dont furent victimes les membres les plus robustes de cette active société, ont donné à Wilhelm l'occasion de se distinguer, avec maîtrise, dans l'art qu'il venait d'acquérir. III; 3. Goethe ne nous a pas fait assister "en direct" à la formation technique de Wilhelm chirurgien, mais celui-ci, dans des conversations avec les membres de la société d'émigrants retrace les grandes lignes de ses études. Nous apprenons qu'il a fréquenté les cours d'un grand établissement (eine grosse Anstalt) d'une grande ville, il y a étudié l'anatomie, science fondamentale pour le chirurgien. Mais sa formation a été conduite par des méthodes stupéfiantes pour un esprit scientifique moderne.

Wilhelm commence par affirmer qu'il a progressé dans la connaissance du corps humain grâce à sa carrière théâtrale : car l'existence débraillée que mènent les comédiens permet à chacun d'eux d'apprécier, mieux que partout ailleurs, la beauté propre des parties du corps laissées à découvert. Il était ainsi tout préparé à suivre avec attention l'enseignement anatomique qui apprend à connaître la structure du corps". (III; 3). Quant à l'anatomie "interne", Wilhelm déclare d'une façon stupéfiante, qu' "une certaine prémonition l'en avait toujours informé" ! (indem ein gewisses Vorgefühl davon mir immer gegenwärtig geblieben war.). L'enseignement de l'anatomie comportait certes des travaux pratiques mais ceux-ci étaient fâcheusement limités par suite de la rareté des cadavres à disséquer. On arrivait très vite à la bhasse aux cadavres, aux exhumations clandestines, semant la terreur dans les familles des défunts car les jeunes étudiants, désireux de disséquer eux-mêmes et de ne point se borner à assister aux travaux du professeur, essaient par tous les moyens de se procurer les pièces anatomiques, par suite d'une sorte "d'appétit scientifique contre nature" (eine Art von unnatürlichem wissenschaftlichem Hunger" p. 324).

Les études de chirurgie sont donc ralenties par le manque de pièces anatomiques à étudier. D'autre part, on ne peut pas ne pas éprouver une forte hésitation à détruire par le scalpel une oeuvre de la nature. La solution à ce problème est apportée à Wilhelm par un sculpteur, fabriquant des pièces anatomiques artificielles, confectionnées en bois ou en cire pour permettre aux étudiants de réviser leurs connaissances, et aux praticiens de rafraîchir leurs souvenirs. Ce fabricant, de ce qu'aujourd'hui nous nommerions des "écorchés", est un ancien sculpteur, qui ne manque pas, revenant ici sur une idée chère à Goethe, de souligner le lien étroit et indispensable qui unit l'art et le métier. "Il est beau de constater que l'art et le métier, en quelque sorte, se contrebalancent toujours et se tiennent de très près, que l'art

ne peut descendre sans se transformer en un louable métier, et le métier s'élever sans prendre un caractère artistique... (.... dass es eben schön sei zu bemerken, wie Kunst und Technik sich immer gleichsam die Waage halten und so nah verwandt, immer eine zu der andern sich hinneigt, so dass die Kunst nicht sinken kann, ehne in löbliches Handwerk überzugehen, das Handwerk sich nicht steigern, ohne kunstreich zu werden" (III; 3). Ce sculpteur anatomiste est persuadé que son art rendra les plus grands services aux médecins, (en même temps qu'il évitera les vols de cadavres). Goethe reconnaît qu' "un médecin, quel qu'il soit, qu'il opère au moyen de remède ou par l'intervention de sa main, n'est rien sans la connaissance la plus précise de la structure interne et externe du corps humain. Il ne suffit nullement d'en avoir conquis "une légère notion dans les écoles", de s'être fait une idée superficielle de la forme, de la position, de la corrélation des différentes parties de l'organisme. Goethe ajoute, ce qui laisse perplexe sur les connaissances anatomiques des praticiens de son époque, que chaque jour le médecin qui prend son art au sérieux devra chercher toutes les occasions de renouveler son savoir et sa vision, par l'expérience, de soumettre à son esprit et à son égard l'ensemble de ce miracle vivant". (Jeder Arzt, er mag mit Heilmitteln oder mit der Hand zu Werke gehen, ist nichts ohne die genaueste Kenntnis der äussern und innern Glieder des Menschen, und es reicht keineswegs hin, auf Schulen flüchtige Kenntnis hievon genommen, sich von Gestalt, Lage, Zusammenkang der mannigfaltigsten Teile des unerforschlichen Organismus einen oberflächlichen Begriff gemacht zu haben. Täglich soll der Arzt, dem es Ernst ist, in der Wiederholung dieses Wissens, dieses Anschauens sich zu üben, sich den Zusammenhang dieses lebendigen Wunders immer vor Geist und Auge zu erneuern alle Gelegenheit suchen. III; 3). Goethe va même jusqu'à conseiller au médecin de prendre à sa solde un anatomiste pour lui fournir rapidement une réponse aux complexités de la vie organique!

Il est difficile de ne pas demeurer stupéfait devant une conception encore aussi primitive de la science médicale : Entendre affirmer que le médecin doit avoir de solides notions d'anatomie peut nous paraître une évidence. Toutefois, l'idée de recourir à des pièces anatomiques artificielles était pour Goethe d'un grand intérêt : Leonardo décrit une collection importante de telles pièces en soulignant l'utilisation pédagogique : le gardien de cette collection, qui est en même temps le sculpteur qui l'a réalisée, "se réjouissait" de pouvoir me convaincre qu'une telle collection répondait parfaitement aux besoins des débutants, comme aux praticiens pour "rafraîchir leurs souvenirs" ce qui n'empêchait point les uns et les autres de se reporter dans l'intervalle, à la nature et d'étudier "à l'occasion" tel ou tel élément particulier. Goethe semble avoir ignoré totalement les progrès de la chirurgie au cours des guerres napoléoniennes, en particulier dans le domaine des amputations, et Wilhelm semble limiter ses interventions à la saignée chère à Molière.

Malheureusement, seul un grand médecin étranger s'est procuré une semblable collection, les universités sont, en revanche, et on les comprend, absolument opposées à l'utilisation de ce matériel pédagogique, parce que leurs professeurs sont des "Prosecteurs" (Prosektoren) et non des Prosculpteurs (Prosplastiker). Les pièces anatomiques démontables permettent à l'étudiant de "reconstituer" une partie du corps, ce qui est pédagogiquement, du moins Goethe l'a affirmé plus d'intérêt que de séparer les organes ou les muscles par dissection. Le sculpteur explique à Wilhelm "que l'on s'instruit plus à construire, à unir, qu'à séparer, à animer la mort qu'à tuer encore ce qui est déjà mort". (dass Aufbauen mehr belehrt als Einreissen, Verbinden mehr als Trennen, Totes beleben mehr als das Getötete noch weiter töten" p. 326). Il est convenu qu'une école de médecine basée sur ce curieux genre d'enseignement sera ouverte dans la colonie qui va être fondée.

Si nous avons insisté un peu longuement sur cet aspect de l'enseignement médical, c'est qu'il présentait pour Goethe un intérêt de premier plan. Goethe s'était en effet efforcé de l'introduire à l'Université d'Iéna. A partir de 1781, il avait étudié avec passion le corps humain et s'était préoccupé de se procurer des pièces anatomiques en une matière pouvant être peinte. Par lui ce matériel d'enseignement fut acquis et utilisé par l'Université. Seuls les corps des criminels pouvaient être utilisés, on manquait de cadavre et Goethe présenta un rapport sur cette question au Ministre d'Etat Peter Christian Wilhelm Beuth à Berlin en février 1832, étude qui fut publiée après sa mort sous le titre de Plastische Anatomie. Par lui ces pièces anatomiques devaient être le fruit de la collaboration d'un anatomiste, d'un sculpteur et d'un mouleur. Le rapport, malheureusement, fut retourné par le Ministre et ce n'est qu'après la mort de Goethe que l'utilisation de semblables pièces se généralisa dans l'enseignement. Il n'en demeure pas moins étrange de voir Goethe dans le domaine de l'anatomie donner au fond le pas à l'art sur la notion de vie. L'organe est étudié pour sa forme et non pour sa fonction.

X

X X

L'éducation nouvelle ayant pour objet de former les membres de la société nouvelle, il y a lieu d'étudier les qualités que cette société exige de ses adeptes. Elle veut du personnel que nous appellerions aujourd'hui "qualifié".* Vous connaissez la loi fondamentale de notre association ; il faut être excellent dans une branche d'activité quelle qu'elle soit pour prétendre à la qualité de membre * (Ihr wisst das Grundgesetz unserer Verbindung, in irgendeiner Sache muss einer vollkommen sein, wenn er Anspruch auf Mitgenossenschaft machen will. III; 4). Aussi allons-nous

retrouver les principaux personnages du roman, assagis, devenus, après avoir été des dilettantes cultivés, des spécialistes utilisables, chacun dans une branche particulière des activités sociales. Le jeune et bouillant Friedrich qui longtemps s'était creusé la tête pour découvrir en quoi il pourrait bien se distinguer, se découvre une excellente mémoire et une bonne écriture, aussi aisée que lisible. Certes, ces qualités, il les possédait de tout temps, mais à l'époque où, comme Wilhelm, il était ébloui par le théâtre, il n'en tirait aucun profit réel, car ses camarades et lui-même "gaspillaient leur poudre à tirer sur les moineaux, sans songer qu'un coup de fusil adroitement pointé peut fournir un bon lièvre à la cuisine" . (wo wir unser Pulver nach Sperlingen verschossen, ohne daran zu denken, dass ein Schuss, vernünftiger angebracht, auch wohl einen Hasen in die Küche schaffe.) Désormais, il assure à lui seul tout le secrétariat de l'association pouvant être au besoin "toute une chancellerie" (eine ganze Kanzlei p. 335).

Philine, créature légère et insouciante est devenue, de son côté un chaînon indispensable de la société nouvelle des émigrants, aussi experte en confection masculine que féminine sachant couper avec art et confectionner des vêtements que l'on dirait moulés sur le corps de chacun. Spécialiste de la coupe, elle s'est adjointe Lydie, technicienne de la couture proprement dite, dont le travail est une vraie broderie. Chacun de nous peut être utile, encore faut-il qu'il découvre au fond de lui-même, ses réelles qualités, écartant toutes les distractions accessoires, qui les cachent à un regard superficiel : "Nous sommes dans la vie affublés de tant de choses inutiles qui nous pendent de partout, habitudes, caprices, distractions et fantaisie - triste défroque rapiécée. C'est pourquoi nous n'arrivons pas à découvrir et à utiliser ce que la nature a voulu faire de nous, ce qu'elle a mis en nous de plus excellent" (eigentlich hängt so viel Unnützes um uns herum,

aus Gewohnheit, Neigung, Zerstreung und Willkür, ein Lumpenmantel zusammengespettelt. Was die Natur mit uns gewollt, das Vorzüglichste, was sie in uns gelegt, können wir deshalb weder auffinden noch ausüben". (III; 4).

Le cas de Leonardo est encore plus typique : ayant naturellement un certain goût pour les arts techniques, il commença par se procurer des outils de menuisier et son goût pour ce genre de travail fut encouragé et fortifié par la conviction, fort répandue à cette époque, qu'il ne fallait se risquer dans la vie sans avoir en main un métier qui vous permet, au besoin, de trouver de quoi subsister". (III; 4). Par là Leonardo est disciple de Rousseau et de Pestalozzi. Rousseau écrivait en effet dans l'Emile : "Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables et qu'il nous est impossible de prévoir, ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants... Nous approchons de l'état de crise... qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors... Nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables... Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance de l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains ; de toutes les conditions la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan... Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande : c'est un métier, un vrai métier... Tout bien considéré, le métier que j'aimerais le mieux qui fût du goût de mon élève est celui de menuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison, il tient suffisamment le corps en haleine, il exige dans l'ouvrier de l'adresse et de l'industrie, et dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus". ^{Emile}
p. 234

Que l'on se souvienne que Louis XVI pratiquait l'art de la serrurerie et que de nombreux émigrés, pendant la Révolution, ont vécu à Londres des métiers qu'ils avaient appris par divertissement et pour suivre la mode.

Leonardo applique d'abord ses talents de menuisier à des travaux relativement futiles : l'embellissement des parcs dans les châteaux, par la construction de cabanes d'écorce et de mousse, de ponts et de bancs de rondins, destinés à instaurer "au creux du monde civilisé, une architecture primitive dans toute sa grossièreté." Mais il ne s'agit, dans l'évolution de Leonardo que d'une période provisoire; Leonardo voyage, s'intéresse à la situation économique des pays qu'il traverse, s'adonne à de véritables études sociologiques, particulièrement lorsque la Société de la Tour le charge d'étudier les possibilités d'émigration des populations de la région montagneuse. Wilhelm profite des observations que Leonardo a relevées dans le journal qu'il tient fidèlement, journal intéressant, déclare son auteur, et, dans une certaine mesure, "instructif" (immer unterhaltend und gewissermassen unterrichtend p. 338)

X

X X

Par le truchement du "Journal de Leonardo", qui constitue le cinquième et le treizième chapitre du troisième livre, Goethe présente un tableau détaillé, voire technique, de l'industrie à domicile du filage et du tissage en Suisse, dans la région du lac de Zurich. Il connaissait cette industrie qu'il avait observée lui-même lors de ses voyages en Suisse. Toutefois, par souci d'exactitude, il avait demandé à son ami suisse Meyer de lui envoyer un rapport détaillé lorsqu'il retournerait en Suisse et Goethe a démarqué le rapport, le reproduisant parfois à la lettre. Il portait un intérêt tout particulier à cette industrie artisanale qu'il désirait développer dans l'Etat de Saxe Weimar. Le Journal de Leonardo permet

donc à Wilhelm de se documenter avec précision sur un nouveau milieu humain qu'il ignorait jusqu'ici et, par là, d'enrichir une nouvelle fois sa formation.

Cette industrie textile fait vivre différentes professions spécialisées : le transporteur de coton, propriétaire de mulets qui acheminent la matière première vers les hautes vallées, le porteur de fil qui procure aux artisans le coton au détail, reçoit d'eux le fil qu'il revend aux fabricants dans la plaine. Une étude économique se greffe sur cette description : les fileuses de coton sont pauvres et inquiètes car le développement du machinisme les menace de chômage. Le problème social est nettement posé par une femme, chef d'entreprise qui fait part de son inquiétude devant l'évolution rapide de la situation économique : "l'envahissement progressif de la machine m'angoisse, dit-elle, me torture; il s'approche, il s'avance vers nous, lentement, lentement, comme un orage, mais il a pris son cours, il va venir, il va nous atteindre"... Dans ces circonstances, il n'y a plus guère que deux issues possibles, aussi désolantes l'une que l'autre : ou bien aller nous-mêmes au devant de l'innovation et hâter le désastre, ou bien partir d'ici, emmener avec nous les meilleurs ouvriers, les plus dignes d'intérêt et aller chercher au-delà des mers un destin plus favorable... je sais fort bien que l'on songe dans le voisinage à installer des machines et à enlever à la population son pain de chaque jour. (III; 13) Le problème du chômage dû au développement du machinisme, problème qui a perturbé la vie sociale du 19^e siècle, n'a donc pas échappé à Goethe. Mais il ne semble pas avoir vu, par contre, le rôle déterminant que l'industrialisation allait jouer dans les prochaines décades.

Après s'être enrichi de cette nouvelle expérience et avoir pris conscience, à travers le journal de Leonardo, des problèmes économiques et sociaux suscités par le passage de l'état artisanal à l'ère du machinisme, il ne reste plus à Wilhelm qu'à assister à la réunion décisive qui groupe

à la fois les futurs émigrants décidés à gagner l'Amérique et les colons qui vont, en Allemagne même, fertiliser de nouvelles terres jusqu'ici incultes, voire inexploitées. Il y a lieu de noter que Goethe, tout en réclamant des spécialistes, ne semble pas vouloir les utiliser dans l'ancien système de production, puisqu'il prévoit les déplacements de populations comme solution au problème social. Que vont devenir ceux qui n'émigrent pas ? Quelle attitude l'homme devra-t-il adopter devant le changement de société, s'il ^{veut} s'y adapter et demeurer sur place ? On ne peut se borner à dire qu'il connaîtra la misère, même si, en pratique, ce fut le cas du nouveau prolétariat.

X

X X

Nous avons déjà entendu Goethe défendre par la bouche de l'oncle le droit de propriété, la propriété foncière étant la base de la société. Position de conservateur, pour qui l'homme a non seulement le droit, mais le devoir de tenir fermement toute propriété qui est la sienne. Leonardo comme chef des émigrants défend également ce même point de vue, il tient un discours programme aux futurs migrants, il y expose la situation économique générale et les perspectives d'avenir : Il remarque : "Si nous considérons les provinces et les empires les plus peuplés du continent, nous voyons que partout où le sol est utilisable, il est cultivé, planté, embelli et que, dans le même rapport, il est aussi convoité, acquis, fortifié et défendu. Voilà ce qui, pour lui, nous prouve l'extrême importance

de la propriété foncière. Nous sommes, déclare t-il, dès lors, foncièrement amassés à la tenir pour le premier, pour le plus grand des biens qui puissent échoir à l'homme" (III; 9).

S'il n'est pas question de remettre en cause l'importance première de la propriété sur le plan social et même moral, il faut également prendre en considération le travail de l'homme, son rendement qui représentent un autre genre de bien; la propriété mobilière a côté de l'immobilier, c'est une valeur qui s'accroît avec l'activité des hommes. Goethe paraît ici nettement moins conservateur. Il souligne que, si ce que l'homme détient a une grande valeur, il convient d'en attribuer une plus grande encore à ce qu'il fait, à ce qu'il rend. Il admet : tout bien considéré, nous en arriverons à estimer que la propriété foncière n'est qu'une partie des biens qui nous sont impartis. Les plus nombreux et les plus importants consistent en propriétés mobilières et dans ce qui s'acquiert par le mouvement de la vie". Mais Goethe ne va pas plus loin, il ne conçoit pas encore que le travail pourra être considéré comme ouvrant des droits sur la terre que l'on cultive et plus tard sur l'usine où l'on travaille.

C'est dans la mise en valeur de terres vierges ou mal exploitées, soit en Amérique, soit même encore en Europe, que les jeunes pourront déployer leur énergie. Le surpeuplement des vieilles terres contraint les jeunes à émigrer, la mobilité caractérisera les nouvelles générations appelées à s'installer là où elles pourront être utiles. Il n'est pas question de découvrir des métiers nouveaux qui fixeraient sur place la génération montante. Goethe n'a pas soupçonné le développement du rendement dû à la science qui rendra possible le maintien sur place d'une population plus dense. Aussi l'ancienne devise : "Là où je suis bien, là est ma patrie ("Wo mir's wohl geht, ist mein Vaterland") deviendra t-elle "Là où je suis utile, là est ma patrie" ("Wo ich nütze, ist mein Vaterland" p. 386). La vie nous contraint à être utiles les uns aux autres,

ce n'est plus une question de morale, c'est une nécessité : "Si je dis maintenant "que chacun s'efforce en tout lieu d'être utile à lui-même et aux autres" ce n'est là ni un conseil ni une maxime : c'est l'expression de la vie même". ("Wenn ich nun sage : Trachte jeder, überall sich und andern zu nutzen, so ist dies nicht etwa Lehre noch Rat, sondern der Ausspruch des Lebens selbst" p. 386).

Nous avons vu que Rousseau avait déjà souligné la nécessité d'une éducation utile sur le plan social, exigeant qu'Emile apprenne un métier, n'importe quel métier, car tout métier utile au public est "honnête". Toutefois Rousseau ne veut pas qu'il soit brodeur, ni doreur, ni vernisseur, ni comédien, ni faiseur de livres : "j'aime mieux qu'il soit cordonnier que poète, j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine (Emile III; p. 229). La jeunesse sera évidemment la partie la plus mobile de la population, elle se déplacera d'abord pour s'instruire, ensuite pour acquérir l'expérience nécessaire. Goethe remarque avec quel entrain cette jeunesse se met en mouvement. Elle ne trouve ni chez elle ni à sa porte, l'instruction qu'elle recherche, elle se porte donc vers les pays et les villes où l'attire la renommée de leur savoir et de leur sagesse. Dès qu'elle a reçu une instruction suffisante, elle se sent poussée à porter plus loin ses regards dans le monde, impatiente qu'elle est de trouver et d'acquérir l'expérience qui l'aidera à réaliser ses desseins". (p. 386) Cette notion du voyage formateur a toujours été plus répandue en Allemagne qu'en France. Pendant longtemps l'étudiant allemand a fréquenté plusieurs Universités alors que l'étudiant français poursuit généralement ses études supérieures au même endroit. Cette mobilité, appréciée par Goethe, rappelle la formation des Compagnons du Tour de France.

Les hommes d'âge mûr voyagent aussi, Leonardo trace une vaste fresque de ce mouvement perpétuel qui agite le monde : que ce soit - cas extrême - les explorateurs affrontant tous les périls "pour ouvrir le monde au monde" ("Um der Welt die Welt zu eröffnen") ou les riches et les

puissants dans leurs voitures confortables, voire le brave ouvrier "qui s'en va à pied par les routes et à qui son pays a fait un devoir de s'initier aux métiers où l'étranger excelle, pour ne revenir au foyer paternel qu'après avoir acquis cette maîtrise." ("Röge nun aber der wackere Handwerker ihnen zu Fusse getrost nachschauen, dem das Vaterland zur Pflicht machte, fremde Geschicklichkeit sich anzueignen und nicht eher, als bis ihm dies gelungen, an den väterlichen Herd zurückzukehren") p. 387. Leonardo cite ensuite les marchands, les trafiquants, les petits détaillants qui doivent se rendre aux foires et aux marchés. A ceux-ci s'ajoute la multitude des voyageurs isolés ou à cheval, proposant des échantillons de tout genre. Les artistes aussi sont "impliqués dans le mouvement du monde" le peintre voyage avec son chevalet, le sculpteur et l'architecte se déplacent également, il en est de même des menuisiers, des comédiens. Le corps enseignant lui-même va d'Université en Université, "passant d'une chaire à l'autre afin de répandre à profusion la semence d'une culture rapide". Les Missionnaires se dispersent dans toutes les parties du monde pour apporter le salut aux peuples de la terre, les pèlerins se rendent sur les lieux consacrés pour les miracles, Il n'est pas jusqu'à l'agriculteur qui ne soit appelé à se déplacer, non seulement comme fermier mais également comme propriétaire, revendant une terre défrichée pour en mettre une plus grande en valeur. Soldats, chargés d'affaires, ambassadeurs, se déplacent sans cesse sur ordre. En face de ce mouvement général, un seul mot d'ordre demeure valable : "Cherchez à vous rendre utile partout, et partout vous serez à votre place". ("Suchet überall zu nützen, überall seid ihr zu Hause" p. 389).

X

X X

Mais l'homme isolé ne peut voyager en aveugle à travers le monde : l'individualisme serait nocif et la société que préside Leonardo est chargée de fournir à

chacun la documentation dont il aura besoin. "Notre société a précisément pour objet de renseigner chacun selon ses capacités et les buts qu'il se propose" ("Unsere Gesellschaft aber ist darauf gegründet, dass jeder in seinem Nasse, nach seinen Zwecken aufgeklärt werde" III. p. 390), car l'être isolé ne peut parvenir à une vue claire de toutes les choses. Sorte de syndicat d'initiative et de bureau d'orientation, la nouvelle Société devient une association universelle (ein Weltbund) qui tire sa force de son unité, de la parfaite entente qui règne entre ses membres, appuyés sur les mêmes principes, société de secours mutuels, qui recommande, accueille, encourage ses membres, proche du compagnonnage mais surtout de la franc maçonnerie dont nous avons déjà vu qu'elle servait de modèle à la Société de la Tour : "Quoique l'homme entreprenne et exécute, s'il reste isolé, il ne peut se suffire : la société est toujours le premier besoin de l'homme laborieux. Tous les hommes utiles doivent être en rapport les uns avec les autres, de même que l'entrepreneur de bâtiment se pourvoit d'un architecte et celui-ci du maçon et du charpentier" ("Doch was der Mensch auch orgreife und handhabe, der einzelne ist sich nicht hinreichend, Gesellschaft bleibt eines wackern Mannes höchstes Bedürfnis. Alle brauchbaren Menschen sollen in Bezug untereinander stehen, wie sich der Bauherr nach dem Architekten und dieser nach Maurer und Zimmermann umsieht. (III,).

Sur le plan politique, comme sur le plan religieux, la Société nouvelle sera d'une neutralité absolue et d'une parfaite tolérance : toutes les formes de culte sont respectées, toutes les formes de gouvernement admises. Ses membres fondateurs se sont rigoureusement imposé deux obligations fondamentales : premièrement respecter toutes les formes de culte, car elles sont plus ou moins toutes renfermées dans le Credo, (trad. 1305) : ce qui indirectement ferme la porte aux israélites comme cela sera nettement indiqué dans la Province Pédagogique ; deuxièmement, admettre indistinctement toute forme de gouvernement, car toutes suscitent et encouragent toutes les formes d'activités.

Cette position de parfaite neutralité ne pose pas de problèmes sur le plan religieux, elle laisse s'épanouir tous les cultes chrétiens mais on voit mal la neutralité politique dans une société qui a nécessairement besoin d'une réglementation, d'une constitution pour subsister et fonctionner dans l'ordre. (III; 9).

Dans le domaine de la morale, l'attitude de la société est plus positive : elle se fait un devoir de pratiquer et d'encourager la moralité "sans pédanterie ni rigorisme, tel que le respect de nous-mêmes le postule, qui découle de 3 formes de respect que nous professons tous" : ("die Sittlichkeit ohne Pedanterei und Strenge zu üben und zu fördern, wie es die Ehrfurcht vor uns selbst verlangt, welche aus den drei Ehrfurchten entspringt" III;Sp.331). La plupart des membres de cette association ont été, nous dit-on, initiés dès l'enfance à cette haute et universelle sagesse, ayant été formés vraisemblablement dans la Province Pédagogique ou dans quelque autre institution pratiquant les mêmes principes d'éducation. Nous verrons, en effet, que dans cette Province l'enseignement de la morale est conçu sur la base de trois sortes de respect. Cette conception de la morale est étroitement liée à une philosophie religieuse et par conséquent la Société n'est pas aussi neutre qu'on l'affirme.

Wilhelm se fait expliquer le rôle de la religion et de la morale dans la colonie. La religion chrétienne opère par la foi, l'espérance et la charité; l'association restera fermement attachée à cette religion mais d'une façon particulière : on s'applique à faire comprendre aux jeunes enfants les avantages et les bienfaits que cette religion a procurés aux hommes, et ce n'est que plus tard qu'on leur explique son origine et son développement. Par là, les élèves sont appelés à aimer son fondateur, le Christ. La religion chrétienne étant la base de la civilisation, la nouvelle société ne pourra donc admettre de juifs parmi ses membres, ceux-ci niant la source et l'origine même de

notre civilisation. Cette fâcheuse restriction limite sérieusement l'Humanisme de Goethe.

La morale sera toutefois distincte de la religion, elle sera pratique et résumée dans quelques commandements très généraux, et par là assez vagues dans leurs prescriptions : "modération dans ce qui est le fait de notre volonté, ardeur et diligence dans ce que la nécessité impose". ("Hiévon ist unsre Sittenlehre ganz abgesendert, sie ist rein tätig und wird in den wenigen Geboten begriffen : Mässigung im Willkürlichen, Emsigkeit im Notwendigen" III; 2). Une telle morale mettra particulièrement l'accent sur la réflexion, celle-ci étant stimulée par l'attention toute particulière portée à la notion de temps. De nombreuses horloges obligent à prendre sans cesse conscience de l'écoulement du Temps. A chaque moment, chaque chose doit être accomplie et comment cela se pourrait-il si l'on n'était pas attentif en même temps et au travail et à l'heure ! Aussi tous les enfants seront-ils élevés dans le plus grand respect du Temps "ce don suprême de Dieu et de la Nature". (die höchste Gabe Gottes und der Natur).

Chose étrange, Goethe n'envisage pas de doter sa nouvelle société d'un établissement d'éducation du type Province Pédagogique . C'est aux familles que reviendra la charge d'instruire leurs enfants ou, plus exactement, de les faire instruire sans doute dans une Province Pédagogique. Par contre, une véritable éducation populaire destinée aux adultes sera organisée sous l'autorité de l'Abbé chargé d'instruire la masse en lui enseignant la lecture, l'écriture, le calcul. Ne pouvant instruire, à lui seul, tout le monde, l'Abbé recouvrera un procédé de l'enseignement mutuel selon la méthode d'Andréas Belle et John Lancaster, à laquelle Goethe fait allusion à plusieurs reprises. Par là, maîtres et élèves sont formés en même temps. Il s'agit d'ailleurs plus d'un rattrapage puisqu'on se borne à inculquer des rudiments à une population sans doute analphabète. Plus tard, l'arrivée de jeunes formés dans des établissements spécialisés rendra cette formation de base inutile. Il semble étrange cependant que Goethe situe aussi bas le niveau d'instruction des artisans de son époque.

Sur le plan politique, cette nouvelle société formera un Etat fort, soumis à une autorité énergique, principalement centrée sur la police pour éviter que nul n'incommode autrui. "Il y a dans chaque district, trois directeurs de police (Polizeideidktoren) qui se relèvent de huit en huit heures - comme dans les mines où le travail ne peut cesser un instant - et l'un des trois doit toujours être disponible pendant la nuit". III, 2). Goethe a le souci de l'ordre, il n'y a pas de société sans ordre, et c'est le premier devoir de toute société de veiller au maintien de cet ordre public. Aussi insiste-t-il, il détaille avec précision les attributions de ces fonctionnaires qui admonestent, blâment et proscrivent. Dans certains cas, il est fait appel à des jurés, mais Goethe se montre réservé sur le problème de la valeur d'une décision prise à la majorité. Il accepte de s'en remettre à elle dans les "circonstances habituelles de l'existence" mais dans les graves questions, il n'a pas confiance en elle. Dans Maximes et Réflexions il écrivait sur ce même sujet que rien n'était plus repoussant que la majorité : car elle se compose de quelques vigoureux devanciers, de fripons qui se font à tout, de faibles qui se laissent assimiler et de la masse qui emboîte le pas sans savoir le moins du monde ce qu'elle veut (Propos du Voyageur. 165).

Le gouvernement de la Société, l'autorité supérieure (die höhere Obrigkeit) sera itinérante, elle se déplacera sur le territoire comme les anciens empereurs d'Allemagne. Tout reposera sur la Loi, mais les peines seront modérées car les lois sévères s'émoussent toujours : le coupable sera exclu de la société civile pour plus ou moins de temps. Cette Société est aussi utopique que l'est, dans son domaine, la Province Pédagogique. Cette nouvelle entreprise s'efforcera de rejeter les inconvénients de l'actuelle civilisation en en conservant les avantages (III; 12). A côté de ces vues générales, Goethe insiste sur des détails parfois curieux : les cabarets seront exclus du nouvel état mais aussi les cabi-

nets de lecture, ces deux mesures tendent à mettre l'ivrognerie et la culture oisive sur le même plan, peut-être parce que l'une et l'autre éloignent de l'action.

Tous les ouvriers spécialistes réunis dans l'ancienne hôtellerie n'émigrent pas en Amérique, un second groupe est destiné à coloniser en Allemagne même des terres jusqu'ici peu exploitées. Un homme Odoardo vient recruter ces travailleurs au nom de son prince. On recherchera avant tout l'amélioration du rendement "Il ressort de mes explications, déclare-t-il, que l'ancien monde, aussi bien que le nouveau, renferme des terres qui réclament une culture mieux comprise qu'elle ne l'a été jusqu'ici (III; 12). Certes, dans l'Ancien Monde, on ne trouve pas de terre sans propriétaire dont il n'y aurait qu'à se partager la possession. Or la propriété est sacrée aux yeux de la société (et plus encore aux yeux de son possesseur généralement hostile à tout changement). Les conditions d'installation des "colons" ne seront donc pas les mêmes en Allemagne qu'en Amérique. Heureusement Odoardo est chargé par son prince de la mise en valeur d'une province entière, isolée, peu peuplée, mal exploitée. Des réformes ont déjà été entreprises, ainsi d'ailleurs que dans les provinces voisines où des jeunes et dynamiques fonctionnaires ont été nommés. Pour réaliser de vastes projets, l'individu isolé ne peut suffire, une organisation stricte est nécessaire (thème cher à Goethe) car si les hommes sont généralement d'accord sur le but à atteindre, ils divergent sur les moyens à employer, d'autre part "l'intérêt supérieur doit supplanter l'intérêt de moindre importance" ("der höhere Vorteil den niedern verdrängen" III; 12). Odoardo trace les grandes lignes d'une organisation qui fixera à chacun la place à laquelle il a droit. Le système semble aussi strict que les corporations au Moyen Age : "les métiers seront déclarés des arts et nettement qualifiés sous la désignation "d'arts disciplinés" afin de les distinguer sans confusion possible des "arts libéraux" ("werden die Wandwerke sogleich für Künste erklärt und durch die Bezeichnung, strenge Künste von den freien, entschieden getrennt und abgesondert." III; 12). Avant toute chose on s'occupera exclusivement

de travaux de constructions, les ouvriers réunis sont d'ailleurs tous spécialisés dans ce domaine, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, vitriers, serruriers, peintres. Ces artisans seront répartis en "degrés successifs d'apprentis, de compagnons et de maîtres, degrés scrupuleusement observés" ("Die Stufen von Lehrling, Gesell und Meister müssen aufs strengste beobachtet werden" III; 12). Il est même envisagé de créer plusieurs subdivisions à l'intérieur de ces catégories et les épreuves ne sauraient, dit Odorardo, être assez sévères car "un seul anneau qui se brise dans une grande chaîne, anéantit l'ensemble de l'oeuvre. Dans les grandes entreprises comme dans les grands périls, il s'agit de proscrire la légèreté". ("ein einziges Glied, das in einer grossen Kette bricht, vernichtet das Ganze. Bei grossen Unternehmungen wie bei grossen Gefahren muss der Leichtsinn verbannt sein" (III; 12). Cette société nouvelle ressemblera, semble-t-il, à une ruche ou à une fourmilière où chaque individu a une place déterminée. Il ne semble pas que la liberté individuelle et encore moins la fantaisie y aient une place.

Si les arts libéraux restent considérés comme d'essence supérieure, les arts disciplinés doivent leur servir d'exemple car si une mauvaise statue tient sur ses pieds aussi bien que la meilleure, si la mauvaise musique permet quand même de danser c'est que la non observation des règles des arts libéraux ne porte aucun préjudice à l'humanité alors que les arts disciplinés ne sauraient se permettre aucune fantaisie. Nous retrouvons ici la notion de valeur sociale de tout travail mais en même temps l'idée qu'il faut idéaliser la matière. Aussi celui qui s'adonne à un art discipliné devra y consacrer toutes ses forces et durant toute sa vie. Ces arts disciplinés étaient jusqu'ici appelés travaux manuels et à juste titre puisque les travailleurs oeuvraient par leurs mains. Mais la main devra être animée d'une vie propre (so muss ein eigenes Leben sie beseelen III; 12). C'est cet esprit qui donnera au travail artisanal sa vraie valeur.

Si l'organisation de la future colonie américaine, et l'installation de nouveaux travailleurs dans un système social nouveau dans la Province allemande relèvent bien souvent de l'utopie, Goethe n'en a pas moins été inspiré par des expériences de cet ordre qui se sont déroulées au XVIIIème siècle, en particulier dans les Etats de Marie Thérèse et de Frédéric II. Il devait connaître par le journal du voyage en Amérique du Prince Bernard de Weimar, la fondation de la colonie New Harmong par Robert Owen. On peut noter également une influence certaine de Platon, l'organisation minutieuse de la police, et la conception d'une morale sociale, rappellent en effet la République et les lois.

X

X X

Après quelques chapitres sans intérêt directement pédagogique, la fin du Roman raconte comment Wilhelm, devenu chirurgien expert, sauve en le saignant son propre fils qui se noyait. Il prouve par là le caractère utile de la formation spécialisée qu'il a reçue et le rôle social de la profession qu'il a fini par embrasser. Cet événement symbolique marque le terme de la formation de Wilhelm Meister : le dilettante passionné des Années d'Apprentissage, l'homme de théâtre, soucieux exclusivement de culture générale désintéressée a fini par devenir un membre utile de la société, un spécialiste, maître de son art mais limité dans ses ambitions. Compte tenu des innombrables péripéties des deux romans, on est obligé d'admettre que si Wilhelm est parvenu à atteindre le but qu'inconsciemment (prétend-il) il a toujours poursuivi, il n'a pas emprunté la route la plus directe. C'est même par le chemin des écoliers qu'il s'est formé, et la société a dû faire preuve de patience avant de pouvoir le compter parmi ses membres utiles.

On peut se demander si, sans l'aide de la Société de la Tour et livré uniquement au hasard, Wilhelm aurait su faire preuve d'une volonté suffisante pour choisir une profession et acquérir les connaissances qu'elle exige. Le dirigisme pédagogique de la Société est assez lâche apparemment ; elle semble laisser au disciple la bride sur le cou, lui donnant l'illusion de l'autonomie et de la libre détermination, lui permettant d'essayer longuement ses possibilités dans des domaines pour lesquels il n'a pas de réelles aptitudes. Conformément aux préceptes exposés à Wilhelm lors de sa visite de la Tour, liberté lui a été laissée d'épuiser, des années durant, la pleine coupe de l'erreur. Mais il semble qu'il n'y ait pas unité de vue sur cette démarche pédagogique au sein des dirigeants de la Société car cette liberté d'erreur est en contradiction avec les théories personnelles de Jarno qui conseille d'avertir sans tarder quiconque s'engage sur une mauvaise route. Goethe a-t-il pris position et choisi une de ces deux méthodes pédagogiques qu'il expose tour à tour avec sympathie ? Le roman semble fournir la réponse, en réalité une double réponse, à cette question de la libre détermination de l'élève, question capitale en pédagogie. Dans les Années d'Apprentissage, en effet, l'Abbé exposait des principes d'éducation inspirés par Rousseau, et conformes aux idées ^{lui} du Sturm und Drang : le premier devoir de l'homme était d'^{après} développer toutes ses possibilités pour se réaliser pleinement, parfois même anarchiquement, et, de ce fait, il était nécessaire qu'il erre au cours de la formation. Mais entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage, Goethe a évolué ; de graves crises ont secoué l'Europe sur le plan politique, social et économique, la Révolution française, les guerres napoléoniennes ont eu lieu, l'aube du machinisme est apparue. La vieille société est ébranlée même si politiquement l'ancien régime est partout restauré, un monde nouveau commence à naître où les valeurs classiques risquent de ne plus avoir cours, où la société prendra le pas sur l'individu. Aussi, les Années de Voyage optent-elles pour une éducation centrée sur l'apprentissage d'un métier solide exercé avec talent, et par là avec art, mais dans un esprit de soumission à l'ordre social et à ses exigences. Mais

l'ordre social envisagé reste dirigé et voulu par une Elite de philanthropes, nobles de naissance et maçons de formation

Nous avons vu que Goethe s'était formé, pour une grande part, lui-même, goûtant avec passion à toutes les sources de connaissance, guidé par une curiosité dévorante qui ne l'a pas quitté jusqu'à sa mort. "Sa vie entière a été parcourue par un désir d'auto-éducation déterminé et guidé par une profonde volonté morale" ("Goethes Leben ist durchdrungen von einem solchen Selbsterziehungstreben, das von einem tiefen sittlichen Wollen bestimmt und geleitet wird". Thea Starckz Goethe und das Problem der Selbstersiehung p. 8). Il est arrivé, pratiquement sans guide, ou plutôt malgré ses multiples guides, au port, à la sagesse, à l'équilibre, à la réalisation parfaite de sa personnalité et par là, suprême réussite, à un rôle social. Peut-on considérer qu'il a créé Wilhelm Meister à son image, et fait de ce double roman une autobiographie ? Dans une certaine mesure peut-être, puisque la courbe générale que suit son héros est celle de sa propre évolution. Mais Goethe savait pouvoir se faire confiance à lui-même, s'en remettre à son génie propre pour le conduire au port. Le cas de Wilhelm est bien différent. Il est certes cultivé, artiste, intelligent mais ses qualités demeurent dans l'ensemble médiocres et sa volonté des plus faibles. Lui faire entièrement confiance pour réaliser son destin aurait été une erreur. C'est un instable qui gaspille sa poudre à tirer sur les moineaux nous dit-on, ou est comparable à un bâton qui reverdit là où on le plante sans jamais pousser de vraies racines. Aussi était-il nécessaire qu'il soit pris en main guidé par des experts en éducation. Mais Goethe n'a pas imaginé la Société de la Tour pour compenser la faiblesse de caractère de Wilhelm mais parce qu'il ressentait les avantages pour tout homme, d'adhérer à un groupe social qui l'épaule et le guide.

La Société de la Tour est une association franc-maçonne à but pédagogique. Nous avons vu que Goethe avait adhéré à une loge et en avait subi assez profondément l'influence, sans qu'on puisse affirmer que celle-ci ait été déterminante dans sa formation. Pour Wilhelm au contraire,

l'action de cette société semi-occulte est décisive, elle intervient d'abord discrètement, mystérieusement même (le spectre d'Hamlet) puis après son initiation, directement, discutant avec lui des décisions qu'il est amené à prendre. Wilhelm devient chirurgien mais il aurait fort bien pu devenir pédagogue car il reçoit de manière fort peu systématique mais cependant assez complète une réelle formation pédagogique à l'occasion de ses nombreux échanges de vues avec les membres directeurs de la Société de la Tour ou les pédagogues de métiers de la Province Pédagogique. En effet, à chaque page du roman, l'intérêt porté par Goethe aux problèmes d'éducation apparaît, qu'il s'agisse du développement de la personnalité, de l'importance décisive des dispositions innées (Anlagen) qu'on ne saurait négliger et auxquelles il faut se conformer, du rôle des expériences, des erreurs, du hasard, de l'importance d'un Mentor, d'un guide, de la nécessité d'une éducation méthodique, de l'importance de l'orientation, du but nécessairement social de toute formation. Même si Goethe n'avait pas incorporé à son roman deux chapitres exclusivement consacrés à la Province pédagogique, son Wilhelm Meister aurait été non seulement un Bildungsroman exposant le processus, de formation d'un individu particulier, mais il aurait été également un véritable traité indirect de pédagogie, renfermant toute une conception de l'éducation, conception originale et moderne à l'époque de Goethe car, contrairement à l'optique du 18ème siècle, elle pose avant tout comme but à atteindre la formation d'un être socialement utile, pourvu d'un métier spécialisé, et Goethe va par là plus loin que Rousseau qui, homme du XVIIIème siècle se proposait encore de faire un homme du monde, utilisable certes mais formé plus pour lui-même que pour la société.

X

X X

Les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage ne sauraient être séparées, même si la tonalité en est différente. Elles forment un tout, c'est une oeuvre didactique,

qui traite des rapports de l'individu avec la Société, du problème de son insertion dans la communauté, ce qui est un problème pédagogique. Au premier stade, dans les Années d'Apprentissage, le héros se heurte au monde qui l'entoure, à son milieu qui veut le contraindre à renoncer à ce qu'il croit être sa vocation (cf Lettre de Werner à Wilhelm). Peu à peu il se forme au contact de la vie, accumulant les expériences, toutes enrichissantes, mais continuant à s'efforcer de développer toutes ses possibilités, recherchant l'épanouissement complet de sa personnalité. Au second stade, au cours de ses Années de Voyage, Wilhelm devient membre d'une association qui le guide, prend en charge son destin, et, sorte de Providence, fait de lui, un membre utile de la société, un homme conscient de ses limites mais qui tire une réelle culture de sa spécialisation.

Conscient du profond changement qui va modifier la société, Goethe, par l'action de la Société de la Tour rend Wilhelm apte à oeuvrer dans le monde de demain. Education du caractère par le développement d'une force morale permettant de se dominer et de renoncer, force qu'il faudra développer systématiquement. Aucun penchant n'est bon en soi, mais seulement dans la mesure où il produit quelque chose de bon. Il faut pouvoir le dominer, le dépasser au moment voulu. La vie est une chaîne de renoncements. (eine Kette von Entsayungen). C'est par la soumission à un but supérieur (pour lequel nous sommes prévus dès la naissance et que des Initiés nous aident à découvrir) que nos qualités réelles se développent.

Goethe, formé au XVIII^e siècle, a-t-il pu, sans regret, acquiescer à cette métamorphose, à cet abandon d'un idéal de culture générale, à cette limitation? En réalité ce n'est plus la limitation (Begrenzung) de la personnalité que Goethe propose. Mais c'est la vie qui, réglée conformément à un ordre, à des lois objectives et supra-individuelles, devra s'intégrer, se soumettre à un monde dont l'organisation la domine. (Agne Herkommen op. cit. p. 58) :

"Nicht mehr sucht Goethe die Begreuzung im Ich und in seiner Natur, sondern das menschliche Leben, ausgerichtet nach einer Gegenständlichen und überindividuellen Ordnung und Gesetzmäßigkeit, muss sich diesen Übergeordneten Welt unterwerfen und einordnen"). Cette intégration ne va pas sans renoncement, et Gundolf s'interroge sur le caractère de confession qu'il est possible d'y découvrir. Il se demande s'il n'est pas "l'image de la tragique expérience personnelle de Goethe, un aveu qu'il ne serait point parvenu à ses fins, qu'il n'aurait pas vécu selon son rêve titanique (Goethe p. 303) "le renoncement prouve-t-il à Wilhelm la plus haute valeur de la vie ou seulement le bonheur de la vie? Est-il une exigence éternelle ou seulement provisoire et bonne pour une génération déterminée ?"

Il ne paraît pas que Goethe ait voulu, par le personnage de Wilhelm, ni d'ailleurs par celui de Faust, dont le destin est assez parallèle, exprimer une capitulation devant une nécessaire limitation de l'activité humaine. La qualité d'ailleurs de ce renoncement varie selon le niveau intellectuel et moral de l'intéressé. Les personnages du second plan renoncent à une activité désordonnée, pour agir utilement dans des rôles toutefois modestes. Mais les héros principaux (Jarno, Leonardo) se voient attribuer (comme Faust) des rôles de chefs, de conducteurs d'hommes de créateurs. Si certains rameaux inutiles ont été coupés à l'arbre, c'est pour lui permettre un essor plus grand et porter plus haut sa cime. Nous n'oserions parler d'une morale des maîtres et d'une morale des esclaves, mais Goethe maintient une aristocratie, à laquelle revient le commandement. Il se méfie de l'égalité qui est vite de l'égalitarisme débouchant sur l'idée, pour lui néfaste, de majorité. On ne peut ne pas souligner l'écart existant entre les fonctions attribuées à Frédéric, secrétaire sténographe, à Lydie couturière, et la position sociale éminente de Leonardo et de Jarno, chefs de tout un groupe humain et réalisateurs d'une société nouvelle. Mais ces conducteurs d'hommes, eux-mêmes, demeurent soumis à une discipline. Dans Wilhelm Meister, Goethe a examiné les conditions

de vie de toutes les classes sociales et, s'il continue à accorder le commandement à une aristocratie de naissance, il impose à celle-ci une certaine mission dans le cadre du service des hommes.

Gundolf voit dans l'attitude de Goethe une mise en garde des Allemands, mise en garde dont les générations contemporaines et surtout suivantes ne tinrent aucun compte. Goethe aurait voulu leur faire comprendre les dangers d'un idéalisme romantique et fumeux, leur procurer un remède "contre ces maladies héréditaires de l'Allemagne". Il semble au contraire que cette leçon de renoncement à l'individualisme, de soumission de l'individu à la société, de primat de la rentabilité, de l'utilité générale, ait été parfaitement entendue et que, s'il y a eu leçon, les élèves soient allés bien au-delà des désirs du maître. Au cours des Années d'Apprentissage puis de Voyage, une transformation radicale s'est opérée dans la pensée pédagogique de Goethe, qui passe du point de vue subjectif au point de vue social et éthique. Il incarne par là le processus de transformation que la pédagogie connut au début du XIX^e siècle. Ce double point de vue est décelable dans les Années d'Apprentissage et de Voyage. A la place d'une culture élégante mettant l'accent dans le premier roman sur le plaisir de l'individu, apparaît, dans le second, une conception bourgeoise et sociale, à arrière plan cosmopolite; le 18^e siècle cède le pas au 19^eme.

Revenons aux théories pédagogiques de Goethe et à leurs applications pratiques. En suivant la formation de Wilhelm nous avons débouché sur une société nouvelle, assez utopique, mais dans laquelle Goethe croyait pouvoir préserver l'individu tout en l'adaptant aux nouvelles nécessités. La formation des citoyens de ce nouveau monde ne saurait être laissée au hasard ni même confiée à une association philanthropique comme celle de la Tour, apte seulement à conseiller des adultes, même si elle a indirectement la haute main sur la formation de la jeunesse. Une société nouvelle doit nécessairement s'appuyer sur une certaine formation de l'enfance

et de la jeunesse . Félix sera confié à un établissement spécialisé où son éducation sera conduite méthodiquement par des pédagogues de métier. Si Wilhelm s'est formé au contact de la vie, son fils profitera d'une éducation, centrée elle aussi sur la vie et non sur le savoir livresque, mais conduite, non plus par le hasard - serait-il en sous main dirigé -, mais par des sages, des spécialistes de la pédagogie, agissant directement sur les élèves et non plus mystérieusement et plus ou moins par personnes interposées, comme le faisaient les augures pédagogues de la Société de la Tour. Cette éducation aura pour but de former des hommes utilisables et heureux par la société, car, formés par la morale, à l'intérieur de la Loi, ils ne seront pas obligés de plier douloureusement devant cette loi, comme les personnages des Affinités électives à qui la Loi est demeurée extérieure.

Il sera toutefois intéressant d'examiner si le but à atteindre étant nettement déterminé (former un citoyen dans une société précise, avec lois strictes) l'établissement d'éducation restera assez souple pour respecter les personnalités, les individualités qui lui sont confiées et par là permettre indirectement l'évolution de la Société.

CHAPITRE VI

LA PROVINCE PEDAGOGIQUE

Etude d'une institution pédagogique
expérimentale conforme aux nouveaux
besoins de la Société.

LA PROVINCE PEDAGOGIQUE

Au chapitre XI du premier livre des Années de Voyage, Wilhelm avait fait part à Leonardo de son désir d'éduquer convenablement son fils. Il aurait souhaité se charger lui-même de cette éducation mais, devant sans cesse se déplacer, il se trouve dans l'obligation d'y renoncer. Leonardo lui avait de plus fait remarquer que, contrairement à ce qu'il pensait, c'était une erreur des parents de se croire apte à former leurs enfants. Il lui avait recommandé de confier Felix à une association pédagogique, fondée selon les principes d'un "vieil ami assez idéaliste". L'évolution profonde de la Société rend nécessaire de nouveaux établissements de formation. Fichte désirait lui aussi la création d'un séminaire où seraient formés des hommes nouveaux en vue d'un monde nouveau.

La description de cette institution pédagogique occupe les chapitres I et II du livre II, chapitres correspondants à la première visite de Wilhelm et le chapitre VIII de ce même livre, où Wilhelm vient retrouver Felix et constater les progrès de son éducation. Ces chapitres n'ont pratiquement subi aucun remaniement au cours des différentes étapes de la rédaction du roman. Il semble donc que les idées de Goethe n'aient pas évolué à ce point, ses idées pédagogiques étant liées aux conséquences des bouleversements politiques et sociaux de cette époque et à sa conception du rôle nécessaire d'une aristocratie seule apte à diriger les hommes et à faire leur bonheur, selon une philosophie générale reliant l'homme non seulement à la société qu'il sert mais au monde des êtres vivants et à la création en général.

Si, en dehors de la Province Pédagogique, Goethe n'a pas rédigé de traité d'éducation, les problèmes de formation l'ont toujours intéressé. Felix Steinwetz (op cit. p. 2) écrivait : "chez Goethe nous ne trouvons aucune oeuvre qui ait pour but l'Education présentée systématiquement mais il n'est peut être aucun maître de notre littérature qui ait été plus préoccupé par les idées pédagogiques de son époque que le jeune étudiant de Strasbourg enthousiaste pour la nature et les droits de la nature, et l'éducateur de prince de Weimar. Mais son génie était hostile à toute systématisation." Toutes Les oeuvres de Goethe contiennent des aperçus pédagogiques ou, tout au moins, des remarques sur la formation de l'Homme. Le nom même de Province Pédagogique est tout un programme. En effet, et avant toutes choses, il y a lieu de remarquer qu'il ne s'agit pas d'un lycée, d'un établissement classique composé de quelques bâtiments avec cour de récréation, et construit dans une ville d'une certaine importance. C'est au contraire une "province" - c'est-à-dire un vaste domaine, presque un territoire, consacré à la formation de jeunes gens et choisi à dessein à la campagne. C'est en effet en pleine campagne que la Province Pédagogique est installée, dans une région fertile, car l'agriculture sera appelée à y jouer un rôle de premier plan. L'étendue de la propriété permet l'élevage du mouton sur les hauteurs et, dans les vallées spacieuses, celui des bêtes à cornes. La culture des céréales a également sa place dans les activités agricoles et, comme la terre est fertile, la moisson s'annonce proche et abondante au moment où le père et le fils arrivent. (II; 1).

Comme l'Emile de Rousseau, les jeunes élèves de la "Province" seront donc élevés en milieu rural et au contact de l'agriculture "le premier et le plus respectable de tous les arts (Emile III p. 126). Influence de Rousseau sans doute, mais aussi de Fichte et de son Etablissement d'Education Nationale (National - Erziehungsanstalt) Toutefois, la Province Pédagogique n'est pas née ex nihilo de l'imagination de Goethe. Elle est en grande partie un démarquage des réalisations de Fellenberg, comme en font foi

les "Goethe und Schiller Archiv" de Weimar.

Elève de Pestalozzi, Fellenberg avait fondé à Hofwil, près de Berne, un école que tous les savants et personnages de marque de l'époque vinrent visiter ; parmi ceux-ci, von Stein, von Humboldt. Dans une lettre du treize septembre 1818 adressée à son ami Meyer, Goethe demande des renseignements sur cette institution en vue du placement d'un fils naturel de K. August, il recommanda l'établissement au duc qui y envoya plus tard un second fils naturel : ces deux enfants y restèrent jusqu'en 1820. Un échange de correspondance s'établit entre Goethe et Fellenberg et le duc visita lui-même l'Institut en 1817. En 1820, Goethe recut la visite du fils de Fellenberg et c'est quelques semaines après cette rencontre que la Province Pédagogique fait son apparition dans le Tagebuch. Aussi a-t-on pu dire que l'établissement de Fellenberg à Hofwil était l'arrière plan réel de la création poétique qu'est la Province Pédagogique (Otto Kohlmeyer die Pädagogische Provinz 1922.) En 1818, Goethe avait connu à Karlsbad un Secrétaire d'Etat russe, le Comte Capo d'Istria qui, sur l'ordre de l'Empereur Alexandre avait séjourné l'été 1814 à Hofwil pendant quelques semaines. Goethe eut entre les mains le rapport du Comte, rapport dont un exemplaire existait dans sa bibliothèque. (Rapport présenté à sa Majesté l'Empereur Alexandre par son Excellence Monsieur le Comte Capo d'Istria sur les établissements de M. de Fellenberg à Hofwil en octobre 1814 - publié la même année à Genève et Paris - 2ème édition 1817).

Fellenberg avait débuté comme propriétaire fermier et exploitant agricole (Landwirt). Il voyait le moyen de remédier aux défauts de l'époque dans une éducation raisonnée de la jeunesse, une éducation conforme aux besoins du temps et à la destinée de chaque classe sociale (conception fort voisine de celle de Goethe dans les Années de Voyage). Aussi décida-t-il de créer une sorte d'établissement pilote, pouvant servir de modèle d'abord pour le canton de Berne et ensuite pour la Suisse entière.

La majorité de la population vivant de l'agriculture, cette activité intéresse tout le pays, il est donc normal de fonder sur elle la formation de la jeunesse puisqu'elle est d'un intérêt général. Mais Fellenberg ne se borne pas à considérer le caractère pratique de l'agriculture, il y voit de plus un moyen de développer les possibilités de l'homme, une véritable action culturelle. Est-ce par humour qu'il déclarait que l'agriculture devait être une école d'attention et de réflexion "pour que le laboureur se distingue du boeuf qui le suit" ? C'est à Hofwil, près de Berne que Fellenberg fonda sur ses terres personnelles et, au début, avec ses propres finances, son établissement. "Je trouve disait-il à Capo d'Istria, qu'en plein champ et au milieu de la belle nature, j'ai beaucoup plus de moyens pour exercer l'attention et la réflexion de mes enfants, pour organiser leur esprit d'observation et leur désir d'apprendre que l'on en a dans les Ecoles où les enfants sont entassés entre quatre murailles sombres et disposés au découragement et à la paresse. Les miens sont gais, actifs, laborieux (Rapport p. 52). Persuadé que l'agriculture était un des principaux moyens de développer les qualités humaines (Rap. p.9), il s'efforça d'abord de créer une agriculture modèle (Musterlandwirtschaft) dans le cadre d'une ferme moderne. Il fonda ensuite un atelier de fabrication d'instruments aratoires puis un atelier de perfectionnement des moyens mécaniques de l'agriculture. Progressivement, cette installation se transforma en une sorte de lycée agricole, en un pensionnat pour enfants nobles "Gymnasium für Kinder vornehmer Stände" Une "école de pauvres" (Armenerschule) lui était adjointe. Fellenberg ajouta une école de formation de valets de fermes et ouvriers agricoles (Pflanzschule für Knechte und Landarbeiten) comportant toutes les spécialisations artisanales. En perpétuel développement, l'institution de Fellenberg voit se greffer sur l'école pour enfants pauvres un Cours Normal destiné à former les instituteurs ruraux du canton, avec utilisation de la méthode de Pestalozzi. Le tout fut enfin couronné par un "Institut d'agriculture théorique et pratique". Une école d'application "Musterübungeschule" représentait le type de l'école rurale.

Hofwil est à deux heures de Berne, dans un paysage de collines, vallées, ruisseaux, avec des échappées sur la montagne. Or Wilhelm Meister, lorsqu'il quitte la Province Pédagogique, aperçoit également des montagnes et, lorsqu'il revient un an après, il a franchi les Alpes, ce qui permet de situer également en Suisse la Province Pédagogique. Rousseau élevait aussi Emile à la campagne mais c'était avant tout pour l'isoler des villes, dans le cadre d'une éducation négative, pour qu'il soit "loin de la canaille des valets.. loin des noires mœurs des villes (Emile p. 85).

X

X X

Wilhelm n'est pas accueilli dans la Province Pédagogique comme le serait, dans un établissement d'éducation classique, un père d'élève venu inscrire son enfant. Les renseignements qu'il sollicite ne lui sont pas fournis d'emblée. Une sorte de "secret" règne dans cette institution. Bien que la Province Pédagogique ne soit pas directement reliée à la Société de la Tour, un certain hermétisme est de rigueur. Les procédés et buts pédagogiques ne sont révélés que peu à peu, le visiteur est comme "initié" aux méthodes utilisées qui ne lui sont pas expliquées franchement. On laisse le visiteur s'étonner, s'interroger et sa curiosité n'est satisfaite que peu à peu. Lorsque Wilhelm et son fils demandent aux jeunes gens en train de cultiver la terre qui sont leurs chefs, aucun ne peut le leur dire.

Wilhelm constate que les élèves ne portent pas d'uniforme mais des vêtements "d'une grande diversité de coupe et de couleur" ("dass in Schnitt und Farbe der Kleider eine Mannigfaltigkeit obwaltete") II; 1) Il en était de même dans l'Institut de Fellenberg où les pensionnaires étaient eux aussi sans uniforme. Wilhelm s'étonne de cette diversité, de

ces couleurs variées qui ne semblent liées ni à l'âge ni au métier des enfants.

X
X X

Ce qui frappe le plus Wilhelm est la manière de saluer des élèves au passage d'un supérieur, ils abandonnent leur travail et accomplissent des gestes qui paraissent étranges à un non initié. La manière de saluer semble varier selon l'âge des enfants et présenter un caractère visiblement symbolique, mais indéchiffrable pour qui n'en a pas la clef. En effet, les plus jeunes croisent les bras sur la poitrine en levant les yeux au ciel avec une expression joyeuse ; les garçons d'âge moyen mettent les bras derrière le dos et regardent à terre en souriant ; les plus âgés enfin, le corps droit, l'expression altière, les bras appliqués le long du corps, tournent la tête à droite et se mettent en rang, alors que les autres restent isolés à la place où ils se trouvent. Il s'agit là d'une gradation évidente, qui correspond visiblement à un degré bien déterminé de formation. C'est en vain que Wilhelm interroge un surveillant sur le sens de ces différentes marques extérieures de respect, on se borne à lui confirmer qu'elles indiquent bien le degré d'instruction de chacun des enfants. Mais, lorsqu'il insiste pour obtenir plus de précision, le surveillant le renvoie à une autorité supérieure, seule qualifiée pour répondre. Ici encore se retrouve le penchant à l'hermétisme souvent apparent au cours de l'oeuvre. Peut-être Goethe sentait-il lui-même le caractère factice et un peu ridicule de ce comportement exigé des élèves. Aussi éprouve t-il le besoin - pour rassurer le lecteur - de faire dire au surveillant que ces gestes "ne sont pas de vaines grimaces" (nicht leere Grimassen"). Les intéressés eux-mêmes, les enfants, ne reçoivent, des attitudes exigées d'eux, que des explications fragmentaires, progressives, encore leur demande t-on de garder le secret sur les quelques explications qui leur sont

fournies. La révélation est individuelle car "on adjoint à chacun de garder pour lui ce que l'on juge bon de lui révéler". Ce sens secret sauvegarde, nous dit-on, les bonnes moeurs. On ne voit pas nettement comment, et Wilhelm, assez peu satisfait de ces réponses dilatoires, essaie vainement d'obtenir plus de renseignements au moins sur la variété des vêtements des enfants. Mais, là encore, le surveillant déclare ne pouvoir en dire davantage, il lui laisse toutefois espérer qu'il sera renseigné avant de quitter la Province.

Wilhelm remarque que les enfants accompagnent de chants variés tous leurs travaux, il semble même qu'à chaque occupation corresponde un chant particulier. Il n'est pas douteux que cette place faite par Goethe au chant choral ne soit due à l'influence de Fellenberg qui donnait, lui aussi, une importance majeure au chant comme moyen d'éducation. Pour lui, le chant formait le caractère, calmait les passions, unissait pensées et sentiments, développait le goût, éveillait même le patriotisme et le sens religieux. La musique était également considérée comme formatrice, adoucissant le caractère et les passions, fortifiant l'amour de l'ordre. (Rapport p. 45). Il en est de même dans la Province Pédagogique, le surveillant déclare en effet à Wilhelm que le chant est le premier degré de l'éducation. Tout s'y rattache et tout passe par lui. Grâce au chant, le plaisir le plus élémentaire se trouve vivifié. Il n'est pas jusqu'à l'instruction religieuse et morale qui ne soit transmise par le canal du chant; la pédagogie du chant et de la musique, en elle-même, comporte d'autres avantages : en s'exerçant à noter par des signes sur le tableau les sons qu'ils émettent et inversement à tirer ces sons de leurs gosiers d'après les signes, puis en ajoutant un texte au-dessus de la notation musicale, les enfants exercent en même temps leur main, leurs oreilles et leur oeil et acquièrent plus rapidement une écriture correcte et bien moulée. Et, comme tout cela est, en dernière analyse, commandé par une mesure exacte, des nombres déterminés et précis, les élèves arrivent à comprendre la valeur et l'importance de l'arpentage et du calcul, beaucoup plus rapidement que par tout autre moyen (II; 1). La formation à la musique a donc une portée

interdisciplinaire et une influence capitale puisqu'elle est à la base de la pédagogie de la morale, de l'enseigner religieux, de l'initiation à l'écriture, au calcul, elle est de plus un excellent exercice sensoriel non seulement pour l'oreille mais pour l'oeil, développant également l'adresse tactile. Goethe considérait d'ailleurs que celui qui n'était pas doué en musique ignorait un tiers du monde.

Goethe va ici beaucoup plus loin que Fellenberg qui faisait étudier à ses élèves la théorie musicale mais n'en tirait pas des principes pédagogiques aussi absolus. Une telle place accordée à la musique dans l'éducation doit-elle être considérée comme relevant de l'utopie ? En partie, et il serait assez difficile d'appliquer un tel programme. Toutefois, il ne faut pas oublier que l'Antiquité dans ses conceptions pédagogiques lui reconnaissait une place de première importance. Le cithariste qui dirigeait, à Athènes, l'école de musique apprenait aux enfants la théorie musicale et le rythme poétique, mais choisissait des chants susceptibles de développer les sentiments patriotiques, religieux et moraux, le tout étant indissolublement lié. Musique et grammaire étaient à leur tour en étroite rapport au point d'être parfois enseignées par le même maître sous le nom unique de musique et par opposition à la culture du corps, la gymnastique. Le point de vue de Goethe n'est donc pas absolument indéfendable et on sait la place qu'a longtemps tenue le chant dans les écoles allemandes, où le professeur de musique occupe une situation nettement plus élevée que dans nos établissements. Dans la Province Pédagogique avoir une belle voix va être pour un élève un gage de réussite scolaire et le surveillant, en entendant chanter Félix, garantit à son père que tout ira bien. On ne peut qu'être surpris malgré tout par ce test de sélection. Mais il faut rappeler que dans la société des enseignants, le chant a une valeur sociale.

X

X X

L'étude de la musique instrumentale pose un problème : pour ménager les oreilles et le sens esthétique des élèves, on relègue les débutants dans un district éloigné; ils commencent même "au désert" l'étude de leur instrument et ne sont autorisés à se produire que lorsqu'ils ont atteint un certain niveau et peuvent décentement jouer en public. Goethe estime qu'il n'est guère, dans une société civilisée bien comprise, de plus cruel supplice que le voisinage d'un flutiste ou d'un violoniste en herbe". On retrouve ici l'horreur qu'inspirait à Goethe enfant tout ce qui était laid, et le principe consistait à écarter tout ce qui est inesthétique à la vue comme à l'ouïe (p. 152).

Grâce à ces chants, l'atmosphère de la Province Pédagogique est des plus gaies, bien éloignée des sombres établissements classiques, avec leurs bâtiments gris, à allure de prison. Goethe insiste sur la nécessité d'éduquer la jeunesse dans un milieu attrayant et celui de la Province l'est à ce point que Félix s'incorpore facilement au groupe et ne s'aperçoit pas du départ de son père ou du moins il n'en est pas peiné (moins que de devoir quitter son cheval, premier signe de son intérêt "inné" pour le dressage des chevaux).

X

X X

Habitués à voir les enfants commencer vers l'âge de six ou sept ans le cycle de leurs études, nous pouvons nous demander quel est le niveau de Felix à son entrée dans la Province. Avant tout nous ignorons quel est son âge. Compte tenu du fait qu'il monte bien à cheval et vu son comportement général, on peut le supposer âgé de 10 à 12 ans au moins. Quel est son niveau scolaire ? Un enfant de cet âge aurait, à notre époque, déjà terminé son cycle primaire.

Aucune mention n'est faite des connaissances que Felix a pu acquérir. Elles sont vraisemblablement rudimentaires, si l'on considère que personne ne s'est occupé de lui d'une manière sérieuse et suivie. Sait-il lire ? On peut en douter. Il a surtout vécu libre et heureux et c'est selon Rousseau l'essentiel au début de toute éducation. Emile en effet "sans troubler le repos de personne a vécu content, heureux, libre, autant que la nature l'a permis. Trouvez-vous qu'un enfant ainsi parvenu à sa 15ème année ait perdu les précédentes " (III; p.) Toutefois, à ce stade, Emile avait déjà subi une éducation méthodique, ce qui n'est pas le cas de Felix qui entre dans la Province Pédagogique avec un esprit relativement vierge de toute instruction. Mais là encore Rousseau est rassurant : "Cette époque (Emile est âgé de 15 ans) où finissent les éducations ordinaires est proprement celle où la nôtre doit commencer" (p. 246). La Province Pédagogique ne comportant pas de classe, le problème de l'intégration d'un nouveau venu ne soulève pas de difficulté. Le niveau des connaissances n'entre pas en ligne de compte. Aussi Felix se joint-il facilement à un groupe d'enfants, justement en participant à une séance de chant, cette discipline ayant, en plus, des vertus déjà énumérées, un caractère social qui cimenterait l'unité d'un groupe. (Il est à noter que le chant, surtout le chant choral, ne pouvait tenir une place valable dans la pédagogie de Rousseau, Emile étant éduqué seul et isolé des autres enfants). Une fois admis à ce curieux examen d'entrée, Felix comme une nouvelle recrue apprend le salut du premier degré, mains croisées sur la poitrine, yeux levés vers le ciel, mais l'exécute sans sérieux n'étant pas encore initié au sens symbolique de cette attitude.

En père enfin soucieux des études de son fils, Wilhelm pose différentes questions, mais sans recevoir de réponses satisfaisantes : car seuls les "Trois" (die Dreie), autorité suprême, sont habilités à le renseigner, ce qu'ils feront en échange de la confiance que Wilhelm leur témoigne en leur remettant son fils. On lui laisse toutefois entendre que là

Province Pédagogique comporte une sorte de temple où sont conservés "des objets visibles de vénération" ("die sichtbaren Gegenstände der Verehrung, die ich Heiligtümer nannte".) — Cette précision indique que la formation ne se bornera pas à être pratique, mais elle élèvera l'esprit des élèves jusqu'au domaine de la métaphysique. Nous retrouvons ici le caractère ésotérique de la "Société de la Tour" et l'influence maçonnique sur Goethe. Cette notion de "Supérieurs" plus ou moins inconnus se retrouve dans les rituels des différentes sectes maçonniques. Wilhelm, après avoir glané ces maigres renseignements, fait enfin la connaissance des autorités qui vont l'initier à leurs méthodes pédagogiques. Il est à noter que cette trinité rappelle également la direction collégiale de l'Institut d'Hofwil, où Fellenberg était assisté de deux "Inspektoren". Mais l'influence maçonnique est ici plus évidente, il en est de même dans la séparation des marques de respect en 3 niveaux.

Wilhelm est autorisé à poser des questions après avoir été mis, de manière un peu théâtrale, en présence des Trois : Il s'était arrêté devant un portail, à l'entrée d'un vallon boisé, enclos de murailles. A un certain signal, la petite porte s'ouvrit et un homme à l'aspect grave et respectable apparaît. C'est l'un des supérieurs qui avant toute chose définit le rôle de l'éducation, sa portée et ses limites. L'enfant en bonne santé est avantagé car il détient les germes de la formation que l'éducation se bornera à découvrir puis à développer. Les caractères innés représentent donc la base de tout travail pédagogique. L'éducation n'aura pas à créer - sauf sur un point - elle se bornera à développer, à construire avec les matériaux que la nature lui fournit. Tout éducateur aura pour principal souci d'abord de découvrir les penchants innés, les possibilités de ses élèves, puis de les développer, de les cultiver. Il n'y aura, de ce fait, pas de "caste" (école pour enfants nobles, école pour enfants pauvres ou orphelins) dans la Province Pédagogique. Les élèves seront classés selon leurs dispositions et la répartition des élèves se fera selon la profession envisagée et non selon leur situation sociale

("Berufsgliederung" et non "Ständische Gliederung").

Cette volonté déterminée de ne pas prendre en considération la classe sociale dont l'enfant est issu rapproche Goethe de Rousseau et l'éloigne de Pestalozzi et Fellenberg. Malheureusement, lorsqu'il s'agit des adultes, et de l'organisation de la société future, il semble bien que Goethe réserve presque exclusivement à la noblesse le pouvoir de direction.

Une chose toutefois n'est pas innée et constituera l'apport original de l'éducation. C'est elle qui fera de l'individu un homme. Il s'agit du "Respect" (die Ehrfurcht). Par cette conception du respect, Goethe reprend indirectement l'éducation du sens religieux tel que la concevait Fellenberg (religios - sittliche Erziehung). Les différents saluts que Wilhelm a observés depuis son entrée dans la Province traduisent les divers stades atteints par les enfants dans la conscience du respect. Le respect en effet, se situe à trois niveaux. "Vous avez vu trois sortes de gestes, et nous enseignons trois sortes de respect qui, lorsqu'ils se joignent pour former un tout, atteignent seulement alors leur maximum de force et d'efficacité". ("Dreierlei Gebärde habt Ihr gesehen, und wir überliefern eine dreifache Ehrfurcht, die, wenn sie zusammenfließt und ein Ganzes bildet, erst ihre höchste Kraft und Wirkung erreicht."). L'explication du caractère symbolique de chaque salut est alors donnée à Wilhelm. Une nette progression existe entre les trois saluts et par conséquent entre les trois formes de respect, situant l'individu par rapport à ce qui l'entoure, d'abord au-dessous de lui, puis à son niveau, et enfin au-dessus.

"Le premier est le respect de ce qui est au-dessus de nous : cette attitude, les bras croisés sur la poitrine, le regard joyeusement dirigé vers le ciel, nous l'imposons aux tout petits et nous leur demandons de témoigner qu'il y a là-haut un Dieu qui se reflète et se révèle dans la personne des parents, des maîtres et des moniteurs." ("Das erste ist Ehrfurcht vor dem, was über uns ist, Jene Gebärde, die Arme kreuzweis über die Brust, einen freudigen Blick ge-

gen Himmel, das ist, was wir unmündigen Kindern auflegen und zugleich das Zeugnis von ihnen verlangen, dass ein Gott da droben sei, der sich in Eltern, Lehrern, Vorgesetzten abbildet und offenbart" p. 155). Etrange conception qui mêle religion et hiérarchie sociale, et transforme les autorités en représentants de Dieu inculquant aux enfants, dès l'âge le plus tendre le respect de l'ordre établi. Ce serait toutefois fausser la pensée de Goethe de voir dans cette conception une façon de conforter le pouvoir temporel. S'il y a des rapports étroits entre religion et hiérarchie politique c'est que cette dernière traduit elle aussi l'ordre général de la Société et par là, reflète l'ordre cosmique.

"Le second est le respect de ce qui est au-dessous de nous, . Les mains jointes et en quelque sorte liées derrière le dos, le regard abaissé et souriant, discret, signifient que l'on doit considérer la terre attentivement et d'un oeil serein. Cette terre qui nous donne la possibilité de nous nourrir, nous accorde des joies indicibles, mais nous apporte aussi des souffrances démesurées" ("Das zweite : Ehrfurcht vor dem, was unter uns ist. Die auf den Rücken gefalteten, gleichsam gebundenen Hände, der gesenkte, lächelnde Blick sagen dass man die Erde wohl und heiter zu betrachten habe ; sie gibt Gelegenheit zur Nahrung ; sie gewährt unsägliche Freuden; aber unverhältnismässige Leiden bringt sie. p. 155). Ce deuxième stade n'est que temporaire, car on libère le plus rapidement possible les élèves de cette attitude, relativement passive et contemplative, pour les encourager à se tourner vers leurs camarades, à prendre exemple sur eux car l'enfant ne doit pas être isolé, il appartient à un groupe, préfiguration de la société dans laquelle il vivra un jour. "Ce n'est qu'en faisant corps avec ses camarades qu'il affrontera le monde" ("nur in Verbindung mit seinesgleichen macht er Fronte gegen die Welt").

Le point de vue de Goethe est ici à l'opposé de celui de Rousseau, qui isolait Emile de ses semblables pour l'éduquer dans la solitude. Déjà apparaît clairement dans la Province Pédagogique le but avant tout social de l'éducation nouvelle : faire de l'individu un membre de la société. Wilhelm demande si la crainte ne peut pas être à l'origine de sentiments plus élevés : les Trois lui répondent que la crainte est conforme à la nature, mais que le respect ne l'est pas : tout homme cherche à se débarrasser de la crainte et aspire à la liberté. Le respect est tout autre chose "Craindre est facile, mais pénible ; garder le respect est difficile mais doux" ("Sich zu fürchten ist leicht, aber beschwerlich; Ehrfurcht zu hegen ist schwer, aber bequem" II; 1). L'homme n'admet pas naturellement le respect, il ne s'y résoud jamais seul, des êtres privilégiés, qu'on a toujours considérés comme des saints, ont inné en eux, ce sens du respect, mais chez l'homme ordinaire c'est un "sens supérieur qui doit venir s'ajouter à sa nature". ("es ist ein höherer Sinn, der seiner Natur gegeben werden muss").

Cette notion de respect sera à la base de la discipline imposée aux élèves : Wilhelm constate en effet que certains enfants s'abstiennent de saluer les surveillants, il apprend qu'il s'agit de punis et que c'est la plus grave sanction d'être déclaré indigne de témoigner du respect, d'être obligé de se montrer grossier et mal élevé. Si l'élève s'obstine à ne pas respecter les règles du groupe il est remis à sa famille avec un bref rapport sur son comportement car "celui qui ne veut pas se soumettre aux lois, doit quitter la contrée où elles sont en vigueur". ("Wer sich den Gesetzen nicht fügen lernt, muss die Gegend verlassen, wo sie gelten" II; 2). On mesure ici combien grande est l'évolution de Goethe depuis sa jeunesse, lorsque pour lui le titan et le génie foncièrement asociaux représentaient un idéal et que sur eux reposait l'espoir d'ébranler et de ruiner une société sclérosée.

Le système disciplinaire de la Province Pédagogique rappelle celui pratiqué dans l'Etablissement de Fellenberg à Hofwil, où aucun des moyens ordinaires d'encouragements et de répression n'était utilisé; il n'y avait ni premier, ni dernier, ni prix, ni médailles, aucun châtement humiliant seulement une récapitulation faite en présence des élèves par le professeur; les enfants se justifiaient avec liberté et cédant non à l'autorité mais à la confiance (Rapportⁿ 20). Système plus libéral que celui de Basedow qui admettait les châtements corporels. Les autorités séparant nettement, dans la Province Pédagogique, le respect de la crainte, celle-ci sera bannie en tant que procédé d'éducation, car elle est un affaiblissement, une négation de l'homme. Le respect est une notion fondamentale du système éducatif, comme la morale chez Platon. Il est l'objet de toutes les vraies religions. "Aucune religion qui se fonde sur la crainte ne saurait retenir notre attention. L'obligation au respect doit en effet être comprise comme l'acceptation libre d'un ordre supérieur, naturel, moral et divin (tr. 1105)

Parallèlement aux trois catégories de respect, les Sages de la Province distinguent trois sortes de religion, fondées chacune sur un des trois respects : "La religion qui se fonde sur le respect de ce qui est au-dessus de nous, nous la nommons ethnique : c'est la religion des peuples, le premier affranchissement heureux d'une misérable crainte, toutes les religions païennes, quel que soit leur nom, sont de cette espèce". (Beider Ehrfurcht, die der Mensch in sich walten lässt, kann er, indem er Ehre gibt, seine Ehre behalten, er ist nicht mit sich selbst veruneint wie in jenem Falle. Die Religion, welche auf Ehrfurcht vor dem, was über uns ist, beruht, nennen wir die ethnische, es ist die Religion der Völker und die erste glückliche Ablösung von einer niedern Furcht ; alle sogenannten heidnischen Religionen sind von dieser Art, sie mögen übrigens Namen haben, wie sie wollen (II, 1150). A un niveau supérieur nous trouvons la seconde religion qui n'est plus celle du peuple - plus ou moins primitif, mais celle de l'homme évolué, du sage. "La seconde religion qui repose sur le respect de

nos égaux, nous l'appelons philosophique ; car le philosophe qui se place dans la région moyenne, doit faire descendre jusqu'à lui, ce qui est au-dessus de lui, et ramener à son niveau ce qui est en-dessous, et ce n'est qu'à cet état intermédiaire qu'il mérite le nom de sage. Capable aussi de percevoir la relation dans laquelle il se trouve avec ses égaux, et partant, avec l'humanité tout entière, avec toutes les choses terrestres, nécessaires ou fortuites qui l'entourent, lui seul, au sens cosmique, vit dans la vérité" (Die zweite Religion, die sich auf jene Ehrfurcht gründet, die wir vor dem haben, was uns gleich ist, nennen wir die philosophische : denn der Philosoph, der sich in die Mitte stellt, muss alles höhere zu sich herab, alles Niedere zu sich herab ziehen, und nur in diesem Mittelzustand verdient er den Namen des Weisen. Indem er nun das Verhältnis zu seinesgleichen und also zur ganzen Menschheit, das Verhältnis zu allen übrigen irdischen Umgebungen, notwendigen und zufälligen, durchschaut, lebt er im kosmischen Sinne allein in der Wahrheit (II, 1 p. 156). Nous retrouvons ici, se précisant peu à peu par touches successives, cette harmonie entre l'homme et le monde, synchronisme supérieur auquel Makarie était elle aussi parvenue par la piété.

La troisième religion est fondée sur le respect de ce qui est au-dessous de nous, on l'appellera religion chrétienne car c'est dans cette doctrine surtout que cette attitude de l'esprit se manifeste. Les Trois considèrent qu'elle représente un idéal, car "elle est l'aboutissement suprême auquel l'homme pouvait et devait parvenir" ("es ist ein Letztes, wozu die Menschheit gelangen konnte und musste". II; 1). "Arriver à considérer comme choses ^{divines} l'abaissement et la pauvreté, la souffrance et la mort, voir dans le péché et le crime non des obstacles mais des moyens de sanctification, c'est parvenir à un tel niveau que l'humanité ne peut plus désormais revenir en arrière depuis la réalisation de cette religion qui s'est divinement incarnée" (p. 1106). Notons toutefois que l'éducation religieuse telle qu'elle sera donnée dans la Province Pédagogique ne fait place ni à l'idée de péché, ni à l'idée de rachat. Elle n'est donc pas

conforme à l'orthodoxie chrétienne. C'est qu'en réalité les Trois ne se sont pas ralliés à la religion du Christ mais aux trois religions à la fois car "c'est leur réunion qui donne proprement la vraie religion. Des trois respects, découle le respect suprême, le respect de soi-même". ("denn sie zusammen bringen eigentlich die wahre Religion hervor ; aus diesen drei Ehrfurchten entspringt die oberste Ehrfurcht, die Ehrfurcht vor sich selbst II;1).

C'est par cette religion de synthèse que l'homme s'élèvera au plus haut sommet qu'il soit capable d'atteindre. Il pourra se considérer comme la création la plus heureuse de Dieu et de la nature. D'ailleurs, une grande partie du monde professe à son insu cette doctrine, en pratiquant nous dit-on, le Credo. Car, d'après le porte parole des Trois le premier article ... du symbole des Apôtres est "ethnique" (Ethisch) et s'applique à tous les peuples de la Terre : le second est chrétien (christlich) et s'adresse particulièrement à ceux qui luttent avec la souffrance et sont glorifiés en elle, le troisième enfin enseigne une communauté spirituelle des Saints c'est-à-dire ceux qui ont atteint le plus haut niveau à la fois de la bonté et de la sagesse. Aussi, les trois personnes divines représentent-elles l'unité suprême.

D'une telle conception découlera un enseignement religieux pratiquement sans dogme et observant par là, à l'égard des églises établies, une neutralité déjà réclamée dans l'enseignement par Basedow et appliquée par Fellenberg. Dans la "Profession de Foi du Vicaire Savoyard", Rousseau insistait déjà sur la supériorité du sentiment religieux sur le culte et les dogmes : "j'adore la puissance suprême et je m'attends sur ces bienfaits, je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la nature elle-même (Emile 337)... Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes, jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité p.331) Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent" (361). A propos de l'éducation religieuse de Sophie, Rousseau insiste à nouveau

sur l'inutilité des dogmes "Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées ... Maintenez toujours vos enfants dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale (p. 481). La conception de Goethe telle qu'elle est exprimée par les Sages de la Province Pédagogique n'est donc pas originale, sauf peut-être en ce qui concerne l'interprétation de la Sainte Trinité. Elle reflète un courant de pensée assez général, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle.

L'enseignement religieux tel qu'il est conçu dans la Province Pédagogique initie les enfants d'abord à l'aspect moral du christianisme, l'aspect historique ne leur étant révélé que plus tard. Leur éducation les aura conduits à aplanir le seuil existant entre leur moi et le monde extérieur. Elle étendra l'aspect religieux à l'activité de chaque jour, où le respect unit à la fois religion et morale. Wilhelm va visiter le sanctuaire où les élèves apprendront par la contemplation de fresques l'histoire des religions et par elles approfondiront leur sens religieux et moral. On ne saurait ne pas être frappé par le caractère enfantin, presque puéril de cette imagerie d'Epinal faisant défiler les grandes scènes de l'histoire des Hébreux. Il faut vraiment que la culture de Wilhelm ait été sommaire pour qu'en contemplant ces fresques il voie s'ouvrir "maints aperçus nouveaux" ("Manche neue Ansichten" II; 2). Certes, ces peintures sont avant tout destinées à l'instruction d'enfants et aussi Wilhelm se réjouit-il à la pensée que Felix, grâce à cette "admirable et si parlante présentation" "eine so würdige simliche Darstellung," va acquérir, pour sa vie durant, la connaissance de "ces grands et mémorables évènements exemplaires" "jene grossen betendenden musterhaften Ereignisse" comme s'il y avait assisté.

Goethe déclare que Wilhelm finit par ne plus avoir pour ces images que les yeux de son enfant et que "dans ce sens" sa satisfaction fut complète. Ne peut-on se demander si ce restrictif, "dans ce sens" ne trahit pas une certaine insatisfaction de Goethe lui-même devant l'insuffisance de

sa pédagogie religieuse ? Bien que n'aimant pas Basedow, Goethe se rapproche ici de sa conception de "l'histoire illustrant la morale". Cet enseignement tardif de la religion est également conforme aux idées de Basedow, qui ne voulait pas que celle-ci fût enseignée avant l'âge de 15 ans. Influence plus nette encore de Fellenberg, pour qui l'enseignement religieux commençait par l'observation d'images de l'Ancien Testament (Rap. p. 25). C'est par l'Ancien Testament qu'on commence à Hofwil l'instruction religieuse des élèves, il s'agit à cette époque de les pénétrer de plus en plus de l'idée de l'existence de Dieu, de celle de ses relations avec les hommes. Un bon choix de tableaux de l'Ancien Testament remplit parfaitement ce but. Il est vrai que Goethe avait toujours considéré l'Ancien Testament comme un livre éminamment pédagogique. Il écrivait déjà, dans "Poésie et Vérité", qu'il devait à la Bible sa culture morale (Ich für meine Person hatte sie - die Bibel - lieb und wert, denn fast ihr allein war ich meine sittliche Bildung schuldig".) Malgré cela, Wilhelm s'étonne de l'importance accordée à l'histoire du peuple juif et que des scènes de l'Ancien Testament soient mêlées à des scènes de la mythologie. Mélange voulu sciemment car le "groupement" est en effet à base "Symphonique", néologisme créé par Goethe pour exprimer la simultanéité et l'accord de la pensée et des sens.

X

X X

L'histoire d'Israël servira de modèle de base, à cet enseignement historique et religieux à la fois et Goethe tient à expliciter par la bouche d'un des directeurs de la Province sa position en face du peuple juif. (II;2). Il considère curieusement la religion juive comme païenne (heidnische Religion) mais lui reconnaît de grands mérites, car elle a permis au peuple juif de durer et c'est le critère

que retiendra le "tribunal du Dieu des peuples" (der Richterstuhl des Gottes der Völker). Le peuple juif, pour Goethe, a peu de vertus (wenig Tugenden) et la plupart des défauts des autres peuples (die meisten Fehler anderer Völker) mais il n'a pas son pareil pour la fermeté, la vaillance et la ténacité. Il est, il a été et il sera pour célébrer à travers tous les temps le nom de Jehovah. (den Namen Jehova durch alle Zeiten zu Verherrlichen). Ce peuple a également le mérite d'avoir une admirable collection de livres sacrés, et celui de donner à son Dieu "une figure humaine dans toute sa dignité et de représenter l'idolâtrie mauvaise sous la forme d'animaux et de monstres".

X

X X

La fresque présentée à Wilhelm se borne curieusement à représenter les principales scènes de l'Ancien Testament : mais le Christ n'apparaît pas. A Wilhelm étonné on répond que c'eût été une erreur d'introduire la vie du Christ à la fin de la fresque : "car la vie de l'homme divin n'a pas la moindre attache avec l'histoire de son temps" ("Das Leben dieses göttlichen Mannes, steht mit der Weltgeschichte seiner Zeit in keiner Verbindung" (II;161). Sa vie fut une vie privée, son enseignement s'adressait à des individus isolés. Or ce qui se passe à l'intérieur des individus n'appartient pas à l'histoire universelle et par là à la première religion, mais à la seconde religion, la religion des sages, et cette religion est illustrée dans une seconde galerie.

Les tableaux de cette nouvelle galerie ne représentent plus des faits ou des événements comme les scènes historiques de l'Ancien Testament, mais des miracles et des paraboles. Le guide explique à Wilhelm le sens profond du miracle et

de la parabole, "par eux c'est un univers nouveau qui se découvre. Les premiers rendant l'habituel extraordinaire, les seconds l'extraordinaire habituel". ("Durch Wunder und Gleichnisse wird eine neue Welt aufgetan. Jene machen das Gemeine ausserordentlich, diese das Ausserordentliche gemein" II; 1). Wilhelm remarque que les fresques s'arrêtent à la représentation de la Cène et ne représentent pas la mort du Christ. Cette coupure entre la Cène et la Passion est voulue et s'explique par des motifs pédagogiques. Dans chaque enseignement on veille à séparer ce qui peut être séparé ; c'est comme cela seulement que l'importance relative des thèmes traités arrive à se faire jour dans L'apprentissage des jeunes. La vie par contre mêle et confond tout. ("Das Leben mengt und mischt ohnehin alles durcheinander." II;163).

Au cours de son existence, le Christ apparaît comme un véritable philosophe, comme un sage au sens le plus élevé. Pour la partie la plus noble de l'Humanité, son existence est plus instructive, plus féconde que sa mort. Certes la mort du Christ est exposée aux élèves mais on voile ses souffrances car le spectacle doit être intolérable aux yeux des hommes et sa signification mystique échapperait aux enfants. "C'est une témérité coupable que d'étaler l'appareil du supplice et le divin martyr aux regards du soleil qui se voile la face lorsqu'un monde infâme lui imposa ce spectacle, que de jouer et badiner avec ce profond mystère, où se cache la profondeur divine de la souffrance". ("Wir halten es für eine verdammungswürdige Frechheit, jenes Matergerüst und den daran leidenden Heiligen dem Anblick der Sonne auszusetzen, die ihr Augesicht verbarg, als eine ruchlose Welt ihr dies Schauspiel aufreng, mit diesen tiefen Geheimnissen, in welchen die göttliche Tiefe des Leidens verborgen liegt, zu spielen, zu tändeln" II, 2. p.164).

Wilhelm n'a connu que les religions des deux premiers stades correspondant au monde extérieur que l'on peut expliquer aux élèves dès l'enfance, et au monde intérieur et particulier de l'esprit et du cœur explicable seulement à ceux qui ont acquis par l'âge une certaine réflexion.

Le troisième stade n'est révélé qu'une fois l'an aux élèves qui quittent l'établissement. "Cette dernière religion, issue du respect de ce qui est au-dessous de nous conduit à la vénération de ce qui nous inspire normalement le dégoût, la haine et le désir de fuir. Aussi sera t-elle révélée aux élèves comme une sorte d'équipement au moment de leur entrée dans le monde afin qu'ils sachent où le prendre "le jour où le besoin s'en fera sentir" (II; 2).

Cet ensemble de fresques religieuses ou philosophiques sous-tend l'enseignement de la religion et de la morale.

On peut se demander si la méditation de ces fresques ne remplace pas également l'enseignement de l'histoire, discipline qui semble ignorée dans la Province Pédagogique. Goethe tenait-il cette discipline pour inutile ou pour incompatible avec les possibilités intellectuelles des enfants comme le pensait Rousseau : "Par une erreur encore plus ridicule on leur fait étudier l'histoire, on imagine que l'histoire est à leur portée parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits. Mais qu'entend-on par ce mot de "fait" ? Croît-on que les rapports qui déterminent les faits historiques soient si faibles à saisir que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfants ? Croit-on que la véritable connaissance des événements soit séparable de celle de leurs causes, de celles de leurs effets et que l'histoire tienne si peu au moral qu'on puisse connaître l'un sans l'autre (Emile II p.106-107). Il semble plutôt que Goethe voit dans l'étude de l'histoire un élargissement de l'étude de l'Histoire Sainte. Il croit à la vertu éducative de l'histoire, à l'appel du saint et du héros, aussi s'oppose t-il à la critique historique dans la pédagogie de l'histoire, une telle attitude de l'esprit tuant l'enthousiasme. Cette conception est voisine de celle de Basedow, qui souhaitait que l'histoire fût présentée par un recueil de récits bien choisis "pour faire ressortir les grands exemples moraux" . Peu importe alors l'exactitude et la stricte vérité du récit.

Avant de quitter la Province Wilhelm obtient enfin quelques explications sur la diversité des vêtements qu'il a constatée chez les élèves : cette latitude de choix laissée aux enfants permet de déceler leur caractère : l'établissement a des réserves de tissu et de garnitures et les élèves peuvent choisir le tissu et la couleur qui leur plaît ainsi que la coupe et la forme de leur vêtement. Les pédagogues pourront alors découvrir les dispositions d'esprit et les habitudes de comportement des élèves. Les couleurs correspondant aux dispositions d'esprit, et la coupe au comportement (II; 2). Toutefois, ce jugement porté sur le caractère des enfants est faussé dans une certaine mesure par l'esprit d'imitation et l'esprit grégaire (Nachahmungsgeist Neigungsich anzuschliessen). Les élèves n'osent choisir quelque chose de trop original, ils choisissent presque tous un modèle connu. Mais cette orientation du choix elle-même permet de tirer, malgré tout, certaines conclusions car elle rattache l'enfant à tel ou tel groupe : à tel ou tel parti. Les Trois sont foncièrement opposés au port de l'uniforme car "il dissimule le caractère et, plus que tout autre déguisement, il soustrait au regard des supérieurs les qualités individuelles des enfants". (Denn der Uniform sind wir durchaus abgeneigt, sie verdeckt den Charakter und entzieht die Eigenheiten der Kinder, mehr als jede andere Verstellung, dem Blicke der Vorgesetzten" (II; 3, p 166).

La première visite de Wilhelm à la Province Pédagogique se termine sur ces explications. Il n'a été initié qu'à la formation morale et religieuse, et à la conception de la discipline, mais il n'a pas encore visité les domaines réservés à la pédagogie des diverses disciplines, à la formation spécialisée et professionnelle.

Plusieurs années s'écoulaient avant le retour de Wilhelm dans la Province Pédagogique (Livre II; chap. 8). Felix a grandi et son éducation semble être pratiquement terminée.

Wilhelm ne semble être resté en relation ni avec son fils ni avec l'Etablissement car il ignore dans quelle branche Felix a été spécialisé, et ce n'est pas sans surprise qu'il retrouve le jeune homme éleveur de chevaux. Il est étrange que l'orientation de l'enfant puis de l'adolescent ait été conduite sans que le père, responsable, ait été consulté. Certes, Jarno avait bien expliqué à Wilhelm l'incompétence des parents en matière d'éducation; il n'en reste pas moins étonnant que le père n'ait pas un mot à dire sur le choix de la future carrière de son fils, et qu'il s'en soit d'ailleurs complètement désintéressé, faisant aveuglément confiance, sans doute, à la compétence des directeurs de la Province Pédagogique.

Felix explique comment il a été procédé à son orientation après une phase d'observation assez conforme à nos théories modernes sur l'orientation scolaire et professionnelle ; les premiers temps de la "période d'épreuve" (Prüfezeit") lui ont été pénibles. On lui avait retiré son cheval et il était obligé d'aller à pied. Astreint à des travaux agricoles, il ne leur trouvait aucun charme et c'est sans entrain et à contrecœur qu'il s'occupait des animaux domestiques dont il avait la charge. Mais tout changea lorsqu'il fut promu à la catégorie des cavaliers. Certes, la garde des juments et des poulains ne présente pas uniquement des aspects agréables mais la pensée que le jeune poulain qui gambade près de sa mère deviendra un cheval et portera gaillardement son cavalier a quelque chose de réconfortant. Tout autre est l'élevage des veaux et des cochons dont la carrière consiste à s'engraisser et à se faire abattre (II; 8). Assez curieusement, Goethe qui a décrit dans les moindres détails la technique du tissage et du filage du coton ne nous dit rien de l'art de dresser les chevaux et nous ignorons comment Felix est parvenu à devenir assez rapidement d'ailleurs un spécialiste de cette profession.

X

X X

Wilhelm va ensuite visiter tout à tour les différents secteurs de la Province Pédagogique mais ne verra pas, curieuse lacune, celui où précisément son fils s'est formé. Au fond, le personnage de Felix ne semble pas intéresser réellement Goethe, il est inconsistant, sans personnalité réelle, et nous ne savons rien des progrès qu'il a accomplis, de la formation de son caractère, en un mot de son éducation. Quelques brèves notations nous apprennent que son éducation a du réussi puisqu'il a changé à son avantage et à la satisfaction de son père. Son développement physique est satisfaisant, le jeune garçon est sur le point d'être un jeune homme, il semble être en excellente santé, il sait se présenter avec aisance, il est même spirituel dans la conversation. Tous ces traits physiques et moraux malgré tout assez superficiels, enchantent Wilhelm qui ne semble pas exiger autre chose. Il est vrai qu'on ne lui avait rien promis lorsqu'il était venu présenter son fils, on pourrait presque dire s'en débarrasser. (II;8) L'un des Trois avait été alors assez évasif en indiquant à Wilhelm ce qu'on ferait de son fils : "vous le retrouverez en quelque manière plus ou moins développé mais assurément dans le sens désirable et en tous cas pas troublé, chancelant, ni instable". (II; 2 dass Ihr ihn auf irgendeine Art, mehr oder weniger, aber doch nach wünschenswerter Weise gebildet und auf alle Fülle nicht verworren, schwankend und unstät wiederfinden sollt").

X

X X

Sans transition, Wilhelm et son fils arrivent à cheval sur les lieux d'une grande foire organisée et contrôlée par les autorités de la Province Pédagogique. Cela est assez curieux et ne s'explique que par les liens qui unissent les Trois à la Société de la Tour et à la direction maçonnique de l'Etat où se situe la Province Pédagogique. Beaucoup

d'agitation, de bruit, de vie mais dans l'ordre et la discipline. Bien qu'ayant assez passivement abdiqué tout contrôle de l'éducation de son fils entre les mains des dirigeants de la Province, Wilhelm ne peut s'empêcher, enfin, d'être inquiet et de s'interroger sur le développement intellectuel de Felix au milieu de cette vie rude et de cette activité centrée uniquement sur l'acquisition d'un métier relativement manuel. Certes, Rousseau défendait, lui aussi, l'intérêt de l'activité manuelle mais il n'y voyait qu'une étape indispensable. Toutefois, il exigeait la connaissance d'un métier, d'un vrai métier où les mains travaillent plus que la tête". Mais cette activité devait amener l'élève à la réflexion, au développement de ses facultés intellectuelles. "Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps et du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion et de la méditation, pour balancer en lui la paresse qui résulteraient de son indifférence pour les jugements des hommes et du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en paysan et pense en philosophe pour n'être pas aussi fainéant qu'un sauvage. Le grand secret de l'éducation est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent de délassement les uns aux autres". (Emile III; 236).

Dans la Province Pédagogique, il ne semble pas que l'activité manuelle soit conçue comme stimulant de l'activité intellectuelle car cette dernière n'apparaît pas au premier regard et semble négligée au point que Wilhelm se demande "à quel exercice on astreint encore les élèves pour éviter que le jeune homme livré à de si rudes travaux, ne devienne aussi sauvage que les animaux qu'il nourrit et qu'il dresse" (II; 8).

X

X X

Wilhelm apprend enfin et avec satisfaction qu'en même temps que le dressage des chevaux les jeunes gens pratiquent les langues étrangères. Toutefois le point de vue est à l'opposé de celui de Rousseau. L'activité intellectuelle n'est plus le but à atteindre, elle sert uniquement à tempérer la rudesse des métiers manuels. Aussi, l'étude des langues étrangères est-elle la première discipline intellectuelle mentionnée dans ce curieux établissement d'éducation, et encore est-ce dans une intention d'utilité pratique et non de culture générale. "Nous avons été amenés à faire apprendre les langues étrangères déclare le surveillant, en considérant que nous avons ici des jeunes gens de tous les pays du monde".

L'enseignement des langues vivantes est curieusement conduit car on peut se demander s'il existe des professeurs. Il semble que l'on se borne à un enseignement mutuel. Pour empêcher que les élèves compatriotes ne se groupent entre eux (réaction normale et fréquente lorsqu'on se retrouve à l'étranger) et ne forment des coterie en s'isolant de leurs camarades d'autres nations, la direction les incite à s'enseigner réciproquement leur langue. Méthode pratique, pédagogie directe, certes, mais il est possible de s'interroger sur les capacités de ces élèves (assez incultes par ailleurs) à enseigner une langue qu'ils parlent mais n'ont jamais systématiquement étudiée.

La connaissance d'une langue étrangère est reconnue pour indispensable car, dans le commerce, en particulier dans les foires, l'acheteur aime à marchander et à trafiquer dans sa propre langue. En pédagogie des langues, les théories modernes insistent sur la nécessité de mettre l'élève dans un "bain sonore" où il n'entend que les sons étrangers : on crée par là un milieu qui s'efforce de remplacer le séjour en pays étranger. Goethe déjà avait découvert cette nécessité pédagogique et les enfants de la province parlent une seule et même langue pendant tout un mois "en vertu du principe qui veut que l'on n'apprenne rien en dehors de l'élément qu'il s'agit de dompter" ("nach dem Grundsatz, dass man nichts lerne ausserhalb des Elements, welches bezwungen werden soll" (II; 8).

Felix a choisi l'italien et chante dans cette langue en gardant ses chevaux. Nous ne lui connaissons aucune autre activité intellectuelle.

Cette méthode informelle d'enseignement des langues est toutefois tempérée dans certains cas. En effet, lorsqu'un élève montre des dispositions particulières pour telle ou telle langue, on lui procure une "instruction suivie et sérieuse" (treuer und gründlicher Unterricht) mais l'élève n'est pas pour cela isolé, cet enseignement spécialisé lui est inculqué "au sein même de cette vie en apparence si tumultueuse (mitten in diesem tumult-voll scheinenden Leben) on profite seulement des heures de loisir, de solitude et de calme pour lui donner un enseignement spécialisé - et le surveillant prétend même qu'il y a des "pédants" parmi ceux qu'ils désignent avec humour sous le nom de "grammairiens montés" (Reitende Grammatiker). Pour les pédagogues de la province, "les activités pratiques sont infiniment plus qu'on ne croit, compatibles avec une instruction répondant à toutes les exigences" (Lebenstätigkeit und Tüchtigkeit ist mit auslangendem Unterricht weit verträglicher, als man denkt II;8). Goethe une fois de plus est voisin ici de Rousseau qui remarquait également : "C'est une erreur de croire que l'exercice du corps nuise aux opérations de l'esprit comme si ces deux actions ne devaient pas marcher de concert et que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre ! (Emile II; 118) L'enseignement de l'éducation physique n'est pas mentionné dans la Province, sans doute Goethe estime-t-il que les travaux manuels généralement agricoles la remplacent avantageusement.

En dehors de l'enseignement des langues, il ne semble pas y avoir d'enseignement méthodique des matières de base. Goethe ne parle même pas de l'apprentissage raisonné de la langue maternelle. Aucun cours d'allemand n'est donné aux élèves dont c'est la langue. Les étrangers l'apprennent eux par la fréquentation des jeunes allemands et l'enseignement mutuel dans le cadre de la pédagogie des langues vivantes. Rousseau s'opposait à l'étude des langues étrangères débutée trop tôt; il lui était favorable, par contre au moment de

l'adolescence, et sur ce point, il n'y a pas opposition entre sa théorie et celle de Goethe. "On sera surpris, écrit-il, que je compte l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation, mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge et qu'on puisse dire, je ne crois pas que, jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, nul enfant, les prodiges mis à part, aient jamais vraiment appris deux langues (Emile p. 10). La conception de Goethe de profiter de la co-existence dans un même établissement d'enfants de nationalités différentes pour développer l'enseignement des langues étrangères, était une conception riche d'avenir puisqu'elle est mise en pratique, de nos jours, dans de nombreux établissements scolaires (Lycée pilote de Sèvres, lycées européens de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, Lycée international du CERN à Ferney-Voltaire..) Toutefois, dans ces établissements, l'étude systématique de la langue maternelle et des langues étrangères n'est nullement négligée.

Par sa pédagogie des langues vivantes, Goethe poursuit des objectifs moins culturels, plus pratiques que ceux de Fellenberg. A Hofwil en effet, les langues vivantes étaient enseignées curieusement, en liaison avec l'histoire, pour susciter l'intérêt des élèves, leurs études devenaient de ce fait chronologiques. On commençait par la langue et la littérature grecques, en même temps que les enfants acquerraient une connaissance de l'Antiquité. A dix ou douze ans, les élèves étaient capables de chanter des passages de l'Odyssée. Ensuite, venait le latin avec l'étude de l'époque romaine, et les langues vivantes n'étaient abordées qu'avec le Moyen Âge et les temps modernes. Goethe n'a pas adopté cette étrange méthode qui ne semblait pas faire de place à la pratique de la langue et qui, de ce point de vue était nettement beaucoup moins moderne que celle de Goethe. Il est à noter qu'aucune allusion n'est faite aux livres scolaires; les élèves en ont-ils? cela paraît douteux. Peut-être en ouvrent-ils à leurs heures de loisir, mais on ne nous le dit pas. Il est pourtant difficile d'admettre que Goethe qui,

dès l'enfance était un "dévoreur" de livres ait partagé le mépris de Rousseau pour l'usage de l'imprimé en pédagogie "En ôtant ainsi tous les devoirs des enfants, j'ôte les instruments de leur plus grande misère, savoir les livres, La lecture, le fléau de l'enfance est presque la seule occupation qu'on lui sait donner. A peine à 12 ans, Emile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Il n'apprendra à lire que lorsqu'il en ressentira le besoin (Emile II; 115).

X
X X

Wilhelm est conduit ensuite dans le district de la musique expérimentale (der Bezirk der Instrumentalmusik). Goethe est très sensible au décor, au cadre dans lequel l'enseignement sera donné. Le district de la musique instrumentale nous est décrit avec soin : c'est une gracieuse succession de vallées, de petits bois, de paisibles ruisseaux bordés de gazon. Sur les collines, les chaumières sont entourées de verdure. Ces habitations sont éloignées les unes des autres pour que les sons et les dissonances ne s'entendent point de l'une à l'autre. Wilhelm assiste à l'interprétation d'un morceau par tout un orchestre, avec autant de force que de douceur et il remarque sur une seconde estrade, plus petite, le groupe des débutants où chacun tient son instrument en position mais sans jouer. Toutefois, il est fréquent lui dit-on, que, à l'occasion de telles fêtes, de nouveaux talents se révèlent.

A l'enseignement de la musique instrumentale se joignent celui du chant et l'initiation à la poésie en particulier la poésie lyrique. On explique à Wilhelm qu'il est indispensable que les deux soient développés pour eux-mêmes et par eux-mêmes, puis l'un à côté de l'autre et l'un avec l'autre. Les élèves apprennent d'abord à les connaître dans leurs caractères spécifiques, on leur enseigne

ensuite comment ils se conditionnent mutuellement puis en viennent de même à s'affranchir l'un de l'autre". Les chanteurs que l'on trouve dans la Province Pédagogique sont eux-mêmes poètes, pour la plupart, La danse est également enseignée.

Après avoir visité le district de la musique, ceux du chant, de la poésie et de la danse, Wilhelm pénètre dans celui de l'architecture. Toujours soucieux du cadre et de son rôle, Goethe situe l'enseignement de l'architecture dans un paysage différent, où les maisons ne sont plus disséminées, et ne ressemblent plus à des chaumières. Elles sont, au contraire, bâties sur un plan régulier, imposantes et belles à l'extérieur, vastes, confortables et élégantes à l'intérieur, elles constituent presque une petite ville, spacieuse, bien construite, en harmonie avec la région avoisinante. Là est le domaine des arts plastiques et des métiers apparentés". En pénétrant dans cette partie de la Province Pédagogique, le visiteur est avant tout frappé par le silence qui y règne, un silence tout particulier qui planait sur ces demeures "Une paix solennelle règne sur toute la contrée, et, n'eut été le marteau du sculpteur et les coups mesurés des charpentiers ... aucun bruit n'eut ému l'atmosphère". Jusqu'ici les élèves étaient groupés, ils recevaient un enseignement collectif. Il en va tout autrement désormais car le travail de l'artiste voué aux arts plastiques est un travail de solitaire. Les élèves sont traités avec sévérité et donnent l'impression d'être animés par un esprit invisible, qui les achemine vers un but unique. On n'aperçoit nulle part ni esquisses, ni projets, chaque ligne étant tracée après mûre réflexion. Cette méthode, extrêmement directive et contraignante, a pour objet, nullement dissimulé, de brider au maximum l'imagination, ce qui dans une école d'art peut paraître étrange.. Le guide de Wilhelm lui explique "que l'imagination est, au demeurant, une faculté vague, instable, et que tout le mérite des peintres et sculpteurs se borne à la délimiter toujours plus, à la tenir en bride et en dernier ressort, à l'élever au niveau de la réalité. (die Einbildungskraft sei ohnehin ein vages, unstätes

Vermögen, während das ganze Verdienst des bilden-den Künstlers darin bestehe, das er sie immer mehr bestimmen, festhalten, ja endlich bis zur Gegenwart erhöhen lerne" II, 8, p. 243) Cette rigueur est appliquée également dans l'enseignement de la musique où l'on ne concède rien à l'arbitraire de l'élève. Celui-ci n'est pas autorisé à inventer à sa guise. "L'élément dans lequel son action doit s'exercer est rigoureusement déterminé (das Element worin er wirken soll, ist entschieden gegeben). Certes, il ne s'agit pas de la liberté de composer mais de l'apprentissage de base, des règles strictes du doigté et il est évident que dans ce domaine du "métier", un certain dirigisme est de rigueur. Goethe semble se méfier de toute fantaisie, de tout libre cours laissé à l'imagination. Cet effort pour "coller" à la réalité était déjà réclâmé par Rousseau à propos de la pédagogie du dessin : "les enfants, grands imitateurs essaient tous de dessiner, je voudrais que le mien cultivât cet art, non précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'oeil juste et la main flexible. je veux qu'il ait sous les yeux l'original même et non pas le papier qui le représente (Emile II). Si les principes de Rousseau sont valables et reflètent un sens pédagogique certain, l'idée de Goethe de supprimer esquisses et projets est, elle, parfaitement utopique et ne saurait être appliquée dans l'enseignement du dessin.

On peut se demander si des règles aussi strictes et aussi étroites ne risquent pas de nuire au développement d'un vrai talent, à plus forte raison du génie : Pour Goethe, bien au contraire, c'est la justification suprême de telles sévères exigences, de telles règles absolues : de permettre au génie, au talent inné de les saisir spontanément, de s'y soumettre naturellement avec la plus parfaite obéissance. Il n'y a que le demi talent qui cherche à mettre sa singularité bornée à la place de l'universalité et manifeste une indépendance désordonnée. Aussi ce dernier ne sera t-il pas toléré et on préservera au contraire les élèves de telles méprises qui les troublent et gâchent toute une part de la vie, voire : leur vie entière.

On explique à Wilhelm que, contrairement à l'apparence, c'est le génie qui s'accommode le mieux de cette discipline, car il sait en voir les avantages. En particulier, "il comprend que l'art est l'art, précisément parce qu'il n'est point la nature, il se plie au respect même de ce que l'on pourrait appeler conventionnel" ("er begreift dass Kunst, eben darum Kunst heisse, weil sie nicht Natur ist" II; 8). Or, qu'est ce que la convention ? - c'est l'entente entre les hommes d'élite pour déterminer ce qui est nécessaire, indispensable au bien suprême. L'art sera donc conventionnel dans la mesure où il tiendra compte de l'utile. Nous voici à l'opposé des thèmes du Sturm und Drang, bien loin de Rousseau et de Werther. Certes, une telle conception s'harmonise avec les principes généraux de la Province Pédagogique qui s'efforce de réduire l'opposition existant entre l'individualité et la loi, mais au profit de cette dernière. On oriente l'élève selon ses dispositions présentes (il ne semble même pas être consulté) et, une fois fixée cette orientation, il est soumis à une stricte obéissance aux lois. Peut-être, après tout, est-ce ainsi que l'on accède au bonheur. Les dirigeants de la Province le pensent, et Wilhelm ne répond rien, compte-tenu de sa propre formation de tels propos devraient le surprendre, ou a-t-il été à ce point "mis au pas" par la Société de la Tour ?

X

X X

Wilhelm et son guide passent ensuite dans le district des peintres et des sculpteurs. Le style des maisons varie une nouvelle fois encore et... pour une raison pédagogique. Pour le musicien, il fallait éviter de flatter l'oeil au profit de l'oreille, car il doit être constamment recueilli en lui-même, il lui faut développer son être le plus intime afin de pouvoir ensuite le manifester au dehors. Il n'a pas à flatter son sens de la vue. L'oeil n'a que trop tendance à prendre avantage sur l'oreille, et sollicite

l'esprit de l'intérieur vers l'extérieur. Il en va tout autrement pour le peintre et le sculpteur, ceux-ci auront, au contraire, besoin de vivre au contact du monde extérieur pour manifester leur personnalité. Aussi les loge-t-on "comme des dieux et des rois", sinon ils ne pourraient bâtir et décorer les demeures des dieux et des rois. "Ils doivent enfin s'élever si haut au-dessus du vulgaire, que la communauté du peuple tout entier se sente ennoblie dans ces oeuvres et par elles". ("Sie müssen sie zuletzt dergestalt über das Gemeine erheben, dass die ganze Volksgemeinde in und an ihren Werken sich veredelt fühle" II; 8).

Assez curieusement, ces apprentis peintres et sculpteurs ne participent pas à la fête générale, car, pour eux, nous dit-on, c'est fête toute l'année : ils contemplent leur oeuvre qui est devant eux et devant le monde, alors que les musiciens ont besoin de fêtes et d'un auditoire. De même n'y a-t-il pas lieu de monter des expositions pour les peintres et les sculpteurs, car le district offert à ces artistes constitue une exposition permanente.

Si la poésie lyrique se rattache au chant, la poésie épique est liée aux arts plastiques. Les conceptions de Goethe relèvent ici de l'utopie la plus complète. En effet, Wilhelm apprend avec étonnement "qu'on ne permet pas aux élèves de lire ou de déclamer les oeuvres des auteurs anciens ou modernes. On se contente de leur exposer, de façon toute laconique, un certain nombre de mythes, de traditions et de légendes". On juge des dons des élèves d'après l'interprétation qu'ils donnent ensuite de ces résumés. Les résultats ainsi obtenus sont, paraît-il, nettement meilleurs que ceux qu'obtiendraient les élèves en retravaillant des sujets déjà traités. Wilhelm assiste à une séance de travail conduite selon cette étrange méthode. Il rencontre plusieurs peintres qui travaillent dans une salle ; un jeune homme plein d'entrain leur raconte, avec force détails, une histoire très simple, de sorte qu'il employait presque autant de mots que l'artiste de coups de pinceau, pour donner lui aussi le plus de fini possible à son exposé" ("Mehrere Maler waren in einem Zimmer beschäftigt, ein munterer junger Freund

erzählte sehr ausführlich eine ganz einfache Geschichte, so dass er fast ebenso viele Worte als jene Pinselstriche anwendete, seinen Vortrag ebenfalls aufs rundeste zu vollenden" II; 8) . Cette méthode a au moins l'avantage de plaire aux élèves, ce qui, pour Goethe, est une condition indispensable. Mais elle est plus favorable à l'éclosion d'un art collectif qu'à l'épanouissement de fortes personnalités. Nous assistons en effet au travail de nombreux jeunes gens dans un même atelier, s'efforçant de reproduire chacun selon sa technique, de peintre, de dessinateur, de sculpteur, un groupe colossal exposé au centre de l'atelier. L'auteur du groupe, lui-même, le refait, aux dimensions d'une maquette en s'inspirant des améliorations apportées par ses camarades dans leur exercice de copie. Il en sortira finalement, lorsque le groupe sera réalisé en marbre, une oeuvre qui "bien que conçue, modelée et exécutée par un seul individu, semblait appartenir à tous" ("obgleich nur von einem unternommen, angelegt und ausgeführt, doch allen anzugehören scheinen möge" II; 8). Conception étrange, à la fois individuelle et collective de la genèse d'une oeuvre d'art. Il semble que, dans la Province Pédagogique, on ne se départit pas d'une méfiance certaine envers le génie, on redoute même la personnalité un peu trop affirmée car elle peut nuire à la collectivité, à l'organisation sociale dont la préservation est le souci premier.

X

X X

Wilhelm, malgré ses années de formation et de voyage n'est pas sans avoir gardé au fond de son coeur un penchant pour le théâtre, aussi s'inquiète t-il de savoir dans quelle région de la province l'art dramatique est cultivé. Or cet art est exclu de cet établissement d'éducation car "le drame suppose une masse oisive, et même

toute une populace et il n'y a rien de pareil ici" ("denn das Drama setzt eine müssige Menge, vielleicht gar einen Pöbel voraus, dergleichen sich bei uns nicht findet" II; 8). Si de tels gens venaient à exister dans la Province Pédagogique et ne se décidaient pas à partir d'eux-mêmes, ils seraient purement et simplement expulsés. Cette curieuse attitude est pourtant justifiée par le souci des éducateurs d'écartier tout ce qui n'est pas "réel", lié au naturel. Or le théâtre a quelque chose de factice, l'activité du comédien un fond trompeur incompatible avec les règles en vigueur dans la Province. Aucun élève n'accepterait d'être comédien : car aucun se résoudrait de bon gré à susciter dans la foule, par une gaieté mensongère ou une douleur feinte, un sentiment sans authenticité et sans à propos, avec le désir contestable de procurer aux auditeurs des plaisirs variés et toujours douteux. L'art du comédien est pour les directeurs de la Province un ensemble de jongleries et de telles jongleries (Gaukeleien) ont paru nettement dangereuses et incompatibles avec la gravité des intentions" II; 8).

Aussi est-ce à tort que Wilhelm s'imaginait que cet art touchant à tous les domaines, les stimulait, au contraire, lui réplique t-on, il les exploite et les corrompt. Si le comédien s'associe au peintre, il ne peut qu'y gagner mais le peintre y perd, il en est de même du musicien. Le surveillant use d'une intéressante comparaison pour faire sentir à Wilhelm le caractère naïf du théâtre qui lui est resté cher : "Il compare l'ensemble des arts à des frères dont la majorité serait disposée à vivre sous un régime de saine économie, mais dont l'un, d'esprit léger, chercherait à s'appropriier le patrimoine de la famille pour le dissiper. Telle serait la position du théâtre parmi les autres arts et même dans la Société. Son origine est équivoque et jamais il ne peut la démentir, qu'on veuille le considérer comme un art, un métier ou un passe temps"

X

X X

Devant de telles déclarations sur le caractère néfaste du théâtre comme possibilité de formation, Wilhelm est amené à se pencher sur son passé, sur les souffrances qu'il a endurées "sur la scène et pour la scène" et il se réjouit d'apprendre que les jeunes gens confiés aux Sages de la Province Pédagogique éviteront ces écueils. Oubliant les joies que le théâtre lui avait apportées et ne retenant que ses déceptions, il "bénit ces saints hommes qui avaient épargné à leurs élèves de pareils tourments et qui, par conviction et par principe, avaient banni ces dangers du milieu d'eux". ("er segnete die frommen Männer, welche ihren zöglingen solche Pein zu ersparen gewusst und aus Überzeugung und Grundsatz jene Gefahren aus ihrem Kreise gekannt" II;8)

Malgré tout, Wilhelm éprouve une certaine rancœur, car, comme le souligne Goethe, l'homme peut être convaincu de la non valeur d'un objet qui lui est cher, s'en détourner et le maudire, il n'admet pas que d'autres le traitent ainsi, peut-être par esprit de contradiction. Et l'amour du théâtre est enraciné dans le coeur de Wilhelm, de Wilhelm-Goethe, car ce dernier ne peut se retenir de prendre pour la première fois directement la parole dans le roman : "Celui qui rédige ses notes avoue lui-même qu'il ne laisse pas d'éprouver certain déplaisir à laisser passer cet entretien. N'a t-il pas, a plus d'un égard, consacré au théâtre plus de temps et de force qu'il ne convenait ? Et voudrait-on le persuader que ce fut une erreur irrémédiable, un effort stérile ?" ("Mag doch der Redakteur dieser Bogen hier selbst gestehen : dass er mit einigem Unwillen diese wunderliche Stelle durchgehen lässt. Hat er nicht auch in vielfachem Sinn mehr Leben und Kräfte als billig dem Theater zugewendet ? und könnte man ihn wohl überzeugen, dass dies ein unverzeihlicher Irrtum, eine fruchtlose Bemühung gewesen ? " II; 9). La réponse n'est pas donnée ici, mais à Wilhelm, Jarno a déjà répliqué qu'aucune erreur n'était stérile et qu'il n'avait jamais perdu réellement son temps.

Les sages de la Province se sont d'autre part donné pour règle de respecter les dons innés des élèves. Si un de ceux-ci présente des dons réels de mimes, la Province

Pédagogique ne saurait l'empêcher de faire carrière au théâtre, son principe fondamental et le plus sacré étant "de ne jamais égarer un seul talent, une seule disposition". Aussi, dans le cas où cet élève fait preuve d'un besoin irrésistible d'imiter le caractère, la tournure, les goûts, le langage d'autrui, l'adresse-t-on à un des grands théâtres après s'être assuré toutefois que cette vocation n'est pas le résultat d'une humeur passagère mais que le sujet reste fidèle à sa nature.

X

X X

Après cet échange de vues sur le théâtre, la visite commentée de Wilhelm à la Province Pédagogique tourne brusquement court. Un des Trois, pour lequel Wilhelm a, nous dit-on, une particulière sympathie car sa douceur prévenante, indice d'une grande pureté et tranquillité d'âme était communicative et bienfaisante, fournit à Wilhelm "un aperçu plus général sur les conditions intéressantes et les relations extérieures de l'institution". ("eine allgemeinere Übersicht ihrer innern Zustände und äussern Verbindungen" II; 9). Mais aucune précision n'est fournie au lecteur qui reste sur sa faim. Wilhelm, lui, semble satisfait du plan d'éducation qu'a suivi son fils. Heureusement, car les explications qui lui sont données, ne le sont ^{qu'}après que Felix ait terminé pratiquement sa formation en devenant éleveur de chevaux.

X

X X

La description de la Province Pédagogique est donc très superficielle et il est difficile de se faire une idée satisfaisante du fonctionnement d'une telle institution. Nous ignorons la manière dont elle recrute ses élèves : le séjour est-il gratuit ? et, dans l'affirmative, qui entretient cet établissement. Il semble que ce soit la Société de la Tour. Mais aucune indication n'est fournie à ce sujet. La Province est-elle largement ouverte dans un esprit démocratique ou le recrutement est-il restreint aux enfants d'une élite, ou d'un milieu financièrement aisé ? Nous ne savons pratiquement rien de l'enseignement général qui y est donné ; on peut même se demander s'il y a un réel enseignement général, de toutes façons, sa place paraît bien mince. Aucun réel plan d'études, aucune programmation dans l'acquisition des connaissances ne sont indiqués. Peut-être faut-il voir là une influence de Rousseau qui, par réaction contre l'enseignement officiel, était dans ce domaine assez peu exigeant pour Emile : "Souvenez-vous toujours, écrivait-il, que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner beaucoup de choses mais de ne laisser entrer dans un cerveau que des idées justes et claires (Emile III,). Conception pédagogique assez dans la ligne de Montaigne, certes, . . . il est cependant étrange que Goethe, nourri de littérature classique ne fasse pas mention de l'étude des langues classiques, dans la formation de la jeunesse, tout au moins des jeunes gens doués sur le plan littéraire. Aucune allusion n'est faite aux auteurs anciens, en qui Goethe voyait pourtant des maîtres de l'éloquence, ni, d'ailleurs, aux écrivains modernes. Il est moins surprenant que les mathématiques soient négligées et introduites discrètement à l'occasion de l'étude de la musique, car nous savons que Goethe sous-estimait fâcheusement leur importance dans le domaine des sciences et, à plus forte raison, des réalisations pratiques. Nourri de Platon, il aurait pu reconnaître aux mathématiques un rôle formateur de premier plan. Platon ne voyait-il pas en elles (Hippias) la formation générale de l'esprit antérieure à toute spécialisation ? Elles constituaient l'exercice le plus fructueux pour l'esprit philosophique. Dans la

République, Platon soulignait l'importance des mathématiques, science dont les applications s'étendent à tout, non seulement aux arts de la construction mais aux arts militaires et aux techniques de l'administration : aussi leur étude est-elle, pour lui, indispensable à ceux qui auront la charge de diriger l'Etat.

La Province Pédagogique a été présentée comme une utopie pédagogique. Transposée à notre époque elle apparaîtrait comme un établissement hétérogène, à la fois école d'agriculture, collège technique, école de dessin, conservatoire de musique, académie de danse, institut d'arts plastiques. Institution polyvalente, certes, mais de faible niveau. Le peu que nous connaissions des méthodes pédagogiques employées permet de conclure que les élèves ne sont pas conduits bien loin. On comprend mal comment Goethe pouvait concilier la formation assez sommaire (en l'absence de toutes notions de base solidement enseignées), donnée dans cet Institut et sa conviction de la nécessité, dans la nouvelle Société, de spécialistes hautement compétents. Si Goethe s'inspirait de Rousseau en plaçant au premier plan l'apprentissage d'un métier, il semblait avoir oublié que Rousseau visait, lui, beaucoup plus haut. "Malheureusement nous ne pouvons, écrivait-il, (Emile III), passer tout notre temps à l'établi. Nous ne sommes pas apprentis, ouvriers, nous sommes apprentis hommes et l'apprentissage de ce dernier métier est plus pénible et plus long que l'autre". Dans la Province Pédagogique la formation de l'homme, en dehors et au-dessus, de celle d'artisan, voire simplement d'ouvriers qualifiés, semble assez sommaire : elle consiste avant tout en une éducation morale centrée, d'une part, sur un conservatisme social indéniable, car les différents respects ne prêtent guère à une évolution sociale, et d'autre part sur une vague religiosité, sorte de déisme moral. Dans ce domaine même de la métaphysique, Goethe n'insiste pas sur sa conception de l'Univers, faisant de l'Homme un élément du mécanisme universel.

Goethe s'est, certes, inspiré directement de l'établissement d'Hofwil et des théories pédagogiques de Fellenberg, mais sa Province Pédagogique peut difficilement être considérée comme une institution modèle de formation. Sur de nombreux points, pour ne pas dire sur tous, les renseignements fournis par les Surveillants (bien qu'ils aient été autorisés par les Sages à tout révéler à Wilhelm) demeurent vagues, imprécis. Même lorsqu'il s'agit de la formation des artistes, sujet relativement plus développé, les indications demeurent superficielles, réellement utopiques le plus souvent. Si l'on se rappelle à quel point l'enseignement des disciplines intellectuelles est inexistant ou au mieux très négligé, on ne peut qu'être inquiet de la formation et du niveau des élèves qui quitteront cette Province pour entrer dans la vie active et s'insérer dans la Société Nouvelle. Certaines disciplines semblent inconnues. L'éducation physique n'a pas sa place dans cette institution, sinon, curieusement, pour les linguistes qui pratiquent les langues en montant à cheval. Il semble que les travaux manuels (en particulier les travaux agricoles) la remplacent. Pourtant, Goethe n'était pas hostile à cette discipline et avait protesté énergiquement lorsque certains souverains soupçonneux avaient décidé la fermeture des salles de culture physique (Turnanstalten) pour raisons politiques. Il avait alors soutenu que cet enseignement équilibrait le travail intellectuel, souvent trop intense dans l'enseignement traditionnel. D'autre part, il manque à cette province une "Ecole Normale" : Goethe ne semble pas s'être préoccupé de la formation des enseignants, grave lacune qui n'existait pas dans l'établissement de Fellenberg où un cours normal était adjoint à l'école des pauvres, avec utilisation de la méthode de Pestalozzi. Il est étrange qu'il ait négligé cette question dans la Province Pédagogique alors qu'elle était à l'ordre du jour dans de nombreux états de l'Allemagne de l'époque (cf : chapitre I sur le climat pédagogique. Création d'un Schulmeisterseminar à Berlin en 1748 ; oeuvre de Bazedow à Dessau...) Goethe qui refusait au père la compétence voulue pour éduquer ses

enfants tant sur le plan des connaissances que des rapports affectifs, qui soulignait que les éducateurs devaient être des professionnels, des techniciens de la pédagogie, ne dit pas un mot sur les exigences de la formation des enseignants.

X

X X

La lecture des chapitres consacrés à la Province Pédagogique est, on ne peut le nier, décevante. On pouvait espérer qu'en opposition au système, ou, plus exactement à l'absence de système dans l'éducation de Wilhelm, Goethe se proposerait d'esquisser le plan d'un établissement d'éducation valable, s'inspirant des modèles novateurs existants et qu'il connaissait, et des idées pédagogiques assez révolutionnaires de son époque. Or il se borne à présenter une utopie, qui n'est pas utopique seulement par le faible niveau général des enfants, et des moyens matériels dont on peut normalement disposer, mais surtout par l'incohérence des doctrines qui y sont appliquées. Peut-on même parler de doctrines pédagogiques, peut-être vaudrait-il mieux se borner à voir dans la Province Pédagogique que la transposition, sous forme de symboles pédagogiques, d'idées générales sur la formation de l'homme,

Les Années d'Apprentissage contenaient les idées de jeunesse de Goethe, les Années de Voyage la "sagesse décadente de son âge mûr ("abgeklärte Altersweiheit" - Otto Kohnmeyer - Province Pédagogique) il avait près de 70 ans, ce qui explique une attitude conservatrice assez regrettable dans le domaine de l'éducation. Renonçant au développement égoïste de la personnalité, pour célébrer l'idéal de l'homme utile à la société, Goethe voyait dans la Loi, dans la règle, la condition de la vraie liberté".

Toute pédagogie doit reposer sur un postulat de base : pour Goethe, ce sera le principe de limitation (Beschränkung) et, par là, il s'oppose autant à sa propre jeunesse qu'à Basedow et Pestalozzi : Position "conservatrice" qui rappelle assez fâcheusement les termes d'une lettre où Fellenberg s'exprimait ainsi : "Oui la garantie de l'ordre public en Europe, repose en fin de compte sur le fait que chacun, qu'il appartienne à ceux qui gouvernent ou aux gouvernés, reçoive la culture et la vertu qui lui permette de tenir sa place, la place que la Providence ou ses dons naturels lui a procurés". Capo d'Istria ajoutait : "Le genre humain ne pourra jamais parvenir à remplir sa destination qu'au moyen d'une culture intellectuelle morale et religieuse aussi favorable à la félicité des individus et des familles qu'à la prospérité des Etats et essentielle en tout temps à la garantie de l'ordre social" (Rapport p.57).

Gundolf, dans son célèbre ouvrage sur Goethe (Tome III) soulignait la différence entre les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage. Le premier roman est un roman d'éducation au plein sens du terme. Le héros se forme peu à peu au hasard des rencontres qu'il fait. Les Années de Voyage au contraire ne se bornent pas à avoir l'éducation de l'individu pour lui-même, mais l'éducation des individus pour faire d'eux des citoyens valables. Aussi est-il normal, dans l'optique de ce second roman, que la Province Pédagogique sacrifie nettement la culture générale à la formation professionnelle. Dans les "lignes fondamentales de la pédagogie de Goethe" Oldenberg écrit : "Autant Goethe était contre la limitation des études humanistes par les études pratiques dans nos établissements d'enseignement, autant il était partisan d'une formation professionnelle pratique, aussitôt que possible, d'une préparation au futur métier que nos écoles ne pouvaient donner" (Wie sehr Goethe gegen die Beschränkung der Humanitätsstudien durch Realien in unsern Bildungsanstalten war, so sehr war er für die frühe praktische handwerksartige Vorbereitung zum künftigen Beruf, die freilich unsere Schulen nicht geben können" Grundlinien der Pädagogik

Goethes p. 95). Pédagogie de caste formant d'un côté, dans des établissements de type classique, des hommes cultivés et d'autre part, dans des Provinces Pédagogiques, de bons ouvriers qualifiés, heureux de leur sort. Fr. Heussler dans son "Goethe éducateur" définit ainsi le but poursuivi par la Province Pédagogique : former des personnalités fraîches et saines, harmonieusement développées, satisfaites, aptes au travail et aimant le travail, modestes mais toutefois conscientes de leur valeur respectueuse et pieuse mais aussi indépendantes et libres. ("Es gilt frische und gesunde harmonisch entwickelte und zufriedene arbeitsfreudige, Vermütig... doch ihres Werkes sich bewusste, ehrfürchtig : fromme und doch innerlich selbstständige Mensche, freie Persönlichkeiten zu bilden" p. 17) Il est évident que les "chefs du type Odoardo ou de Leonardo ou de Jarno ne seront jamais formés dans une Province Pédagogique et il est douteux que Felix parvienne jamais à la culture que possédait son père. Curieusement Goethe ne forme pas le fils de son héros pour en faire un responsable de la Société qui va naître.

X

X X

Il nous appartient d'examiner maintenant la manière dont Goethe concevait l'éducation des filles, sujet qu'il a abordé dans certains chapitres des Années d'Apprentissage et de Voyage, mais avec plus de soin et de détails, dans les Affinités Electives .

CHAPITRE VII

L'ÉDUCATION DES FILLES

A - Dans le Wilhelm Meister

B - Dans les Affinités Electives .

L'EDUCATION DES FILLES.

Rousseau consacrait à l'Education de Sophie un seul chapitre et cette éducation était conçue en fonction de celle d'Emile, dont elle était, pour ainsi dire le complément nécessaire, destiné à faire de Sophie la compagne idéale de son mari. Pour que ce dernier devienne bon époux et bon citoyen, il devait rencontrer une épouse formée spécialement. On peut dire que l'éducation de la femme telle que Rousseau la présente n'est pas autonome, elle est une annexe de l'éducation de l'homme. Certes, Rousseau écrit "Sophie doit être femme comme Emile est homme ; c'est-à-dire avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral". (p. 445) Il semble par là souhaiter que Sophie soit élevée pour elle-même, mais il ajoute aussitôt (p. 146), parlant de la différence des sexes "l'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible : il faut nécessairement que l'un veuille et puisse, il suffit que l'autre résiste peu. Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme".

Il est fréquemment fait mention dans l'oeuvre de Goethe de l'éducation à donner aux filles et le problème est traité avec assez de précision. Toutefois, Goethe n'a pas apporté le même soin, la même précision à tracer l'éducation idéale de la jeune fille qu'il l'avait fait pour les garçons. La Province Pédagogique ne compte pas de filles parmi ses élèves.

A Wilhelm il fait naître un fils, non une fille, et les Années d'Apprentissage, comme les Années de Voyage,

sont avant tout consacrées à l'éducation du père et du fils. C'est également d'un fils que Goethe avait doté Götz von Berlichingen et c'est encore un garçon qui naît de l'union de Faust et d'Hélène. Peut-être Goethe, ayant élevé Auguste, portait-il plus d'intérêt à l'éducation des garçons qu'à celle des filles; bien qu'on ait pu soutenir qu'il avait regretté de n'avoir pas eu lui-même de fille. Il est plus vraisemblable de penser qu'il comptait plus sur les hommes que sur les femmes pour adapter la société aux conditions des temps modernes. Il accordait toutefois sur un plan plus général, une influence prépondérante et salvatrice de la femme sur l'homme : "L'éternel féminin est ce qui nous élève" (Das Ewig Weibliche zieht hinan").

Il est incontestable que les idées de Goethe sur l'éducation des filles sont moins précises, plus générales que ses vues sur l'Education des garçons. S'il fait quelques allusions à des sortes de pensions pour jeunes filles il ne décrit pas ces établissements dans le détail comme il le fait pour la Province Pédagogique. Mais on ne peut pas dire pour autant que Goethe ait négligé l'éducation des filles.

Dans le Wilhelm Meister et les Affinités Electives, nous trouvons à la fois des récits d'éducation féminine, des modèles de femmes dans la société, et des aperçus assez systématiques sur la pédagogie des filles.

A - L'Education des filles dans le Wilhelm Meister.

Dans les Années d'Apprentissage (V; 15), Wilhelm félicite Aurélie, la soeur du directeur du théâtre Scherlo, des nobles sentiments qu'elle manifeste. Aurélie lui répond que ses qualités morales ne sont pas le fruit de son éducation qu'elle décrit "comme la plus déplorable qui eût jamais dû pervertir une jeune fille, le plus mauvais exemple qui se puisse concevoir pour égarer ses sens et ses penchants." En réalité il serait exact de dire qu'Aurélie n'a reçu aucune éducation, et doit à sa force de caractère et

à un sens moral inné d'avoir pu résister au mauvais exemple de la conduite scandaleuse de sa tante chargée de l'élever. La jeune fille n'a connu, dit-elle, le sexe masculin qu'à travers les différents amants de cette tante. Son expérience de femme n'est pas meilleure : Placée dans des conditions moralement déplorables, elle dut faire de tristes expériences sur la conduite de certaines femmes et la jeune fille de 16 ans qu'elle était, était déjà instruite sur la conduite immorale de son entourage. L'influence du milieu étant décisive dans les premières années, il est normal qu'Aurélie soit restée marquée par cette enfance douloureuse ; sa sensibilité malade, aggravée par une déception amoureuse, la rendra incapable de se réadapter à la vie et la conduira à la mort. Ce triste exemple souligne à nouveau l'importance déjà signalée à plusieurs reprises par Goethe,

des premières années et du milieu où elles se déboulent pour la formation de l'adulte.

Entièrement différente est la formation reçue par Makarie, la "Belle Ame", dans son enfance. ^{Makarie a été} atteinte d'une hémorragie à 8 ans, son âme devient toute sensibilité et souvenir" (ganz Empfindung und Gedächtnis). Une chaude ambiance familiale entoure la petite malade. Elle a poupées, livres d'images, sa mère lui récite des contes, lui commente la Bible, son père se charge de lui faire connaître les choses de la nature (Gegenstände der Natur). L'enfant reçoit un enseignement assez peu systématique sans doute mais pratique, basé sur l'observation. Le père possède un cabinet de sciences, et intéresse l'enfant aux diverses curiosités qu'il contient ; apportant dans sa chambre de malade les tiroirs où sont classées ses collections et lui fournissant toutes les explications nécessaires. Plantes séchées et insectes, préparations anatomiques de toutes sortes, peau humaine, ossements, momies et autres spécimens défilèrent sur le lit de la petite malade ; les oiseaux et le gibier tué ^{à l'enfant} par le père à la chasse étaient présentés/avant de passer à la cuisine. Makarie est donc initiée très tôt aux Sciences Naturelles. Elle connaîtra et admirera la création que ce

soit dans le règne des minéraux, des plantes ou des animaux. Cet enseignement pratique et scientifique est équilibré par le développement de l'imagination de la fillette à qui une tante raconte des histoires d'amour et des contes de fée. L'enseignement religieux apparaît - en plus de la lecture de la Bible - sous la forme d'une heure quotidienne de méditation lui permettant de s'entretenir avec l'Être invisible.

L'enfant guérit peu à peu mais demeure fragile et préfère la lecture aux jeux. Elle dévore tous les livres qu'elle trouve, particulièrement les livres de morale religieuse et porte un grand intérêt aux Saintes Ecritures. Nous connaissons même ses lectures préférées : l'"Hercule chrétien allemand" pieuse histoire d'amour et l'"Octavie romaine" sur les persécutions des premiers chrétiens. Le même souci d'équilibre dans la formation se manifeste à nouveau et la fillette est portée vers les choses du ménage. Elle apprend à faire la cuisine ; là encore elle observe et s'efforce de parfaire ses connaissances de sciences naturelles en découpant les volailles, en étudiant les entrailles des poulets, des cochons de lait qu'elle porte à son père pour en discuter comme elle le ferait avec un professeur. A l'âge de 12 ans, l'enfant aborde l'étude du Français, de la danse, et du dessin et reçoit l'instruction religieuse traditionnelle. Elle quitte la pédagogie paternelle et maternelle pour être remise entre les mains de professeurs spécialisés. Elle insiste particulièrement sur l'intérêt suscité chez elle par l'étude du français, le professeur ne se bornant pas à enseigner la langue mais également la civilisation du pays. Aussi est-ce avec beaucoup de zèle qu'elle étudie notre langue, le professeur n'étant ni un empirique ni un frivole (Kein leichtsinniger Empiriker) ni un grammairien aride (trockner Grammatiker) Goethe donne ici le profil du bon professeur de langue vivante, ce qu'il fait rarement. Ses allusions aux enseignants étant généralement négatives. Makarie reçoit donc un enseignement différent de la conception pédagogique

des "grammairiens à cheval" de la Province Pédagogique. Son professeur exerce une méthode plus culturelle que pratique, s'efforçant de former l'esprit d'une personne de qualité et non de permettre des échanges commerciaux dans les foires internationales.

L'instruction proprement dite de Makarie s'arrête là ~~là~~ La jeune fille est ensuite présentée à la cour, événement qui termine son enfance et la fait entrer dans le monde des adultes. Toutefois ce nouveau genre de vie ne convenait pas à ses inclinations profondes. Celles-ci vont la conduire peu à peu ~~xxx~~ à la vie mystique : Makarie n'éprouve aucun intérêt pour la foule qui l'entoure dans le monde des salons. Même si elle y puise une distraction certaine, elle sait combien son existence dans ce milieu est vaine.

Cette activité mondaine ne saurait remplir une vie. Là n'est pas pour Goethe le vrai rôle de la femme. La jeune fille continue à se cultiver en lisant les livres profanes que son prétendant lui prête. Mais il lui faut cacher cette activité éducative car dans la société où elle évolue il n'est pas de bon ton pour une femme d'avoir de l'instruction. Nouvelle critique de cette société où une femme devait s'instruire en cachette, dissimulant ses lectures comme un amour défendu. Les femmes savantes étaient certes ridiculisées, mais on ne supportait même pas la femme instruite, Makarie ajoute que peut-être elle aurait fait honte à trop d'hommes ignorants. En fréquentant son fiancé, et sous sa conduite, la Belle Ame continue son éducation, elle accepte les leçons qu'il lui donne. Pour elle, rien ne vaut un tel pédagogue car "si la jeune fille a le bonheur d'avoir un fiancé intelligent et instruit, elle apprendra plus que tout ce que les écoles supérieures et les voyages pourraient lui offrir. Elle accepte volontiers en effet toutes les leçons qu'il lui donne, elle s'efforce de poursuivre toujours plus avant dans cette voie".

La jeune fille toutefois devra veiller à ne pas aller trop loin et à éviter de devenir une femme savante. Tout au moins, elle ne fera pas montre de sa science. Elle la tiendra cachée, compte-tenu de son entourage, "de même que le calviniste sa foi en pays catholique" (dass ein Frauenzimmer sein Wissen heimlicher halten müsse als der Calvinist seinen Glauben im katholischen Lande. p. 374).

En plus d'une solide connaissance des sciences de la nature, Makarie a une passion profonde pour l'astronomie. Le lecteur apprend beaucoup plus tard, à l'occasion d'une visite de Wilhelm à Makarie, que celle-ci s'était "dès sa première jeunesse passionnée pour l'astronomie et la cosmographie, qu'elle avait reçu d'excellentes leçons et qu'elle n'avait laissé échappé aucune occasion de s'initier à la structure de l'Univers par le moyen des livres et des instruments." (Livre III Wanderjahre chap. 15).

La formation de la Belle Ame peut-elle être considérée comme un modèle d'éducation féminine ? Il ne semble pas que ce soit l'avis de Goethe, qui considère Makarie comme une femme remarquable, cultivée, fine, nettement au-dessus du niveau habituel des femmes de l'époque. Mais Makarie est religieusement orientée vers un mysticisme qui lui interdit toute action, du moins toute action directe dans ce monde. Elle n'a pas d'activité créatrice, elle vit en communion avec Dieu, dans un autre monde que le monde de l'action, elle ne semble ~~donc~~ pas avoir réellement sa place dans la société qui est en cours de formation. Aussi refuse-t-on de lui confier l'éducation d'enfants malgré ses connaissances et sa haute moralité : elle-même a l'impression qu'on évite de lui laisser une influence sur ses neveux soumis aux préceptes pédagogiques de l'Abbé. Elle n'hésite pas à critiquer ces éducateurs (sans doute ceux de la société de la Tour et par là les précepteurs de la Province Pédagogique) qu'elle accuse de chercher à éloigner des enfants tout ce qui peut les mettre en rapport avec eux-mêmes et avec leur invisible et fidèle amie ,leur Ame. (mit dem

unsichtbaren, einzigen treuen Freunde). Son oncle lui-même, juge par là même dangereuse pour les enfants. Makarie conclut que dans la pratique, aucun homme n'est tolérant ; car celui là même qui prétend laisser vivre chacun à sa guise n'en cherche pas moins à écarter de toute intervention ceux qui ne pensent pas comme lui. Elle regrette infiniment qu'on ne lui reconnaisse pas le droit à la formation des jeunes, de ses jeunes neveux en particulier car elle est de plus en plus convaincue d'être dans la vérité par la réalité de sa foi (von der Realität meines Glaubens überzeugt). Cette façon d'éloigner les enfants de moi me cause d'autant plus de chagrin que je vois de jour en jour se confirmer la réalité de ma foi" (tr. 777).

La lecture des "Confessions de la Belle Amé", peut conduire le lecteur à penser que Goethe a tenu à rendre un hommage au piétisme en souvenir peut être de l'amie de sa mère, Mile de Klettenberg, mais qu'il a voulu également souligner le caractère " inactuel " d'une telle position philosophique dans un monde qui évolue vers un réalisme de plus en plus accentué, vers la prédominance de l'utilité pratique sur la spécialisation désintéressée. Or, si l'on rapproche la religion de Makarie de la théorie des trois respects enseignés dans la Province Pédagogique, on constate une unité de vue certaine, la même conception de la place de l'Homme dans l'Univers.

Il y aura lieu de revenir sur ce point capital car c'est cette notion de l'Unité de la création, capitale dans les oeuvres scientifiques de Goethe, qui conduit Steiner à créer le système philosophique de l'anthroposophie et surtout, qui servira de base à ses idées pédagogiques et aux Ecoles Steiner dont le développement ne cesse de croître.

X

X X

En face de Makarie la mystique, Goethe présente un autre type féminin avec le personnage de Thérèse. Comme Aurélie, la soeur de Scherlo, Thérèse s'est formée par opposition à sa mère. Elle n'hésite pas à critiquer sévèrement celle-ci et l'exemple fâcheux qu'elle lui offrait : "Sa nature était tout l'opposé de celle de son mari. Cette femme était brusque, inégale, sans goût pour sa maison, sans attachement pour son unique enfant ; prodigue mais belle, spirituelle, pleine de talent, l'idole d'un cercle d'amis dont elle avait su s'entourer. A vrai dire sa société n'était jamais nombreuse, ou du moins ne le restait pas longtemps. On n'y rencontrait guère que des hommes, car les femmes ne se sentaient pas à leur aise auprès d'elle et elle pouvait moins encore souffrir les mérites d'aucune femme". (tr. 803) (Lehrjahre L. 7 ch. VI). Thérèse sera l'opposé de sa mère, femme mondaine et légère faite pour vivre entourée d'admirateurs. Thérèse est ^{une vraie maîtresse de maison,} apte à se débrouiller sans domestique ; sa cuisinière peut la quitter, un de ses laquais s'abîmer la main, elle peut seule assurer la bonne marche de la maison. Elle a même des qualités d'intendante et sait mettre en valeur, sans avoir recours à un intendant rémunéré, les champs de son petit domaine. Elle a su remplacer l'intendant malade de la propriété voisine, le renseignant sur toute chose, rendant compte de chaque détail. Elle fait l'admiration de Wilhelm par ses connaissances, la précision et l'adresse qui lui font se jouer de toutes les difficultés (Tr p. 800). Cette aptitude à régler les questions matérielles, Thérèse l'a héritée de son père et a dès l'enfance, su l'utiliser en s'initiant avec zèle aux travaux domestiques. Tel le caneton à peine né se précipite vers la mare, Thérèse, toute jeune, courait à la cuisine, à l'office, dans les granges, grimpait dans les greniers non pour jouer mais déjà pour nettoyer, ranger, car "l'ordre et la propreté semblaient être son seul instinct". Cette passion s'est développée grâce à son père qui lui procurait des occupations proportionnées à ses possibilités. Plus âgée, Thérèse aide son père à tenir les comptes de fermage.

Certaines femmes, comme Makarie, se plaignent de l'injustice des hommes qui veulent se réserver toute la culture d'un certain niveau, ne permettre aux femmes l'accès à aucune science, faire d'elles des poupées ou des ménagères. Lothaire défend le point de vue opposé et cette attitude le rend sympathique à Thérèse. Pour lui, il est étrange qu'on puisse blâmer l'homme quand il prétend mettre la femme à la plus haute place qu'elle soit capable d'occuper et qu'il y a-t-il de plus élevé que la direction de la maison ? Tandis que l'homme s'agite au dehors, lutte contre l'adversité, est forcé d'agir en politique, "une sage ménagère règne effectivement dans son intérieur et procure par là à sa famille toutes les occasions de travailler et d'être heureux de son sort". Mais curieusement si Goethe célèbre les vertus de la bonne ménagère (déjà vantée par Werther chez Lotte) l'activité de cette ménagère n'a pas sa fin en elle-même. Elle est nécessaire à la libération de l'homme qui, dégagé de ces obligations, malgré tout subalternes, peut désormais se consacrer tout entier à de grandes entreprises et si le sort le favorise, être pour l'Etat, ce que sa femme sait si bien être pour la maison. (Sie verschafft ihrem Manne die wahre Unabhängigkeit, die häusliche, die innere.- so kann er sein Gemüt nach grossen Gegenständen wenden und, wenn das Glück gut ist, das dem Staate sein, was seiner Gattin zu Hause so wohl ansteht. Livre 7, Chapitre 6). Lothaire fait le tableau de la femme idéale selon lui et Thérèse se reconnaît avec joie dans cette description. Pour lui, à qui on veut faire épouser une femme riche : "un homme de bon sens n'est jamais mieux servi que par une bonne maîtresse de maison" (... da einem wohl denkenden Manne doch nur mit einer haushältischen gedient sei p. 456). Cet idéal féminin est-il réellement celui de Goethe ? On peut en douter puisque, finalement, ce n'est pas Thérèse que Wilhelm épousera. Mais peut-être Goethe voulut-il, en insistant sur les mérites de la bonne maîtresse de maison et sur l'aide précieuse qu'elle apporte à son mari, justifier le choix qu'il avait fait lui-même de son épouse.

Cette conception de la femme parfaite maîtresse de maison n'est pas originale. Elle était déjà recommandée par Fénelon pour qui il ne "s'agissait pas d'engager les femmes dans des études qui feraient d'elles des savantes ridicules". Il était seulement question, "à son avis", de leur apprendre ce qui convient à leur rôle domestique. Fénelon demandait que l'on cessât de négliger l'éducation des femmes, jusqu'ici réduite à une éducation monastique à deux tendances : dans les couvents mondains, où la vanité était à l'honneur, dans les couvents sévères, d'où les jeunes filles sortaient désarmées devant la vie. Avant tout, l'importance de leur rôle d'épouse et de mère devait être souligné. Mais Fénelon fixait à l'étude des sciences profanes des limites beaucoup plus étroites que Goethe : il considérait comme absurde d'apprendre la langue maternelle dans les règles, encore moins les langues étrangères, sauf le latin, langue d'église; la musique était rejetée comme source de divertissements empoisonnés et souhaitait que la femme ait pour les sciences une pudeur presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du mal. L'accent était donc mis sur l'éducation morale et les talents pratiqués et non sur le savoir désintéressé.

Goethe trouvait chez Rousseau une conception voisine de Fénelon, mais plus large. La femme doit être éduquée différemment de l'homme, le but à atteindre n'est pas le même et cultiver chez les femmes les qualités de l'homme, négliger celles qui leur sont propres serait visiblement travailler à leur préjudice. Rousseau précise toutefois les limites de cette différenciation : "S'ensuit-il qu'elles doivent être élevées dans l'ignorance de toute chose et bornées aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non sans doute; ainsi ne l'a pas dit la nature qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ;

ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qui leur convient de savoir" (p. 454). Il n'est pas question d'apprendre les sciences naturelles et l'astronomie, sciences qu'avait étudiées Makarie. Pour Rousseau, l'éducation féminine "doit être relative aux hommes : leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance" (Emile p. 455). Pour lui, il n'y a pas d'utilité à ce qu'une jeune fille sache lire et écrire de bonne heure, la femme restera malgré tout soumise à l'homme, aussi doit-elle s'exercer tôt à supporter la contrainte, pour que celle-ci ne lui coûte plus et Rousseau précise sans hésiter "Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme ou au jugement d'un homme et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements" (p. 463). Cette soumission s'étend au domaine religieux où la fille aura la religion de sa mère, la femme celle de son mari.

Comme Fénelon, Rousseau était hostile à l'éducation donnée dans les couvents, prétendant même qu'il y avait dans les pays protestants plus d'attachement à la famille, de plus dignes épouses et de plus tendres mères que dans les pays catholiques. Pour lui, l'éducation des filles doit être l'affaire de la mère, dans la maison paternelle, car ce n'est que là "qu'on prend du goût pour sa propre maison et toute femme que sa mère n'a point élevée n'aimera point élever ses enfants".

S'il faut choisir entre la ménagère et la femme lettrée, Rousseau opte délibérément pour la ménagère. Toutefois, il doit y avoir des points communs entre l'éducation de l'homme et celle de la femme : "il ne convient pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang/ou l'on ne saurait en ^{social}

avoir. Mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde" (p. 518).

Thérèse, femme équilibrée et dans une large mesure, type de la femme idéale, sera apte à élever des jeunes filles ce qui n'était pas le cas de la "Belle Ame". Mais celle-ci, non mariée, avait un rôle de "témoignage mataphysique à remplir sur la terre et non celui de la femme au foyer". Thérèse dirige une maison d'éducation, façonnant les fillettes à son image conformément à l'image qu'elle s'est faite elle-même de l'épouse idéale. Pour Goethe une femme noble, et Thérèse, comme la quasi totalité des principaux personnages du roman, appartient à la noblesse, ne déroge pas en s'occupant d'éducation féminine, en formant des jeunes filles à leur futur rôle de maîtresse de maison (Haushälterin) et d'éducatrice (Erziehrin). Contrairement à Rousseau qui optait délibérément pour l'éducation à la maison, Goethe est favorable aux institutions (Weibliche Erziehungsanstalten) qui remplacent l'éducation familiale ; ces établissements seront d'ailleurs avant tout de grandes familles féminines (Erweiterte weibliche Familien" - Oldenberg op. cit. p. 37). Thérèse et la soeur de Lothaire éduquent ensemble des jeunes filles, mais en deux groupes distincts, selon les qualités propres des enfants. Thérèse forme les ménagères alertes et débrouillardes (lebhaft und dienstfertige Haushälterinnen), l'autre groupe rassemble celles qui annoncent des dispositions plus paisibles et plus délicates (ein ruhigeres und feineres Talent). Avant tout il faut travailler par tous les moyens au bonheur du mari et à la prospérité de la maison (für das Glück der Männer und der Haushaltung sorgen) (tr. p. 814 - Lehrj. Livre 7 - Ch. 6 p. 459).

Si le but à atteindre est le même, il s'agit en réalité de deux systèmes d'éducation assez différents : Thérèse "dresse" dans une certaine mesure des élèves peu douées, Nathalie "éduque" des âmes plus fines. Mais dans l'un comme l'autre système, on débouche sur les travaux domestiques, l'art de tenir une maison, ce qui amène Hersilie (la future fiancée de Felix) à appliquer au destin de la femme la devise inscrite au mur du château "de l'Utile en passant par le Vrai pour arriver au Beau", après l'avoir retournée, ce qui donne humoristiquement : La Belle trouve des adorateurs, un fiancé, puis un mari, pour finir elle arrive alors au Vrai qui n'est pas toujours des plus réjouissants, et, ^{elle} si est avisée, elle se consacrera à l'Utile, s'occupera de la maison et des enfants et s'en tiendra là (I; 6). Il faut bien admettre que, malgré quelques concessions à une culture sommaire, l'éducation des filles reste imprégnée de l'idéal de Molière et qu'on ne va guère au-delà des fameuses "clartés de tout".

Plus tard, au cours de ses Années de Voyage, et lors d'une visite à Mañarie, Wilhelm découvre une petite institution pour jeunes filles qui, dans une certaine mesure, pourrait être le pendant de la Province Pédagogique mais qui nous est décrite beaucoup plus sommairement. Les pensionnaires, sous la conduite d'une nommée Angela, se livrent aux travaux des champs, comme les jeunes gens de la Province. Elles ne portent pas l'uniforme mais le costume de leurs provinces d'origine. A vingt ans, ces jeunes filles quittent la pension pour entrer dans la vie active généralement en se mariant. Il n'est donc pas question de leur apprendre un métier, ni même de les pourvoir d'un solide bagage intellectuel, mais uniquement, ici encore, d'en faire de bonnes maîtresses de maison, recherchées par les jeunes gens des environs. La maison fait même sa propre propagande puisque, nous dit-on, les élèves ne sont pas cloîtrées, elles se rendent aux foires annuelles, on les voit, on les remarque, et elles trouvent des fiancés. Aussi beaucoup de familles n'attendent-elles que le moment où une place devient libre à l'institution pour lui confier leurs enfants". On pourrait, un peu

cyniquement, comparer cet établissement à une agence matrimoniale, tout au moins à une pépinière d futures épouses modèles.

Cette conception de l'éducation des filles était générale à l'époque et Goethe n'innove nullement dans ce domaine. Mais il décrit par là l'éducation des filles telle qu'elle se présente alors. Plus tard, en la personne de Mme Suzanne, il montrera l'évolution nécessaire de cette situation. Basedow, lui aussi, concevait déjà de la même manière l'enseignement à donner aux filles. Cette éducation devait être, pour lui, fondamentalement différente de celle des garçons, reposant sur l'hygiène et l'éducation domestique, avec, en plus, une certaine éducation mondaine. Mais l'instruction devait, avant tout, être limitée et se borner à savoir lire, écrire, tenir les comptes, s'exprimer en langue maternelle mais aussi, curieusement en français. Conception assez proche, donc, de celle de Goethe qui veut façonner des maîtresses de maison, (Herrin im Hause) et non des femmes savantes aux activités littéraires, politiques et scientifiques, et . . . éviter de meubler l'esprit des filles de connaissances, pour lui inutiles.

Toutefois, il ne faut pas oublier qu'une certaine ségrégation existe et que ce genre d'éducation semble^{ne} convenir qu'aux jeunes filles de rang modeste, tout au moins à celles qui n'appartiennent pas à l'aristocratie. Dans la nouvelle intitulée "L'Homme de 50 ans", nous assistons aux activités des jeunes filles de "bonne société". Elles se livrent à des travaux artistiques et non plus de simple utilité pratique. Elles confectionnent un portefeuille brodé garni de rubans. En se livrant à des travaux d'art, les jeunes filles s'accoutument à occuper leurs doigts, mais, en même temps, elles laissent leurs pensées vagabonder de ci de là; ces deux habitudes leur restent, devenues adultes et elles apprennent peu à peu à exécuter les travaux les plus délicats^{et à} rattacher à chaque ouvrage de ce genre des souvenirs de personnes, de circonstances, de joies et de peines .

Peut-on parler d'une véritable formation intellectuelle ? Tout cela demeure fort superficiel et parfaitement inadapté à l'évolution du siècle. Aussi Goethe ne peut-il souscrire à une telle éducation limitée à de futils passe-temps, conception rattachée à une forme décadente de civilisation d'oisifs. Une éducation pratique, centrée sur l'efficacité s'impose de plus en plus pour les filles comme pour les garçons. Elle produira des femmes capables non seulement de gérer leur maison mais de diriger, avec autant de maîtrise qu'un homme, une entreprise industrielle ou commerciale. Déjà Thérèse avait se montrer apte à remplacer un intendant à la tête d'une exploitation agricole, Madame Suzanne, qui n'est pas une aristocrate, mais appartient à un milieu plus modeste, dirigera la répartition du coton et le ramassage des produits des filatures et tissages d'une région. Goethe retrace avec précision les étapes de l'éducation de ce nouveau personnage, appelé également "Belle et Bonne" (die Gute Schöne). Bien qu'ayant eu^{une} enfance sauvage et indisciplinée, elle reçut une éducation pieuse qui développa chez elle un certain sentiment du juste et de l'honnêteté porté par l'omniprésence de la toute puissance de l'amour divin" tr. p. 1333 (Wj.L III; ch. 13) "Eine fromme Erziehung, die ein gewisses Gefühl das Rechtlichen und Schicklichen, als von Allgegenwart göttlicher Liebe getragen." Suzanne a donc été appelée, par la religion, à s'élever au-dessus des besognes terre à terre. Elle a reçu toutefois une éducation plus masculine que féminine, ou, plus exactement, elle a profité simultanément des deux formations, s'initiant aux travaux de la maison certes, mais aussi à ceux de l'atelier, apprenant par degré tous les secrets des différents métiers de fileur et tisserand. Son fiancé, éducateur comme celui de Makarie, s'est efforcé de lui donner une culture plus étendue, en même temps qu'il se cultivait lui-même par la lecture. Le résultat de cette éducation est la formation d'une femme équilibrée peut-être un peu "virile" par son aptitude à exercer des fonctions généralement - et en particulier à l'époque de Goethe - réservées aux hommes. Suzanne est apte à s'intégrer dans le monde industriel qui vient de naître, elle sait faire autre chose que de coudre des rubans à des portefeuilles.

Au cours des Années d'Apprentissage et des Années de Voyage, Goethe présente une galerie de personnages féminins, formés différemment au cours de leur enfance et de leur ~~de~~ adolescence : Aurélie, Makarie, Thérèse, Suzanne. La vie d'Aurélie est un échec, celle de Makarie, une réussite parfaite mais sur un plan très particulier. Thérèse est une femme équilibrée, comme Suzanne, elles sont à la fois cultivées et aptes à s'adapter au réel et à réussir sur le plan matériel. Ces quatre personnes ont été éduquées par leur famille, leur fiancé, les événements de la vie, elles n'ont pas été formées par des pensionnats, par des maisons d'éducation. Il n'est fait que rarement mention de tels établissements dans le Wilhelm Meister et il ne s'agit pas de réelles maisons d'éducation mais plutôt de petits groupes de fillettes rassemblées par des dames de la bonne société qui ne déchoient pas en s'occupant d'éducation. L'enseignement que l'on y donne est fort limité sur le plan de la culture générale et le principal souci est de former de bonnes épouses, de bonnes mères aptes à conduire leur foyer, et rompues aux travaux domestiques, avec un minimum de conversation pour distraire leurs maris et ne pas leur faire honte en société.

Le problème de l'éducation systématique des filles est examiné d'une façon plus approfondie et plus méthodique dans les Affinités Electives.

B - L'Education des filles dans les Affinités Electives .

Dans son introduction aux Affinités Electives, M. Angelloz écrivait : "Nous estimons que son tempérament d'auteur dramatique a réalisé dans les Affinités Electives une tragédie classique doublée d'un roman d'éducation." (p.13)

Goethe fut amené à doubler le drame d'un véritable "Bildungsroman", constitué par les onze premiers chapitres de la seconde partie. Si Wilhelm Meister est le roman d'éducation d'un homme et, en ce qui concerne Félix, un "traité" d'éducation, les Affinités Electives peuvent être considérées comme le "Bildungsroman" de la jeune fille. Nous suivons, en effet, l'héroïne au cours de son enfance puis de son adolescence, et, enfin, lors de sa prise de conscience des deux grands problèmes qui posent l'amour et le mariage.

Au début du roman deux types de jeunes filles sont présentées, en opposition dès leurs années de pensionnat. Leurs dons naturels et leurs caractères différents conduisent l'une à des échecs, l'autre à de brillantes réussites scolaires. Il s'agit d'Odile, nièce de la comtesse Charlotte et de Lucienne, sa fille. Elles donneront, naturellement, deux types de femmes, la mondaine et la ménagère. Charlotte souffre de savoir Odile à la pension où elle se trouve dans des conditions très pénibles pour elle, compte tenu de son caractère. Quel contraste, par contre, avec sa fille Lucienne, qui est "née pour le monde et s'y forme pour le monde". Elle apprend les langues, l'histoire et autres disciplines, déchiffre et joue notes et variations. Avec sa vivacité naturelle et son heureuse mémoire, on peut dire qu'elle oublie tout et qu'à chaque instant elle se rappelle tout. Cette jeune fille par l'aisance de ses manières, la grâce de sa danse, la vivacité et le bon ton de sa conversation, se distingue entre toutes et, par suite d'une tendance innée à la domination, (ein eingeborenes herrschendes Wesen) devient la reine du groupe. (Affinités Electives I, 2). Un telle élève est la gloire de l'institution qui la forme et sert de réclame à l'établissement, aussi est-elle particulièrement choyée par la directrice. A l'opposé se trouve Odile qui ne parvient pas à s'épanouir. Elle va d'échecs en échecs et ne parvient ni à se développer ni à montrer quelque aptitude à quelque talent (keine Fähigkeit und keine

Fertigkeiten zeigen ") — La comtesse est persuadée que l'atmosphère de la pension ne convient pas à sa nièce et qu'Odile deviendrait une créature magnifique si elle pouvait diriger elle-même son éducation.

Une lettre de la Directrice de l'Institution confirme les mauvais résultats scolaires d'Odile qui vit dans une extrême réserve, n'a pas d'appétit, et souffre de maux de tête. Un billet du professeur d'Odile permet d'apprécier les qualités de psychopédagogue de Goethe. Le jeune professeur, amoureux de son élève, étudie avec soin le caractère de celle-ci, voyant en elle "une enfant née pour apporter aux autres le bien être et la joie et certainement aussi pour être elle même heureuse" Tr. p. 51. Pour lui, cette jeune fille n'est pas encore mûre, il suffit d'attendre son plein développement. Elle progresse très lentement certes mais ne recule jamais. On ne peut dire qu'Odile soit sotte. Elle a même un esprit logique particulièrement sensible aux liens unissant chaque connaissance aux autres. C'est un enfant, il faut commencer par le commencement. Aussi, toute chose qui ne découle pas de la précédente lui échappe. Son esprit reste impuissant et rétif devant une notion toute simple qui lui semble ne se rattacher à rien. Mais, si l'on peut en découvrir l'enchaînement avec d'autres et le lui montrer clairement, elle comprend les plus difficiles (I;3) Le moins que l'on puisse dire est qu'Odile manque de vivacité d'esprit. Elle est à l'opposé de ses camarades, qui avancent rapidement, comprennent facilement tout, retiennent avec aisance et appliquent ce qu'on leur enseigne. En terme de psychologie moderne, Odile est complexée, inhibée, elle sait beaucoup de choses, . . . et elle sait fort bien ce qu'elle sait mais quand on l'interroge elle semble ne rien savoir et ne parvient pas à répondre.

Il faudrait à Odile un enseignement adapté, des professeurs calmes et patients, progressant méthodiquement. Elle est réfractaire à l'enseignement "ex cathedra" adapté à des esprits vifs. Quelle que soit la valeur du professeur elle n'apprend rien et reste impuissante à suivre une confé-

rence trop rapide, ce qui est le cas pour certains cours faits par des maîtres excellents, mais vifs et impatients.

Il serait logique de conclure qu'Odile est une élève inadaptée qu'il faut soumettre à une pédagogie spéciale mais sur laquelle on ne peut fonder que peu d'espoir. Or, paradoxalement, Goethe, qui s'est peu soucié jusqu'ici de préciser le profil du futur enseignant, déclare par la bouche du professeur qu'Odile possède les qualités requises pour devenir institutrice ou professeur. Elle apprend ce qu'on lui enseigne comme on devrait apprendre dans une école normale, en un mot, il semble qu'elle apprenne comme l'on doit apprendre en vue d'enseigner ensuite. "Elle acquiert par des connaissances ^{non} comme le fait celui qui doit se former lui-même, mais comme ^{celui} qui veut former les autres, en un mot non comme une élève, mais comme une future maîtresse" (Tr. 52). Sans doute Goethe veut-il indiquer, par là, que le futur pédagogue doit se former lentement, assimiler avec soin toute notion car ses connaissances doivent être approfondies et non superficielles. Ceci complète le portrait de pédagogue que traçait Jarno en exigeant qu'il fut passé maître dans ses spécialités, avant de se permettre de l'enseigner aux autres.

Le contraste radical existant entre Odile et sa cousine est souligné une nouvelle fois par une seconde lettre de la directrice, annonçant que la fille de la baronne vient de passer brillamment l'examen où elle l'a emporté en tout, recevant un grand nombre de prix. Evidemment on apprendra en même temps qu'Odile a échoué et la directrice laisse au professeur la tâche ingrate d'expliquer cet échec. L'examen public, qui a mis en valeur les qualités et les défauts des deux élèves, portait sur les matières enseignées au cours de l'année, il semble être une application des théories de Basedow et conçu selon le modèle des examens prévus au Philanthropinum. En 1776, Basedow avait mis sur pied un examen public d'une durée de trois jours, et lancé à cette

occasion de nombreuses invitations. Goethe s'était excusé ainsi que Wieland et Lavater. Dans la Province Pédagogique, Goethe semble avoir supprimé ce mode de classement des élèves qui d'ailleurs chez Basedow était avant tout un moyen de propagande. Ce genre d'examen avantage les sujets brillants, mais élimine les élèves timides et lents. Aussi, Odile obtient-elle des notes lamentables, elle est incapable d'exprimer rapidement ce qu'elle sait et de montrer ce qu'elle peut. En écriture, elle manque d'aisance, en calcul de rapidité, alors qu'elle aurait été capable de résoudre des problèmes beaucoup plus difficiles si on lui avait permis de réfléchir à son rythme. En Français, elle est dépourvue d'éloquence, ne retrouve en histoire ni dates, ni noms, en géographie elle ne porte aucun intérêt à l'aspect politique. Même en musique, c'est un échec et, en dessin, matière où elle était en droit d'espérer le prix, elle n'a pu, ayant vu trop grand, terminer son travail dans le temps imparti.

En face de tels résultats, il est normal que le jury se soit montré sévère : malgré la défense présentée par le professeur, qui, dit-il, s'était trouvé, enfant, dans le même cas. La réponse du président du jury est conforme à ce que l'on attend d'un tel personnage, qui parle au nom de la société, et ne peut apprécier que des faits, non d'éventuelles possibilités. Pour lui, les aptitudes sont admises par hypothèse mais elles doivent se développer en talents. Tel est le but de toute éducation... Tel est l'objet de l'examen qui doit permettre de juger en même temps les maîtres et les élèves". Etant donné d'autre part que sa cousine se moque d'elle, Odile ne peut dans ces conditions demeurer à la pension, et la directrice, sur le conseil du Professeur, demande à la Baronne de la prendre auprès d'elle. Il semblerait qu'après de tels résultats, Odile soit à classer parmi les élèves très faibles, voire inadaptés et peu récupérables, dont l'établissement scolaire désire se débarrasser en les confiant à nouveau à leur famille. Or, la suite du roman conduit à l'épanouissement d'Odile qui affirme progressivement des qualités de maîtresse de maison exceptionnelles, un sens de l'ordre, de la méthode, et même des qualités

pédagogiques certaines. Son évolution confirme les précisions du professeur rendu clairvoyant par l'amour. Goethe est bien loin de la condamner et il semble que ce soit l'examen, dans sa conception, et la pédagogie classique de l'Institution qui soient mis en cause pour n'avoir pas su développer les qualités réelles d'Odile, et n'avoir pu s'adapter au sujet qui lui était confié. L'enseignement donné et la forme de l'examen conviennent à la majorité des élèves . . . sans doute, mais non à certains cas particuliers qu'ils brisent, déroutent, les amenant à se replier sur eux-mêmes.

X

X X

A peine arrivée au chateau de sa tante, Odile change profondément et devient apte à remplacer rapidement la baronne Charlotte, . . . à la surveillance du personnel domestique du chateau. Quelques indications données par Charlotte suffisent pour la mettre au courant du travail de la maison. Odile saisit rapidement toute l'organisation et même, ce qui est encore plus, elle l'a "sentie". Ce qu'elle avait à faire pour tous ou pour chacun en particulier était vite compris. Tout était fait avec ponctualité." Odile n'est pas seulement apte à diriger, à surveiller le personnel dans l'accomplissement des tâches domestiques, elle sait également couper et coudre elle-même ses vêtements et prend rapidement l'entière direction du ménage car 'tout en elle la porte vers la maison et les occupations domestiques plutôt que vers le monde et la vie du dehors . Elle trouve l'occasion d'utiliser les dons pédagogiques dont le professeur avait

soupçonné la présence chez elle, en s'intéressant à une sorte de cours d'art ménager institué au profit des jeunes villageoises ; elle leur enseigne à coudre, à tricoter, à filer et exécuter d'autres travaux féminins. Elle se consacre méthodiquement à ce groupe de fillettes, se fiant à son inspiration à défaut de posséder une méthode éprouvée. Elle s'en remet à son bon sens, et, sans posséder un plan tout à fait précis, elle compte sur la sensibilité de chaque fillette pour l'attachement à sa maison, à ses parents, à ses frères et soeurs".

La même éducation avait été donnée à la pension à Odile et à sa cousine, mais comme on ne saurait modifier les dons naturels, cette éducation identique a formé deux êtres fort dissemblables. Alors qu'Odile d'un naturel effacé, gère avec habileté la maison, sait mettre chacun à son aise, agit toujours avec retenue et discrétion, Lucienne aime le luxe, s'efforce de paraître, de briller, et n'est heureuse qu'entourée d'une cour d'admirateurs. Il va de soi que Goethe ne voit pas en elle le modèle de la femme, rejoignant sur ce point Rousseau qui avait déjà critiqué ce genre de mondaine qui ne cherche qu'à plaire aux hommes. Ce n'était pas évidemment le modèle qu'il proposait pour l'éducation de Sophie : "Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes et doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable et vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe et celui qu'ils imitent... Lors des visites au château le comportement des deux jeunes filles est significatif : alors qu'Odile dirige le personnel, s'occupe de tout, veille à ce que rien ne manque malgré l'affluence des invités, Lucienne apparaît "comme le noyau incandescent d'une comète traînant après lui une longue queue. Dans cette société tourbillonnante, elle excite l'ivresse de vivre", veillant chaque jour à augmenter sa cour, elle force même Odile à quitter les travaux domestiques pour participer aux parties de plaisir et aux promenades en traîneau. Or, chose curieuse,

bien que ne portant que des toilettes simples, c'est Odile qui a le plus de succès, et qui paraît la plus belle aux hommes. Il est visible que Goethe veut donner la palme à Odile et non à Lucienne, et voit en elle la femme idéale en face de la mondaine.

Après le départ de la folle troupe des invités, l'arrivée de l'ancien professeur d'Odile change le climat. Les discussions pédagogiques et philosophiques remplacent les fêtes et les tableaux vivants. Les jeunes garçons du village sont groupés et utilisés comme jardiniers, on les a revêtus, contrairement aux usages de la Province Pédagogique, d'uniformes gris et propres et ils sont habitués à manoeuvrer au commandement. Le professeur les passe en revue et les interroge habilement pour les amener à dévoiler leurs caractères et leurs aptitudes, et, excellent pédagogue, il les a, sans en avoir l'air et en moins d'une heure, instruits et développés d'une manière réellement considérable" (bedeutend unterrichtet und gefördert) II;7. . . . Alors que le Directeur de la Province Pédagogique affirmait que le port de l'uniforme empêchait d'apercevoir l'originalité des esprits et leurs aspirations propres, le professeur ne semble nullement gêné par cet uniforme pour sonder les esprits des enfants il se montre au contraire satisfait de cet habillement, qui est une pré-initiation à l'esprit militaire. Il affirme que les hommes devraient porter l'uniforme dès leur jeunesse, car ils doivent s'habituer à agir en commun, à se perdre parmi leurs semblables, à obéir en masse et à travailler pour l'ensemble. En outre, tout uniforme favorise l'esprit militaire, développe une discipline plus stricte, plus rigide. Et d'ailleurs tous les garçons ne sont-ils pas des soldats nés? Il suffit de les regarder au cours de leurs jeux, se combattre et lutter, se livrer à des assauts, pour être convaincu que ces activités répondent à leur nature profonde. On peut s'étonner de découvrir ici une intention pédagogique radicalement différente de celle de la Province Pédagogique. Est-ce parce qu'il s'agit de petits paysans, qui ne valent pas la peine d'être éduqués, orientés, puisqu'ils n'appartiendront jamais à la classe dirigeante ni même à la classe moyenne à laquelle la Province semblait préparer ses élèves .

A Charlotte qui s'étonne d'entendre les réponses fort intéressantes des enfants aux questions qui lui paraissent simples, le Professeur expose l'intérêt pédagogique de l'interrogation. Il s'agit pour lui d'une recette, d'un secret de métier, qu'il devrait garder comme les maîtres au Moyen Age. Toutefois, il explique ce qu'est l'interrogation qu'en pédagogie moderne on appelle aujourd'hui "interrogation d'acquisition". Elle est destinée moins à vérifier les connaissances qu'à amener l'enfant à ^{en}acquérir de nouvelles, version nouvelle de la maïeutique socratique. Mais, avant toute chose le maître devra posséder à fond le sujet qu'il veut traiter, idée déjà développée à plusieurs reprises dans le Wilhelm Meister.

Nous retrouvons ici la nécessité d'une étude approfondie, lente, méthodique, progressant par palier, qui était celle d'Odile à la pension et qui, pour le professeur, était un signe d'aptitudes pédagogiques. Maître de son sujet, le pédagogue s'efforcera de découvrir les connaissances des enfants, d'en connaître les limites, et par là, de préciser les acquisitions encore nécessaires : le travail se fera par une interrogation destinée à préciser les points déjà acquis : car il est facile de découvrir en conversant avec une masse d'enfants ce qu'ils savent déjà, ce qu'il faut leur suggérer encore, leur communiquer. Pas d'enseignement ex cathedra mais un échange constant et vivant entre le maître et l'élève. On laissera aux enfants, dans une certaine mesure la bride sur le cou, tout en contrôlant les diversions, en évitant qu'ils s'éloignent trop par leurs questions et leurs réponses du sujet de la leçon. Il n'est pas grave qu'ils se trompent : l'important est qu'ils ne finissent pas par perdre de vue l'essentiel de la question; le maître restera le guide et veillera au développement de la leçon. Les réponses aux questions posées peuvent être erronées et s'éloigner du sujet, si, en questionnant de nouveau les élèves, le maître ramène leur esprit et leur sens au sujet traité, si on ne se laisse pas éloigner du but envisagé, les enfants devront en fin de compte penser, comprendre et admettre uniquement ce que le maître veut et comme il le veut. Certes, ce serait une grande faute de se laisser

entraîner au loin par les élèves. Il faut savoir les retenir et revenir sans cesse à la notion que l'on veut faire acquérir.

Une telle méthode est assez autoritaire malgré son apparence, car elle ne laisse aux élèves qu'une illusion de liberté, au mieux une liberté guidée, surveillée. Malgré tout, ce dialogue introduit entre maître et élèves annonce la pédagogie moderne.

Charlotte fait remarquer au professeur que, d'après sa conception, la bonne pédagogie serait l'inverse des bonnes règles sociales (gerade das Umgekehrte von der guten Lebensart) car, dans la société, on a tendance à ne s'attarder sur rien, à passer d'un sujet à l'autre, à papillonner d'idées en idées, alors que, en pédagogie, dans l'enseignement, la "loi suprême serait de combattre toute dispersion" ("bei dem Unterricht wäre das höchste Gebot, gegen alle Zerstreung zu arbeiten"). Mais, ici encore, un certain équilibre est nécessaire car l'absence de distraction finirait par créer la monotonie, et par là l'ennui. Or, le vrai ressort de la pédagogie est avant tout l'intérêt, on n'apprend bien que ce qui nous intéresse; il faudra donc renouveler les sujets pour maintenir en éveil la curiosité, et réaliser un équilibre difficile en maintenant la variété sans tomber dans la dispersion. "Alternance sans dispersion serait pour l'enseignement et pour la vie la plus belle des devises, si seulement l'on pouvait conserver facilement ce bel équilibre". ("Abwechslung ohne Zerstreung wäre für Lehre und Leben der schönste Wahlspruch, wenn dieses löbliche Gleichgewicht nur so leicht zu erhalten wäre" p. 408/409 II; 7).

Si le professeur est partisan de l'uniforme pour les garçons, il lui est opposé, par contre, lorsqu'il s'agit des filles, pour des raisons psychologiques et il approuve Odile d'habiller différemment les jeunes filles dont elle s'occupe. Pour lui, en effet, les femmes doivent porter des vêtements différents, chacune à sa manière : on leur laissera l'ini-

tiative du choix des couleurs et de la coupe pour leur permettre de découvrir elles-mêmes ce qui leur va bien, ce qui leur convient. Nous retrouvons ici les motifs déjà mentionnés, mais pour les garçons, dans la Province Pédagogique. Une seconde raison, plus profonde, veut que les filles soient habillées chacune selon son goût : "elles sont destinées à vivre seules et à agir seules pendant toute leur existence" (tr. p. 199 II; 7; 409). La femme n'est pas, en effet, appelée, comme l'homme, à une action collective, à un travail social. Psychologiquement, un homme a besoin d'autres hommes, alors que la femme ne recherche pas une autre femme, a tendance même à l'exclure. Comme amante, fiancée, épouse, maîtresse de maison, la femme est isolée, est seule et désire demeurer seule, "chaque femme exclut l'autre, sa nature l'exige" (Jede Frau schliesst die andre aus, ihrer Natur nach"). Charlotte ne partage pas ce point de vue du professeur et souhaite au contraire que les femmes s'unissent, pour faire valoir leurs droits et ne pas accorder aux hommes de trop grands avantages. Attitude déjà féministe avant le temps.

Le professeur félicite Odile d'orienter ses élèves vers ce qui est immédiatement utile, exigeant qu'elles soient propres, ce qui les amène à faire cas d'elles-mêmes (auf sich selbst zu halten p. 410) C'est avec raison qu'on leur faisait exécuter leurs tâches avec "entrain et conscience" (mit Munterkeit und Selbstgefühl). Pour lui, il faudrait peu de mots pour exposer tout un système d'éducation. Le but de tout enseignement est simple : "Que l'on élève les garçons pour en faire des serviteurs, et les filles pour qu'elles soient des mères, et tout ira bien" ("Man erziehe die Knaben zu Dienern und die Mädchen zu Mütterne, so wird es überall wohlstehn"). Certes, alors que les filles s'attardent volontiers à être maîtresses de maison et mères, les jeunes gens entrent dans la vie avec l'illusion de jouer des rôles de maîtres, aussi leur dissimulera-t-on la réalité, et la vie les contraindra, bon gré, mal gré, à devenir des "serviteurs" dans la société. Une telle conception, si elle a le mérite de

maintenir l'ordre social, nous paraît singulièrement rétrograde et en opposition avec les idées exposées par Goethe dans le Wilhelm Meister lorsqu'il veut adapter la pédagogie au changement inévitable de la société contemporaine.

L'entrée dans la vie active sera moins pénible à la jeune fille qu'au garçon car elle se sera initiée à ses tâches futures en jouant à la poupée, en lui cousant des vêtements, en gardant ses frères et soeurs plus jeunes, en participant aux travaux domestiques, en aidant la mère de famille. Ainsi préparée, "la jeune fille trouvera chez son époux ce qu'elle a laissé chez ses parents" tr. p. 200 ("ein solches Mädchen findet bei ihrem Gatten, was sie bei ihren Eltern verliess" II; 7 ; 411). On retrouve ici encore ce même souci de continuité sans heurt d'une génération à l'autre. Il en est du moins ainsi dans les classes populaires et moyennes, en ce qui concerne l'éducation des filles.

Mais le cas des jeunes filles des classes cultivées (gebildete Stände) est différent. On ne saurait se contenter de former la mère de famille uniquement compétente dans les travaux ménagers. Il faut ici prendre en considération, le professeur le reconnaît, des rapports plus élevés, plus délicats, plus subtils et surtout des rapports sociaux. Il y aura lieu de façonner les élèves pour le monde extérieur. (tr. p. 200-201). Un danger existe alors, ce nouvel aspect de l'éducation risque de devenir prépondérant au détriment de l'autre et l'on peut se demander si cela n'a pas été le cas de Lucienne, devenue femme du monde beaucoup plus que maîtresse de maison. Il y a donc un risque certain car, en songeant à former les enfants pour un cercle plus vaste, on les pousse facilement dans l'illimité (ins Grenzenlose) et l'on perd ainsi de vue ce qu'exige en fait leur nature intérieure. Tel est le difficile problème qui se pose aux éducateurs et dont la solution est plus ou moins heureuse.

Dans les pensions, on enseigne beaucoup de choses mais l'expérience montre que fort peu de ces acquisitions seront utiles ultérieurement aux élèves. Une grande partie de

l'acquit sera abandonné, oublié dès que la jeune femme sera maîtresse de maison et mère de famille. Il faudra donc insister sur l'enseignement de base qui sera avant tout, voire exclusivement, pratique, on enseignera aux élèves "uniquement les connaissances dont elles ont besoin quand elles entrent dans le champ de leur activité et de leur indépendance" tr. 201.. (was sie bedürfen, wenn sie in das Feld eigener Tätigkeit und Selständigkeit hinüberschreiten") Il n'est nullement question de parfaire une culture générale mais de se limiter aux arts ménagers et à la puériculture. Tel sera l'objectif pédagogique de la pension dès que le professeur en aura reçu la direction. A nouveau l'idéal proposé est voisin de celui des "Femmes Savantes" de Molière. C'est à la vie, aux expériences, qu'il appartiendra de compléter la formation de la jeune femme car l'éducation est permanente et chaque année la complète et l'étend, au gré des circonstances.

Rousseau soutenait déjà un point de vue identique, affirmant que la femme est et restera assujettie à l'homme, exigeant d'elle douceur, esprit de sacrifice "pour supporter les torts d'un mari sans se plaindre" (Emile V) Certes, l'homme ne se contente pas d'avoir une bonne ménagère et souhaite qu'elle ait en plus quelques connaissances mais il est inutile que celles-ci soient approfondies. Les femmes ne sauraient être élevées dans l'ignorance de toute chose et bornées aux seules fonctions du ménage car elles ne sont pas la servante de leur mari et si la nature leur a donné un esprit agréable et délié, c'est pour qu'elles pensent, jugent, aiment, cultivent leur esprit comme leur figure. Mais Rousseau conclut sur une phrase malgré tout ambiguë : "Elles doivent apprendre beaucoup de choses mais seulement celles qu'il leur convient de savoir (Emile 454). Goethe va plus loin en séparant nettement les filles du peuple de celles de l'aristocratie et en prévoyant deux modes de formation différents pour maintenir le statut de la société.

La présence du professeur semble avoir stimulé le penchant pédagogique d'Odile et nous trouvons des réflexions intéressantes sur l'éducation dans le journal quotidien qu'elle tient à cette époque. En ce qui concerne les sciences naturelles, discipline à laquelle Goethe attachait une grande importance, les réflexions de Jarro sur la géologie et l'intérêt de Makarie pour cette science en témoignent. Odile, suivant les préceptes de son maître, souligne qu'il y a lieu de se borner à la nature qui nous entoure. "Nous ne devrions connaître que ce qui vit dans notre voisinage immédiat. ("Wir sollten nichts kennen, als was uns unmittelbar lebendig, umgibt. II; 7). Car nous n'avons des rapports réels qu'avec le milieu dans lequel nous vivons : arbres, fruits, oiseaux. Les créatures étrangères, arrachées à leur milieu, reproduisent sur nous une "certaine impression d'angoisse". Certes, le naturaliste devra étudier les animaux et les plantes exotiques mais il les découvre dans leur milieu avec l'environnement qui leur est naturel, comme l'a fait Humboldt. Odile, à la différence de Makarie, ne voit pas l'intérêt des cabinets de sciences naturelles, qui ne présentent que des objets morts, coupés de tout milieu. Elle compare un tel cabinet d'histoire naturelle à un tombeau égyptien, où les diverses idoles, animaux ou plantes, se dressent embaumés. On peut admettre qu'une caste sacerdotale s'occupe d'elles dans une pénombre mystérieuse, mais aucune de ces choses ne devra passer dans l'enseignement général, d'autant plus qu'elle pourrait bien en faire écarter d'autres, qui sont plus proches et plus estimables. Goethe fait reprendre par Odile les idées de Rousseau : "Vos philosophes de ruelle, écrit-il, dans Emile(V) étudient l'histoire naturelle dans des cabinets, ils ont des colifichets, ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature : mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des rois ; ce cabinet est la terre entière".

Qu'elles soient enseignées "en cabinet" ou "dans la nature", les sciences naturelles ne seront jamais qu'une discipline secondaire. Les longues classifications de produits de la nature avec leurs formes et leurs noms ne vaudront jamais une bonne action, un bon poème "car l'étude véritable

de l'Humanité, c'est l'homme" "das eigentliche Studium der Menschheit ist der Mensch" p. 417. Conception humaniste et idéaliste de la culture qui voit en l'homme la réalisation suprême, le but de toute aspiration car "la forme humaine porte en elle l'image la plus achevée, l'image unique de la Divinité" tr. p. 206 ("... dass das Menschengebild am vorzüglichsten und einzigsten das Gleichnis der Gottheit an sich trägt" p. 417).

Il y aura lieu de revenir sur cette conception pyramidale des connaissances allant des sciences de la terre, des minéraux à l'homme en passant par les végétaux et les animaux. Elle fait de l'homme l'aboutissement de la création. C'est par là que Goethe aura une influence directe sur la philosophie et sur la pédagogie de Steiner quelques décennies plus tard.

X

X X

Malgré ces indications pédagogiques et les nombreuses réflexions sur l'éducation contenues dans le roman, il est difficile de voir dans les Affinités Electives un "Erziehungsroman" au même titre que le Wilhelm Meister. Certes, ici aussi, les héros sont conduits au renoncement mais pour obéir à la loi morale ; ils renoncent au bonheur pour respecter les liens du mariage. Ce n'est plus une limitation volontaire, destinée à éviter l'éparpillement de la personnalité, et à augmenter sa rentabilité sur le plan économique et social. On ne peut prétendre qu'il y ait chez les héros des "Affinités Electives" réelle éducation, formation intellectuelle, évolution vers un idéal, il y a seulement résignation douloureuse et obéissance à la loi morale et sociale à la fois. En dehors de cette soumission qui lui sera fatale, aucun personnage ne cherche à augmenter son utilité dans la société.

.../...

Toutefois, dans la mesure où ce roman a été qualifié d'Anti-Werther et s'il célèbre le triomphe de la Loi, il peut être considéré comme pédagogique, tout au moins comme éducatif puisqu'il rappelle à l'individu ses limites, son importance toute relative, lui signifient qu'il n'est rien en face de la société. Position entièrement négative, restée en deçà des directives exposées dans le Wilhelm Meister, où l'individu s'insérait dans la société et où celle-ci lui enseignait le rôle limité, mais par là réellement utile, qui devait être le sien. Les héros des Affinités électives appartiennent encore à cette classe d'oisifs, à cette noblesse ancien style, présentée dans Les Années d'Apprentissage, mais qui sera progressivement remplacée par une nouvelle élite en formation dans Les Années de Voyage.

Après avoir étudié l'éducation reçue par Goethe, son autoéducation, l'aspect pédagogique de ses trois principaux romans, il y a lieu maintenant de rassembler en un même chapitre, toutes les remarques et idées pédagogiques de Goethe pour rechercher si celles-ci constituent un ensemble cohérent et original permettant de le classer parmi les pédagogues.

- - - - -

C H A P I T R E V I I I

LE CLIMAT PEDAGOGIQUE

A LA FIN DU XVIII ème

ET AU DEBUT DU XIX ème SIECLE

Le climat pédagogique en Europe
à la fin du XVIIIème et au début du XIX ème siècle.

Si le souci pédagogique a été une préoccupation constante de l'humanité, le XVIIIème siècle s'est particulièrement illustré par l'intérêt qu'il a porté aux problèmes d'éducation. Il a parfois été appelé le "siècle de la pédagogie". On constate, en effet, que la presque totalité des grands esprits de cette époque, et tout particulièrement dans la seconde moitié du XVIIIème ont été soucieux des problèmes posés par la formation de l'homme.

Sans doute la pensée pédagogique est elle une sorte de corollaire de la pensée philosophique, et le siècle des philosophes se devait-il d'être également celui des pédagogues. Les conceptions politiques nouvelles, déterminées par la philosophie, susciteront, à leur tour, des systèmes pédagogiques nouveaux. Cet intérêt pour les problèmes de formation se retrouve presque simultanément dans les différents pays de l'Europe.

Au cours de la seconde moitié du XVIIIème siècle, il devint évident que l'ancien système d'éducation n'était plus adapté à la société. La pédagogie scolastique se maintenait, tant bien que mal, dans ce que nous appellerions, aujourd'hui, le "secondaire" et le "supérieur", mais, par suite des progrès des sciences et des techniques, des changements sociaux, il devenait urgent de reconstruire la pédagogie existante sur des bases nouvelles.

L'abolition de l'ordre des Jésuites marque un tournant décisif. Cet ordre, dès son origine, avait mis l'éducation de la jeunesse au nombre des articles essentiels de son programme et il était au premier rang des congrégations enseignantes. A la fin du XVIIème siè-

cle, l'ordre possédait 180 collèges, 90 séminaires, et 24.000 membres, mais la fin du XVIIIème siècle lui fut nettement défavorable. Les Jésuites furent, en effet, bannis de Russie en 1719, du Portugal en 1759, de France en 1762, d'Espagne en 1767. En 1773, l'ordre dans son ensemble était aboli par le Pape Clément XIV, pour être, cependant, rétabli par le Pape Pie VII, en 1801 et 1814. Sur le plan pédagogique, la "ratio studiorum", règlement d'études extrêmement précis, et qui datait de 1599, n'avait, pratiquement, subi aucune modification au début du XIXème siècle. Une transformation profonde de la pédagogie s'imposait comme de plus en plus urgente.

Un siècle auparavant déjà, l'Ordre de l'Oratoire, Ordre fondé en France, en 1611, par le Cardinal de Bérulle, avait édifié, en face de l'enseignement classique des Jésuites, un enseignement plus moderne et aussi plus national. Il conseillait l'utilisation de la langue française dans les petites classes (la latin n'étant employé qu'à partir de la quatrième) il introduisait l'enseignement des mathématiques, de la physique, des sciences naturelles et une chaire spéciale était accordée à l'histoire.

Dans la seconde moitié du XVIIème siècle, une évolution sensible se manifeste, en France, dans l'enseignement. Descartes, dans le Discours de la Méthode, en 1637, avait condamné l'ancienne pédagogie; si sa doctrine avait été rejetée officiellement, elle n'en exerçait pas moins une influence profonde sur l'esprit public. On peut dire que Descartes avait indirectement posé le principe d'une réforme de la pédagogie. Toutefois, il ne s'intéressait qu'aux connaissances ayant un caractère logique et rationnel. Il en était de même de Malbranche, qui répudiait l'histoire et la géographie, les "descriptions", pour ne retenir que les sciences de démonstration. Ce

n'est que sous l'influence de la philosophie expérimentale anglaise de Bacon, Locke, Newton, que la pédagogie s'efforcera de s'orienter vers le réalisme scientifique et la technologie.

À côté de ces modifications de doctrines, nous assistons, à la même époque, au développement de tendances allant dans le sens d'une certaine démocratisation de l'enseignement et insistant sur l'importance de l'éducation des filles. La fin du XVII^{ème} siècle et le début du XVIII^{ème} avaient vu naître et se développer, en France, l'oeuvre et l'influence de Jean Baptiste de Lussalle (1651-1719), fondateur de l'Institut des "Frères des Ecoles chrétiennes", ordre fondé en 1680 et qui se consacrait à l'éducation des enfants du peuple enseignement sans latin, portant, avant tout, sur la religion, la lecture, l'écriture et le calcul.

En 1688, Fénelon écrivait le Télémaque, qui fut un des livres préférés de Goethe enfant. Il y posait le principe de l'instruction publique, "les enfants appartenant moins à leurs parents qu'à la République, doivent être élevés par l'Etat. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte de Dieu, l'amour de la patrie et le respect des lois".

Précepteur du Duc de Bourgogne, Fénelon mit au point une méthode "attrayante", s'appuyant sur la "curiosité", nous dirions aujourd'hui l'intérêt, que l'enfant peut manifester pour une acquisition. Ce ressort indispensable de la pédagogie sera évoqué, également par Goethe. En 1687, Fénelon termine son "Traité de l'Éducation des Filles", composé pour la Duchesse de Beauvillier mère de huit filles. C'est par cet ouvrage que Fénelon peut être considéré comme le principal fondateur, en France, de l'éducation des Filles. Il ne se borne pas, en effet, à donner quelques conseils, mais il met au

point tout un ensemble de directives, une méthode de formation permettant, en s'appuyant sur la psychologie de l'enfant; de préparer la jeune fille à son rôle d'épouse et de mère, au terme d'une éducation féminine appropriés. La femme n'a point à gouverner l'Etat ou à faire la guerre, ni à entrer dans le ministère des choses sacrées. Ni la politique, ni la jurisprudence, ni la philosophie, ni la théologie ne lui conviennent donc. Par contre, elle aura sa maison à diriger, son mari à rendre heureux, ses enfants à bien élever. Or, il n'est pas besoin d'érudition pour conduire une maison ou élever des enfants, quelques connaissances intellectuelles suffisent. Aussi l'éducation morale et quelques talents pratiques doivent prévaloir sur le savoir désintéressé. Cette position que l'on qualifierait aujourd'hui, d'antiféministe, avait déjà été, d'ailleurs, celle de Molière.

Il ne nous appartient pas de suivre, ici, l'évolution des idées pédagogiques, en France, au XVII^e et au XVIII^e siècles. Rappelons, toutefois, les efforts accomplis par les hommes de la Révolution, pour résoudre le problème de l'éducation et leur souci d'appliquer une pédagogie conforme à une conception de l'homme, qui était celle de la Renaissance, mais élargie, amplifiée et affranchie de la scolastique médiévale.

Avant d'étudier l'évolution des idées pédagogiques en Allemagne, il est indispensable de mentionner l'oeuvre de l'Anglais John LOCKE (1632-1704), pour le caractère moderne de ses conceptions de l'éducation. John Locke avait étudié les sciences naturelles et la médecine, avant d'être précepteur. Dans son "Essai sur l'entendement humain" (Essay on the human Understanding) commencé en 1670 et terminé en 1680, il soutenait que l'expérience était la source de toute connaissance, qu'il n'y avait pas d'idées innées, sauf le désir du bonheur, que rien n'était dans la compréhension qui ne soit passé

par les sens (sensualisme), d'où l'importance capitale à accorder à l'éducation.

Dans ses Pensées sur l'Education (Some Thoughts concerning Education-1693), Locke traite de la formation des jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie, par des précepteurs qualifiés. Le but recherché est à la fois, la vertu et l'utilité. Telle sera, en partie, la conception pédagogique dernière de Goethe; par là est obtenu le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Une bonne éducation doit assurer "un esprit bien réglé et un corps en bonne disposition, conditions nécessaires et suffisantes du bonheur" le rôle de l'éducation sera primordial, car la plupart des hommes "sont bons ou mauvais, utiles ou inutiles, à la société, par l'éducation qu'ils ont reçue. C'est de là que vient la grande différence des hommes" (Pensées-Tra duction Coste 1711, p.2).

De là découle la nécessité d'une éducation physique, car Locke ne fera pas de la culture intellectuelle, de l'acquisition des connaissances le but de l'éducation. Il est le premier pédagogue moderne à avoir traité, avec une compétence médicale, des problèmes de l'éducation physique, qui aura pour but, l'endurcissement du corps, condition première de la santé. L'idéal de Locke est voisin de l'idéal grec : un esprit sain, dans un corps sain. Nécessité de l'endurance, nourriture simple, beaucoup de sommeil, un lever tôt, un coucher dur, des vêtements commodes; il faut laisser à la nature le soin de former le corps, comme elle croit devoir le faire. On a déjà l'impression d'entendre la voix de Rousseau.

Quant à l'éducation morale, elle consistera en une prise de position personnelle de l'élève en face de Dieu, par la prière; pas de règles morales, mais un entraînement constant à la conduite morale. On ne com-

mence jamais trop tôt à former l'âme des enfants, à la disposer " à ne rien faire qui ne réponde à la dignité et à l'excellence d'une créature raisonnable" (op.cit.p.13). Pas de châtements corporels, mais des récompenses et des peines qui touchent à l'honneur et à l'infamie. La conception disciplinaire en cours dans la Province Pédagogique de Goethe, est voisine des de Locke dans ce domaine, mais Locke va plus loin, jusqu'au principe du "self government".

Locke méprise les études qui ne préparent pas directement à la vie . L'éducation intellectuelle ne sera qu'un moyen d'atteindre la formation morale, les connaissances ne formant pas l'essentiel de l'éducation. Locke leur assigne pour but, toutefois, l'utilité pratique dans la vie, contre tout formalisme et toute érudition. Mais de toutes les choses nécessaires à la vie, Locke met le savoir au dernier rang, après la connaissance de Dieu, la vertu, la prudence, la civilité et la politesse. Quand l'enfant sait lire, écrire et dessiner, il s'exerce à perfectionner sa connaissance de la langue maternelle, puis s'initie à une langue étrangère (le français), il n'apprendra le latin qu'ensuite, et à la manière d'une langue vivante, c'est à dire par la pratique et non par la grammaire, conception pédagogique que Goethe retiendra dans sa Province Pédagogique.

Les sciences de la nature et les sciences de l'homme doivent prendre la place des Humanités classiques: arithmétique, géométrie, astronomie, géographie, histoire, morale, droit civil et naturel, législation nationale, figureront au programme des études, et Locke annonce Rousseau, en conseillant d'enseigner, au jeune homme, un métier, un "métier mécanique, qui a besoin du travail de la main". Le disciple sera appelé à voyager, non seulement pour se perfectionner en langue étrangère, mais pour "se rendre plus sage et plus prudent, en conver

sant avec des hommes et des peuples qui n'ont, ni le même tempérament, ni les mêmes moeurs"; il voyagera avec son précepteur, à partir de seize ans, seul, après vingt et un ans. Ce thème du "voyage formateur" sera repris par Rousseau, et Goethe s'en inspirera dans les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm Meister. Ce dernier, adulte, ne voyagera pas avec un mentor, il sera, néanmoins "téléguidé" par une société maçonnique, à orientation pédagogique.

L'influence de Locke sur l'évolution de la pédagogie ne saurait être sous-estimée; il est à la base du rationalisme expérimental, qui suppose "l'abandon de la méthode déductive, la condamnation du verbiage et de l'étude des mots sans les choses, l'expérience comme point de départ de toute étude, l'enseignement par les choses et par l'observation directe, l'école de la vie pour la vie" (Chateau, "Les grandes Pédagogues", p.142/143). Toutefois, cette pédagogie reste étroitement aristocratique, puisqu'elle repose sur l'emploi d'un précepteur par élève, comme le conseillera également Rousseau, mais pour d'autres raisons.

Si nous avons exposé, un peu longuement peut-être, les idées pédagogiques de Locke, c'est que, sur de nombreux points, les conceptions de Goethe sont, nous le verrons, assez voisines: nécessité de l'éducation physique pour acquérir l'endurance du corps, place réservée à l'utilité dans l'éducation, nécessité de rendre l'adolescent utile à son pays, enseignement d'un métier, les connaissances théoriques, la culture générale ne tenant plus le premier rôle, étude des langues vivantes par la pratique et non la grammaire, rôle pédagogique des voyages, entraînement constant à la conduite morale, suppression des châtiments corporels, mais choix de récompenses et de peines touchant à l'honneur et à l'infamie. Nous avons trouvé l'application de ces notions dans la "Province Pédagogique".

La PENSÉE PÉDAGOGIQUE ALLEMANDE DE LA RÉFORME
AU XVIIIÈME SIÈCLE.

Dans son 'Dictionnaire Pédagogique', F. Buisson écrivait que l'Allemagne était la terre classique de la pédagogie et le berceau de l'école primaire et que si l'on cherche les causes de ce développement particulier pris par l'école, on pourrait en indiquer trois principales; le protestantisme, le morcellement du pays en petits Etats, la présence de grandes Universités.

Depuis la Réforme, en effet, la pensée pédagogique n'a jamais été étrangère à l'âme allemande. L'Allemagne, à la fin du XVème et au début du XVIème siècles connaissait un vif essor économique. Le commerce des villes était actif et la bourgeoisie aisée ressentait le besoin d'un enseignement adapté à l'époque. Luther, qui avait débuté par l'enseignement dans la carrière ecclésiastique, a été sensible aux conséquences pédagogiques de son activité de réformateur. La réforme de l'Eglise impliquait, en effet, une réforme de l'éducation, puisque chaque chrétien devait pouvoir interpréter les Ecritures, ce qui entraînait l'obligation de créer un enseignement pour tous. Aussi n'est il pas surprenant de trouver dans de nombreuses oeuvres de Luther Lettre à la noblesse chrétienne de nation allemande (1520), Lettre aux Conseillers de toutes les villes d'Allemagne (1524), et dans certains écrits de Mélanchton comme les Instructions aux Visiteurs de la Saxe Electorale (revu par Luther), ou dans le Sermon sur la nécessité de mettre les enfants à l'école, un programme complet de réforme de l'enseignement, portant sur tous les niveaux, et particulièrement sur les écoles élémentaires et les Universités qui sont à réorganiser complètement.

Luther réclamait, avant tout, la création immédiate d'écoles chrétiennes, pour tous les enfants, (il organisa, lui-même celle d'Eisleben, sa ville natale) . Il proclamait le principe de l'obligation scolaire et soumettait les écoles au contrôle des princes, chose impensable en pays catholique. L'enseignement ne devait pas être réservé aux garçons, mais être donné également aux filles. Sans entrer dans le détail des programmes, notons la place importante, la seconde après la théologie, accordée à la musique par Luther.

De son côté, Melanchton s'efforçait par ses écrits pédagogiques, d'orienter l'enseignement vers une culture générale, encyclopédique, rejetant toute formation technique et utilitaire.

La fusion entre les mains du Prince de l'autorité temporelle et spirituelle favorisa, en Allemagne, le développement des écoles, sous la direction unique de l'Etat. Bien plus tôt qu'en France, et dans les autres pays d'Occident, l'obligation scolaire fut proclamée en Allemagne (dès 1619 à Weimar par Ordonnance). En 1642; la Méthode des Ecoles (Schulmethodus) du duc Ernest Le Pieux, a Gotha, rédigée sous l'influence de Comenius, étendait l'instruction à la classe paysanne. Au siècle des Lumières, la presque totalité des souverains mettra sur pied une éducation d'Etat, qui comprend l'instruction élémentaire, moyenne et supérieure (en Hanovre, en Brunswick, en Saxe, à Trèves, à Mayence).

A la Réforme, avait succédé la Contre-Réforme, en Allemagne comme en France, dans les pays demeurés catholiques; elle se manifesta, dans le domaine de l'enseignement, par la création et le développement des collèges de Jésuites. Mais l'action pédagogique se portera alors, presque exclusivement, sur l'enseignement post primaire. Le premier établissement de cet ordre fondé en Alle

magne, le fut à Cologne, en 1544, par le père Lefévre. Les Jésuites ne se sont réellement intéressés ; ni à l'enseignement primaire, ni à l'enseignement supérieur, mais à l'enseignement moyen, que nous appellerions, au jourd'hui, secondaire. Nous avons signalé, plus haut la pédagogie si efficace des Jésuites. Indépendamment de son rôle dans la défense de la foi catholique, leur enseignement correspondait aux besoins d'une bourgeoisie enrichie et désireuse de participer activement aux grandes charges publiques. C'est de leurs collèges que sortirent les membres du Parlement, des professions libérales, des administrations de l'Etat. Ces collèges présentaient, toutefois, une lacune grave, ils négligeaient les sciences expérimentales, l'histoire, les langues et littératures modernes.

Si, en France, les Universités n'évoluèrent guère jusqu'à la Révolution, au point que le mouvement scientifique ait dû se faire en dehors d'elles, et que, contrairement à ce qui s'était passé au Moyen Age et à ce qui se passera au XIXème et au XXème siècles, aucun professeur d'Université n'a joué un rôle important dans la vie intellectuelle de son époque, il n'en a pas été de même en Allemagne, protestante du moins où les Universités, fondées au XIVème et XVème siècles, (Heidelberg en 1386, Leipzig en 1409, Tübingen en 1477 Wittenberg en 1502) ont été des foyers d'activité spirituelle intense; et elles s'associèrent au progrès des sciences et des sciences de l'homme, en particulier

En pays protestant, l'effort amorcé, en faveur de l'enseignement primaire, démocratique, ne cessa de se poursuivre, débordant même sur le second degré.

L'oeuvre d'Auguste Hermann FRANKE (1663-172) est significative à ce sujet. Franke était né dans la ville libre hanséatique de Lübeck, il poursuivit, pen-

dant trente cinq ans une carrière pastorale et pédagogique à l'Université de Halle, après avoir enseigné, en 1684, à l'Université de Leipzig. Il assurait, en même temps, le service religieux d'une paroisse. C'est dans ce lieu, qu'il créa une école pour pauvres, dont le développement fut tel, sous forme d'internats multiples, qu'à la mort de leur fondateur, l'oeuvre de Franke comptait de 4000 à 5000 élèves fréquentant des écoles primaires et secondaires (écoles latines), et le Pädagogium, inauguré en 1713. Dans cet établissement, étaient enseignés, l'allemand, le français, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la géographie, l'histoire, la botanique, l'anatomie, les principes de la médecine. Un jardin botanique, un musée d'histoire naturelle, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, une école de dessin, de peinture, de modelage, des ateliers de tourneurs et polisseurs de verre, étaient adjoints à cet établissement. Franke avait su équilibrer le "classique" et le "moderne", et donner à l'enseignement scientifique la place qui lui appartient. Il soulignait, d'autre part avant Rousseau, l'intérêt présenté par l'apprentissage d'un métier manuel et il conseillait la visite d'ateliers. Ces idées fécondes, nous les trouverons, en partie, chez Goethe.

Bien que Franke fut considéré comme piétiste, son oeuvre s'inscrit dans la ligne d'un réalisme pédagogique, particulièrement net, à la fin du XVIIème siècle, réalisme qui est la conséquence du développement des sciences de la nature, et de leur place dans la philosophie des lumières. Les pédagogues voulaient instituer un enseignement d'un niveau supérieur à l'école primaire, (Volksschule), mais moderne, et par là différent de l'école latine.

Dans l'étude du développement de l'éducation en Allemagne, une place de choix doit être accordée

à la Prusse. Dans le domaine de l'enseignement supérieur, Frédéric Ier avait fondé une Académie des Arts et une Académie des Sciences, puis l'Université de Halle, qui, sous l'influence de Franke, Thomasius et Wolff, devint le modèle des universités modernes, l'enseignement scientifique y ayant le pas sur les Humanités classiques. Mais c'est dans l'enseignement primaire que les réalisations prussiennes étaient le plus à l'avant garde. Dès 1717, l'obligation scolaire était instituée et des sanctions prévues pour les parents réfractaires. En 1736; les Principia REgulativa organisaient l'enseignement primaire. Mais c'est sous Frédéric II que cet enseignement prit un essort remarquable, plaçant la Prusse à la tête de Etats européens, dans ce domaine.

En 1747, on vit s'ouvrir, à Berlin, sous la direction de Julius HECKER, disciple de Franke, une école que nous appellerions, de nos jours, école d'enseignement moderne, et qui se nommait "Ekonomische, mathematische Realschule"; elle était orientée vers le "pratique", destinée à préparer les élèves à la vie; on y utilisait déjà les modèles réduits, on faisait visiter aux élèves les ateliers des artisans, on soignait l'enseignement de la langue nationale, l'allemand, parallèlement à l'étude des langues vivantes.

La "Realschule" de Hecker, ouverte en 1746, déclarée "Etablissement Royal" en 1748, offrait un plan d'études comprenant toutes les branches qui pouvaient être de quelque utilité dans la vie pratique. Hecker aurait voulu danner, dans son établissement, un enseignement technique universel. Felbiger vint à Berlin visiter l'école de Hecker et s'inspira de ses méthodes.

L'établissement de Hecker comptait déjà une section féminine, bien que Frédéric le Grand considérât comme inutile de donner un enseignement aux jeunes filles. Trait particulièrement moderne, cette école possédait

une bibliothèque, une pharmacie et elle éditait un journal.

Une pédagogie ne se réformant que par la formation de ses enseignants, une école normale fut adjointe à cette institution, un "Schulmeisterseminar für die Kurmark" en 1748, toujours sous l'impulsion de Hecker, qui fut appelé sur l'ordre de Frédéric II, à rédiger le fameux Règlement Scolaire Royal de Prusse, ((das Königlich-Preussische General landschulreglemen promulgué le 12 août 1763. Cette ordonnance visait, avant tout, à former la jeunesse de cinq à treize ans, voire quatorze ans, dans la crainte de Dieu, et la connaissance des notions indispensables (im wahren Gottes furcht und anderen nötingen Dingen") au moyen de la religion, de la lecture, de l'écriture, du calcul, grâce à une discipline stricte, à l'action de maîtres diplômés (ce ne fut pas, hélas, toujours le cas) sous le contrôle d'inspecteurs. En 1765, une adaptation de ce règlement organisait les écoles en Silésie.

Comme plus tard le fit Napoléon, le souverain prussien voyait dans l'école, par l'enseignement de la religion et de la discipline civique, "l'instrument par excellence moral et politique des sujets". Malheureusement cette réforme, remarquablement moderne, dans son esprit, se heurta à de redoutables obstacles: d'abord le manque de maîtres qualifiés (et la regrettable idée de Frédéric de faire de vieux soldats des instituteurs), ensuite la résistance des paysans, peu disposés à se priver de leurs enfants lors des travaux ménagers et agricoles, enfin l'opposition des paroisses et des nobles à contribuer financièrement à l'entretien des écoles, la noblesse considérant, entre autre, que des paysans illettrés étaient plus dociles.

Pendant que l'éducation populaire s'effor-

çait de développer le sens de la grandeur allemande, les collèges et les Universités de Prusse étaient fréquentés par les enfants de la Bourgeoisie et s'apprétaient à jouer un rôle important dans la formation de l'élite allemande.

Ignace de FELBIGER, né en 1724, prélat catholique, fut le réformateur des écoles en Silésie et en Autriche. Après s'être inspiré de la Realschule de Hecker à Berlin, il fonda des écoles nouvelles, publia des livres classiques et réforma les écoles populaires. A la demande du gouvernement prussien, il réorganisa les écoles en Silésie, et rédigea le Règlement pour les écoles catholiques du Duché de Silésie et du Comté de Glatz en 1765. Sa méthode s'efforçait, luttant contre le "par coeur", d'abord de faire entrer dans la mémoire non pas seulement des mots, mais des choses, ensuite d'exercer l'intelligence et d'éveiller la réflexion, puis d'expliquer la raison des choses et de la faire comprendre, enfin d'exercer les élèves, au moyen de demandes et de réponses. Il voulait n'enseigner que des choses utiles, et les enseigner en vue de la vie pratique, préparer, par là, la formation de gens laborieux, éclairés et moraux. L'étude devait être rendue agréable et aussi peu pénible que possible. Il avait mis au point un classement par tableaux, de tout ce qui doit être enseigné.

A la demande de Marie Thérèse, Felbiger se rendit à Vienne où il devint Directeur Général de Ecoles des Etats Autrichiens, en 1774. Il rédigea alors un règlement général rendant l'enseignement obligatoire, et fixant un plan d'études. Avant de mourir, en 1788, Felbiger occupa ses dernières années à réformer les écoles hongroises. Il faut noter qu'il s'était, également, intéressé à l'enseignement technique, introduisant l'horticulture, l'industrie de la soie, créant tissages et filatures.

Les réformes se poursuivirent après les guer-

res napoléoniennes , par la réforme du ministre Altenstein, qui renforça le système pédagogique prussien par l'Ordonnance de 1819 et l'exemple de la Prusse fut suivi par de nombreux Etats allemands.

Signalons, au passage, qu'un mouvement de réforme pédagogique se manifeste, à la même époque, en Pologne, à l'instigation de Stanislas KONARSKY. Ce dernier, né en 1700, avait compris qu'une réforme politique passait par une réforme de l'instruction. Il séjourna en Italie où il enseigna à Rome. De retour à Varsovie, il fonda un collège pour les enfants nobles. Auteur de nombreux ouvrages pour réformer l'enseignement, il se proposait comme but de former à la fois des chrétiens et des citoyens. Il introduisit dans ses programmes, certes la langue et la littérature polonaise, mais également l'histoire nationale et universelle, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, l'histoire naturelle, la physique et la politique. Les écoles paroissiales et élémentaires se multiplièrent et se transformèrent sous son influence. Il réforma les écoles des "piaristes" ordre auquel il appartenait.

C'est également à cette époque, que fut fondée en Pologne la première École Pratique des Arts et Métiers à Opole, en 1761, par le frère de Konarsky. Quelques années plus tard, en 1773, la suppression de l'Ordre des Jésuites fournit l'occasion d'une réorganisation totale des écoles en Pologne.

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, l'école avait, pour objet, avant tout, de former de "pieux sujets". Avec le rationalisme et le nationalisme venus d'Angleterre via la France, un mouvement nouveau apparaît en Allemagne avec l'"Aufklärung". L'esprit devra être libre de tout préjugé de toute superstition et erreur. La raison, (der gesunde Menschenverstand), la ratio latina sera déterminante. La foi révélée et l'autorité de la Bible seront

remplacées par une religion de la nature et de la raison (Natur- und Vernunftreligion), la morale naturelle succédera à la morale biblique, la royauté par la grâce de Dieu cédera la place à l'idée d'un État à base naturelle (Nation-Staat), émanant d'une sorte de contrat garantissant les droits de l'individu. Une telle transformation dans le domaine de la politique et de la philosophie, ne pouvait rester sans répercussion sur le plan de la pédagogie. L' Aufklärung apportait des conceptions nouvelles et fructueuses : la notion de tolérance, mise en valeur par Lessing dans 'Nathan le Sage', et qui est conforme aux idées politiques de Frédéric le Grand, l'amour universel, que l'on trouve dans la conception herderienne de l'Humanité, mais également l'intérêt pour les sciences naturelles, la géographie, les mathématiques, le goût pour l'élargissement de connaissances, l'amour de la langue maternelle, le sens de l'observation, le goût de la pédagogie, le respect de l'indépendance et de la personnalité de l'élève. Ce courant multiforme auquel déjà Montaigne d'ailleurs appartenait, réunissait Bacon et Descartes. Venu d'Angleterre, il se répandit en France avec Voltaire, les Encyclopédistes, Diderot et d'Alembert. En Allemagne, ce mouvement demeura "modéré", chez Lessing, Kant et Herder, puis chez Goethe et Schiller.

Mais il nous faut maintenant revenir en France, pour examiner l'oeuvre de Rousseau, oeuvre dont l'influence fut déterminante pour l'évolution des idées pédagogiques dans toute l'Europe et particulièrement en Allemagne.

L'EMILE ET LES IDEES PEDAGOGIQUES DE J.J.ROUSSEAU.

En 1762, parut l' Emile de ROUSSEAU, ce fut le grand événement pédagogique du siècle, dont l'influence fut immédiate, tant en France qu'à l'étranger. Certes, l'oeuvre de Rousseau n'a pas suscité de trans-

formation radicale des systèmes pédagogiques de son époque, mais sa pensée a influencé profondément tous les pédagogues contemporains.

Toute sa vie, Rousseau s'est préoccupé du problème de l'éducation, s'intéressant davantage à la "philosophie de l'éducation" qu'à telle ou telle technique d'enseignement en particulier.. C'est plus un stratège qu'un tacticien de la pédagogie, malgré les conseils précis qu'il donne parfois sur l'enseignement de certaines disciplines. Il a lui-même indiqué qu'il s'était contenté de "poser des principes", et que son but "n'était point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer des maximes générales". L'Emile dépasse le domaine pédagogique, il forme un tout avec les autres oeuvres de Rousseau, on peut dire qu'il est la traduction, en pédagogie, de ses idées philosophiques, politiques, morales et religieuses. Rousseau déclare lui-même que sa véritable étude est celle de la condition humaine. Il veut, à la fois, former l'homme et l'intégrer dans la société humaine, suffisamment armé, pour échapper à la corruption de celle-ci. Le Contrat social avait pour but, de constituer une société rationnelle, en se situant sur le plan du collectif. L'Emile poursuit ce même idéal, mais en se situant sur le plan individuel; il s'efforcera de constituer un homme social, selon les règles de la nature, un homme capable de prendre, dans la cité, la place exacte qui est la sienne.

Bien que donnant à Emile une éducation assez individualisée, puisqu'il le confie à un précepteur, Rousseau n'était pas hostile à une éducation par des institutions publiques, à une instruction de genre communautaire, mais en accord avec le Contrat. Dans Le Gouvernement de Pologne, il déclare qu'il appartient à la Loi, de régler la matière, l'ordre et la forme des études. Il demeure, ainsi, dans la ligne de Platon qu'il admire. Malheureusement, rares sont les peuples qui peuvent se

permettre un tel système d'éducation. Pour échapper à la corruption de la société, il faudrait une cité d'hommes libres? Aussi lisons nous, dans l'Emile l'Institution publique n'existe plus et ne peut plus exister, parce qu'où il n'y a plus de patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens"(p.10). Pour obtenir une réforme générale, il faut commencer dans le milieu limité de certaines familles, d'où la formation d'Emile et de Sophie. car toute réforme des moeurs publique, passe par une réforme des moeurs domestiques. On ne peut donc que souligner le but social des réformes proposées par Rousseau et l'Emile vient en effet à la suite d'ouvrages , le Discours, la Lettre à d'Alembert, le Contrat, consacrés à la Cité.

La pédagogie de Rousseau est, avant tout, fonctionnelle, l'éducation devra s'adapter à chaque âge, en tenant compte des intelligences, des tempéraments, des caractères. Parmi ceux-ci, certains s'annoncent presque dès la naissance, d'autres se révèlent beaucoup plus tard, mais aucun ne peut être radicalement transformé. Par conséquent, il ne s'agit point de "changer le caractère et de plier le naturel" mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller. C'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il est capable d'être et "l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation (Emile V). Goethe a retenu cette idée moderne du respect du caractère propre de chaque enfant et de la nécessité, pour l'éducateur de le développer selon son propre sens. Les précepteurs de la Province Pédagogique, étudient soigneusement chaque élève, avant de décider de la formation à lui donner, afin de respecter sa nature.

Mais pour Rousseau, la route de la nature est, en même temps celle du bonheur, car la nature coïncide avec la vertu, et la vertu avec le bonheur. Pour Goethe, au contraire, ce sera dans la limitation, dans le renoncement, que l'homme, en s'adaptant aux règles de la

société, trouvera le bonheur. Toutefois, sous une apparente divergence, les deux points de vue ne sont pas aussi éloignés qu'on pourrait le penser, car Rousseau n'est pas pour une pédagogie du laisser faire. Il faut, selon lui suivre les forces naturelles, mais l'homme vraiment libre, ne veut que ce qu'il peut, il obéit, dans l'état de nature, à la nécessité, et, dans l'état-société, à la loi de la cité. Comme les héros de Goethe Emile saura se plier, lui aussi, à la loi du devoir.

Malgré tout, Rousseau, persuadé de la perversion de la société, ne veut intégrer l'enfant dans la vie sociale que le plus tard possible. Il souhaite placer une défense, une enceinte, autour de lui, pour le mettre à l'abri; par là, il n'est pas très éloigné du principe des internats chez les Jésuites. Pour Rousseau, il faut toujours "retarder le plus possible" l'enseignement proprement dit et non seulement la socialisation : on gagne du temps en en perdant (Livre II, p.82, 83 et 84). Pas de lecture dans la petite enfance, un seul livre avant quinze ans, pas de contacts précoces avec le monde social

Le Vème livre de l'Emile est particulièrement important, car c'est celui de l'insertion sociale de l'élève. Rousseau retarde le mariage d'Emile, pour le faire voyager; il souligne, par là, que le devoir social passe avant la passion, comme la cité passera avant toute autre chose. L'élève devra donc se maîtriser, se dominer. Mais on peut se demander, si la liberté, telle que Rousseau la conçoit, ne finira pas par n'être que l'obéissance totale à la loi de la cité. Ne sera-t-elle pas une liberté trop réglée, trop soumise aux nécessités de l'intégration au groupe social ? Nous aurons à revenir sur ce point, particulièrement important, car Goethe, lui aussi, n'a pas complètement évité cet écueil.

Il est à noter combien grande fut l'influen-

ce de Rousseau, par son Emile, sur les projets pédagogiques de la Révolution française; Les Assemblées révolutionnaires ont examiné de nombreux plans de réforme de l'enseignement, visant à instaurer une éducation nationale: projet Talleyrand en 1789, projet Condorcet, en 1792. Mais déjà, un an après la parution de l'Emile, La Chalotais avait publié son Essai d'Education Nationale ou Plan d'Etude pour la Jeunesse, ouvrage traduit en allemand et que Grimm mentionne. Il proposait, dans ce livre, de faire de l'éducation des enfants une oeuvre de gouvernement, et de la rendre conforme aux moeurs du pays. Turgot, dans un Mémoire au Roi, proposait la création d'un Conseil de l'Instruction publique dès 1777. Mais l'influence de l'Emile dépassa rapidement les frontières de la France.

TROIS DISCIPLES DE ROUSSEAU EN ALLEMAGNE ET EN SUISSE:
BASEDOW, PESTALOZZI, FROEBEL.

Si l'Allemagne et la Suisse ont tenu, à la fin du XVIIIème siècle, une place particulièrement importante dans le développement et l'application de nouvelles doctrines pédagogiques, elles le doivent, principalement à trois disciples de Rousseau, Basedow, Pestalozzi, Fröbel et à quelques pédagogues moins importants mais relevant de la même école.

A la fin du XVIIème et au début du XVIIIème siècles, deux écoles pédagogiques se disputent l'enseignement en Allemagne, les protestants prenant pour le cathéchisme et les piétistes luttant contre le poids des dogmes.

BASEDOW était né à Hambourg, en 1723, il mourut à Magdebourg en 1790. Il fut théologien, et éducateur, précepteur dans le Holstein. Disciple enthousiaste de Rousseau, il projetait d'être le réformateur de l'enseignement en Allemagne, voire dans toute l'Europe. Il désirait, avant

tout, faire passer, dans la pratique, les théories de Rousseau. En 1752 déjà, deux ans avant l'Emile, il avait publié une thèse sur La nouvelle méthode d'Education, il y conseillait de donner à l'enfant, d'abord la connaissance des choses qui tombent sous les sens, au lieu de ne lui faire appréhender les objets qu'à travers les mots. En 1768, six ans après la parution de l'Emile, Basedow publiait ses Conseils aux philanthropes et hommes importants sur les écoles, les études et leur influence sur le bien public (Vorstellung an Menschenfreunde und vermögende Männer über Schulen, Studien und ihren Einfluss in die öffentliche Wohlfahrt). Il soutenait dans cet ouvrage, que le bonheur de l'Etat dépendait de la vertu des citoyens, et que celle-ci reposait sur l'éducation et l'enseignement, d'où il résulte que c'est un devoir pour l'Etat de prendre soin de l'enseignement.

Au point de vue religieux; l'enseignement prévu par Basedow, reposait sur les principes d'un déisme universel. Le programme annoncé, dans le premier numéro du Philanthropisches Archiv, déclarait que rien ne serait toléré qu'un chrétien, juif, musulman ou déiste ne puisse approuver. Les dogmes particuliers à chaque religion étaient enseignés par un ministre des différents cultes. Basedow réclamait, d'autre part, des écoles d'Etat, interconfessionnelles, mais où le clergé donnerait l'enseignement religieux et se limiterait à cet enseignement. Basedow faisait reposer l'éducation religieuse sur les principes du déisme universel. Sous la conduite de maîtres instruits et formés pédagogiquement, trois types d'écoles seraient à créer : écoles élémentaires (Volksschulen), écoles secondaires (Bürger-schulen) avec un peu de latin, Lycées (Gymnasien) après seize ans, et enfin Universités.

En 1770, Basedow, qui voulait réaliser les

idées contenues dans l'Emile, publia son Methodenbuch für Väter und Mütter der Familien und Völker . Il s'y propose de préparer les enfants à une vie socialement utile, dans un esprit patriotique et dans le bonheur, en s'appuyant sur les principes suivants: former le coeur avant tout, apprendre peu, mais dans la joie, et rien que des connaissances utiles, éviter le verbalisme, rechercher le concret; un peu de sciences naturelles, de mathématiques,, de physique, un enseignement de la morale, illustré par l'étude de l'histoire, des récits (Robinson). Basedow place l'enseignement du français après la septième et la huitième année, l'enseignement général étant donné, tantôt en allemand, tantôt en français et en latin. Il reproche au latin d'avoir créé l'encombrement des carrières libérales, il le réserve à ceux qui se destinent à la prêtrise, au droit et à l'enseignement. La religion sera enseignée aussitôt que possible de manière compréhensible à de jeunes enfants. Une éducation spéciale était prévue pour les filles.

La méthode pédagogique de Basedow découlait de certains principes : s'adresser, avant tout, au raisonnement, enseigner par l'aspect, ne point trop s'appuyer sur la mémoire, rendre l'étude attrayante en combattant l'ennui. Dans la pédagogie des langues vivantes, reléguer la grammaire à l'arrière plan, donner à l'éducation physique, une place importante. En 1771, Le Prince de Dessau, Léopold, Frédéric, François, intéressé par les problèmes d'éducation, confia à Basedaw, la réforme des écoles de sa principauté.

En 1774, Basedow publiait son Ouvrage élémentaire, recueil ordonné de toutes les connaissances nécessaires à l'enseignement de la jeunesse (das Elementar Buch, ein geordneter Vorrat aller nötigen Erkenntnis zum Unterricht der Jugend vom Anfang bis ins akade-

mische Alter). La même année, il ouvrait le 'Philanthropinum', à Dessau, établissement qui connut un succès éphémère de 1774 à 1776 et qui se proposait comme but de former des européens, des citoyens du monde et de les préparer à une existence aussi utile et aussi heureuse que possible; la séance inaugurale d'ouverture eut lieu le 27 décembre 1774. La discipline comportait des récompenses (bons points, décoration, participation à la direction) mais aussi des châtiments corporels. L'enseignement se faisait par la joie, en jouant. L'horaire journalier était strictement établi (7 heures pour le sommeil, 6 pour les repas et le délassement, une pour les rangements, 5 pour l'étude, 3 pour la danse, l'équitation, l'exercice... Il s'y ajoutait deux heures de travaux manuels. En 1776, Basedow tint, en grande pompe, un examen public, en présence d'un grand nombre d'invités de marque.

Si Kant s'enthousiasma pour le Philanthropinum, qu'il citait comme la seule vraie école expérimentale, Herder la compara à une serre, ou une étable pour oies humaines, et il n'aurait pas, disait-il, confié à Basedow des veaux à élever, à plus forte raison des hommes. Le caractère difficile de Basedow l'obligea à quitter la direction de son établissement en 1776. La direction fut assurée par CAMPE. Mais celui-ci quitta Dessau un an plus tard pour aller fonder, en 1777, un Institut à Trittow. Basedow devint, à nouveau directeur, jusqu'en 1779 avant de prendre, devant de nouvelles difficultés, une retraite définitive, en 1779 et transmettre la direction de l'Institut à Wolke, son disciple.

Ce fut de 1781 à 1784, que le Philanthropinum connut sa plus grande renommée. En 1782, il réunissait cinquante trois pensionnaires, issus de toute l'Europe. Mais son déclin fut des plus rapides, et, en 1793 il ferma ses portes, faute d'élèves. Toutefois, quelques établis-

sements prirent le nom de Philanthropinum mais ils ne connurent que des durées éphémères.

Il y aura lieu de revenir sur l'influence de Basedow sur Goethe. Goethe rencontra Basedow et fit même avec lui, en compagnie de Lavater, un voyage sur le Rhin en 1774. Dans Poésie et Vérité (Livre 14, p.24 et suivantes) Goethe remarque qu'il se trouvait placé entre les deux extrêmes, le messager de l'espérance chrétienne et l'apôtre d'une éducation assez "libre-penseur" avant la lettre. Chacun s'efforçait de l'attirer à lui. Plus tard, Goethe reprit pratiquement tout ce que Basedow avait, lui-même, pris à Rousseau., le souci de rendre l'enseignement vivant, conforme à la nature, pédagogie active, travail dans la joie, acquisition de connaissances avant tout utiles, étude des langues vivantes par la pratique, nécessité d'une réforme préalable de l'éducation, avant de parvenir à une réforme de la société. Mais Goethe n'admettait pas le désaccord existant chez Basedow entre sa pédagogie et sa vie privée.

Pour Goethe une harmonie est nécessaire entre la doctrine et la vie (Übereinstimmung von Lehre und Leben). Les défauts de Basedow n'échappaient pas à Goethe qui fit la satire du personnage dans "Hanswursts Hochzeit". D'autre part, bien que certains aspects de la Province Pédagogique rappellent le Philanthropinum, Goethe prit parti contre l'Elementarbuch dont il trouvait les gravures mauvaises du point de vue pédagogique, par suite de leur aspect touffu. Goethe eut l'occasion de visiter personnellement le Philanthropinum, sans pour cela être converti aux théories de Basedow.

CAMPE Après le départ de Basedow, la direction du Philanthropinum passa au pédagogue CAMPE, qui fonda lui-même plus tard, un établissement d'éducation à Hambourg. Sa pédagogie reposait sur la notion d'utilité (Nützlichkeitsprinzip), il prétendait que le mérite de

celui qui avait introduit la culture de la pomme de terre, ou inventé le rouet était supérieur au mérite de l'auteur de l'Odyssée ou de l'Illiade. Campe avait, également fondé, on l'a vu, un établissement d'éducation à Trittow, près de Hambourg. Il fut aussi le réformateur du système d'instruction du duché de Brunswick. Ecrivain, il a, de plus composé de nombreux livres pour les enfants : Nouvelle bibliothèque pour les enfants (6 volumes), Collection de voyages célèbres pour la Jeunesse (12 volumes), Nouvelle collection de Voyages célèbres pour la Jeunesse (7 volumes). Il écrivit même un Robinson Crusoé le Jeune, adaptation pour enfants du célèbre roman de Daniel Defoé. Ces différents ouvrages ont contribué, malgré leurs digressions morales ennuyeuses, à repandre des connaissances utiles et une morale saine.

SALZMANN, né en 1744, fut, lui aussi, un des principaux représentants du Philanthropisme. Fils de pasteur, pasteur lui-même, intéressé par les problèmes d'éducation, il écrivit en 1780 à Campe, souhaitant que les enfants puissent, pour devenir bons, être isolés complètement de la société ordinaire (conception proche de Rousseau) et élevés dans un cercle de camarades non pervertis., et sous la surveillance d'"hommes moralement bons". A partir de 1778, Salzmann publia de nombreux ouvrages pédagogiques: Récréations pour les enfants et les amis des enfants (Unterhaltunge für Kinder und Kinderfreunde), Les meilleurs moyens d'enseigner la religion aux enfants (Uber die besten Mittel, Kindern Religion beizubringen) en 1780, mais surtout le célèbre Livre de l'Ecrevisse (Krebsbüchlein), dont la forme ironique suscita le succès.

Entré en relation avec Basedow et ses collaborateurs, Salzmann fut engagé en 1781 au Philanthropinum de Dessau, où il fut chargé de l'enseignement de la

religion et de la morale chrétiennes. Ne pouvant supporter l'atmosphère conflictuelle de l'établissement, (due au caractère de Basedow) et persuadé qu'un établissement d'éducation serait mieux situé à la campagne que dans une ville (Goethe situera sa Province Pédagogique en milieu rural), il quitta Dessau, pour fonder, sur l'invitation du Duc Ernest II de Saxe-Gotha un pensionnat, à Schnepfenthal en 1784 établissement qui n'eut, au début, pour élèves que ses propres enfants. Il ne fonctionna normalement, avec une trentaine d'enfants, qu'en 1790. Peu à peu, la réputation de l'école grandit, devint même européenne, des enfants princiers la fréquentèrent et le nombre d'élèves atteignit cinquante. Tout en dirigeant son Institut, Salzmann publia de nombreux ouvrages pédagogiques dont son Conrad Kiefer, ou Méthode à suivre pour une éducation raisonnable des enfants (Conrad Kiefer, oder Anweisung zu einer vernünftigen Erziehung der Kinder). En 1806, il composa, pour les éducateurs son livre Des Fourmis.

La pédagogie de Salzmann est proche de celle de Locke et de Rousseau, elle annonce Pestalozzi. Son Institut de Schnepfenthal, était déjà, par son plan d'études voisin des futures Realschulen. Goethe connut Salzmann, Dietmar raconte une conversation datant de 1786, avec Goethe, qui avait alors trente sept ans, et qui lui fit part des discussions pédagogiques qu'il avait eues avec Salzmann à propos de l'utilisation d'une lanterne magique, pour l'enseignement des sciences et l'étude du milieu en géographie.

ROCHOW Les philanthropistes négligeaient assez l'éducation du peuple au profit de celle des enfants de classes aisées. Ce fut à Rochow, appelé le Pestalozzi du Brandebourg, que revint l'honneur d'essayer sur les petits paysans de ses domaines, les théories pédagogiques de Basedow. En 1772, il publia un Essai de Manuel Scolaire

re pour les enfants de la campagne (Versuch eines Schulbuches für Kinder der Landleute), puis, en collaboration avec son secrétaire Heinrich Julius BRUNS, des 'Instructions pour les Instituteurs ruraux' (Instruktion für die Landschulmeister). En 1776, parut son Ami des Enfants (Kinderfreund), livre de lecture pour les écoles rurales. Il mourut en 1805. Goethe ne semble pas s'être préoccupé de l'éducation du peuple, bien qu'il soit muet sur le recrutement social de la Province Pédagogique, mais il ressort de nombreuses réflexions qu'il était assez élitiste.

PESTALOZZI, né en 1746, mort en 1826, est presque exactement contemporain de Goethe (1749-1832), il est le second grand disciple de Rousseau, après Basedow, et on a dit qu'il tenait le premier rang parmi ceux qui ont contribué à fonder la pédagogie moderne. Après avoir étudié le droit et la théologie, il décide, sous l'influence de Rousseau, de devenir agriculteur. Après un échec il se tourne vers l'industrie et installe dans sa propriété de Neuhof, un atelier de filage du coton, où il faisait travailler des enfants pauvres, dont il assurait, parallèlement l'instruction. Cette tentative le conduisit à une déconfiture financière, voisine de la misère, en 1780. C'est alors que Pestalozzi tente une carrière d'écrivain et publie en 1781, Lienhard et Gertrude, livre "pour le peuple" (ein Buch für das Volk) qui fut un succès. Pestalozzi se rend, alors, à Leipzig et rencontre Klopstock, Wieland, Herder et Goethe. Toujours sous l'influence de Rousseau, il publie 'Christophe et Else', et Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain (Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechtes).

Comme Klopstock et Schiller, il est nommé citoyen français. Cette nomination est due sans doute aux succès de ses livres mais peut être aussi, aux relations

existant entre les francs-maçons français et l'Ordre des Illuminés" auquel Pestalozzi avait adhéré. L'Illuminisme, sur lequel nous aurons à revenir, en examinant les liens de Goethe avec la Franc-Maçonnerie, avait été fondé par Weishaupt en 1776, et s'était rapidement développé, insistant sur la nécessité de réformes pour conduire à l'émancipation sociale. Grâce à cette affiliation, Pestalozzi put entrer en relation avec le Comte de Zinzendorf, Ministre des Finances de Joseph II, dont il sollicita, en vain d'ailleurs, l'appui financier. Il s'élève au grade suprême des Illuminés en Suisse, puis, désabusé, quitte, presque aussitôt l'association (l'Ordre se désorganisa, d'ailleurs, dès 1784, à la suite de poursuites intentées contre Weishaupt et d'autres dignitaires).

Dans la quatrième partie de Lienhard et Gertrude, Pestalozzi avait esquissé un plan de réforme sociale. Après la création et l'échec d'un nouvel établissement pour orphelins à Stanz, il publie le plus célèbre de ses ouvrages pédagogiques Comment Gertrude éduque ses enfants (Wie Gertrud ihre Kinder lehrt). L'Institut que Pestalozzi avait créé à Burgdorf, fut transféré à Münchenbuchsee, avec FELLEBERG, comme Directeur (nous reviendrons sur ce pédagogue qui a fortement influencé Goethe) puis à Yverdon., où il fonctionna de 1805 à 1825, accueillant des élèves de toute l'Europe et même de l'Amérique. Sous l'influence de Fichte, le gouvernement prussien y envoya même trois jeunes gens se former au métier d'instituteuren étudiant, sur place, les méthodes de Pestalozzi.

La renommée de Pestalozzi ne cessa de grandir (bien qu'il ait eu de nombreux détracteurs, y compris Fellenberg). Disciple de Rousseau il croyait à l'innocence et à la bonté de la nature humaine, et voyait, dans la rénovation de l'éducation, la véritable solution à la

question sociale. Goethe partagera ce point de vue dans sa Province Pédagogique, crée pour fournir les hommes nouveau dont la société future aura besoin. Pestalozzi concevait l'éducation scolaire comme un complément à l'éducation domestique et une préparation à l'éducation par la vie "C'est la vie qui cultive" par le contact des hommes et des choses, par la vertu du travail quotidien. Pour Pestalozzi, la première découverte pédagogique fut celle de l'unité foncière de la formation générale et de la formation professionnelle.

Pour tirer le peuple rural de l'ignorance et de la misère, il souhaite une éducation joignant le travail manuel à l'acquisition des connaissances élémentaires, il voit, dans l'homme une triple nature: un être animal, social et moral. De même il y aura une religion animale, sociale et morale, la vraie religion étant la moralité, aussi peut-on écarter l'enseignement dogmatique. Dans Léonard et Gertrude, le pasteur renonce à prêcher et à faire apprendre aux enfants le catéchisme. Son enseignement conduira donc à laisser le dogme et à ne plus enseigner que la morale. On retrouvera cette conception dans la "Province".

En ce qui concerne l'éducation, Pestalozzi veut, comme Rousseau, la fonder sur la psychologie, mais en faisant plus de place à la raison. Hostile à l'éducation négative qui laisse à l'enfant le soin de tout redécouvrir, il devient de plus en plus didactique, partisan de procédés mécaniques d'acquisition des connaissances, s'appuyant sur les éléments premiers que sont le nombre, la forme et le langage. L'observation, l'intuition des choses est le principe de toute éducation, (die Anschauung muss das absolute Fundament aller Erkenntnis werden); Mais les connaissances sont acquises pour être appliquées, on doit connaître pour pouvoir agir (man muss alles wissen, um des Tuns willen).

A côté des connaissances on cultivera les aptitudes pratiques (Fertigkeiten) par l'application des facultés intellectuelles et physiques aux divers modes d'activité qu'exigent la vie sociale et l'exercice d'une profession. Dans la nouvelle école, ainsi réformée, les enfants travailleront de leurs mains à l'occupation que leurs parents ont choisie pour eux, et, en même temps, ils apprendront à lire, écrire et calculer. Pestalozzi, contrairement à Goethe qui ne vit pas le rôle des mathématiques, attribue une importance particulière au calcul comme moyen de former le jugement. Pour lui l'eau froide comme boisson et comme bain, la marche, le travail du jardin, de la cuisine, de des champs, la table de multiplication et les mathématiques, voilà ce qui conservera le sang allemand, le cerveau allemand et le courage allemand.

Si les réalisations pratiques de Pestalozzi débouchèrent toutes sur des échecs, son influence, comme théoricien de la pédagogie fut immense, et Fichte, dans ses Discours à la Nation Allemande (en 1807) lui rendit un hommage sans réserve. Le château de Berthoud où fonctionnait son école, devint un modèle pour des créations similaires, qui eurent lieu au Danemark, en France et en Amérique.

Goethe, dans son âge mûr, riche d'expériences et soucieux des problèmes d'éducation, s'est éloigné des théories visant à la production d'une culture générale. Il s'est alors rapproché de Pestalozzi, partisan du travail pour le travail, dans un programme d'action sociale. Pour lui, comme pour Pestalozzi, la compétence dans la profession, la conscience professionnelle, sont capitales et doivent être un des buts principaux de l'éducation

Incontestablement, la Province Pédagogique est à rapprocher de l'Institut d'Yverdon, en tant que

réalisation d'une "école nouvelle", où le souci de l'hygiène, du développement corporel, est joint à une morale fondée sur la discipline du travail et de la vie commune, et où l'enseignement proprement dit n'a pas une place exclusive, mais plutôt secondaire.

Quelques "disciples" de Pestalozzi.

Nombreux sont les pédagogues influencés, directement ou indirectement, par les idées de Pestalozzi. Bien qu'elle ne soit pas une spécialiste de l'éducation, Mme de Stael, elle-même, a consacré à l'Institut d'Yverdon, la plus grande partie de l'un des chapitres de son livre De l'Allemagne .

Parmi les "disciples" de Pestalozzi, citons d'abord, Frédéric DINTER (1780-1831). Pasteur, Dinter voulu travailler à la réforme de l'enseignement populaire, et fonda pour cela, des institutions, dont le succès attira l'attention sur leur créateur.. En 1797 il fut nommé Directeur de l'Ecole Normale de Dresde, poste qu'il occupa deux ans. En 1816, le gouvernement prussien le nomma conseiller scolaire, ce qui le conduisit à l'inspection des écoles d'une province. Dinter a cherché à introduire dans les écoles primaires les idées de Bazedow et de Pestalozzi. C'est sur la religion toute fois qu'il fonde l'éducation (il écrivit un Commentaire sur la Bible à l'usage des Instituteurs . L'oeuvre de Dinter représente 42 volumes.

Si Dinter était pasteur protestant, OVERBERG est un des principaux représentant de la pédagogie catholique en Allemagne. Il fut placé en 1783, à la tête de la Normalschule de Münster, et chargé de l'inspection des écoles primaires .

SAILLER (1751-1832), pédagogue catholique, lui aussi, élève des Jésuites puis Jésuite lui-même

mourut évêque de Ratisbonne. Appelé le "Fénelon allemand", il aimait les instituteurs et l'éducation populaire. Il écrivit, entre autres ouvrages, un livre de pédagogie pour les éducateurs (Über Erziehung für Erzieher).

Henri STEPHANI (1761-1850), que Goethe rencontra en 1792, et à qui il conseille de traiter les hommes, non d'après ce qu'ils devraient être, mais d'après ce qu'ils sont réellement, travailla à la réforme des écoles du Comté de Castell, puis il fut nommé conseiller scolaire en Bavière.

On pourrait citer également Baptiste GRASEH (1766-1841) qui se pencha sur le problème des sourds-muets, Wilhelm HARNISCH (1787-1864), Adolf DIESTERWEG (1790-1866) et beaucoup ^{de} pédagogues de moindre importance

On ne saurait prétendre que ces auteurs pédagogiques mineurs aient eu une importance capitale, dans l'évolution des idées et des théories sur l'éducation, mais leur nombre et leurs ouvrages prouvent l'intérêt général porté dans toutes les régions de l'Allemagne au problème de la formation de la jeunesse dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle. Deux, toutefois, méritent une mention particulière, par suite de l'action qu'ils ont exercée et exercent encore, sur la pensée pédagogique contemporaine. Il s'agit de Friedrich FROEBEL, et de Johann Friedrich HERBART.

FROEBEL (1782-1852) fut le fondateur de jardins d'enfants, dont il créa le prototype à Blaukenburg, dans le Harz en 1836, utilisant le jeu, comme moyen pédagogique. Il avait d'abord été engagé par le pédagogue Gruner, qui appliquait la doctrine de Pestalozzi dans l'école qu'il dirigeait. Désireux de connaître Pestalozzi lui-même, Fröbel se rendit à Yverdon, pour assister à des leçons, il rencontra le maître et revint si enthousiaste,

qu'en 1808, il y retourna, pour deux années, accompagné de trois jeunes gens, dont il était le précepteur et qu'il voulait former selon les principes de Pestalozzi.

Après avoir créé plusieurs établissements scolaires, qui connurent le même sort lamentable que la plupart des réalisations de Pestalozzi, il fonda, en 1816, l'"Institut Général Allemand d'Education", où il appliqua les doctrines qu'il exposera, plus tard, dans son livre 'L'Éducation de l'homme', publié en 1826. Fröbel voulait, avant tout, non pas amener les élèves à accumuler des connaissances, mais susciter et encourager, en eux, l'activité propre, en faisant appel à l'initiative personnelle. Pédagogie de l'action et du jeu, jouets éducatifs, jardins. Beaucoup plus jeune que Goethe, Fröbel ne peut avoir eu sur lui une quelconque influence, mais il était, toutefois, intéressant de le mentionner, car il appartient à cette génération de penseurs pédagogiques qui ont marqué l'éducation dans la première moitié du XIXème siècle.

Friedrich HERBART (1776-1841) professeur à Göttingen et à Königsberg, fonda dans cette ville un séminaire avec école d'application (Akademisches Seminar mit Übungsschule) en 1809, pour "être utile à l'amélioration de l'enseignement conformément aux principes de Pestalozzi" (um für die Verbesserung des Erziehungswe-sens nach Pestalozzis Grundsätzen nützlich zu sein). Ses principales oeuvres sont 'Pédagogie générale tirée des buts de l'éducation' (1806), 'La psychologie, comme Science, fondée sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques' (1825), et une 'Esquisse pour des Conférences pédagogiques' (1835).

Il faut maintenant examiner de près, les théories pédagogiques de FELLEBERG, qui eut sur la conception de l'éducation chez Goethe, une influence directe et incontestable.

Philippe Emmanuel von FELLEBERG, né à Berne en 1771, était un disciple de Pestalozzi, qui avait été très lié avec son père. En 1799, il acheta un domaine qu'il baptise Hofwyl, pour y appliquer ses connaissances d'agronomie et transformer par l'éducation les travailleurs de la terre. Il eût aimé créer trois Instituts, un pour les enfants pauvres, un pour les jeunes gens de la classe aisée, le troisième pour les enfants de la noblesse. D'accord, au début, avec Pestalozzi, il se brouilla avec lui, à plusieurs reprises.

En 1809, il ouvrit, à Hofwyl, un Institut Agronomique, pour l'éducation des jeunes gens destinés à prendre, plus tard, la direction d'une exploitation agricole, et, en même temps, une "Ecole d'Education scientifique, pour les classes supérieures. Cet établissement connut un vif succès. Fellenberg y reçut la visite ^{des} souverains de la Sainte Alliance. Il déclarait avoir découvert le moyen d'assurer la prospérité des Etats et la stabilité de l'ordre public, le problème à résoudre relevant de l'éducation. L'école conçue par Fellenberg avait pour but de rendre chaque classe de la société apte à ce qu'elle doit être, dans la position où elle se trouve, et chaque individu propre à remplir la place que la Providence lui a assignée par sa naissance. Ce qui n'est pas sans rappeler Platon, qui dans la République imposait à tous les citoyens de sa cité idéale, le désintéressement le plus absolu, l'abnégation de leur personne au profit des intérêts communs. Il assignait, à chacun une fonction selon sa force ou sa faiblesse, sans lui permettre d'en sortir; Fellenberg ne va évidemment pas si loin.

La Province pédagogique de Goethe reprend, parfois même à la lettre, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, les idées de Fellenberg, mises en pratique dans son Institut.

Johann, Gorrfried HERDER.

Herder naquit en 1744, en Prusse Orientale. Après des études de théologie, il fut, en 1763, nommé professeur au Gymnase de Königsberg, et, l'année suivante, pasteur à Riga et professeur à la Domschule. Pendant quatre ans, cette situation lui permit de connaître les défauts de l'organisation scolaire de l'époque. Il entreprit, alors, un voyage d'étude afin de découvrir les meilleures écoles de France, (il alla à Nantes), de Hollande et d'Allemagne. Il avait l'intention de fonder à son retour, à Riga, un institut d'éducation. Il profita, également, de ce voyage, pour perfectionner ses connaissances scientifiques.

En France, il étudia et admira les idées de Rousseau, dont l'Emile venait de paraître. Il connut, à Paris, Biderot et d'Alembert. En Allemagne, il rencontra Basedow à Hambourg, et Goethe à Strasbourg. En 1775, sur la recommandation de Goethe, il fut nommé Conseiller consistorial à Weimar, avec la mission d'inspecter tous les établissements d'instruction publique du duché. Il resta à Weimar vingt sept ans, jusqu'à sa mort, en 1803 et ne cessa de s'occuper des écoles. Il s'efforça de remédier au déplorable recrutement des instituteurs (anciens soldats, domestiques ou artisans) en créant une Ecole Normale. Il publia des manuels pour l'enseignement primaire, réorganisa les écoles rurales, et il s'intéressa, tout particulièrement, au Gymnase de Weimar.

Citons pour terminer Jean-Paul RICHTER, né en 1763, mort en 1825, qui décrit l'école de son époque et ses maîtres, dans son ouvrage 'Quintus Fixlein et dans La vie du joyeux maître d'école Maria Wuz. Sa principale oeuvre pédagogique est Lavana oder Erziehlehre, Goethe, qui avait lu ce livre, déclarait ne pouvoir dire assez combien ces pages étaient bonnes. Par ses théories pédagogiques, J.P.Richter contribua au renouvellement des

méthodes scolaires en Allemagne.

A côté des pédagogues , que l'on peut qualifier de "professionnels", le XVIII^{ème} siècle , dans sa seconde moitié, et le XIX^{ème} à son début, ont vu des écrivains et des philosophes s'intéresser à la pédagogie. Les philosophes qui étaient en Allemagne, à cette époque du moins, des philosophes se trouvèrent normalement conduits à se pencher, tout particulièrement sur les problèmes pédagogiques. Nous avons vu qu'il était de notoriété publique, à ce changement de siècle, que le système pédagogique nécessitait d'urgence, une refonte radicale, par suite du déclin de la doctrine scolastique en face du développement des sciences et des techniques et compte tenu des bouleversement politiques et économiques.

Emmanuel KANT (1724-1804) mérite d'être cité en premier. Certes, l'aspect pédagogique n'est qu'un aspect relativement secondaire de son oeuvre. Mais ce philosophe a eu, malgré tout, et non seulement par son Traité de Pédagogie ; une influence importante sur l'évolution des idées de son époque, sur l'éducation.

Son Traité de Pédagogie est un recueil des notes qu'il avait utilisées , pour le cours de pédagogie qu'il fit à l'Université de Königsberg. Ces notes furent publiées en 1803; Pour Kant, le maître ne doit pas enseigner "des pensées" mais "à penser". La connaissance de connaissances positives n'est que l'accessoire.. Avant d'être un théoricien de la pédagogie, Kant avait été un praticien puisqu'il avait exercé les fonctions de précepteur avant d'être professeur à l'Université.

Kant avait été , du premier coup subjugué par les idées de Rousseau. C'est par lui, dit il, qu'il

apprit à se débarrasser des préventions péétistes , dues à son éducation , contre les dispositions natives du coeur humain. Il avait ressenti, en 1762, une vive émotion à la lecture des livres de Rousseau, l'Emile et la Nouvelle Héloïse . Pour lui, comme pour Rousseau l'éducation n'a pas pour but de contrarier, mais de favoriser, en les guidant certes, les impulsions de la nature. C'est aussi sous l'influence de Rousseau, que Kant porta intérêt à l'éducation physique destinée à produire l'endurcissement du corps.

Le Traité de Pédagogie ne se présenta pas comme l'exposé, systématique d'une doctrine pédagogique, mais comme une suite de réflexions et d'observations. Pour Kant, l'homme est la seule créature qui soit susceptible d'éducation, en entendant par éducation les soins que réclame l'enfance, la discipline qui fait l'homme, l'instruction et la culture. Avec Platon et Rousseau, Kant estime que "c'est dans le problème de l'éducation que gît le grand secret du perfectionnement de l'Humanité. Deux choses peuvent être regardées comme les plus importantes et les plus difficiles, l'art de gouverner les hommes et celui de les élever. Or, on ne doit pas élever les enfants d'après l'état présent de l'espèce humaine, mais d'après un état meilleur, possible dans l'avenir., c'est à dire "d'après l'Idée de l'Humanité, et de son entière destination".

Kant, conscient de la nécessité d'une réforme pédagogique, voulait qu'elle s'appuyât sur des expériences, et non sur des théories. Il souhaitait la création d'écoles expérimentales, puis d'écoles normales. Nous avons vu qu'il s'était enthousiasmé pour le "Phalanthropinum de Basedow; et avait cru y voir la seule vraie école expérimentale existante. Il marquait, d'autre part sa préférence pour l'éducation publique, contre l'éducation domestique, se séparant ainsi de Rousseau,

du moins en apparence, puisque Rousseau ne préférait l'éducation par précepteur que par suite du caractère perverti de la société, caractère qui rend provisoirement nécessaire de soustraire l'enfant à son influence. Pour Kant, l'école publique a, sur l'école privée, l'avantage de mieux former le citoyen. Or, former un homme est affaire sérieuse et Kant combattrait la théorie du travail attrayant, il soulignera la valeur morale de l'effort. La pédagogie sera active, l'élève devra réfréner le côté sentimental de sa nature (qui ne peut que l'amollir), il sera conduit à développer ses possibilités de compréhension, en agissant, par l'action, le meilleur ^{moyen} de comprendre étant de faire.

Comme Rousseau, Kant estime que l'éducation doit comporter des paliers, les enfants ne devant être instruits que de choses de leur âge. Cette idée sera reprise par Goethe ; Avant tout, le but poursuivi sera l'éducation morale, car celle-ci fait gravement défaut, alors que la culture, pour elle-même, est abondamment répandue. Nous avons vu que Goethe rejoignait Kant par l'importance qu'il accordait, dans la Province Pédagogique, à la notion de respect de la dignité humaine, pour soi et pour autrui, respect s'étendant aux inférieurs, aux supérieurs et aux égaux. Le principe de "punitions morales", sur lequel insiste Kant, est également à l'honneur dans l'institution idéale imaginée par Goethe.

Kant reporterait volontiers l'éducation morale à un âge, où l'enfant serait plus mûr. Mais, compte ^{reçu} tenu fait que l'enfant entendra parler de Dieu, et sera témoin de l'exercice du culte, il est nécessaire de l'entretenir de la religion assez tôt.. Toutefois, on le mettra en garde contre le danger de n'estimer les hommes que d'après la pratique de leur religion, car, malgré les diversités, il y a partout unité de religion.

Après Kant, il est nécessaire de citer Fichte, pour son importance dans le domaine de la pédagogie. Il a, lui aussi, accordé à l'éducation une place de choix dans son oeuvre.

Johann Gottlieb FICHTE - (1762, 1814), a subi l'influence de l'Aufklärung et des philosophes français, et celle de Rousseau, en particulier. Après les désastres militaires, après Iéna, il voulut, ~~après~~ Discours démontrer que le peuple allemand pouvait renaître à la grandeur, s'il se donnait une éducation capable de former une jeunesse nouvelle. Nous retrouvons, en lui, cette pensée si répandue à l'époque, de la régénération de la société, par la réforme de l'éducation. Cette idée, Goethe la reprendra indirectement dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister. Mais pour Fichte, il ne s'agit plus de la société dans l'absolu, de l'Etat en général, mais de la Prusse. Aussi n'est-il plus question de l'éducation telle que la concevait Kant, mais de l'éducation de "l'homme allemand". Fichte voyait dans l'Allemand, le responsable des progrès de l'humanité. Par ses Discours à la Nation Allemande, prononcés devant un nombreux public à Berlin, pendant l'hiver de 1807 à 1808, il a défini non un système, mais l'esprit dans lequel l'éducation devait être repensée dans son pays. Il se proposait d'amener les Allemands à l'intelligence claire de leur situation.

Fichte critique l'ancienne éducation, limitée à certains aspects de la pensée (mémoire, intelligence, imagination), mais méprisant la volonté et ne s'adressant de plus, qu'aux classes cultivées. Jusqu'à ce jour cette éducation limitée n'était donnée qu'à une infime minorité, représentant les "classes cultivées". Quant à la grande majorité qui incarne pourtant l'élément essentiel de la collectivité, c'est à dire le peuple, l'art de l'éducation avait tendance à s'en désintéresser le plus souvent et l'abandonnait au hasard aveugle. La nouvelle éducation

s'adressera, obligatoirement, à tous, elle sera l'éducation de toute la nation et non la culture d'une classe privilégiée. Toutefois, Fichte invite la classe cultivée à se charger de la culture initiale de la nation, c'est par là qu'elle méritera de survivre à l'avenir.

Pédagogie de la volonté, pédagogie active, dont Fichte trouve le modèle chez Pestalozzi, qu'il avait connu à Zurich et qu'il admirait: "En étudiant Pestalozzi j'aurais pu, tout aussi bien qu'en étudiant Luther ... exposer les traits fondamentaux de l'esprit allemand, et démontrer, à la satisfaction générale, que cet esprit continue à vivre actuellement encore, avec sa toute puissance miraculeuse, dans tous les pays de langue allemande!" (Discours IX). Il faut, avant tout, faire de l'élève un être moral, et, pour que se forme la volonté morale, il faut que l'activité intellectuelle du sujet parvienne à se faire une image de l'ordre social humain, tel qu'il doit être, selon les lois de la raison. Quant à la volonté, elle sera "conditionnée", on formera l'élève de telle sorte qu'il ne puisse vouloir, que ce que vous voulez qu'il veuille (Discours II).

Les disciples de cette éducation nouvelle formeront, entre eux, une petite communauté autonome, qui sera l'image de l'ordre social humain, avec la nécessité d'exercer à la fois, les forces spirituelles et corporelles (par les travaux des champs ou autres travaux pratiques). En même temps sera donnée une initiation à la vraie vie religieuse, la seule chose qui ait une existence réelle, étant la vie spirituelle de la pensée.

Dans les six derniers discours, Fichte revient plus directement aux problèmes pratiques, posés par l'éducation. Dans le IXème Discours, il examine la méthode de Pestalozzi, qui, pour lui, sera la pierre angulaire, sur laquelle se fondera l' nouvelle éducation allemande. Cette éducation sera "mécanisée" c'est à dire

qu'elle sera sure et fixe, et donnera infailliblement des résultats déterminés d'avance. Elle sera donnée dans des Instituts spéciaux, ouverts à tous les enfants (et non seulement aux pauvres comme le prévoyait Pestalozzi); l'instruction et le travail manuel y seront réunis, le sens de la communauté sera exalté, ainsi que l'esprit d'abnégation et de sacrifice. "Les élèves de cette nouvelle éducation, quoique séparés de la communauté des adultes, n'en vivront pas moins en communauté, constituant, ainsi, une société particulière, absolument autonome, régie par une constitution très précise, fondée sur la nature même des choses et demandée formellement par la raison. Elle sera la première image sociale que l'on présentera à l'élève." (II^{ème} Discours).

Nous sommes, ici, fort peu éloignés de la Province Pédagogique imaginée par Goethe. Toutefois, à la différence de Goethe, Fichte est pour une éducation identique des garçons et des filles. Il va de soi, pour la que répartir les garçons et les filles en des écoles spéciales, serait contraire au but poursuivi (X^{ème} Discours) Cet état autonome, où seront éduqués les enfants des deux sexes, devra se suffire à lui même: "La loi fondamentale de ce petit état domestique, sera de n'employer jamais ni aliment, ni vêtement, ni même, autant que possible, aucun instrument qui n'ait été produit ou fabriqué dans cet Etat même (XI^{ème} Discours).

C'est à l'Etat qu'appartiendra l'exécution de ce plan d'éducation. Il l'imposera; prenant les enfants à leurs familles, comme on prend les recrues militaires. Conception pédagogique, qui rappelle, par l'importance accordée à l'éducation dans l'oeuvre de rénovation politique, les révolutionnaires français, mais qui ne partage pas leur cosmopolitisme, ni leur souci de civilisation humaine et non limitée à une seule nation. Comme Rousseau, toutefois. Fichte croyait à la nécessité de

séparer les élèves de la société corrompue, qu'ils devront, un jour, remplacer. Ils doivent vivre dans un milieu spécial créé pour eux et par eux.

Fichte était imprégné d'influences étrangères, Platon, Comenius, Rousseau, Pestalozzi. Sa pensée prolongeait celle de Kant, mais n'en reprenait pas le sens universaliste. Tout en empruntant aux révolutionnaires français l'idée de l'importance de l'éducation dans l'oeuvre de rénovation politique, il s'éloigne de leur conception d'un idéal universel de civilisation humaine. Pour lui "il faut inculquer, par l'éducation, l'esprit patriotique... nous avons prouvé de manière claire et irréfutable, que l'éducation constitue le seul moyen de sauver l'indépendance nationale" (IXème Discours).

SCHLEIERMACHER

En 1813, 1820 et 1826, SCHLEIERMACHER (né en 1768, mort en 1834) fit, à l'Université de Berlin, un cours de pédagogie, en une cinquantaine de leçons. C'est l'ensemble des textes et notes prises par les étudiants qui constitue les Vorlesungen über Pädagogik. Pour Schleiermacher, l'éducation a une double tâche; elle doit développer les qualités propres de chacun et ensuite rechercher la conformité de l'individu avec les grands ensembles moraux que représentent, la paroisse, la nation, l'église, l'état. La nouvelle génération doit développer le patrimoine fondé par la précédente. Schleiermacher distingue l'éducation dans la famille et l'enseignement public qu'il subdivise en Volksschule et Gymnasium. Il insistera, également, sur la formation professionnelle.

Ce tour d'horizon, à la fois trop rapide et trop long, incomplet et forcément superficiel, met en évidence, toutefois, l'intense activité pédagogique

que l'on constate dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et la première moitié du XIX^{ème}. On peut affirmer qu'aucun esprit de valeur ne s'est désintéressé, à cette époque, et en Allemagne tout particulièrement, des problèmes d'enseignement et d'éducation.

Deux courants sont à distinguer, bien qu'ils coexistent, parfois, chez certains penseurs ou pédagogues : d'un côté le souci de former l'homme, l'homme complet, libre, digne de cette liberté, et réalisant, par l'éducation l'épanouissement de tous les aspects de sa personnalité; c'est la conception typique du XVIII^{ème} siècle et de l'Aufklärung. A ce courant suc-

cède une vue plus utilitaire, plus sociale des fins de l'éducation: former un citoyen utile, favoriser son insertion dans la société, en le dotant d'une spécialisation technique, au détriment, s'il le faut, de sa culture générale, et en renonçant, volontairement, à développer certaines possibilités de sa nature. Cette nouvelle conception est le résultat de l'évolution économique, politique et sociale, qui se dessine, au début du XIX^{ème} siècle et laisse entrevoir la naissance d'un monde nouveau. Les assises de la société sont remises en question par la Révolution française et ses répercussions, la bourgeoisie voit grandir son influence économique et politique. L'apparition du machinisme met, au premier plan, les questions sociales, et le prolétariat va apparaître comme classe sociale.

Parallèlement à l'opposition entre culture générale désintéressée, et formation professionnelle socialement rentable, nous découvrons, également, à cette époque, chez certains auteurs, la préoccupation d'éduquer, non plus une élite, mais la masse, soit par un souci démocratique et humanitaire, soit par une préoccupation patriotique et parfois, étroitement nationaliste.

De toutes façons, nous assistons, au cours des cinquantes années à cheval sur le XVIIIème et le XIXème siècle, à un bouillonnement d'idées pédagogiques, parfois non conciliables, mais, incontestablement fécondes. Mais partout se fait jour la prise de conscience du fait, que la société, ébranlée dans ses assises profondes, et en pleine évolution, doit, nécessairement, être réformée. Or, elle ne peut l'être que par une réforme de l'éducation, qui préparera les générations nouvelles

Cette réforme de l'éducation devra s'appuyer sur une étude approfondie de la psychologie de l'enfant: ce dernier doit être considéré comme une unité, et il y a lieu de développer et d'affermir, aussi bien son corps que son esprit. La formation de la volonté passe au premier plan, ainsi que la formation morale, qui aura le pas sur les acquisitions strictement intellectuelles. Cette formation morale sera interconfessionnelle, elle relèguera le dogme à l'arrière plan, amenant, dans une large mesure, l'enseignement religieux, à se confondre avec l'éducation morale.

La formation du futur citoyen utile conduit à modifier, radicalement les principes de l'enseignement: suppression du culte du mot, du verbiage savant, retour au concret, aux choses, aux faits, et par là, à l'utile. Il faut rendre l'élève social, l'insérer dans la société et le munir des connaissances et aptitudes qui lui sont nécessaires, pour y jouer un rôle d'intérêt général. D'autre part, il est nécessaire d'étendre l'instruction à la masse, ce qui rend indispensable la mise sur pied d'un nouveau système scolaire. Pour cela, il faut créer des écoles expérimentales et former, dans des écoles normales des enseignants valables.

Nous allons maintenant rassembler les idées et remarques pédagogiques qui sont, nous l'avons vu, dispersées dans la plupart des œuvres de Goethe. Nous rechercherons si elles sont suffisamment nombreuses et de valeur, pour permettre (bien qu'elles ne constituent pas un système organisé), de classer Goethe parmi les pédagogues.

Mais il faut également que ces vues pédagogiques soient originales. Or, nous avons constaté que si Goethe ne parle jamais de l'influence qu'ont pu avoir sur lui les pédagogues de son temps, il s'est borné souvent à adapter, voire à adopter, des idées qui, compte tenu du climat pédagogique de l'époque, étaient dans l'air.

L'originalité de Goethe se situerait-elle sur un autre plan ?

C H A P I T R E I X

GOETHE...PEDAGOGUE

- I. Regroupées, les idées pédagogiques de Goethe présentent elles, sans former un véritable système, un intérêt suffisant pour faire de Goethe un pédagogue ?
- II. Les idées pédagogiques de Goethe sont elles réellement originales, ou Goethe s'est-il borné, le plus souvent à suivre les courants pédagogiques de son temps ?

G O E T H E P E D A G O G U E

Toute éducation est fonction du but qu'elle se propose d'atteindre. En schématisant à l'extrême, on peut dire que ce but peut être double, soit le développement harmonieux et le plus complet possible de l'individu, soit son insertion, la plus parfaite possible, dans la société de son époque, ou dans la société à venir. Il y a une antinomie certaine entre ces deux conceptions qui ne débouchent pas sur le même type d'homme. L'éducation idéale devrait donc parvenir à la synthèse de ces deux programmes de formation. Mais on peut se demander si elle est réalisable.

Il y a lieu aussi de considérer que la société n'est pas statique, qu'elle évolue, se modifie sensiblement, d'une génération à l'autre, et cela, même dans le temps relativement restreint que dure une vie humaine. Cette évolution générale de la société civilisée, lente jusqu'au XVIII^e siècle, s'accélère à la suite d'événements politiques, comme la Révolution française, mais plus encore sous l'effet de transformations économiques profondes, dont le progrès des sciences et le machinisme sont une des causes principales.

Goethe a été particulièrement sensible à cette évolution du monde et à la nécessité d'adapter la formation de la jeunesse, voire celle des adultes, à ces nouvelles conditions d'existences, qui allaient être inévitablement les leurs.

Nous avons vu l'importance de la réflexion pédagogique entre 1750 et 1850 environ, et la place que n'a cessé de tenir la notion d'éducation et de formation dans l'oeuvre de Goethe, soit qu'il s'agisse de remarques disséminées dans la plupart de ses oeuvres, soit que le sujet même de certaines oeuvres traite de pédagogie, soit

encore, que Goethe soit allé jusqu'à ébaucher l'esquisse d'un Institut d'éducation idéal voire, utopique. Au cours de la longue fresque que représentent les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm meister, nous avons assisté, peu à peu, à l'évolution de la société, et, parallèlement à la transformation des exigences de l'éducation.

Il nous appartient de faire maintenant la synthèse des remarques pédagogiques disséminées dans l'oeuvre de Goethe, et d'examiner en quelle mesure elles peuvent former un tout cohérent, permettant de constituer sinon un système du moins un ensemble digne d'intérêt. Il sera nécessaire, ensuite, de rechercher si les idées de Goethe sont, dans le domaine de la formation, personnelles, originales, ou si le poète s'est borné à refléter les courants pédagogiques de son époque. Alors seulement, il sera éventuellement possible de classer Goethe parmi les pédagogues de son temps.

- I. Regroupées, les idées pédagogiques de Goethe-présentent elles, sans former un véritable système, un intérêt suffisant pour faire de Goethe, un pédagogue ?

Nous avons constaté que la pensée pédagogique de Goethe avait évolué, partant de l'éloge du développement, assez anarchique, de toutes les qualités de l'homme, dans une conception un peu individualiste, conforme aux idées du XVIIIème siècle, pour arriver au respect de la notion de citoyen utile à la société, ayant eu renoncer à ses différentes possibilités, pour développer et approfondir une spécialisation rentable.

Mais Goethe s'efforcera, en même temps, d'éviter à l'homme, à travers ce monde matérialiste .../...

de perdre son aspect "non matériel", "idéaliste" qui fait de lui justement un homme. Il lui assurera, par l'art et le sentiment religieux, la possibilité de conserver son originalité, au sein de la création.

A) Les idées de Goethe sur la psychologie de l'enfant

On ne peut traiter de pédagogie sans s'intéresser d'abord à l'enfant. Goethe s'est-il penché sur la psychologie enfantine ? Nous avons vu qu'il s'était toujours intéressé aux enfants, qu'il partageait leurs jeux, savait leur raconter des histoires. Il a su, aussi, les observer avec attention, et son oeuvre contient de nombreuses remarques pertinentes sur leur comportement, leurs qualités, leurs défauts, leurs aptitudes. Il note, avec soin, leur vive curiosité, leur caractère industrieux, leur imagination qui embellit tout. Mais il souligne, également, leur gourmandise, leur humeur versatile, leur manque d'esprit de suite, leur goût pour la violence (ils aiment, avant tout, les scènes tragiques au théâtre). Toutefois, si l'enfant entreprend tout et ne finit rien, Goethe ne lui en fait pas le reproche, cela étant dans sa nature, car terminer n'est pas l'affaire de l'écolier, il suffit qu'il s'exerce" (sich übt).

Si, pour traiter utilement d'éducation, il faut, comme le demandait Rousseau, partir de la psychologie de l'enfant, Goethe remplit parfaitement cette condition, pratiquant, parfois lui-même, la pédagogie, en particulier, avec le fils de Mme de Stein.

La pensée de Goethe sur la formation de l'enfant, du petit de l'homme, n'est pas un flot isolé dans sa conception générale de l'Univers. Sa pédagogie rejoint sa théorie des métamorphoses. Dans le dévelop-

pement organique, il distingue deux tendances, une aspiration vers l'individualisme, l'arbitraire, et un désir de soumission à la loi générale. La première produit les innombrables variétés, l'autre les similitudes. Dans son ouvrage sur la Métamorphose des Plantes, publié en 1790, et célébré par l'Académie des Sciences de Paris, Goethe insiste sur cette loi de métamorphose, qui, dans la nature, est équilibrée par la loi de persistance. Il ya, pour lui, chez les animaux comme chez les plantes, un équilibre entre la loi du type, et celle de la métamorphose. Cet équilibre se retrouvera en tout homme. Chaque individu, dès sa naissance, est pourvu de caractères indélébiles, qui fixent sa personnalité. Ce destin inné se heurtera aux expériences de la vie, pourra s'incurver, se modifier sensiblement, mais les caractères de base ne changeront pas. De l'interaction de nos qualités innées et du monde extérieur, résultera la formation, l'évolution de l'homme. La pédagogie de Goethe s'appuiera sur le développement de ces qualités innées.

L'éducation n'est pas réellement créatrice, elle confirme les dispositions, les oriente, les développe, agissant progressivement, par degrés, en respectant les nécessaires étapes du développement de l'enfant. Elle devra savoir attendre, ne bousculant pas les degrés, les stades mentaux. Aussi ne conviendra-t-il de ne dire aux enfants que ce qu'ils peuvent comprendre. "Une feuille qui veut grandir est riche de rides et de plis, avant de se développer; si l'on manque de patience et veut de suite une feuille lisse, comme celle du saule, on gâche tout (ein Blatt, das gross werden soll, ist voller Runzen und Knittern, ehe es sich entwickelt; wenn man nicht Geduld hat, und so gleich glatt haben will, wie ein Wei-

denblatt, dann ist es übel"- Goethe à Jacobi). (1)

L'éducation gagnera en efficacité, en commençant aussitôt que possible. Bien que Felix entre presque adolescent déjà, dans la Province Pédagogique, et que son père Wilhelm n'ait commencé sa véritable formation qu'une fois devenu adulte, Goethe considère que la première éducation, celle qui est dispensée au sein de la famille est d'une importance capitale, car toute expérience, si précoce soit elle, laisse des traces indélébiles. C'est pourquoi il est nécessaire d'entourer la plus tendre enfance d'objets esthétiques, d'événements moraux. On évitera soigneusement au jeune enfant toute fréquentation douteuse, tout contact avec la grossièreté (ce qui, d'après Goethe, ne peut manquer de se produire à l'école publique). En soutenant ce point de vue, Goethe obéit beaucoup à un souci esthétique et moral, qu'à un esprit de caste. Il faudra, dès le premier âge mettre l'enfant dans une sorte de conditionnement, l'entourer d'une ambiance favorisant directement le développement de ses penchants vers le beau et vers le bien

Aussi rien ne sera-t-il plus pernicieux qu'un milieu familial dépravé. Toutefois les caractères nobles sauront échapper à la mauvaise influence de leur milieu et ils évolueront favorablement, en conformité avec leurs propres dispositions, sans se laisser contaminer par l'atmosphère corruptrice qui éventuellement aura pu baigner leur enfance. Tel est, dans le Wilhelm Meister le cas d'Aurélie et de Thérèse. Mais, dans l'immense majorité des cas, pour s'épanouir dans la Beauté et le Bien, il faut avoir été formé, dès la petite enfance dans un climat correspondant.

L'enfant devra, d'autre part, être éduqué dans un climat serein. Certains pères de famille croient devoir

(1) cité par Wolff o.c. p.5

"forger" le caractère de l'enfant, afin d'éviter que celui-ci ne s'aperçoive à quel point il est aimé. Ils vont jusqu'à s'efforcer de garder leur sérieux, en face de la joie de l'enfant. Tel était le point de vue du père de Wilhelm, et , avec la brutalité en plus et les châtements corporels, celui du père de Scherlo. Pour Goethe, au contraire, l'idéal sera de s'appuyer sur une pédagogie de l'intérêt, de donner un enseignement sans contrainte, pratiquement sans sanction. Aussi le blâme, dans la Province Pédagogique, se limitera-t-il à une légère exclusion sociale, on se borne, en effet, à interdire à l'enfant coupable de saluer ses supérieurs. La pédagogie sera fondée sur le goût de l'étude chez l'élève. Sa curiosité naturelle sera normalement stimulée par le fait que l'instruction donnée va dans le sens de ses qualités propres ; on se gardera d'essayer, ce qui d'ailleurs serait vain , de forcer sa nature. Goethe en insistant sur l'importance de l'"intérêt", comme stimulant en pédagogie, se souvenait vraisemblablement de l'ennui profond que sa soeur et lui avaient éprouvé face aux méthodes pédagogiques de leur père.

Plus tard, l'homme devra, lui aussi, être heureux d'agir, comme l'écolier l'avait été d'apprendre. Goethe déclare que "pour posséder entièrement un sujet, le bien dominer, il faut savoir l'étudier pour l'amour de lui-même" (Um seinen Gegenstand ganz zu besitzen, muss man ihn um seinen willen studieren - Livre I Chapitre 4, p.37). Aussi le pédagogue obtiendra-t-il de meilleurs résultats, en suscitant, chez ses élèves, la joie d'étudier. On ne peut, en effet, bien connaître que ce que l'on aime, et plus la connaissance deviendra profonde et complète, plus cet amour sera fort et vigoureux, il deviendra même passion. Tel fut le cas de Goethe, de plus en plus passionné par ses recherches scien-

tifiques, en botanique, en anatomie, et particulièrement en politique.

Cette conception pédagogique reprend celle de Basedow qui voulait que l'on apprît peu, mais dans la joie, alors que Kant, à l'opposé, soulignait la valeur morale de l'effort, et s'opposait au "travail at-trayant". La crainte, éprouvée par l'élève devant son maître, ne sera jamais favorable au progrès. Le profes-seur devra, au contraire, être aimé de ses élèves car on n'instruit bien que si l'on est aimé. ("überall lernt man nur von dem, den man liebt"-Eckermann, 12 mai 1925). Goethe rejette donc catégoriquement la peur, comme moyen d'éducation et exige que l'enseignant soit, pour son élève, un ami paternel (ein lieber und vaterliche Freund). L'élève ne demandera qu'à travailler, s'il est convenablement guidé et encouragé, car "l'homme est, par nature, un être actif et, si l'on sait le commander, il sait aussitôt travailler et produire" (der Mensch ist vom Hause aus tätig, und wenn man ihm zu gebieten versteht, so fährt er gleich dahinter her, handelt und richtet (Aff. Elec. 2). Aussi les encouragements accordés à l'élève se-ront ils de première importance, car "les encouragements après le blâme sont comme le soleil après la pluie" (Auf-manterung nach dem Tadel ist Sonne nach dem Regen-(Brief 9,11,1768). Ces encouragements comptent autant, voire plus peut-être que l'enseignement proprement dit. (die Jugend will lieber angeregt als unterrichtet sein).

Les qualités innées, faisant partie du patri-moine héréditaire, et de développant d'autant mieux que l'enfant vit dans le milieu familial, le fils ne saurait, en général, choisir, d'après Goethe, de meilleure profession que celle de son père. Notons toutefois que cela n'a été le cas ni de Wilhelm, ni de Félix, ni même de Goethe.

Cette conception est fort peu conciliable avec l'affirmation d'après laquelle le père ne saurait former valablement son fils; et ne peut être, pour lui, qu'un piètre pédagogue.

La pédagogie de Goethe s'appuie donc sur les qualités propres à l'enfant; Elle se propose comme but à atteindre, la formation de la personnalité de l'élève, conformément à l'épanouissement de ses dispositions naturelles. Le premier problème sera donc de détecter ses dispositions aussi rapidement que possible, car on ne peut faire confiance au hasard du soin d'éduquer; au contraire, la vraie éducation le remplacera pour conduire l'individu au développement harmonieux de son être (Goethe will also die Erziehung an Stelle des Zufalls setzen, um zum Organe des Schicksals machen und den Menschen zu seiner Bestimmung zu führen, das heisst, zur vollen Entwicklung der Anlagen nach den angeborenen Urbilde"-Oldenberg op. cit. p. 21).

L'éducateur laissera la nature du sujet se réaliser. Il approfondira le caractère propre de l'enfant et le suivra. Il formera à fond son élève pour la spécialité pour laquelle il aura, à la fois, un penchant et des dons particuliers. Wolff dans son livre Que pense Goethe de l'Education, résume en trois points l'action du pédagogue (p.3) : premièrement, laisser librement s'affirmer la nature (ein freies Gewährenlassen der Natur); deuxièmement, approfondir les caractères particuliers de l'élève (ein tieferes Ergründen der Eignetümlichkeiten des Zöglings), enfin développer une réceptivité générale et idéale pour une culture harmonieuse (Pflege einer allgemeinen idealen Empfänglichkeit harmónischer Bildung).

Si l'homme porte, en lui, des penchants innés, il détient également une sorte d'image de lui-même, dont il devra réaliser la forme la plus parfaite. Il y a lieu d'insister sur ce point qui est un des aspects essentiels de la philosophie de Goethe, de sa conception générale du monde. Il y a en l'homme, dès sa naissance, une individualité précise et inchangeable (eine begränzte, unveränderliche Individualität). Il est possible d'en accélérer ou d'en retarder le développement, mais non de la supprimer totalement. Près là, l'homme n'est différent, ni des animaux, ni même des plantes, les uns et les autres réalisant, en se développant, à la fois leur "type originel" et leurs caractères particuliers.

Il revient normalement à l'éducation de découvrir les possibilités du sujet, de les réaliser. Il faudra éviter les interdictions, et offrir à l'élève, par des exemples et par des expériences, l'occasion de se réaliser lui-même ("nicht verbieten, sondern gebieten, nicht hindern sondern befördern"-Oldenberg, Op. cit. p.121). Par là on lui permettra de dominer certains aspects de sa personnalité et d'épanouir les autres. L'action pédagogique devra toujours être positive, elle doit apporter quelque chose. Aussi Goethe demande-t-il qu'il n'y ait pas d'interdiction sans substitution d'un autre objet à la chose interdite. Que l'on n'interdise pas pour interdire, mais qu'on fournisse à l'enfant une autre manière d'expression, ou d'action, un autre objet d'acquisition.

C'est en partant du fond même de l'individu qu'on construira son éducation. ("der Erziehungsbegriff Goethes ist also das Aufbauen von innen heraus- Wolf, op.cit; p.11). On ne peut obtenir de l'homme que ce qui

est déjà en lui , l'homme parviendra à clarifier sa personnalité, à en dégager les vraies lignes de force grâce à l'erreur, qui l'enrichira, et à la loi, au contact de laquelle , et suivant laquelle, il se développera. Le développement de l'homme, depuis son enfance n'est cependant pas absolument fixé, prédéterminé. Il lui reste une marge d'indépendance, et, par là, d'erreur, c'est pourquoi celle-ci ne saurait être rejetée comme nocive. Elle peut être, au contraire, fructueuse, elle permet l'orientation du sujet par l'élimination progressive de ses fausses vocation. C'est par l'erreur que Wilhelm s'est formé. Il commence, en effet, par s'efforcer de réaliser ce qu'il croit, à tort, être sa vocation profonde, le but de sa vie. Il voit dans le théâtre un moyen, le moyen d'éducation par excellence. La scène est pour lui, nous l'avons vu, voisine de la chaire du prédicateur. Illusion dont il prendra, peu à peu, conscience, moins de lui-même d'ailleurs, que grâce aux avertissements répétés qu'il reçoit d'une autorité supérieure

Cette façon de vérifier ses propres possibilités a l'avantage d'être personnelle, mais elle gaspille, malheureusement, beaucoup de temps. Aussi est-il préférable de confier l'observation et l'orientation des enfants, à des spécialistes, comme cela sera le cas pour Félix. Ils sauront ne pas confondre les vraies qualités (Eigenschaften und Eigenheiten) sur lesquelles il est nécessaire et rentable de s'appuyer, avec les fausses dispositions, qu'il faut discerner aussitôt que possible, et éliminer radicalement.

Maintenue dans certaines limites l'erreur peut être fructueuse. Elle est même admise dans le plan de Dieu (es irrt der Mensch so lang er strebt-Faust,

Prolog im Himmel) car elle oblige l'individu à éliminer les tendances qui auraient nui à l'épanouissement de sa vraie personnalité. La formation d'un homme est le résultat de multiples expériences, qui fournissent un apport positif, même si, en apparence, elles se soldent par des échecs. L'enrichissement de la personnalité est lent, progressif, le sujet en est souvent inconscient et peut croire avoir simplement perdu du temps.

Toutefois il ne faut pas perdre de vue que la formation est nécessairement limitée dans le temps, de même que la vie humaine. Aussi est-il indispensable que le disciple soit dirigé, pour lui éviter de suivre trop longtemps une fausse route. Parmi les erreurs il en est une qui est capitale, c'est l'erreur sur nos propres aptitudes. Aussi l'éducation aura-t-elle, pour première tâche, d'aider l'enfant et l'adolescent à découvrir l'essence même de leur vie.

Quelles sont les limites de la latitude à accorder aux enfants ? Quelle marge d'erreurs peut leur être consentie ? Le point de vue de Goethe n'est pas très net dans ce domaine. Nous avons eu l'occasion de voir que sa position en face de l'"erreur enrichissante" n'avait pas toujours été la même. Ses personnages défendent, au cours du roman des opinions parfois divergentes, sur cette importante question pédagogique. Certes, l'expérience personnelle est capitale, elle est même la seule valable en définitive; c'est donc par des essais, même infructueux, par ses propres erreurs qu'il s'élève se formera. Il faut, malgré tout, éviter certains dangers, et une trop grande perte de temps, qui limiterait la période d'activité fructueuse de l'homme mur.

Goethe est progressivement devenu plus strict sur ce point. Au début, et sous l'influence de

Rousseau, il défendait un libéralisme quasi absolu, soutenant qu'une entière latitude devait être laissée au sujet, dans la recherche de sa voie, l'accumulation d'erreurs, de tâtonnements et d'essais, dans toutes les directions, permettant de ne négliger aucun aspect de la personnalité. C'était l'époque du primat incontesté de l'individu, l'insertion sociale ne jouant, pratiquement, aucun rôle.

A cette pédagogie de l'erreur fructueuse, dans une liberté un peu anarchique, va se substituer, peu à peu, mais de plus en plus nettement, un certain dirigisme pédagogique. La part laissée au hasard tend à être supprimée, du moins, est-elle réduite au minimum. L'homme, et à plus forte raison l'enfant et l'adolescent doivent être guidés pour éviter, avant tout, une erreur capitale car difficilement rattrapable, d'orientation. Il faut aider l'élève à découvrir sa véritable voie, et, pour cela, certains essais seront autorisés, mais ils seront limités dans la durée, car la préparation à la profession sera longue, et la spécialisation doit débiter tôt. La notion d'insertion sociale de l'individu passe au premier rang.

On ne peut, toutefois, parler de planification systématique, car on respecte, malgré tout, la voie personnelle de chaque individu. Il s'agit plutôt d'une orientation un peu autoritaire, puisqu'elle doit avant tout, déboucher sur une activité rentable pour la société. On utilisera, éventuellement, des "hasard truqués" que conseillait Rousseau, pour conserver les expériences personnelles, sans perte de temps. Notons, toutefois, que Félix a été bien rapidement, et sans consultation de son père, orienté vers le dressage des chevaux.

Après avoir examiné l'erreur, comme moyen

pédagogique, Goethe s'intéresse à la notion de Loi. Peu à peu, il se sépare de Rousseau et voit dans la Loi (das Gesetz), un levier de progrès moral. En partie sous l'influence de la Révolution française et surtout à la vue des transformations économiques et sociales de son époque, Goethe a été amené à adapter sa pédagogie à l'évolution générale du monde, passant de la formation du dilettante cultivé, à celle du citoyen utile, mais en s'efforçant de conserver, dans ce nouveau type humain, la vraie valeur de l'homme. Si l'homme veut "servir", et la société a besoin de lui, il ne peut être autorisé à perdre indéfiniment son temps, en s'essayant, successivement à différents professions. Wilhelm avait agi en dilettante, "prenant son temps" avant de se décider à agir utilement, et on peut se demander si de lui-même, et sans l'impulsion de la Société de la Tour, il aurait fini par se décider à prendre une profession. Il fut toutefois reconnaître qu'il a toujours été conscient du rôle social qu'il devait jouer : s'il voulait être acteur, c'est qu'il croyait à la fonction sociale du théâtre, à son influence sur la formation des hommes.

Curieusement, il ne semble pas qu'un temps même limité, soit accordé aux "erreurs fructueuses", dans la Province Pédagogique. Au contraire, les élèves de cette Institution sont "testés", pour employer un vocabulaire moderne, dès leur arrivée et orientés, aussi tôt, vers le métier qui leur convient, et où ils excelleront, grâce à l'enseignement spécialisé qu'ils auront reçu, et aux directives précises qui leur seront données. Il ne semble même pas que les parents soient consultés et rien n'est indiqué sur la méthode que l'autorité utilise pour détecter les talents. Déjà, dans les Années d'Apprentissage, nous apprenons qu'il est nécessaire

d'édicter des lois pour endurcir les enfants et donner à leur vie une certaine tenue (Ebenso nötig seheir es mir gewisse Gesetze auszusprechen, und den Kinder einzuschärfen, die dem Leben einen gewissen Halt geben (Années d'Apprentissage, Livre VIII, Chapitre 3p.527).

Les dispositions naturelles; détectées grâce à l'observation des enfants, devront être développées en conformité avec la loi, mais par une sorte d'expérimentation et à travers l'action. A son arrivée dans la Province, Félix a été soumis à une phase d'observation, et il est dit, sans précision aucune, que c'est en le faisant agir, qu'on décèle ses qualités et sa vocation. Il est toutefois regrettable qu'on ne l'ait laissé s'exercer que dans le cadre de travaux agricoles.

Si l'homme agit conformément à sa nature profonde, il apprend, par là, qui il est, son éducation préservera, ou rétablira même, l'unité de sa nature humaine. La formation sera donc soumise à deux contraintes, développer les qualités de l'élève, mais à la fois dans le sens de sa nature vraie, et en conformité avec la loi générale régissant la société.

Appliquant à l'action, les qualités de l'individu l'éducation devra être en liaison étroite avec la vie. C'est l'unité de l'école et de la vie qui formera le fondement de la méthode pédagogique souhaitable. Conception différente de celle de Fichte, et surtout de celle de Rousseau, la Province Pédagogique n'isole pas ses élèves du monde extérieur, ils participent avec joie aux fêtes des mineurs, reçoivent des étrangers, se préparent à la vie, par une activité de "serviteurs", dans le respect de l'ordre général. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole de Goethe "les garçons seront

éduqués pour devenir des "seviteurs", serviteurs de la société, et non, évidemment, d'un individu ou d'une caste. Des filles on fera avant tout, des mères de famille. On aura à revenir sur ce point, en étudiant la formation civique de l'homme dans la société. Pour Goethe, vie et action, action et vie sont des concepts inséparables et la devise des Migrants sera "Que ta vie soit action" (Und dein Leben sei die Tat" - Années de Voyage-Livre III Chapitre 1, p.317).

Un souffle réaliste parcourt cette nouvelle pédagogie. La préparation à l'action devient le premier objectif de la formation. On renonce à la parole souvent vaine, pour l'objet, lui-même, et, avant tout pour l'action (die Tat). Cette conception générale se retrouve même dans l'enseignement religieux, qui sera étayé par la Bible; mais ne débouchera pas sur des rêveries mystiques, et il développera le sentiment du respect universel, en s'appuyant sur la contemplation de fresques éducatives. Les livres, dont Goethe, pourtant, faisait sa nourriture quotidienne, disparaissent de la Province Pédagogique, car ils sont un écran entre l'homme et les choses, entre l'école et la vie de la société. L'enseignement se fait par la vie et la vie devient pédagogue, tout abîme entre les deux est à combler. Par là, Goethe s'inscrit, comme nous l'avons vu, dans le courant des réformes pédagogiques de son époque. Il faut transformer en pratique toute théorie, puisque penser et agir représente la source de toute sagesse.

Une telle conception de l'éducation semble être à l'opposé de la formation de la "Belle Ame". Aucun point commun ne paraît exister entre ces deux conceptions radicalement opposées. Mais une même idée du monde est en réalité à la base des deux systèmes. Makarie

est un élément d'un ensemble cosmique, dont elle est, pour ainsi dire; le reflet. En éduquant un enfant, pour en faire un homme, on développe, en lui, le "type humain" tel qu'il doit se réaliser dans l'Univers, selon le même plan qui régit végétaux et animaux, en un mot, le plan d'épanouissement de la création. En formant, d'autre part, un homme utile, on place l'individu au sein d'un système harmonieux, auquel sa destinée est d'appartenir. Il y a unité dans la pensée de Goethe, l'homme et la Société font partie de la création divine et doivent répondre aux lois universelles qui régissent la terre et l'Univers. Cette idée fondamentale sera reprise par Steiner, qui rattachera à la pensée Goethéenne une partie de son oeuvre et en particulier sa pédagogie

Cette formation à but social ne saurait, pour Goethe être la même pour les garçons et les filles. Aussi n'est-il pas favorable à la gémiation dans l'enseignement; les garçons doivent être élevés avec les garçons, les filles avec les filles. Il en sera également de même pour le corps enseignant. Bien qu'Odile ait, dans sa pensée, un homme comme professeur, Goethe préfère que l'enseignement donné aux futures femmes le soit par des femmes et que des hommes enseignent aux futurs hommes. Si le père ne peut être un bon précepteur pour son fils, il n'en est pas de même pour la mère, qui, elle, est ou devrait être la meilleure éducatrice que sa fille puisse souhaiter. Dans son Xème Discours, Fichte soutenait un point de vue opposé, et vantait les mérites des établissements mixtes: " Il va de soi, écrivait-il, et nous n'avons pas besoin d'y insister que les deux sexes doivent recevoir cette éducation de façon identique. Séparer les sexes et répartir les garçons et les filles en des écoles spéciales, serait contraire au but poursuivi, et plusieurs points essentiels de l'éducation de l'homme parfait n'y

trouveraient pas leur compte". Pour Goethe la pédagogie des filles a d'autres exigences que celle des garçons, quelle que soit l'origine sociale des enfants, qu'il s'agisse d'enfants de milieux modestes, ou issus de la haute société. L'éducation donnée aux jeunes filles sera toujours plus individualiste, car la femme dans la vie sera plus seule, plus isolée, elle n'oeuvrera pas en équipe comme l'homme. Son cercle d'activité se bornera à la conduite de la maison et à la première éducation des enfants. Aussi pourra-t-on se borner à ne lui apprendre que des choses utiles, sans vouloir, cependant, ajoute Goethe, monopoliser, au profit des hommes, un savoir plus étendu.

B). Les principes généraux de la pédagogie de Goethe.

Avant d'examiner les idées de Goethe sur l'enseignement de chacune des disciplines qui constituent la base de toute éducation, que ce soit l'éducation physique, l'éducation intellectuelle, morale, religieuse ou civique, il faut dégager les grandes lignes de l'organisation de l'enseignement telle que Goethe la concevait.

L'enseignement n'a pas de valeur en soi, il est une contribution à l'éducation, sans en être, semble-t-il, l'élément principal, essentiel. L'instruction est certes, indispensable à l'homme, mais celui-ci a besoin avant tout, de qualités morales, d'un sens social qui lui permettra de s'intégrer à la société. Or, pour s'intégrer valablement, il faut remplir une fonction utile, et c'est à l'instruction qu'il appartient de rendre l'individu apte à agir en technicien, à remplir un rôle de spécialiste. Une telle conception conduit à une formation précise, à une spécialisation étroite, mais ne laisse pas de place, à première vue, à la culture générale, que Goethe célébrait pourtant dans les Années d'Apprentissage,

et qui, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, était synonyme de culture tout court; de nos jours ne lutte-t-elle pas encore, pied à pied, contre le développement d'une culture spécialisée, limitée et technique, moins littéraire et plus scientifique ?

La première question posée par toute organisation pédagogique consiste à comparer les mérites de l'enseignement privé donné à domicile, à ceux de l'enseignement public, communautaire (le problème ne se pose plus dans les mêmes termes aujourd'hui, l'enseignement "à domicile" ayant pratiquement disparu). Alors que Kant penchait pour l'école publique, Goethe, curieusement ne donne la préférence, ni à l'un, ni à l'autre. Il rejette sans appel l'école élémentaire publique, pour lui condamnable, nous l'avons vu, par suite de la proximité, qu'elle impose aux enfants "bien élevés". Mais Goethe ne vante pas, pour cela, les mérites de l'éducation à domicile. S'il laisse entendre que le père devra être, pour son fils, un ami et un conseiller (Freund und Berater), il n'en critique pas moins sévèrement l'influence que son propre père a eu sur lui, et il ne semble pas avoir eu, lui-même, beaucoup d'influence sur son fils Auguste. Il n'hésite pas, d'autre part à déclarer que le père est généralement incapable d'éduquer son fils, aurait-il même, ce qui est rarement le cas, les connaissances techniques indispensables dans la discipline qu'il désire enseigner.

Reste l'utilisation d'un précepteur. Mais est-ce une solution satisfaisante ? A la différence de Rousseau, Goethe comprend qu'un être humain, appelé à devenir un être social, ne saurait être formé dans l'isolement, dans une quasi solitude, en tête à tête avec un mentor. Contrairement aux préceptes de l'Emile, il voit l'éducation idéale au sein d'un établissement pédagogique réunissant une société d'enfants et d'adolescents, sous l'autorité de pédagogues professionnels. Pour lui, l'édu-

cation, en groupe, peut seule, former l'homme à son
 uture rôle de citoyen utile au groupe social, auquel
 il lui faudra, nécessairement, adhérer. Formé pour la
 société, l'enfant devra découvrir une première image
 de celle-ci, au cours de son éducation. Aussi l'éta-
 blissement scolaire idéal s'efforcera--il de donner
 une image aussi exacte que possible de la société réel-
 le. Ce ne sera pas une caserne, mais une petite socié-
 té en réduction, installée, non dans un ensemble compac-
 de bâtiments, mais dans un vaste domaine, une "provin-
 ve", un petit Etat dans l'Etat. Pour Goethe, une telle
 éducation conjugue heureusement l'aspect individuel et
 l'aspect social de la pédagogie idéale. Solution toute-
 fois, fort différente des collèges publics. Les élèves
 sont très bien élevés. Leurs relations entre eux (on
 reviendra sur ce point, sont fondées sur le respect, il
 n'y a donc pas lieu de redouter les heurts, la promis-
 cuité dont Goethe a horreur.

Cette attitude assez ségrégative de Goethe
 l'a-t-elle empêché d'envisager un enseignement généra-
 lisé aux enfants de toutes les classes sociales ? S'est
 il préoccupé de trouver à l'éducation une solution dé-
 mocratique a-t-il souhaité la scolarisation d'une large
 partie de la jeunesse ? A une période, où ce problème de
 la scolarisation des masses était à l'ordre du jour et
 intéressait pédagogues et hommes d'Etat, quelle a été
 sa position ?

On peut, sans réserve, affirmer que Goethe
 n'a jamais envisagé une scolarisation des masses. Son
 intention n'était pas de rendre l'école obligatoire en
 théorie comme en pratique, et sa conception de l'éduca-
 tion demeure, pour une grande part, élitiste et aristo-
 cratique. Sur ce point, il demeure, incontestablement
 en retard sur son époque, où la généralisation de l'ensei-
 gnement était envisagée, que ce soit par ROCHOW ou FEL-

lenberg, bien que ce dernier ait eu une position plus nuancée, en séparant par instituts, les pauvres, les bourgeois et les nobles. D'autre part de nombreux Etats allemands commençaient la scolarisation du peuple. De ces théories et de ces réformes, Goethe ne semble pas s'être soucié. Position bien différente de celle de Fichte qui exigeait que la nouvelle éducation s'adressât à tous et non à une élite, étant donné son importance pour l'oeuvre de régénération nationale.

Goethe n'a pas vu, ou pas voulu voir ce problème social nouveau, celui de la scolarisation des masses, problème, qu'autour de lui, les Etats allemands et la France révolutionnaire s'efforçaient de lui apporter des solutions. Il a senti la nécessité d'une réforme qualitative de l'éducation mais non la naissance de l'ère de la scolarisation généralisée. Il est possible que la question ne lui ait pas échappé, mais cette vulgarisation de l'enseignement a dû lui sembler être une forme regrettable de démagogie. Les "enfants jardiniers" des Affinités Electives n'apprennent rien, ou, du moins, il n'est pas fait mention de l'instruction qui leur serait donnée. La province pédagogique est une institution privée et la pension doit y être assez onéreuse; visible-ment, elle n'est pas ouverte à tous. Il faut même être recommandé pour y être accueilli. Selon toute vraisemblance, les enfants de Joseph le Menuisier ne fréquenteront jamais cet établissement.

Quant à l'idée de regrouper les enfants en une petite société autonome, elle n'est pas propre à Goethe. Elle est largement développée par Fichte qui souhaitait que cette micro-société fût à l'image de l'ordre social humain idéal. Elle devait, d'autre part, s'adonner aux travaux des champs et assurer sa subsistance pour ainsi dire en autarcie, pour ce qui est de l'alimentation, des vêtements, voire même, dans la

mesure du possible, de l'outillage élémentaire. (XIème Discours). Avant tout, Fichte voulait déparer la jeunesse d'une société qui devait être radicalement transformée. Il est voisin de Rousseau, bien que ce dernier ne donnât pas à la corruption de la société des causes nationales. Dans une certaine mesure, Fichte reprenait la conception de Platon, qui imposait à tous les citoyens, l'abnégation de leur personne en vue des intérêts communs, sans ce souci d'équilibre qui faisait attribuer par Schleiermacher, une double tâche à l'éducateur, rechercher, certes, la conformité de l'individu avec les grands ensembles moraux (que représentent la paroisse, la nation, l'église, l'état), mais en développant également les qualités propres de chacun.

La société de l'époque étant encore largement à base d'agriculture, il était normal que ce fût dans un cadre champêtre, toujours considéré comme plus "sain" que le milieu urbain, que la province Pédagogique s'installât. Rousseau, Fichte, Fellenberg partageaient ce même point de vue. Il n'en est pas moins regrettable que l'orientation de Félix ne se fasse qu'à l'intérieur d'activités agricoles.

Les deux héros, Wilhelm et son fils, ne sont pas éduqués de la même façon. Au début du roman, Wilhelm est déjà un adulte, nous ignorons quel enseignement il a reçu dans son enfance et son adolescence. Goethe n'éprouve pas le besoin de nous le faire savoir. Wilhelm est à la recherche de sa vocation, ce qui, pour lui signifie qu'il veut, avant tout, épanouir sa personnalité. Cette vocation, après l'avoir conduit au "renoncement", fera de lui un membre utile de la société, apte à exercer une profession. En poursuivant ce but, il ne cesse de s'instruire, d'une manière non systématique, au gré des circonstances, et des relations humaines qu'il noue. Le choix d'une profession l'oblige sans doute à une formation technique précise, mais curieusement nous

n'apprenons que fort peu de choses sur ses études de chirurgien et les idées avancées par Goethe sur la formation nécessaire à un tel spécialiste (qui, à ses yeux n'est pas un médecin) nous paraissent simplistes, voire même extravagantes. Le chirurgien, simple manuel, sans réelles connaissances théoriques, devra, selon Goethe "rafraîchir, de temps en temps ses connaissances bien superficielles d'ailleurs, en anatomie. Il est difficile de savoir si l'instruction reçu par Wilhelm le prédestinait à devenir chirurgien. Nous savons seulement que ses connaissances en sciences sont insuffisantes pour lui permettre d'instruire son fils dans cette discipline.

Au cours des années pendant lesquelles il se forme sous nos yeux, il ne lit que Shakespeare et quelques manuscrits, confessions et lettres de ses amis. Or, ces manuscrits sont tous orientés, tous didactiques et destinés au perfectionnement de leur lecteur. Quant aux ouvrages de culture générale, Wilhelm n'en lit pas et ne s'intéresse, ni à la littérature contemporaine, ni aux Anciens. Goethe craint-il pour lui une rechute, dans le domaine de la fantaisie, de cette culture désintéressée qu'il considère désormais comme socialement peu utile ?

Sur l'instruction de base donnée à Félix, nous ne sommes guère mieux renseignés. Nous savons seulement qu'elle était, avant son entrée dans la Province Pédagogique, superficielle, anarchique et presque nulle. Félix a appris, pratiquement seul, et tardivement, à lire, mais ne lit rien. D'ailleurs, il ne semble pas avoir reçu de livres. Il avait appris à lire sans méthode, en épelant les livres qui lui tombaient, au hasard, sous la main. Aucune allusion n'est faite à ses connaissances en calcul. Sa culture générale de base doit être fort mince, elle a été négligée et est pratiquement inexistante.

Il semble, malheureusement que la Province Pédagogique ne s'efforce guère de remédier à ces graves lacunes. Des indications fournies par les dirigeants, on ne peut tirer ni plan d'étude précis, ni programme pédagogique cohérent. Les Directeurs ont, nous dit-on, fourni à Wilhelm, tous les renseignements qu'il pouvait désirer sur la formation qui sera donnée à son fils, mais le lecteur n'en est pas instruit. Que la Province Pédagogique soit une utopie, ne justifie pas cette carence. Goethe aurait pu imaginer un établissement idéal de formation, décrit avec précision, même si, dans la pratique, il avait été irréalisable. Or, il se borne à promener le lecteur à travers la Province, à fournir, par la voix d'un surveillant, ou de l'un des trois directeurs, et avec parcimonie, quelques renseignements assez vagues, relevant plus d'une documentation superficielle, imprécise, que d'une étude sérieuse des conditions d'enseignement.

Nous avons vu que Goethe n'avait pas fréquenté l'école primaire, et que sa première éducation avait été riche mais anarchique, au sein de sa famille. De là vient, sans doute, son peu d'intérêt pour un enseignement de base systématique. Son génie lui ayant permis de se "débrouiller" seul, peut-être fait-il confiance à l'enfant et ne considère-t-il pas l'enseignement primaire comme indispensable, se bornant, nous l'avons noté, à insister sur l'importance des premières impressions enthétiques ou morales. Aucun professeur des disciplines de base n'apparaît dans la Province Pédagogique, où Wilhelm ne rencontre que des surveillants ou les Directeurs.

Il est évident, toutefois, compte tenu de l'aisance avec laquelle il aborde les sujets les plus divers, que Wilhelm avait reçu une culture générale solide. Il lui est donc permis de se spécialiser ensuite.

Tel n'est pas le cas de Félix, qui, lui, comme nous l'avons vu, n'a reçu aucune instruction fondamentale.

Deux conceptions pédagogiques se heurtent donc. Dans l'une, celle qu'a du recevoir Wilhelm, et elle paraît, malgré tout, exprimer davantage la pensée profonde de Goethe, une formation harmonieuse doit précéder la spécialisation, la préparer. Ce n'est qu'en suite qu'un enseignement individualisé, technique, précis, conduira l'homme à une position sociale, où il aura un rôle utile. (die harmonische Ausbildung nimmt bei Goethe einen mehr vorbereitenden, die individuelle einen sozialen Charakter an -Wolff op.cit.p.24).

A l'opposé, la Province pédagogique nous propose une formation spécialisée, sans souci de l'existence d'une culture générale préalablement acquise. Félix est, dès son arrivée dans la Province, et, après une étude sommaire de ses aptitudes, orienté autoritairement vers une profession précise. Il ne semble pas que ses diverses aptitudes aient été soigneusement observées; il est très rapidement soumis à des travaux agricoles. Il n'a pas connu, préalablement, cette fructueuse dispersion initiale, qui prépare à la spécialisation et lui fournit une base solide de culture. Sans doute est-ce le reflet d'une évolution de la pensée de Goethe. La Province Pédagogique représente une conception plus "XIX^{ème} siècle, plus centrée sur la productivité sans perte de temps, la formation de Wilhelm reste conforme à l'idéal du XVIII^{ème}, débouchant sur un dilettantisme cultivé, avec, en plus, à la fin, et sous l'influence de l'évolution sociale et économique, une nécessaire orientation vers une profession utile.

Il ne semble donc pas que, dans la Province Pédagogique, Goethe ait maintenu l'équilibre entre les deux impératifs de l'éducation, la culture individuelle et la culture sociale, Il faut d'une part, en effet, former l'individu selon son caractère inné, en développant sa

personnalité dans la liberté. Mais il faut aussi l'intégrer ultérieurement dans le monde social qui l'entoure en canalisant, vers une activité rentable, ses multiples aspirations. Goethe met l'accent plus sur le "social" que sur l'"individuel". Il est, toutefois, difficile de porter un jugement trop sévère sur cette conception, puisqu'aucun renseignement n'est fourni au lecteur, sur le niveau des élèves à leur entrée dans la Province Pédagogique, ni d'ailleurs, sur leurs réelles connaissances à la sortie de cet établissement.

Avant d'examiner la pédagogie des différentes disciplines, il y a lieu de dégager les caractères généraux de l'enseignement, tel que le conçoit Goethe.. Les élèves, nous l'avons vu, doivent être orientés vers une profession, aussi rapidement que possible, dès que leurs dons naturels auront pu être détectés, orientation vers une spécialisation utile, excluant toute perte de temps dans la dispersion. (wer klug ist, lehnt alle zerstreuenden Aufforderung ab und beschränkt sich auf ein Fach - Eck.24/2/1824). Même Méphisto conseillait déjà à l'écolier de ne pas se laisser disperser. Aucune possibilité de dispersion n'est d'ailleurs, accordée à Félix et on peut même se demander sur quels critères son orientation a été fondée.

Certes Goethe ne pouvait connaître les méthodes psychotechniques modernes et les batteries de tests des actuels services d'orientation, il est déjà remarquable qu'il ait souligné la nécessité d'une observation de l'élève avant son orientation, mais il ne fait aucune allusion aux méthodes utilisées dans la Province pédagogique, pour détecter les qualités des enfants. Wilhelm, le père, n'a pas été consulté, sur les décisions concernant son fils, et on peut se demander si Félix n'avait pas les dispositions voulues pour embrasser une autre profession que celle d'éleveur de chevaux. Wilhelm,

lui, en revanche s'est orienté selon l'antique méthode, des tâtonnements et erreurs, et grâce, également, à des mises en garde et à des impulsions extérieures, après avoir abandonné ce qu'il avait cru longtemps être sa voie.

Une fois l'enfant orienté, quelles méthodes d'enseignements lui seront appliquées ? Avant toute chose, c'est la vision du monde extérieur qui éduquera l'enfant, l'observation jouera un rôle capital. Une pensée sans appui sur le réel serait sans intérêt. Au verbal succédera donc le réel, aux cours "ex cathedra", se substitueront les travaux pratiques et manuels effectués par les élèves. Goethe a, toute sa vie, insisté sur le rôle de l'observation, particulièrement de la vision. L'oeil est, pour lui, l'organe capital, et toutes ses théories scientifiques sont fondées sur l'observation. Dans ses conversations avec Eckermann, il insiste sur le primat de la vue, sur l'oeil, comme organe essentiel de la formation intellectuelle, de la préhension du monde (Eck.20/4/1825).

La vie de chaque jour est un des éléments de base de la pédagogie "das tägliche Leben ist lehrreicher, als das wirksame Buch" (Eck.17/3/30). De la "vision" (Anschauung); on passera à la formation du "concept" (Begriff), l'"Idée" étant ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée de l'homme. Car on ne possède bien que ce que l'on comprend. Or, pour comprendre, il faut une préparation, une préconnaissance, une formation préalable. (was man nicht versteht, besitzt man nicht. Zu allem Verstehen, ist Vorbereitung, Vorkenntnis , Vorbildung nötig" Max. et Ref. 119).

A ces idées claires, correspondra une activité de l'élève, un goût du travail, de la production et de l'efficacité, celle-ci étant le but final à atteindre.

A la notion d'efficacité, de productivité est liée la notion de temps. Tout instant devra être occupé pleinement, tout instant, tout moment a une valeur infinie, car il est le représentant d'une éternité entière. (jeder Zustand, ja jeder Augenblick ist unenlichen Wertes, denn er ist der Repräsentant einer ganzen Ewigkeit-Eck.3/11/1823). Aussi, l'éducation s'en forcera-t-elle de développer, chez les enfants, le sens de l'importance du temps qui s'écoule, d'où le rôle des horloges dans la société des Migrants. Ce souci d'éviter les temps morts, cette notion de plein emploi en pédagogie, est particulièrement moderne. Elle rejoint nos "emplois du temps" strictement établis, nos "progressions" et "répartitions" qui minutent notre enseignement primaire et secondaire. Ce respect de l'horaire est étranger à Rousseau, mais considéré comme indispensable par Basedow, qui avait fixé un emploi du temps journalier très strict à ses élèves. Le respect de l'heure étant devenu tyrannique dans notre société moderne, Goethe fait figure de précurseur, en obligeant les élèves à se soumettre à cette exigence. Toutefois, la motivation de Goethe est différente : son respect du temps est, certes, lié à une notion d'efficacité, mais également au sens du développement permanent de l'homme et de la société, l'un et l'autre étant en marche vers son épanouissement, vers la réalisation de son "type".

Il en est de même pour la notion de progression par étapes, d'enseignement par paliers, respectant l'évolution psychologique de l'enfant, le développement de ses facultés d'acquisition. "L'évolution de l'homme se fait par degrés et chaque degré comporte certaines qualités et certains défauts, qui doivent être, à l'époque où ils apparaissent, considérés comme naturels, légitimes" (der Mensch hat verschiedenen Stufen, die er durchlaufen muss, und jede Stufe führt ihre besonderen

Tugenden und Fehler mit sich, die in der Epoche wo sie kommen, durchaus als naturgemäss und gewissermassen recht sind"- Eck.6/3/1821).

Sous l'influence de sa théorie des Métamorphoses, Goethe voit, chez l'homme des mutations nécessaires, comme chez l'insecte. Chez l'enfant apparaît d'abord la "compréhension-intuition" (die Vernunft), puis la "compréhension-intellectuelle" (der Verstand) au moment de la puberté, ensuite vient l'"ambition" (Ehrgeiz) puis le "sens de l'utile" (Nutzen). La "Vernunft" revient pour terminer, mais pas chez tous les hommes, beaucoup d'entre eux ne dépasse pas le niveau du "nutzen". Sans passer par la connaissance de l'enfant, on ne saurait comprendre l'homme.

Toutefois le domaine des acquisitions sera mesuré. L'homme n'accèdera pas par paliers à la science universelle. Goethe est contre toute hardiesse de pensée qui conduirait le savant hors du domaine scientifique, à la recherche de "connaissances premières" sur l'origine du monde ou de l'homme. Il évite de prendre une position radicale sur des sujets éternellement controversés. Bien qu'il soit sur le problème de la formation du monde, nettement neptuniste, Goethe montre Jarno ne se mêlant pas aux disputes des vulvanistes et des neptunistes. Pour lui, toute théorie détachée du contact avec le concret, est perte de temps, "l'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes du monde" (der Mensch ist nicht geboren, die Probleme der Welt zu lösen-Eck.15/10/1825). Il devra se garder d'étendre trop loin, comme l'aurait voulu l'étudiant, dans Faust, sa formation. (man soll sich hüten, die Grenze seiner Ausbildung zu weit zu strecken -Eck.20/4/1825). C'est dans la limitation qu'on s'approche le plus de la perfection ("derjenige, der sich mit Einsicht für beschränkt erklärt, ist der Vollkommenheit amNächsten"- Naturalien, I, 159).

Goethe donne fort peu de renseignements précieux sur les méthodes d'enseignement appliquées dans la Province Pédagogique. Certes, nous savons que l'instruction sera donnée méthodiquement selon un plan d'étude gradué, conformément à l'idée de Goethe de la supériorité d'une évolution lente et calme dans tous les domaines. Mais si les trois responsables de la Province, donnent à Wilhelm tous renseignements utiles sur la poursuite des études de son fils Felix, le lecteur n'est pas mis au courant de ces révélations qui semblent d'ailleurs, assez secrètes, car elles ne sont, en effet, que progressivement révélées à Wilhelm lui-même, et cette sorte d'initiation par étapes rappelle l'influence des idées franc-maçonniques sur Goethe à cette époque.

Il semble qu'un principe, déjà admis par Platon, aura cours dans la Province, celui d'aller du connu à l'inconnu (*der echte Schüler lernt aus dem Bekannten das Unbekannte entwickeln* - Max. er Ref.). Mais, contrairement aux procédés pédagogiques employés par les professeurs de la pension d'Odile dans les Affinités Electives, l'enseignement, donné dans la Province ne s'appuiera pas sur la maieutique, car il n'y a pas de fructueuses conversations entre maîtres et élèves. Ceux-ci semblent être acheminés inconsciemment vers la découverte d'eux-mêmes et par là, vers la connaissance des lois qui régissent l'Univers. Il s'agira incontestablement d'une pédagogie directive, qui a, pour objectif, à atteindre, moins la réalisation des possibilités de l'individu que son intégration dans la société, non le plein épanouissement des ressources du sujet, mais sa formation en vue du rôle qu'il aura à jouer.

Aussi s'efforcera-t-on, non d'obtenir une accumulation de connaissances, mais d'inculquer un savoir utilisable. En effet, "Nous ne concevons de nos études,

finalement que ce qu'il nous est possible d'utiliser dans la pratique ("Wir behalten von unseren Studien am Ende doch nur das, was wir praktisch anwenden"-Eck.24/2/1824). Cette union intime de théorie et de pratique, serrée, à la base de tout enseignement. Tout savoir demeurera superficiel et ne sera jamais valable, s'il reste intellectuel, s'il n'est pas appliqué à une réalisation concrète. "Personne ne s'instruit uniquement en écoutant et celui qui n'a pas fait un effort personnel pour réaliser, en acte, sa science, ne sait que superficiellement et à moitié"(überhaupt lernt niemand etwas durch blosses Anhören, und wer sich in gewissen Dingen nicht selbst tätig bemüht weiss die Sachen nur oberflächlich und halb-Eck.20/2/1831).

Il nous appartient d'examiner, dans quelle mesure Goethe a mis en pratique, ces théories de pédagogie générale, dans les conseils qu'il donnent, sur l'enseignement des différentes disciplines, physiques, intellectuelles et morales.

C) La pédagogie des différentes disciplines.

1°) Pédagogie de l'éducation physique.

Goethe avait protesté énergiquement contre la fermeture, pour raisons politiques, de certains gymnases en Allemagne, insistant sur le rôle nécessaire de l'éducation physique dans le développement harmonieux de la personnalité, conformément à l'idéal grec. Or, curieusement, il ne semble pas s'être préoccupé de cette discipline dans ses remarques pédagogiques. Alors que Basedow prévoyait trois heures journallement, pour la danse, l'équitation, l'escrime, dans la Province Pédagogique, la gymnastique ne fait pas l'objet d'un enseignement particulier. On se borne à montrer des enfants au travail, mais ce travail manuel est d'abord à but professionnel,

il n'est pas imposé dans l'intention de développer le corps pour lui-même (Handwerksmäßige Übungen et Handarbeitsunterricht). Il est, ensuite, à but moral, il doit donner aux enfants le sens du travail physique, de la résistance de la matière, de l'effort à fournir. Goethe, dans ce domaine, est resté disciple de Rousseau, de Pestalozzi et de Fellenberg.

Si Félix est soumis à cette discipline, il ne pratique aucun sport, hormis l'équitation, mais pour sa future profession d'éleveur. Son père Wilhelm, bien que jeune encore, dans les Années d'Apprentissage, ne s'adonne à aucune culture physique. Cette position de Goethe peut surprendre, étant donné qu'il avait été, lui-même, un fervent de la natation, du patinage, de l'équitation et de l'escrime. Wilhelm monte à cheval, et aime la marche à pied, ce sont, semble-t-il ses seules activités physiques, avec une certaine aptitude au fleuret. Il est à noter que Félix n'a pas appris à nager, ce qui manque de lui coûter la vie. Goethe semble avoir toujours éprouvé, bien qu'excellent nageur, une certaine crainte de l'élément liquide, que l'on songe aux noyades décrites, tant dans le "Wilhelm Meister" que dans le "Affinités Electives". Il n'en a pas conclu que l'enseignement de la natation devrait être obligatoire.

Peut-être Goethe a-t-il passé sous silence la gymnastique et les sports, en tant qu'activités pédagogiques autonomes, par souci d'efficacité immédiate, de rentabilité, ne voyant pas le rôle que ces disciplines pouvaient être amenées à jouer sur le plan social; notion de compétition, de loyauté, d'équipe. Quoiqu'il en soit Félix n'est soumis à aucune culture physique méthodique, et il n'y a pas de professeur spécialiste de cette discipline dans la province pédagogique, alors que l'éducation physique allait tenir dans la pédagogie allemande, du XIXème et du XXème siècle, une place importants, en

particulier, par les sociétés de gymnastiques. Toutefois il faut noter que Goethe, dans une lettre à Eckermann du 1.5.1825, recommandait chaudement la culture physique mais il ne l'introduisit pas dans sa Province Pédagogique.

2') Pédagogie de la langue Allemande.

Dans la pédagogie moderne, l'étude de la langue maternelle occupe une grande place, voire la première parmi les autres disciplines, et il semble qu'il en ait été ainsi chez les pédagogues allemands de la fin du XVIIIème; Basedow faisait étudier l'allemand, avant d'aborder le français et le latin, mais Rousseau ne portait guère d'intérêt à l'enseignement de notre langue maternelle, supprimant tout livre, interdisant les fables de La Fontaine, n'acceptant que Robinson Crusoé (en traduction) et plus tard Télémaque. Certes, en Allemagne même, l'allemand avait été exclu des établissements d'enseignement jusqu'à la seconde moitié du XVIIIème (cf. La Réforme de l'Education en Allemagne au XVIIIème siècle - Pinloche), comme langue roturière et indigne.

Il est, néanmoins, frappant que Goethe ne fait aucune allusion à l'enseignement de l'Allemand. Les enfants n'apprennent pas leur langue maternelle, systématiquement et selon la correction grammaticale. Il peut donc paraître étrange, qu'un maître de la langue, comme l'était Goethe, ne se soit pas soucié de l'enseignement de cette discipline. Dans aucune de ses lettres, que ce soit à propos de Fritz von Stein, ou à propos de son fils Auguste, Goethe ne mentionne l'étude de l'allemand. Peut-être la considérait-il comme inutile, ce qui serait étrange. Il se rangeait plutôt à l'opinion des Universités de son pays, plus soucieuses de rechercher chez un auteur les idées exprimées, que d'analyser la forme de l'expression, le style pour lui-même. On ne forme pas d'écrivain dans la Province pédagogique; il n'y a pas de professeur d'al-

allemand, on ne soigne pas l'expression littéraire, alors que la plupart des autres formes artistiques sont cultivées.

Nous serions assez tentés de croire, qu'ici encore, Goethe s'est volontairement contraint à ne pas valoriser une discipline sans utilité sociale évidente. Ce qui fait la valeur "économique" de Frédéric, n'est pas l'aisance de son style, mais sa rapidité de sténographe, ses qualités de mémoire, son art de résumer les discussions auxquelles il lui a été donné d'assister. Au fond, Frédéric fait de l'allemand sans le savoir. La société des Migrants ne s'encombre pas plus d'écrivains que la Province Pédagogique ne forme d'auteurs. Si les membres de la Société de la Tour rédigent, sous forme de mémoires, un compte rendu des épreuves et des étapes de leur formation, ce n'est pas dans une intention littéraire, mais dans un double souci didactique: clarifier leur propre personnalité, grâce à ces confessions, aider les autres, en leur exposant leur exemple, à voir également plus clair en eux-même.

Le culte de la forme verbale n'est, toutefois, pas entièrement exclu de la formation donnée dans la Province Pédagogique, mais celle-ci devient un apport un élément adjoint à l'architecture, comme à la peinture donnant une unité, créant une ambiance générale artistique, dans une sorte de synthèse qui annoncerait Wagner, si la musique n'en était pas exclue. Il semble que Goethe n'ait pas vu le rôle formateur de la maîtrise d'une langue, l'importance de la précision de l'expression pour la netteté de la pensée. Il n'a pas fait entrer l'étude de l'allemand parmi les éléments indispensables à la formation d'un esprit.

3) Pédagogie des langues anciennes.

Goethe voyait, dans l'étude du classicisme

grec et latin , une source incomparable, la source de toute réelle culture. Aussi resté-t-il fidèle à l'étude des langues mortes, trouvant chez les Anciens de modèles d'éloquence. Il avait étudié le latin, le grec, et même, pendant un certain temps, l'hébreu. Or, assez curieusement, il n'est fait allusion ni au latin, ni au grec dans la Province Pédagogique. Sans doute cette formation classique est-elle réservée à une élite, dont l'éducation ne relève pas d'un tel établissement. L'étude du grec et du latin entre dans une formation générale supérieure, et la Province Pédagogique-sauf peut-être, en ce qui concerne les artistes- et encore ceux-ci semblent-ils être plutôt des artisans à vocation artistique, que de réels créateurs, n'a pas pour fonction de produire cette "catégorie" d'hommes peu directement utilisables, pour la société moderne. Goethe s'écarte de Basedow sur ce point, car ce dernier, tout en se proposant de préparer les enfants à une vie socialement utile, et tout en prétendant leur donner dans la joie des notions pratiques, dispensait un enseignement général, tantôt en allemand, tantôt en français, tantôt en latin . Goethe accorde donc en pédagogie, plus d'intérêt aux langues étrangères, qui jouent un rôle évident dans la formation de l'homme moderne dans ses rapports avec ses semblables.

4°) Pédagogie des langues vivantes.

Si l'étude de la langue allemande est passée sous silence, si vraisemblablement même, elle n'existe pas, ou est réduite au minimum, il n'en est pas de même des langues étrangères. Elles semblent occuper une position privilégiée dans la Province Pédagogique, puisque Félix étudie l'italien, en même temps, curieusement d'ailleurs, que l'art de dresser les chevaux. L'importance des langues étrangères n'avait pas échappé à Goethe , lors qu'il était encore enfant. Déjà il éprouvait pour elles , un vif intérêt, puisqu'il était allé jusqu'à inventer un

roman par lettres, écrites dans des langues différentes. Toutefois, ses idées sur la pédagogie des langues vivantes sont assez fluctuantes; plus exactement, il distingue le cas de l'élève doué et celui de l'élève qui n'envisage pas de se spécialiser en langue étrangère, mais ne recherche, en elle, qu'un moyen pratique de communication. Le premier sera soumis à une étude systématique de la langue; mais Goethe ne donne aucune précision sur la méthode à employer, et nous ne savons pas nettement si cette étude aura lieu dans la Province elle-même. Les autres élèves, c'est à dire la quasi généralité des enfants étudient, en revanche, la langue étrangère uniquement par la pratique.

Pour Goethe, en effet, il est préférable d'apprendre une langue sans livre, car l'essentiel n'est pas de posséder les règles grammaticales dans l'abstrait mais d'acquérir une tournure d'esprit, un sens de la langue, qui nous en assure la réelle maîtrise. Il semble qu'il y ait suppression de toute étude méthodique, comme chez Basedow, qui conseillait également de reléguer la grammaire au second plan. Ce sera donc par la pratique et non dans les livres, qu'on apprendra les langues vivantes dans la province.

Goethe, sur ce point, est particulièrement moderne. Sa théorie est conforme aux instructions officielles de notre époque sur l'enseignement des langues. Dans une conversation avec Eckermann (10/1/1825), il félicite un Anglais d'être venu en Allemagne, pour apprendre l'allemand, car le rôle du milieu est prépondérant, une langue s'apprend en milieu linguistique, c'est ce que les pédagogues modernes appellent le "bain sonore". Si nous nous efforçons, aujourd'hui, de créer dans les classes ce bain sonore, en ne mélangeant pas le français et la langue étrangère, en utilisant les moyens audio-visuels, c'est pour transplanter artificiellement l'élève, en "milieu étranger", que Goethe appelait "die vollständige-

ge Umgebung) , atmosphère créée dans la Province Pédagogique, par l'obligation de s'exprimer, en certaines circonstances, en langue étrangère, et également par la fréquentation d'étrangers dans des foires. Cet accueil fait aux ressortissants de pays de langues différentes, dans un but d'échange linguistique, annonce déjà nos modernes échanges scolaires et universitaires.

Cette conception n'est pas propre à la pédagogie des langues, elle rejoint, chez Goethe, l'idée générale que toute qualification ne s'acquiert que dans le milieu où elle se développe normalement (c'est dans les mines que l'on devient Géologue).

5°) Pédagogie de l'Histoire et de la géographie..

Goethe considère l'enseignement de l'histoire comme indispensable, mais l'intérêt de cette discipline consiste, pour lui, moins dans une connaissance exacte du passé, qu'en une possibilité d'enthousiasme, et par là en une source d'action valable sur le plan civique et moral. Déjà Oreste était sensible à cet aspect enivrant du passé et Pylade déclarait (Iphigénie, Acte II, scène 1) "ce que notre âme nous demande est infini, nous voulons que chacun de nos exploits, dès l'origine, apparaisse aussi grand qu'il le sera, quand, par la voix des poètes, il aura grandi, d'âge en âge, porté de pays en pays. Les actions d'éclat de nos pères sont si belles à entendre contées, lorsque l'adolescent, dans l'ombre tranquille du soir, les savoure aux accents de la harpe".

Le maître aura donc soin de maintenir l'enthousiasme de ses élèves, en faisant défiler, devant eux les images vivantes des grands hommes du passé. Aussi Goethe ne conseillera-t-il pas l'étude historique à base scientifique, la reconstitution minutieuse du passé, elle risquerait, pense-t-il, de détruire l'enthousiasme. Com-

me il est difficilement concevable que Goethe n'ait pas eu conscience du caractère anachronique de sa conception des études historiques, il semble plus plausible d'admettre qu'il a volontairement réduit l'histoire à être une auxiliaire de la morale.

Il est plus étrange, par contre, que Goethe sensible à l'évolution de la société de son époque, ait ignoré l'histoire économique. Il ne s'est pas élevé à la conception d'une vaste fresque de l'évolution de l'Humanité, il s'est limité aux "héros" jalonnant les temps historiques, il est resté au niveau de Basedow, qui concevait, lui aussi, un enseignement de la morale par l'étude illustrée du passé.

En ce qui concerne la géographie, Goethe fait preuve, en revanche, d'une conception plus moderne. Fidèle à la grande loi pédagogique, qui veut que l'on aille du connu à l'inconnu, il conseille d'étudier d'abord le milieu le plus proche de nous et de s'en éloigner progressivement. La "Heimatkunde" sera donc à l'origine de toute étude géographique. Par là, Goethe rejoint les conceptions actuellement en cours dans la plupart des pays, sur l'enseignement de cette discipline, en conseillant d'initier, progressivement, les enfants, à l'étude de la géographie, par une prise de conscience du milieu qui les entoure, en élargissant, peu à peu, le champ des connaissances. Toutefois, les grands problèmes posés par l'origine du globe et la formation des continents ne relèvent pas de l'enseignement donné aux élèves. Seules des écoles de spécialistes, au niveau universitaire, s'en préoccupent et s'opposent en écoles rivales des neptunistes et des plutonistes.

6°) Pédagogie des sciences naturelles.

Goethe s'est toujours vivement intéressé aux sciences de la nature. Il avait acquis, dans ce domai

ne des connaissances qui faisaient de lui, plus qu'un amateur éclairé, presque un spécialiste. Beaucoup de ses personnages se voient attribuer le même amour de l'observation et de la recherche, dans le domaine minéral, végétal et animal.

Goethe reconnaît qu'enfant, déjà, il avait éprouvé un élan de curiosité, en face des choses de la nature. Cet intérêt était à la mode au XVIII^{ème} siècle, et toute personne cultivée, dans l'aristocratie avait un "cabinet de curiosités". La "Belle Ame", enfant, admirait les collections du cabinet de sciences naturelles de son père. Toutefois, ces collections ont l'inconvénient de présenter des objets morts, hors de leur contexte naturel : c'est pourquoi Odile s'oppose à ce cabinet scientifique, où tout est momifié. Elle préfère la vie, Comme Salzmann, qui conseillait également de conduire l'enfant à travers la campagne, lui faisant quitter le livre pour la nature.

De même que la géographie s'apprend sur le terrain, une langue vivante dans le milieu où elle est parlée, les sciences de la nature s'enseigneront au sein même du monde qui nous entoure. Goethe, lui-même, aimait montrer à Fritz von Stein, ou à son fils Auguste, les curiosités du terroir, mais n'exigeait; d'eux, aucune étude systématique. Or celle-ci est cependant nécessaire tant aux spécialistes qu'aux professeurs. Aussi Jarno refuse-t-il de renseigner, même sommairement Wilhelm, lorsque celui-ci désire acquérir quelques connaissances de base en géologie, pour instruire son fils. Il objecte qu'une connaissance méthodique et approfondie du sujet est indispensable, et qu'on n'enseigne pas, si l'on ne connaît que les rudiments d'une science. Nous ignorons, toutefois quelle formation Jarno a reçue lui-même et il semble qu'il ne soit guère qu'un autodidacte éclairé, et non un géologue de profession.

Wilhelm, en choisissant le métier de chirurgien, devrait, semble-t-il se cultiver en sciences, et tout particulièrement en anatomie. Or nous avons vu que ce n'était pas le cas et que Goethe, bien qu'ayant fait, lui-même des études assez approfondies d'anatomie, était fort peu exigeant dans ce domaine.

Si Goethe ne réclame pas d'études poussées en science pour devenir chirurgien, ses idées pédagogiques générales, par contre, sont influencées largement par ses connaissances scientifiques et sa conception personnelle de la nature. Il ne cesse de comparer l'enfant à une plante qui mérite des soins spéciaux, aux différentes phases de son développement organique. L'éducateur est un jardinier qui sait prévoir ce que l'arbrisseau donnera plus tard (Faust, Prologue dans le ciel).

Dans son livre Que pense Goethe de l'éducation, Wolff affirme que les sciences naturelles ont exercé une influence décisive sur la formation des idées pédagogiques de Goethe (den entscheidensten Einfluss auf die Gestaltung der Pädagogik Goethes haben die Naturwissenschaften ausgeübt" - p.41). Les principes fondamentaux de la pédagogie de Goethe découlent, en grande partie de sa théorie des métamorphoses, car l'homme est considéré comme le sommet atteint par la nature, l'aboutissement dernier d'une longue suite d'évolutions. Nous serons donc conduits à examiner les travaux scientifiques de Goethe et sa conception générale de l'Univers pour connaître le sens profond de sa théorie de l'éducation.

7°) La pédagogie des mathématiques.

Il est étonnant que Goethe, qui attachait tant d'importance aux "Realien", et qui présentait le rôle des sciences naturelles et de la physique dans la culture moderne, n'ait pas compris l'intérêt présenté par les mathématiques ni le colossal développement de

cette science. Wilhelm ne parle jamais des mathématiques et les membres de la société de la Tour n'y font jamais allusion. A peine nous signale-t-on, dans la Province Pédagogique, que l'enseignement de la musique sera une bonne introduction, une initiation aux mathématiques. Il est possible de se demander si le peu d'intérêt porté par Goethe à cette science, n'est pas du au caractère abstrait de celle-ci, à son indépendance vis à vis des données de nos sens. Goethe pensait que les mathématiques étaient sans corrélation avec les sciences de la nature vivante, et même avec la physique. Il leur reconnaissait une valeur certaine, mais pour elles-mêmes, dans une sorte d'isolement fermé au monde, la culture qu'elle procure est "unilatérale et limitée" (einseitig und beschränkt) et Léonardo, qui pourrait passer à la rigueur, pour un représentant de cette science, met en garde contre une surestimation de ses possibilités de culture, alors que Pestalozzi voyait dans le calcul un moyen de formation du jugement. Malgré ses études personnelles en biologie et en optique, Goethe reste un homme de lettres et ne voit pas de possibilité de réelle culture dans le domaine scientifique, si celui-ci, toutefois consiste en une explication strictement "mécaniste" des choses. Le mathématicien n'est, pour lui, complet, que dans la mesure où il ressent, en lui, la beauté du "Vrai". Ce n'est qu'alors qu'il agira avec profondeur, perspicacité, prudence, d'une manière pure, claire, gracieuse, voire élégante. Dans Poésie et Vérité, Goethe délimite nettement le domaine qu'il concède aux mathématiques, c'est un domaine esthétique celui de la "Beauté du Vrai" (das Schöne des Wahren). Goethe est fondamentalement persuadé que la nature n'obéit pas aux mathématiques. La physique et surtout la biologie ne peuvent respecter ses lois, car elles sont le reflet d'une sorte d'élan vital orienté vers l'épanouissement des types, vers leur réalisation conformément au modèle originel inhérent à leur nature profonde. La vie, pour Goethe n'est pas mathématique.

8°) L'Education esthétique.

L'éducation esthétique se rattache à l'éducation morale, elle débouche sur l'amour du beau, le sens de la beauté. Dans son livre, La Pédagogie de Goethe, Langguth écrivait évoquant le point de vue de Goethe : "ce qui est vrai est en même temps moral, et l'harmonie entre la beauté et la morale est l'exigence morale que Goethe impose à l'homme cultivé, son idéal d'éducation est profondément moral. Mais le sommet atteint par la nature dans son effort pour se dépasser elle-même sera justement l'"Homme beau", qui, au sommet de la création, s'élève à la production de l'oeuvre d'art" (was, aber, was ist, ist zugleich sittlich, und Schönheit mit Sittlichkeit in Einklang zu sehen, ist die moralische Forderung Goethes in den gebildeten Menschen. Sein Erziehungsideal ist durchaus ethisch. Aber das letzte Produkt, der sich immer steigenden Natur ist eben der schöne Mensch der sich auf den Gipfel der Kultur zur Produktion des Kunstwerks erhebt - p.304).

Toute éducation devra déboucher sur l'esthétique. Elle partira de l'Utile, pour arriver au Beau, en passant par le Vrai (vom Nützlichen, durch Wahre, zum Schönen. Le sens de la Beauté représente le sommet de la civilisation et de la culture. Mais il semble que cette ascension soit réservée à une élite, et il est douteux que Félix, par sa formation, puisse y accéder un jour. Serait elle réservée à l'aristocratie, déjà appelée à diriger la nouvelle société ?

Chez l'enfant, l'éducation esthétique commencera par être négative. Elle consistera, nous l'avons vu, à le préserver du contact de la laideur, en lui évitant tout spectacle qui offense le goût, le sens de la beauté. Il en est de même en morale et c'est une des raisons de l'aversion de Goethe pour l'école publique, qui, du moins selon sa propre expérience, met l'enfant de bon milieu

au contact de voyous grossiers. Conception aristocratique, élitiste peut-être, mais pas entièrement. Car, si la haute culture esthétique n'est pas à la portée de tous, Goethe s'efforce, cependant, d'introduire le sens de la beauté, jusque dans les professions les plus humbles. L'artisan pourra, et devra donner un aspect esthétique à son travail et par là, il dépassera le caractère utilitaire de son oeuvre, il découvrira, par son métier même une sorte de nouvel humanisme. Une formation dépourvue de la notion de beauté, et centrée directement sur l'utile, risquerait de broyer la personnalité, de fabriquer des robots experts dans leur discipline, béatement heureux. Elle pourrait facilement devenir le contraire d'un humanisme. En cela, Goethe est éloigné de Fichte, qui veut "conditionner" la volonté, pour que l'élève ne veuille que ce que l'on désire qu'il veuille, (Discours 2). Goethe, lui, voyant en l'homme le chef d'oeuvre, le sommet de la création, s'efforcera de préserver la valeur originale de la personne humaine, dans la société industrielle dont il pressent le développement et dont il craint le matérialisme.

Le besoin de valoriser l'individu, le conduira à lutter contre l'uniformité, en encourageant, par exemple les élèves de la Province Pédagogique, à choisir, selon leur originalité, la coupe et la couleur de leurs vêtements. On distinguera la virtuosité que donne la spécialisation technique et la valeur esthétique qui relie l'artisan à l'artiste. Saint Joseph, le menuisier, orne avec art la façade des maisons dont il construit la charpente. Lydie, la couturière, apporte une touche d'élégance aux vêtements qu'elle coupe, Frédéric, le script, a, en plus d'une écriture agréable, un talent réel de narrateur.

Tous les métiers peuvent donc déboucher sur une forme d'art, lorsqu'ils sont pratiqués avec une réelle maîtrise, et l'artisan s'efforcera d'unir, en une solide trilogie, l'Utile, le Beau et le Bien, qui sont trois as-

pects d'une même création, lorsqu'on atteint la perfection dans chacun de ses trois domaines.

D'autre part, la personne humaine n'est pas isolée, elle se réalise au sein d'un groupe, aussi le travail s'accompagnera-t-il de chants choraux, ceux-ci exprimant la joie de l'oeuvre collectivement accomplie et lui donnent un reflet de culture esthétique.

Renonçant, du moins pour la masse, à l'art pour l'art, à la culture désintéressée, Goethe s'efforce dans sa conception de l'éducation, de sauver l'humanisme de conserver à l'homme les valeurs qui font de lui réellement un homme, un être à part dans la création. Si chacun est libre de son choix quant aux études poursuivies le seul objet digne de l'étude de l'humanité est l'homme lui-même. Si la prise en considération de l'individualité propre d'un sujet conduit naturellement à le former pour une spécialité, cette spécialisation elle-même doit être culturelle, car connaître à fond une profession et la bien exercer, conduit le sujet à une plus haute culture, que des demi-connaissances en cent domaines, qui ne permettent de se dépasser et d'atteindre l'idéal.

Dans la Province Pédagogique, Goethe insiste tout particulièrement, sur la formation des menuisiers, sculpteurs, architectes, musiciens, alors qu'il passe sous silence, la préparation aux autres professions. C'est que, pour lui, le Beau est une manifestation des lois secrètes de la nature, qui, sans cette apparition, nous resteraient éternellement cachées (*das Schöne ist eine Manifestation geheimer Naturgesetze die uns ohne dessen Erscheinung ewig wären verborgen geblieben-Max. et Ref.*).

Toutefois, une différence demeure entre l'artiste et l'artisan, car chez ce dernier, il est prévu "de ne prendre à l'art que juste ce qu'il faut, pour que le goût ne se perde pas dans les métiers". Il y a lieu de noter également que dans la société des Migrants, l'art ne tient

pour ainsi dire, aucune place, car il n'y a pas d'artiste mais des artisans parmi eux.

Il est curieux de constater, que nous savons fort peu de choses sur la culture esthétique de Wilhelm, sauf dans le domaine littéraire. Il semble avoir une bonne connaissance du théâtre, mais nous ne le voyons pas s'intéresser à la sculpture, à la peinture, à la musique. Il regrette, certes, que la collection d'objets d'art de son père ait été dispersée, mais il ne visite aucun musée, n'assiste à aucun concert, ses essais littéraires, sont de peu d'intérêt et, il le reconnaît lui-même, uniquement des oeuvres de jeunesse. A l'exception des comédiens, de faible niveau pour la plupart, Wilhelm ne fréquente pas de vrais artistes, sauf un peintre, mais il ne discute pas de son art avec lui.

Pour ce qui est du théâtre, si cher à Goethe et auquel Wilhelm avait longtemps attribué une valeur pédagogique de première importance, il est banni de la Province Pédagogique, car le monde moderne ne saurait tolérer de spectateurs oisifs, de comédiens inutiles. Le théâtre est, de plus, un mélange de tous les arts, ce qui est contraire à la séparation des activités conçues comme seul élément d'ordre. Goethe semble oublier qu'enfant, il avait du une partie de sa formation, au théâtre français de Francfort, et les déceptions qu'il avait connues à la direction du théâtre de Weimar, sont sans doute la cause de ce changement radical de position.

Quant à Félix, il ne reçoit aucune formation esthétique; celle-ci ne semble pas faire partie de la culture générale, nécessaire à tous les élèves, elle n'est pas partie inhérente de toute éducation; on la réserve curieusement aux jeunes gens qui se destinent à une profession artistique. Elle est un élément de leur formation professionnelle. Il est vrai, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de vraie culture générale, dans ce curieux système pédago-

gique. Goethe paraît avoir distingué, nettement, l' amateur d'art de l'artiste. Il réserve, à juste titre, à celui qui possède de réels dons innés, la carrière artistique, il le soumet, alors, à l'apprentissage méthodique des techniques nécessaires, mais il ne se préoccupe pas de donner aux autres une culture esthétique, qui leur ferait comprendre, goûter les oeuvres artistiques. Est-ce par souci de rentabilité, d'efficacité dans le domaine pratique, est-ce la crainte de détourner la masse des hommes d'un certain réalisme utilitaire indispensable à l'obtention d'un bon rendement sur le plan social ? La notion de culture populaire, nous l'avons déjà constaté, semble étrangère à l'esprit de Goethe, peut-être trop préoccupé de hiérarchie sociale et d'élitisme.

La musique, le chant, la poésie lyrique, la danse, l'architecture, la peinture et la sculpture ont leur place dans la Province Pédagogique. Mais le pédagogie de ces arts est curieusement centrée sur la limitation de l'imagination qui, doit, avant tout, être tenue en bride. Elle risquerait en effet, d'éloigner l'art des normes indispensables à l'équilibre de la société. Aussi, la grande loi sera-t-elle, de coller à la réalité. Le génie, le vrai talent, sauront, nous dit-on, s'épanouir à l'aise, à l'intérieur de ce cadre, pourtant rigide. L'art est l'art, selon Goethe, précisément parce qu'il n'est pas la nature. Il doit se plier à la convention, c'est-à-dire à l'entente entre les hommes d'élite, pour déterminer ce qui est nécessaire au bien suprême, donc à l'utile. Lorsqu'il s'agit de la sculpture, en particulier, l'accent est mis sur le caractère collectif de l'oeuvre, réalisée par un atelier, plutôt que par un individu.

Le dessin tient plus de place dans la pensée pédagogique de Goethe, que les sciences mathématiques ou physiques. "Le dessin développe l'attention qui est la plus haute qualité et la plus haute vertu", écrivait Goethe

à Mme de Stein, lorsqu'il était à Rome, et il conseillait à Fritz de dessiner (das Zeichnen entwickelt und nötigt zur Aufmerksamkeit und das ist, ja, die höchste aller Fertigkeit und Tugenden"). Le dessin est naturellement lié à la vision et, ici comme en sciences naturelles, pour Goethe le principal organe des sens. Il déclarait à Eckermann (le 20/4/1825) qu'il devait à son attention et à ses yeux toute sa poésie. D'où son hostilité aux lunettes "celui qui voit à travers des lunettes se prend pour plus intelligent qu'il n'est" (Wer durch Brille sieht, hält sich für klüger als er ist).

Dans une lettre à Julie d'Egloffstein, Goethe souligne les diverses étapes de l'enseignement du dessin: D'abord copier, puis composer, et enfin créer personnellement (copieren, componieren, selbstständig schaffen).

A côté du dessin, Goethe voit dans la musique un élément de formation de première importance, peut être est-elle la mère de toute formation. Pour Goethe, celui qui ne comprend pas la musique est un barbare, et il lui manque un tiers de la vie (dem fehlt ein Drittel des Lebens). Aussi musique et chant accompagnent-ils tout enseignement dans la Province Pédagogique. La musique est fondamentale en pédagogie, elle initie à la morale, à la religion, voire à l'écriture et au calcul. Le chant est considéré comme la première étape de la culture (erste Stufe der Ausbildung) et la musique comme l'élément de notre éducation (das Element unserer Erziehung). Goethe commente, jusque dans les détails, la pédagogie de cette discipline, en insistant, tout particulièrement sur la musique instrumentale. Mais, ici encore, le but social n'est pas perdu de vue. La musique réunit, dans une communion artistique, ceux qui s'adonnent à cet art. Elle est moins individuelle que collective, aussi le chant choral et la musique instrumentale seront-ils à l'honneur, dans la Province Pédagogique, comme dans la société que les Migrants sont appelés à créer.

9°) L'Education religieuse.

Goethe ne conçoit pas l'homme sans une certaine foi. Pour lui, les époques d'impiété n'ont pas laissé un souvenir aussi glorieux que les autres dans le développement des civilisations. Il estime que la croyance en un Dieu unique élève toujours l'esprit, elle est "geisterhebend", et conduit l'homme à mieux concevoir l'unité de sa propre personnalité.. L'idéal serait la réalisation d'une sorte de piété universelle (Weltfrömmigkeit), mais dépourvue de mysticisme. Goethe n'éprouve pas d'intérêt pour la métaphysique, aussi sa position en face de la personnalité de Makarie est-elle complexe. Il nous présente la "Belle Ame" comme une remarquable réussite, comme la réalisation d'une personnalité exceptionnelle, mais non comme un modèle de formation à suivre. La Province Pédagogique ne saurait se proposer de reproduire ce type humain. Aussi ne lui confie-t-on pas d'enfants à éduquer, et elle s'en étonne. Makarie se situe sur un plan plus élevé, elle n'est plus réellement de ce monde. Aussi sa valeur sociale est-elle problématique, car elle ne crée rien, elle n'a pas d'utilité propre, elle est presque une admirable curiosité, mais non toutefois un épigone car elle est le résultat d'un épanouissement exceptionnel, selon des lois cosmiques, que son entourage n'est plus apte à comprendre. Il l'estime, pour ainsi dire en tant qu'oeuvre d'art, et non comme un réussite utile, un modèle, un prototype à reproduire en des exemplaires aussi nombreux que possible, à l'avantage de la société. Dans une certaine mesure, on peut dire que Makarie est la réalisation dans un être humain de la loi générale qui régit le monde.

Du monde cosmique, que reflète la Belle Ame, Goethe retiendra la notion fondamentale de son unité. Elle place l'homme à sa juste valeur, lui interdit l'insurrection, l'orgueil révolté, mais lui apporte une qua-

lité propre, un poids unique dans la création. S'il en est conscient, il devient apte à jouer le rôle utile que le monde attend de lui. Modeste rouage, mais rouage qui sait quelle est sa fonction propre, il se sentira à sa place et remplira son rôle dans le mécanisme universel qui le dépasse. L'homme s'intègre donc dans une harmonie générale, dans un concert universel. Makarie est le reflet de cette intégration. Mais le mysticisme ne doit pas conduire à mépriser le rôle de l'homme ici bas, et Goethe ne pouvait admettre le point de vue théologique selon lequel l'homme est uniquement destiné au ciel, il ne pouvait, par là, souscrire aux principes pédagogiques de Lavater et de Mlle de Klettenberg, visant à éduquer les enfants, non pour en faire des citoyens de ce monde, mais des citoyens des cieux (die Kinder nicht zu Erden= sondern zu Himmelsbürgern erziehen).

Dans le "Prologue dans les cieux", à côté de l'harmonie des sphères, le sort de Faust a son importance, modeste unité dans l'ensemble du Cosmos, mais unité dont la valeur n'échappe ni à Dieu, ni au diable; l'homme est un être dont le destin a une valeur symbolique, qu'il ne soupçonne pas lui-même, mais que le Créateur décèle à l'avance, comme le jardinier voit, dans le bourgeon la plante appelée à s'épanouir. Il pourra arriver que l'homme ne soit pas à la mesure de son destin; il en sortira cependant grandi, autant qu'il aura su, par une sage résignation, prendre conscience de la loi, en admettre la valeur et se conformer à son caractère rigoureux.

Tel n'est pas le cas d'Edouard ni d'Odile, dans les Affinités Electives, puisque les deux héros ne se soumettent qu'en apparence et sont conduits au suicide. Ils refusent l'intégration dans le cadre des lois de la société. Une éducation différente, et réussie, leur aurait peut-être permis de d'adapter leurs incantations propres aux exigences de la Loi et de réaliser, par là, l'épanou-

issement de leur personnalité sans souffrance , et sans mutilation, dans la conformité à l'ordre général.

C'est dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, que l'homme trouvera la réalisation de son destin, non dans les transports mystiques, ni dans des rêveries cosmiques ou métaphysiques; c'est au jour le jour, qu'il découvrira son bonheur: "l'homme réaliste s'en tiendra à la réalité vivante journalière, que son esprit ne porte pas ses regards, ni sur l'avenir, ni sur le passé, c'est le présent qui fait notre bonheur" (Auch hält sich der resolute Mann an den lebendige Tag . Nur schaut der Geist nicht vorwärts, nicht zurück, die Gegenwart ist unser Glück-Eck. 25/2/1824).

Si l'on doit conseiller à l'homme moyen de se garder des spéculations de métaphysique , il serait cependant faux de conclure que celles-ci soient absentes de l'esprit de Goethe. Il ne rejette pas la prière comme moyen de communication avec Dieu. Si elle ne tient , semble-t-il, aucune place dans la "Province pédagogique, il est toutefois indiqué que les Migrants se rendent à l'église ou au temple selon leurs convictions religieuses. C'est par la prière qu'un coeur pieux sert Dieu, et merveilleux est l'amour qui se révèle dans la prière (Wundertätig ist die Liebe, die sich im Gebet enthüllt). Il faut seulement éviter que la prière ne conduise à des rêveries mystiques et piétistes: "Das Gebet darf nicht zu mystischen und pietischen Grübeln führen" Eck. 2/3/1832). Nous sommes tous appelés à passer d'un christianisme de mots et de croyance (Christentum des Worts und Glaubens) à un Cristianisme de sentiment de d'action (Christentum der Gesinnung und der Tat). Aussi Goethe refuse-t-il catégoriquement la discussion métaphysique sur la recherche des causes premières, car pour lui, l'homme n'est pas fait pour connaître celles-ci, et ce genre de spéculation est vain.

Il n'y a pas de place non plus, dans la pédagogie de la religion chez Goethe, pour les sermons moralisateurs ("Ich kann das Predigen nicht ertragen"-Max. et Ref. 204). Il appartiendra à l'éducateur de gagner par d'autres moyens, l'âme de son disciple à la religion, en lui montrant, face à face, d'un côté les limites de sa pensée et de son action, d'un autre côté la toute puissance, l'omniscience du Créateur. De là résultera une humilité de l'homme devant Dieu, que toutes les prédications morales ne sauraient créer, mais aussi un respect général et du monde et de soi-même.

Une telle conception religieuse s'accommoderait mal de dogmes; c'est pourquoi ceux-ci sont exclus de la pédagogie religieuse de la Province. Pestalozzi soutenait, également, que la vraie religion était moralité, et que l'on pouvait, sans hésitation, écarter l'enseignement dogmatique, pour enseigner la morale, en laissant de côté les dogmes. Dans la Province Pédagogique, les religions sont exposées aux élèves sous leur aspect historique, et de telle sorte que leur étude conduise à une synthèse, non à une opposition. Une certaine prééminence est accordée à la religion chrétienne, dans laquelle l'adolescent sera invité à voir une somme des autres religions. Cette attitude de tolérance rappelle la philosophie de Nathan le Sage, et la pensée religieuse de Lessing, si l'on excepte cette sorte de suprématie accordée au christianisme. La figure du Christ apparaît d'ailleurs, plus sous les traits de l'homme idéal que sous l'apparence de l'Homme-Dieu. Mais cette tolérance ne s'étend pas aux Juifs, qui pour Goethe ne sauraient être assimilés aux autres peuples. Aussi, ne seront-ils pas admis dans la société des Migrants.

Même dans le domaine de la religion, l'observation ne perd pas ses droits, et la pédagogie reli-

gieuse sera, comme les autres appuyée sur la contemplation d'objets, sur la vision. Le Nouveau et l'Ancien Testaments seront présentés par frascques, car, à défaut de l'objet lui-même, il faut présenter l'image (das Bild). Toutefois, si les livres sont, en général, exclus de la Province Pédagogique, Goethe recommande la lecture et la méditation de la Bible, car il voit, en elle, l'élément premier de toute culture, la base de toute construction morale, elle est "indispensable à l'éducation" (unentbehrlich für die Erziehung ist die Bibel).

On peut considérer que la Province Pédagogique est un établissement interconfessionnel, comme Basedow désirait que les écoles fussent. On n'y enseigne pas côte à côte, différentes religions, mais une sorte de synthèse des grandes croyances chrétiennes. L'enseignement religieux, qui y est dispensé, est un déisme à base chrétienne, reposant sur cette curieuse notion de respect à trois degrés, comme nous avons eu l'occasion de le voir), respect des inférieurs, des supérieurs, des égaux, pour arriver au respect de soi-même.

Il y a lieu de revenir sur ce point en examinant la pédagogie de la morale. Les différentes religions sont théoriquement respectées: "Nous nous sommes, en outre, rigoureusement imposé deux obligations fondamentales; respecter toutes les formes de culte; car elle sont plus ou moins toutes renfermées dans le Credo" (Années de Voyage II, 1). En soutenant cette position interconfessionnelle, Basedow, Pestalozzi et Fellenberg étaient des novateurs. Mais Goethe va, toutefois, plus loin qu'eux, puisque, dans son établissement idéal, il n'y a plus coexistence des enseignements religieux, catholique et protestant, ils sont fondus en une formation religieuse générale et nous ignorons si, en plus, des représentants des divers cultes viennent compléter cette instruction religieuse polyvalente. Cela paraît peu vraisemblable.

ble , Goethe préférant une position syncrétique à la juxtaposition de cultes pouvant s'affronter.

La religion semble n'avoir joué aucun rôle dans la formation de Wilhelm. Il n'est pas certain qu'il ait réfléchi au problème religieux, même en lisant les "Confessions de la Belle Ame". Rien dans son comportement n'atteste qu'il ait été marqué par cette lecture. Il n'en a visiblement pas compris le sens symbolique. Il ne faut pas négliger, cependant, qu'un des principaux responsables de la Société de la Tour, est un ecclésiastique, mais cet abbé est un étrange religieux (Wilhelm hésite à voir en lui un pasteur protestant, ou un prêtre catholique). Il se garde de tout prosélytisme, et sa philosophie religieuse semble se résumer à un théisme tolérant, appelé à conduire les hommes à leur salut, en leur assurant leur développement en harmonie avec les règles d'une société humanitaire et morale, vraisemblablement théiste toutefois.

Dans la société des Migrants, la plus large tolérance est, dit-on, accordée, tous les cultes sont admis, (à l'exception du culte israélite), et les futurs Migrants assistent, pour la plupart, aux offices catholiques ou protestants, ce qui confirmerait, à postérieur, que ces deux confessions coexistent pour un certain temps encore, et ne sont pas appelées à fusionner en une croyance générale unique, comme la Province Pédagogique semblait l'annoncer.

10°) L'Éducation morale.

L'éducation morale reste le souci principal de Goethe. Mais la morale ne sera pas imposée de l'extérieur. Il n'y a pas de "cours" de morale, c'est en lui-même que l'homme trouvera la mesure de sa moralité, le centre de cette moralité, car sa conscience autonome est "comme le soleil de sa journée morale" (dann das selbst-

ständige Gewissen-Ist Sonne deinem Sittentag).

Le fondement et les racines de toute morale se trouveront dans le respect de l'homme pour lui-même. Aussi, conviendra-t-il, avant toute chose, de développer ce respect chez l'élève et la Province Pédagogique fonde sur lui son enseignement de la morale, comme de la religion d'ailleurs.

L'éducateur recherchera l'épanouissement de la vraie personnalité de son élève, il s'efforcera de la dégager, la respectera, il en fortifiera le développement. Ce souci du respect de la personnalité de l'élève est une des causes du rejet, par Goethe, des châtimens corporels (Prügelstrafe); qu'il considère comme immoraux, car, ils risquent de briser la conscience que l'élève a de sa dignité, s'il les accepte, ou de le pousser à la rébellion (Tntz), s'il est déjà conscient du respect auquel il a droit; Locke, déjà, avait demandé la suppression des châtimens corporels, conseillant l'emploi de récompenses et de peines touchant à l'honneur et à l'infamie. Basedow, en revanche, ne leur était pas opposé.

Pour Goethe, il faut faire appel, avant tout au sentiment de l'honneur, au sens de la dignité personnelle. Aussi, une punition consistera-t-elle à interdire à l'enfant de témoigner du respect à ses supérieurs, on le punira aussi, en l'excluant, temporairement, du monde conventionnel qu'il a appris à estimer. Cette notion d'honneur et de respect sauve l'homme, par la considération qu'il a de lui-même et des autres, de l'écrasement par la société. Il devra, certes, en être le "serviteur", mais en toute dignité.

Avant tout, l'éducation morale s'efforcera de créer une réelle harmonie, un équilibre entre les exigences du devoir, imposées par la société, et les désirs, les

inclinations naturelles, dues à la personnalité propre du sujet, qui cherche à réaliser pleinement son épanouissement. Aussi, l'éducation sera-t-elle réussie, si l'homme échappe à l'esclavage et de ses penchants et de ses obligations, parvenant à conduire, de paire, les uns et les autres; celui qui aime ce qu'il s'ordonne à lui-même est heureux, dit Goethe. Peut-être est-on en droit de considérer que Wilhelm est parvenu à cet idéal. Mais nous ignorons quel sera l'état d'esprit de Félix à sa sortie de la Province Pédagogique. Cet équilibre ne s'obtient que par le renoncement qui devient la grande loi de la formation morale. Savoir se limiter pour mieux agir, sacrifier l'étendue à la profondeur, telle est la règle. Tous les personnages de Wilhelm Meister sont appelés à renoncer à certaines de leurs possibilités, à beaucoup de leurs aspirations, pour se soumettre à la loi.

Dans son ouvrage sur Goethe et l'Autoéducation, Thea Stracks distinguait trois lignes de force dans la pédagogie de Goethe. La première étant la limitation, l'auto-limitation volontaire et indispensable (das Gesetz des freiwilligen und notwendigen Selbstbeschränkung"-P.20). Wilhelm Meister a pratiquement terminé son apprentissage, lorsqu'il a consenti à renoncer à la poursuite d'un idéal impossible, général, pour se limiter à l'accomplissement d'une tâche journalière et socialement utile.

Sur un autre plan, il en est de même d'Iphigénie et du Tasse, qui se soumettent à la loi et à ses exigences. Fust, lui, est sauvé lorsqu'il se consacre à une activité limitée et productive de progrès social. Dans les Années d'Apprentissage, Jarno déclarait que "seul peut se satisfaire, l'homme qui sait ce qui est préférable aux autres et à lui-même et qui travaille à borner ses caprices. Chacun a son propre bonheur entre les mains

tr.p.446"Ich kann mich über den Menschen freuen, der weiss, was ihm und andern nütze ist, und seine Willkür zu beschränken arbeitet, jeder hat sein eigen Glück unter den Händen -Lehrjahre, I, 17,p.72).

Par cette limitation, l'homme parvient à se "situer" dans le monde, à reconnaître sa place, et à respecter tous ceux qui l'entourent, puisqu'ils font partie du même tout. De là vient l'importance de l'enseignement des trois sortes de respect, dans la Province Pédagogique.

L'insertion de l'homme dans la société, problème sur lequel nous reviendrons, en étudiant l'éducation civique et sociale, ne peut se faire que dans le cadre de la loi, mais c'est volontairement que l'homme devra se soumettre à celle-ci : soumission active et non résignée, car soumission fructueuse, tant pour l'individu lui-même que pour la société. Aussi, les "renonçants" de Goethe ne sont-ils pas des résignés, des désabusés, des déçus, des êtres repliés sur eux-mêmes, mais des personnalités conscientes du rôle indispensable du travail collectif, du "service social", dans le plein épanouissement de leurs dons personnels. C'est pourquoi les héros des Affinités Electives ne peuvent représenter un idéal, car, s'ils finissent par s'incliner devant la loi, c'est douloureusement, et ils ne souscriront pas du fond d'eux même à ce sacrifice nécessaire, préférant se soustraire, par une mort volontaire, à cette obligation inévitable et fondamentale qu'exige la morale.

11°) L'éducation de la Volonté.

Une éducation physique, intellectuelle, religieuse et morale resterait lettre morte, si la volonté n'était pas, elle aussi, éduquée, si l'on n'inculquait pas à l'élève un dynamisme interne qui lui permette de réaliser les possibilités qu'il a en lui, pour le bien com-

mun de la société et la réalisation harmonieuse de sa propre personnalité, dans le cadre de la Loi. Toute formation serait donc incomplète, si elle ne comportait pas une éducation de la volonté.

Dans Poésie et Vérité, Goethe raconte, comment, jeune homme, il s'efforçait d'acquérir la maîtrise de lui-même, d'endurcir sa volonté, en particulier, par des exercices qui l'amenaient à dominer ses répulsions instinctives. Il ne semble pas, malheureusement, qu'il ait transféré en Wilhelm Meister, cette excellente autodiscipline, ni qu'il se soit même réellement soucié de former la volonté de son héros. La Société de la Tour se préoccupe fort peu d'éducation, dans ce domaine pourtant capital. Il y a là une incontestable lacune. Wilhelm est, et demeure un velléitaire, un être hésitant, sans cesse à la recherche de sa personnalité et il ne paraît pas que sa "prise en main" par la Société de la Tour l'ait amené à faire de grands progrès, dans ce domaine, bien au contraire. On peut même se demander si une réelle éducation de la volonté n'est pas inconciliable avec le caractère, fondamentalement directif de cette société.

Si le but premier de l'éducation est de façonner un homme de caractère, l'éducation de Wilhelm est incontestablement un échec. Il semble être devenu relativement moins énergique, à la fin de sa formation, qu'à l'époque où il croyait encore à sa vocation théâtrale. Son "guidage" par les supérieurs de la Société a eu le fâcheux effet de le décharger de la responsabilité de son propre avenir. On a l'impression qu'il préférerait presque recevoir des directives encore plus explicites, et n'avoir qu'à se soumettre, sans avoir à prendre de décisions personnelles. Ses variations sentimentales entre Thérèse et Nathalie donnent une piètre idée du mûrissement de son esprit.

D'autre part nous ne trouvons pas d'éducation de la volonté dans la Province pédagogique, où l'accent est mis, avant tout, sur la vertu d'obéissance. On apprend à obéir beaucoup plus qu'à vouloir. Quelque soit l'interprétation que l'on s'efforce de donner au mot "serviteur" (Diener), sa résonance est assez fâcheuse. Les garçons sont éduqués pour exercer des professions, où l'obéissance joue plus de rôle que l'initiative. On ne peut s'empêcher de trouver cette conception assez regrettable et peu propice à favoriser le progrès d'une civilisation, toute responsabilité semblant réservée à une élite restreinte, recrutée, pour la plus grande partie parmi la noblesse (Léonardo, Jarno). Tout en ayant pleinement conscience de la nécessité d'une transformation de la société, Goethe semble hésiter à précipiter cette mutation, par crainte du désordre. Il cherche des rails sûrs, pour éviter l'inconnu et reste profondément attaché à l'Ancien Régime, rejetant totalement l'idée d'une société démocratique.

La soumission par le renoncement serait-elle normalement le fruit d'un manque de volonté ? Il semble, au contraire, que Goethe voie dans le renoncement le résultat d'un effort persévérant, d'un combat constant contre notre tendance innée à la dispersion. C'est à ce haut niveau de sagesse que parviendra Faust, au delà des vicissitudes de ses multiples expériences. L'homme n'est pas destiné à se dissoudre dans la société, il doit s'y réaliser, s'y épanouir. Il y découvre un idéal: la réalisation de soi-même. Mais, pour atteindre ce but, l'homme devra lutter, savoir se vaincre lui-même, dominer ses penchants. Il avancera, pas à pas, en respectant les étapes, que la nature lui impose. "L'homme qui affirme sa domination sur lui-même, réalise ce qu'il y a de plus difficile et de plus grand" (der Mensch, der Gewalt über sich hat und behauptet, leistet das Schwerste und Grösste-Goethe à

Boisseré Août 1805). Cet effort douloureux, mais fructueux nous le rencontrons chez les principaux personnages des oeuvres de Goethe, Iphigénie, Oreste, T. s., le Tasse. En rapprochant le comportement du Tasse de celui de Werther, en opposant le triomphe de l'un sur lui-même au naufrage de l'autre, nous apprécions la route parcourue par Goethe de 1774 à 1789, dans le domaine de la maîtrise de soi.

Cette même évolution apparaît au cours du premier et du second Faust. Rajeuni, Faust veut réaliser toutes les aspirations, toutes les possibilités qu'il ressent en lui-même, il veut accomplir peinement sa vie. La société, telle qu'elle est ne l'intéresse pas directement pour elle-même, elle est plutôt un frein, un obstacle auquel se heurte sa volonté. Il méprise sa position de Professeur, veut se placer au-dessus des lois et des préceptes de la morale commune, qu'il juge étreinte et non naturelle. Mais, dans la seconde partie, Faust parvient à la renonciation, en faveur d'un accomplissement relativement limité, mais harmonieux et utile. Son "moi" qui aspirait à dominer le monde, à le reconstruire en lui imposant sa loi, devient un membre efficace de la Communauté humaine, et reçoit d'elle, avec soumission directives et obligations.. Il devient capable, alors dans un domaine limité, de faire oeuvre utile de créateur. Il est difficile, certes, de voir en Faust, un "serviteur" sinon le serviteur de Dieu, c'est par un effort constant qu'il parvient, étape par étape, à épurer ses désirs, ses ambitions démesurées, à rechercher un idéal toujours plus valable, toujours plus limité, mais plus élevé. C'est par la synthèse d'enrichissements progressifs, et de renoncements successifs, qu'il parvient à accomplir une oeuvre utile, en même temps qu'il assure son salut personnel.

Dans les Affinités Electives, Odile et

Edouard savent, également, s'élever sur les hauteurs du renoncement, mais ils n'acceptent pas réellement ce sacrifice, ils ne parviennent pas à la soumission heureuse, au consentement profond, proche de l'"amor fati". Aussi ne trouvent-ils refuge que dans la mort. Peut-être ce roman est-il beaucoup moins "anti-Werther", qu'on l'a prétendu.

Il est évident qu'en face d'Iphigénie ou de Faust, remarquables exemples de triomphe de la volonté sur la facilité et la passion, la figure de Wilhelm paraît bien pâle. Mais il n'appartient pas à la classe des héros, des meneurs d'hommes, des grands responsables comme Faust, ou, dans un monde plus proche du nôtre, comme Jarno ou Leonardo. Il est au-dessus de l'artisan, certes, mais au niveau du fonctionnaire, du spécialiste, dont on n'exige qu'une solide connaissance de son art et des règles de sa profession. Il sera estimé pour son rendement et les services qu'il procure à la communauté. Wilhelm reste sur le plan de l'exécution, sans s'élever à celui de la conception, et de l'initiative personnelle.

Le seul acte de volonté dont Wilhelm puisse s'honorer est d'avoir su dominer sa passion pour le théâtre, et reconnaître qu'il s'était longtemps fourvoyé. Encore n'est-il pas certain qu'il n'aurait pas fait un comédien valable, aussi valable. en tous cas, que le chirurgien qu'il va devenir. car il avait, incontestablement la vocation théâtrale, et c'est par manque de volonté, par soumission à des pressions extérieures, (celles des membres de la Société de la Tour en particulier) qu'il se laisse influencer et finit par se persuader lui-même, que son véritable destin est de renoncer à son idéal.

Curieusement Goethe, qui insiste si volontiers sur le rôle décisif des qualités innées, n'en fait

pas mention lorsqu'il s'agit d'orienter Wilhelm. Rien, en effet, ne permet de déceler chez ce dernier, une aptitude particulière à la profession de chirurgien. Tout prouve, au contraire, qu'il était né pour le théâtre, car il s'intéressait à la scène, depuis sa plus tendre enfance. Si son éducation avait réellement réussi à développer sa volonté, peut-être l'aurait-elle conduit à résister avec plus de fermeté à ces pressions étrangères, et à persévérer, envers et contre tous, dans une voie que depuis l'enfance il considérait comme sienne et où il était persuadé, encore adulte, de réussir.

On peut se demander s'il serait paradoxal d'affirmer que le roman de Wilhelm Meister est, avant tout, le récit de l'anéantissement d'une volonté, déjà naturellement chancelante, par une autorité aristocratique et irresponsable, qui impose sa propre conception de la société, négligeant (en affirmant que c'est pour leur bien) les désirs profonds des individus. On a laissé Wilhelm tâtonner, errer, lui donnant une fausse impression de liberté, alors que la part réelle de libre arbitre, d'auto-détermination qui lui est, finalement, accordée, était, en réalité, des plus minces. Si Wilhelm est un "renonçant", il est difficile d'admettre que cela soit, réellement, pour son bien, il n'est même pas certain que la société y ait gagné: elle aura produit un médiocre chirurgien, mais perdu, peut-être un véritable artiste.

Aussi Werther, en se suicidant, montrait-il dans un certain sens, plus de volonté, plus de caractère que Wilhelm, qui lui, se soumet, accepte l'obligation sociale, finit même par la reconnaître comme bonne et admet qu'elle le conduit au bonheur. La soumission qui élevait Faust, était d'une autre nature. Celle de Wilhelm ne l'ennoblit pas, car elle est moins une concession qu'une capitulation. Wilhelm n'a pas trouvé sa voie, à

la suite d'un réel "Streben", d'un effort conscient, soutenu et orienté. Si Iphigénie reste égale à elle-même, si le Tasse s'élève jusqu'au renoncement, si Faust se réalise dans la limitation volontaire, de sa nature initiale, Wilhelm se "range", s'embourgeoise, et peut difficilement tenir lieu de modèle.

Le destin du jeune Félix paraît encore plus inquiétant. Soigneusement "conditionné", dès le départ, tels les hommes futures du Meilleur des Mondes de Huxley, il n'aura pas à se "ranger", n'ayant jamais eu l'occasion de respirer l'air enivrant de la liberté n'ayant jamais connu l'enthousiasme de la révolte, indispensable condition d'une belle vie, si celle-ci doit être, comme le pense Vigny, la réalisation dans l'âge mûr d'une pensée de jeunesse.

La vie de Wilhelm ne saurait être considérée comme une transposition de celle de Goethe, qui aurait, beaucoup plus facilement, servi de modèle à Édouard ou à Jarno. On a dit, en effet, que la vie du poète avait été un perpétuel combat, un constant effort d'autoformation en vue de la réalisation de son être vrai, fondamental. S'il y a eu soumission chez Goethe, et on ne peut le nier si l'on compare le "sage de Weimar" au jeune "Stürmer und Dränger", il ne s'agit pas d'une abdication, mais de l'issue heureuse d'un développement conforme aux lois propres de son être original et en harmonie avec les prescriptions de la société et du Monde. Il ne semble pas que Goethe ait tiré de cette expérience personnelle, pourtant enrichissante, un principe pédagogique. Il indique, certes, qu'au contact de la vie, la formation sera permanente, mais il laisse le sujet, dans un état de réceptivité, sans souligner la nécessité d'une lutte, conduisant à une synthèse originale du moi, et du monde. Ni Wilhelm, ni Édouard, ne sont, à ce point de vue, des exemples à suivre, ils n'ont, ni l'un, ni l'a

tre, réalisé dans leur vie, l'épanouissement l'évolution de la personnalité, qu'originellement, ils portaient, peut-être en eux. Leur "éducation" ne saurait donc être considérée comme parfaite.

12°) L'éducation civique et sociale.

"Éduquer, c'est former et habituer la jeunesse à des conditions d'existence qui nous permettent de vivre dans le monde, et en particulier dans certains milieux" (Erziehung heisst, die Jugend an die Bedingungen gewöhnen, zu den Bedingungen bilden, unter denen man in der Welt überhaupt sodann aber in besonderen Kreisen existieren kann-Kunst und Altertum, IV, 7). C'est à l'intérieur de la société que l'homme doit et peut se développer, en fortifiant ses possibilités. Or, cette société qui débute, pour nous, avec le cercle des gens qui nous entoure, s'élargit, jusqu'à englober le monde entier. Dans son ouvrage déjà cité, Théa Stracke, voyait dans cette "intégration dans la société" (Einordnung in die Gemeinschaft) la troisième ligne de la pédagogie de Goethe, après la "loi d'autolimitation volontaire et indispensable" (Gesetz der freiwilligen und notwendigen Selbstbeschränkung) et le "loi de détermination et progression méthodique dans la formation" (das Gesetz der Entschiedenheit und Folge-p.20)., l'éducation devant reconnaître et développer avec fermeté les dispositions innées, en une réalisation en rapport constant avec la vie, avec les expériences et le sens du devoir (ein willensmässiges, systematisches, zielbewusstes Arbeiten an sich selbst und die tägliche Einordnung in die Pflicht p.27).

L'éducation sera conduite à comporter trois degrés. D'abord faire de l'homme un être conforme à sa nature, (Ausbildung des Menschen zum natürlichen Wesen), en façonnant son esprit et son cœur, en développant les

germes qui sont innés en lui, comme on cultiverait une plante pour l'amener à s'épanouir, conformément au "typus" qui est le sien. Faire, ensuite, de cet homme, un homme libre, par la formation de sa volonté, et nous avons vu que là était le point faible de l'éducation de Wilhelm. Faire, enfin, de lui, un être-social (ein geselliges Wesen), par une culture professionnelle, la "profession" étant conçue dans un sens large, comme activité utile aux autres, par la réalisation d'une oeuvre, oeuvre à laquelle l'homme est prédestiné par sa place dans la société et, au delà de celle-ci, dans l'Univers. L'homme ne saurait atteindre, seul, ce but, une éducation donnée dans cette direction, lui est indispensable. L'autodidactisme ne saurait suffire. "Le génie, lui-même, serait-il le plus grand, n'irait pas loin s'il devait tout puiser en lui-même" (selbst das grösste Genie würde nicht weit kommen, wenn es alles seinem eigenen Innern verdanken wollte-Eck. 17/2/1832).

Par cette fin qui lui est assignée, la pédagogie de Goethe sera, pour une large part, une pédagogie sociale, car elle se propose, comme principal objectif, l'insertion du sujet dans la société contemporaine, et à la place qui convient le mieux, à la fois à ses aptitudes et aux besoins de la communauté, là où il rendra, de ce fait le plus de services. Cette intention sociale donne à toute la pédagogie de Goethe une coloration originale.

Certes, Basedow voulait, lui aussi, préparer l'enfant à une vie socialement utile, et Campe qui lui succéda à la direction du Philanthropinum, posait, comme grand principe de l'éducation, le "principe d'utilité" (Nützlichkeitsprinzip), il mettait l'"inventeur" de la pomme de terre et du rouet au-dessus de l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Pestalozzi accordait une place, à côté des connaissances, aux aptitudes pratiques "Fer-

tigkeiten", en tant qu'application des facultés intellectuelles et physiques aux divers modes d'activité qu'exigent la vie sociale et l'exercice d'une profession. c'est pour être appliquées, que les connaissances doivent être acquises, c'est pour agir, qu'il faut connaître.

Mais la pédagogie de Goethe se distingue de celles de ces pédagogues, elle s'élève au-dessus de la notion de simple utilité pratique. Quelle que soit son activité, l'homme devra donner à son oeuvre "une valeur" supplémentaire, l'artisan sera, en partie, un artiste. Ce supplément n'est pas un simple ajout; il est la marque de l'homme, de son génie propre, il le sépare de la machine et le rattache à Dieu, il lui attribue une place originale dans la création.

Nous avons pu remarquer, combien Goethe restait superficiel, lorsqu'il exposait la pédagogie de différentes disciplines de base, alors que celles-ci forment, pour nous, l'essentiel d'une bonne culture générale, ou tout au moins, en constituent le fondement. Mais ce manque relatif d'intérêt est largement compensé par un souci de la formation sociale de l'homme, souci suscité par l'évolution du monde à la fin du XVIIIème siècle, et au début du XIXème.

Beaucoup plus tôt, Locke avait déjà noté que la plupart des hommes étaient bons ou mauvais, utiles ou inutiles à la société, selon l'éducation qu'ils avaient reçue. Basedow soulignait que le bonheur de l'Etat dépendait de la vertu des citoyens, et Fellenberg affirmait que l'éducation était apte à régler le problème de la prospérité de l'Etat et de la stabilité de l'Ordre public. Kant partageait le même point de vue et écrivait dans son Traité de la Pédagogie, que c'était dans le problème de l'éducation, que gisait le grand secret du perfectionnement de l'Humanité. Fichte, de son

côté, soutenait que le peuple allemand pouvait renaître à la grandeur, s'il se donnait l'éducation voulue. Aussi appartenait-il à l'Etat, selon lui, d'appliquer le plan d'éducation qu'il proposait.

Si Rousseau appartenait bien au XVIIIème siècle, en voulant faire d'Emile avant tout un homme, libre de toute influence sociale, Goethe, comme Fichte et Fellenberg, veut faire un citoyen utile au monde nouveau qui est en train de naître; une éducation qui fournirait des révoltés, comme Proléthée ou Götz, des irréductibles désespérés comme Odile et Edouard, ne saurait être valable pour une société. L'éducation, telle que l'exige le monde moderne, doit produire des citoyens conscients de la nécessité du respect de la loi. Ils devront être heureux de s'y soumettre, sentant que, par elle et en elle, ils se réaliseront eux-mêmes pleinement.

Un telle conception ne va pas sans sacrifice, tout ce qui a une portée égoïste, purement individuelle est sans valeur et tout ce qui n'a pas d'utilité sociale est à rejeter. Les Migrants ne s'encombreront pas de poids morts, de bouches inutiles. Tout candidat au départ doit faire la preuve de son utilité sociale, de sa compétence professionnelle. Les rêveurs et poètes, comme Werther, n'ont pas leur place dans la société future; les artistes non plus, ni les pédagogues qui demeurent en marge de la société active. Les autorités se borneront à rester en contact avec eux, sans envisager de créer, dans leur colonie, une Province Pédagogique.

L'homme est un rouage d'une horloge dont la complexité le dépasse, mais dont il doit sentir qu'il est une pièce "à part", d'une essence propre. L'ordre sera indispensable, dans une société mécaniquement organisée. Une stricte discipline devra y régner, et par là une stricte hiérarchie. Les professions seront nettement séparées,

comportant, chacune, leurs échelons hiérarchiques, structure qui pourrait, sans doute, conduire à un certain immobilisme, à une sclérose sans progrès possible en dehors des rails tracés, s'il n'y avait pas, au-dessus des "travailleurs", des chefs qui dirigent le bateau et savent où est le port à atteindre.

Il ne semble pas que Goethe, un peu traumatisé par les excès de la Révolution française, ait eu clairement conscience du caractère conservateur de la société idéale à ses yeux. Pour lui l'Etat est chargé de faire régner l'ordre, avec tout ce qu'une telle conception peut comporter de danger, si la valeur propre de l'individu vient à être insuffisamment respectée.

Dans les Années de Voyage, Goethe déclarait que les temps étaient révolus, où l'on pouvait, à l'aventure, parcourir le vaste monde. L'éducation comportera des paliers successifs. A la période scolaire proprement dite, doit succéder le temps d'apprentissage, (Lehrzeit nach der Schulzeit), où la pratique d'un métier est acquise. Il devient nécessaire de se limiter à l'étude d'une seule profession, là est l'idéal. Toutefois dans les Affinités Electives, Goethe admet que l'artiste soit autorisé à avoir un violon d'Ingre. C'est là, dans le métier, la vraie réalisation de la personnalité, la connaissance approfondie d'un art est préférable à une demi-connaissance en cent domaines divers. Mais cette conception s'applique-t-elle à l'élite dirigeante, on peut en douter.

La cellule de base de la société sera donc l'artisan et sa famille: une famille solidement fondée sur le mariage. Les grades d'apprentis, de compagnons, de maîtres souligneront la hiérarchie et seront les symboles des échelons sociaux. Or, une révolution irréversible est en cours de réalisation, elle transforme irrémédiablement la société, et celle-ci ne reposera, peut-être plus sur

des classes sociales dues à la naissance, bien que les directeurs de la Société de la Tour soient, tous, nobles. Les mésalliances sont nombreuses dans le Wilhelm Meister. Il semble que Goethe n'aille pas plus loin dans la voie de la démocratisation. La société restera, d'une manière assez archaïque, et peu compatible avec l'évolution de l'époque, constituée en catégories professionnelles, en corporations (beruflich gegliedert).

C'est dans cette optique que fonctionne déjà la Province Pédagogique; mais, si elle prépare la naissance d'une nouvelle société, la formation civique, n'y tient, curieusement, aucune place. Les élèves n'étudient pas les institutions politiques ou sociales des pays d'où ils viennent. Il n'est fait d'autre part, aucune allusion au patriotisme, aucune peut-être, mais qui ne surprend pas quand on sait que le cosmopolitisme de Goethe était déjà critiqué de son temps, lors des campagnes napoléoniennes. Aussi n'est-il pas étrange que les "Discours" de Fichte n'aient aucun écho chez Goethe, du moins quant à leur aspect nationaliste et chauvin. Sans doute la pensée d'une pédagogie au service du patriotisme lui était-elle étrangère et, pour lui, être patriote, consistait à bien remplir sa fonction sociale et non à s'adonner à un chauvinisme qu'il aurait volontiers qualifié de primitif. Dans la Province Pédagogique, il n'est jamais fait allusion à l'Etat, les élèves sont préparés simplement, à vivre, compte tenu de leurs dons naturels, dans le sein de la société existante, et il est vrai qu'ils n'auront, sans doute, aucune responsabilité politique à exercer.

Il n'est donc pas question d'instruction civique proprement dite, dans la Province Pédagogique. une seule allusion bien vague est faite à cet enseignement : Wilhelm, dit-on, acquerra, avec les sentiments d'un père toutes les vertus d'un citoyen (Alle Tugenden eines Bürgers).

C'est donc par le sens de la famille, d'après Goethe, que commence l'insertion dans le monde social, les sentiments paternels devant conduire l'homme au devoir civique. Toutefois, l'éducation civique ne peut se concevoir^{qu} en fonction d'un système politique général. Or, nous trouvons, chez Goethe, une conception, à peine esquissée semble-t-il, de l'Etat moderne conception centrée sur une notion assez originale du rôle de la propriété. "Propriété et Communauté" telle sera la devise. Le possédant n'est en somme, que le gestionnaire de ses biens et se doit de les mettre au service d'autrui, tout en en conservant la propriété, car ce droit est sacré. Il en sera, curieusement, de même du chef de l'Etat, dont le devoir consistera à mettre sa richesse et son pouvoir au service du peuple, stimulant, par là, l'activité de la nation. Ce rôle social attribué à la propriété foncière, doit contribuer au maintien de l'ordre et à la stabilité générale. Le "socialisme" de Goethe ne va pas plus loin, même si le poète s'est intéressé aux travaux de Bentham et de Saint Simon et aux réalisations d'Owen en Amérique.

L'éducation civique prépare le citoyen à s'intégrer dans la société, non pour la transformer. On ne lui demande que de jouer convenablement sa partition dans l'orchestre général. Une fois reconnues comme indiscutables ces bases fondamentales, toute forme de gouvernement est admise, mais un rôle important est accordé à la police, rôle qui gagnerait à être précisé, car il semble que fort peu d'initiative soit accordée au citoyen qui n'a guère que le droit de remplir son devoir.

Si Goethe n'oppose pas noblesse et tiers état, la société nouvelle comptera toutefois des citoyens de deux niveaux : une élite composée de chefs, de guides, appartenant à une association plus ou moins secrète, d'allure maçonnique comme la Société de la Tour; Leonardc

et Jarno sont nés pour l'organisation et le commandement, et ils appartiennent à la noblesse. On ne sait rien de la formation qui leur a été donnée. De toutes façons ils ne sortent évidemment pas d'une quelconque Province Pédagogique. Il est à noter au passage que le droit ne figure pas dans les disciplines enseignées dans cette Province et aucun des personnages de Wilhelm Meister n'est juriste comme Goethe l'était, théoriquement de formation.

La grande masse des citoyens appartiendra évidemment à la seconde catégorie, composée de gens utiles, de bons spécialistes, compétents dans leur branche d'activité et de grande conscience professionnelle. Ils sauront de plus, apporter dans l'accomplissement de leur tâche, une certaine beauté, une certaine perfection qui le revalorisera. La pédagogie nouvelle a la charge de les former.

Cette éducation, utilitaire plus, peut-être que strictement professionnelle, et sur laquelle Goethe a cru devoir insister, par suite de l'évolution de la société contemporaine, ne saurait à elle seule constituer toute la formation de l'homme. Elle n'en est qu'une étape, et s'arrête à la fin de l'apprentissage. Une éducation complète ne peut, semble-t-il, se limiter à ce niveau, elle devra se poursuivre plus loin, et durera aussi longtemps que la vie elle-même, permettant un enrichissement constant au contact du monde, car tout ce que nous rencontrons laisse sur nous des traces et contribue à notre développement.

C'est ainsi que la femme sera soumise à une sorte d'éducation permanente, se formant, chaque jour davantage, sous l'influence de son mari, et, dans un certain milieu, par la fréquentation de cercles littéraires et artistiques. A son tour la femme aura sur l'homme une influence bénéfique, si elle appartient, elle

même à une certaine élite, sans qu'il soit nécessaire qu'elle s'élève au niveau d'une Iphigénie, ou incarne la féminité, comme Marquise ou Hélène.

L'homme et la femme ayant dans la société, un rôle distinct, et des tâches différentes à accomplir Goethe n'envisage pas de les former de la même manière, il ne conçoit pas une éducation mixte. La formation, telle qu'il la voit, se situe sur deux plans nettement différents, selon qu'il s'agit de garçons ou de filles. A la séparation par sexe, s'ajoutera un clivage social et la formation des garçons sera différente s'il s'agit d'enfants du peuple, voire de la bourgeoisie, destinés à des fonctions d'exécution (tel est le rôle des "Diener") ou d'êtres exceptionnels, appelés à former la future élite. Goethe porte moins d'intérêt à l'éducation des filles, la femme devant jouer un rôle strictement familial en général, mais on retrouve, ici aussi, une distinction selon le milieu auquel la jeune fille appartient. Certes l'éducation aura toujours pour but de former des mères de famille (die Mädchen zu Müttern erziehen), mais on distingue soigneusement les jeunes filles de situation modeste (niedere Stände) des jeunes filles appartenant aux classes supérieures cultivées (gebildete Stände). La fillette de classe modeste se préparera très bien à la maison, sous la conduite de sa mère, à sa future condition de mère et d'épouse, s'adaptant au travail ménager et même agricole; la jeune fille de l'aristocratie en revanche, recevra une éducation plus complète. Elle fréquentera un pensionnat et poursuivra des études lui assurant une formation générale estimable, et une initiation à la littérature et aux arts.

Goethe, toutefois, n'approuve pas sans réserve, l'éducation donnée dans ces établissements, qui risquent de former des poupées de salon (Salonpuppen), comme Lucienne, dans les Affinités Electives, négligeant,

parfois , des êtres de réelle valeur, comme Odile, qui, au jugement superficiel de la Directrice, passe pour bornée, alors qu'elle a des qualités de solidité et d'organisation qui lui permettront, peut-être, d'assumer un rôle actif à la tête d'une maison, voire d'un domaine.

On ne saurait nier que les idées de Goethe sur l'éducation des filles soient assez peu modernes, encore proches , pour les filles d'origine modeste du moins, de celles de Molière. Cette position est difficilement conciliable avec le rôle capital qu'il attribue à la femme dans la formation de l'homme, puisque, pour lui, "l'éternel féminin est ce qui nous élève (das Ewig Weibliche zieht uns hinan). Il y a, incontestablement un hiatus, entre l'éducation des filles, telle qu'il la souhaite, et ce rôle de haute culture accordé à certains représentants du sexe féminin, dans lesquels Goethe voit un élément moteur de l'humanité.

13°) La formation des éducateurs.

Nous avons vu que Goethe s'était toujours préoccupé des problèmes de formation , sans avoir été, réellement, lui-même, un éducateur. S'il a, un moment, lorsqu'il était étudiant, cru avoir la vocation enseignante, et envisagé d'embrasser la carrière universitaire, cette intention dura peu et n'eut pas de suite. Mais il avait l'amour des enfants, qualité pédagogique indispensable et, de toute évidence, un don pédagogique réel, il avait le sens didactique et aurait fait, très vraisemblablement un bon éducateur.

S'il n'a jamais été précepteur, Goethe a eu, toute sa vie, le goût d'instruire, d'éduquer, d'exercer une action intellectuelle et morale sur son entourage. Nous avons vu que très jeune, il préparait des cours pour son frère cadet, étudiant il conseillait sa

soeur sur le choix de ses lectures et sa formation générale. Adulte, il conserva ce goût pédagogique, hérité vraisemblablement de son père, s'occupant de l'éducation de nombreux jeunes gens, un pâtre suisse plus ou moins à la dérive, Félix, fils de Mme de Stein, et de son propre fils Auguste.

Ses fonctions officielles de Ministre du Duc de Weimer l'amènèrent à administrer indirectement l'Université d'Iéna et ses annexes, musée, bibliothèque, jardin botanique, ce qu'il fit avec beaucoup d'intérêt. Grâce à son ami Herder, qu'il avait fait nommer à l'inspection des établissements scolaires, il suivit la réforme de l'enseignement dans le duché. Toutefois Goethe ne s'est jamais classé, lui-même, parmi les pédagogues, il avait conscience d'être demeuré un non-professionnel en pédagogie, et il ne se croyait pas autorisé à parler en homme du métier, dans ce domaine, considérant qu'il y avait lieu de réserver à des spécialistes, le soin de se prononcer sur l'éducation à donner à la jeunesse. Comme ce problème ne lui était pas vraiment familier et qu'il n'était pas, lui, un enseignant de profession, Goethe a préféré demeurer, dans ses directives, au niveau des idées générales, de la théorie, sans négliger de faire, à l'occasion, quelques remarques précises et souvent pertinentes.

A une époque, où l'on s'intéressait vivement à la formation des éducateurs, où des cours normaux, des écoles normales ouvraient leurs portes dans de nombreux états (un ancien ambassadeur de France en Prusse, devenu préfet en Alsace fait ouvrir à Strasbourg la première école normale française), il est curieux de voir le peu de place que tient, malgré ce mouvement général, la formation des enseignants dans l'oeuvre pédagogique de Goethe. Goethe fait défiler devant les yeux de ses lecteurs, des représentants de toutes les couches

sociales, d'un grand nombre de professions, comédiens, petits agriculteurs, grands propriétaires fonciers, commerçants, artisans, mineurs, tisserands, charbonniers colporteurs. Mais il ne présente, comme enseignants de profession que le professeur d'Odile, dans les Affinités Electives. Les surveillants de La Province Pédagogiques sont bien pâles, et les trois Directeurs, ont plus l'allure de "sages" que de réels enseignants. La formation des pédagogues n'est pas "traitée" dans les oeuvres de Goethe. A peine trouvons-nous quelques remarques sur ce sujet. On cite, certes, les vertus qu'un bon maître doit avoir, mais il s'agit, surtout, de qualités morales devant susciter le respect des élèves, et non de compétences intellectuelles ou pédagogiques.

Cette attitude de Goethe est d'autant plus surprenante qu'il insiste, à plusieurs reprises, sur la nécessité de confier la formation de la jeunesse à des spécialistes. Il indique, par la bouche de Jarno, qu'il faut être expert, pour enseigner même des rudiments de sciences à un jeune enfant. La pédagogie est, pour Goethe, une spécialité, et, dans cet art comme dans les autres, la bonne volonté ne saurait suffire. Aussi le père lui-même, se voit-il refuser toute aptitude à éduquer son fils convenablement tant ^{moins} par suite de l'insuffisance de ses connaissances, que par l'aspect sentimental, dont ses relations avec son enfant, ne sauraient parvenir à s'affranchir.

Paradoxalement, la Province Pédagogique, qui doit rechercher toutes les aptitudes, et qui semble prête à orienter les jeunes gens vers toutes les professions (sauf la carrière de comédien), ne se préoccupe pas de déceler de futurs éducateurs parmi les élèves, pour les former à la profession d'enseignant. D'autre part Goethe n'a pas envisagé l'ouverture d'écoles spé-

cialisées dans la formation méthodique de maîtres d'école et de professeurs. Il se borne uniquement à indiquer en divers endroits et en termes vagues les qualités requises pour un éducateur: il devra être "plus qu'un homme" (mehr als ein Mann); ce sera donc un être difficile à découvrir, comme le précepteur d'Emile. Il aura poursuivi, nous dit-on, des études théoriques et pratiques. Mais où ? et de quel niveau ? Aucune réponse n'est donnée à ces questions. Il sera, évidemment psychologue, car, ainsi que l'exigeait déjà Rousseau, il devra, avant tout, connaître les enfants, leur âme, leurs qualités et leurs défauts, comme le jardinier connaît ses plantes.

En un mot, l'éducateur sera psychopédagogue. Il saura adapter son enseignement aux possibilités intellectuelles de ses élèves, comme l'explique Jarno à Wilhelm qui s'étonne de la simplicité des réponses qu'il donne à Félix. L'enseignant respectera les stades d'évolution des enfants.

D'un autre côté l'éducateur sera, obligatoirement, passé maître dans la discipline qu'il enseigne. Il sera un véritable expert (Meister des Lehrstoffes), car il n'y a rien de plus effrayant qu'un maître qui n'en sait pas plus que ce que ses élèves doivent apprendre. Goethe pressent la nécessité d'une formation continue, pour lui, l'éducateur devra, sans cesse, apprendre, car la science se développe et il doit se tenir au courant. Les connaissances ne sauraient demeurer statiques. Si nos ancêtres, en effet, pouvaient se limiter aux connaissances acquises dans leur jeunesse, il nous faut désormais réapprendre tous les cinq ans, si nous ne voulons pas, dit Goethe, être hors course complètement (ganz aus der Mode). Goethe avait également fait cette remarque à propos de certains professeurs de Faculté par trop âgés, et qui ne s'astreignaient pas à cette

remise à jour régulière.

Quant aux méthodes à employer, l'éducateur évitera l'empirisme, car celui qui contruit doit éviter tâtonnements et essais, "ce qui doit rester debout, exigeant d'être contruit droit". L'élève aura, lui, à la différence de son maître, le droit de se tromper, son maître lui laissera sciemment commettre des erreurs car il doit s'exercer librement. On évitera, toutefois les erreurs par trop graves qui seraient difficiles à rectifier, ainsi que celles qui seraient source d'une trop grande perte de temps, et qui, de ce fait, ne seraient point fructueuses.

Le pédagogue sera donc nécessairement, psychologue, expert en sa discipline, maître de sa méthode. Il devra, également, faire preuves de qualités morales certaines, en particulier d'une grande maîtrise de soi, qualité qui sous entend la connaissance de sa propre personnalité, connaissance qui s'acquiert par l'action et non par la contemplation.

Une autre qualité est également indispensable à l'éducateur : il doit savoir rester jeune d'esprit, car on n'agit sur la jeunesse, que si l'on est resté jeune soi-même. Il faut reconnaître que c'est le contact avec les jeunes, avec les enfants, qui nous apprend ce qu'est la vie, et comment parvenir au bonheur: "Le Christ a raison de vous donner les enfants en exemple, car c'est d'eux que nous apprendrons à vivre et à faire notre salut" (Christus hat recht, uns auf die Kinder zu weisen, von ihnen kann man leben lernen und selig werden-Lettre à Mme de Stein, 22/9/1782). Goethe instruisait les enfants en les distrayant, ce n'est pas, en effet, par la sévérité, mais par l'amour, par une justice sereine, sans préférence, qu'on agit sur les hommes (sehr viel ist zu erreichen durch Strenge, mehr durch Liebe- Eck.22/3/1825).

Toutefois Goethe se gardera des excès d'un libéralisme pédagogique exagéré et l'éducateur saura garder la distance en face de son élève. Un strict respect de la hiérarchie est partout apparent dans la Province Pédagogique, moins pour sauvegarder le prestige des supérieurs, que pour façonner la jeunesse à une conception morale fondée sur ce respect de tout ce qui nous entoure et qui permet de s'élever jusqu'au respect de soi-même.

C'est donc en glanant de part et d'autre, qu'il est possible de rassembler des indications sur les qualités que devra posséder le parfait éducateur.. Il est regrettable que Goethe n'ait pas formulé plus systématiquement ses idées sur la formation des enseignants, clef de voute d'une réforme de l'éducation. Il faut, ^{reconnaitre} malheureusement que ni la Province Pédagogique, ni la société des Migrants ne se préoccupent de ce problème pourtant capital.

II. Les Idées pédagogiques de Goethe sont-elles réellement originales, ou Goethe s'est-il borné, le plus souvent, à suivre les courants pédagogiques de son temps ?

Nous avons donc pu constater que les idées pédagogiques de Goethe occupaient une place non négligeable, dans la plupart de ses oeuvre. Si elles ne débouchent ^{pas} sur l'élaboration d'une doctrine précise, sur un système structuré (Goethe ne l'a pas voulu), elles forment, cependant, un ensemble assez cohérent et ne manquent, incontestablement, pas d'intérêt. Est-il possible de classer Goethe parmi les pédagogues ? Il faut, au préalable, examiner dans quelle mesure ses idées pédagogiques sont réellement originales.

La forte personnalité de Goethe, son génie, qui marquent toutes ses œuvres, ont-ils donné un caractère spécifique, de la même manière, à ses conceptions touchant l'éducation, ou celles - ci, ne sont-elles que le reflet, plus ou moins fidèle, plus ou moins adapté, des conceptions généralement exposées par la plupart des auteurs pédagogiques de son temps?

En un mot, Goethe est-il original, lorsqu'il traite de pédagogie, ou a-t-il écrit, dans ce domaine, sous l'influence du "climat pédagogique si répandu en Europe, et particulièrement en Allemagne, au tournant des XVIIIème et XIXème siècles ?

Nous avons été amenés si souvent, au cours de ce chapitre, à souligner les rapports existants entre la pensée de Goethe et celle d'autres auteurs, qu'il peut sembler, à première vue, que, sur bien des points, ses idées ne s'éloignent guère de celles de ses contemporains. Nous pouvons nous borner à rappeler les principales similitudes:

Goethe insiste sur le nécessaire respect du caractère propre de chaque enfant, et sur l'obligation, faite à l'éducateur, de développer ce caractère selon son propre sens. Goethe reprend, là, il faut le reconnaître, le point de vue de Rousseau, qui, lui aussi insistait sur ce point (cf. climat Péd.p.31). Kant soutenait, de même, qu'il ne fallait pas contrarier, mais guider les impulsions de la nature.

La nécessité d'adapter l'enseignement au niveau de l'élève, et de respecter les étapes, les paliers de son développement, n'est pas, elle non plus propre à Goethe. Kant avait exposé le même point de vue, (cf. Cim.péd. p.46) l'empruntant, d'ailleurs, également à Rousseau.

Quant à l'"intérêt" que le pédagogue doit susciter chez les élèves, de nombreux auteurs avaient, avant Goethe, noté la valeur de ce levier pédagogique. Fénelon avait, lui-aussi, prôné une méthode attrayante (clim. Péd.p 315) et Basedow appliquait le même ressort en éducation (Clim.Ped.p333).

Le primat accordé au "concret", la présentation de la "chose" à étudier, avant le "mot" qui la désigne, est une conception commune à de nombreux auteurs, Locke, Rousseau, Basedow, recommandent de donner à l'enfant, la connaissance des choses directement, et non à travers les mots (Cl.Ped.p333

Pour Goethe l'enseignement doit être utile il faut connaître, mais pour agir. Cette notion de l'utilité de la connaissance, Locke l'avait déjà mise en valeur (clim.péd.p318) ainsi que Hecker (p.324, Felbiger (p326), Basedow (p333), Campe (p336), et Pestalozzi (p340). Cet enseignement pratique débouche, chez Goethe, sur l'apprentissage d'un métier, qui doit favoriser l'insertion de l'adolescent dans la société. Ici encore, Goethe, n'est pas original; Déjà Locke recommandait l'apprentissage d'un métier (p.319) et nous retrouvons la même exigence chez Franke (p.323). Rousseau voulait qu'Emile fût apte à devenir menuisier, bien que, il faut le reconnaître, il ne voit pas dans l'apprentissage d'un métier, l'objet premier du pédagogue, celui-ci devant, avant tout, former un "homme", non un spécialiste (Emile,p.12). Pestalozzi liait, étroitement, la formation générale et la formation professionnelle (p.41), et enseignait l'amour du travail pour le travail; pour lui, la profession "classait" l'homme, beaucoup plus que ses connaissances théoriques.

Si Goethe introduisait cet aspect pratique, voire utilitaire, de l'enseignement, jusque dans l'apprentissage des langues vivantes, mettant la pratique

avant la connaissance de la grammaire, complètement n'gligée, semble-t-il, on retrouve ce même procédé pédagogique chez Locke, qui conseillait, lui aussi, l'apprentissage des langues vivantes par la pratique. (Clim.ped.p.27).

Pour ce qui concerne la discipline, nous avons vu qu'il n'y avait pas de châtements corporels dans la Province Pédagogique, mais des sanctions touchant à la dignité, à l'honneur de l'individu, une légère exclusion sociale, correspondant à un blâme. La même conception se retrouve, également, chez Locke, (p.317), chez Kant, favorable aux punitions morales (p.344).

Quant à l'éducation religieuse, si nous trouvons, chez Goethe, un certain rejet des dogmes, puisqu'ils ne sont pas directement enseignés dans la Province Pédagogique, une même conception religieuse existe, non seulement chez Rousseau, mais, également chez Pestalozzi (p.340), et Basedow (p.333), ces pédagogues laissant aux ministres des différents cultes, le soin d'enseigner le catéchisme.

Le rôle formateur des voyages n'a pas échappé à Goethe, qui a donné le titre d'"Années de Voyage" à la seconde partie de son *Wilhelm Meister*, mais Locke avait également mis en valeur ce moyen pédagogique, et Rousseau impose des voyages à Emile, même si ceux-ci retardent son mariage. (Emile, p.576).

Goethe ne cesse d'insister sur le rôle de l'insertion sociale, et la nécessaire soumission à la loi. Sans remonter jusqu'à Platon, il faut reconnaître que Rousseau avait pris conscience de ce problème, et s'efforçait d'éduquer Emile pour qu'il puisse prendre, adulte, sa place dans la société. et qu'il soit apte à se plier volontairement à la loi du devoir. L'obéissance à la loi n'est pas, pour Goethe, une simple abdication,

une attitude strictement négative, admettant comme irrémédiables les travers de la société. Celle-ci, au contraire, est en voie de transformation et il est nécessaire de guider cette mutation. C'est à l'éducateur qu'il appartient de former les hommes nouveaux, qui s'auront agir sur ce monde en gestation. Cette conception de l'antériorité nécessaire d'une réforme de l'éducation, par rapport à la réforme politique et sociale, Goethe n'en était pas le premier propagateur. Rousseau l'affirmait déjà (1750) et Pestalozzi était persuadé que la rénovation de l'enseignement était la véritable solution à la question sociale (1774). Fellenberg pensait demême, mais d'une manière plus réactionnaire (1799). Pour Kant, c'est en l'éducation que gît le grand secret du perfectionnement de l'Humanité (1797), car l'éducation travaille pour un Etat meilleur conforme à une idée nouvelle de l'Humanité et de sa destination. Quant à Fichte, la régénération de la société ce qui veut dire, pour lui, de l'Allemagne, passe par l'éducation, et il confie, comme Goethe, à la noblesse, un rôle directeur, éminent dans cette transformation. En Pologne, Konarsky pensait, également, qu'une réforme de l'instruction devait précéder toute réforme politique.

Si des rapports étroits existent entre la pensée de Goethe et celle de ses contemporains sur le plan des idées générales, (buts à assigner à l'éducateur et moyens à appliquer), une similitude frappante se retrouve dans certains détails, la Province Pédagogique et l'établissement de Fellenberg à Hofwyl sont plus que proches cousins.

Tous ces rapprochements entre les idées de Goethe et celles des pédagogues contemporains expliquent que la plupart des critiques, tout en reconnaissant son intérêt pour le problème de l'éducation,

pensent que ses idées dans ce domaine "n'ajoutent rien à sa gloire", et qu'elles ne présentent pas suffisamment d'originalité pour permettre de^{le} classer parmi les pédagogues de renom.

Néanmoins, à plusieurs reprises, nous avons constaté que Goethe voyait, en l'homme un être original au sein de la création. Cette création, est un ensemble cosmique, un tout, une unité, régie par une loi fondamentale, à laquelle, par conséquent, la société, comme l'homme sont soumis. C'est la loi générale de développement, qui, dans l'Univers, régit aussi bien les minéraux, les végétaux que le monde animal, et, au sein de ce dernier, l'Homme, aboutissement de toute la création et réalisation suprême du plan de Dieu.

Cette conception métaphysique est née des travaux scientifiques de Goethe et a été confortée par ceux-ci. Il est évident qu'elle ne pouvait pas être sans influence sur ses idées pédagogiques.

Aussi est-il nécessaire d'étudier les travaux scientifiques de Goethe, source peut-être de la réelle originalité de ses idées sur l'éducation. C'est en effet, par l'étude des sciences de la nature, physique, chimie, géologie, botanique, zoologie et biologie, qu'il a découvert l'idée maîtresse de l'unité de la création, et la loi de son évolution par métamorphoses qui conduit à la réalisation de types spécifiques, or l'homme est, lui aussi, en marche vers le perfectionnement de son propre type.

C H A P I T R E X

ORIGINALITE ET ACTUALITE DES IDEES PEDAGOGIQUES
DE ~~GOETHE~~

- I. Les travaux scientifiques de Goethe
et sa conception du monde.
- II. Goethe et Steiner
leurs deux métaphysiques
- III. Les idées pédagogiques de Steiner
Steiner, "disciple" de Goethe ?
- IV. Les "Waldorfschulen"
sous l'autorité de Goethe

I. LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE GOETHE SA CONCEPTION DU MONDE

Il n'y a pas de pédagogie pour, ou par elle-même. Toute conception pédagogique se rattache à une idée politique, à une philosophie, une métaphysique, une religion. Elle est toujours au service d'une conception générale de la vie, d'une certaine idée de l'univers. L'éducation de la génération montante pourra servir, soit à renforcer la puissance de la cité (tel était le but recherché par Platon; Fichte et, de nos jours, par la plupart des pédagogues des états totalitaires), soit à amener l'homme à assurer son salut en se soumettant à une éthique religieuse. Elle peut avoir, également, pour objet, de permettre à l'homme de se réaliser pleinement, ici bas, conformément à ses dispositions innées, ou selon un type humain, considéré comme représentant l'idéal à atteindre.

Goethe, nous l'avons vu, souhaitait réaliser un équilibre entre, d'une part, le recherche de l'épanouissement de l'individu selon ses possibilités et sa loi propre, et d'autre part, l'insertion nécessaire de ce même individu au sein de la société à laquelle il appartient aujourd'hui, mais dont il faut prévoir la mutation, aussi fondamentale que prochaine.

Cet équilibre, souhaitable, mais difficile, n'est cependant pas impossible à obtenir, si l'on admet que l'homme, au cours de son développement, suit des lois qui sont, à la fois, les siennes propres, mais également, celles de la nature qui l'entoure, et celles qui régissent l'ensemble de l'Univers. il suffira, alors, de "situer" l'homme dans le cosmos, et c'est ce "centrage" qui donnera, à l'éducation sa valeur et sa noblesse.

De cette conception découle l'importance primordiale accordée par Goethe à ses recherches scientifiques; il leur attribuait une valeur au moins égale à celle de ses oeuvres littéraires. Elles ne constituaient pas, pour lui un divertissement, ce n'était pas un violon d'Ingres, mais une contribution nécessaire à la recherche de la loi universelle qui gère la création. Cette loi est accessible à l'homme, même si, au-dessus d'elle, les vérités premières sont appelées à échapper toujours à l'esprit humain.

Il convient, donc, désormais, d'examiner l'idée que Goethe se faisait de l'évolution du monde, à travers ses recherches en minéralogie, en botanique, en zoologie, en biologie, en physique. Etant donné qu'il s'est efforcé de découvrir, dans ces différents domaines scientifiques, une même loi générale, il est normal que ses idées pédagogiques aient leur place, dans cette conception unitaire. De là, les fréquentes allusions relevées dans le Wilhelm Meister et dans les autres oeuvres, sur la place de l'homme dans la création. Allusions nombreuses certes, mais allusions seulement, car nous savons que Goethe était rebelle à l'édification d'un système philosophique exhaustif, ou d'un traité précis de pédagogie pratique.

Depuis son enfance, et durant sa vie entière, Goethe n'a cessé d'être attiré par les sciences de la nature. Ses oeuvres scientifiques sont abondantes, et touchent aux domaines les plus divers. Malheureusement, elles n'ont, il faut le reconnaître, que peu de valeur scientifique, sauf dans quelques cas. Cela explique que les hommes de science ne se soucient plus, aujourd'hui, de cette partie de l'oeuvre de Goethe, alors que les critiques littéraires continuent à analyser le reste de sa production; mais Goethe, lui, attachait à ses travaux scientifiques une importance capitale et leur aurait pres(

que donné le pas sur ses travaux littéraires. Il admettait qu'il y avait eu, avant lui, de plus grands poètes. Qu'il existait d'excellents écrivains contemporains, et qu'il y en aurait d'autres après lui, mis il se réjouissait d'avoir été le premier à découvrir quelques faits scientifiques et d'avoir, en particulier, élaboré une théorie des couleurs, même s'il était le seul à la défendre dans le monde scientifique de son époque.

D'autre part, Goethe pensait qu'il ne devait pas y avoir d'hétérogénéité entre ses recherches scientifiques et sa production littéraire, puisque, dans ces deux domaines, que ce soit comme artiste, ou comme homme de science, il s'efforçait, de la même manière, de rechercher le "typique", à travers les diversités d'apparence.

Déjà, au cours de sa vie d'étudiant, à Leipzig comme à Strasbourg, Goethe avait porté intérêt aux sciences, et avait suivi certains cours d'anatomie. A Francfort, il avait travaillé avec Lavater, à des recherches de physiognomonie, ce qui l'avait conduit à l'ostéologie. Ce n'est, cependant, qu'à Weimar, qu'il se consacra sérieusement à l'étude des sciences naturelles. Si son tempérament l'avait toujours poussé à ce genre de recherches, ses nouvelles fonctions administratives vont l'obliger à se pencher sur la gestion du domaine ducal, à étudier la plantation des céréales et l'exploitation des forêts, ce qui le conduit à la botanique. La restauration et l'exploitation des mines d'Ilmenau, lui fournissent l'occasion de se consacrer à la géologie. Goethe confectonne des herbiers, avec les plantes qu'il récolte lui-même; sa collection de minéraux est remarquable, en même temps il lit la plupart des livres spécialisés et des publications scientifiques qui paraissent dans toute l'Europe. Il entre en communication suivie avec les chercheurs de son temps.

Ce travail méthodique et sérieux lui permet, rapidement de ne plus se considérer, comme un simple dilettante, dans le domaine des sciences de la nature. Il se croit apte, à apporter, même aux spécialistes, une conception originale et de valeur. Il est vrai que, d'une part, il a effectué quelques découvertes (l'os intermaxillaire, chez l'homme), d'autre part, et surtout, il a mis au point une manière originale d'appréhender les lois de la nature, en particulier la loi de l'évolution.

Il ne nous appartient pas d'examiner, ici, les nombreuses publications de Goethe, dans le domaine scientifique. Rappelons seulement qu'elles occupent treize volumes de l'édition de Weimar. Citons, cependant, son Mémoire sur l'os intermaxillaire (1776), son Traité de la Méthamorphose des Plantes (1790), son Etude sur le Granit (1784), sa "Théorie des Couleurs" (1810), sa Notice sur la tendance spiraloïde des Plantes (1830).

A l'occasion de ces recherches, il entra en discussion avec les plus grands savants de l'époque, Cuvier, Geoffroy Saint Hilaire, de l'Académie des Sciences de Paris, pour qui la Métamorphose des Plantes était, "un ouvrage immortel, immortalisant son auteur". En botanique, Goethe a étudié soigneusement le Catalogue systématique et descriptif des Plantes de Linné et déclarait que ce botaniste suédois, était celui qui, après Shakespeare et Spinoza avait agi sur lui, avec le plus de force.

Toutefois, Goethe recherchait, non une simple classification des plantes, comme l'avait fait Linné, mais une étude synthétique, permettant de mettre au jour, ce qui fait qu'une plante est une plante, c'est à dire les caractères inhérents à toute plante, même si elles sont différentes les unes des autres, par les métamorphoses qu'elles subissent, au cours de leur évolution.

Pour lui, la feuille est à l'origine de tous les organes de la plante, ceux-ci n'étant que les divers stades de sa métamorphose

Il croit pouvoir établir que deux lois régissent l'évolution des êtres vivants, l'une en maintenant la persistance de l'être (loi centripète), l'autre ses transformations à travers les métamorphoses (manifestation de la loi centrifuge) . Cette opposition crée un rythme de systoles et de diastoles, qui scande tout développement. Il faut donc rechercher, à travers les différentes manifestations que constituent les plantes, en botanique, le type de base, la "Urpflanze", que Goethe croit avoir découvert, lors de sa visite au jardin botanique de Palerme. Pour lui, tous les modèles de plantes ont été formés, à partir de là. C'est donc l'étude de ce type général qui permettra de comprendre chaque espèce.

Malheureusement, Goethe n'a guère rencontré que doute et indifférence, lors de la publication de sa théorie (1791 à Paris). Aussi a-t-il cessé, pendant plusieurs dizaines d'années, de publier l'état de ses recherches en botanique, après la parution des 123 courts paragraphes, édités en 1790, sous le titre d'"Essai d'une explication de la métamorphose des plantes".

Pour ce qui est du règne animal, Goethe se devait d'appliquer la même théorie, que celle qui, selon lui, transformait radicalement la botanique. S'il ne publie que trente ans plus tard sa "Métamorphose des Animaux", il avait, beaucoup plus tôt, collaboré aux "Fragments physiognomoniques" de Lavater, et s'était, particulièrement intéressé au squelette, avant tout, aux vertèbres et au crâne, qui, pour lui, jouaient un rôle essentiel, dans l'évolution des espèces animales. Il fut amené, par là, à faire une véritable découverte scientifique en 1784, en identifiant, chez l'homme, la trace de l'os

intermaxillaire, ce qui permettait de rattacher, sans hiatus, l'espèce humaine aux espèces animales.

Poursuivant ses recherches, il publia, en 1786, sa Théorie vertébrale de crâne, puis, la même année, un Essai sur la forme des animaux. Cinq ans plus tard, il rédige, en huit chapitres, une Introduction préliminaire à un système d'anatomie comparée. L'idée maîtresse de Goethe est qu'il doit exister une origine, un point commun, où plantes et animaux se confondent. A partir de ce point, il y a développement divergeant du monde végétal et du monde animal, métamorphoses chez les plantes, diversification chez les animaux, comme l'atteste l'ostéologie comparée.

Goethe est donc un transformiste. Mais, pour lui, la nature, qui ne fait pas de sauts, évolue selon un ordre logique; il existe une échelle des êtres et l'évolution ne va pas au hasard, elle est conforme à une direction ascendante, la place de l'homme se situant en haut de la pyramide de la création.

Même conception dans le domaine des minéraux. Partisan d'une évolution lente et progressive, Goethe ne pouvait être, en géologie, qu'un adepte du neptunisme, théorie qui accordait aux océans un rôle déterminant dans la formation du relief terrestre, contre les plutonistes qui accordaient ce même rôle aux éruptions volcaniques. Le neptunisme répondait, en effet, à son besoin d'ordre et de continuité.

Soucieux de bien s'informer et de s'appuyer sur une connaissance concrète des minéraux, il explore la plupart des massifs montagneux voisins de Weimar et ceux qu'il rencontre au cours de ses voyages. Il se rend en Thuringe, dans le Harz, (en 1777, 1783, 1784), en Bohême, en Suisse, au Tyrol (en 1779), dans le Fichtelgebirge (en 1783), en Italie, il observe les volcans, en Sicile, la lave de l'Etna. Sa collection de roches com-

prend plus de 18.000 échantillons et ses observations, en minéralogie occupent deux tomes de l'édition de Weimar. Mais c'est, avant tout, son activité ministérielle qui le conduisit à étudier scientifiquement la géologie. Nous avons vu qu'il fut chargé, en 1777, de la remise en exploitation des mines de cuivre et d'argent d'Ilmenau. Il fut, en 1780, nommé président de la commission des mines et il écrivit, alors, une foule d'articles sur les minéraux.

Appliquant sa théorie générale de la diversification à partir d'un type originel commun, il vit, dans le granit, la pierre primitive (Urstein).

Il rêvait de faire établir une carte minéralogique de l'Europe, qui aurait montré l'évolution lente des phénomènes géologiques. Il fut un des tous premiers à donner une explication valable des morènes. Celles-ci étaient, selon lui, les traces d'anciens glaciers ayant recouvert l'Europe.

C'est cependant dans le domaine de l'optique, que Goethe crut avoir été le plus novateur; il se flattait d'être le père d'une découverte fondamentale, appelée à ruiner la théorie de Newton sur la lumière, théorie généralement admise alors. Après avoir, à son retour d'Italie étudié, selon lui scientifiquement, les phénomènes de la lumière et des couleurs, Goethe en vint à soutenir que la lumière était simple et indécomposable, et que les couleurs n'étaient que son obscurcissement, plus ou moins prononcé. L'Académie des Sciences de Paris, et la quasi totalité des savants allemands se refusèrent à admettre cette étrange théorie. Goethe, isolé, s'obstina, déclarant, avec orgueil, qu'il était glorieux pour lui, d'être le seul à détenir une vérité, que l'avenir reconnaîtrait (ce qui ne fut malheureusement pour lui, pas le cas).

Jusqu'à sa mort, il ne cessa de publier sur

cette "découverte", citons sa Contribution à l'optique (1791), son Essai pour discerner les éléments de la théorie des couleurs (1794), son important Traité des Couleurs (1806-1810), son Supplément à la Théorie des Couleurs (1822-1823). Si, sur le plan de la physique, Goethe avait tort de voir, dans la lumière blanche, la "lumière-type", il était, dans le savoir, un précurseur de la physio-biologie, par l'accent qu'il mettait sur le rôle de l'oeil dans les observations d'optique.

En réalité, ici encore, Goethe ne faisait qu'appliquer à l'étude des couleurs, sa conception générale de la métamorphose des êtres. Il recherchait, en optique aussi, une "unité idéale", comme il la "voyait" dans l'"Urstein", l'"Urpflanze", l'"Urtier". Cette unité, fondement de toutes les sensations colorées, était pour lui, la lumière, dont chaque couleur aurait été une modification. La lumière-base n'étant pas la lumière du soleil, mais, ici encore, une "entité spirituelle".

Cette théorie violemment, et parfois grossièrement défendue par Goethe, contre les disciples de Newton, n'a été reprise ni mentionnée par aucun physicien depuis Goethe., mais elle fait cependant l'objet d'études approfondies de la part des disciples de Steiner, et elle est utilisée dans les écoles relevant de la pédagogie de ce philosophe.

Que reste-t-il des travaux scientifiques de Goethe ? Il faut admettre qu'ils ont apporté peu de choses à la science. Mais il y a lieu d'insister sur l'originalité de sa méthode de travail et sur la conception philosophique qui soutenait ses travaux.

Contrairement à la plupart de ses contemporains qui avaient une conception "mécaniste" des sciences, conception corollaire d'une théorie positiviste, Goethe restait "idé^liste", persuadé qu'une vraie science ne se soucie que d'objets "idéels". Steiner définit clairement

la position de Goethe, lorsqu'il écrit dans son introduction au Traité des Couleurs, "Répondre par des idées aux interrogations de la pensée, c'est faire oeuvre de scientifique, au plus haut point du terme, et toutes les autres activités de la science ne sont finalement là, que pour servir cette fin suprême...les résultats de la science ne peuvent venir que de l'esprit, et, de ce fait, ils ne peuvent être que des idées"(tr. Bideau, p.24 et 25).

Pour Goethe, les phénomènes scientifiques ne sont pas liés entre eux uniquement par une nécessité organique, mais par une nécessité "idéelle" interne, cela apparaît, lorsque nous ne les appréhendons plus seulement par l'observation (que Goethe ne rejette pas) mais par la pensée. Par là; les conceptions scientifiques de Goethe s'inscrivent dans sa philosophie générale. En s'élevant au niveau du concept, il appréhende le monde dans tout son contenu, il forme, alors, un ensemble homogène, une "unité idéelle". Si les sens ne nous permettent pas de saisir cette unité, la pensée peut y parvenir. L'ensemble des règnes naturels apparaît alors, comme une unité saisissable par l'esprit, malgré leur multiplicité. C'est la vision de cette unité de tout ce qui existe dans la nature, que Goethe avait pressenti, lors de sa découverte de l'os intermaxillaire.

Toutes ses idées "fondamentales", ces "types originels", Goethe les "voyait"; c'était, pour lui, malgré l'objection de Schiller, des faits, des "réalités". Toute sa réflexion s'appuyait sur ces expériences. De là, venait, peut être son indifférence, ou plus exactement, son aversion pour les mathématiques. Il s'opposait à leur prétention de régler la physique, les phénomènes du monde des corps ne se laissant pas résoudre, pour Goethe en "mécanique des atomes". Ce serait remplacer des réalités par des abstractions. Ainsi, l'optique, et en

en particulier, l'étude des couleurs, ne sauraient être liées aux mathématiques, elles en restant, entièrement à l'écart. Goethe reconnaît que la mathématique, "parce que l'une des méthodes humaines les plus magnifiques" a été d'un très grand profit pour la physique. Mais ses méthodes ayant été appliquées à tort et à travers, elle a porté certain préjudice à cette science. Il écrit de même dans les "Maximes en prose" (n°107): "la grande tâche serait de bannir les théories mathématiques des parties de la physique, dans lesquelles elles ne font qu'entraver la connaissance, au lieu de la favoriser et dans lesquelles la méthode mathématique du fait du développement exhaustif de la nouvelle formation scientifique, a trouvé une application si fautive. Goethe veut donc limiter strictement le champ d'application des mathématiques, avant tout il lui refuse toute utilité dans le domaine du vivant. (or l'optique est, pour lui, liée à la physiologie, compte tenu du rôle qu'il assigne à l'oeil).

Goethe croyait à un emploi allégorique, symbolique, et mystique de la couleur. "Le schéma, par lequel peut être exprimé la variété des couleurs, traduit des rapports primordiaux qui existent aussi bien dans la pensée humaine que dans la nature" (*Traité des Couleurs*, tr. H. Bideau, p.282,283). Nous retrouvons, ici, cette pensée fondamentale de l'unité de la création.

La théorie goethéenne de la lumière est liée, d'autre part, à la physiologie, et, par là, elle est, dans une certaine mesure, anthropocentrique. En effet, dans son *Avant-propos au Traité des Couleurs*, Goethe écrivait que "l'oeil doit son existence à la couleur, à partir d'organes animaux secondaires et indifférents, la lumière produit, pour elle, un organe qui lui ressemble, et ainsi l'oeil se forme pour la lumière et par la lumière, afin que la lumière intérieure vienne répondre à la lumière extérieure" (tr. Bideau, p.50).

Cette conception assez étrange est conforme à l'idée goethéenne du monde : la nature se crée, en l'homme les organes grâce auxquels elle peut apparaître dans son épanouissement suprême. Sans l'oeil, la nature n'apparaîtrait pas. D'autre part nous ne pouvons percevoir un objet du monde environnant, que si cette perception est préformée dans nos organes.

Les oeuvres scientifiques de Goethe ont fait l'objet d'études sérieuses, même si celles-ci, nous l'avons déjà remarqué, ont été de beaucoup moins nombreuses que les ouvrages concernant ses oeuvres littéraires; aussi l'aperçu que nous venons de donner de sa pensée scientifique est, bien entendu, aussi sommaire que superficiel.

Il n'était pas possible cependant, dans une étude des idées pédagogiques de Goethe, de passer sous silence ses travaux scientifiques. Non seulement ils ont occupé, de longues années durant, une grande part de l'activité intellectuelle du poète, (et on en trouve la trace dans la plupart de ses oeuvres littéraires, poésies ou roman), mais, avant tout, elles reflètent une conception philosophique générale, une métaphysique qui n'a cessé de guider Goethe dans ses recherches, le conduisant à faire, hélas, de cette idée fondamentale de l'unité de la création, un postulat, auquel les faits, selon lui devaient obligatoirement se soumettre, au détriment, parfois, de l'objectivité scientifique de ses multiples observations.

C'est pourquoi il est normal que les esprits scientifiques contemporains de Goethe, nourris de positivisme et partisans d'une physique mécaniste, aient rejeté quasi unanimement, une conception du monde à base idéaliste, relevant, pour eux de la pure chimère.

Il n'en reste pas moins, que cette thèse de l'unité du monde créé, de son développement à travers les métamorphoses, de l'attribution à l'homme de la place la plus noble, au sommet de la création, conduisait normalement à envisager une transformation de la société. Cette transformation était, d'ailleurs, imposée aussi par les mutations dues à la Révolution française, à l'Empire, dans le domaine politique, la naissance du machinisme, dans le domaine économique et par là, social.

Cette nouvelle société devait être, selon Goethe, une société de progrès dans l'ordre, où le travail de la matière irait de pair avec l'action de la pensée, synthèse de progrès et conforme au plan de développement de l'Univers. Ce monde nouveau sera, de ce fait, nourri d'idéalisme, le travail y sera mis à l'honneur, dans une société joyeuse, soutenue par une organisation assez directive, attribuant à chacun sa place, tout en invitant chaque homme à prendre conscience de sa valeur propre, en lui révélant, par une initiation à l'art et à la religion, le sens de sa destinée.

Cette société à naître est évoquée à la fin des Années de Voyage de Wilhelm Meister, qu'elle se situe au delà des mers, en Amérique, avec les Emigrants de Léonardo, où dans une province à défricher, en Europe orientale.

Mais une telle transformation des relations humaines et des conditions de vie n'est possible que si des hommes nouveaux ont été formés par une éducation radicalement différente et dans une perspective foncièrement novatrice. Le premier problème est donc un problème pédagogique, là est la place de l'établissement d'enseignement prévu par Goethe, sa "Province". La formation y sera liée à une conception métaphysique, transmise aux élèves, à travers la pratique des différentes formes de

respect, et par l'initiation à la religion par la contemplation et l'interprétation de fresques sur l'Ancien et le Nouveau Testament, dans une sorte de sanctuaire.

Au début du XX^{ème} siècle, un problème d'éducation comparable se posera à nouveau, à la suite de la radicale transformation de la société, au cours des décennies précédentes. L'Anthroposophie, nouvelle philosophie fondée par Steiner, sera appelée à éclairer l'homme sur son destin, dans le monde bouleversé qui l'entoure, sur son rôle social mais aussi cosmique.

Dans cet esprit une nouvelle formation est à donner à la jeunesse, et il appartiendra à des écoles d'un type original, les "Waldorfschulen", de mettre en pratique un système pédagogique reflétant cette philosophie.

II. GOETHE ET STEINER

LIENS ENTRE LEURS DEUX METAPHYSIQUES

Le 30 avril 1977, le journal "Le Monde", sous le titre "La libre Ecole Steiner, dans ses meubles" annonçait que cet établissement, installé depuis 1955, rue d'Alésia, à Paris, était transféré à Verrière-le-Buisson, dans l'Essonne, au coeur d'un domaine de trois hectares (il existe aussi une seconde Ecole-Steiner à Chatou). Le journaliste indiquait que Steiner, créateur de l'Anthroposophie, était "un grand admirateur" de Goethe, et il donnait un bref aperçu de la pédagogie steinerienne. De nombreux lecteurs ont, certainement découvert Steiner, à l'occasion de cet article. Il est étrange, en effet, que le nom de Steiner soit aussi peu connu du grand public, alors que près de trois cents écoles se réclamant de sa pédagogie fonctionnent, aujourd'hui de par le monde, et que, chaque année, de nouveaux établissements ouvrent leurs portes.

Pourquoi Steiner demeure-t-il relativement ignoré et est-il aussi peu souvent cité, parmi les pédagogues contemporains ? Dans le préface de son livre: qui était Rudolf Steiner ?, S.Rihouet-Coroze croit avoir trouvé la raison de cet apparent discrédit: "N'eût-il été classé occultiste, on rendrait, aujourd'hui justice au sociologue, au savant, au philosophe de génie, à l'inspirateur d'écoles et de cliniques, au rénovateur de l'art, du théâtre, de la parole et du geste, du son et de la forme, de la ligne et de la couleur" (1951).

Steiner naquit, en 1851, en Autriche-Hongrie. Exceptionnellement doué, mais de milieu modeste, il fit ses études comme boursier. Il eut, comme professeur, Schröer, éminent connaisseur de Goethe et commentateur de Faust. C'est par son intermédiaire, que le jeune Steiner vit, en

Goethe, "un esprit humain dans sa plénitude". Steiner écrit, dans son "Autobiographie (tome 1, p.104)" "Chaque fois que je restais en tête à tête avec lui (Schröer), j'avais l'impression d'une troisième présence, l'esprit de Goethe". En 1881, âgé de trente ans, Steiner découvre les oeuvres scientifiques de Goethe. Ce fut, pour lui, une révélation. Il prit, alors, conscience du fait que, par un dépassement des conditions terrestres, on peut s'identifier avec la pensée cosmique. La pensée humaine permet, alors, la "clairvoyance", car elle s'apparente à l'acte créateur qui a pensé l'Univers. Steiner sera, de plus en plus, convaincu que l'homme ne tient pas tout entier dans son être physique. Si son corps est relié à la terre, il appartient, par son âme, au psychisme universel, et, par son esprit, à l'intelligence divine. Steiner affirme que le monde des esprits est une réalité, et que la pensée ne doit pas stagner dans le monde sensible mais pénétrer dans le "supra-sensible, de même que Goethe voyait, dans le monde des Idées une "réalité objective".

Précepteur d'un enfant handicapé, avec lequel il obtint de remarquables résultats, par ses dons pédagogiques, Steiner poursuivit, en même temps, ses travaux personnels, et publia : Les grandes lignes de la connaissance chez Goethe. Mais c'est à Weimar, de 1891 à 1897, qu'il fut en contact direct avec l'esprit goethéen. Son maître Schröer était intervenu pour qu'on confiât, au jeune Steiner, le soin de présenter les oeuvres scientifiques de Goethe, dans la collection "La littérature nationale allemande". C'est donc grâce à Steiner qu'un aspect, alors peu connu, de l'oeuvre de Goethe, fut révélé.. Pendant six années, il eut, à Weimar, le privilège d'avoir à sa disposition, les papiers laissés par Goethe, et recueillis par la Grande Duchesse de Saxe-Weimar, à la mort du petit fils de l'écrivain.

Nous avons vu que Goethe, pour observer et comprendre la nature, faisait appel à autre chose, qu'à l'expérience sensible (qu'il ne négligeait pas, cependant). Il lui ajoutait, pour ainsi dire, une expérience "supra-sensible", une "Idée", qu'il considérait comme parfaitement réelle, plus réelle même, que l'objet observé, car elle était l'"archétype", résumant, en lui, tous les phénomènes particuliers. Le regard de l'esprit ajoutait donc, pour Goethe, quelque chose, au regard physique, il découvrait l'essence spirituelle des choses. Steiner va encore plus loin que Goethe, il voit, dans le monde des idées, le principe même des choses, de toute existence, l'harmonie infinie, le calme bienheureux. Steiner est un visionnaire, alors que Goethe reste, malgré tout, un sensoriel, qui part de la sensation, pour rechercher l'essence "idéelle".

En 1891, Steiner publie sa Philosophie de la liberté, où il expose que l'homme est capable de connaître les lois directrices de l'Univers, par une pensée dégagée du sensible. Lorsqu'il est parvenu à reconnaître ces lois, l'homme est, intérieurement, libre, et il est libre dans son action, lorsqu'il agit conformément à elles. C'est à cette époque, que Steiner fit la connaissance de Haeckel, auteur, en 1893, du livre: "Le Monisme, lien entre la religion et la science". Si Goethe avait cru découvrir l'unité de la planète, et recherchait, dans le monde animal, la grande âme qui le parcourt, pour Haeckel, la matière, elle-même n'est qu'une forme condensée de l'Esprit.

En 1897, Steiner achevait la rédaction de son ouvrage "Goethe et la Conception du Monde", ce qui souligne combien Goethe était son maître à penser, à cette époque décisive de sa vie. A l'âge de trente six ans, Steiner se rend à Berlin, pour enseigner à l'Université populaire de 1898 à 1902, avec une intention à la

fois pédagogique et sociale; il se proposait, en effet de faire échapper le prolétariat à l'effet destructeur de la civilisation matérialiste

Le nouvel Etat social, dont Goethe, dans les Années de Voyage, avait pressenti la venue, s'était réalisé, hélas, dans l'entretemps. La civilisation industrielle avait suscité la naissance et le développement du prolétariat, l'esprit scientifique et matérialiste semblait devoir amener le recul, puis la disparition de l'esprit religieux, l'ouvrier qui était, de plus en plus, asservi à son outil de production, la machine, perdait sa capacité de réflexion, la conscience de son autonomie d'être humain, que Goethe s'était efforcé de préserver dans sa conception d'une nouvelle société. A l'Université populaire, Steiner veut arracher la jeunesse ouvrière au marxisme et lui redonner le sens interne de l'évolution humaine. La pensée moderne est, pour lui, capable de comprendre la pensée universelle de l'évolution de toute la création. C'est un seul et même "Verbe" qui se fait "Vie" dans la plante, et "Pensée" chez l'homme. L'Idée est la véritable communion de l'Homme avec la force "christique" du monde. Steiner s'élevait à une conception cosmique du rôle du Christ, rôle déjà entrevu par Goethe dans la Province Pédagogique, où toute formation morale et religieuse est reliée au Christ, comme l'explique un des trois Directeurs au père de Félix.

De plus en plus passionné par la pensée Goethéenne, Steiner fit, en 1900, une conférence sur le "Serpent Vert" de Goethe. Il voyait, dans cette oeuvre, comme dans le Second Faust, l'expression de la pensée profonde, ésotérique de Goethe. Pour Steiner, le but suprême du chemin que l'homme se trace, est le point où l'esprit qui est dans l'homme s'unit à l'esprit qui est dans l'Univers. Makarie, la mystique, n'était-elle pas,

déjà parvenue à ce degré suprême de connaissance ?

Certes, nous n'avons pas, ici, à suivre Steiner dans ses recherches ésotériques. Notons, cependant qu'il devint, en 1901, Président de la section allemande de la Société Théosophique. Pour lui, le temps était venu, où ce qui avait été tenu secret, pendant des millénaires, et transmis par les Mystères anciens et l'occultisme traditionnel, pouvait être révélé à tous. La pensée consciente de l'homme d'aujourd'hui lui permet de saisir ces vérités premières, que seuls, autrefois, les Initiés avaient entrevues. D'après Steiner, la mission du Christ consiste à être le chaînon qui unit la science et la religion, le point qui fait passer de la Foi, à la science de l'esprit.

Signalons, au passage, le rôle éminent de l'Art, dans la nouvelle société, il transforme la matière et en dégage l'esprit. Aussi la formation artistique tiendra-t-elle une place capitale dans les écoles (Steiner place qui lui était, déjà, accordée, dans la Province Pédagogique de Goethe.

Ces grandes vérités, si elles sont, aujourd'hui accessibles, continuent à dépasser l'entendement. Mais elles ont tendance à devenir "sensibles". Elles poussent l'homme à les réaliser dans des compositions, relevant, à la fois, de trois domaines, les sons, les couleurs et les formes. Le Faust de Goethe et l'oeuvre de Wagner en sont, pour Steiner, des témoignages.

Steiner, dépassant la Théosophie, crée une doctrine philosophique originale, l'Anthroposophie, dont il devient, en quelque sorte le prophète et le guide. Désireux de matérialiser ses conceptions métaphysiques, et de créer un centre de recherche, il ouvre à Dornach, près de Bâle une "Université libre pour les Sciences Spirituelles", et donne à cet établissement le nom de "Goetheanum", le plaçant, ainsi, indiscutablement sous le patro-

nage de la pensée de Goethe. Steiner est persuadé que son oeuvre reste dans le domaine du "réel" et ne s'écarte pas de Goethe: "ce que j'entends apporter sous le nom d'Anthroposophie ne provient pas de songes creux, d'inventions arbitraires, mais de bases saines et solides, sur lesquelles reposent également les conceptions de Goethe" (Discours de Steiner à Bâles, 18/10/1917). celui-ci, pour Steiner a introduit, dans la connaissance, son activité spirituelle d'artiste. Il a recherché et découvert la voie qui va "de l'artiste à celui qui connaît".

Mme H. Delacroix, dans la préface de sa traduction du livre de Steiner L'Univers, la Terre et l'Homme, écrit: A notre époque où le matérialisme a creusé un abîme entre la foi et la connaissance, Steiner veut réconcilier la science, l'art et la religion, qui, jadis, ne faisaient qu'un". L'homme moderne ne s'attache plus qu'aux réalités physiques, sans s'élever du corps vers l'esprit. Or l'homme possède, en lui, des forces supérieures, qui le font participer à l'essence même des entités spirituelles, avec lesquelles la terre est en relation. Steiner reconnaît, chez certains une "conscience inspirée", et celui qui en jouit, pénètre, comme le pensait déjà Pythagore, dans l'harmonie des sphères. Nous avons vu que Makarie possédait cette aptitude qui la liait directement au système solaire.

Par sa faculté de représentation courante, en utilisant seulement les données de ses sens, et de son esprit scientifique, l'homme accède, certes, aux choses de la terre, mais par l'imagination, l'inspiration il peut se mettre en rapport avec tout le système solaire.

Pour Steiner, Goethe, qui était un initié, sans le savoir peut être, connaissait cela, et c'est à

ce monde supérieur qu'il faisait allusion dans le 'Prologue dans les Cieux et dans tout le 'Second Faust où il est question d'un "jour nouveau résonnant aux oreilles de l'Esprit". C'est grâce à l'intuition et non par le raisonnement scientifique et mécaniste, que l'homme peut pénétrer jusqu'au dedans des choses. C'est aussi par l'intuition que Goethe a découvert l'éternelle loi qui régit le "minéral-type", la "plante-type", l'"animal-type" ainsi que le principe général de la métamorphose. Par cette connaissance intuitive, l'homme plonge dans l'entité même des êtres, il se sent, alors, uni à eux, et, par là, à la planète toute entière.

Dans son livre 'L'Esprit de Goethe, ses manifestations dans Faust et dans le Conte du Serpent Vert' Steiner voit, dans ces deux ouvrages, une illustration de la conception ésotérique qu'avait Goethe de l'Univers. Au terme de sa vie, "il" aurait jeté sur l'"Eternel" de tout autres aperçus que dans sa jeunesse, mais il aurait réservé la connaissance de sa pensée profonde à une élite, il aurait "chiffré" son message. Steiner rappelle aussi que Goethe écrivait, en janvier 1827, que le sens supérieur du second Faust ne saurait échapper à l'initié. Cette oeuvre représente, pour Steiner, l'éveil, la naissance de l'homme supérieur aux tréfonds de l'âme. Le "chorus mysticus" chante que le monde périssable, n'est que le symbole du monde éternel.

Steiner soutient que Goethe, par ses études scientifiques avait acquis, grâce à sa conception de la nature, la possibilité de jeter un pont entre le devenir cosmique et l'évolution humaine. Goethe sentait "religieusement" les statues grecques, comme il sentait "irreligieusement" la morphologie des plantes, car le monde extérieur n'est que la manifestation de la grande

pensée de la divinité.

Steiner est persuadé que, désormais, ces connaissances fondamentales, jadis réservées à une élite d'initiés, peuvent être communiquées à tous, et que la société doit en profiter; elle sera alors radicalement transformée par ces révélations. Une nouvelle société est donc appelée à naître et un nouveau corps social doit se constituer. Malheureusement, l'élite scientifique et politique de l'époque est parfaitement incapable d'assumer cette nécessaire transformation. Steiner écrit dans son Autobiographie (Tome I, p.150), "Je me rendais compte que la question sociale avait une importance illimitée, mais le fait de la voir traitée par des personnalités tout imbuës du matérialisme de notre civilisation contemporaine, me semblait révéler un aspect tragique de l'époque. Je pensais que pour bien poser cette question là, il fallait accéder à une conception du monde conforme à l'esprit".

C'est à partir de l'Anthroposophie, que Steiner imagine cette société nouvelle, qui n'est pas sans rapports avec celle des Migrants, décrite à la fin des Années de Voyage de Wilhelm Meister. En son sein sera réalisée l'alliance indispensable de la science, de l'art et de la religion, ce sera la réunion, évoquée par Goethe, du Vrai, du Beau et du Bien. Cette nouvelle humanité, cette société se scindera encore, nécessairement en différentes catégories d'hommes, mais non plus en des catégories arbitraires. Chacun développera ses qualités personnelles, et comprendra, de lui-même la manière dont il aura à collaborer à l'harmonie générale du corps social, et c'est de lui-même aussi, qu'il sentira le rôle qu'il doit jouer et la tâche qui échoit, en revanche, normalement à son prochain.

La métaphysique de Steiner, comme celle de Goethe, débouche donc sur la question sociale, et celle-

ci est d'abord, pour l'un comme pour l'autre, une question d'éducation. Pour sauver l'Humanité des dangers qui la menacent (avant tout le triomphe du matérialisme, il faut, pour Steiner, utiliser la "Science de l'Esprit". Par elle, nous nous élevons dans le monde supra-sensible, alors que la technique, qui gagne de plus en plus de terrain, nous entraîne vers la matière, et nous éloigne de la vie. La plupart des réformateurs politiques croient pouvoir résoudre les problèmes sociaux par le savoir et les connaissances scientifiques. Pour Steiner, au contraire, les difficultés que connaît notre société, ne sauraient être surmontées que par la Science de l'Esprit, car l'Esprit est partout, même sans la matière, et c'est l'Esprit, qui transforme tout et donne la vraie connaissance, par là, la possibilité d'agir en profondeur.

De même que Goethe, à la fin de Wilhelm Meister esquissait, à grands traits, le tableau de la future société dans laquelle allaient vivre les Migrants, Steiner a imaginé un type de société originale, fondée sur la "tripartition". Selon cette théorie politico-économique, il appartient, à chaque individu de réunir, en lui, le citoyen, le producteur-consommateur, et l'homme libre. Il constitue en lui-même une cellule vivante, apte à participer à la régénération du monde qui l'entoure. Dans le système de la tripartition, se trouvent réunis : le socialisme pour la vie économique, la démocratie pour la vie juridique et politique, la liberté et le respect de l'individu, pour la vie spirituelle et culturelle.

L'homme nouveau adhérera, de plein gré, aux règles de cette société, les rapports sociaux ne s'appuyant plus sur la contrainte, mais sur la conscience qu'a chaque citoyen d'occuper la place qui lui revient et d'être utile à l'ensemble de ses semblables. L'auto-

rité devient donc une chose librement reconnue et acceptée. Mais cette société est, toutefois, différente de celle que Goethe prévoit pour ses Migrants, et où une forte police semble nécessaire pour maintenir l'ordre.

De même que le nouvel Etat imaginé par Goethe formait ses futurs citoyens dans des établissements spécialisés, de même Steiner, à la fin de la seconde guerre mondiale, fut amené, par un hasard peut-être mais dans la logique de sa pensée, à organiser une école, et à créer, par là, un type original d'établissement pédagogique, appelé à essaimer à travers le monde entier. Nous reviendrons sur ces "Waldorfschulen", et sur l'application qui y est faite des idées pédagogiques de Steiner. Mais il y a lieu, préalablement d'examiner dans quelle mesure cette pédagogie découle des conceptions métaphysiques du philosophe, et quels rapports elle a avec les idées de Goethe dans ce domaine.

III. LES IDEES PEDAGOGIQUES DE STEINER

- STEINER "DISCIPLE" DE GOETHE ?

Les idées pédagogiques de Steiner découlent normalement de ses conceptions métaphysiques. Le but que cherche à atteindre l'éducation est de situer l'homme à sa place dans l'ordre cosmique auquel il appartient. Il faudra donc former la totalité de son être et non seulement meubler son esprit de connaissances. Au début de son livre L'Education de l'enfant, en partant de la Science Spirituelle (1907), Steiner compare la vie humaine à une plante "qui ne contient pas seulement ce qu'elle offre à nos yeux, mais encore un état futur qu'elle cache aux tréfonds de son être." Lorsqu'une plante déplaie ses premières feuilles, nous savons que des fleurs et des fruits sont proches. La plante recèle leurs germes. Mais, si on se borne à la simple observation de la plante, il est impossible de déterminer la forme future de ses organes. C'est l'étude de la nature même de la plante qui est la condition indispensable de cette recherche. De même la vie humaine recèle les germes de son avenir.

Aussi aucune réforme de l'éducation ne peut-elle aboutir, si elle ne s'appuie sur une connaissance parfaite des profondeurs de la vie humaine (tiefe Erforschung des Menschenlebens). Or, pour Steiner, cette connaissance profonde, indispensable à l'action pédagogique, seule, la Science Spirituelle est apte à nous la donner, car elle est une conception globale de l'Univers qui embrasse et pénètre toutes les parties de la vie humaine et fait découvrir les différents stades de son évolution.

L'éducation devra donc, avant tout, régler sa progression sur la constante métamorphose de l'enfant.

Goethe avait déjà énoncé cette règle, en conseillant d'éviter de lui donner des explications qu'il ne pourrait saisir à son âge. Steiner va beaucoup plus loin dans ce domaine, en établissant nettement la succession des différents paliers du développement de l'enfant. Pour lui, ce qui sépare, avant tout, l'homme de l'animal, est la possession d'un "Moi". Dans l'évolution de l'enfant, ce "Moi" n'apparaît qu'en dernier lieu, c'est une sorte de couronnement. Préalablement, l'homme était composé d'un "corps physique", d'un "corps éthérique" (Aetherleib), et d'un "corps astral" (Astral-leib). Le corps astral et le Moi n'apparaissent que chez l'homme dans la nature, et il appartient au moi d'ennoblir et de purifier les corps inférieurs. Le corps éthérique est le porteur de forces vitales, celles de la croissance et de la reproduction, le corps astral se manifeste par les instincts, les désirs et les passions.

Si Goethe était persuadé de l'immortalité de son âme, et ne doutait pas d'une nouvelle utilisation de son esprit, après sa mort, Steiner est, lui, un partisan convaincu de la réincarnation, ou, plus exactement, d'une suite de réincarnations successives; aussi pense-t-il, qu'une des tâches premières de l'action pédagogique, devra être de rechercher, chez l'enfant, les traces de ses vies antérieures et des connaissances, alors acquises, mais devenues inconscientes dans sa vie actuelle.

La connaissance des lois qui régissent les développements successifs de la nature humaine constitue pour Steiner, la base indispensable de toute éducation. Ainsi, l'éducation esthétique, en particulier la contemplation d'œuvres d'art, agit sur le corps éthérique : l'homme se transforme, en pressentant, grâce à l'œuvre d'art, l'existence d'un monde plus élevé et plus noble,

que le simple domaine des perceptions sensorielles. La religion, elle aussi, favorise puissamment la purification et l'ennoblissement de ce corps éthérique, et les impulsions religieuses joueront un rôle capital, dans l'évolution de l'individu.

Steiner distingue trois stades dans le développement de l'enfant: d'abord de la naissance à la seconde dentition, puis de cette seconde dentition à la puberté, et enfin la période postpubertaire. A chacun de ces stades devra correspondre un style original de l'éducation. Au cours du deuxième stade, par exemple, il faudra utiliser intensivement les images et les symboles, car ceux-ci orientent l'imagination, où se déploie le corps éthérique. Il faut fournir à l'enfant des modèles à imiter; ceux-ci seront, d'abord, ses propres éducateurs, qui s'imposeront par leur autorité et la discipline indispensable. Cette autorité immédiate modèlera la conscience morale de l'élève à cette période de sa vie.

Comme Goethe dans la "Province Pédagogique" Steiner insiste sur la notion de respect: "la vénération et le respect sont des forces grâce auxquelles le corps éthérique se développe de la façon la plus heureuse. L'enfant de cet âge qui n'aura pas ressenti une vénération infinie, en pâtira toute sa vie durant ("L'Éducation de l'enf. p.36). Ce n'est pas seulement vers son maître que l'enfant, dans la vie quotidienne lèvera les yeux avec respect, mais également vers les héros de l'histoire, véritables autorités, dans le domaine de l'esprit. Les enfants s'imprèneront des récits tirés de la vie des grands hommes et des femmes dignes de servir de modèles, aptes à déterminer la conscience morale et à diriger l'esprit. Comme le conseille également Goethe, on ne communiquera que plus tard, les principes moraux abstraits, lorsque la puberté aura permis au corps astral

de jouer pleinement son rôle.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de la formation morale, qu'il y aura lieu d'utiliser les symboles; ceux-ci joueront, également un rôle important, dans l'assimilation, par l'enfant, des lois du monde physique C'est en effet, sous la forme de symboles, que les mystères de la nature seront assimilés par l'enfant. C'est sous cette forme qu'on présentera d'abord les lois de la vie, plutôt qu'à l'aide des conceptions arides du raisonnement (op.cit.-p.37). Le vers de Goethe "Tout ce qui passe n'est qu'un symbole"devra être la formule inspiratrice de l'éducation pendant cette période. Steiner estime qu'il est capital pour l'homme de recevoir les mystères de la vie, sous le voile d'images symboliques, avant de les accueillir sous la forme de lois naturelles. Il pense que les écoles officielles font trop appel à l'intelligence, faculté de l'âme qui ne se développe réellement qu'après la puberté. Rappelons que ces symboles étaient également utilisés dans la province pédagogique., mais dans un domaine moins étendu, se limitant, avant tout, à la formation morale et religieuse.

Mais Steiner reste également proche de Goethe, lorsqu'il applique cette méthode "symbolique" aux sciences de la nature. Il place, ainsi, la notion d'"idée" avant celle de connaissance objective.. Il ne faut pas, pour lui, se contenter de présenter, d'examiner une plante, une graine, une fleur, du seul point de vue de l'observation matérielle: : tout doit servir de symbole à l'esprit et faire éprouver le pressentiment des mystères généraux de la vie. Les élèves devront être conduits à dépasser l'observation courante, à s'élever jusqu'à l'approche des "secrets spirituels" (die geistigen Geheimnisse-p.46), Lorsqu'ils observent un minéral, une plante, un animal. Nous retrouvons donc, ici,

la notion d'"idée-base", de "type", pilier de la pensée goethéenne. Car, pour Steiner comme pour Goethe, en présence de la véritable réalité, le matérialisme n'est qu'une illusion (der wahren Wirklichkeit gegenüber ist die materialistische Gesinnung phantastisch, p.46). La véritable réalité sera pressentie, par l'enfant, à travers les symboles, les idées fondamentales, les impulsions religieuses profondes (tiefendringende religiöse Impulse). Il percevra, ainsi, son insertion qui est celle de tous les hommes, dans l'ensemble de l'Univers (in das Weltganze eingegliedert).

Goethe qui percevait combien les bouleversements politiques et économiques allaient accélérer l'évolution de la société, au début du XIXème siècle, pensait qu'un nouveau système d'éducation devait nécessairement voir le jour. De même Steiner estime, qu'après la guerre de 1914-1918, et la naissance de l'Anthroposophie, une éducation nouvelle est indispensable, par suite de l'éclosion d'un monde nouveau. Dans sa conférence sur les Bases spirituelles de l'Éducation, il déclarait, en 1922, "la pédagogie qu'on pratique à l'école Waldorf, repose sur une vie spirituelle qui doit, j'en ai la conviction, aboutir à renouveler les idées en éducation, et les rendre conformes aux besoins de notre temps, aux grandes tâches qu'impose l'humanité à son stade actuel d'évolution" (p.14) il ajoutait "la question sociale actuelle est, en première ligne, une question d'éducation, car aujourd'hui, plus que jamais, se pose le problème : que faut il faire, pour élever le niveau de l'organisme social ? Il faut que participent à la communauté sociale des hommes qui sauront trouver aux problèmes pratiques, les solutions créatrices de l'esprit : il faut chercher la spiritualité dans la vie et en faire la base de l'éducation, pendant toutes les différentes époques de l'existence" (p.16).

L'éducation reposera donc sur une base spirituelle; pour Steiner, elle s'efforcera de réaliser la volonté de Dieu. Aussi n'appartiendra-t-il pas à l'école de donner une formation achevée. Elle évitera d'enseigner des connaissances strictement intellectuelles, des constructions abstraites. Elle fournira un mode de connaissance qui nous fasse sortir de nous-mêmes, plonger dans la nature intime de tout ce qui nous entoure. Elle préparera l'enfant à recevoir, de la vie, la vraie formation.

Lorsque, dans les Bases spirituelles de l'éducation (p.30), Steiner déclare que l'esprit réside dans les profondeurs cachées, et que, par rapport à l'intellect n'est que le reflet dans un miroir, il n'est pas éloigné de Goethe. Lorsqu'elle observe une plante ou un animal, un autre homme, notre pensée doit prendre racine dans la vie réelle de l'Univers, et Steiner reprend les expressions mêmes de Goethe, en nous demandant, lorsque nous voulons parvenir à la contemplation, non pas physique, mais spirituelle du monde, de transformer notre organisme tout entier en un "oeil"; c'est par là que nous parviendrons à la "clairvoyance". Aussi l'éducation classique, qui veut rendre "concret" pour l'enfant, ce que nous voulons lui enseigner, est-elle dans l'erreur, car, sous prétexte de devenir concrets, nous enlevons toute profondeur à notre enseignement.

A partir de tels principes, n'y a-t-il pas lieu de craindre que l'enfant, éduqué dans une conception aussi originale, aussi idéaliste du monde, ne se trouve, son éducation terminée, coupé de la société qui l'entoure. Steiner a eu conscience de ce danger: mettait sur pied une éducation idéale, mais séparée de la société contemporaine. Aussi déclare-t-il fermement qu'aucune méthode d'éducation, quel qu'en soit le principe, ne peut arracher un être humain à son milieu. Ce n'est pas un

méro que l'on éduque, mais un être qui est l'enfant de ses parents et un produit de l'ordre social.

Goethe ne semble pas avoir eu ce même souci. Sa Province pédagogique est assez coupée du monde, les élèves de leurs parents malgré les foires et quelques fêtes, où tous peuvent se retrouver.. Il faut pour Steiner que l'enfant trouve sa place dans le monde moderne, actuel, et non qu'il soit produit pour une société utopique comme celle des Migrants. Certes, Steiner n'approuve nullement l'état moral du monde contemporain et la nouvelle institution pédagogique travaillera à le modifier radicalement, mais, pour le moment, que ce monde soit bon ou mauvais, nous devons vivre avec lui et nous n'avons pas le droit d'en détacher l'enfant. L'éducateur aura donc la tâche difficile de réaliser un idéal d'éducation, tout en restant en contact étroit avec la vie, telle qu'elle est.

Si l'on ne peut prendre ses distances par rapport à la société actuelle, il faut également percevoir, en même temps, le monde différemment de la façon dont il est perçu, dans ce début du XXème siècle. En effet, pour Steiner, on ne remarque pas assez qu'au cours des quatre ou cinq derniers siècles, la civilisation occidentale est entièrement tombée dans l'"intellectualité" ce qui est un signe de vieillesse, car c'est avec l'âge qu'on devient intellectuel. Par là, nous avons perdu la faculté de voir, dans l'être humain, ce qui fait de lui un être à part dans l'Univers.

L'Anthroposophie, elle, cherche à redonner à notre époque une connaissance du monde qui n'exclue pas l'homme, ni ne se borne à voir en lui, uniquement le dernier produit de la série animale. Il faut discerner, en l'homme, la présence de l'esprit, son action; la pédagogie sera liée à cette position métaphysique, car, lorsqu'on reconnaîtra l'être humain comme le centre de

l'Univers, on aura la réponse à tous les problèmes de l'éducation, car la nature de l'enfant, elle-même, sera clairement révélée.

Le sens et le but véritables de l'enseignement, sont d'amener l'homme, pendant sa vie terrestre, à parfaire son développement spirituel, à réaliser, dans le monde extérieur, dans la vie pratique, "les connaissances supérieures qui lui sont propres" (L'Enfant et le Cours de la Vie-p.23). N'est-ce pas exactement le chemin que Goethe a fait parcourir à Faust, et même la voie qu'il a lui-même suivie ? Ce mélange d'idéalisme et d'action, en un mot la spiritualisation de la vie pratique, est le but que Goethe s'est, également, efforcé d'atteindre. Steiner souhaite que l'homme "ose" mettre ses entreprises sous le signe de ses connaissances "non matérielles". "Celui qui aura compris, à l'aide de ses forces spirituelles sous-jacentes à tout phénomène, ses propres expériences dans le monde, celui-là sera sain, joyeux, plein d'espérance et toujours prêt au travail, car tout lui deviendra reflet des réalités spirituelles. Alors l'esprit de l'homme pourra se rencontrer avec l'esprit universel, alors l'évolution progressera sans discontinuer, pour le salut de tout ce qui existe" (p.24).

N'est-ce point ce que révèle, sur un mode mineur certes, et sans que les choristes en soient conscients, le chant de mineurs dans le Wilhelm Meister, exprimant la joie d'accomplir une oeuvre librement consentie et qui intègre chacun d'eux au monde qui le dépasse.

De cette unité ressentie par tous, découle nécessairement un sentiment de fraternité. Steiner insiste sur la période qui suit la puberté, de quinze à vingt et un ans environ; la vie sexuelle se développe alors, mais elle n'est qu'un aspect de ce nécessaire amour humain. Or cet amour humain est une force qu'il appartient

dra à l'éducateur de diriger, de développer pour qu'elle survive dans la vie active que l'élève va rencontrer, au sortir de son établissement de formation. " Jamais la vie économique qui est une exigence historique, ne sera enflammée par ce qui doit l'enflammer : c'est à dire la fraternité, l'amour de l'humain, si l'on n'a pas développé cet amour au cours des années d'adolescence" (L'Educ. un prob. soc.p.33). Cet amour humain conduira nécessairement à l'amour pour la totalité du monde extérieur.

Pour Steiner, à l'aube du XXème siècle, comme pour Goethe au début du XIXème, nous sommes à un tournant de l'histoire humaine. Une autre vie sociale doit et va naître, d'où la nécessité d'une radicale transformation de l'éducation, pour la rendre apte à contribuer à la naissance de cette nouvelle société. Notre vie culturelle et spirituelle, base de notre actuelle civilisation, est devenue étrangère au monde réel, nous ne savons saisir la vie et la transformer par l'action. L'organisme social, aujourd'hui, est un anachronisme. Pour Steiner, c'est un mélange de structures spirituelles grecques et de structures juridiques romaines. De nouvelles relations adaptées à la structure économique et à la vie spirituelle nouvelles sont indispensables. Par l'individualisme moderne, nous avons perdu la signification cosmique. Il faut inciter l'humanité à se protéger contre le développement exclusif de l'intelligence, contre son monopole, à s'élever au-dessus de la connaissance scientifique, "grâce à une autre connaissance de la réalité, qui n'en reste pas à l'observation de la nature, mais qui pénètre l'esprit agissant derrière la nature" (Education, Probleme social, p.46). Par là, nous atteindrons un "vouloir" pénétré d'âme et d'esprit. Dans cette nouvelle société, on pourra parler de "concepts inspirés", (p.62) qui conduiront

les hommes à se vouer d'eux-mêmes à l'organisme social. Ils voudront, comme les Migrants dans le Wilhelm Meister, s'adonner au travail, par suite de la compréhension, qui est désormais la leur, de l'essence de la société.

En résumé, Steiner veut faire sortir la société du matérialisme actuel, pour retrouver le chemin de l'esprit. Nous avons vu que, quatre-vingts ans plus tôt, lors de la naissance du machinisme et du développement scientifique, Goethe avait pressenti les dangers courus par la société de son époque, il s'était efforcé, en adaptant les hommes aux nécessaires progrès industriels, de préserver les droits de l'esprit, par l'art en particulier, et une certaine morale religieuse.

C'est pourquoi Steiner voit en Goethe, l'homme le plus caractéristique de cette recherche de la connaissance, car il est allé vers le vivant, vers la métamorphose. Steiner le présente comme "l'homme de la cinquième époque, postatlantéenne, à ses débuts", le spécimen humain résultant de la renaissance due à l'action du Christ, dont la rédemption a été le point de départ du "Christianisme cosmique".

Notre propos n'est pas d'entrer, ici, dans ces spéculations métaphysiques. Nous voulons seulement souligner à quel point Steiner a subi l'influence des idées de Goethe, même s'il les a adaptées, inconsciemment sans doute, à sa cause. Pour lui, Goethe a, par ses oeuvres scientifiques, ouvert une voie nouvelle à la science, la conduisant à passer du mort au vivant, à sortir des concepts abstraits, toujours plus ou moins mathématiques, pour entrer dans le monde des concepts vivants.

Par de nombreux points, la pensée de Steiner est donc voisine de celle de Goethe, en particulier sur les plans métaphysiques et pédagogiques. Avant d'examiner

ce que l'on pourrait appeler l'application pratique des idées pédagogiques de Steiner, c'est à dire l'organisation, les programmes et les méthodes des "Waldorfschulen, il y a ^{donc} lieu de se demander si il peut vraiment être considéré comme un "disciple" de Goethe, et d'examiner ce qu'il pensait, lui-même, de ses rapports avec ce dernier.

Steiner, "disciple" de Goethe ?

Si l'on se souvient que le "temple", s'il est possible d'utiliser ce terme, pour parler de l'ensemble architectural, édifié par Steiner à Dornach, porte le nom de "Goetheanum", il est difficile de nier que Steiner doive beaucoup à Goethe.

Nous avons vu que, dans son "Autobiographie" en de nombreuses pages, Steiner traitait de sa découverte des idées de Goethe. Mais il semble qu'il se soit efforcé de souligner le caractère autonome, indépendant de sa propre pensée, insistant sur le fait qu'il n'aurait trouvé en Goethe que l'affirmation d'idées qui avaient déjà mûri en lui, en particulier dans le domaine scientifique: "Autemps de mes plus fréquentes visites chez Schröer, le problème des rapports spirituels et du monde naturel m'apparut sous un angle nouveau. La méthode scientifique de Goethe n'y était absolument pour rien, car Schröer, lui-même, ne pouvait rien me dire de décisif, au sujet des travaux de Goethe dans ce domaine" (Autobiographie, tome I, p.105). Toutefois Steiner reconnaît que Schröer "le fit pénétrer assez avant, dans la vie spirituelle de Goethe" (op. cit. p.106).

Il semble bien, malgré tout, que les idées scientifiques de Goethe aient profondément marqué Steiner qui écrit: "lorsqu'on sera parvenu à réfléchir sur la nature dans le sens que j'ai indiqué, alors seulement la science rendra justice aux recherches naturalistes de Goethe". Cependant Steiner nie aussitôt toute rela-

tion de maître à disciple"Malgré toutes les objections de la physique classique contre la théorie des couleurs de Goethe, je fus, à partir de mes propres expériences amené à m'éloigner de plus en plus, de la théorie classique pour rejoindre Goethe (op.cit.p.108). Même souci d'autonomie, même défense de son originalité, lorsque Steiner parle de sa conception des êtres vivants "J'étudiai les différentes formes de l'organisme humain animal et végétal. j'accédai, ainsi, d'une manière tout personnelle à la "Théorie des Métamorphoses" de Goethe (p.109). Mais Steiner ne peut nier l'influence sur sa propre pensée, de la conception goethéenne des "Idées". "J'étais seul dans mes idées, mon âme quelque peu déprimée, se trouvait soulagée chaque fois que je reprenais la lecture de la conversation entre Goethe et Schiller, au sortir de la séance de la Société d'Histoire Naturelle de l'Éna (op.cit.p.111). Steiner découvre que Goethe, lui aussi "voyait en esprit le tout, comme il voyait le détail par les sens", et il célèbre la découverte méthodologique, fondamentale, à ses yeux, réalisée par Goethe "Ce que Galilée avait fait pour l'inorganique, Goethe s'est efforcé de la réaliser pour l'organique. Ainsi, devant il, pour moi, le Galilée du règne organique"(op. cit. I,p.122).

C'est pourquoi Steiner, dans son Introduction aux oeuvres botaniques de Goethe, tient à souligner l'importance de cette découverte : "J'ai voulu montrer que Goethe, dans sa théorie des métamorphoses s'engageait sur la voie d'une pensée spirituelle, appliquée aux effets de la nature organique"(p.123). et il trouve, ou retrouve chez Goethe, l'idée fondamentale de sa propre conception du monde: "Les considérations de Goethe sur la nature établissent une progression naturelle, degré par degré, allant de l'inorganique à l'organique; vue sous cet angle, la science naturelle devient, peu à peu, une science spirituelle (p.124).

Si Steiner reconnaît l'importance de son séjour à Weimar, qui constitue un point fort de son existence (p.157), il ajoute, toujours poussé par cette crainte de passer pour un simple disciple de Goethe "lorsque je me penchais sur les manuscrits de Goethe, je ne faisais que formuler, avec plus de précisions, des pensées, qui, depuis longtemps, étaient les miennes"(p.160). Ainsi donc, Steiner reconnaît qu'il existe une similitude réelle entre sa pensée et celle de Goethe. Mais, pour lui, Goethe n'est pas allé assez loin; il est, pour ainsi dire, resté en chemin, il n'a pas osé s'élever jusqu'à l'esprit. "C'est encore mon destin qui m'a amené à élaborer mes propres conceptions à la suite de celles de Goethe, lui aussi avait aspiré à une conception spirituelle du monde. En maintes occasions, il met en évidence le caractère spirituel de la nature, mais il ne saurait parler du monde pur de l'esprit, car il n'a pas poussé sa conception spirituelle de la nature, jusqu'à la vision directe de l'esprit" (op.cit.p.171). Steiner va même jusqu'à affirmer qu'il a dû "sans cesse se détourner de Goethe, pour élaborer sa propre conception du monde, mais qu'il était, à nouveau, attiré vers Goethe, pour mieux interpréter sa philosophie, au moyen des idées que, lui Steiner, avait acquises (p.185).

A plusieurs reprises Steiner revient sur le fait que Goethe ne serait pas allé jusqu'au bout de ses découvertes spirituelles: "lorsque Goethe parlait de la nature, il vivait une expérience spirituelle. Mais en s'élevant au-dessus de cette connaissance vivante, en vue de conceptualiser cette expérience, il craignait de s'égarer dans l'abstraction; il voulait bien vivre cette expérience spirituelle, mais il ne désirait pas en dégager une théorie"(p.180).

A nouveau, dans le tome II de son Autobio-

graphie, Steiner insiste sur le fait que Goethe n'est pas allé assez loin, contrairement à lui, Steiner: "Goethe, en réalité se tournait vers les êtres et les phénomènes naturels, il désirait s'en tenir à la nature, à la pure contemplation des formes végétales, animales et humaines. Toutefois, tandis que son âme s'adonnait à ces préoccupations, il touchait déjà partout à l'esprit; il le découvrait, oeuvrant au sein de la nature, mais il ne voulut pas s'élever jusqu'à la contemplation de l'esprit en tant que tel, agissant et vivant. Certes, il élabore une connaissance du monde de la nature, conforme à l'esprit, mais il s'arrêta au seuil d'une connaissance du monde spirituel, de peur de perdre la réalité" (Autobiographie II, p.30).

Steiner refuse donc d'être considéré comme un disciple de Goethe. Il affirme que l'étude approfondie des oeuvres de Goethe, lui aurait même fait perdre du temps: "Si mon destin ne m'avait pas poussé à cette confrontation avec lui, mon développement eût été moins lent. J'aurais alors poursuivi mes propres expériences spirituelles et je les aurais formulées telles qu'elles se présentaient à moi, j'aurais ainsi, été plus vite entraîné dans les mondes de l'esprit;" (p.181). Steiner reconnaît toutefois, qu'il lui aurait manqué cette incitation à lutter pour atteindre le fond de lui-même.

On retrouve ce refus de parrainage, lorsque Steiner souligne l'originalité de l'Anthroposophie, par rapport aux mouvements théosophiques ou maçonniques.

Si Steiner s'est toujours efforcé de montrer l'indépendance de sa pensée envers celle de Goethe, il est possible de se demander s'il n'a pas trop insisté, et si cette insistance même n'est pas suspecte. La notion de métamorphose, le sens de l'unité de la nature, l'importance de la spiritualité dans la création, nous les avons déjà trouvés chez Goethe, avant de les découvrir

chez Steiner, et si Goethe n'est pas allé aussi loin que Steiner, peut être est-ce justement parce qu'il ne voulait pas aller trop loin.

Une étude approfondie des rapports de la conception du monde chez ^{Goethe} et de la métaphysique de Steiner n'est pas l'objet de ce travail. Nous avons voulu seulement souligner les points communs de leur démarche spirituelle. Ces analogies, nombreuses et profondes permettent, nous le croyons, de relier la philosophie des écoles Steiner aux conceptions pédagogiques de Goethe.

IV APPLICATION DE LA PÉDAGOGIE STEINERIEENNE LES WALDORFSCHULEN

“sous l'autorité de Goethe”

Il n'entre pas dans le cadre de notre étude d'examiner, en détail, tous les aspects de l'enseignement, tel qu'il est donné dans les écoles-Steiner, en Allemagne, en France et dans le monde. Nous nous bornerons à mettre en valeur les points qui, liés à la métaphysique de Steiner, peuvent être rapprochés des conceptions goethéennes.

Nous avons vu que la première école -Steiner avait eu une origine quasi accidentelle. Le directeur de la fabrique de cigarettes Waldorf, songeait, dans le chaos qui suivit, en Allemagne, la première guerre mondiale, à créer une école unique, où tous les enfants seraient admis, sans distinction de milieu, enfants de cadres comme enfants d'ouvriers. Or les employés de l'usine connaissaient Rudolf Steiner qui leur avait fait des conférences sur la tripartition. Ils donnèrent donc leur accord et l'école s'ouvrit, pour répondre, avant tout, à un besoin social. Rapidement, elle accueillit des enfants étrangers à l'entreprise, et son effectif finit par dépasser le millier d'élèves.

L'Anthroposophie, science spirituelle, créée par Steiner, allait être naturellement à la base de la doctrine pédagogique appliquée. Cette science se propose d'apporter une conception nouvelle de la vie, conception opposée aux objectifs de notre civilisation actuelle, née de la pensée matérialiste au cours de la seconde moitié du XIXème siècle. En 1920, Steiner pensait que tous les domaines de l'activité intellectuelle portaient l'empreinte selon lui maléfique, de l'esprit matérialiste. Dans une conférence faite en 1924 à Stuttgart, sur l'éducation des

Educateurs, il déclarait en effet: "La civilisation moderne, si impressionnante par ailleurs, tout en nous rapprochant de certains phénomènes de la nature, nous a éloignés de notre culture, c'est la pédagogie qui a vraiment le plus à souffrir de cet état de choses" (p127

La "science spirituelle", consciente du fait que l'homme est un être très complexe, veut développer, en lui, ce qui n'est pas exclusivement soumis à sa nature physique. Elle veut pénétrer à l'intérieur de l'être humain pris dans sa totalité. L'Anthroposophie se propose comme un chemin de connaissance qui relie l'esprit qui est en l'homme à l'esprit qui est dans l'Univers. Le matérialisme ne peut comprendre la matière, car celle-ci est le "champ où l'esprit travaille en permanence", (Plan Scolaire p.18). Le pédagogue formé à l'Anthroposophie devra discerner comment le corps se développe par l'action de l'âme et de l'esprit, alors que la science actuelle néglige le fait que l'homme voit confluer en lui toutes les lois de l'Univers, et qu'il est lui-même un microcosme en face de la création.

Le but à atteindre est l'épanouissement d'un être harmonieux, par la connaissance simultanée de son corps, de son âme, de son esprit, mais aussi d'un être capable d'agir dans et sur la société qui l'entoure. Le développement du sentiment, de la pensée et de la volonté chez l'enfant, créera un équilibre capable de se maintenir, chez l'adulte, sa vie durant. Aussi l'éducateur devra-t-il, en particulier, modeler l'intellect, pour qu'il s'unisse progressivement, surtout lors de la puberté, à la volonté. Travail difficile, qui fait du maître une sorte d'artiste, au rôle capital dans la société. On comprend pourquoi Steiner, à la différence de Goethe, a consacré près de cent soixante dix conférences à la formation des enseignants. Pour lui, c'est à travers l'école, et par conséquent grâce aux éducateurs, que la nouvelle société se préparera.

Fort éloigné, ici encore de Goethe, Steiner n'a pas s'est pas contenté d'exposer les principes généraux de sa pédagogie. Il est entré dans les détails pratiques recherchant quel devait être le programme pour chaque discipline et au niveau de chaque âge de l'élève. Déjà, avant l'ouverture de la Waldorfschule, fin août 1919, Steiner avait réuni les futurs maîtres, dans un séminaire de quinze jours, où fut élaboré, pour ainsi dire, un charte sommaire de la pédagogie steinerienne. Jamais Steiner n'a cessé d'apporter un soin attentif à la pédagogie appliquée dans ses écoles.

Dans trois conférences, appelées d'ailleurs Conférences du Plan Scolaire, il a décrit minutieusement la progression à suivre dans l'enseignement des différentes disciplines. Ce n'est, toutefois, qu'en 1925, qu'un membre de la première équipe formée par Steiner, Mme Caroline de Heydebrand, (1886-1938) rédigea, en regroupant toutes les publications de Steiner dans le domaine pédagogique, ce qui est appelé, depuis, le "Plan Scolaire", recueil de directives restées, pour l'essentiel, toujours en application.

Le Plan Scolaire représente ce que l'on pourrait appeler les "Instructions Officielles" des écoles Steiner. Il précise, classe par classe et discipline par discipline, et le programme à étudier, et la manière d'enseigner. C'est un cadre précis, mais cependant sans rigidité, car, d'une part une grande liberté est laissée au génie propre de chaque professeur, et d'autre part les écoles Steiner doivent s'adapter à l'évolution de la société aux progrès scientifiques, et se conformer nécessairement à la réglementation scolaire des pays où elles sont implantées. Toutefois, aujourd'hui encore, une soixantaine d'années après sa rédaction, le Plan Scolaire donne encore leur unité pédagogique, à tous les établissements d'éducation qui se réclament de la Waldorfschule.

On ne saurait, certes, mettre en parallèle le Plan Scolaire et la Province Pédagogique.. Les écoles Steiner existent, fonctionnent, obtiennent des résultats contrôlables. Elles se développent, s'implantent, de plus en plus nombreuses à travers le monde. La Province Pédagogique est demeurée une utopie. Goethe n'a pas voulu faire oeuvre de fondateur d'institution, en imaginant et en décrivant minutieusement un établissement de formation conforme à ses conceptions philosophiques et pédagogiques. Il est resté, volontairement, dans l'imprécision, dans le flou. Toutefois, une parenté étroite existe, nous l'avons vu, entre les idées scientifiques, philosophiques métaphysiques de Goethe et celles de Steiner. Il est donc normal de rapprocher leurs conceptions pédagogiques.

La pédagogie steinerienne veut, avant tout, considérer l'être humain dans sa totalité, et dans son développement. Elle s'astreindra à suivre, pas à pas, les différentes phases de son évolution, pour dégager et intensifier les forces que l'homme, et, par conséquent, l'enfant, possèdent en eux. Ces qualités innées, on s'efforcera de les découvrir, de les faire s'épanouir, de faire de l'élève un être harmonieux et complet, ouvert sur la vie.

De même que le germe de la plante, ou la cellule première de l'animal, contiennent, en potentiel l'être qui se réalisera peu à peu, de même les qualités innées ne sauraient être modifiées radicalement par l'éducation. Elles forment la base sur laquelle celle-ci devra construire. Goethe avait insisté, dans différents passages de son Wilhelm Meister, sur le rôle fondamental de ces qualités innées, dont la connaissance est indispensable à l'éducateur. Steiner estime que c'est dans le

cadre des disciplines artistiques et des travaux manuels que se développent et s'épanouissent ces dons propres à chaque élève, sans que des niveaux de valeur puissent être établis, par suite de l'originalité foncière de ces qualités. Aussi tout classement en doués et non-doués, ne peut il être qu'arbitraire. Telle était déjà la conception du professeur d'Odile, dans les Affinités Electives. Développer ces forces ces dons que chaque enfant possède en lui, est plus important que de lui transmettre une somme de connaissances abstraites, et théoriquement définitives, comme s'efforçait, hélas, de la faire, d'après Steiner, l'enseignement officiel.

Comme la plante et l'animal, l'être humain faisant partie de la nature, il se trouve, de ce fait soumis à ses rythmes et s'y adapte de manière personnelle et originale. Ce sera donc une condition essentielle de la réussite pédagogique, que de travailler en parfait accord, avec le système rythmique profond de chaque enfant : "Un tissu maternel de rythmes harmonieusement entrelacés, voilà ce qui maintient la vie dans l'univers et dans l'homme" (p.36). Telle est la raison du rôle capital des rythmes dans la pédagogie steinerienne. La conformité de l'enseignement au rythme de l'élève évite, d'autre part, tout surmenage, toute fatigue. Tout devra donc suivre un rythme : la journée scolaire, l'année, l'enseignement des différentes disciplines, voire les rapports maître/élève, en un mot toute l'activité pédagogique. On prendra le plus grand soin d'instituer une alternance des phases de tension et des phases de décontraction.

Par là, Steiner se conforme à la loi universelle que Goethe formulait dans son Traité des Couleurs (§ 38). en affirmant que l'inspiration appelle l'expiration, toute systole une diastole et que là est la formule éternelle de la vie.

Aussi l'organisation de l'emploi du temps joue-t-il un rôle capital et est-il considéré comme fondamental dans les écoles-Steiner. Il est, en effet, en liaison avec les réalités les plus profondes de l'être humain; l'alternance des matières étudiées, la manière de les présenter, sont liées aux variations physiologiques et psychiques de l'enfant. L'emploi du temps devra répondre aux besoins profonds de l'écclier, et ne comme celà est, selon Steiner, souvent le cas à des commodités administratives ou au confort des enseignants.

Il découle, évidemment, de tels principes qu'on ne saurait plus découper les journées de travail, en séances d'une même durée arbitraire d'une heure ou de quarante cinq minutes, ni obliger l'élève à passer, à chaque changement d'heure d'une discipline à une autre. La pédagogie steinerienne était et est encore aujourd'hui sur ce point, en particulier, très novatrice, en instituant l'enseignement par "périodes" (Epochalunterricht). Elle refuse la succession désordonnée, au cours d'une même demi-journée, de différentes matières, présentées sans lien les unes avec les autres, ce qui "compartimente" la science, nuit à l'attention et fatigue l'élève. Aussi les disciplines importantes, langues maternelle, histoire, géographie, physique, chimie, sciences naturelles sont-elles enseignées, à tour de rôle, chaque matin, pendant une heure trois quarts environ, avec parfois même une heure supplémentaire après la récréation et celà pendant quatre à six semaines consécutives. L'enseignement se présente donc, comme une succession de cycles spécialisés. Une révision générale, prévue en fin d'année, permet de rafraichir les connaissances du programme.

On ne trouve pas, certes, de telles précisions dans la Province Pédagogique, mais il est évident que les élèves ne sont pas soumis au rythme de nos emplois du temps, il semble, au contraire, qu'ils s'adon-

ment pendant de longues périodes, à la discipline principale qu'ils ont choisie. Seules les langues vivantes, comme d'ailleurs, dans les écoles Steiner, sont enseignées d'une manière régulière. Goethe fait insister le professeur d'Odile sur le respect indispensable du rythme propre à chaque élève et sur l'impossibilité de sanctionner de la même manière le travail et les capacités de deux élèves aussi différentes qu'Odile et sa cousine, l'une étant lente mais précise, l'autre vive mais plus superficielle.

A cette première originalité, l'enseignement par périodes, s'ajoute, dans les écoles Steiner, le fait qu'un même éducateur (sauf pour les langues, la musique et l'eurythmie) prend en charge les mêmes élèves, pendant les huit premières années de leur éducation; soit, dans notre système scolaire, du cours préparatoire à la classe de troisième des collèges. Certes, les différentes disciplines ne peuvent être enseignées que séparément, mais il appartient à ce professeur principal de dégager de son enseignement, et à travers les différentes matières, une conception d'ensemble : par lui, le monde n'apparaît plus à l'enfant comme dissocié, divisé en domaines séparés sans relations entre eux, mais comme formant, au contraire, "un tout merveilleusement cohérent".

L'enseignement par périodes, joint au fait qu'un même professeur a en charge les mêmes élèves pendant huit années consécutives, permet de donner une grande unité aux disciplines enseignées, mais, par là surtout, ce premier cycle de formation devient une unité éducative, un ensemble pédagogique cohérent, car le professeur a la possibilité de suivre, pas à pas les métamorphoses qui transforment l'être même de son élève; il peut adapter ainsi son enseignement à ses profondes et fondamentales mutations. Goethe avait, lui-aussi dans le personnage du professeur d'Odile souligné le rôle

capital du professeur-pédagogue, parfaitement au courant des possibilités de son élève et de leurs transformations progressives.

La pédagogie de Steiner s'efforce donc de suivre, le plus près possible, les différentes métamorphoses de l'enfant, tout en donnant à l'enseignement une unité profonde, grâce à une vue d'ensemble de la formation. Dans cette optique, une discipline originale, inventée et mise au point par Steiner, permet de maintenir, au cours de toute la formation, une liaison constante entre la pensée et le corps physique, en accord avec le rythme profond de la nature. Il appartient à l'"Eurythmie" de développer, chez l'élève, la conscience de ce rythme fondamental. Une progression régulière de la première à la douzième année d'enseignement, permettra de rendre "visible" le mouvement même de notre système solaire, en faisant participer tout le corps aux forces qui parcourent le monde. Elle apportera, par là, aux âmes des jeunes "force et certitude intérieures" (op.cit.p.136).

Certes les écoles-Steiner enseignent nécessairement les matières qui figurent aux programmes des écoles des pays où elles sont implantées, mais la manière de présenter ces différentes disciplines est particulièrement originale. En chacune d'elles, le monde doit se refléter comme une unité vivante. La recherche de la vie, en toute chose conduira à éviter de lier strictement la connaissance aux données des sens. La simple observation ne suffit pas: la connaissance que procurent collections de pierres, herbiers, animaux empaillés, voire, aujourd'hui, documents photographiques, reste imparfaite et fautive, tronçonnée en domaines séparés, sans unité vivante.

Cette conception pédagogique est conforme, ici encore, aux idées de Goethe sur la pédagogie des sciences. Il faisait rejeter par Makarie, toute étude d'êtres dépourvus de leur vie propre et isolés de leur cadre naturel. L'observation des êtres ne peut être qu'un tremplin, permettant de découvrir, en partant des données des sens, la vie réelle qui, justement, ne se livre pas aux sens, mais les dépasse.

L'éducateur ne saurait donc se borner à répéter ce qui se trouve dans les livres, sinon les connaissances enseignées apparaîtraient comme desséchées, comme fossilisées. Il faudra que le maître repense, recrée l'enseignement de chaque discipline, pour lui conférer une vie propre. Il sera donc un véritable créateur, voire un artiste, qui fera appel, avant tout, à l'imagination des élèves. Dans les premières années tout au moins, l'éducateur devra tout métamorphoser pour faire apparaître l'objet de son enseignement sous forme de personnages, de contes et de légendes: "Tout ce que l'enfant apprend dans son jeune âge (de six à neuf ans), sur la plante, l'animal, les minéraux, le soleil la lune, les montagnes, les fleuves, doit revêtir cette forme imagée, car c'est l'âge où l'enfant est uni au monde, le monde à l'enfant...l'enfant et le monde ne font qu'un à cet âge" (Steiner, Conférence dite de Noël décembre 1921, janvier 1922. Il faut que l'imagination rende vivant ce qui est inerte et le rattache à la vie. L'image joue alors un grand rôle, car elle stimule l'imagination, et se situe à l'opposé de la connaissance intellectuelle.

Lorsque l'enfant aura atteint une douzaine d'années, il faudra, avant tout, lui faire comprendre la présence de la vie en toute chose et en l'homme. La recherche de la vie n'excluera même pas, curieusement, le monde inanimé et cela d'une manière originale, mais

toutefois, assez discutable; on reliera, par exemple, l'étude d'une pierre à celle de l'évolution de la montagne. C'est par ce sens de la vie que l'on parviendra à la connaissance véritable du monde, et non à une connaissance mécanique des phénomènes, connaissance qui ne voit dans l'oeil de l'homme qu'un appareil d'optique, dans le coeur qu'une pompe aspirante et refoulante. La science matérialiste n'est apte qu'à élaborer cette connaissance partielle, aussi, d'après Goethe n'arrive-t-elle pas à l'appréhension vraie des phénomènes. Dans une telle pédagogie, les manuels scolaires n'ont, au début des études du moins, que peu de place. Rappelons qu'il n'était même pas fait mention de livre dans la Province Pédagogique.

Le souci de s'adresser, d'abord, à l'imagination, avant d'agir sur l'intellect, conduit à éviter, aussi longtemps que possible, le recours à l'abstraction.. C'est ainsi que, les signes abstraits ne représentant rien pour le jeune enfant, on n'abordera l'écriture qu'à travers le dessin et la peinture, c'est par le dessin également, que l'enfant se familiarisera avec les caractères d'imprimerie, et, progressivement, apprendra à lire.

Pour les mêmes raisons, on ne présentera pas à l'enfant des notions abstraites de géographie, mais on l'intéressera, comme le souhaitait Goethe par la bouche de Götz, au monde qui l'entoure et qu'il connaît depuis son jeune âge. On insistera, dès le début, sur les liens qui l'unissent au milieu où il vit, sa terre natale, ses montagnes, ses fleuves, ses prairies. Le souci de lui faire pressentir l'unité du monde, fera ajouter les plantes et les animaux familiers, et l'on s'efforcera, pour mieux toucher la sensibilité de l'élève et son imagination, de présenter les notions à acquérir, sous forme de récits vivants, de contes personni-

fiant les animaux, les prêtres, les étoiles.

Un même souci d'éviter l'abstraction se retrouve jusque dans l'initiation au calcul. Ce sont des exercices rythmiques qui conduiront l'élève à compter. De plus, le principe de "globalité", qui doit constamment diriger l'élève vers une vue synthétique, fera partir du tout, pour arriver aux parties. On apprendra, curieusement à additionner en partant de la somme, à multiplier, en partant du produit. Steiner estime que ce processus est normal, car l'homme perçoit d'abord un être dans son entier, avant d'en remarquer les détails, qu'il s'agisse d'un paysage, d'une plante, d'un animal. D'autre part cette méthode présente, pour Steiner un aspect moral : elle apprend à l'enfant à partager, plutôt qu'à amasser, ce qui ne sera pas sans influence sur ses rapports futurs avec les autres hommes.

La grammaire étant considérée comme abstraite, ne sera pas enseignée pendant les trois premières années de l'étude d'une langue étrangère. L'enseignement de cette langue sera strictement oral, conformément à l'opinion de Goethe, qui, dans la Province Pédagogique, supprime, lui aussi, toute étude grammaticale.

L'influence de Goethe sur les idées pédagogiques de Steiner apparaît dans l'enseignement de presque toutes les disciplines. A l'occasion de la pédagogie de l'histoire et de la géographie, Steiner fait par exemple curieusement appel à la théorie goethéenne de la systole et de la diastole, dans la nature comme chez l'homme. L'histoire, dit-il, en dépeignant les exploits et les souffrances de l'âme humaine, tend à amener l'enfant à se replier sur lui-même, la géographie, par contre en découvrant de lointains horizons, élargit l'esprit et éveille, dans le cœur, le sentiment de la fraternité, qui unit l'enfant à tous les êtres terrestres.

Dans l'étude des sciences de la nature, l'in

fluence des idées scientifiques de Goethe est encore plus manifeste. Au cours des premières années de sa scolarité, l'enfant, à l'occasion des leçons de choses, prend conscience de son entourage: il apprend comment on construit un mur, s'initie aux travaux agricoles, reconnaît quelques céréales. Mais avant tout, il découvre que l'animal a besoin de la plante pour se nourrir, la plante du minéral pour vivre et se développer. Les leçons de choses lui révèlent l'union étroite de tous les êtres, leur interdépendance. Elles feront germer, chez l'enfant, un sentiment de reconnaissance envers ce qui l'entoure et est plus élevé que lui; nous reviendrons sur cette notion de respect, voisine de la conception goethéenne de l'éducation morale.

L'étude des sciences naturelles remplacera les leçons de choses, après la troisième année. L'enfant, jusqu'ici, voyait dans une créature animale, un être familier, sympathique ou hostile.. Désormais; tout animal, tout végétal devient un objet d'étude, par pour lui-même.. Mais le centre de l'enseignement reste la créature humaine: les animaux seront donc étudiés dans leurs rapports avec l'homme, on comparera leur organisme avec celui de l'être humain, et l'homme apparaîtra alors, conformément aux idées de Goethe, comme le couronnement de la création.

Lors de l'étude des plantes, la notion d'unité de la création et de la vie restera essentielle. La botanique montrera comment le règne végétal forme comme un immense organisme vivant. Suivant de très près les théories de Goethe dans la "Métamorphose des Plantes", on expliquera aux élèves, comment une plante se modifie suivant le sol et le climat.

A la fin de la huitième année (soit la classe de troisième de nos collèges), certains élèves ont terminé leur scolarité, ils vont entrer en appren-

tissage, ou dans la vie active. Il faudra donc fournir à ces adolescents, une sorte d'achèvement de formation dans le domaine des sciences naturelles, en particulier ils emporteront, avec eux, une certaine image de l'être humain, fusion de tous les règnes de la nature, microcosme supérieur.

Au cours du second cycle d'études, les sciences naturelles, la physique et la chimie se rapprochent plus nettement encore des théories philosophiques de Steiner. On insistera sur l'action des forces cosmiques sur les êtres animés et inanimés. Cette action sur la cellule des plantes, le phénomène de la reproduction des cellules seront présentés, comme "la répétition, en petit, des processus cosmiques" (op.cit.pl30). L'étude des minéraux sera, aussi souvent que possible, reliée à l'homme, on montrera le rôle du calcaire dans la nature, mais aussi, et parallèlement son rôle dans l'organisme humain. En chimie, ce même besoin d'unité conduira à ne pas séparer l'organique de l'inorganique. On recherchera le rôle des acides et des bases, dans l'organisme de la plante, de l'animal, de l'homme. C'est ainsi que le soufre sera étudié avec l'activité volcanique, mais également comme la force qui, par l'albumine, agit chez tous les êtres vivants, en particulier chez l'homme. Un enseignement ainsi conçu est destiné à vivifier la matière, à l'intégrer à la vie de l'Univers comme à la vie de l'homme.

En dehors du domaine scientifique, la matière sera également idéalisée par l'art. Les disciplines artistiques occuperont donc, dans les écoles Steiner, comme dans la Province Pédagogique, une place éminente. D'autre part les réalisations artistiques des élèves, de même que leurs connaissances musicales et chorégraphiques, permettront l'organisation de fêtes, considérées comme réellement importantes dans les écoles Ste

ner. Il en était de même dans la Province Pédagogique. Par la pratique d'un instrument musical, et la participation à la chorale de l'école, les élèves découvrent l'harmonisation de la vie intérieure et chacun prend conscience de ses rapports avec les autres.

Quelle place une pédagogie liée à une philosophie, voire à une métaphysique aussi originales, accorde-t-elle à l'enseignement de la morale et de la religion ? Nous avons vu que les leçons de choses conduisaient l'élève à une sorte d'amour spontané de la création, de respect du monde qui l'entoure, respect tout particulier du maître, celui-ci devant, comme les Directeurs de la Province Pédagogiques, en être dignes. Peu à peu, l'élève s'élèvera à un amour profond de l'humanité et du monde entier, l'attrait sexuel, apparu lors de la puberté n'étant qu'une forme de cet amour généralisé. Par lui, l'adolescent est conduit à une notion de liberté, d'une liberté où le devoir devient l'amour de ce que l'on s'ordonne à soi-même; cette conception est fort voisine de celle du "renoncement", but suprême à atteindre, que propose Goethe, dans le *Wilhelm Meister*, le *Faust* et la plupart de ses dernières œuvres.

L'élève sera initié à exprimer sa personnalité selon deux styles de pensée et de vie, l'"apolinien" et le "dionysiaque", mais on lui expliquera, dans les deux dernières années de sa scolarité, que ces deux attitudes doivent s'harmoniser en une unité modèle en une formation idéale que Steiner appelle l'"Homme Chrétien Idéal". Or le modèle de cet Homme, proposé par Steiner, sera, assez curieusement, Goethe lui-même. Steiner voit, en lui, l'harmonisation du courant occidental et du courant oriental. Les deux aspects du génie de Goethe se traduisent d'une part dans ses œuvres

littéraires, d'autre part dans ses travaux sur les sciences de la nature. Pour Steiner, la naissance au XIX^{ème} siècle du romantisme d'un côté et du matérialisme de l'autre, a dissocié ce que Goethe était parvenu à unir.

Si le but à atteindre est la formation de l'"homme chrétien idéal", il peut paraître étrange de constater que l'enseignement religieux n'est pas mentionné spécialement dans le "Plan Scolaire". Il est indiqué seulement que, lorsque l'enfant est âgé de huit à neuf ans et qu'il devient sensible aux poèmes et aux récits, ceux-ci seront empruntés à l'"Ancien Testament source et origine de toute histoire pour l'enfant" (op cit. p.102). Nous avons mentionné ce même rôle formateur de la Bible dans la Province Pédagogique.

Toute la pédagogie des Waldorfschulen étant sous l'influence directe des idées métaphysiques de leur créateur, il semblerait normal qu'une initiation à l'Anthroposophie fût donnée aux élèves. Or il n'en est pas fait mention. Dans les "Bases spirituelles de l'éducation",^{Steiner} définit ainsi le but pédagogique à atteindre: "Nous voulons faire de nos élèves des êtres qui soient sains et forts physiquement, libres dans leur âme et lucides dans leur esprit. La santé et la force physique, la liberté de l'âme et la clarté de l'esprit sont des biens dont l'humanité a plus besoin que jamais, surtout en ce qui concerne la vie sociale (p.119).

Ces intentions pédagogiques pourraient amener à conclure que les écoles Steiner ne se proposent pas de former de jeunes philosophes, mais des hommes parfaitement à l'aise dans la société qui les entoure et aptes à travailler utilement dans la profession qu'ils adopteront. Il est certain que l'initiation technologique tient une grande place dans la formation donnée dans ces écoles. Une sorte de préapprentissage court

parallèlement à la formation générale et rappelle d'assès la formation professionnelle et utilitaire donnée dans la Province. Sans aller jusqu'à préparer les élèves à un métier, les écoles Steiner les rendent aptes néanmoins à passer avec succès des examens techniques. Comme dans le Wilhelm Meister le pas semble donc être donné à l'insertion sociale, mais Steiner ajoute: "Il y a une observation que notre monde matérialiste ne sait pas faire, c'est que les hommes qui veulent entrer au ciel doivent passer un examen à la mort, et montrer qu'ils ont su comprendre la nature spirituelle de l'oeuvre divine la plus haute qui existe ici bas, l'homme" (p.124).

Une telle conception de l'éducation rend évidemment nécessaire une formation religieuse, ou, au moins l'adhésion à une métaphysique. Or, nous l'avons dit, aucun enseignement de cette sorte ne figure dans le Plan Scolaire, de même qu'il n'y a pas de réelle formation religieuse dans la Province. Steiner déclare, certes, que la gratitude est la base sur laquelle repose (comme le respect chez Goethe) la formation morale. C'est la gratitude qui donne naissance au pouvoir d'aimer et de concevoir ses devoirs dans la vie. Une telle morale peut-elle conduire à la religion? Est-elle suffisante en elle-même? Débouche-t-elle naturellement sur l'Anthroposophie? Les écoles Steiner n'accueillent pas uniquement des enfants d'Anthroposophes. Steiner déclare d'ailleurs nettement qu'elles n'ont pas pour objet de former les élèves à cette conception métaphysique, celle-ci, "moyen d'autoformation est une affaire d'adulte" (Anthroposophie ist als Übungsweg der Selbsterziehung eine Sache für Erwachsene).

Pour Steiner, esprit profondément religieux, une éducation ne peut se concevoir, sans un enseignement religieux. Si celui-ci ne figure pas dans le

Plan Scolaire, c'est qu'il est donné à la demande des parents et selon la confession à laquelle ils appartiennent. Les élèves suivent des cours d'enseignement religieux catholique ou protestant, selon leur origine familiale. Mais, comme l'école tient à ce que tous les élèves aient une formation religieuse, les enfants de parents non croyants reçoivent, malgré tout un "enseignement chrétien libre" (freichristlicher Religionsunterricht).

Un tel enseignement, qui n'est pas sans rappeler la formation religieuse donnée dans la Province Pédagogique, est dans le droit fil de la pensée de Steiner qui soulignait dans Les Bases spirituelles de l'Education - p.118) "Nous essayons d'inspirer un sens religieux, au moyen de symboles et de comparaisons qu'on trouve dans la nature; Nous nous efforçons d'enseigner l'Évangile de manière à donner une conception spirituelle de la religion...l'école a pris un caractère tout à fait chrétien".

Au cours de cette étude des idées pédagogiques de Steiner, telles qu'elles apparaissent dans ses œuvres et qu'elles inspirent le Plan Scolaire, nous nous sommes efforcé de mettre en valeur les points où l'influence des idées scientifiques, métaphysiques et pédagogiques de Goethe sur Steiner semble la plus nette.

Comme nous l'avons indiqué, il n'est pas possible d'établir un parallélisme étroit entre les remarques pédagogiques disséminées dans les différentes œuvres de Goethe, voire même entre la Province Pédagogique et les travaux précis de Steiner sur l'éducation. Il est cependant évident que Steiner n'a cessé de placer

une grande partie de ses réflexions scientifiques de sa conception du monde et plus particulièrement ses idées pédagogiques, bien que parfois avec réticence, sous le patronage de Goethe.

Incontestablement ce sont les œuvres scientifiques de Goethe et la conception de l'Univers qui en découle, qui ont le plus influencé Steiner. Une même idée de l'Unité du Cosmos à travers les minéraux, les plantes et les animaux, l'attribution à l'homme d'une place privilégiée au sommet de la pyramide de la création, un même sens de l'évolution du monde, de la vie omniprésente, une conception semblable de la transformation des êtres à travers des métamorphoses et selon des rythmes naturels fondamentaux, régissant toute évolution dans la nature et particulièrement celle de l'homme, toutes ces idées se retrouvent à la fois chez Goethe et chez Steiner. Leur pensée a incontestablement suivi souvent un cours parallèle les conduisant à une interprétation voisine de l'Univers.

Un souci similaire de la place de l'homme dans la société, faisant de lui, à la fois un être autonome ayant ses qualités, sa valeur propres, un être privilégié car reflet de la pensée de Dieu, mais aussi un être social, un membre actif de la société qui l'entoure et utile à celle-ci, ce souci commun à Goethe et à Steiner les a conduits à concevoir une image identique de l'homme idéal, telle qu'une éducation bien conçue doit le former.

Il faut, toutefois, reconnaître que l'image que Steiner présente de Goethe peut, sur certains points sembler discutable. Peut être Steiner a-t-il voulu s'appuyer sur l'autorité de Goethe, sans accepter, pour autant, de reconnaître en lui, sinon un maître, du moins un précurseur de ses idées. Il se peut aussi

qu'il ait, sans en avoir pleinement conscience, modifié, parfois, la pensée de Goethe, pour lui faire mieux soutenir sa propre philosophie Il faut reconnaître également que la pensée de Steiner est bien souvent différente de celle de Goethe; elle est, incontestablement originale et digne du plus grand intérêt pour elle-même.

Il n'en demeure pas moins qu'il est difficile de ne pas admettre la profonde influence qu'a exercé Goethe sur de nombreux aspects de la conception du monde de Steiner, et en particulier, sur ses idées pédagogiques.

C O N C L U S I O N

C O N C L U S I O N

Au terme de cette étude, il nous faut tenter de répondre à la question fondamentale : Goethe peut-il, oui ou non, être considéré comme un pédagogue ?

On ne saurait nier que ses oeuvres contiennent de nombreuses et intéressantes remarques sur la psychologie de l'enfant et sur l'éducation. Mais la pédagogie était à la mode, en cette fin du XVIIIème et en ce début du XIXème siècle. Il est donc assez normal qu'il ait porté un certain intérêt aux problèmes de l'éducation. Mais il faut bien reconnaître, malheureusement, que la plupart de ses remarques dans ce domaine sont peu originales et ne reflètent guère de vues personnelles. Citons quelques exemples : Fénelon avait, bien avant Goethe, signalé que l'intérêt porté par les enfants à la matière enseignée, leur curiosité, étaient un moyen pédagogique à ne pas négliger. Basedow, avant Goethe, conseillait de rejeter le verbalisme et de faire saisir l'objet, avant d'enseigner le mot. Le rôle de l'observation, déjà signalé par Locke, était mis en valeur par Pestalozzi. Tous les pédagogues de l'époque insistaient sur l'importance de l'étude des sciences de la nature. Depuis Rousseau, la nécessité d'adapter l'enseignement aux différents niveaux intellectuels qui marquent les seuils de développement de l'enfant, était bien connue. Il en est de même de presque toutes les observations pédagogiques ou psycho-pédagogiques dont Goethe fait état dans ses oeuvres.

S'il a vu clairement que l'évolution de la société rendait nécessaire une transformation de l'éducation, s'il a pensé que c'était par cette même éducation que devait passer la mutation du monde, il faut bien reconnaître, ici encore, que Rousseau, Basedow, Pestalozzi

Fellenberg, Fichte et bien d'autres auteurs, avaient partagé cette conception. Quant à l'utilité, voire la nécessité d'apprendre désormais un métier, si elle est maintes fois mentionnée dans le Wilhelm Meister, nous la trouvons également chez Locke, Franke, Pestalozzi, Fichte, qui réclamaient, eux aussi, un enseignement avant tout utile.

Il paraît donc difficile de dire, à première vue que Goethe ait eu sur ces points, une pensée originale, qu'il ait joué un rôle capital dans l'évolution des idées pédagogiques de son époque. Cela explique, sans doute, l'intérêt relativement médiocre, nous l'avons vu, porté par les critiques allemands, et surtout français, à cet aspect de sa pensée.

Si l'on ajoute à cela le fait qu'il n'a jamais enseigné et a peu connu les institutions d'éducation de son temps, l'Université mise à part, on comprend que certains auteurs se bornent à mentionner chez lui, une "nature pédagogique", un "amour des enfants", un "intérêt constant pour les questions d'éducation". Nous devons reconnaître que cela ne suffit pas à faire d'un grand écrivain, un grand pédagogue.

Mais l'adoption de cette conclusion supposerait que nous nous soyons borné, comme la plupart des critiques, à relever méthodiquement, minutieusement, toutes les remarques pédagogiques contenues dans ses oeuvres, et à constater qu'il avait été parfaitement au fait des préoccupations de son époque dans ce domaine et en avait reflété l'évolution, passant du souci de l'épanouissement égoïste de l'homme cultivé, à la formation d'un citoyen utile à la société qui l'entoure.

Cependant cette conception des idées pédagogiques de Goethe nous paraît, quoique exacte, superficielle. Goethe, en effet, ne s'est pas borné à souhaiter

le remplacement du dilettante cultivé par le spécialiste efficient; il n'aurait fait, s'il en était ainsi, que constater une nécessité liée à la transformation de la société de son temps, et sa pensée n'aurait été que fort peu neuve. D'autre part, on ne saurait alors expliquer clairement certains passages de ses oeuvres. Il faudrait se borner à ne voir dans les "Confessions d'une Belle Ame", qu'un hommage rendu au piétisme, et dans les nombreuses pages du Wilhelm Meister que des réminiscences maçonniques. Mais surtout, aucun lien profond n'existerait entre ses oeuvres scientifiques et sa pensée pédagogique, entre sa conception générale du monde et son idéal de formation humaine.

Sans doute les critiques ont-ils, pour la plupart, négligé les écrits scientifiques de Goethe, parce que ses théories (ses idées sur l'optique et sur l'origine des couleurs en particulier) n'étaient pas admises par les savants de son époque, et ne l'ont pas été depuis. Or ces recherches scientifiques étaient liées à une métaphysique, à une conception de l'Univers d'un intérêt certain. Ne serait-il pas étrange que la pédagogie de Goethe ait été sans étroit rapport avec cette philosophie générale ?

L'homme fait partie de la création, il est lié, relié aux animaux, aux plantes, aux minéraux. Il est au sommet de la pyramide du monde créé, mais en même temps, il occupe une place à part, privilégiée, dans le Cosmos. Il n'est pas possible de concevoir une éducation qui ne tienne pas compte de ce fait primordial. En particulier, elle sera forcément et foncièrement religieuse, même s'il s'agit d'une religion éloignée des dogmes.

On comprend alors, toute la valeur du personnage-clef de Makarie et, sur un plan moins élevé, moins cosmique, celle de la formation religieuse et morale donnée dans la Province Pédagogique, que ce soit à

travers l'enseignement des trois respects, ou par l'interprétation un peu ésotérique certes, des fresques représentant l'Ancien et le Nouveau Testament. C'est pour la même raison que la nouvelle société, celle des Migrants est à base religieuse, c'est une société chrétienne qui accueille protestants et catholiques; mais les juifs n'y sont pas admis.

Au moment où se profile à l'horizon la société industrielle, portée par les progrès stupéfiants de la science, Goethe comprend parfaitement la nécessité de renoncer, pour le plus grand nombre, sinon pour tous, à l'ancienne culture générale désintéressée. Il insiste sur l'obligation, pour chacun d'entre nous, de se limiter de devenir un spécialiste compétent dans un domaine restreint; l'homme réellement utile occupera la place qui lui revient dans ce monde nouveau.

Mais Goethe n'est pas moins conscient du danger présenté par cette société, fondée sur une science "mécaniste", où l'homme risque de devenir un outil, dont l'esprit ne serait plus capable de dominer la matière autrement que par la science matérialiste.

L'éducation ne devra donc pas se contenter de former des spécialistes, elle comportera un second volet, ou, plus exactement, elle reposera sur une conception différente du monde. Par une approche religieuse de la création, par une transformation de la matière par l'art quelle que soit l'activité exercée, l'homme évitera la robotisation. L'éducation lui permettra de prendre et de garder conscience de la place éminente qui est la sienne parmi les créatures.

Les secousses économiques et sociales causées par la Révolution française, les guerres napoléoniennes, le développement des sciences mathématiques, physiques, chimiques, biologiques, suscitaient la naissance

rapide d'une nouvelle société, c'est donc une nouvelle pédagogie qui devait permettre à la génération montante non seulement de s'adapter à ce nouvel ordre des choses, mais de le maîtriser par sa qualité propre d'Homme.

D'autres que Goethe voulaient aussi, nous l'avons vu, transformer l'éducation. Si certains s'attachaient encore, à vouloir former de "pieux sujets", d'autres voulaient transformer les hommes en citoyens utiles, en techniciens adaptés aux nouveaux besoins de la société, d'autres encore, voulaient avant tout, créer la support d'un redressement national, dans une Prusse vaincue. Goethe, lui, en humaniste, rêvait de former un homme nouveau, capable de rester pleinement Homme.

Cent ans plus tard, nous assistons à un étrange recommencement de l'histoire...

Au cours du XIXème siècle, la société industrielle prévue, ou tout au moins entrevue par Goethe, est devenue réalité. Le développement scientifique et les transformations sociales sont allés beaucoup plus loin qu'il n'aurait pu l'imaginer. Le problème de la sauvegarde de l'homme s'est posé à nouveau, mais avec encore plus d'acuité, le développement de la science à caractère mécaniste, la naissance du prolétariat accentuant le caractère matérialiste de la société moderne. Puis survint la première guerre mondiale, qui bouleversa plus profondément l'Europe que les campagnes de l'Empire. Curieux parallélisme de situations historiques, curieuse parenté entre la pensée de Goethe et celle de Steiner.

Partant d'une conception du monde en de nombreux points voisine de celle de Goethe, quant à la place de l'Homme dans l'Univers, faisant fréquemment référence à Goethe, voyant en lui l'"Homme Chrétien" par excellence, donnant le nom de "Goethéanum" au "temple" de l'Anthropo-

sophie à Dornach, Steiner prit conscience, particulièrement après la guerre de 1914-1918, de la nécessité d'une refonte profonde de la formation de la jeunesse, en s'opposant au matérialisme et à l'athéisme. Même si la première Ecole-Steiner a du sa création à un concours de circonstances, la pensée de Steiner devait le conduire nécessairement à réaliser une oeuvre pédagogique où se refléchirait sa philosophie.

Dans les Waldorfschulen, on considère la "Science spirituelle" comme "source d'impulsions rénovatrices en pédagogie" (tel est le titre de la première conférence du Cours aux Educateurs, fait à Bâle, e, quatorze séances, par Steiner, entre le 20 avril et le 11 mai 1920 (cf Plan Scolaire, p.7). La nouvelle pédagogie rejettera le matérialisme qui est "condamné à ne pas comprendre la matière, car celle-ci est le champ où l'esprit travaille en permanence" (op.cit.p.13). On s'oppose à la science actuelle, qui "néglige la merveille qu'est l'être humain, en qui confluent toutes les lois de l'Univers"(p.21). N'est-elle pas conforme aux vues de Goethe, cette "conception spiritualiste de l'être humain et de l'être cosmique, de l'homme et de la terre"(p.25).

Sans suivre Steiner dans le domaine de l'Anthroposophie, nous avons vu d'ailleurs que ses écoles ne se proposent pas de former de jeunes anthroposophes, on ne peut qu'être troublé, sans vouloir parler de rapports de "maître" à "disciple", par l'étroite "parenté" dirons nous, qui existe entre la pensée de Goethe et celle de Steiner, et par la place que tient la "figure" de Goethe dans les Waldorfschulen.

Si Goethe avait, toute sa vie, amèrement regretté le peu de succès de ses oeuvres scientifiques auprès de ses contemporains, il ne pouvait prévoir que ce serait par ces mêmes oeuvres, que sa pensée, une centaine d'années après sa mort, connaîtrait, dans le domai-

ne pédagogique, une actualité et une application durable.
La conception que Goethe se faisait du monde et du destin de l'homme, plus apparente dans ses écrits scientifiques que dans ses remarques pédagogiques, allait imprégner l'éducation de milliers de jeunes êtres. A travers Steiner, près de trois cents écoles dans le monde rendent aujourd'hui, hommage à Goethe.

Peut-on, devant un tel "phénomène pédagogique", refuser à Goethe le titre de pédagogue, même s'il n'a pas composé de traité de pédagogie ? On peut, semble-t-il aller jusqu'à affirmer que, grâce aux Ecoles-Steiner, c'est la pensée pédagogique de Goethe qui constitue une des raisons les plus profondes de son actualité.

B I B L I O G R A P H I E

B I B L I O G R A P H I E

I. Auteurs Allemands

- BASEBOW Elementarbuch Leipzig 1902
- BASEDOW Methodenbuch für Väter und Mütter
der Familien und Völker Leipzig 1913 (3v)
- BOHNENBLUST Goethe und Pestalozzi Berne 1923 (23p)
- BUCK Rudolph Rousseau und die deutsche Romantik
Berlin 1939 (146p.)
- BIELSCHOWSKY Albert Goethe Munich 1909 (2vol.748+522p.)
- CARROSSA Wirkung Goethes in der Gegenwart
Inselverlag Leipzig 1941 (34p.)
- CASPERS Elisabeth Goethes pädagogische Grundanschauungen
im Verhältnis zu Rousseau Langensalza 1923
(92p.)
- EISELEN Friedrich Goethes Pädagogik Frankfurt am Main
1881 (28p.)
- EISELEN Friedrich Die Pädagogische Provinz in den
Wanderjahren Frankfurt am Main
1861 (30p.)
- GUNDOLF Goethe Traduction Chuzeville (347p.)
- HERKOMMEN Agbès Autorität und Freiheit bei Goethe- Ein
Beitrag zur Entwicklung seiner pädago-
gischen Grundanschauungen Langensalza
1932 (92p.)
- HEUSSNER Friedrich Goethe als Erzieher Cassel 1907 (28p)
- KOHLMEYER Otto Die Pädagogische Provinz in Wilhelm Meiste
Wanderjahren Langensalza-Berlin-Leipzig
1922 (79p.)
- KORFF Geist der Goethezeit Tome IV chapitre 2 p640 à 657
Leipzig 1923
- LANGGUTH Adolf Goethes Pädagogik Halle 1888 (330 p.)
- LANGGUTH Adolf Goethe als Pädagog Halle 1887 (205p.)
- LANGGUTH Adolf Goethe als pädagogischer Schriftsteller
mit seiner Stellung zu den Erziehungs-und
Unterrichtsfragen der Gegenwart Halle 1888 (39p)

- LOESCHIN Gotthilf Mitarbeitung aus der Bildungsgeschichte Goethes und Schillers zur Bearbeitung der Frage "Haus oder Schule" Danzig 1859 (36p.)
- MUENZ Bernhard Goethe als Erzieher Wien-Leipzig 1904 (116p.)
- MUTHESIUS Karl Goethe und Pestalozzi Leipzig 1908 (275p.)
- MUTHESIUS Karl Goethe als Kinderfreund Berlin 1909 (245p.)
- MUTHESIUS K. Goethe und das Handwerk Leipzig 1927 (164p.)
- OLDENBERG Grundlinien der Pädagogik Goethes Zittau 1858 (168p)
- PINLOCHE Geschichte des Philanthropismus Leipzig 1914 (494p.)
- REIN W. Goethe als Pädagog Langensalza 1912 (640p.)
- SCHUBERT Die philosophischen Grundgedanken in Goethes Wilhelm Meister Leipzig 1896 (157p.)
- STEIN Karl Die Bedeutung der Pädagogik Goethes für die Gegenwart Mannheim 1898 (20 p.)
- STEINER Rudolf Autobiographie Editions anthroposophiques romandes Genève 1979 4 Tomes (10 et 239 p.)
- STEINER R. Les Bases spirituelles de l'Education Triades Paris 1976 (150 p.)
- STEINER R. Le Christianisme et les Mystères Fischbacher Paris 1968 (167p.)
- STEINER R. L'Education de l'Enfant à la lumière de la Science Spirituelle Triade Paris 1978 (58p.)
- STEINER R. Education, un problème social -Education des Educateurs Genève 1976 (244p.)
- STEINER R. L'Enfant et le cours de la vie-L'art de l'Education Triade Paris 1978 (82p.)
- STEINER R. Goethe et sa Conception du Monde 1967
- STEINER R. Le Karma de la Profession en liaison avec la vie de Goethe Tr. H. Bideau Triade Paris 1983 (243 p.)
- Steiner R. Kosmische und menschliche Geschichte in Anknüpfung an Goethes Leben Dornach 1933 (243p.)
- STEINER R. Le Serpent Vert et les Mystères de Goethe Ed. Anthroposophiques romandes Genève 1947 (192p.)

- STEINMETZ Felix Die pädagogischen Grundgedanken in
Goethes Werken Freienwald am Oder 1910
(75p.)
- STRACKE Thea Goethe und das Problem der Selbsterziehung
Marburg an der Lahn 1940 (55p.)
- WEINECK Ernst Goethes pädagogische Gedanken in Dichtung
und Wahrheit Leipzig 1911 (72p.)
- WOLFF Walther Goethe in der Periode der Wahlverwand-
schaften Bonn 1802 (57p.)

II Auteurs français

- ANGELLOZ J.F. Goethe Paris 1949 Mercure de France (360p.)
- ANGELLOZ J.F. Les Affinités Electives Introduction
Aubier Paris p.(à 28)
- AVANZINI Guy La pédagogie au XXème siècle
Toulouse 1975 (399p.)
- BIANQUIS Geneviève Etudes sur Goethe Paris 1951 (172p.)
- BIDEAU Henriette L'Enseignement en France et le Plan
scolaire d'une Ecole Steiner Triade Paris 1951
(144p.)
- COMPAYRE Gabriel Histoire critique es doctrines
de l'Education Paris 1883 2vol.
- DEBESSE Maurice Les Etapes de l'Education Paris 1952(160p.)
- DEBESSE M. Traité des sciences pédagogiques Paris 1971
(454p.)
- FUCHS Albert Aspect de Goethe, Goethe et notre temps
Paris 1949 (68p.)
- GUY Roland La pensée et l'oeuvre maçonnique de Goethe
Paris 1973 (511p.)
- HARCOURT (d') Robert Goethe et l'Art de vivre Paris 1935
(208p.)
- HUBERT René Traité de Pédagogie générale
Paris 1970 (687p.)
- LE FORESTIER Les "Illuminés de Bavière" Dijon 1914 (729p.)
- LICHTENBERGER Henri Goethe Paris 1937 (2tomes 345 et 268p.)
- LOISEAU Henri Goethe, l'Homme, l'écrivain, le Penseur
Paris 1941 (444p.)
- MARROU Henri Histoire de l'Education dans l'Antiquité
Paris 1965 (646p.)

- NEVEUX J.B. Wilhelm Meister et la Franc-Maçonnerie pédagogique -Revue de la Méditerranée
N°5 Paris Alger 1949.
- PINLOCHE La réforme de l'Enseignement en Allemagne au XVIIIème siècle Paris 1889 in 8°
- ROUSSEAU Emile ou de l'Education Classiques Garnier
Paris 1961 (665p.)
- SPENLE Les grands Maîtres de l'Humanisme européen
Paris 1952 (192p.)
- SUARES André Goethe Paris 1932 (199p.)
- TAZEROUT Les Educateurs sociaux de l'Allemagne moderne
L'Education idéaliste Paris 1943 (55p.)
- TEILHARD de CHARDIN Pierre Le Phénomène humain
Paris 1955 (318p.)
- TEILHARD de CHARDIN La place de l'homme dans l'Univers
Le monde en 10/18 (188p.)

III Les Oeuvres de Goethe

- GOETHE La Métamorphose des Plantes Tr. H. Bideau
Triades Paris 1975 (270p.)
- GOETHE Traité des Couleurs Tr. H. Bideau
Triades Paris 1980 (300p.)

N.B. : Les citations en allemand des textes de Goethe renvoient,

- pour les lettres à l'édition Artemis Verlag
Zurich 1951

-pour les autres oeuvres à l'édition Christian
Wegner Hambourg 1965.

Les citations en français renvoient à l'édition
de la Pleiade NRF 1954.

I N D E X D E S N O M S P R O P R E S

INDEX DES NOMS PROPRES

ALEMBERT (d')	328
ALTENSTEIN	327
ANGELLOZ	47, 293
AURIAC	44
BACON	328
BASEDOW	31, 99, 300, 332, 333, 334 à 336, 365, 390, 421, 422, 436, 437, 499.
BECCARIA (Comte de)	183.
BEETHOVEN	88.
BIELSCHOWSKY	33.
BUISSON F.	42, 320.
CAMPE	336, 337, 436.
CAPO d'ISTRIA	238 .
CASPERS EL.	37.
COMENIUS	321, 354.
CONDORCET	332.
DEFOE	59, 337.
DZSCARTES	314, 328.
DIDEROT	79, 99, 328.
DINTER	343.
DISTERWEG	344.
ECKERMANN	189.
EISELEN	31.
FELBIGER	326.
FELLENBERG	17, 37, 243, 247, 276, 340, 366, 500.
FENELON	29, 30, 99, 290, 291, 315, 436.
FICHTE	99, 342, 351, 352, 353, 354, 378, 379, 500.
FILANGIERI	183.
FRANKE	322, 323.
FROEBEL	344, 345.
FUCHS	47, 88, 95.
GELLERT	70, 71.
GOETHE Auguste	106, 107 à 112, 292, 390.
GOETHE Christiane	107.

GOETHE Johann Gaspar	11, 52, 99.
GOTTSCHED	76.
GRASER	344.
GUILLAUME	42.
GUNDOLF	36, 164, 232,
GUY Roland	156,
HARMISCH	344.
HECKER	324, 325.
HERBART	345.
HERDER	82, 99, 328, 339, 347.
HERKOMMEN Agnès	39.
HEUSSNER	33, 101, 103.
HUMBOLDT	86.
JACOBI	82.
KANT	69, 166, 328, 335, 348 à 350, 364, 435, 437.
KELLER Gottfried	151.
KLETTENBERG Mlle de)	76, 132, 287.
KLINGER	82.
KLOPSTOCK	339.
KONARSKY	327, 438.
KORFF	38.
LA FONTAINE	390.
LANGGUTH	31, 101.
LASSALLE	315.
LAVATER	82, 156.
LENZ	82.
LESSING	328.
LICHTENBERGER	44.
LOCKE	316 à 319, 500.
LOISEAU	43.
LOESCHIN	63.
LUTHER	320, 321.
MELANCHTON	321.
MOLIERE	20, 59, 308, 429.
MONTAIGNE	274, 328.
MOZART	155.

MUTHESIUS	39.
NEVEUX J.B.	158, 159.
NIETSCHKE	39.
NOVALIS	151.
OLDENBERG	29, 41.
PESTALOZZI	17, 20, 29, 64, 67, 99, 214, 238, 247, 338, 339, 340, 341, à 343, 398, 421, 436 437, 499, 500.
PLATON	29, 92, 188, 250, 274, 346, 379, 437.
REIN	36.
RICHTER	99, 347.
ROCHOW	338, 339.
ROUSSEAU	20, 99, 104, 106, 157, 139, 150, 169, 173, 186 à 188, 195, 224, 219, 237, 245 249, 274, 275, 280, 291, 308, 319, 328, 329, 330, 331, 338, 341, 348, 349, 361, 371, 379, 390, 423, 436, 437, 499.
SEILER	343.
SALZMANN	337, 338.
SCHELLING	113.
SCHILLER	328, 339, 449.
SCHLEIERMACHER	354, 379.
SCHMIDT	41, 46.
SHAKESPEARE	80, 380.
SPIELMANN	78.
STAEL (Mme de)	343.
STEIN (Mme de)	103, 104.
STEIN Fritz	104 à 106, 390.
STEIN Carl	33.
STEINER Rudolf	8, 26, 29, 45, 59, 287, 454 à 478, 503, 504.
STEINMETZ	34, 237.
STEPHANI	344.
STRACKE Théa	40, 41, 87, 88.
TALLEYRAND	332,
TAZEROUT	42.
TURGOT	332,
VOLTAIRE	328.
WEINECK	35.

WEISSHAUPT	156, 340.
WIELAND	151, 339.
WOLFF Walther	35, 366, 397.
ZINZENDORF	340.

I N D E X D E S M A T I E R E S

INDEX DES MATIERES

- ACTION 201, 372, 373, 384.
- ADMINISTRATEUR (Goethe ad.) 92, 114, 115, 443.
- ANTHROPOLOGIE 50, 287, 461, 470, 479, 480, 493.
- ARCHITECTURE 266.
- ARISTOCRATIE (Noblesse) 25, 131, 132, 180, 181, 233, 236
307, 308.
- ART 198, 199.
- ARTISANAT 14, 168, 169, 275.
- AUTO-EDUCATION 8, 86, 87 à 99, 160.
- BIBLE (Ancien et Nouveau Testament) 25, 253, à 257, 502.
- CHANT choral 207, 242, 243, 471, 492.
- CHIRURGIE (Médecine) 203, 20_ à 200, 211, 212.
- CREATION (Cosmos, Monde, Univers) 133, 248, 251, 286,
287, 310, 496, 501, 502.
- CULTURE générale 18, 94, 174 à 176, 204, 227, 231, 319,
381, 382, 502.
- DECOUVERTES Scientifiques 7, 165, 166.
- DISCIPLINE (Châtiment, récompenses) 129, 250, 318, 335,
364, 365.
- ECOLE primaire publique 52, 350, 376, 381.
- EDUCATION civique et sociale 420 à 429.
- EDUCATION ESTHÉTIQUE 265, 266, 268, 269, 399, 400, 401 à
404,
- EDUCATION MORALE 410 à 412.
- EDUCATION PHYSIQUE 61, 276, 388 à 390,
- EDUCATION RELIGIEUSE 60, 61, 207, 250 à 253, 256, 257, 275,
333, 336 à 338, 405 à 410, 494, 495,
501.
- EDUCATION DE LA VOLONTE 81, 413 à 420.
- EDUCATION SCIENTIFIQUE 283, 309, 318, 395 à 397, 480, 491.
- ELITE 152, 177, 232, 303, 377.
- ENFANT (Goethe et les) 101 à 103.
- ERREUR (procédé pédagogique) 127, 141, 143, 149, 161,
205, 228, 368, 369 à 371.
- ETAPE (Palier, rythme) 15, 200, 304, 350, 385, 386, 483.

- FILLES (Education des) 19, 21, 22, chapitre VII de 280 à 311.
- FRANC-MACONNERIE 153, 154 à 159, 161, 170, 171, 229, 246, 260, 387.
- HISTOIRE et GEOGRAPHIE 174, 394, 395, 488, 489 .
- INTERET (moyen pédagogique) 21, 145, 146, 305, 334, 364.
- LANGUE allemande 390, 391.
- LANGUES anciennes 391, 392.
- LANGUE française 57, 58, 78, 79.
- LANGUES vivantes 57, 58, 79, 262 à 264, 284, 334, 392 à 394.
- Limitation (renoncement) 95, 197, 231, 232, 278, 310, 379, 380.
- LOI 14, 93, 161, 194, 224, 231, 372, 441.
- MATHEMATIQUES 190, 191, 397, 398, 489.
- METAMORPHOSES 25, 30, 82, 135, 362, 386, 444, 445, 448, 487, 496.
- METIERS (profession) 16, 162, 170, 171, 188, 193, 202, 214, 219, 228, 260, 278, 342, 383, 421, 424.
- MILIEU (influence du) 136 à 140, 363.
- PEDAGOGUES (Nécessité de pédagogues professionnels, leur formation) 172, 199, 280, 276, 304, 480, 429 à 434.
- PERE (inaptitude du père à instruire ses enfants) 55, 59, 192, 193, 202, 236, 366.
- PIETISME 60, 76, 132, 287, 323.
- PRECEPTORAT 10, 99, 104, 107, 376.
- PROPRIETE 185, 186, 217, 218, 225, 426.
- PSYCHOLOGIE de l'ENFANT 13, 125, 126, 341, 361 et suiv.
- QUALITÉS innées 13, 130, 134, 135, 140, 230, 246, 272, 283, 330, 362, 367, 482.
- RESPECT 25, 241, 246 à 249, 502.
- REVOLUTION FRANCAISE - NAPOLEON 7, 228, 316, 322, 325, 327, 359, 371.
- SOCIÉTÉ nouvelle 179, 205, 206, 212, 217, 221, à 227, 231, 233, 275, 452.
- SPECIALISATION 24, 93, 175, 176, 179, 204, 230, 375, 380, 382.
- THEATRE 12, 65, 80, 122 à 125, 127 à 129, 142, 144, 179, 181.
- TRAVAUX scientifiques de Goethe 25, 85, 441 à 451.

TYPE (originel) 42, 45, 374, 443, 447, 449, 456, 460, 468
UNIFORME (costume) 240, 258, 293, 303, 305.
UNIVERSITE (Professeurs et Etudiants) 67, 70, 71 à 75,
77, 83, 84, 86, 100, 116 à 118, 173, 500.
UTILITE (n'enseigner que des connaissances utiles) 151,
176, 219, 230, 277, 306, 355, 379, 387, 388.
VOYAGES (Utilité pédagogique) 166, 167, 219, 220, 319.
WALDORFSCHULEN 479 à 497, 504.

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE iX Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BILIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520
